WILL.M COOPER SURGEON
1.st Reg.
of Dragoon Guards

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/dictionnairecont01eloy

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA
MÉDECINE.
TOME PREMIER.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE,

CONTENANT

SON ORIGINE, SES PROGRÈS, ſes Révolutions, ſes Sectes & ſon Etat chez différens Peuples ; ce que l'on a dit des Dieux ou Héros anciens de cette Science :

L'HISTOIRE

DES PLUS CÉLÉBRES MÉDECINS, Philoſophes ou Perſonnes ſavantes de toutes Nations qui ont concouru à ſon avancement ;

DES FAMEUX ANATOMISTES, CHIRURGIENS, BOTANISTES & CHIMISTES ;

AVEC

L'expoſition de leurs Sentimens & de leurs Découvertes, & le Catalogue de leurs principaux Ouvrages ; le tout d'après ce que les meilleurs Auteurs ont écrit ſur cette Matière.

Par Mr. ELOY, Médecin-Conſultant de S. A. R. Madame la Princeſſe de Lorraine, & Penſionnaire de la Ville de Mons.

TOME PREMIER.

LONDON. MEDICAL SOCIETY

A LIÉGE & à FRANCFORT *en Foire*,
Chez J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur & Libraire. 1755.
Avec Approbation.

Quidni ego magnorum virorum & imagines habeam, incitamenta animi, & natales celebrem? Quidni eos honoris causâ semper appellem?... Ego verò illos veneror & tantis nominibus assurgo.

Seneca Epistolà LXIV.

AVERTISSEMENT.

JE me fais un devoir d'avertir que cet Ouvrage n'eſt qu'un amas de matériaux étrangers, & que les choſes qui viennent de moi, ſe rapportent preſque toutes au choix & à l'arrangement, ainſi qu'à la traduction de quelques paſſages tirés des Hiſtoriens Latins, que j'ai mis en notre Langue, pour éviter une bigarrure incommode. Le Dictionnaire hiſtorique de *Moreri;* le Dictionnaire univerſel de Médecine de *James*, mis au jour par Mr. *Julien Buſſon*, Docteur Régent de la Faculté de Paris; la Bibliothéque Belgique de Mr. *Foppens*, Chanoine de l'Egliſe Métropolitaine de Malines; le Dictionnaire hiſtorique portatif de Mr. *l'Advocat*, Docteur & Bibliothéquaire de Sorbonne; les Hiſtoires de la Médecine que nous ont données les célébres Médecins *Freind* & *Daniel Le Clerc;* l'Etat de la Médecine ancienne & moderne de *Cliſton;* le cinquiéme Livre des Maux Vénériens du ſavant *Aſtruc;* l'Ouvrage de *Vander Linden*, *de Scriptis medicis;* le Traité de l'Opinion de Mr. *Le Gendre;* les Eloges des Hommes ſavans de Mr. *De Thou*, avec les Additions de *Teiſſier;* enfin, les Vies des Auteurs que j'ai trouvées à la tête de leurs Ouvrages, ſont les ſources principales où j'ai puiſé ce qui convenoit à mon texte.

Les Profeſſions les plus ſérieuſes ont leurs amuſemens; le bon gout ſait y joindre l'utile, & il n'en eſt point de plus fructueux pour l'Homme de Lettre, que la lecture de l'Hiſtoire de ſa Profeſſion:

c'eſt être étranger chez ſoi, que d'ignorer l'Hiſtoire du Pays qu'on habite. Pour éviter un pareil reproche, dès que je fus entré dans la Médecine, je m'amuſai beaucoup de l'Hiſtoire de ma Profeſſion, & de celles des grands Hommes qui l'ont exercée; & croyant que cet amuſement pourroit plaire à d'autres, je conçus le deſſein de donner à mes Confreres l'Hiſtoire de cette République, dont ils ſont les Citoyens & les Membres. C'eſt dans cette vue que, depuis pluſieurs années, j'ai employé mes heures de loiſir à raſſembler dans un ſeul Ouvrage ce que j'avois rencontré dans différens Auteurs, avoir du rapport à l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins; & pour fournir à la curioſité un moyen plus facile de ſe contenter, j'ai préféré l'ordre alphabétique à celui de la chronologie. En effet, on trouve à l'inſtant dans un Dictionnaire, ce qu'on devroit chercher plus long-tems dans un livre écrit d'une autre façon : d'ailleurs, les Dictionnaires ſont aujourd'hui à la mode, & je m'y ſuis conformé.

Il eſt peu de Science qui ait ſouffert autant de révolutions que la Médecine. Comme elle a toujours eu beſoin d'être ſoutenue par la raiſon, elle a éprouvé toutes les viciſſitudes de l'eſprit humain. D'abord *l'Art de guérir* fut purement naturel; la néceſſité & le hazard en avoient jetté les premiers fondemens. On en fit enſuite un Corps de Science, que l'on diviſa en pluſieurs mains, pour multiplier les ſecours auxquels l'attention d'un ſeul homme n'auroit pu ſuffire. Les différentes Sectes que produiſit l'eſprit de ſiſtême, retarderent dans tous les tems, les heureux progrès de la Médecine vers ſa perfection : c'eſt au ſiécle où nous vivons, qu'il étoit reſervé d'y mettre le comble. Voilà le fond

de l'Hiſtoire de la Médecine que renferme ce Dictionnaire; & pour le rendre complet, on y a joint le portrait de l'état où étoit cette Science chez les différens Peuples qui l'ont anciennement cultivée, & chez qui elle ne fait aujourd'hui qu'une figure fort triſte. Quant à l'Hiſtoire des Médecins, on s'eſt étudié à parler des plus célébres de toutes les Nations, des Chimiſtes, Botaniſtes, Anatomiſtes; on a rangé dans le même ordre alphabétique, les Chirurgiens les plus fameux, les Philoſophes-Médecins, & les Perſonnes ſavantes qui ont concouru pour quelque choſe, à l'avancement de la Médecine. A tout ce qu'on a pu recueillir de la vie de ces grands Hommes, on a joint leurs ſentimens & leurs découvertes, & le titre, ainſi que l'endroit de l'impreſſion de leurs principaux Ouvrages. On n'a pas même oublié l'Hiſtoire des Dieux & des Héros de la Médecine ancienne. Tout le monde ſait que dans le tems des ténébres de l'Idolâtrie, il en coutoit peu à la vanité des hommes pour ſe faire déifier, & qu'il en coutoit encore moins à l'admiration des Peuples pour ranger au nombre de ſes Dieux, ceux qui s'étoient diſtingués par leurs ſervices ou par leur induſtrie.

Voilà le précis des matiéres que j'ai arrangées dans ce Dictionnaire. Qu'on ne me reproche point de n'en être que le Copiſte; en ceci je me fais honneur de l'être; je nomme mes Originaux. A quoi auroit ſervi de donner un tour différent aux morceaux d'Hiſtoire que je rapporte, quand je les ai trouvé bien écrits? L'ambition a porté pluſieurs Ecrivains à éviter de paroître Copiſtes; ſous un foible déguiſement ils ont profité dans le ſilence des travaux d'autrui, & par-là ſont devenus Pla-

giaires. J'avertis donc, encore une fois, que cet Ouvrage n'eſt qu'une compilation de matériaux étrangers, & j'eſpére que le favorable accueil que le Public a fait aux Auteurs qui ſont mes Originaux, paſſera juſqu'aux morceaux détachés, qui ne ſont pas moins leur Ouvrage, pour être arrangés dans ce Dictionnaire.

Je prie le Lecteur de conſulter la Table ſuivante, pour fixer les différens points de Chronologie qu'il rencontrera.

Depuis la Création du monde juſqu'au Déluge, ſont écoulés	1656 ans.
Depuis la Création juſqu'à la Fondation de Rome	3253
Depuis la Création juſqu'à JESUS-CHRIST,	4004
La Ville de Troye fut priſe par les Grecs, l'an du monde	2820
La premiére Olympiade a commencé l'Eté de l'an du monde	3228
L'Hégire a commencé l'an de ſalut	622

Comme les années de l'Hégyre ſont lunaires, &, par conſéquent, plus courtes que les nôtres, elles ne s'y rapportent qu'en faiſant une trente-troiſiéme année intercalaire; ce qui ſuffit à peu près pour faire quadrer le tems, au moins avec aſſez de juſteſſe pour l'Hiſtoire.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

A.

AARON ou AHRON d'Alexandrie, Médecin, qui vêcut vers l'an 22 du septiéme siécle. Il écrivit en Langue Syrienne un Ouvrage de Médecine, qu'il divisa en 30 Traités, & intitula : *Pandectæ;* Maserjawaih le traduisit en Arabe environ l'an 623. Aaron avoit puisé la matiére de cet Ouvrage dans les Auteurs Grecs, ainsi qu'avoient fait avant lui la plupart de ceux qui avoient écrit en Langue Syrienne; & ce fut principalement par le moyen des livres écrits en cette derniére Langue, que la doctrine des Grecs passa chez les Arabes. Aaron est le plus ancien Auteur qui ait parlé de la petite verole.

AARON HARISCHON, célébre Rabbin Caraïte, exerçoit la Médecine à Constantinople en 1294. On a de lui un savant Commentaire sur le Pentateuque qui se trouve manuscrit à la Bibliothéque du Roi de France; une bonne Grammaire Hébraïque imprimée à Constantinople en 1581. in-8vo. & plusieurs autres Ouvrages. Il cite souvent les traditions des anciens Hébreux, & suit presque par-tout le sens litteral.

ABANO. *Voyez* APONO.

ABARIS, Scythe, qu'on croit avoir été versé dans la Médecine. Il étoit Prêtre d'Apollon l'Hyperboréen. Ce fut un de ces Barbares dont la Gréce admira la sageſſe & la vertu. On dit qu'il étoit habile à prédire les tempêtes, les tremblemens de terre, & qu'il parcouroit le monde en rendant des oracles. On le donne pour l'Auteur de plu-

sieurs Talismans, dont la vertu étoit de préserver à jamais les Villes de la peste. Platon exalte son intelligence dans l'art des incantations; d'autres assurent que les Troyens acheterent de lui le *Palladium*, qu'il avoit composé d'os humains, & pour cette raison on le place avant la guerre de Troye; d'autres, avec plus de vraisemblance, le renvoient au tems de Pythagore, & disent qu'il fut envoyé en ambassade à Athénes par les Hyperboréens vers 564. avant J. C. Il est bien apparent que tout ce qu'on en raconte, est fabuleux, & que la seule chose qui soit vraie, c'est que ce fut un homme très-considéré.

ABATIA, (Bernard) de Toulouse, Médecin, Jurisconsulte & Mathématicien, a fleuri sur la fin du seiziéme siécle. Il enseigna le Droit, les Mathématiques & les Langues savantes à Paris & ailleurs; il composa aussi divers Traités, dont les Auteurs de ce tems parlent avec éloge.

ABEILLE, (Scipion) frere de Gaspar, célébre Poëte François, mourut à Paris le 9 Décembre 1697. Il étoit habile Chirurgien. Il composa une Histoire abrégée des os, qui est estimée, & dans laquelle il insera des vers de sa façon, dont l'Abbé Abeille, son frere, auroit pu se faire honneur.

ABERCROMBYUS, (David) Médecin Anglois, de qui nous avons un Traité touchant la cure des maux vénériens, imprimé à Londres en 1684. sous ce titre:

Tuta ac efficax luis venereæ, sæpè absque Mercurio & semper absque salivatione mercuriali, curandæ methodus, in-12.

Nous avons du même Médecin un autre Ouvrage, où il traite encore de cette maladie; il est intitulé:

Davidis Abercrombyi Opuscula hactenus edita. Londini, 1687. *in-12.*

ABETHENCOURT, (Jacques) Médecin de Rouen, de qui nous avons le Traité suivant:

Nova pœnitentialis Quadragesima, & Purgatorium in morbum Gallicum sive venereum, una cum Dialogo aquæ argenti ac ligni Guaiaci colluctantium super dicti morbi curationis prælatura. Opus fructiferum. Parisiis, 1527. *in-8vo.*

Il est le premier Médecin François qui ait écrit sur les maux vénériens, peut-être parce que cette maladie se fit sentir à Rouen avant qu'elle ne se communiquât aux autres Villes du Royaume; c'est du moins ce qu'en pensent Rabelais & Menjot.

ABHOMERON-ABEN-ZOAR. Il eſt le même qu'AVENZOAR.

ABI-OSBAIA, Hiſtorien Arabe, qui a écrit la vie de plus de 300 Médecins, tant de ſa Nation, que Syriens, Perſans & Egyptiens. Sa façon d'écrire eſt mêlée d'enthouſiaſme, & remplie de quantité de fables; en quoi il s'eſt aſſez conformé au goût de la plupart des Arabes. Le principal but de cet Hiſtorien, eſt de vanter les grands honneurs, les penſions & les recompenſes conſidérables que les Califes avoient accordé aux Médecins, dont il fait mention dans ſon Ouvrage. Voilà à quoi ſe bornent les connoiſſances que cet Auteur nous a tranſmiſes; il ſe tait ſur d'autres plus intereſſantes, telles que ſont les écrits de ces Médecins, dont malheureuſement aucuns ne ſont parvenus juſqu'à nous, ſi on excepte ceux de Meſué, de Rhazes & d'Avicenne.

ABIOSI, (Jean) de Naples, vivoit ſur la fin du XV. ſiécle, vers l'an 1494. Il étoit Profeſſeur en Médecine & aux Mathématiques, & il laiſſa divers Ouvrages beaucoup eſtimés. Entre ceux-là, il y a un Dialogue de l'Aſtrologie judiciaire, qu'il dédia à Alphonſe Roi de Naples, & qui a été mis au nombre des Ouvrages cenſurés.

ABOLI-ABISCENNE. *Voyez* AVICENNE.

ABOUL-MIAMEN-MOSTHAFA, Médecin célébre parmi les Arabes, qui a travaillé ſur un livre intitulé : *Eſcharat val Nadhair*, qui eſt un Ouvrage de Phiſionomie. Il mourut l'an de l'Hégire 1015. qui eſt de ſalut 1606.

ABOU-MAHER-MOUSSA-BEN-JASSER, Maître d'Ali-Ben-Abbas, & Auteur d'un Cours de Médecine, intitulé : *Maleki*. Les Orientaux s'en ſont toujours ſervi juſqu'à ce que le Canon d'Avicenne ait paru.

ABOU-SAHAL, ſurnommé AL-MASSIUI, c'eſt-à-dire, *le Chrétien*, fut Maître d'Avicenne dans la Médecine, & compoſa un livre qu'il intitula : *Miat*, c'eſt-à-dire, *Centiloquium*, *les cent Traités*.

ABOU-SALEM, Médecin Chrétien, Jacobite de ſecte, ſurnommé BEN-CARABA, natif de Malatie, ou Melitenne en Armenie, ſervoit Aladin le Selgiucide, Sultan d'Iconie. Il s'empoiſonna lui-même par déſeſpoir, croyant avoir perdu les bonnes graces de ce Prince.

ABRAHAM, célébre Patriarche & Pere des Croyans,

nâquit à Ur dans la Chaldée vers 1996. avant Jesus-Christ. On dit que ce Patriarche fut la Médecine, & qu'il l'apprit aux Egyptiens pendant son séjour dans leur Pays. On ne trouve rien dans l'Ecriture qui puisse servir de fondement à cette opinion. Cette tradition doit son origine au sentiment des Mages Perses, qui confondent Abraham avec Zoroastre, le Fondateur de leur Religion & de leur Philosophie, ainsi que de la Philosophie & de la Religion des Chaldéens.

ABRAHAM DE BAULME, natif de Lecci, & Docteur en Médecine au XVI. siécle. Il a fait une Grammaire Hébraïque qu'on a traduite en Latin, & qui n'est pas fort estimée.

ABREU, (Alexis) né à Alcaçovas dans la Province d'Alentejo en Portugal, fut un des plus illustres Médecins de ce Royaume à la fin du XVI. siécle, & au commencement du suivant. Dom Alfonse Hurtado de Mendoça, Viceroi d'Angola, ayant voulu l'avoir auprès de lui, Abreu le servit non-seulement en qualité de Médecin, mais quelquefois en homme de guerre. Il joignit aussi l'exercice de la Chirurgie à celui de la Médecine : mais enfin s'étant ennuyé de demeurer si loin de sa Patrie, il revint au bout de neuf années, en 1606. à Lisbonne, où il fut nommé Médecin du Roi. Ce fut dans cette Ville qu'il publia, en 1622. un Traité intitulé :

De septem Infirmitatibus.

ABSYRTUS, Médecin natif de la ville de *Prusa* ou *Bursa*, place de la Bithinie au pied du Mont Olympe. Il étoit en réputation vers l'an 330. Nous avons de lui quelques fragmens *De Re rusticâ*, dispersés en différentes éditions ; & quelques chapitres *De Mulo Medicina*, qu'on trouve dans les Auteurs qui ont traité de la vétérinaire ou Médecine des bêtes.

ABU-BAHAR-IBNU-CHALSON, Philosophe, Médecin, Astrologue & Poëte élégant, nâquit à Grenade, & mourut dans la même Ville l'an de salut 1424.

ABUBETER-RHAZES. *Voyez* RHAZES.

ABULFARAGE, (Gregoire) fameux Médecin & célébre Historien Chrétien, natif de Malasia proche l'Euphrate. On a de lui une Histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à son tems, fort estimée des Orientaux. La partie la plus excellente de cet Ouvrage est celle qui concerne les Sarrazins, les Mogols & les con-

quêtes de Gengis-Kan. Pocock a traduit cet Ouvrage d'Arabe en Latin, & l'a fait imprimer en 1663. Abulfarage vivoit au XIII. siécle. Il a composé d'autres Ouvrages touchant la Théologie. Pocock refute ceux qui ont prétendu que cet Auteur avoit abjuré le Christianisme.

ABULHUSEN-IBNU-TELMID nâquit à Bagdad; son pere étoit à la tête du Clergé de cette Ville. Il étoit Chrétien de la Secte des Jacobites. Il étudia avec tant de succès, qu'il devint en peu de tems très-habile Médecin. Il composa un Ouvrage dans lequel il traita de toutes les maladies du corps humain, en commençant par la tête, passant aux différens membres, & finissant aux pieds; il est intitulé: *Elmalihi*, c'est-à-dire, *la vraie réalité;* & il fut présenté par l'Auteur au Soudan qui regnoit alors. C'est ainsi qu'il se fit connoître à la Cour. Son Ouvrage fit du bruit, & lui valut la place de Médecin ordinaire de la Maison du Soudan: il s'aquit dans ce poste de l'honneur & des richesses. Il ne prit jamais d'argent ni des ouvriers, ni des pauvres, par la raison, disoit-il, qu'il n'étoit pas homme à vendre ses secours pour des bagatelles. Quant aux présens considérables qui lui venoient des Princes, des Nobles & des Riches, il les acceptoit volontiers. Il exerçoit sa Profession avec un tel despotisme, que s'il arrivoit à un de ses malades de transgresser ses ordonnances dans la plus légére circonstance, il cessoit de le visiter, fût-ce le Soudan même. Il mourut l'an de J. C. 994.

ACACIA ou AKAKIA, (Martin) Professeur en Médecine & en Chirurgie dans le XVI. siécle, étoit fils de Martin Acacia de Châlons-sur-Marne. Il étudia à Paris sous le fameux Brissot, & enseigna ensuite lui-même au Collége Royal de cette Ville avec beaucoup de réputation. Il mourut en 1588. Le Public lui est obligé d'un grand nombre d'Ouvrages. Les principaux sont:

Cl. Galeni Pergameni Ars Medica, qua & Ars parva Mart. Akakia interprete & enarratore. Lugduni, 1548. *in*-16. *Venetiis*, 1587. *in*-8*vo*.

Cl. Galeni Pergameni de ratione curandi ad Glauconem, libri duo. Mart. Akakia interprete. Lugduni, 1551. *in*-16.

Commentarii ejusdem in eosdem libros. Lugduni, 1551. *in*-16.

De Morbis mulicbribus libri duo. Extant in Gynæciorum libris ab Isr. Spachio editis.

Synopsis eorum quæ quinque prioribus libris Galeni de facul-

tatibus ſimplicium medicamentorum continentur. Pariſiis, 1555. *in*-8*vo.*

Conſilia medica. Extant in opere Laurentii Scholzii. Francofurti, 1598. *in-folio.*

Son fils Martin Akakia, fut auſſi Profeſſeur de Chirurgie au Collége Royal, & Docteur en Médecine.

ACCOROMBONUS (Jerôme) étoit natif de Gubio ou Eugubio, Ville d'Italie dans l'état de l'Egliſe au Duché d'Urbin. Il enſeigna la Médecine à Padoue avec beaucoup de réputation, vers l'an 1534. Nous avons de lui quelques Traités, comme

De Lacte. Venetiis, 1536. *Noribergæ*, 1538. *in*-8*vo.*

De Catarrho. Venetiis, 1536. *in*-8*vo.*

De Putredine. Venetiis, 1534. *in*-8*vo.*

ACESIAS, Médecin Grec, lequel ayant entrepris de guérir un homme travaillé de gouttes, ne fit qu'augmenter ſa douleur, & rendre ſon mal incurable. Il étoit ſi malheureux dans l'exercice de ſa Profeſſion, que lorſqu'on vouloit parler de quelqu'un qui avoit échoué dans une entrepriſe, on diſoit communément en Proverbe: *Aceſias s'en eſt mêlé.* Il en eſt parlé dans les Auteurs qui ont recueilli les Proverbes d'Ariſtophane.

Athenée fait mention d'un Aceſias que l'on met au nombre des Auteurs qui ont traité de la maniére de faire des Conſerves, lequel, à ce que prétend Fabricius, eſt différent de celui dont nous parlons.

ACESO, fille d'Eſculape, à qui la Fable attribue une connoiſſance profonde de la Médecine. Le Clerc prétend que les Anciens, ſous l'allégorie d'Aceſo, ont voulu déſigner un air épuré par les rayons du ſoleil, & rendu par-là médecinal & propre à réparer les forces de ceux qui le reſpirent.

ACHILLES, Héros du ſiége de Troye, qui a paſſé, ainſi que ſon pere Pelée, pour avoir connoiſſance de la Médecine, qu'il avoit appriſe à l'école du Centaure Chiron. On dit qu'Achilles allant au ſiége de Troye qui fut priſe par les Grecs l'an du monde 2820. y porta une lance, dont Chiron avoit fait préſent à ſon pere, & qui avoit la vertu de guérir les bleſſures qu'elle avoit faites; ce que Telephe expérimenta heureuſement. Le fer de cette lance étoit d'airain; & Pauſanias rapporte qu'on le voyoit encore de ſon tems dans un Temple de Minerve qui étoit à Phaſelis, Ville de Pamphylie.

Pline raconte la guériſon de Telephe d'une autre manière, & il rapporte là-deſſus deux ſentimens différens: „ Quelques-uns, dit cet Auteur, prétendent qu'Achilles „ guérit Telephe avec la plante nommée *Achillea*, qui eſt „ une eſpéce de Millefeuille. Les autres veulent qu'il ait „ inventé le *Verd de gris*, qui eſt d'un grand uſage pour les „ emplâtres; & ils ajoutent que c'eſt pour cela qu'on peint „ Achilles raclant le Verd de gris (qui eſt une eſpéce de „ rouille de cuivre) de la pointe de ſa lance, & le faiſant „ tomber ſur la plaie de Telephe.

Homére nous apprend encore qu'Euripile ayant été bleſſé, prioit Patrocle, ami d'Achilles, de lui faire part des excellens remédes qu'il avoit appris de ce Héros, diſciple de Chiron le plus juſte des Centaures.

ACHILLINI, (Alexandre) Profeſſeur en Philoſophie & Médecin, étoit de Bologne, grande, riche & très-belle Ville d'Italie. Son eſprit étoit extrêmement vaſte; il s'attacha aux ſentimens d'Averrocz, & fut ſurnommé le grand Philoſophe. Padoue & Bologne le virent triompher dans leurs Univerſités, où il attiroit des écoliers de toutes les parties du monde. Pomponace ne fut pas de ſes amis, & ils ſe décrioient l'un l'autre.

Achillini publia divers Ouvrages de Philoſophie, & les ſuivans de Médecine:

De ſubjecto Medicinæ.

Corporis humani Anatomia. Venetiis, 1521.

In Mundini Anatomiam Annotationes.

Ce dernier Ouvrage parut avec le *Faſciculus Medicinæ* de Jean de Ketham, à Veniſe en 1522. On attribue à Achillini la découverte du marteau & de l'enclume, deux oſſelets de l'organe de l'ouïe. Ce grand Homme mourut à Bologne en 1512. & il fut enterré dans l'Egliſe de ſaint Martin, où l'on voit cette épitaphe de la façon de Janus Vitalis:

Hoſpes, Achillinum tumulo qui quæris in iſto
Falleris: ille ſuo junctus Ariſtoteli
Elyſium colit; & quas rerum hîc diſcere cauſas
Vix potuit, plenis nunc videt ille oculis.
Tu modò, per campos dum nobilis umbra beatos
Errat, dic longum perpetuumque vale.

ACHIMBASSI, nom d'un office, ou plutôt d'un Officier du Grand-Caire. Il ſignifie le Chef ou le Préfet des

Médecins. Son office eſt de s'informer du mérite de ceux qui exercent la Médecine dans cette Ville, & de leur accorder des Priviléges. On a fort peu d'égard au mérite & au ſavoir de celui qu'on honore du titre d'*Achimbaſſi;* car le Baſſa du Caire en revêt toujours celui qui le paie le mieux. Celui-ci, à ſon tour, ne s'embarraſſe pas davantage du mérite de ceux qui ſe préſentent pour obtenir leurs licences; & ils en ſavent toujours aſſez, pourvu qu'ils ne ſe préſentent point les mains vuides.

ACHROMOS, femme ſuppoſée, que le fameux Juriſconſulte Tiraqueau a mis au nombre de celles qui ont exercé la Médecine. Cet Auteur veut qu'Hippocrate en ait parlé au ſujet d'un remède qu'elle avoit pour la guériſon de la Diſſenterie. Mais ceci eſt une équivoque, à qui certaine traduction d'un paſſage du livre VII. des Maladies épidémiques du même Hippocrate a donné lieu. *Fabius Calvus*, Médecin de Ravenne, qui a le premier traduit Hippocrate en Latin ſur un Manuſcrit du Vatican, par ordre du Pape Clément VII. explique le premier mot de ce paſſage, comme s'il avoit lu πόρνη *Meretrix*, au lieu de πορνεία *Fornicatio;* & prenant le mot qui ſuit pour un nom de femme, il traduit ainſi tout le paſſage : *Meretrix Achromos dyſenteriæ medela*, comme s'il y avoit eu du tems d'Hippocrate une femme débauchée, nommée Achromos, qui avoit un remède pour la Diſſenterie. Mais d'autres interprétes ont traduit différemment ce paſſage. *Cornarius & Foëſius* diſent : *Scortatio impudens, vel turpis, dyſenteriæ medetur.* Dacier le traduit ainſi en François : *La Fornication eſt un méchant & deteſtable remède à la Diſſenterie.* Ordonnance, à la vérité, extraordinaire, & dont on fait rarement uſage dans cette intention. Hipprocrate n'eſt pas cependant le ſeul qui en faſſe mention. Aëtius dit que la fornication arrête les Diſſenteries chroniques; Paul dit, preſque mot à mot, la même choſe, & quelques Auteurs modernes paroiſſent l'avoir copié.

ACRON ou AGRON d'Agrigente ou Gergenti, Ville de Sicile, célébre Médecin, contemporain d'Empedocle, fleuriſſoit vers le commencement du XXXVI. ſiécle. L'oppoſition qui regnoit entre les ſentimens de ces deux Médecins, fait croire qu'ils n'étoient pas bons amis. Empedocle expliquoit les ſimptomes des maladies & l'efficacité des remédes par les principes de la Philoſophie; au lieu qu'Acron penſoit que le raiſonnement étoit tout-à-fait

superflu en fait de Médecine. Il passe pour avoir pratiqué cette science avec beaucoup de succès, & on croit communément qu'il a été l'inventeur de la Secte Empirique; au moins l'Empirisme le revendique comme un de ses Sectateurs. Ce sentiment est fondé sur un passage de Pline, où il dit : *Alia factis ab experimentis se cognominans Empiricen, cœpit in Sicilia, Acrone Agrigentino Empedoclis Physici authoritate commendato.* Mais comment pourroit-on croire qu'Empedocle seroit devenu le prôneur des sentimens d'Acron, puisqu'ils étoient en faits contraires entre eux? Il est bien plus probable de penser que la Secte Empirique ne commença que fort long-tems après le Médecin d'Agrigente, & que Serapion l'Alexandrin & Philinus de Cos en furent les chefs dans le trente-huitiéme siécle. Il est cependant vrai qu'Acron étoit Empirique; mais à la maniére des Asclépiades, & sans s'être jamais érigé en chef des Sectaires. Quoiqu'il en soit, il fut extrêmement considéré; c'est lui qui délivra la Ville d'Athénes de la grande peste qui vint au commencement de la guerre du Peloponése. Il fit allumer des feux pour purifier l'air, & éloigna ainsi cette terrible maladie. Acron avoit appris ce secret des Egyptiens.

Diogéne de Laërce dit qu'Acron ayant demandé aux Agrigentins un lieu dans la Ville pour s'y bâtir un tombeau, Empedocle détourna le peuple de lui accorder cette demande; & qu'à ce sujet il fit un discours, dans lequel il soutint fortement, que puisque personne n'avoit la permission d'avoir sa sépulture dans la Ville, on devoit également en exclurre le Médecin Acron. Ce fut la jalousie qui fit agir Empedocle dans cette occasion; il étoit piqué de ce qu'Acron se regardoit pour le Prince des Médecins, & qu'il prétendoit que sa demande ne pouvoit lui être refusée, à raison de cette qualité. Suidas rapporte qu'Empedocle, pour se railler de la vanité d'Acron, lui proposa ensuite s'il voudroit bien se contenter de cette inscription pour Epitaphe :

Acronem summum Medicum, summo patre natum,
In summa tumulus summus habet patriâ.

Ces vers Latins sont faits d'après les Grecs, & Daniel le Clerc en donne cette traduction Françoise : " Acron Agri-
" gentin, le plus éminent des Médecins, fils d'un pere
" éminent, gît dans ce roc éminent, à l'endroit le plus

„ éminent de sa Patrie éminente. Suidas ajoute qu'Acron „ écrivit en Langue Dorique un Traité de Médecine, & „ un livre des alimens dont on devoit se servir, quand „ on étoit en santé.

ACRON, (Jean) Médecin & Mathématicien, nâquit dans la Frise, une des Provinces-Unies; il enseigna les Mathématiques à Basle, où il mourut en 1563. Nous avons de lui divers Traités:

De Terræ Motu.

De Sphæra.

De Astrolabii & Annuli Astronomici confectione.

ACTUARIUS, célébre Médecin Grec, qui professa la Médecine à Constantinople; mais on ne sait précisément en quel tems. Selon Justus, *in Chronol. Medicor.* il vivoit vers l'an 1100. selon René Moreau vers 1200. Fabricius le place au tems d'Andronic Paléologue, aux environs de l'an 1300. mais aucun Ecrivain de ces siécles n'en ayant parlé, il est difficile de fixer le tems auquel il a vécu. Nous n'avons d'autres connoissances de son éducation, de ses sentimens & de ses études, que celles que nous pouvons tirer de ses Ouvrages.

Jean, fils de Zacharias, étoit son véritable nom. Tous les Médecins de la Cour de Constantinople porterent le titre d'*Actuarius;* mais par une distinction dont nous ne connoissons point la cause, & dont nous ne pouvons rendre raison, il demeura si particuliérement attaché à l'Ecrivain dont il est ici question, qu'à peine le connoit-on sous un autre nom que sous celui d'Actuarius.

Les six livres de Therapeutique qu'il écrivit pour l'usage du Grand-Chambellan qui fut envoyé en ambassade dans le Nord, quoique composés, comme il nous l'apprend, en fort peu de tems, & destinés à l'utilité particuliére de l'Ambassadeur, contiennent au jugement du Docteur Freind, une compilation judicieuse des Ecrivains qui l'ont précédé, & quelques observations qu'on n'avoit point faites avant lui, comme on peut voir dans la section de la palpitation du cœur. Cet Ouvrage n'a jamais paru en Grec; Ruel a traduit en Latin le cinquiéme & le sixiéme livre, & sa version a été imprimée à Paris. L'Ouvrage entier a été traduit par Henri Mathisius de Bruges, sous ce titre: *Methodi medendi libri sex. Venetiis*, 1554. *in-4to.*

Quant aux deux Ouvrages d'Actuarius concernant les esprits, ce n'est, selon le Docteur Freind, qu'un extrait

de Galien, & ils ne sont presque d'aucun usage dans la pratique de la Médecine. Goupil les fit paroître en Grec à Paris ; & Jules Alexandrin les donna en Latin sous le titre : *De actionibus & affectibus spiritûs animalis, hujusque nutritione, libri II. Paris.* 1557.

Actuarius a aussi exposé fort au long la doctrine des urines dans sept Traités. Il se flatte d'avoir poussé cette partie bien au delà du point où ses prédécesseurs l'avoient laissée, & il assure qu'il a fait à leurs observations des additions très-considérables. Cet Ouvrage, qui n'a jamais été publié en Grec, a été traduit en Latin par Ambroise Leon de Nole, & Goupil en a revu la traduction. *De urinis libri septem. Venetiis*, 1519. *in-4to. Basileæ*, 1528. *Parisiis*, 1548. *in-8vo.*

Les autres Ouvrages de ce Médecin, sont :

De Medicamentorum compositione liber, Joanne Ruellio interprete. Parisiis, 1539. *in-12. Basileæ*, 1540. & 1546. *in-8vo.*

De Febribus liber. Extat operis Veneti de Febribus, pag. 176.

De Venæ sectione.

De Diæta.

Regales.

Commentarii in Hippocratis Aphorismos.

Les quatre derniers Traités sont demeurés en manuscrits.

Actuarius avoit du panchant pour les systêmes, la théorie & les raisonnemens. Il ne se contentoit pas de philosopher sur les maladies qui lui étoient connues par sa propre expérience ; il étendoit ses spéculations jusques à celles dont il n'étoit instruit que par les descriptions qu'il en trouvoit dans les Auteurs, qui sont en ceci presque toujours des guides trompeurs. Il nous apprend dans le dernier chapitre des urines, qu'ayant donné quelque tems à l'étude de la nature, il se sentit puissamment entraîné à celle de la Médecine, & que les liaisons de la théorie de cette Science avec la Philosophie naturelle, le déterminerent pour cette partie : quant à la pratique, que le travail & les dégouts dont elle ne manque jamais d'être accompagnée, l'en auroient éloigné pour jamais, s'il ne s'étoit apperçu qu'une juste & solide théorie de la Pathologie étoit d'une nécessité absolue pour la connoissance de l'art de guérir. Je pensai, dit-il, qu'on ne pourroit compter sur une méthode de traiter une maladie, quelle qu'elle fût, si elle n'étoit fondée sur le raisonnement, & qu'avec

une bonne théorie on pourroit faire sans peine de grands progrès dans l'étude de la Médecine, & la pratiquer avec succès. L'autorité d'Actuarius n'étant pas d'un assez grand poids pour entraîner le Lecteur dans ses erreurs, je ne m'occuperai point à démêler ce qu'il y a de vrai dans ses idées d'avec ce qu'il y a de faux. Je remarquerai seulement que la théorie peut faciliter l'art de guérir ; mais que c'est à l'expérience qu'il faut en rapporter les succès.

Actuarius est le premier de tous les Auteurs Grecs qui ait introduit en Médecine la connoissance & l'usage des Minoratifs, comme de la Casse, de la Manne, Senné & d'autres semblables. Il avoit lu apparemment les Médecins Arabes, & il paroit que c'est d'eux qu'il avoit emprunté cette sorte de purgatifs. Il a aussi tiré beaucoup de choses des Oeuvres de Galien, d'Ætius & de Paul d'Egine ; il semble même qu'il n'a presque rien écrit que d'après ces Auteurs, puisque toutes les maladies dont il parle, sont celles que les Médecins Grecs avoient décrites avant lui. Cependant il dit sur ce sujet des choses particuliéres & qui lui sont propres ; principalement sur l'urine & sur le pouls, dont il avoit coutume de faire usage pour ses indications.

ACUMENUS, Médecin d'Athénes, dont Platon & Xénophon parlent avantageusement. Il fut ami de Socrate, & pere d'Euriximachus. Tout ce que nous savons de ses sentimens rélativement à la Médecine, c'est qu'il croyoit avec raison que la promenade en plein air étoit un exercice plus sain que la promenade sous les portiques & autres lieux couverts.

ADAM. Les Professions ont toutes la vanité de faire remonter leur origine le plus loin dans l'antiquité qu'elles peuvent ; & la Médecine ne s'est non plus oubliée en cela qu'aucune autre. Adam est connu de tout le monde pour le premier homme ; mais c'est une question s'il doit être aussi regardé comme le premier Médecin. Plusieurs lui accordent la connoissance de la Médecine *dogmatique* ou *raisonnante ;* & d'autres assurent qu'il possédoit au moins la *naturelle*. On ne peut contester que le même décret du Tout-puissant qui l'avoit condamné à la mort, ne l'ait aussi rendu sujet aux maladies ; & delà il s'ensuit qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour s'en garantir ou pour s'en délivrer. Quand même Adam n'auroit rien appris, par la révélation, touchant le bien ou le mal que lui pouvoient faire par rapport à la santé, les plantes, les fruits & toutes

les autres choſes que la terre & le reſte des élémens produiſent, l'Hiſtoire ſainte nous apprend qu'il a vêcu aſſez long-tems pour pouvoir faire, à cet égard, pluſieurs expériences ſur lui-même & ſur ſes enfans. Il eſt vrai que la maniére de vivre, ſimple & uniforme des premiers tems, & la bonne conſtitution des corps qui ſortoient, pour ainſi dire, des mains du Créateur, devoient rendre les maladies plus rares qu'elles n'ont été dans la ſuite; & delà on pourroit conclurre qu'Adam n'a point eu aſſez d'occaſions pour s'inſtruire de la Médecine par expérience. Mais ſi l'on fait attention au commandement exprès de multiplier le genre-humain, ainſi qu'aux exercices violens qu'ont dû ſupporter les premiers hommes pour ſe loger, ſe nourrir & ſe défendre contre les inſultes des animaux, on s'appercevra bien vite que les occaſions de ſe ſervir de la Médecine, ont ſuivi de près la prévarication du premier Homme. En effet, les accouchemens & leurs ſuites dangereuſes demandoient dans l'homme des connoiſſances particuliéres pour ſe conſerver dans ſes deſcendans; la punition d'enfanter avec douleur, portée contre les femmes dans la perſonne d'Eve, demandoit qu'on eût quelque reſſource, au moins dans les cas les plus opiniâtres: auſſi les meres & les enfans auroient le plus ſouvent échoué contre les fâcheux & nombreux écueils de l'humanité naiſſante, ſi Dieu n'avoit mis dans l'eſprit d'Adam les notions néceſſaires pour les éviter, ou ſi celui-ci ne s'étoit appliqué à en détourner les dangers, enſuite de ce qu'il avoit appris par l'expérience. D'une autre part, l'exercice & le travail, ſi propres à éloigner les maladies, devinrent eux-mêmes les ſources d'une infinité de maux. Les bleſſures, les froiſſemens, les déboîtemens, les fractures & tant d'autres accidens funeſtes, firent naître l'occaſion d'inventer & de ſe ſervir de cette partie de la Médecine, qu'on a depuis appellé *Chirurgie*.

Mais quand toutes ces raiſons n'établiroient point la néceſſité, &, par conſéquent, l'uſage de la Médecine du tems même d'Adam, il en eſt d'autres qui prouvent que Dieu avoit donné au premier Homme la connoiſſance de l'art de guérir, & que c'eſt des mains de Dieu même que l'ancienne Médecine tenoit tous ſes remédes. Dieu, en tirant l'homme du néant, lui apprit les ſecours par leſquels il devoit ſe conſerver, lorſqu'il lui enſeigna l'uſage des fruits & des légumes pour ſa nourriture: *Ecce dedi*

vobis omnem herbam & universa ligna.... ut sint vobis in escam. Les Livres saints nous apprennent aussi que le Très-haut a créé les médicamens, & qu'il est insensé de les mépriser : *Altissimus creavit de terra medicamenta, & vir prudens non abhorrebit illa.* N'est-ce pas encore des mêmes Livres saints que l'on sait que Dieu a créé le Médecin & la Médecine ; qu'il a donné la science aux hommes & que c'est lui qui guérit l'homme? Saint Augustin s'explique fort clairement à ce sujet au Livre III. de la Cité de Dieu : *Corporis medicina*, dit-il, *si altius rerum originem repetas, non invenitur undè ad homines manare potuerit, nisi à Deo, cui rerum omnium status salusque est tribuenda.* On trouve encore dans la sainte Ecriture que Dieu fit venir tous les animaux devant Adam, afin qu'il leur imposât des noms convenables ; d'où quelques-uns croient pouvoir inférer, que le premier Homme avoit reçu en même-tems une connoissance parfaite de toutes leurs qualités, aussi-bien que de celles de toutes les autres créatures; & cela étant, il s'ensuit qu'il n'ignoroit pas leurs usages par rapport à la Médecine.

On dira, peut-être, qu'Adam, pour avoir été créé dans l'état de grace, n'avoit aucun besoin de la science de la Médecine, puisqu'elle n'est autre que celle de guérir, & que les maladies n'avoient alors aucun empire sur lui. Mais Dieu qui avoit prévu la chute de notre commun Pere, voulut bien lui accorder cette science, quoique surabondante dans l'état où il avoit été créé, parce qu'elle étoit le remède que sa miséricorde infinie avoit préparé aux maux & aux infirmités, qui devoient faire partie du châtiment destiné à l'homme revolté contre son Créateur. Ainsi le don de la Médecine qu'Adam avoit reçu dans l'état de grace, étoit plutôt un ornement pour son esprit, qu'une notion nécessaire à son état; & il posséda cette science dans toute sa plénitude, tandis que se soumettant aux ordres de Dieu, il se fit un crime de s'en rendre le prévaricateur. Mais devenu criminel, à la sollicitation de sa Femme que le Serpent avoit séduit, & s'étant laissé entraîner au désir présomptueux de devenir semblable au Créateur, il s'apperçut d'abord des épaisses ténébres dont son esprit fut enveloppé, & ne devint plus sage, que pour sentir la honte de sa nudité, & les éguillons des tristes maux dont il alloit être la juste victime. La science de la Médecine, qui alors étoit devenue un secours nécessaire à Adam, fut con-

fidérablement obscurcie en conséquence de sa chute; elle auroit même été comprise dans ce dégré d'ignorance où ses autres connoissances furent plongées, si Dieu, également miséricordieux dans ses vengeances, & juste dans ses arrêts, n'avoit bien voulu lui laisser quelques rayons de cette science, pour se conserver lui & sa postérité, & réparer les insultes des maux inséparables de sa nature.

ADELPHE, (Jean) Médecin de Strasbourg, mort dans le XVI. siécle, a écrit l'Histoire de Fréderic I. Empereur, & un Recueil de bons Contes. Eisengrinius en fait mention sous l'année 1515.

ADER, (Guillaume) Médecin de Toulouse, a donné au Public un Livre curieux & qui ne manque pas d'érudition. Il est intitulé:

Enarrationes de Ægrotis & Morbis in Evangelio; Opus in Miraculorum Christi Domini amplitudinem Ecclesiæ Christianæ eliminatum. Tolosæ, 1621.

L'Auteur cherche dans cet Ouvrage, si l'on auroit pu guérir par l'Art de la Médecine les maladies que Jesus-Christ guérissoit par miracle, & fait voir pour conclusion, que les miracles de Jesus-Christ sont d'autant plus merveilleux, que les maladies dont il a guéri les hommes, étoient incurables.

ADRIANI, (Matthieu) Médecin Espagnol, étoit Chrétien, quoique né de parens Juifs. La connoissance qu'il avoit de la Langue sainte, le rendit cher à Erasme & aux autres Savans de son tems. Il resta quelque tems en Allemagne, & puis en 1518. il enseigna la Langue Hébraïque à Louvain; après cela, étant passé en France, il fit imprimer quelques Ouvrages à Lyon, où il s'arrêta durant quelque tems.

ADRIEN (l'Empereur) qui commença à regner l'an 120. du salut, favorisoit beaucoup les Sciences, & avoit établi des Colléges pour les gens de Lettres. Aurelius Victor rapporte que ce Prince possédoit plusieurs sciences, entre lesquelles il met la Médecine. Mais tout son savoir, joint à celui de ses Médecins, n'empêcha pas qu'une perte de sang à laquelle il étoit sujet, ne le jettât enfin dans une hidropisie qui le porta à se tuer, en se blessant sous la mammelle à un endroit qu'Hermogéne lui avoit indiqué comme le plus propre à rendre sa blessure mortelle. A l'égard de ses Médecins, bien loin de s'en louer, il s'écria un peu avant de mourir: *Que le grand nombre des Méde-*

cins avoient tué le Roi. Ces paroles d'Adrien étoient une espéce de proverbe, sur lequel Pline, qui vivoit avant cet Empereur, fait cette remarque : *Hinc illa infelicis monumenti inscriptio, turbâ se Medicorum periisse.*

ÆDITUUS, (Martin) natif d'Amsterdam, a rempli avec honneur l'emploi de premier Médecin de Fréderic II. Roi de Dannemarc, qui monta sur le trône en 1559. Adrien Junius lui a dédié un de ses Ouvrages, intitulé :

De Coma Commentarius.

ÆGIDIUS, Moine de l'Ordre de saint Benoit, étoit d'Athénes : on dit qu'il fut Médecin de Philippe-Auguste Roi de France. Ægidius vivoit dans le douziéme siécle ; il composa trois Traités de Médecine en vers hexamétres :

De Virtutibus Medicamentorum.

De Urinis.

De Pulsu. Venetiis, 1494. *in*-8*vo. Lugduni*, 1505. *in*-8*vo. Basil.* 1529.

Ces Ouvrages furent reçus avec tant d'applaudissement, qu'on en professa la doctrine dans les Chaires, & que Gentilis, qui passoit pour un de plus savans de son siécle en fait de commentaires, les donna au Public avec des notes de sa façon.

Ægidius n'a pas été le seul Moine qu'on ait vu Médecin dans les Cours des Princes ; les Rois de France, entre autres, n'en avoient guères que de cette qualité, vers le onziéme & douziéme siécle.

ÆGIMUS ou ÆGIMIUS, ancien Médecin de Velie ou d'Elis, que Galien dit avoir le premier écrit touchant *le pouls*, quoique son Livre soit intitulé : *Des palpitations ;* parce qu'en ce tems-là pouls & palpitation signifioient une même chose. Le tems auquel il a vécu n'est pas marqué ; mais on présume par le titre de son Livre, qu'il doit avoir écrit avant Hippocrate, qui parle du pouls en divers endroits, quoiqu'il ne paroisse pas s'être fort attaché aux indices que les Médecins des siécles suivans en ont tiré.

Pline fait mention d'un Ægimius qui fut remarquable par le grand âge auquel il poussa sa vie. Il vécut deux cens ans. Comme cet Auteur n'ajoute rien de plus, on ne sait si cet Ægimius est l'ancien Médecin dont il est question, ou quelqu'autre personnage du même nom.

ÆGINETA. *Voyez* PAUL D'ÉGINE.

ÆGLE, fille allégorique d'Esculape. Æglé signifie, selon Le Clerc, la lumiére du soleil, en tant qu'elle purifie l'air.

ÆLIANUS MECCIUS, Médecin qui vécut sous l'Empereur Adrien. Galien dit qu'il est le plus vieux de tous ses Maîtres, & il ajoute que cet Ælianus, auquel il rend témoignage qu'il étoit habile homme, & d'ailleurs honnête autant qu'on peut l'être, faisoit beaucoup de cas de la Thériaque. Il disoit que dans une peste, qui avoit ravagé l'Italie, & emportoit subitement beaucoup de monde, il avoit conseillé à plusieurs personnes d'user de cet antidote; ce qui avoit très-bien réussi, soit pour préserver de cette maladie, soit pour guérir ceux qui en étoient atteints. Le même Galien remarque, au livre *de musculorum dissectione in proemio*, que son précepteur Elianus avoit bien écrit touchant la dissection des muscles.

ÆLIUS PROMOTUS, Médecin d'Alexandrie, qui a écrit quelques Ouvrages en Langue Gréque. Il est cité par Possevin, comme ayant vécu sous Pompée. Gesner & Tiraqueau disent que ses Ecrits sont dans quelques Bibliothéques d'Italie. Mercurial cite un passage de cet Auteur au sujet de l'Acconit, & il ajoute que le Livre d'Ælius Promotus, qui traite des venins & des poisons, est dans la Bibliothéque du Vatican.

Il y a eu un autre Médecin du même nom; il fut disciple d'Ostanes de Perse, & accompagna Xerxès en Gréce.

ÆMILIUS MACER, fameux Poëte, étoit de Verone, & vivoit sous Auguste. Macer avoit écrit concernant la Médecine; c'est de lui de qui Ovide dit:

Sæpè suas volucres legit mihi grandior ævo,
Quæque nocet serpens, quæ juvat herba, Macer.

C'est du même que parle encore l'Auteur des distiques de Caton, dans le vers suivant:

Herbarum vires Macer *mihi carmine dicet.*

On pourroit inférer de ce dernier témoignage, que Macer avoit écrit de toutes les plantes en général; mais il y a plus d'apparence qu'il n'avoit eu en vue que celles qui servent contre les venins. C'est ce qu'Ovide insinue dans les vers qu'on a cités; mais Quintilien ne laisse presque aucune raison d'en douter, lorsqu'il dit, que Macer avoit imité *Nicander*, autre Poëte-Médecin, qui s'étoit renfermé dans la seule matiére des venins & des contrepoisons. Macer mourut en Asie, comme on l'apprend de saint Jérôme; & quant aux Ouvrages de ce Poëte qui sont parvenus jusqu'à nous, on n'en connoit d'autre que le suivant, qui

a été plusieurs fois imprimé dans le seiziéme siécle, sous le titre d'*Æmilii Macri de Herbarum virtutibus Opusculum.* Jean Cornarius & Henri Rantzovius en ont procuré les éditions.

Il est des Savans qui croient tous les Ouvrages de Macer perdus ; ceux qui portent son nom, passent chez eux pour être supposés : ils ont été écrits, à ce qu'on dit, par un certain *Odobonus.*

ÆSCHRION, Médecin Empirique du deuxiéme siécle de Jesus-Christ, que Galien appelle son Concitoyen & son Maître, & qu'il dit avoir été très-entendu dans la matiére des médicamens. Cet Auteur rapporte un reméde contre la morsure des chiens enragés, qu'il avoit appris d'Æschrion & qu'il estime très-efficace. Voici la maniére de préparer ce reméde : *Prenez des cendres d'Ecrevisses brûlées vives dans un vaisseau de cuivre rouge, dix parties ; de gentiane, cinq parties ; d'encens, une partie.* Que le malade prenne de ces ingrédiens mêlés dans de l'eau une bonne cuillerée pendant quarante jours de suite. Si on n'a point usé de ce reméde immédiatement après qu'on a été mordu, il faudra en doubler la dose, & appliquer en même-tems sur la plaie une emplâtre de poix *Brutia*, d'Opoponax, & de vinaigre. Æschrion choisissoit, pour brûler ses Ecrevisses, le tems du lever de la canicule, lorsque le soleil étoit entré dans la constellation du Lion, trois jours après la pleine lune ou le dix-huitiéme de la lune.

ÆTIUS. Il paroit qu'il y a eu trois Médecins de ce nom, & qu'ils ont tous trois mérité qu'on en fît mention.

Le premier est *Ætius Sicanius.* C'est de ses Ecrits & des Ouvrages de quelques autres Auteurs, qu'on dit que Galien a tiré le Livre *de atra bile*, qu'on lui attribue.

Le second est *Ætius* d'Antioche, fameux par les différens états qu'il embrassa successivement : il cessa d'être Vigneron pour devenir Orfévre : il quitta le tablier d'Orfévre pour étudier la Médecine, & il renonça à la Médecine pour se rendre chef de parti. Ce fut un des grands défenseurs de l'héréfie Arienne. Il entra au service d'un Médecin nommé *Sopolis ;* il étudia les Belles-Lettres aux dépens d'un certain Arménien ; il exerça la Médecine, qu'il abandonna pour prendre les Ordres sacrés. Il paroit qu'il s'avança dans ce dernier état ; car il devint Evêque aux environs de l'an 361.

Le troiſiéme fut Ætius d'Amida en Méſopotamie. Il étudia & exerça la Médecine à Alexandrie, où il fit de grands progrès ſur la fin du quatriéme ſiécle, ou vers le milieu du cinquiéme. Vanderlinden le place en 455. René Moreau en 350. & quelques autres en 437. Les Ouvrages d'Ætius ne permettent pas de douter de ſon érudition : il y a recueilli tout ce qu'il a trouvé de meilleur dans les livres des Médecins qui l'ont précédé ; & on y trouve divers fragmens de l'antiquité qu'on ne voit point ailleurs, ainſi que la deſcription de quelques nouvelles maladies, & bien des choſes concernant les maladies des yeux & les remédes externes. Ætius aimoit beaucoup cette ſorte de remédes, appellés *Topiques*, & il ne raiſonne pas mal ſur la vertu de pluſieurs. Il avoit une ſi haute eſtime des Cautéres, que parlant de l'Aſthme invétéré & de l'Empiéme, il en conſeille l'application en nombre d'endroits du corps : il n'eſt pas même fort ſcrupuleux pour le choix de ces endroits, puiſqu'il déſigne rarement les parties muſculeuſes, quoiqu'elles fuſſent les plus propres à cette opération. Il nous a auſſi donné quelques remarques ſur les *Charmes* & les *Amulétes*, qui étoient ſi en vogue chez les Egyptiens, avec pluſieurs réflexions ſur la Pharmacie ; & il eſt le premier Médecin Grec, Chrétien, qui faſſe mention de ces Amulétes.

Ætius pratiquoit encore la Chirurgie, & il nous a donné des remarques ſur chaque ſorte d'Opérations, excepté par rapport aux fractures & aux luxations. Nous avons quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin, comme :

Contracta ex veteribus Medicinæ Tetrabiblos, hoc eſt, libri quatuor. Baſil. 1535. *in-folio. Lugd.* 1549. *in-folio*, 1560. *in*-12. 4 *vol.*

De Febribus liber, extat operis Veneti de Febribus, pag. 58.

AGAMEDA, femme de *Mulius*, à qui le Poëte Homére rend témoignage qu'elle connoiſſoit autant de Médicamens que la terre en nourriſſoit. On l'appelloit autrement *Périméde ;* quelques-uns croient même que celle qu'Homére appelle ailleurs *Hecameda*, qui lavoit la plaie de Machaon avec de l'eau tiéde, étoit la même.

AGAPIUS étoit d'Alexandrie, & il enſeigna la Médecine à Bizance, où ſon mérite lui aquit l'eſtime de tout le monde, & ſa Profeſſion des biens & des richeſſes conſidérables.

AGATHARCIDES, Auteur dont il eſt parlé dans

Plutarque (*Sympoſiac*, L. *VIII. probl.* 9.) Il a écrit une hiſtoire où il parloit d'une maladie endémique, à laquelle les Peuples qui habitent les côtes de la Mer Rouge, ſont ſujets; c'eſt ce qui fait que Le Clerc l'a mis au rang des Médecins, quoiqu'il ne fût pas de cette Profeſſion. Il a compoſé une Hiſtoire des Pays voiſins de la Mer Rouge, dans laquelle il décrit certains petits Dragons ou petits Serpens d'une longueur aſſez conſidérable, qui s'engendrent dans les parties muſculeuſes des bras & des jambes.

Cet Auteur, que l'on diſtingue des autres du même nom par le ſurnom de *Cnidien*, vivoit ſous Ptolomée Philometor, qui regnoit environ 130 ans après Alexandre le Grand, vers 180 avant Jeſus-Chriſt.

AGATHINUS, Médecin, dont il eſt parlé dans Galien, dans Cœlius Aurelianus & dans Ætius. Il a compoſé différens Traités ſur l'Ellebore, le pouls & divers autres ſujets. Il étoit de la Secte Pneumatique, &, par conſéquent, partiſan d'Athenée. Suidas nous apprend qu'il avoit été Maître d'Archigéne, qui exerça la Médecine à Rome ſous l'Empire de Trajan. Galien, qui refute les ſentimens d'Agathinus, remarque que ce Médecin n'approuvoit pas que l'on entreprît de vouloir tout enſeigner par des définitions; d'où il paroit qu'il n'étoit pas fort pour la Logique. Galien parle d'un de ſes Maîtres, Médecin Pneumatique, qui ſe moquoit auſſi des Logiciens, & qu'il quitta pour cette raiſon, après avoir commencé d'étudier ſous lui.

AGNODICE, jeune fille d'Athénes, laquelle ayant quelques commencemens des Belles-Lettres, & ſouhaitant avec paſſion de ſavoir la Médecine, déguiſa ſon ſexe ſous l'habit d'un garçon, & fréquenta les Ecoles d'Hiérophile, où elle apprit cette Science. Mais la voulant encore ſavoir par pratique, elle s'y appliqua avec ſoin, & ſur-tout pour la délivrance des femmes groſſes. Les autres Médecins, qui faiſoient alors l'office de ſages-femmes, l'accuſérent dans l'Aréopage de n'exercer cette Profeſſion que pour corrompre les femmes; mais Agnodice fit voir leur calomnie, en découvrant ſon ſexe aux Juges, qui défendirent aux hommes de pratiquer à l'avenir le métier d'Accoucheur.

AGRICOLA, (George) Médecin Allemand, a été en eſtime dans le XVI. ſiécle. Il nâquit à Glauch ou Glauca en Miſnie, le 24 Mars de l'an 1494. Il étudia à Leipſic, où

il apprit le Grec & le Latin ; & enſuite étant paſſé en Italie, il y eut pour maîtres les plus doctes perſonnages de ſon tems. Etant revenu en Allemagne, il y exerça la Médecine avec beaucoup de gloire, & il compoſa ces admirables Ouvrages que nous avons de lui, & qui lui ont fait mériter tant de beaux éloges ; en voici les titres :

De ortu & cauſis Subterraneorum, libri V.
De natura eorum quæ effluunt ex terra, libri IV.
De natura Foſſilium, libri X.
De veteribus & novis Metallis, libri II.
Bermannus, ſive de Re metallicâ dialogus, liber I.
Interpretatio vocum Rei metallicæ, conjunctim Baſil. 1558. *in-fol. Wittembergæ*, 1612. *in-8vo.*
De Re metallica, libri XII. quibus officia, inſtrumenta, machinæ, ac omnia denique ad Metallicam ſpectantia, non modò luculentiſſimè deſcribuntur, ſed & per effigies, &c. ob oculos ponuntur. Baſil. 1561. *in-folio. Wittembergæ*, 1614. *in-8vo. Schweinfurti*, 1607. *in-8vo.*
De Menſuris & Ponderibus Romanorum atque Græcorum, libri V.
De externis Menſuris & Ponderibus, libri II.
De Menſuris quibus intervalla metimur, liber I.
De reſtituendis Ponderibus atque Menſuris, liber I.
De pretio Metallorum & Monetis, libri III. conjunctim Baſil. 1550. *in-folio.*
De Animantibus ſubterraneis, liber I.
De Peſte, libri III. Baſil. 1554. *in-8vo. Schweinfurti*, 1607. *in-8vo.*

Agricola employa tout ſon bien à rechercher les ſecrets de la Nature, & il y fit de ſi rares découvertes, qu'il ſurpaſſa de bien loin Pline & Ariſtote ; quoique dans ce deſſein il ne fût pas ſecouru des richeſſes d'un Prince auſſi grand qu'Alexandre, comme l'avoit été ce dernier. C'eſt en viſitant toutes les Minès, & en s'entretenant familiérement avec les Mineurs, qu'il aquit une connoiſſance parfaite de tous les procédés des Métaux. La plupart de ceux qui ont écrit depuis lui, ont tiré de ſon Ouvrage la plus grande partie de ce qu'ils ont ſu. Tout ce qu'il dit eſt de la derniére fidélité, & ſon ſtile eſt d'une élégance digne de l'ancienne Rome.

Les plus doctes perſonnages de ſon tems l'honorerent de leur eſtime ; tels ſont Wolfgang, Meurer, George Fabrice, Valerius Cordus, Jean Driander, Paul Eber, &

Deidier Erasme, qui mit une Préface à la tête du Dialogue d'Agricola, *de Re metallicâ*. André Alciat ne le traita pas aussi favorablement que les grands Hommes qu'on vient de nommer; il écrivit contre lui au sujet des poids & des mesures; mais Agricola y répondit par un Ouvrage rempli d'érudition, qui est intitulé:

Ad ea quæ Andr. Alciatus denuò disputavit de mensuris & ponderibus, brevis Defensio.

Voici ce que Mr. De Thou dit de ce docte Médecin, en parlant des hommes de Lettres qui moururent en 1555. „ Je mettrai parmi eux George Agricola, natif de Glauca „ en Misnie, qui a écrit des Métaux, des Mines, des „ Animaux souterrains avec tant d'exactitude, qu'il a sur- „ monté tous les Anciens en ce genre, & éclairci cette „ partie de l'Histoire naturelle, non-seulement par l'ex- „ plication de ce que les Anciens ont dit, mais en trou- „ vant plusieurs choses que les autres siécles n'avoient pas „ trouvées. Il a fait aussi, après Guillaume Budée, Leo- „ nard Portio & André Alciat, un Traité fort exact des „ poids, des mesures, du prix des métaux & des monoies. „ Il mourut le 21 Novembre de cette année 1555. à Chem- „ nitz en Misnie, près de ces fameuses miniéres des Elec- „ teurs de Saxe, après avoir découvert & observé beau- „ coup de choses inconnues aux Anciens.

Au commencement de la Religion prétendue réformée, Agricola parut la vouloir embrasser; il avoit même fait une Epigramme contre les Indulgences: mais ayant reconnu ses erreurs, il témoigna dans la suite beaucoup d'aversion pour ces nouvelles opinions, & mourut en bon Chrétien dans le sein de l'Eglise Romaine. George Fabricius fit son Epitaphe, & composa sur ses Ouvrages cette Epigramme, qui mérite d'avoir ici sa place:

Viderat Agricolæ, Phœbo monstrante, libellos.
Jupiter; & tales edidit ore sonos.
Ex ipso hîc terræ thesauros eruet orco,
Et Fratris pandet tertia regna mei.

AGRICOLA AMMONIUS, (Jean) Allemand, étoit Professeur en Médecine & en langue Gréque à Ingolstadt vers l'an 1496. Son savoir extraordinaire le fit passer pour le Médecin le plus éclairé de son tems; il mit en ordre les Oeuvres d'Hippocrate, & commenta quelques livres de Galien. Voici les titres de ses Ouvrages:

Hippocratis Coi, Medicinæ & Medicorum omnium Principis, Aphorismorum & sententiarum medicarum, libri VII. Ingolstadii, 1537. *in-4to.*

Scholia copiosa in Theurapeuticam methodum Galeni, 1534. *in-8vo. Augustæ.*

In Artem medicinalem Galeni Commentarii. Basil. 1541. *in-8vo.*

In Galeni libros sex de locis affectis Commentarii. Norimbergæ, 1538. *in-4to.*

Oratio de præstantia Corporis Humani.

Annotatiuncula in librum Nicolai Alexandrini, de compositione Medicamentorum. Ingolstadii, 1541. *in-4to.*

AGRIPPA, (Henri-Corneille) Médecin contemporain de Paracelse, que plusieurs Auteurs ont mis au même rang que ce dernier, nâquit à Cologne le 14 Septembre 1486. Teffier, dans son éloge des Hommes savans, & Vanderlinden dans son Ouvrage *de Scriptis Medicis*, le font natif de Nettesheim dâns l'Electorat de Cologne. Son livre *de la Philosophie occulte*, qu'il avoit composé en sa jeunesse, a donné lieu de croire qu'il menoit toujours avec lui un Démon, sous la forme d'un chien noir. Paul-Jove, qui a donné dans cette fable, a écrit qu'Agrippa, peu avant que de mourir, renvoya un grand chien noir qui l'accompagnoit par-tout; qu'il lui ôta un collier plein de figures & d'images magiques, en lui disant tout ému de colére : *Abi perdita bestia quæ me totum perdidisti;* & que le chien alla se précipiter dans la Saône. Paul-Jove suppose ici qu'Agrippa mourut à Lyon : mais suivant Naudé, qui justifie ce Médecin du crime de Magie, il est constant qu'il mourut à Grenoble chez le Receveur des Finances de la Province; & au rapport du même Naudé, l'histoire de Paul-Jove touchant le chien noir, n'est point plus véritable que ce qu'il dit de l'endroit où Agrippa finit ses jours. Ceux qui ont rapporté jusqu'aux minucies qui regardent ce savant Homme, ont dit qu'il avoit ordinairement deux chiens dans son cabinet, dont l'un s'appelloit *Monsieur* & l'autre *Mademoiselle*. Il en nourrissoit toujours cinq ou six, dont les noms sont repétés souvent dans ses lettres; & l'on trouve à la fin de ses Ouvrages, les Epitaphes que ses amis firent pour quelques-uns d'eux.

Melchior Adam, qui a écrit un Abrégé de la vie d'Agrippa, dit de lui, entr'autres choses, qu'il avoit pratiqué la Médecine à Geneve, à Fribourg en Brisgaw & en France,

On ne ſait pas s'il demeura long-tems à Geneve; mais il paroit par les Regîtres du Conſeil de cette Ville, qu'il y fut reçu Bourgeois *gratis*, l'onziéme Juillet de l'an 1522. Voici les propres termes du Regître de cette année-là, que rapporte Mr. Daniel Le Clerc : *Spectabilis Dominus Henricus-Cornelius Agrippa, Artium & Medicinæ Doctor, de Collonia ſuper Rhenum, fuit admiſſus Burgenſis* gratis.

Il y eut bien du haut & du bas dans la vie d'Agrippa. Il commença, à ce qu'on dit, par être Sécrétaire de l'Empereur Maximilien I., puis Capitaine dans les troupes d'Antoine de Leve; enſuite Profeſſeur des Lettres ſaintes à Dole & à Paris ; Sindic & Avocat-Général à Metz; Médecin de la Ducheſſe d'Anjou, mere de François I. & enfin Conſeiller & Hiſtoriographe de Charles-Quint. Son livre *de la vanité des ſciences* lui attira beaucoup d'ennemis & de perſécutions : l'Empereur Charles-Quint rendit ſa diſgrace publique ; & cet homme extraordinaire, ce prodige de ſavoir, qui avoit paſſé par des Charges conſidérables, & qui avoit eu l'eſtime de tout ce qu'il y avoit d'illuſtre parmi les Grands & les Savans, fut généralement décrié, & mourut enfin accablé de miſéres & de pauvreté.

Ceux qui accuſent Agrippa de Magie, racontent qu'étant à Louvain, & le Diable ayant étranglé un de ſes Diſciples, ce Médecin ordonna à un Démon d'entrer dans le cadavre, & de lui faire traverſer cinq ou ſix fois la place publique, afin que le peuple prît cette mort pour une Apoplexie naturelle. Mais cette Hiſtoire n'eſt, ſans doute, pas mieux fondée que celle du grand Chien noir; & quoiqu'il ſoit vrai qu'Agrippa ait étudié la Magie, il n'y a point d'apparence que de la ſpéculation il auroit paſſé à la pratique. Voici le jugement qu'il nous a lui-même laiſſé de cette ſcience, lorſque revenu des erreurs de ſa jeuneſſe, il a parlé de bonne foi : " Celui, dit-il, „ (*de vanitate ſcientiarum, cap.* 45.) qui conſidérera les „ livres de Magie de bien près, & avec jugement, les „ connoitra aiſément par leurs régles & préceptes, par „ les coutumes & cérémonies dont ils traitent, par la „ maniére de leurs caractéres, figures & langage, ordre „ de leurs diſcours & termes ineptes, être pleins de pu- „ res rêveries & impoſtures, & avoir été forgés depuis „ peu d'années par gens ignorans de toute la Magie uſitée „ entre les anciens, méchans artiſans de tout artifice mauvais,

„ mauvais, d'un mêlange d'aucunes cérémonies prises de
„ la Religion, avec paroles & signes étranges & inconnus,
„ pour effrayer les simples & étourdis, les insensés, &
„ ceux qui n'ont appris les bonnes lettres. Mais nonobs-
„ tant tout cela, il ne s'ensuit pas que ces arts soient fa-
„ buleux, & qu'ils ne produisent aucun effet : car s'ils
„ n'étoient point, & que par iceux on n'effectuât plu-
„ sieurs choses admirables, méchantes & dommagea-
„ bles, ils ne seroient pas prohibés tant étroitement &
„ expressément par les Loix divines & humaines, pour
„ être du tout chassés & exterminés de la terre.

„ Je confesse, ajoute-t'il, (*ibid. cap.* 48.) qu'étant encore
„ jeune, je me suis mis à écrire trois livres d'assez grand
„ volume de la Magie, que j'ai intitulés de l'Occulte Phi-
„ losophie, ès quels tout ce que je peux avoir forfait par
„ curiosité de jeunesse, je veux bien amender par cette
„ mienne rétractation. Toutefois j'y ai au moins tant pro-
„ fité, que j'ai appris à savoir dissuader les autres d'y
„ mettre leur étude. Partant quiconque présume de savoir
„ deviner, non par la vertu & selon la vérité de Dieu,
„ mais par des vertus diaboliques, & par des opérations
„ des Esprits malins ; ceux qui se vantent de faire des
„ miracles par vanité de magie, exorcismes, enchante-
„ mens, compositions amoureuses & attrayantes, & au-
„ tres artifices diaboliques, & en exerçant idolâtries frau-
„ duleuses, éblouissent les yeux & font appercevoir des
„ fantômes, qui bientôt après s'évanouissent ; tous ceux-
„ là, dis-je, avec Jannès, Mambrès & Simon le Magicien,
„ seront destinés au feu en perpétuel tourment.

Agrippa est mort en 1535. âgé de 49 à 50 ans. Nous avons de lui les Ouvrages suivans, concernant la Médecine :

Contra Pestem Antidota securissima, *pag.* 588.
De Medicina in genere.
De Medicina operatrice.
De Pharmacopolia.
De Chirurgia.
De Anatomistica.
De Veterinaria.
De Dietaria.
De Arte Coquinaria.
De Alcumistica. Lugduni, 1535. *in-8vo. pag.* 234.

Tout ceci est renfermé dans le deuxiéme Tome de ses Ouvrages.

AGRON. *Voyez* ACRON d'Agrigente.

AIALA, (Gabriel) Médecin d'Anvers & Docteur de l'Université de Louvain dans le XVI. siécle. Il étoit parent, peut-être frere de Balthasar, dont le Duc de Parme fit tant d'estime, qu'il le fit Intendant de Justice, & puis Conseiller à la Cour de Malines. Tous deux furent en grande réputation de doctrine, & avec sujet. Nous avons plusieurs Ouvrages de la façon de Gabriel Aiala & entre autres :

Popularia Epigrammata Medica.

Carmen pro vera Medicina ad Luem pestilentem, additis ab Authore in hunc ipsum Scholiis.

Elegiarum liber unus, conjunctim. Antuerpiæ, 1562. *in-4to.*

AIDOUN-ABOUL-HASSAN-AL-MOKHTAR-BEN-AIDOUN, Médecin de Bagdet, est Auteur du *Takvim al-Schat*, qui est un Traité des Maladies & de leurs Remédes, rédigées par ordre alphabétique, & séparées en diverses classes, à la maniére d'un Zige, c'est-à-dire, de Tables Astronomiques.

AKAKIA. *Voyez* ACACIA.

ALBERT, (Salomon) professa la Médecine à Wirtemberg. On lui attribue, avec raison, la découverte de la Valvule du Colon, qu'on appelle communément la Valvule de Bauhin, *Valvula Bauhini.* Il dit l'avoir apperçue pour la premiére fois dans un Biévre ou Castor, & ensuite dans l'Homme. Il publia en 1583. un Ouvrage intitulé :

Historia plerarumquè Humani Corporis partium membratim scripta, & in usum Tyronum retractatius edita. Wittembergæ, in-8vo. ibid. 1630. *in-8vo.*

Nous avons encore de lui :

Tres Orationes. I. De Cognitione Herbarum. II. De Moschi aromatis pretiosissimi naturâ & efficaciâ. III. De Disciplinâ Anatomicâ : tum de Galeni libro, qui de ossibus inscribitur & Tyronibus nuncupatur. Norimbergæ, 1585. *in-8vo.*

Orationes quatuor. I. De Studio Doctrinæ Physicæ. II. De Felle ad intestina restagnante, neque tamen vitalem succum è ventriculo demissum contagione depravante. III. De Sudore cruento. IV. De medendi Scientia, Professoribus ejus, inprimis de Rasis libro nono Mansori Arabum Regi dicato. Wittembergæ, 1590. *in-8vo.*

Oratio de Surditate & Mutitate. Norimbergæ, 1591. *in-8vo.*

Scorbuti Hiſtoria. Wittembergæ, 1594. *in-8vo.*

Conſilia aliquot medica. Extant eo in opere quod Joannes Phil. Brendelius collegit & edidit. Francof. 1615. *in-4to.*

ALBERT LE GRAND, plus connu ſous ce nom que ſous celui d'Albert Bolſtadius, étoit ſurnommé *Grotus*. Il nâquit dans la Souabe, & s'aquit beaucoup de réputation par ſon ſavoir en Théologie, en Médecine & en Philoſophie. Il entra dans l'Ordre des Dominicains, & fut reçu Docteur à Paris en 1236. Il enſeigna enſuite à Cologne, où il eut ſaint Thomas d'Aquin pour diſciple. En 1260. on le plaça ſur le Siége Epiſcopal de Ratisbonne; mais en 1263. il ſe démit de cette Dignité, pour reprendre ſes exercices ordinaires dans les Academies. Il rentra dans ſon Monaſtére de Cologne, où il mourut en 1282. à l'âge de 75 ans.

On prétend qu'Albert le Grand étoit ſi ſtupide & ſi peſant dans ſa jeuneſſe, que ſes compagnons d'étude en faiſoient leur jouet ordinaire. A la fin, ne pouvant plus réſiſter à leurs railleries, il prit l'étrange réſolution de ſe précipiter des murs du Couvent en bas. Comme il étoit ſur le point de le faire, la ſainte Vierge s'apparut à lui ſur la muraille, & lui donna ce ſavoir & cette habileté qui l'ont rendu ſi fameux dans la ſuite. Albert le Grand ſe fit ſur-tout admirer à Paris; il enſeigna dans cette Ville avec tant de réputation, que l'Ecole n'étant pas aſſez grande pour contenir tous ſes diſciples, il fut contraint de continuer ſes leçons au milieu d'une place publique, qui depuis a été appellée la *Place Maubert*, comme qui diroit la place de Maître Aubert.

Mayerus, qui, en fait de Chimie, a avancé quantité de fables, rapporte que ſaint Dominique avoit eu le ſecret de la Pierre Philoſophale; qu'il l'avoit tranſmis à Albert le Grand, qui par ce moyen avoit aquitté en trois mois les groſſes dettes de ſon Évêché de Ratisbonne; & qu'enfin celui-ci avoit enſeigné cette ſcience à ſaint Thomas ſon diſciple. Il eſt vrai qu'Albert le Grand croyoit la tranſmutation des métaux poſſible, en les purifiant & ſéparant de tout ce qu'il y a d'impur. Il appelloit le plomb un *or lépreux*; expreſſion qu'il diſoit être tirée d'Ariſtote: il poſoit encore pour principe général, que tous les métaux ont une origine commune dans le vif-argent & le ſouffre. Mais tout cela ne donne aucun dégré de vraiſemblance au conte de Mayerus; ces ſentimens d'Albert le Grand ne

passent point les bornes de la Théorie; & sur cette matiére, de la théorie à la pratique, il y a encore bien du chemin. C'est à la correspondance qu'il entretenoit avec les Mineurs répandus dans toute l'Allemagne, qu'il devoit ses connoissances sur la Métallurgie.

Albert le Grand a été accusé de Magie; mais Trithéme, Pic de la Mirandole & Naudé l'ont lavé de ce reproche. La science qu'il avoit des secrets de la Nature, l'a encore exposé à passer pour Auteur de beaucoup de recettes frivoles, d'opinions superstitieuses & de Traités apocriphes, indignes de la science & de la gravité de ce saint Evêque. Il a écrit plus de vingt volumes *in-folio*. Voici les titres des Ouvrages appartenant à la Médecine, qu'on a publiés sous son nom:

De Nutrimento & Nutribili Liber. Venetiis, 1517. *in-4to.*
De Alchymia Liber. Basil. 1561. *cum aliis.*
Scriptum super Arborem Aristotelis. Basil. 1516. *cum aliis.*
De Mineralibus & Rebus Metallicis Libri V. Argent. 1541. *in-8vo.*
De Concordia Philosophorum in Lapide Philosophico.
Compositum de Compositis.
Liber octo Capitulorum de Lapide Philosophorum. Argent. 1013. *vol.* 4. *Theatri Chemici.*
Lilium Floris de Spinis avulsum.
Speculum Alchemiæ, de compositione lapidis, &c.
De Memoria & Intellectu Libri II. Venet. 1517. *in-folio.*
De Virtutibus Herbarum, Lapidum & Animalium quorumdam.
De Secretis Mulierum Libellus, cum scholiis, &c. Antuerp. 1538. *in-8vo.*

Nous ne ferons qu'un article d'Albert le Grand & de son Disciple saint Thomas, aussi Religieux de l'Ordre de saint Dominique. Il nâquit en 1227. de la Famille des Comtes d'Aquin. Il mourut dans son voyage au second Concile de Lyon, où il avoit été appellé par le Pape Urbain IV. dans le Monastére de Fossa Nova, près de Terracine, en 1274. Les Ouvrages qu'on lui attribue sur la Chymie, sont les suivans:

Secreta Alchemiæ magnalia de Corporibus supercœlestibus, & quod in rebus inferioribus inveniantur, quoque modo extrahantur.
De Lapide Minerali, Animali & Plantali.
Thesaurus Alchemiæ secretissimus, quem dedit fratri suo Rei-

naldo. Colonia, 1579. *in-4to. Lugduni Batavorum*, 1602. *in-8vo.*

Aurora, sive Aurea Hora.

Commentarium super Turbam Philosophorum breviorem, ut dicitur, cum aliis. Francof. 1625. *in-8vo.*

On a encore imprimé sous son nom :

De motu cordis Liber. Romæ 1570. *in-fol. cum reliquis ejus operibus.*

ALBINUS, (Bernard) l'un des plus fameux Médecins de son tems, nâquit le 7 Janvier 1653. à Dessau, où son pere Christophe Albinus étoit Bourguemaître. Après l'avoir fait étudier quelque tems dans la maison sous un Précepteur, on l'envoya au Collége dont le savant Henri Alers étoit alors Recteur, & qui peu de tems après, fut appellé dans l'Ecole de Brême, où le jeune Albinus âgé de 16 ans, le suivit du consentement de son pere. De Brême, où il avoit fait de grands progrès, sur-tout dans la Philosophie & dans la Médecine, il se transporta à Leyde, où il profita si bien des leçons de Charles Drelincourt, de Théodore Kranen, & de Luc Schacht, qu'il devint un des plus habiles Médecins que cette Academie ait produit. Cependant ses parens souhaitant impatiemment de le voir, il alla en 1676. leur rendre une visite; mais sa mere étant morte peu de tems après, il retourna à Leyde l'année suivante. Ensuite il se mit à voyager dans les Pays-Bas, en France & en Lorraine, & retourna dans sa Patrie en 1680. La même année il fut appellé Professeur en Médecine à Francfort sur l'Oder. Sa renommée s'étendit delà si loin, que Fréderic-Guillaume Electeur de Brandebourg, l'invita à venir à sa Cour, où il le fit son Médecin & Conseiller Privé. Il exerça dignement ces deux emplois jusqu'à la mort de l'Electeur, laquelle arriva le 29 Avril 1688. Il se retira alors à Francfort, où il reprit sa charge de Professeur. Environ six ans après, les Curateurs de l'Academie de Groningue lui offrirent la dignité de Docteur Provincial & de Professeur en Médecine. Il étoit assez disposé à accepter ces offres; mais l'Electeur Fréderic pour l'en empêcher, lui augmenta sa pension, le combla de bienfaits, & lui fit de belles promesses par écrit, s'engageant outre cela, de lui donner la premiére place de Chanoine qui viendroit à vaquer à Magdebourg. Ces promesses furent accomplies trois ans après; car en 1697. l'Electeur l'appella à Berlin pour le faire son Médecin, & il eut la mê-

me année un Canonicat à Magdebourg : mais comme il ne pouvoit vaquer à tous les devoirs de Chanoine, il le rendit à un autre avec l'approbation de l'Electeur. Cinq ans après, le Comte de Waſſenaar ayant au nom de l'Académie de Leyde, réitéré les inſtances qu'il avoit faites auprès du Roi de Pruſſe deux ans auparavant, pour avoir Mr. Albinus en qualité de Profeſſeur en Médecine, il réuſſit dans cette derniére tentative. Albinus entra dans ſon Profeſſorat à Leyde en 1702. & il s'en aquitta pendant 19 ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſa mort, avec toute l'application poſſible. Il mourut le 7 du mois de Septembre 1721. à l'âge de 68 ans & 8 mois. Il épouſa en 1696. Madame Suſanne Catherine fille de Mr. Thomas Sifroi Rings, Profeſſeur en Juriſprudence à Francfort ſur l'Oder. Il en eut onze enfans, quatre fils & ſept filles. Les deux aînés de ſes fils ſont, Mr. Bernard Sifroi, & Mr. Chriſtian Bernard, qui marchent dignement ſur ſes traces. Le premier eſt Profeſſeur en Médecine à Leyde, & le ſecond Profeſſeur extraordinaire dans la même Faculté à Utrecht.

Mr. Bernard Albinus a écrit entre autres livres :

De Corpuſculis in ſanguine contentis.

De Tarantula mira vi.

De ſacro Freyenwaldenſium fonte.

Bernard Sifroi a donné au Public les Ouvrages ſuivans :

Hiſtoria Muſculorum Hominis. Lugduni Batav. 1734. *in-4to.*

Icones oſſium fœtus humani ; accedit Oſteogenia brevis hiſtoria. Lugd. Batav. 1737. *in-4to.*

Tabulæ anatomicæ. Lug. Bat. 1741. *in-fol.*

ALBUCASIS, Médecin Arabe, connu ſous le nom d'*Albucaſa*, *Albuchaſius*, *Buchaſis*, *Bulcaſis Galaf*, *Alſaharavius* & *Azaravius*. Aucun Médecin Arabe n'a parlé de cet Auteur, & il n'a été connu en Europe que de Mathieu *De Gradibus*, qui mourut en 1460. juſqu'à ce que P. Ricius en ait donné une aſſez mauvaiſe traduction en 1519. que Geſner n'a jamais connue. Le Traducteur le comble d'éloge, & ne reconnoit qu'Hippocrate & Galien au-deſſus de lui. Il prétend que ſes Ouvrages ſont écrits avec beaucoup de clarté, de préciſion & de netteté. Il a compoſé un Ouvrage appellé *Al-Taſrif*, ou *Méthode de Pratique*, diviſé en trente-deux Traités, dans lequel il paroit exceller dans la partie diagnoſtique & dans la deſcription des ſimptomes des maladies. Il eſt vrai que ce livre eſt fort méthodique, & mérite qu'on en faſſe cas ; mais il eſt

bon d'obſerver qu'il ne contient rien qu'on ne trouve dans les Ouvrages de Rhazes : par exemple, le vingt-ſixiéme Traité ſur les Maladies des enfans, le vingt-huitiéme ſur les Maladies Arthritiques, & le trentiéme qui traite des Médicamens capables de cauſer la mort, ſont entiérement copiés d'après cet Auteur. Bien plus, la deſcription qu'il donne de la petite Verole, dans le trente & uniéme Traité, eſt mot à mot la même que celle que Rhazes donne de la peſte, dont il a même conſervé les diviſions & le titre des chapitres. L'*Al-Taſrif* d'Albucaſis a été traduit en Latin, & imprimé à Bâle en 1541. *in-folio*, ſous ce titre :

Methodus medendi certa, clara & brevis, plaraque quæ ad Medicinæ partes omnes, præcipuè quæ ad Chirurgiam requiruntur, libris tribus exponens.

On a auſſi imprimé les Ouvrages d'Albucaſis à Veniſe en 1500. *in-folio*, & à Strasbourg en 1532. *in-fol.* On y voit beaucoup de figures d'inſtrumens de Chirurgie, qui eſt la partie de la Médecine qu'il étudia avec plus de ſoin. Pour ce qui regarde la Lithotomie, il décrit le même endroit pour la ſection, que le frere Jacques & Mr. Rau ont choiſi dans ces derniers tems par rapport à la taille laterale. Albucaſis avoit une haute opinion du Cautére, & il a été plus hardi Opérateur qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

On ignore en quel tems cet Auteur a vêcu; mais on ſuppoſe communément qu'il vivoit vers l'an 1085. quoiqu'on ait lieu de croire qu'il n'eſt pas ſi ancien : car, en traitant des bleſſures, il décrit les fléches dont ſe ſervent les Turcs, qui n'ont commencé à figurer dans le monde que vers le milieu du douziéme ſiécle. On peut même inférer de ce qu'il dit, que la Chirurgie étoit preſque éteinte dans ſon tems, & qu'il reſtoit à peine quelques veſtiges de cet art, qu'il eſt venu long-tems après Avicenne qui mourut l'an 1036. car l'on ſait que du vivant de cet Auteur, la Chirurgie étoit fort cultivée. Albucaſis, qui la fit revivre, croit que c'eſt une témérité extrême de s'en mêler ſans être parfaitement verſé dans l'Anatomie, & ſans connoître à fond les vertus des remédes qu'on doit employer; & il conſeille à tous ceux qui l'exercent, de ne point traiter par avidité du gain, une maladie dont ils ignorent la cauſe, & qu'ils ſont incapables de traiter. Il rejette tout ce qui n'eſt ſimplement que de précaution dans l'art de guérir, & ne retient que ce qui eſt d'une néceſſité abſolue. Il nous apprend qu'il joignoit beaucoup de lecture à une

longue expérience, & qu'il ne rapporte rien dont il n'ait été témoin. Il eſt le ſeul de tous les Anciens qui ait décrit & enſeigné l'uſage des inſtrumens qui conviennent à chaque opération. Mais une choſe remarquable dans ce Médecin, c'eſt qu'il avertit le Lecteur toutes les fois qu'il y a quelque danger dans l'opération ; il en indique les cauſes, & fait connoître les moyens qu'on peut employer pour le diſſiper ou au moins le diminuer.

ALBUHAZAN-IBNU-HAIDOR, Philoſophe, Médecin, Aſtrologue, nâquit à Fez, Capitale du Royaume de ce nom en Afrique, ſur la côte de Barbarie. Il fut pendant pluſieurs années, Médecin des Rois de ce Pays; il mourut de la peſte l'an de notre Seigneur 1415. Il a laiſſé un Traité de la cure de la maladie dont il eſt mort.

ALCACAR ou ALCAZAR, (André) Médecin & Chirurgien, étoit de Guadalaxara Ville d'Eſpagne dans la nouvelle Caſtille. Il enſeigna la Chirurgie dans l'Univerſité de Salamanque, où il fit imprimer en 1575. un Ouvrage intitulé :

Chirurgiæ Libri ſex, *in-folio*.

Nous avons encore de lui :

De Vulneribus capitis Liber, 1582.

ALCADIN, fils de Garſin, natif de Saragoſſe en Sicile, a été un ſavant Philoſophe & un Médecin très-fameux. Après avoir profeſſé la Philoſophie & la Médecine dans l'Univerſité de Salerne, il fut choiſi par l'Empereur Henri VI. pour être ſon Médecin ordinaire, & il guérit d'abord ce Prince d'une maladie très-dangereuſe; ce qui le mit fort en crédit. Après la mort de Henri, arrivée en 1198. Alcadin ne fut pas moins eſtimé de Fréderic II. ſon ſucceſſeur, à qui il dédia un Traité des Bains de Pouzol, qu'il compoſa en vers, parce que cet Empereur aimoit la Poëſie. Ce qui n'étoit pas une choſe nouvelle, puiſque d'autres Savans, comme Democrate, Philon, Nicandre, Q. Serenus & Andromaque, avoient fait autrefois pluſieurs poëmes ſur des Sujets de Médecine, dont Galien fait mention.

ALCAIME, (Marc-Antoine) Médecin, né en Sicile, s'eſt fait eſtimer par ſa doctrine en 1630. & 1635. Il a compoſé quelques Ouvrages très-ingénieux, & entr'autres :

Conſultatio pro Ulceribus.

ALCHINDUS, (Jacques) Médecin Arabe, étoit en réputation vers l'an 1145. Nous avons de lui :

De Medicinarum compositarum gradibus investigandis, Libellus, cum Mesues Operibus. Patavii, 1584. *in-8vo.*

ALCMOEON, disciple de Pythagore, étoit de Crotone. Quoique Philosophe, il s'étoit particuliérement attaché à la Médecine; & au rapport de *Chalcidius*, ancien Commentateur de Platon, il est le premier qui ait disséqué des animaux, dans le dessein de connoître les parties qui les composoient. Plusieurs Auteurs anciens rapportent les sentimens de ce Philosophe-Médecin. On l'a soupçonné de connoître la communication de la bouche avec les oreilles, que nous appellons aujourd'hui la Trompe d'Eustachi, sur ce qu'il assura que les chévres respiroient en partie par les oreilles.

ALCON, Chirurgien fameux, que Pline appelle *Medicus vulnerum*. Cet Alcon, à ce que dit le même Auteur, avoit fait un si grand gain dans sa pratique, qu'ayant payé à l'Empereur Claude une amende de dix millions de petits sesterces, qui font un million de nos livres, & ayant été exilé & ensuite rappellé, il gagna dans peu d'années, une pareille somme. On ne sait rien touchant la Chirurgie d'Alcon, sinon qu'il étoit expert dans l'art de traiter les Hernies par l'incision, & dans celui de reduire les fractures, comme il paroit par ces Vers de Martial, qui peut avoir été son contemporain:

Mitior implicitas Alcon *secat enterocelas,*
Fractaque fabrili dedolat ossa manu. Lib. 2. Epigr. 85.

ALDROANDUS ou ALDOBRANDI, (Ulisse) de Bologne, Philosophe & Médecin, étoit en grande réputation vers la fin du XVI. siécle. Ses Ouvrages témoignent que sa science étoit universelle. Il a composé cent & un Traité que nous avons en plusieurs volumes, & on estime particuliérement ceux où il parle des oiséaux, des animaux à quatre pieds, des poissons, &c. Voici les principaux de ces Traités:

Ornithologiæ, hoc est, de Avibus Historiæ Libri XII. Agunt. de Avibus rapacibus. Bononiæ, 1599. *in-folio.*

Ornithologiæ Tomus alter: Agit de Avibus terrestribus mensæ inservientibus & canoris. Bononiæ, 1600. *in-folio.*

Ornithologiæ Tomus tertius ac postremus: Agit de Avibus aquaticis & circa aquas degentibus. Bononiæ, 1603. *Francof.* 1621.

De Animalibus insectis Libri VII. cum singulorum iconibus ad vivum expressis. Bononiæ, 1602. *Francof.* 1623. *in-fol.*

De Quadrupedibus solidipedibus, volumen integrum. Bononiæ, 1616.

Quadrupedum omnium Bisulcorum Historia. Bonon. 1613. *in-folio.*

De Piscibus Libri quinque, & de Cetis Liber unus. Bon. 1613.

De reliquis animalibus exanguibus Libri IV. nempè de Mollibus, Crustaceis, Testaceis & Zoophytis. Bonon. 1606. *in-folio.*

Aldroandus a professé à Bologne l'Histoire naturelle, dans laquelle il a effacé tous ceux qui l'ont devancé; il n'a épargné pour cela ni dépenses, ni voyages; & il avoit à sa suite des Dessinateurs, des Peintres, des Sculpteurs & Graveurs, à qui il donnoit de gros gages. Il mourut aveugle à l'Hôpital de Bologne en 1605. après avoir ruiné sa santé & dépensé son bien dans ses recherches. Le Cardinal Maphée Barberin, qui fut depuis élevé à la thiâre sous le nom d'Urbain VIII. lui dressa un très-bel éloge en vers.

ALEXANDRE, Médecin, qui mourut à Lyon pour la Foi de Jesus-Christ, vers la fin du deuxiéme siécle, sous les Empereurs Marc-Auréle & Lucius-Verus.

ALEXANDRE D'APHRODISE'E, fameux Commentateur d'Aristote, vivoit du tems de Galien dans le deuxiéme siécle de notre Seigneur. On le peut conter entre les Médecins, pour avoir traité dans ses problêmes diverses questions qui concernent la Médecine, & pour avoir écrit en particulier sur les Fiévres. George Valla, de Plaisance, a mis en Latin les Ouvrages d'Aphrodisée, sous ces titres:

Problematum Sectiones quinque.

De Febrium causis & differentiis Opusculum. Basil. 1542. *in-8vo.*

ALEXANDRE, surnommé PHILALETHE, c'est-à-dire, ami de la vérité, étoit Médecin, & avoit succédé à Zeuxis dans une Ecole d'Hérophiliens, qui étoit en Phrygie.

ALEXANDRE TRALLIEN, savant Médecin & Philosophe, ainsi nommé parce qu'il étoit natif de Tralles, Ville fameuse de la Lydie où l'on parloit la langue Gréque mieux qu'ailleurs. On ne sait pas en quel tems il a vêcu; quelques-uns disent que ç'a été dans le IV. siécle vers l'an 360. & d'autres dans le V. en 413. Il y a cependant plus d'apparence que ce fut dans le VI. vers l'an

560. ſous l'empire de Juſtinien le Grand ; & il ſemble même qu'on n'en doit pas douter après le témoignage d'Agathias. " *Anthemius* le Trallien, dit-il, a admirablement „ réuſſi à faire des machines : ſon frere *Metrodore* a été un „ célébre Grammairien, & Olympius un excellent Juriſ„ conſulte. *Diodore* a enſeigné la Médecine aux Tralliens, „ & *Alexandre* s'eſt établi à Rome, & il y a vêcu avec „ honneur. „ C'eſt cet Alexandre dont nous parlons, qui vivoit peu de tems avant qu'Agathias commençât d'écrire ſon hiſtoire en 565. Cet Hiſtorien en parle avec avantage, de même que de ſes quatre freres, dont il rapporte les noms & la Profeſſion dans le paſſage qu'on vient de citer.

Le Pere d'Alexandre ſe nommoit Etienne. Il étoit Médecin lui-même ; d'où nous pouvons conjecturer qu'il ne négligea rien pour l'inſtruction & les progrès de ſon fils dans ſon Art. Alexandre, après avoir pris quelque tems les leçons de ſon pere, voyagea dans les Gaules, en Eſpagne & en Italie, & enfin s'arrêta à Rome, où il s'aquit une grande réputation. Cette réputation étoit telle, qu'il ne paſſoit pas ſeulement dans cette Capitale pour un grand homme dans ſon Art, mais qu'on le conſultoit même comme tel, dans les diverſes Contrées qu'il avoit parcourues ; en un mot, il étoit connu ſous le titre d'*Alexandre le Médecin*. Il ne paroit pas que ce titre fût mal aquis, & qu'il le dût ou au caprice du Peuple ou à quelques cures dont il fallut plutôt attribuer le ſuccès au hazard qu'à ſon ſavoir. Il le mérita par l'étendue de ſes connoiſſances & par la ſageſſe de ſa pratique. Il eſt le ſeul Auteur de ces derniers ſiécles des Lettres, qui ſe fût fait un plan avant que d'écrire, & qu'on puiſſe appeller un Auteur original. Ses Ouvrages ſont ſi méthodiques, quoiqu'il ne fût point du tout de la ſecte des *Méthodiſtes*, qu'on le peut regarder, avec *Arcteus*, comme le meilleur Auteur en Médecine qui eût paru entre les Grecs depuis le tems d'Hippocrate. Il commence par les maladies de la tête, d'où il deſcend à celles de toutes les parties du corps qu'il parcourt dans leur ordre naturel. Son exactitude ſe remarque particuliérement dans ce qu'il a dit des ſignes diagnoſtics, ſur-tout lorſqu'il fait voir la différence entre deux maladies qui paroiſſent aſſez ſemblables, comme la Pleureſie & l'Inflammation du Foie, la Pierre & la Colique, &c. Quant à ſa maniére de traiter les Maladies, elle eſt ordinairement raiſonnée & ſalutaire.

Alexandre eſt fort exact dans l'expoſition qu'il fait des vertus des Médecines, & dans ce qu'il enſeigne ſur le tems & la maniére d'en faire uſage. Mais il eſt quelquefois trop crédule ſur cette matiére; il pouſſe même la crédulité juſqu'à la ſuperſtition, ſur-tout à l'égard des Amulétes & des enchantemens, auxquels il paroit attribuer beaucoup de vertus. Il a fait mention de quelques recettes de cette nature contre la Fiévre, la Pierre, la Goutte & la Colique. On l'accuſe auſſi de s'être attaché à la Magie, & il a tiré là-deſſus pluſieurs choſes des Ecrits d'*Oſthanes*, un des plus anciens Magiciens chez les Perſans. Au reſte, ſa méthode en général eſt toujours conforme aux circonſtances des Maladies; & toutes les fois qu'il entreprend de raiſonner ſur la pratique, il le fait d'une maniére admirable. On lui attribue l'introduction de l'uſage du Fer en ſubſtance dans la Médecine; car il n'en eſt fait mention dans aucun Auteur qui lui ſoit antérieur.

Il paroit que ce Médecin n'a écrit que dans un âge très-avancé, & lorſqu'il avoit une fort grande expérience; ſur quoi il eſt aſſez étonnant qu'il n'ait traité d'aucunes maladies des femmes, lui qui avoit pu remarquer bien des choſes eſſentielles à cet égard.

Nous avons les Editions ſuivantes des Ouvrages d'Alexandre, en Grec:

Pariſiis apud Robertum Stephanum, 1548. *in-folio*, *cum caſtigationibus Jacobi Goupili.*

Une vieille & barbare Traduction Latine, que Fabricius dit avoir été faite ſur quelque traduction Arabe. Cette traduction a pour titre:

Alexandri Iatros practica.

Il y en a eu les Editions ſuivantes:

Lugduni, 1504. *in-4to.*

Papiæ, 1512. *in-8vo.*

Venetiis, 1522. *in-folio.*

Albanus Torinus remit les Ouvrages d'Alexandre en meilleur Latin; mais il ne travailla pas ſur le Grec, il ne fit que retoucher la vieille Traduction Latine dont on vient de parler. La traduction d'Albanus parut, *Baſileæ apud Henricum Petri*, 1533. & 1541. *in-folio.*

Joannes Guinterius Andernacus traduiſit le Grec en Latin. On a donné les Editions ſuivantes de cette traduction:

Argentorati, *apud Remigium Guidonem*, 1549. *in-8vo.*

Lugduni, *apud Antonium Vincentium*, 1560. *in-12.*

Lugduni, 1575. *cum Joannis Molinæi annotationibus.*

Il y a un petit Traité intitulé : *Des Vers*, que Mercurialis attribue à Alexandre, & qu'Alexandre dédie à son ami Théodore. Il a été imprimé dans les Ouvrages de Mercurialis sous ce titre :

Epistola de Lumbricis, ex antiquissimo Codice Vaticanæ Bibliothecæ.

Cette piéce ne se trouve point parmi les autres Ouvrages d'Alexandre.

ALEXANDRIE. (Bibliothéque d') Cette fameuse Bibliothéque commença sous Ptolomée Soter dans les premiéres années du trente-huitiéme siécle du monde ; sous son fils Ptolomée Philadelphe, elle étoit déja composée de cent mille volumes ; Evergetes, fils de ce dernier, travailla aussi à l'augmenter par les soins d'Eratosthéne le Cyrénien, son Bibliothécaire ; & depuis elle s'accrut prodigieusement. Le bâtiment, qui contenoit l'ancienne Bibliothéque, s'étant trouvé rempli de quatre cens mille volumes, on fut obligé de mettre dans le Temple de Sérapis, les Livres nouveaux dont on fit l'aquisition ; & cette seconde Bibliothéque, qui n'étoit que le Supplément de la premiére, en contenoit trois cens mille.

Tel étoit l'état de cette fameuse collection, lorsque César, au tems de la guerre contre Pompée, se trouvant en danger dans la sédition d'Alexandrie, fit mettre le feu aux vaisseaux qui étoient dans le Port : l'embrasement se communiqua à l'ancienne Bibliothéque, & les quatre cens mille volumes qui y étoient renfermés, furent consumés par les flammes. La Ville d'Alexandrie se releva cependant de cette perte immense ; les deux cens mille volumes de la Bibliothéque de Pergame, donnés par Marc-Antoine à Cleopatre, & les autres additions qu'on s'empressa d'y faire, rendirent la nouvelle collection plus magnifique & plus nombreuse que n'avoit été l'ancienne. Ce prodigieux amas de Livres contribua infiniment à la réputation de la Ville d'Alexandrie ; les Savans s'y rassembloient de toute part ; & en particulier les Ecoles de Médecine étoient si célébres sous l'Empire de Valens, vers l'an 367. qu'Ammian Marcellin rapporte qu'il suffisoit à un Médecin d'avoir été instruit dans ces Ecoles, pour se rendre d'abord recommandable, & s'aquerir l'estime du Public.

Le grand nombre de Livres qu'on avoit amassés avec autant de soin que de dépense dans cette fameuse Biblio-

théque, & que le feu avoit épargné en partie au tems de l'incendie ſurvenue pendant la guerre de Céſar contre Pompée, devint enfin la victime des flammes en 642. lorſque les Sarraſins firent la conquête de l'Egypte. Gregoire Abulfarage rapporte qu'*Amri* ou *Amrou*, Général des Sarraſins, avoit eu quelque deſſein de conſerver cette Bibliothéque, à la priére de Jean le Grammairien, ſectateur d'Ariſtote; mais qu'Amri en ayant écrit à *Omar* Calife, celui-ci lui fit réponſe : " Que ſi tous ces Livres ne contenoient que „ les mêmes choſes que l'Acoran, ils devoient être brûlés „ comme inutiles, parce que l'Alcoran ſuffiſoit, comme „ rempli de toutes les vérités qu'il importoit de ſavoir: „ que s'ils contenoient des choſes contraires, il étoit en„ core plus néceſſaire de les brûler. „ Sur la déciſion de ce Barbare, ennemi ou contempteur des Sciences dont il cherchoit à abolir tous les monumens, ce prodigieux aſſemblage de Livres fut condamné aux flammes. On ne les brûla cependant pas à la fois; mais on les diſtribua dans les Bains de la Ville, dont le nombre montoit alors à quatre mille, & ils ſervirent pendant ſix mois à chauffer ces Bains. A peine en échappa-t'il quelques-uns, & parmi ceux qui furent ſouſtraits à la fureur des flammes, ſe trouverent heureuſement les Ecrits des anciens Médecins Grecs, que ces Barbares ne conſerverent qu'en conſidération d'eux-mêmes, eſpérant y trouver dequoi ſe prolonger la vie. Jean le Grammairien & quelques autres Savans qui reſtoient alors à Alexandrie, tenterent toutes ſortes de moyens pour dérober au feu quelques Manuſcrits, & ils y réuſſirent à leur ſatisfaction.

Avant la priſe d'Alexandrie par Amri, les Arabes ne connoiſſoient point les Auteurs Grecs; ce ne fut qu'après la conquête de cette Ville qu'ils commencerent à les étudier. La premiére verſion qu'on fit de ces Auteurs, fut en Syriaque, les Syriens étant plus portés aux Sciences ſpéculatives que les Arabes. Mais dans la ſuite ils furent traduits de Syriaque en Arabe; & il eſt à remarquer que dans toutes ces verſions ou imitations Arabes, les Auteurs Grecs ont toujours été défigurés.

Diodore de Sicile rapporte que la plus ancienne Bibliothéque a été celle d'Oſymandias Roi d'Egypte; on liſoit cette inſcription ſur le frontiſpice : *Remédes pour les maladies de l'ame.* Mais depuis il y eut une grande émulation entre les Rois d'Egypte & de Pergame, à qui auroit la plus belle & la plus nombreuſe collection.

ALEXANDRINI DE NEUSTAIN, (Jules) de Trente, Médecin de l'Empereur Charles V. ou de Ferdinand son frere, a été en estime dans le XVI. siécle, vers l'an 1556. Il fut très-cher à l'Empereur Maximilien II. qui étoit un Prince valétudinaire, & il en reçut des bienfaits considérables & de grands honneurs, que ce bon Empereur lui permit de remettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Alexandrini a écrit en prose & en vers divers Ouvrages considérables, qui témoignent que sa doctrine étoit solide & universelle. Voici le catalogue de ces Ouvrages :

De Medicina & Medico Dialogus. Tiguri, 1557. *in-4to.*
Salubrium, sive de Sanitate tuendâ, Libri triginta tres. Coloniæ, 1575.
In Galeni præcipua scripta Annotationes. Basil. 1581. *in-fol.*
Pædotrophia, carmine. Tiguri, 1559. *in-8vo.*
Antargenterica pro Galeno. Venetiis, 1552. *in-4to.*
Antargentericorum suorum adversus Galeni calumniatores Defensio. Venetiis, 1564. *in-4to.*
Epistola apologetica adversùs Remb. Dodoneum. Francof. 1584. *in-4to.*
Epistola ad Petrum Andream Matthiolum, de animadversionibus quibusdam in Galenum.
Epistola ad Andream Camutium.
Enantiomateon sexaginta quatuor Galeni Liber. Item *Galeni Encomium. Venetiis*, 1548. *in-8vo.*
Consilia Medica.

Ce Médecin mourut âgé de 84 ans; mais on ne sait en quelle année. Voici son Epitaphe :

Cæsaribus si quis, multos inseruit annos,
Acceptus magnis Principibusque fuit.
Te, Juli, vatem possum medicumque fateri,
Doctrinâ in cujus gratia tanta fuit.

ALEXION, Médecin qui vivoit du tems de Ciceron & de Pomponius Atticus. Ces deux illustres Personnages paroissent l'avoir honoré d'une grande amitié. Il mourut avant le premier, & il en fut extrêmement regretté, comme il paroit par ce que Ciceron lui-même en écrit à Atticus. Voici ses termes : *O factum malè de Alexione! incredibile est quantâ me molestiâ affecerit ; nec, me Hercule, ex ea parte maximè quòd plerique mecum; ad quem igitur te Medicum conferes ? Quid mihi jam Medico? aut si opus*

eſt, tanta inopia eſt? Amorem ergà me, humanitatem ſuavitatemque deſidero; etiam illud; quid eſt quod non pertimeſcendum ſit, cum hominem temperantem, ſummum Medicum, tantus improviſò morbus oppreſſerit? Sed ad hæc omnia una conſolatio eſt, quod eâ conditione nati ſumus; ut nihil quod homini accidere poſſit recuſare debeamus. Epiſt. ad Atticum. Libro XV. cap. I.

Sur cet éloge que Ciceron fait d'Alexion, on ne peut qu'en concevoir une haute eſtime, & regretter les particularités de ſa vie, qui nous manquent.

ALEXIPPUS fut un des Médecins d'Alexandre le Grand; ce Prince lui écrivit, à ce que Plutarque raconte, une lettre pour le remercier de ce qu'il avoit tiré Peuceſtas d'une maladie fort dangereuſe.

ALIPTÆ, Domeſtique dont l'emploi étoit de frotter les perſonnes au ſortir du Bain. Dans les commencemens ils travailloient ſous la direction du Médecin, qui auroit choqué la décence de ſon état, en s'abaiſſant à ce vil ſervice. Il ſe bornoit à commander aux *Aliptæ*. Les Romains appellerent auſſi ces Domeſtiques *Unctores* ou *Reunctores*: ils étoient regardés chez eux comme des gens du bas étage; & cela paroit bien par ce que Pline dit de Prodicus de Selivrée : *Mediaſtinis reunctoribus vectigal invenit*. Il gagnoit ſa vie parmi la troupe ſervile de frotteurs. Mais ces Domeſtiques n'eurent pas plutôt aquis quelque dextérité dans cette partie éloignée de l'Art, qu'ils commencerent à ſecouer le joug & à ſe ſouſtraire à l'autorité des Médecins. Avec le tems, ils parvinrent à ſe mêler de Médecine. Ils changerent leur nom d'*Aliptæ* en celui de *Iatroaliptæ*, & bientôt après, ils ſe décorerent du titre de Médecin.

Une foule d'Eſclaves s'aſſocia aux *Aliptæ*. Ils remplirent bientôt les maiſons des Grands. Ils y exercerent l'art de guérir d'une façon deshonorante pour les vrais Médecins; & delà viennent le préjugé qu'ont de certaines gens, & le reproche qu'ils nous font encore aujourd'hui, que la Médecine étoit exercée chez les Romains par des Eſclaves: ils ne s'apperçoivent point que pour donner quelque fondement à leur opinion, il leur plaît d'ériger en Médecins des Valets de Bain, tels que ceux dont nous nous ſervons. Car rien n'eſt plus vrai, que nos Valets de Bain ſont les vrais ſucceſſeurs des anciens *Aliptæ*, dont l'unique fonction étoit de baigner, de frotter & d'oindre, dans ces tems

tems où la lutte & les autres exercices des Athlétes étoient en uſage.

ALMELOVEEN (Theodore Janſſon d') nâquit le 24 Juillet de l'an 1657. Après avoir fait ſes Humanités, il alla à l'Univerſité d'Utrecht, où il fit de grands progrès ſous les Profeſſeurs Grævius, de Vries & Leuſden, & par rapport à la Médecine, ſous les Profeſſeurs Vallan & Munniks. En 1681. le 23 Juin, il fut reçu Docteur en Médecine. Il alla enſuite à Amſterdam pour y exercer ſa Profeſſion, juſqu'à ce qu'en 1687. il épouſa la fille de Mr. d'Immerſeel, Bourguemaître de la Ville de Goude, où il fixa ſon domicile, & où il ſe ſignala par pluſieurs Ouvrages, qui lui procurerent dans le Collége, appellé *Collegium Cæſareum Naturæ curioſorum*, une place qu'il occupa ſous le nom de Celſus Secundus. En 1697. il fut appellé à Harderwyk Profeſſeur en Hiſtoire & en Langue Gréque, & il exerça cet emploi juſqu'à ſa mort, d'une maniére qui fait beaucoup d'honneur à ſa mémoire. En 1702. il fut auſſi fait Profeſſeur ordinaire en Médecine. Il eſt mort à Amſterdam en 1712. ſans laiſſer d'enfans. Il a laiſſé à l'Univerſité d'Utrecht toutes les Editions de Quintilien qu'il avoit pu ramaſſer, & ſes Manuſcrits à un de ſes amis. Ses Ouvrages ſont:

De vitis Stephanorum.
Notæ ad Juvenalem.
Inventa Nov-antiqua.
Opuſcula.
Varii Tomi Horti Indici Malabaricî.
Onomaſticon rerum inventarum.
Celſus cum notis.
Hippocratis Aphoriſmi.
Fragmenta veterum Poëtarum.
Strabo cum notis variorum.
Faſti Conſulares.
Notæ ad Cœlium Aurelianum, &c.

ALMENAR, (Jean) Eſpagnol, étoit Docteur ès Arts & en Médecine. Nous avons de lui *de Morbo Gallico Liber*, imprimé à Pavie en 1516. Il eſt le premier Médecin de ſa Nation, qui ait écrit quelque choſe ſur cette matiére.

ALPINI, (Proſper) Médecin célébre, étoit de Maroſtica, petite Ville de l'Etat de Veniſe, où il nâquit le 23 de Novembre de l'an 1553. François Alpini ſon pere, qui étoit auſſi Médecin, le voulut d'abord pouſſer dans les

études ; mais il avoit plus d'inclination pour les armes, voulant suivre un de ses freres, qui les portoit avec réputation dans l'Etat de Milan, où il eut même des Emplois considérables. Cependant comme son pere le pressoit d'étudier en Médecine, il ne lui voulut pas desobéir, & il se fit une affaire d'honneur de réussir dans la Profession qu'on lui conseilloit de suivre ; & en effet, étant allé à Padoue, il y étudia avec tant de soin & d'assiduité, qu'ayant été reçu Docteur en 1578. avec un applaudissement général, il résolut de se retirer de la foule des Médecins, par son mérite & par ses Ouvrages. C'est alors qu'il s'attacha à la Botanique, & qu'il conçut le dessein de composer l'Histoire du Baume. Mais pour y réussir, il crut, qu'à l'exemple de Galien, il devoit voyager & examiner la nature des Plantes par la qualité des terres qui les produisent. Le Ciel favorisa le dessein de ce grand Homme ; car la République de Venise ayant nommé George Hemi pour être Baile ou Consul en Egypte, celui-ci y mena Alpini en qualité de son Médecin. Les Ouvrages qui nous restent de lui, sont les témoins & les dépositaires des recherches curieuses qu'il fit pendant trois ans de séjour en ce Pays. A son retour en Italie, André Doria, Prince de Melphe, l'engagea à être son Médecin ; mais la République de Venise ne voulant pas être plus long-tems privée d'un de ses Sujets du mérite de Prosper Alpini, le nomma Professeur en Botanique dans l'Université de Padoue. Il y parut avec beaucoup d'éclat & de réputation, & y mourut le même jour du mois de Novembre, auquel il étoit né, en 1616.

Il laissa quatre fils : *Antoine*, savant Jurisconsulte, mourut de peste en 1631. *Jean*, qui étoit Médecin, mourut en 1637. *Maurice*, Moine du Mont Cassin, paya le tribut à la nature en 1644. & le dernier fit profession des armes. Mais si sa famille est périe en si peu de tems, les enfans de son esprit ne mourront jamais. Outre divers Ouvrages manuscrits qu'il a laissé, nous avons les suivans qui ont été imprimés :

De Medicina Methodica Libri XIII. Patavii, 1611. *in-folio.*
De Medicina Ægyptiorum Libri IV. Venetiis, 1591. *in-4to.*
De Plantis Ægyptii Liber. Venetiis, 1592. *in-4to.*
De Balsamo Dialogus. Venetiis, 1592. *in-4to.*
De Plantis exoticis Libri II. Venetiis, 1628. *in-4to.*
De præsagienda vita & morte ægrotantium Libri VII. Venet.

1601. *in-4to. Francof.* 1621. *in-8vo.* Boerhaave en a procuré une nouvelle édition.

ALSAHARAVIUS. *Voyez* ALBUCASA.

ALTOMARI, (Donat ab) Médecin & Philosophe, étoit de Naples, où il s'attira beaucoup de réputation vers l'an 1558. Nous avons de lui *Opera omnia in unum collecta*, Ouvrage *in-folio*, imprimé à Lyon en 1565. & à Venise en 1574. Il contient les Traités suivans:

De Utero gerentibus.

De Alteratione, Concoctione, Digestione, Præparatione ac Purgatione.

De Sedimento in Urinis.

Quod functiones principes, juxtà Galeni decreta, anima non in cerebri sinubus, sed in ipsius corpore exerceat.

Quod naturalis spiritus in doctrina admittatur, & non omninò sit abolendus, ut quibusdam visum est.

Quod exquisita Tertiana, ad ejusdem Hippocratis & Galeni sententiam, in genere acutorum morborum contineatur.

De Sanitatis latitudine.

De medendis Humani Corporis malis Ars Medica.

De medendis Febribus.

De Pestilenti Febre.

De Mannæ differentiis ac viribus, deque eas dignoscendi viâ ac ratione.

De Vinaceorum facultate & usu.

AMALTHE'E, (Jérôme) natif d'Oderzo dans la Marche Trevisane, fut un savant Philosophe & un très-habile Médecin, vers l'an 1570. Il avoit une douceur si engageante, qu'on ne pouvoit le voir sans l'aimer; & il faisoit de si beaux vers, que Mr. Antoine Muret, ce juge pénétrant des beautés de la poësie, lui donnoit l'avantage sur tous les Poëtes Italiens. Amalthée mourut en son Pays âgé de 67 ans, & fut enterré dans l'Eglise de saint Martin. Jean-Baptiste & Corneille, ses freres, excelloient aussi dans la poësie; on a imprimé un recueil de leurs Ouvrages à Amsterdam en 1685.

AMAND, (Jean de Saint) Médecin, nâquit dans le Hainau, & fut Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Tournai. Nous avons de lui:

De usu idoneo auxiliorum. Moguntiæ, 1534. *in-4to.*

Expositio sive Additio super Antidotarium Nicolai. Venet. 1527. & 1589. *cum Operibus Joannis Mesuæ.*

Areolæ de Virtutibus Simplicium.

Ce dernier Ouvrage n'a point été imprimé que dans la Bibliothéque Médecinale de Schenckius.

AMATUS DE PORTUGAL ou LUSITANUS, excellent Médecin, qui vivoit vers l'an 1550. Son véritable nom étoit Jean-Roderiguez de Caſtello-Bianco, c'eſt-à-dire, de Château-Blanc; c'étoit le lieu de ſa naiſſance. Il étudia à Salamanque, & il acquit la réputation d'un des plus habiles Médecins de ſon tems; il fit même beaucoup de progrès en Chirurgie, par l'exercice qu'il en prit dans les Hôpitaux de cette Ville. Il voyagea en France, dans les Pays-Bas & en Italie, où il enſeigna à Ferrare, & delà il ſe retira à Ancone. Le Roi de Pologne & la République de Raguſe voulurent l'attirer dans leurs Etats; mais il refuſa les offres avantageux qu'on lui fit, pour aller à Theſſalonique ou Salonicki, célébre Ville de la Turquie Européenne, où il embraſſa le Judaïſme. Ce fut alors qu'il ſe contenta du nom d'*Amatus Luſitanus*. Il a écrit divers excellens Ouvrages:

Curationum Medicinalium Centuriæ VII. Conjunctim cum ſequent.

Commentatio de introitu Medici ad ægrotantem.

De Criſi & diebus decretoriis. Burdigalæ, 1620. *in*-4*to*. *Venet.* 1557. *in*-8*vo*. *Lugduni*, 1560. *in*-16.

In Dioſcoridis Anazarbæi de Materia Medica Libros V. Enarrationes eruditiſſimæ. Venetiis, 1557. *in*-4*to*. 1553. *in*-8*vo*. *Argentinæ*, 1565. *in*-4*to*. *Lugduni*, 1558. *in*-8*vo*.

AMBOISE, (Jacques d') troiſiéme fils de Jean d'Amboiſe, Chirurgien du Roi au Chatelet, nâquit à Paris & ſuccéda à l'Emploi de ſon pere. Après avoir exercé longtems la Chirurgie avec honneur, il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de Médecine de Paris, & parvint au Doctorat. Il jouit d'un honneur ſingulier pendant ſon cours de Médecine; il fut nommé Recteur de l'Univerſité, & prêta, en ſon nom, le ſerment de fidélité au Roi Henri IV. Jacques d'Amboiſe mourut le 5 Août de l'an 1606.

AMMONIUS, ancien Chirurgien, étoit d'Alexandrie. Il fut ſurnommé *Lithotome*, c'eſt-à-dire, coupeur de pierre, parce qu'il s'aviſa le premier de couper ou de rompre dans la veſſie les pierres qui étoient trop groſſes pour pouvoir ſortir ſans danger par l'ouverture qui ſe fait pour cela. Sa méthode étoit de ſaiſir la pierre avec un crochet pour l'empêcher de rentrer, & de la couper enſuite avec un inſtrument convenable, mince & émouſſé par ſa pointe,

après l'avoir posé à plomb, en prenant garde de ne point offenser la vessie avec l'instrument ou avec les éclats de la pierre.

AMULE'TES (les) étoient des mots écrits sur de certaines choses, que l'on attachoit au corps du malade, ou qu'on lui faisoit porter. C'est ce que les Latins ont appellé *Amuleta*, du verbe *amovere*, ôter, éloigner. Ils les appelloient encore *Proebia* ou *Proëbra*, de *prohibere*, garantir, défendre. Les Grecs les ont appellé dans le même sens *Apotropæa*, *Phylactéria*, *Amynteria*, *Alexiteria*, *Alexipharmaca*, parce qu'ils croyoient que ces remédes défendoient ou garantissoient non-seulement contre les maladies provenant des causes naturelles, mais contre les charmes ou les enchantemens qui pouvoient avoir été faits par d'autres en vue de nuire.

La matiére des Amulétes étoit tirée des pierres, des métaux, des simples, des animaux, & généralement de presque tout ce qu'il y a au monde. On gravoit sur les pierres, sur les métaux & sur le bois, des caractéres, ou des figures, ou des mots, qui devoient être disposés en un certain ordre, aussi-bien que ceux que l'on écrivoit sur du papier. Tel est le mot *Abracadabra*, de l'invention de Serenus Sammonicus, pour guérir une espéce de fiévre que les Médecins appellent *Hemitritée* : tel est aussi le mot *Abracalan*, qui étoit en usage chez les Juifs.

On trouve dans Marcellus Empiricus, dans Trallian & ailleurs, divers exemples d'Amulétes faits par des caractéres rangés en certain ordre, & gravés sur des métaux, sur des pierres, &c. Quelquefois on n'écrivoit, ni on ne marquoit rien sur les matiéres propres à faire des Amulétes, mais on employoit je ne sais combien de cérémonies superstitieuses dans leur préparation & dans leur application, sans compter la peine qu'on se donnoit pour observer que les astres fussent disposés favorablement. Les Arabes ont donné à cette derniére sorte d'Amulétes, dont la vertu dépend principalement de l'influence des astres, le nom de *Talismans*, c'est-à-dire, Images.

On faisoit des Amulétes de toutes sortes de formes, & on les attachoit à toutes les parties du corps, d'où vient qu'on les appelloit encore *Periapta* & *Periammata*, d'un verbe Grec, qui signifie attacher autour de quelque chose. Quelques-uns ressembloient à une piéce de monoie, qu'on perçoit pour les pendre au col avec un filet. D'autres étoient

faits en anneaux, pour être mis aux doigts ou ailleurs; d'autres comme des braſſelets ou des colliers, qu'on portoit aux bras ou autour du col, ou comme des couronnes dont on entouroit la tête.

On pourroit joindre aux Amulétes tous les autres remédes ſuperſtitieux. On ſait que l'antiquité y ajoutoit beaucoup de foi, & en employoit un grand nombre. Il y avoit, par exemple, certains ſimples que l'on ne cueilloit, que l'on ne préparoit, & que l'on n'appliquoit point ſans pratiquer en même-tems de certaines choſes, qui d'elles-mêmes ne pouvoient point faciliter l'effet du reméde ni augmenter ſa vertu; en un mot, qui ſembloient tout-à-fait indifférentes, mais ſans leſquelles on prétendoit néanmoins que le reméde étoit inutile. Les livres des anciens Médecins contiennent pluſieurs deſcriptions de ſemblables remédes, qui ſont encore pratiqués aujourd'hui par des Empiriques, des femmes ou d'autres perſonnes crédules & ſuperſtitieuſes.

Il y a des Amulétes, où ni les charmes ni les ſuperſtitions n'ont point de part, quoique perſonne ne puiſſe rendre une raiſon ſolide des effets qu'on leur attribue, ni de la maniére dont ils agiſſent : tel eſt le corail porté ſur ſoi contre le flux de ſang, l'ongle d'Elan contre le mal caduc, &c. Cette derniére ſorte d'Amulétes eſt encore aujourd'hui approuvée par divers Médecins, quoique d'autres refuſent, avec raiſon, d'y ajouter foi.

ANATOMIE. Ce terme, ſelon ſon étimologie Gréque, ne ſignifie autre choſe qu'une diſſection, diviſion ou ſéparation; ainſi on peut définir l'Anatomie, " Une divi-
„ ſion artificielle du Corps humain mort, en ſes parties,
„ tant internes qu'externes, faite avec ordre & dextérité,
„ pour aquerir une connoiſſance diſtincte des différens
„ organes qui entrent dans ſa compoſition.

L'Anatomie doit être fort ancienne; car il eſt preſque impoſſible que les hommes n'aient point eu, même dans les premiers âges du monde, une connoiſſance générale de la ſtructure des parties du Corps humain. Les hazards, les meurtres, les accidens de la guerre, & l'ouverture des animaux deſtinés à leur nourriture, ſuffiſoient pour les en inſtruire. Mais en quel tems commença-t'on de la cultiver comme une ſcience? C'eſt un point qui n'eſt pas ſans obſcurité. Si nous en croyons Manethon, l'étude de l'Anatomie ſe fit de très-bonne heure. Euſébe rapporte qu'on

lisoit dans ce fameux Ecrivain Egyptien, que le Roi d'Egypte *Athotis* avoit composé plusieurs Traités d'Anatomie. Or, Athotis vêcut plusieurs siécles avant la création d'Adam, si nous nous en rapportons à la Chronologie des Egyptiens. Quoique la daté de ce fait soit fausse, toutefois on en peut conclurre que l'Anatomie est une science fort ancienne. Galien est dans le sentiment que cette partie de la Médecine étoit en vogue chez les Asclépiades; il en parle plus d'une fois; voici entr'autres comme il s'explique : " Dans le tems que la Médecine étoit toute renfermée dans la famille des Asclépiades, les peres enseignoient l'Anatomie à leurs enfans, & les accoutumoient dès l'enfance, à disséquer des animaux; en sorte que cela passant de pere en fils, comme par une tradition manuelle, il étoit inutile d'écrire comme cela se faisoit; puisqu'il étoit autant impossible qu'ils l'oubliassent, que les lettres de l'alphabet qu'ils avoient apprises presqu'en même tems. " Mais on peut opposer à l'autorité de Galien, celle de *Chalcidius*, ancien Commentateur de Platon, qui attribue au Philosophe *Alcmœom* d'avoir été le premier qui ait disséqué quelque animal : or, cet Alcmœom, disciple de Pythagore, n'a vêcu que dans le trente-cinquiéme siécle du monde; & ainsi cette connoissance d'Anatomie chez les Asclépiades, puisée dans la dissection des cadavres, ne doit s'entendre que de ceux qui ont suivi ce Philosophe. D'ailleurs, le peu de progrès que l'on avoit fait dans l'Anatomie du tems même d'Hippocrate, fait clairement connoître que l'on n'avoit examiné, avant lui, les corps des animaux qu'assez superficiellement. Il ne reste qu'un expédient à Galien pour soutenir sa thése; il prétend qu'il y a eu un intervalle entre les plus anciens Asclépiades & Hippocrate, pendant lequel l'Anatomie a été fort négligée. Cet Auteur fixe le commencement du déclin de l'Anatomie, au tems que la Médecine a commencé de sortir de la famille des Asclépiades, qui enseignerent leur Art à des étrangers : mais il y a bien de l'apparence que ce sentiment de Galien ne vient d'autre chose, que de ce qu'il a suivi en aveugle sa prévention en faveur de cette ancienne famille. Ce n'est pas qu'on veuille dire que les Asclépiades n'eussent aucune connoissance des parties du corps; cette pensée seroit absurde; car sans cela, ils n'auroient pu exercer ni la Médecine en général, ni la Chirurgie en particulier, qui est ce qu'ils entendoient le mieux.

Il ſemble d'abord que les Aſclépiades ne pouvoient pas connoître la ſituation & la figure des parties du corps, ſans être Anatomiſtes, ou ſans avoir jamais diſſéqué d'animal : mais il eſt aiſé de faire voir qu'ils avoient pu, ſans cela, aquerir ces connoiſſances. La premiére & la plus familiére inſtruction, étoit celle que leur fourniſſoit ce qu'ils voyoient faire à la boucherie & dans les ſacrifices. Et pour ce qui regarde le Corps humain en particulier, ils profitoient avec empreſſement de l'occaſion qu'ils avoient de s'inſtruire, lorſqu'ils trouvoient ſur les champs des os décharnés par les bêtes, ou par la longueur du tems que ces corps avoient été expoſés à l'air, ou lorſqu'ils rencontroient en quelque lieu écarté le cadavre de quelque pauvre voyageur qui avoit été égorgé par des voleurs, ou ceux des ſoldats qui étoient morts de quelque grande bleſſure dans les combats. Ils conſidéroient alors, ſans être obligés de faire d'autres ouvertures que celles qu'ils trouvoient faites, ni de paſſer par-deſſus le ſcrupule qui les empêchoit de toucher ces corps, ce que le hazard leur découvroit.

L'ancienne coutume d'embaumer les corps morts chez les Egyptiens, & l'obligation où ils étoient pour cela de les ouvrir, a auſſi fourni un moyen d'apprendre quelle étoit la diſpoſition de quelques-unes des principales parties de ces corps : & il ſe peut que les Aſclépiades aient encore profité des découvertes des Egyptiens. Mais la meilleure école pour eux, & qui leur ſervoit plus que tout le reſte, c'étoit la pratique de leur Art, qui leur fourniſſoit tous les jours des occaſions de voir ſur des corps vivans, ce qu'ils n'avoient pu découvrir ſur les morts, lorſqu'ils avoient à traiter des plaies, des ulcéres, des tumeurs, des fractures, des diſlocations & autres maladies dépendantes de la Chirurgie. Et comme la Médecine s'étoit conſervée dans la famille des Aſclépiades pendant pluſieurs ſiécles, & qu'elle y paſſoit de pere en fils, la tradition & les obſervations des peres & des ancêtres ſuppléoient au défaut de l'expérience de chaque particulier. Ce dernier moyen joint aux premiers, eſt ce que quelques Médecins ont appellé, *une voie douce & naturelle, quoique longue, d'apprendre à connoître le Corps humain.* C'eſt auſſi par cette voie que les Aſclépiades ont pu aquerir quelques connoiſſances ſur l'Anatomie, ſans avoir jamais paſſé à la diſſection. Hippocrate, l'un des plus illuſtres deſcendans d'Eſ-

culape, chez qui l'Anatomie eſt traitée comme une ſcience, ne paroit pas avoir employé d'autre moyen pour s'en inſtruire, que cette voie douce & naturelle; cependant par une ſupériorité de génie, qui lui étoit propre, il en a ſu tirer meilleur parti qu'aucun de ſes ancêtres. Cet Auteur a ſemé dans ſes Ouvrages une grande quantité d'obſervations anatomiques; & ſi l'on parcourt les Traités admirables qu'il nous a laiſſés ſur les luxations, les fractures & les articulations, on ne doutera point qu'il n'eut une profonde connoiſſance de l'oſteologie. Convaincu lui-même des progrès ſurprenans qu'il avoit faits dans cette partie, & jaloux de tranſmettre à la poſtérité des preuves de ſa ſcience & de ſon induſtrie, nous liſons dans Pauſanias qu'il fit fondre un ſquelette d'airain, qu'il conſacra à Apollon de Delphes.

Le ſcrupule dont on a parlé, étoit ſi grand parmi les Anciens, qu'il conſte par un paſſage d'Ariſtote, que de ſon tems, c'eſt-à-dire, vers le milieu du trente-ſeptiéme ſiécle du monde, on n'avoit point encore diſſéqué de Corps humain. Ce ne fut que dans le trente-huitiéme, du tems d'Eraſiſtrate & d'Hérophile, qu'on paſſa par-deſſus ce ſcrupule. On accorda alors aux Médecins les corps des criminels qu'on avoit ſuppliciés; & ſuivant le témoignage de Celſe, Hérophile & Eraſiſtrate ont même diſſéqué vifs des criminels condamnés à la mort, que les Rois tiroient des priſons pour les leur remettre. Il ſe trouve cependant des Auteurs qui ont combattu ce témoignage de Celſe, & leurs raiſons ſont aſſez plauſibles.

Pendant qu'Hérophile & Eraſiſtrate rencontroient ſi peu d'obſtacles pour s'inſtruire de l'Anatomie, il ſe trouvoit ailleurs des Médecins qui n'avoient guères la même aiſance à cet égard, & parmi ceux-ci furent principalement les Romains. On brûloit la plupart des cadavres humains auſſi-tôt après leur mort; on avoit même fait une loi à Rome, en vue des déſordres qui accompagnoient la guerre civile du tems de Marius & de Sylla, qui défendoit de faire aucun outrage aux corps des morts: & on ſait d'ailleurs, que l'on avoit anciennement horreur de toucher les cadavres ou ſeulement d'en approcher; & par cette raiſon, ceux qui enterroient les morts & même ceux qui préparoient les cuirs des bêtes, demeuroient hors de la Ville de Rome. La difficulté qu'il y avoit de trouver des cadavres humains, pour en faire la diſſection, paroit encore

d'un paſſage de Pline, qui confirme la même choſe, lorſqu'il dit qu'il étoit défendu de regarder les entrailles des hommes. Mais cette difficulté diminua dans la ſuite; puiſque Sénéque, qui vivoit du tems d'Auguſte, de Tibére & de Néron, dit que de ſon tems on diſſéquoit les membres des cadavres pour voir la ſituation des nerfs & des jointures. Il étoit auſſi permis aux Médecins Romains d'anatomiſer les cadavres des ennemis, & c'eſt ce qu'ils firent ſous Marc-Auréle à l'égard des Allemands, comme on l'apprend de Galien. Ce Médecin lui-même a pu diſſéquer des corps humains; mais il y a apparence que ce n'a été que fort rarement qu'il l'a fait, &, peut-être, aſſez imparfaitement: ce que Galien prouve lui-même par la peine qu'il ſe donne de parler de divers autres moyens, par leſquels il juge que l'on peut apprendre l'Anatomie. Ce ne fut donc encore que poſtérieurement à Galien qu'on ſe donna une liberté entiére pour les recherches anatomiques, en la diſſection des cadavres humains.

Il reſteroit bien des choſes à dire pour completer l'hiſtoire de l'Anatomie, mais on en trouvera le détail à l'article des Médecins qui ſe ſont le plus appliqués à cette ſcience.

ANAXILAÜS de Lariſſa en Theſſalie, Philoſophe Pythagoricien, paſſoit pour Magicien, & en cette qualité il fut chaſſé d'Italie par Auguſte. Anaxilaüs étoit auſſi Médecin. La raiſon pour laquelle on l'accuſa de Magie, c'eſt parce qu'il faiſoit de certaines choſes, qu'on croyoit alors ne pouvoir s'opérer naturellement; il faiſoit, par exemple, que tous ceux qui ſe trouvoient dans une aſſemblée, paroiſſoient avoir des viſages de morts; ce qui étoit l'effet, à ce que dit Pline, de la vapeur d'un peu de ſoufre qu'il faiſoit brûler dans la chambre, où ces perſonnes étoient.

ANDRAPODOCAPELOI, eſpéce de Trafiquans dont Galien fait mention en pluſieurs endroits. On donnoit jadis ce nom à des gens qui logeoient de jeunes filles, des eunuques, de jeunes garçons & d'autres perſonnes de cette eſpéce. Il n'étoit point queſtion de débauche dans leur commerce. Ils le faiſoient valoir le plus qu'ils pouvoient, en ſe chargeant de ſoigner & d'embellir le corps de ceux qu'on mettoit entre leurs mains. C'eſt pourquoi nous liſons dans Galien, qu'ils avoient coutume de laver le viſage de leurs penſionnaires avec de la

décoction d'orge passée, de la farine de féves, & quelquefois du nitre, afin de leur rendre le teint plus brillant; qu'ils battoient les hanches de ceux qui étoient maigres avec des cordes, & qu'ils les frottoient ensuite d'huile, pour que leur corps parût plus plein & mieux taillé; qu'ils serroient les côtes aux jeunes filles avec de fortes bandes, afin que leur gorge parût plus relevée, & leurs hanches plus remplies; deux choses qui passoient pour orner beaucoup le corps d'une femme; & qu'ils avoient différens moyens de faire tomber les poils qui croissoient sur les joues & sur les autres parties du corps, pour les rendre plus belles, & leur donner l'air de jeunesse. Les Ediles Romains ordonnerent par une loi de marquer les maladies ou les défauts des esclaves que l'on exposoit en vente, afin qu'on ne s'en prît point aux *Andrapodocapeloi*, auxquels on les confieroit, lorsqu'on viendroit à leur découvrir des maladies ou des défauts au sortir de leurs mains.

ANDREAS, Médecin qu'on croit avoir vécu sous Ptolomée Philopator vers la fin du trente-huitiéme siécle du monde, étoit disciple d'Hérophile. Galien, parlant de lui, dit qu'il avoit rempli ses livres de fausletés & de choses vaines & superstitieuses; mais on peut croire qu'il n'en a usé ainsi à l'égard d'Andreas, que pour se venger de ce que ce Médecin avoit écrit contre Hippocrate, qu'il disoit *avoir quitté sa Patrie & s'être enfui en Thessalie après avoir mis le feu à la Bibliothéque de Cnide.* Il est assuré d'ailleurs qu'Andreas ne regardoit pas Hippocrate de bon œil; la différence des sentimens de celui-ci d'avec ceux d'Hérophile, dont il étoit sectateur, le portoit, sans doute, à en agir ainsi: mais il ne s'ensuit pas delà que le conte d'Andreas soit exempt de calomnie, ni qu'il lui eut été permis de le débiter.

Entre les Livres qu'Andreas avoit composés, il y en avoit un intitulé: *Narthex.* Parmi les différentes significations de ce mot Grec, on trouve le mot François *Boëtte* ou *Boëttier*, & il y a apparence que c'est ce dernier sens qu'Andreas avoit en vue. Ils vouloient, sans doute, dire que les Médecins & les Chirurgiens devoient porter ce Livre avec eux, comme une espéce de Boëttier où ils trouveroient des médicamens pour toutes les maladies. Divers Médecins qui vinrent après lui, donnerent le même titre à des Livres où ils décrivoient des Médicamens. On apprend d'ailleurs qu'Andreas avoit beaucoup écrit sur la

Chirurgie, & il eſt même cité par Celſe entre les principaux Auteurs de cet Art.

Caſſius fait mention d'un Andreas de Cariſte; & Galien cite un Médecin du même nom, qu'il dit fils de Chryſaris : on ne ſait ſi ces Auteurs parlent du même ou d'un autre.

ANDROCYDE, Médecin, lequel écrivant à Alexandre le Grand, lui parloit en ces termes : " Sire, ſouvenez-„ vous en buvant, que le vin eſt le ſang de la terre & le „ poiſon de l'homme. „ Pline, qui le rapporte, dit auſſi qu'Androcyde donnoit un remède contre les vapeurs du vin.

ANDROMAQUE le pere, nâquit en Créte, & vêcut ſous le regne de Néron. Nous ne ſavons rien concernant les ſentimens & la méthode de ce Médecin. La ſeule choſe qui nous reſte de lui, c'eſt un grand nombre de deſcriptions de Médicamens compoſés, qui étoient, en partie, de ſon invention. Galien, qui a pris ſoin de les rapporter, met Andromaque au rang des Auteurs qui ont le mieux écrit des Médicamens : mais il le blâme de ce qu'il s'étoit contenté d'en donner la deſcription, ſans ajouter leurs propriétés, ou ſans indiquer pour l'ordinaire les Maladies auxquelles ces Médicamens ſont propres.

La plus fameuſe des compoſitions qu'Andromaque a données, c'eſt l'antidote qu'il appella *Galené*, c'eſt-à-dire, *Tranquile*, & qu'on nomma dans la ſuite *Thériaque*. Andromaque compoſa un Poëme Gréque en vers Elégiaques, qu'il dédia à Néron, & qui nous reſte encore aujourd'hui, où il enſeigne la maniére de préparer cet antidote, & où il déſigne les Maladies auxquelles il eſt propre. Il fit cette deſcription en vers plutôt qu'en proſe, afin qu'on ne pût pas y faire ſi facilement quelque altération. C'eſt du moins ce qu'en a penſé Galien, qui approuve en cela la prudence d'Andromaque.

Juſqu'alors l'Antidote de Mithridate avoit été le ſeul qui fut entre les mains de tout le monde. Mais auſſi-tôt que celui d'Andromaque fut connu, le premier devint preſque hors d'uſage, quoiqu'à dire le vrai, ce dernier ne fût qu'une imitation de l'autre : la ſeule différence eſſentielle qui s'y rencontre, ne conſiſte preſque que dans l'addition des vipéres qui entrent de plus dans la Thériaque. Quoi qu'il en ſoit, l'antidote d'Andromaque fut ſi fort eſtimé à Rome, que quelques Empereurs le firent compoſer dans leurs Palais, & qu'ils prirent un ſoin particulier

de faire venir toutes les Drogues néceſſaires, & de les avoir bien conditionnées. L'Empereur Antonin en prenoit même tous les jours à jeun, gros comme une féve; & telle fut la réputation de ce reméde, que divers Médecins entreprirent en vain d'y faire des changemens, & de produire diverſes Thériaques de leur façon. La Thériaque d'Andromaque ſe ſoutient; & ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'encore qu'on y ait remarqué depuis long-tems bien des défauts & des ſuperfluités, on ne laiſſe pas aujourd'hui dans les meilleures Villes de l'Europe, de ſuivre ſcrupuleuſement la deſcription de ce Médecin de Néron.

Andromaque eut un fils du même nom que lui; il mit en proſe la deſcription de la Thériaque que ſon pere avoit donnée en vers.

ANDRY, (Nicolas) Docteur Régent & ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Conſeiller du Roi, Lecteur, & Profeſſeur au Collége Royal, étoit en grande réputation vers le milieu du XVIII. ſiécle. Ce célébre Médecin étoit en correſpondance de lettres avec George Baglivi, Profeſſeur d'Anatomie dans la Sapience de Rome, comme on le voit dans les Ouvrages de celui-ci. Nous avons, de la façon d'Andry, un excellent Traité *de la Génération des Vers dans le Corps humain;* il fut reçu du Public avec un applaudiſſement général, & c'eſt à ce bel Ouvrage qu'on doit une infinité d'éclairciſſemens intereſſans, dont la Médecine & la Phiſique ont été enrichies ſur cette matiére. Andry en fit faire une nouvelle impreſſion en 1741. elle eſt conſidérablement augmentée. En la même année il donna encore au Public ſon *Orthopedie*, ou *l'Art de prévenir & de corriger dans les enfans les difformités du corps.*

Andry eut pluſieurs démêlés litteraires avec *Philippe Hecquet*, ſon collégue, au ſujet des Traités ſur la Saignée & les Diſpenſes du Carême, que celui-ci mit au jour. Les choſes avoient été pouſſées aſſez vivement de part & d'autre, & le Public les regardoit comme ennemis. Mais ces deux grands Hommes, qui ne ſe propoſoient dans leurs Ecrits d'autre but que la perfection de la Médecine, pouvoient-ils réellement être ennemis, pour avoir embraſſé des opinions différentes? La promotion d'Andry au Décanat de la Faculté en 1724. fit voir que non: à peine fut-il élu Doyen, que Philippe Hecquet lui fit demander par un ami commun, ſon heure pour aller ſe réjouir avec

lui de la juſtice que la Faculté venoit de rendre au mérite d'un homme qu'elle ſembloit avoir oublié trop long-tems. Andry, touché de ſes avances, voulut prévenir Hecquet, & lui rendit, en effet, la premiére viſite. Depuis ce tems ils n'ont point ceſſé de ſe donner réciproquement toutes ſortes de témoignages de l'amitié la plus ſincére.

ANGITIA, fille d'Æeta, Roi de Colchide, eſt celle de qui les Marſes, Peuple d'Italie, avoient appris la maniére de charmer les ſerpens. On lui attribue d'être la premiére qui a découvert les Herbes venimeuſes ou les poiſons tirés des Plantes. Quelques-uns ont cru qu'elle s'appelloit encore *Angerona*, parce que les Romains étant affligés de la maladie qu'on appelle *Angina*, c'eſt-à-dire, *Eſquinancie*, en furent guéris enſuite des vœux qu'ils lui avoient faits. On dit auſſi qu'*Angitia* étoit fille du Soleil, & l'on prétend qu'elle eſt la même que *Medée*, qui paſſe chez d'autres pour ſa ſœur, ainſi que *Circé*.

ANTIOCHUS, Médecin contemporain de Galien, qui alloit à pieds aſſez loin voir ſes malades, quoiqu'il eût plus de 80 ans. Il uſa d'un régime de vivre ſi convenable, qu'il atteignit preſque l'âge de cent ans, ayant toujours joui d'une ſanté parfaite. Ce Médecin mangeoit trois fois le jour dans la vieilleſſe, mais peu à chaque fois. Le matin il ſe faiſoit frotter, après avoir été à la ſelle; ſur les 9 à 10 heures il mangeoit du pain & du miel attique; depuis ce tems-là juſqu'à midi il étudioit. Il ſe baignoit enſuite, ſe faiſoit frotter; & après avoir pris quelque petit exercice, il commençoit ſon dîner par des viandes propres à lâcher le ventre, & le finiſſoit en mangeant un peu de bon poiſſon. Enfin, à ſouper il prenoit un bouillon ſimple, où dans lequel on avoit délayé de la farine & du *Mulſum*. Il étoit d'ailleurs logé dans une petite maiſon, mais fort commode & bien ſituée.

ANTIOCHUS, (Saint) Médecin qui ſouffrit généreuſement le martire ſous l'Empereur Adrien, dans le deuxiéme ſiécle de ſalut.

ANTIPATER, Médecin de la Secte Méthodique, qui mourut, comme le croyoit Galien, d'un tubercule crud formé dans les artéres du poumon, & qui lui avoit rendu le pouls inégal & intermittant pendant quelque mois.

ANTISTIUS, Médecin, qui viſita les plaies de Jules-Céſar, après qu'on l'eût aſſaſſiné.

ANTONIUS CASTOR, Médecin célébre qui a

vêcu du tems de Pline vers l'an 70 de la naiſſance du Fils de Dieu. Il étoit ſavant dans la connoiſſance des ſimples, & le même Pline parle de ceux qu'il avoit dans ſon jardin. Il ajoute qu'Antonius Caſtor étoit âgé de plus de cent ans, & qu'il ſe portoit encore bien, ſe ſouvenant de tout ce qu'il avoit vu & raiſonnant très-juſte.

ANTONIUS GALATEUS, ainſi nommé, parce qu'il étoit de *Galatina*, qui eſt un Village d'Italie dans le Pays des Salentins ou Terre d'Otrante. Il a vêcu dans le XV. ſiécle, & il a été très-eſtimé par ſon eſprit & par ſa doctrine. Il étoit Philoſophe, Médecin, Poëte & Géographe; & ſes Ouvrages témoignent qu'il avoit le génie délicat & beaucoup d'érudition. Antonius Galateüs avoue lui-même que ſes parens étoient des Prêtres, qui l'avoient élevé, avec beaucoup de ſoin, dans la connoiſſance des Langues & des Belles-Lettres. Il étudia d'abord à *Nardo*, Ville Epiſcopale du Royaume de Naples dans la Terre d'Otrante, & il continua ailleurs avec beaucoup de ſuccès.

Hermolaüs Barbarus lui dédia en 1480. la traduction de la Paraphraſe de Themiſtius en huit livres, & les Savans de ſon tems le conſulterent dans les difficultés qu'ils avoient. Galateüs fut tourmenté de la goutte ſur la fin de ſa vie; & pour ſe divertir, il en compoſa l'éloge ſous le titre de *Laudatio Podagræ*. C'eſt à ce ſujet que Latomus lui fit ce quatrain:

Quam laudas, Podagramque vocas Galathée, puellam
Quamvis proſtituas, intereà ipſe premis.
Avelli ſed poſſe negas, ergò potes idem,
Publicus & Mango, Mœchus & eſſe domi.

On ne ſait pas le tems de la mort de ce grand Homme: il y a apparence que ce fut devant l'an 1490. Les Auteurs qui parlent de lui, n'ont pas eu ſoin de nous le marquer.

ANTONIUS MUSA, Médecin de l'Empereur Auguſte, étoit Grec de nation, & frere d'Euphorbus, Médecin de Juba, Roi de Numidie.

Auguſte étant dangereuſement malade, & ne pouvant néanmoins ſe réſoudre à prendre aucun reméde, *Antonius Muſa* lui conſeilla de ſe baigner dans l'eau froide & même d'en boire. Cela réuſſit fort bien, & valut à *Muſa*, outre de grandes largeſſes qui lui furent faites par l'Empereur & par le Sénat, le privilége de porter un anneau d'or; ce qui juſques-là n'avoit été permis qu'aux perſonnes de

la premiére condition. Le même privilége fut commun à tous ceux de ſa Profeſſion, & ils furent encore exemptés, à cauſe de lui, de tous impôts pour toujours. Suetone dit que le Sénat fit élever à *Muſa* une ſtatue d'airain, que l'on plaça à côté de celle d'Eſculape.

On rapporte que *Muſa* ayant voulu traiter *Marcellus*, neveu & fils adoptif d'Auguſte, comme il avoit traité l'Empereur, il en couta la vie à ce jeune Prince. On ajoute même que Livie, voyant avec chagrin Marcellus préféré à ſes fils, avoit gagné *Muſa* pour le faire périr en le baignant à contre-tems. Quelques-uns prétendent encore que ce Médecin, ayant paſſé de la Pharmacie à la pratique de la Chirurgie qu'il n'entendoit pas, traita les malades d'une maniére ſi cruelle avec le fer & le feu, que le Peuple Romain, qui peu de tems auparavant l'avoit comblé d'honneurs, indigné de ſa façon d'agir, le lapida & traina enſuite ſon cadavre par toute la Ville. Mais c'eſt à juſte titre qu'on révoque en doute ce dernier fait; puiſque Pline, de qui on apprend que Muſa guériſſoit des ulcéres très-fâcheux, nous dit qu'il ne faiſoit preſque autre choſe, pour parvenir à ces ſortes de guériſons, que de preſcrire de la chair de vipéres à ſes malades.

Le Poëte Horace parle d'Antonius Muſa en ces termes:

. . . . . *Nam mihi baias*
Muſa ſupervacuas Antonius.

On a imprimé à Baſle en 1528. & 1549. parmi d'autres Traités ſur la matiére médecinale, un Ouvrage d'Antonius Muſa, intitulé: *Libellus de Betonica;* mais quelques-uns ne le croient pas de cet Auteur, & l'attribuent à L. Apulée.

ANTONIUS MUSA BRASSAVOLUS de Ferrare, Ville fameuſe d'Italie, vivoit vers l'an 1534. C'étoit un ſavant Médecin, à qui le public eſt obligé de divers Ouvrages. Les principaux ſont:

In octo Libros Aphoriſmorum Hippocratis & Galeni, Commentaria & Annotationes. Baſileæ, 1541. *in-folio.*

In Libros de Ratione victûs in Morbis acutis Hippocratis & Galeni, Commentaria & Annotationes. Venetiis, 1546. *in-folio.*

De Morbo Gallico Liber.

De Radicis Chynæ uſu Tractatus. Extant Tomo I. Operis de Morbo Gallico.

De

De Medicamentis tam ſimplicibus quàm compoſitis cathartici, quæ unicuique humori ſunt propria, tractatus inſignis. Lugdini, 1555. *in*-16. *Tiguri*, 1555. *in*-8*vo*.

Examen omnium Simplicium quorum uſus eſt in publicis officinis. Romæ, 1536. *in-fol. Lugduni*, 1556. *in*-16.

Et de plus, différens Ouvrages contenant l'examen des Loochs, des Poudres, Eaux, Décoctions, Huiles, Electuaires, Confections purgatives, Pilules, Trochiſques, Onguents, Cérats, &c. qui étoient en uſage chez les Apotiquaires de Ferrare.

ANTYLUS ou ANTILLUS, fameux Médecin de l'antiquité, ſouvent cité par Oribaſe, Aetius, Paul Eginete qui lui donne le titre de très-ſavant en Chirurgie, par Stobée Avicenne & Rhaſis. Cet Auteur eſt le même qu'*Antilis* ou *Antiles;* & il y a apparence que la variété de noms propres qu'on remarque dans ce Médecin, & dans les Auteurs Arabes, ne provient que de la négligence des Traducteurs & des Copiſtes.

On trouve dans Aetius divers fragmens tirés des Ouvrages d'*Antylus;* ſavoir:

De Inſolatione & Arenæ aggeſtione, ac aliis vaporatoriis fomentis.

Quomodo Vena ſecunda eſt, de Magnitudine & Figurâ ſectionis.

De Cucurbitularum uſu.

De Purgatione.

Quibus dandum ſit Veratrum, quibus non.

Chirurgia everſionis palpebrarum.

APIAN, (Philippe) Mathématicien & Médecin, fils de Pierre, nâquit à Ingolſtadt, Ville forte de la Baviére, le 14 de Septembre de l'an 1531. Son pere, qui fut un excellent Aſtrologue & Mathématicien, le fit élever avec beaucoup de ſoin; & il répondit à ces ſoins par ſon aſſiduité & par la force de ſon génie propre pour les belles ſciences. Il y fit de ſi grands progrès, que l'Empereur Charles V. en fut charmé, & il ſe faiſoit ſouvent un plaiſir d'être entretenu par Apian. Ce ſavant Homme voyagea beaucoup; il alla à Strasbourg, puis à Dole; & enſuite étant venu en France, il s'arrêta à Paris, à Bourges & à Orléans, pour y écouter les grands Hommes qui y profeſſoient les Belles-Lettres. En 1552. il retourna à Ingolſtadt; & comme il y avoit déja été reçu Profeſſeur aux Mathématiques, il commença par ſe faire admirer en les

enſeignant publiquement après la mort de ſon pere.

Apian étoit extrêmement valétudinaire, & pour ce ſujet il réſolut d'étudier à fond la Médecine. Pour exécuter ce deſſein, il fit un voyage en Italie, où il ſe fit gloire d'être le diſciple des grands Hommes qui y profeſſoient cette Science, dont il reçut le Bonnet de Docteur à Bologne. A ſon retour en Allemagne, il travailla à la deſcription de la Baviére, qu'il dédia à Albert qui en étoit Duc, & qui lui fit un préſent de 2500 écus d'or. Apian publia auſſi un Traité *de Umbris*, & travailla à d'autres Ouvrages qui ne furent imprimés qu'après ſa mort. Comme ce Médecin faiſoit profeſſion de la Religion nouvelle, & qu'elle n'étoit point ſoufferte à Ingolſtadt, il fut obligé d'en ſortir. Il s'arrêta quelque tems à Vienne en Autriche, où l'Empereur Maximilien le reçut avec beaucoup de bonté; & enſuite y étant revenu en 1569. il y profeſſa les Mathématiques, & enfin y mourut d'apoplexie le 12 de Novembre 1589.

APIS. *Voyez* OSIRIS.

APOLLODORE, Médecin natif de Lemnos, Iſle célébre de l'Archipel, vivoit dans le commencement du 38 ſiécle du monde, & avoit dédié quelques livres à Ptolomée Soter. Il n'eſt peut-être pas différent de celui que Pline dit avoir écrit au Roi Ptolomée, touchant les vins dont ce Prince devoit boire.

Le même Pline parle encore de deux Apollodores, dont l'un étoit de *Tarente*, & l'autre de *Citium*; ils avoient écrit touchant les contrepoiſons. C'eſt apparemment de l'un des deux que Galien a tiré la deſcription d'un Antidote contre la vipére; & ſans doute c'eſt auſſi un des mêmes qui eſt cité par le Scholiaſte de Nicandre, comme ayant écrit touchant les plantes venimeuſes. Pline cite encore un Apollodore de Pergame.

APOLLON, HORUS ou PÆON, à qui la Fable attribue l'invention de la Médecine, étoit fils d'*Iſis*. Cette Déeſſe, dit Diodore, ayant trouvé dans l'eau ſon fils Horus, qui avoit été tué par les Titans, lui redonna la vie & le fit de plus immortel. Cet Auteur ajoute que l'on a rendu le nom d'Horus par celui d'Apollon, & que l'on a cru que ce fils d'Iſis avoit appris de ſa mere l'art de la Médecine & celui de deviner, & qu'il avoit été d'une grande utilité aux hommes par ſes oracles & par ſes remédes. Il ſemble par ce qu'on vient de dire, qu'Ho-

rus ne doit pas paſſer pour avoir inventé la Médecine, puiſque ſa mere la lui avoit enſeignée ; mais s'il eſt le même qu'Apollon, comme l'étimologie de ſon nom, que l'on tire du mot Hébreu, qui ſignifie *brûler* ou *éclairer*, ſemble le prouver, on ſait que ce dernier a eu la réputation d'avoir lui-même été l'Inventeur de la Médecine. Pline attribue l'invention de quelques remédes à Horus, Roi d'Aſſyrie. On ne ſait ſi c'eſt le même que le fils d'Iſis ; & Galien parle d'un *Horus Mendeſius* le jeune.

Ovide introduit Apollon diſant de lui-même : La Médecine eſt de mon invention, & la vertu des plantes m'eſt aſſujettie :

Inventum Medicina meum eſt, opiferque per orbem
Dicor ; & herbarum ſubjecta potentia nobis. Metam. lib. 1.

On peut dire que cet Apollon, ainſi que celui des autres Poëtes, eſt un perſonnage feint, par lequel on a voulu déſigner le Soleil. L'on a fait cet aſtre auteur de la Médecine, ou plutôt on lui a attribué le pouvoir de faire vivre & mourir les hommes, de donner la peſte & de la guérir, parce que le ſoleil ou ſa chaleur ſont regardés comme le principe de la génération & de la corruption de toutes choſes, & que la ſanté & les maladies dépendent beaucoup de la maniére dont le ſoleil agit ſur les corps des animaux & ſur ceux qui les environnent. *Hyginus* y entend bien plus de fineſſe, lorſqu'il dit qu'*Apollon a été le premier Médecin oculiſte ;* faiſant alluſion à la clarté du ſoleil, & à ce que les Poëtes l'appellent l'Oeil du monde.

On donnoit encore à Apollon le nom de *Pæon*, d'un verbe qui ſignifie *guérir*, ſelon quelques-uns, mais qui ſe prend plus ordinairement pour *frapper*. Euſtathe remarque du moins que le Pæon qu'Homére introduit comme *le Médecin des Dieux*, étoit Apollon lui-même. C'eſt d'ailleurs une choſe connue qu'on donnoit à Apollon le ſurnom de *Pæan*, & que ceux qui chantoient des himnes à ſa louange, y mettoient ce refrein *Io Pæan*. Servius, ſur le douziéme de l'Enéide, remarque que Pæan étoit un mot Dorique, dans lequel, ſelon l'uſage de cette Dialecte, l'O étoit changé en A, *Pæan* pour *Pæon*. Mais le Scholiaſte de Nicandre n'eſt pas de ce ſentiment : *Pæon*, dit cet Auteur, *eſt le même qu'Eſculape*. Il y a auſſi un paſſage

dans le Plutus d'Ariſtophane, où l'on donne à Eſculape le ſurnom de *Paon*. Il ſe peut que cette épithéte ait appartenu premiérement & proprement à Eſculape, & conſéquemment à tous les Médecins que l'on a cru habiles : c'eſt dans ce ſens-là qu'Homére dit que *les Médecins ſont de la race de Paan*.

APOLLONIDES, Médecin de Cos, qui vivoit un peu avant Empedocle, c'eſt-à-dire, dans le trente-cinquiéme ſiécle du monde. Il eſt connu par une avanture qui le fit périr malheureuſement, & qui deshonore ſa mémoire pour avoir abuſé de ſa Profeſſion. Megabiſe étant mort, ſa veuve qui s'appelloit *Amytis*, fille de Xerxès, eut une maladie qui parut d'abord de peu de conſéquence, pour laquelle elle conſulta le Médecin Apollonides qui étoit à la Cour. Celui-ci voulant ſe prévaloir du foible de la Princeſſe, qui avoit eu auparavant diverſes galanteries, lui fit accroire que ſon mal étoit un *Mal de mere*, dont elle ne pouvoit guérir que par le commerce honteux qu'il lui propoſa. Mais ce reméde n'ayant produit aucun effet, & tout au contraire *Amytis* venant de jour en jour plus défaite & plus maigre, cette Princeſſe en fit confidence à la Reine ſa mere, qui ayant porté ſes plaintes au Roi, Apollonides fut condamné à des tourmens cruels pendant deux mois, & enfin enterré vif le jour qu'*Amytis* mourut. C'eſt de Cteſias, *de Rebus Perſicis*, que l'on apprend cette Hiſtoire.

Il eſt fait mention, parmi les Médecins Méthodiques, d'un *Apollonides* de Chypre, diſciple d'Olympicus de Milet, & maître d'un Julien qui vivoit en même-tems que Galien.

APOLLONIUS, pere & fils, étoient tous deux d'Antioche, & avoient ſuccédé à Philinus & Serapion, ſuivant que le rapporte l'Auteur du Livre intitulé : *l'Introduction*, qui eſt parmi les Oeuvres de Galien. Il ſe peut que l'un de ces Apollonius ait été plus fameux que l'autre, puiſque Celſe n'en reconnoit qu'un ſeul. Galien ne parle auſſi que d'un Apollonius, Empirique, qu'il dit avoir demeuré long-tems à Alexandrie, & avoir compoſé des livres intitulés : *des Médicamens aiſés à préparer ou à trouver*. Il rapporte même la deſcription de pluſieurs de ces Médicamens, & marque avoir de l'eſtime pour leur Auteur, quoiqu'il le cenſure en quelques endroits, pour avoir traité cette matiére ſans diſtinguer aſſez exactement

les cas où les remédes, dont il s'agit, peuvent être propres.

APOLLONIUS, Médecin, disciple d'Hippocrate. On l'a fort blâmé de ce qu'il donnoit beaucoup à manger à ses malades, & les faisoit d'ailleurs mourir de soif. Erasistrate disoit de lui, ainsi que de Dexippus autre disciple d'Hippocrate, pour les tourner en ridicules, *qu'ils faisoient douze portions de la sixiéme partie d'une Cotile d'eau, qu'ils mettoient chacune dans autant de petites coupes de cire, pour en donner une ou deux tout au plus à leurs malades, dans l'ardeur de la Fiévre;* or, la Cotyle étoit une mesure qui ne contenoit que neuf onces de liqueur, & à ce compte ces coupes de cire n'auroient contenu que la huitiéme partie d'une once; ce qui étoit plutôt faire gouter l'eau au malade que lui en donner à boire. Mais Galien, de qui nous apprenons cette particularité, prétend que ce soit là un effet de la malignité d'Erasistrate, qui avoit en vue de faire tomber sur le Maître ce qu'il disoit des disciples.

APOLLONIUS surnommé MUS ou LE RAT, étoit Concitoyen & condisciple d'Heraclide Erythréen. Il avoit écrit, aussi-bien que Bacchius & quelques autres Herophiliens, divers livres touchant la Secte d'Herophile, & d'autres sur la composition des Médicamens. Strabon rapporte qu'Apollonius & Heraclide avoient vêcu de son tems; or, cet Auteur a vêcu depuis le tems de Jules-César jusqu'à celui de Tibére, qui monta sur le Trône l'an 14 de salut, & mourut l'an 37.

Outre les *Apollonius* dont on vient de parler, il y eut encore d'autres Médecins du même nom; comme Apollonius de Pergame, Médecin souvent cité par les Auteurs anciens. Il a écrit un Traité des choses rustiques; mais on ne sait point en quel tems il a vêcu, aussi-bien qu'Apollonius de Pitanée, Médecin dont il est parlé dans Pline. On trouve encore un Apollonius de Memphis, Sectateur d'Erasistrate; un Apollonius d'Apulée; Apollonius Archristator; Apollonius de Tharse, & une douzaine d'autres cités par différens Auteurs.

APONO ou ABANO, (Pierre de) autrement APON, surnommé *Conciliator*, Philosophe & Médecin, qui vivoit sur la fin du treiziéme siécle & au commencement du quatorziéme. Il étoit fils d'un Notaire, nommé *Constans*, qui demeuroit dans un Bourg du Territoire de Padoue, dit Apon ou Abani, d'où Pierre a tiré son nom;

il y nâquit en 1253. Il étudia pendant assez long-tems à Paris, il y prit même ses dégrés en Médecine; & comme il étoit un des plus grands génies de son tems, il parut comme un prodige. Outre la connoissance des Langues, il en avoit une parfaite des sciences moins communes, & de la Philosophie, de la Médecine & de l'Astrologie; aussi les Papes & les autres Princes d'Italie firent une estime très-particuliére de son esprit & de son savoir. Cependant comme le siécle, où il vivoit, étoit le tems du regne de l'ignorance, & qu'il suffisoit alors d'être savant pour être d'abord soupçonné de Magie, Apon en fut effectivement accusé, & on lui imputa d'avoir aquis la connoissance de sept Arts libéraux par le moyen de sept esprits qu'il tenoit dans un cristal. Il fut mis à l'Inquisition à l'âge de 80 ans; mais étant mort avant le jugement de son procès, il fut enterré dans l'Eglise de S. Antoine. Quelques-uns mettent cette mort en 1316. & à ce compte il n'auroit vêcu que 63 ans. Naudé & Conringius devancent même le tems de son décès, & le fixent en 1305 : Mais le Docteur Freind, conformément au sentiment d'Aquilinus, ne le fait fleurir qu'en 1319. sous le Pontificat de Jean XXII. à qui il a dédié son Ouvrage intitulé : *Conciliator differentiarum Philosophorum & præcipuè Medicorum.* Quoi qu'il en soit, les zélés ne trouverent pas bon qu'on lui eut donné la sépulture, de sorte qu'on jugea que ses os seroient déterrés & brûlés; mais comme ses amis les avoient cachés, on se contenta de les brûler en effigie, & de défendre la lecture de trois de ses Livres, qui sont, *Heptameron*, que nous avons sur la fin du premier tome des Oeuvres d'Agrippa; un second nommé par Trithéme : *Elucidarium Necromanticum Petri de Apono;* & un autre intitulé : *Liber Experimentorum Mirabilium de Annulis, secundùm viginti octo mansiones lunæ.*

Pierre Apon a traduit les Livres de Rabi Abraham Aben-erza; il a composé un Traité des jours critiques, & un éclaircissement de l'Astronomie. Les Ouvrages suivans, qui ont été imprimés, sont encore de sa façon :

Conciliator differentiarum Philosophorum & præcipuè Medicorum. Papiæ, 1490. *in-fol. Venet.* 1496, 1504, 1565.

De Venenis eorumque Remediis Liber. Marpurgi, 1537. *in-8vo. Venetiis*, 1550. *in-8vo.*

Supplementum in Mesuem, de Curatione Morborum à membris nutritionis ad cor. Extat cum Operibus Mesuè.

Expoſitio Problematum Ariſtotelis. Venetiis, 1519. *in-fol. cum aliis.*

Quæſtiones de Febribus. Extant Operis Veneti de Febribus, *p.* 218.

Ce qui juſtifie le plus Apon de la ſentence portée contre lui, c'eſt que Fréderic, Duc d'Urbin, fit mettre ſa ſtatue entre celles des Hommes illuſtres; & que le Sénat de la Ville de Padoue la fit placer ſur la porte de ſon Palais, entre celles de Tite-Live, d'Albert & de Julius-Paulus, avec cette Inſcription ſur la baſe:

PETRUS APONUS PATAVINUS,
Philoſophiæ, Medicinæque ſcientiſſimus,
ob idque Conciliatoris nomen adeptus;
Aſtrologiæ verò adeò peritus,
ut in Magiæ ſuſpicionem inciderit;
falſoque Hæreſi poſtulatus, abſolutus fuerit.

APULEIUS CELSUS, Médecin natif de *Centuripa*, dite aujourd'hui *Centorbi* en Sicile. Il a été en grande eſtime ſous l'Empire de Tibére vers l'an 30 ou 35 de ſalut. Scribonius Largus dit qu'Apuleius avoit été ſon Précepteur & celui de Valens, qui étoit un célébre Médecin; & Marcel l'Empirique, qui a vêcu ſous Theodoſe & Gratien, le nomme entre ceux qui avoient mieux écrit de la Médecine. On lui attribue un Traité des choſes ruſtiques, que nous avons dans les Editions de Baſle de l'an 1539 & 1540. ſous le titre: *de Re Ruſticâ ſelectorum Libri viginti.*

Dans une édition faite à Baſle des Oeuvres d'Apulée de Madaure, on a mis un Traité *de Herbis*, qu'on eſtime être du même Apuleius Celſus; mais le ſtile ſe ſent peu du ſiécle d'Auguſte & de Tibére, & d'ailleurs il eſt peu conforme à celui d'un Philoſophe Platonicien.

Il eſt parlé d'un Apuleius, Médecin, dans l'Inſcription ſuivante:

L. APULEIUS L. L. EROS,
MEDICUS.

On croit qu'il pourroit bien avoir été un Affranchi de *Luce Apulée* le Philoſophe. Ce ne ſeroit pas le ſeul Médecin qu'il auroit eu à ſon ſervice; il parle lui-même d'un *Themiſon* qu'il appelle Médecin.

AQUAPENDENTE. *Voyez* FABRICIO.

AQUILANUS, (Sébaſtien) Médecin, dont on ne ſait pas le nom; car il eſt à ſoupçonner que le ſurnom

d'*Aquilanus* n'eſt pas le ſien, mais qu'il fut ainſi appellé pour avoir pris naiſſance dans la Ville Epiſcopale d'Aquilée. Il étoit en réputation du tems de Louis de Gonzales, Evêque de Mantoue, vers l'an 1508. & il fut un des plus zélés défenſeurs de la doctrine de Galien. Nous avons de lui :

De Febre Sanguineâ ad mentem Galeni. Extat cum Marci Gatinariæ Practica. Baſileæ, 1537. *in*-8*vo. Lugduni*, 1538. *in*-8*vo. Francofurti*, 1604. *in*-8*vo.*

De Morbo Gallico Tractatus.

ARABES. (Etat de la Médecine chez les) Ce fut au tems de la décadence des Sciences dans le ſeptiéme ſiécle, que les Arabes commencerent à connoître les Auteurs Grecs. La fureur de la Guerre avoit diſpercé les Savans, détruit les Ecoles, brûlé les Bibliothéques publiques ; & par ce moyen, avoit mis les Sciences à la veille d'être entiérement abolies. La Ville d'Alexandrie, qui étoit l'endroit où elles fleuriſſoient davantage, & qui étoit ſur-tout renommée pour la Médecine, fut ſaccagée par les Sarraſins vers l'an 640. & ſa fameuſe Bibliothéque preſque entiérement brûlée : ce qui reſta de Livres de Médecine ne doit ſa conſervation qu'à l'amour de la vie, qui avoit porté ces Barbares à les épargner. Les Ouvrages des Grecs, qu'on avoit amaſſés avec tant de ſoin dans cette magnifique Bibliothéque, étant ainſi paſſés en la poſſeſſion des Arabes, ces hommes, pour la plupart vains & orgueilleux, ne tarderent guéres à ſe parer des travaux d'autrui ; & de la Langue Syriaque en laquelle les Livres Grecs avoient d'abord été traduits, ils en firent des verſions en Arabe. La Médecine ſouffrit infiniment de cette révolution ; car les Arabes, non contens de s'être attribués les Ecrits des Auteurs Grecs, y mêlerent encore les traits groſſiers de leur vanité & de leurs ſuperſtitions ; & comme ils fondoient principalement toute leur ſcience ſur des raiſonnemens généraux, & ſur les traditions des remédes qu'ils n'examinoient point, ils la reduiſirent peu à peu à un jeu de mots & un vain appareil d'érudition.

La Médecine, ainſi miſe en piéces par les Arabes en général, ne laiſſa pas de leur être redevable de quelques progrès. Mais ſi l'on conſidére tous les avantages qu'ils avoient pour perfectionner l'Art, & le tems qu'ils ont eu de le faire, on jugera que ces progrès ont été bien foibles. Ce furent eux qui commencerent à introduire la Chimie dans

la Médecine. Ils enrichirent la Botanique & la matiére médecinale, & perfectionnerent la Pharmacie. Pour l'Anatomie, elle reſta telle qu'elle étoit; cependant la Chirurgie fit des progrès par le moyen d'Albucaſis.

Les Médicamens ſimples dont les Grecs & les Romains n'ont point parlé, mais dont nous devons la connoiſſance aux Arabes, ſont les purgatifs tirés des plantes, comme la Manne, le Séné, la Rhubarbe, les Tamarins, la Caſſe, les Mirobolans, qui ſont beaucoup plus doux que ceux dont les Grecs ſe ſervoient. Ils ont encore rendu l'uſage du Sucre plus commun dans la Médecine; & delà ce grand nombre de compoſitions où il entre, & qui étoient inconnues avant eux, comme les Sirops, les Juleps, les Conſerves, les Confections. On doit d'ailleurs leur tenir compte de ce qu'ils nous ont les premiers indiqué pluſieurs ſortes d'Aromates; ils ont auſſi introduit dans la Médecine les pierres précieuſes, & les feuilles d'or & d'argent; mais en cela ils n'ont fait autre choſe que travailler pour la parade, & ſatisfaire une vanité mal placée.

Quant aux Médicamens tirés de la Chimie, c'eſt au tems d'Avicenne que l'introduction s'en eſt faite dans la Médecine. L'Ecole, où les Arabes avoient appris ce qu'ils ſavoient là-deſſus, c'eſt l'Egypte où cet Art a été inventé. *Coringius* a cru qu'il avoit paſſé des Egyptiens aux Grecs & de ceux-ci aux Arabes : on convient que ces derniers pouvoient avoir tiré la connoiſſance qu'ils avoient de la Chimie, d'Auteurs qui avoient écrit en Grec; mais auſſi il eſt probable que ces Auteurs étoient nés en Egypte, & qu'ils y faiſoient leur demeure. On ſait d'ailleurs que depuis l'établiſſement de la Monarchie des Grecs fondée par Alexandre le Grand, la Langue Gréque s'introduiſit peu à peu dans tout l'Orient, & que du tems de nos Arabes & même dès pluſieurs ſiécles avant eux, cette Langue étoit autant ou plus en uſage en Egypte, que l'ancienne Langue du Pays.

Mais pour donner une idée générale de l'état de la Médecine parmi les Arabes, je vais rapporter ici le précis d'une Lettre de Mr. l'Abbé Renaudot à Mr. Dacier, qu'il a miſe à la tête des Ouvrages qu'il a traduits d'Hippocrate, & que Fabricius nous a donnée en Latin dans ſa Bibliothéque Gréque.

„ La connoiſſance des Langues Orientales a pu être au-
„ trefois fort utile aux Médecins, quand ils n'étudioient

„ leur Art que dans des livres faits ou traduits par des „ Arabes, ce qui a duré jusqu'à la fin du quinziéme siécle : mais depuis qu'ils ont commencé à lire les principaux Auteurs dans leur Langue, comme la lecture des „ Arabes est entiérement tombée, à peine est-il resté un „ habile homme qui voulût lire Hippocrate, Dioscoride, „ Galien dans de mauvaises traductions faites sur celles „ des Arabes. Il est cependant resté une opinion parmi „ les Savans, que si la lecture de leurs Ouvrages n'étoit „ plus nécessaire, elle n'étoit pas inutile pour corriger „ les textes originaux. Cette opinion s'est établie trop „ facilement, parce qu'on a pris trop sérieusement ce que „ ceux qui ont cultivé les Langues Orientales ont dit à la „ louange des Arabes, & qu'on en a porté les conséquences trop loin. Il est vrai que dans la décadence des „ Lettres en Europe, les Arabes ont cultivé toutes les „ Sciences; qu'ils ont traduit les principaux Auteurs, & „ qu'il y en a quelques-uns qui étant perdus en Grec, „ ne se peuvent trouver que dans les traductions Arabes; „ & c'est ce qui a produit tant de Philosophes, tant de „ Médecins & de Mathématiciens Arabes, dont le mérite n'est pas égal.... On ne peut refuser aux Orientaux la véritable louange qu'ils méritent d'avoir cultivé les Sciences : mais quand on nous les donne pour „ d'excellens traducteurs, c'est assurément parce qu'on ne „ les connoit pas. Mr. Saumaise a beaucoup servi à établir cette opinion, en citant toujours ces Livres qu'il „ ne connoissoit pas, & promettant de restituer Dioscoride par la version Arabe qu'il avoit lue dans Ebenbeitar. Mr. Dodart, qui a vu quelques essais de cet „ Auteur, ne paroit pas en juger de la même maniére.

ARANTIUS (Jules-César) nâquit à Bologne, & il étudia les élemens d'Anatomie sous son oncle Bartholomæus Magus l'an 1548. Il fut ensuite disciple de Vesale. Ce Médecin-Anatomiste a fait plusieurs découvertes; il a observé le premier l'ouverture interne du Larinx, & la comparaison qu'il en fait aux ouvertures des instrumens de musique à vent, est fort juste. C'est aussi lui qui a pareillement découvert le muscle externe propre de l'index, & il traite très-exactement & fort au long du trou ovale dans le cœur du Fœtus. Nous avons les Ouvrages suivans de sa façon :

De humano Fœtu Liber. Venetiis, 1571. *Basil.* 1579. *in*-8*vo*. *Venet.* 1587.

Anatomicarum Observationum Liber.
De Tumoribus secundum locos affectos Liber.
In Hippocratis Librum de Vulneribus capitis Commentarius brevis. Lugduni, 1579. *in-8vo.*

ARBILLEM, (Laurent) fameux Médecin que le Magistrat de Bruxelles fit venir d'Angleterre, au sujet de la peste qui ravagea cette Capitale du Brabant en 1668. On lui assigna une pension & un logement sur le coin du vieux Marché, pour avoir soin des pauvres malades. Ce Médecin s'étoit déja rendu célébre à Londres dans la peste qui avoit désolé cette Ville.

ARCERIUS, (Sextus) nâquit dans la Frise, & fut Docteur en Médecine de l'Université de Franeker, Capitale de la même Province. Il enseigna la Médecine & la Langue Gréque dans cette Academie, où il vêcut avec beaucoup de réputation. Il mourut en célibat l'an 1623. âgé de 53, & fut enterré dans l'Eglise principale d'Alcmaer, où l'on voit son égitaphe:

D. G. ET MEMORIÆ
CLARISS. VIRI D. SEXTI ARCERII,
MEDICI EXPERIENTISS.

Græcarum Litterarum & Hippocrat. per XVIII. annos in Academia Frisiorum interpretis.
Qui postquam cum laude suum ævum in cælibatu transegisset vixissetque annos 52, menses 7, dies 19.
Lentâ tabe correptus vivere desiit.
Kal. August. M. D. C. XXIII.
Frater Paulus & Jaquelina Soror hoc monumentum Fratri desideratiss. Mœsti posuerunt.

Nous avons de lui la traduction suivante avec des notes: *Galeni Oratio hortatoria ad Artium Liberalium studium capessendum, item quod optimus Medicus nisi etiam Philosophus non sit. Franckeræ*, 1616. *in-4to.*

ARCHAGATUS, fils de Lysanias, étoit du Péloponése. Il fut le premier des Médecins Grecs qui vint s'établir à Rome, sous le consulat de Lucius Æmilius & de Marcus Livius, l'an 535. de la fondation de la Ville. Son arrivée fut très-agréable à tout le monde; on lui donna le droit de Bourgeoisie, & le Public lui acheta une boutique à ses dépens dans le carrefour d'Accilius pour y exercer sa Profession. Au commencement on lui avoit donné le surnom de Guérisseur de plaies, *Vulnerarius;* mais peu

de tems après, la pratique de couper & de brûler, dont il se servoit, ayant paru cruelle, on changea son premier surnom en celui de Bourreau, & l'on prit dès lors une grande aversion pour la Médecine & pour tous les Médecins. Mais elle ne dura pas long-tems, car on s'apperçut bientôt que c'étoit moins l'art, que ce cruel Artiste, qu'il falloit condamner.

ARCHIATRE. Il y a trois ou quatre différens sentimens sur la signification du titre *Archiater*. Chassanée croyoit que *Archiater* ou *Archiatros* signifie *le Portier du Palais du Prince*, comme qui diroit *Princeps Atrii;* mais cela se réfute de soi-même. Accurse a mieux rencontré en traduisant *Archiater* par *Prince des Médecins* ou qui est des premiers Médecins. Ce sentiment d'Accurse avoit été suivi par les anciens Traducteurs de Galien & par divers autres Savans, qui avoient rendu le même mot par *Medicus Primarius*. Mercurial est le premier qui se soit déclaré contre cette explication, & qui ait soutenu que *Archiater* signifie le *Médecin du Prince*. Il appuie son sentiment, premiérement par cette raison que le mot *Archiater* n'a jamais été employé par aucun Auteur Grec ou Latin, avant les Empereurs Romains. Il croit même que ce n'est qu'après les regnes de Tibére & de Claude qu'on l'a mis en usage. Ce titre, ajoute Mercurial, n'étoit pas en usage avant les Empereurs, parce que la chose qu'il désigne, n'étoit pas encore, c'est-à-dire, qu'il ne pouvoit pas y avoir des Médecins des Empereurs avant que les Empereurs fussent établis. Voilà ce que dit cet Auteur; à quoi l'on peut répondre que les Rois & les Souverains, qui ont été en d'autres Pays, pouvoient également avoir donné le nom d'Archiatre à leurs Médecins, si ce nom signifie le *Médecin du Prince*. Mais on peut dire aussi contre le sentiment d'Accurse, que si *Archiater* signifie *le Prince* ou *le premier des Médecins*, il semble que les Grecs n'auroient pas manqué de donner ce titre à Hippocrate, à Erasistrate & à divers autres grands Médecins.

Mercurial se sert encore de deux autres preuves : la premiére c'est qu'Andromachus n'est pas simplement appellé *Archiatre*, mais qu'il est appellé *l'Archiatre de Néron :* la seconde, c'est que si Démetrius & Magnus, qui sont appellés Archiatres, & qui ont possédé ce titre sous les Antonins, n'avoient pas été les Médecins de ces Empereurs, on ne voit pas pourquoi ils auroient eu le titre d'Archia-

tres, préférablement à Archigéne, à Soranus & à divers autres Médecins qui étoient à peu près du même tems, & qui ont été très-célébres.

Alciat eſt d'un troiſiéme ſentiment, qui ſemble tenir le milieu entre celui d'Accurſe & celui de Mercurial. Il croit que l'Archiatre eſt effectivement le *Prince des Médecins*, parce qu'il eſt le *Médecin du Prince*, & que par cette raiſon il eſt au-deſſus des autres Médecins ou du moins doit être regardé de cette maniére.

Voilà trois différens ſentimens ſur cette affaire, car celui de Chaſſanée ne doit pas être compté. Alciat n'a guéres été ſuivi; mais le gros des Savans ſe trouve partagé à l'égard des explications d'Accurſe & de Mercurial. Voici les raiſons qu'apporte Meibomius pour ſoutenir le ſentiment d'Accurſe : c'eſt, premiérement, que de tous les autres mots Grecs qui commencent par Archi, comme *Architectus*, *Archiepiſcopus*, *Architriclinus*, *Archiſtes*, *Archierus*, pas un ne déſigne rien qui appartienne au Prince ou qui regarde le Prince; mais tous ces mots marquent également quelque choſe qui eſt la premiére ou la plus excellente en ſon genre. De même, dit Meibomius, l'Archiatre n'eſt pas *le Médecin du Prince*, mais *le Prince ou le premier des Médecins;* autrement ce mot ſeroit le ſeul excepté de la régle dont on vient de parler.

La ſeconde raiſon que le même Meibomius emploie pour prouver que l'Archiatre n'étoit pas le Médecin du Prince, c'eſt qu'il eſt parlé dans quelques Auteurs d'un *Theon* & d'un *Glauque*, Archiatres d'Alexandrie, & d'un *Cyrus* qui étoit Archiatre d'Edeſſe : or, il n'y avoit point de Roi ou de Prince dans ces Villes du tems de ces Archiatres. Il apporte, en troiſiéme lieu, un paſſage d'Oribaſe, où cet Auteur dit, que l'Empereur Adrien avoit mandé les Archiatres de tout le Pays, & qu'il en avoit choiſi ſoixante-douze qu'il avoit cru les plus habiles, du nombre deſquels étoit Oribaſe lui-même : d'où il s'enſuit que le nombre des Archiatres étoit très-grand, & qu'il y en avoit par tout l'Empire. Mais on peut répondre à Meibomius que ce paſſage ne ſe trouve pas dans l'Oribaſe Grec. Le quatriéme argument de ce ſavant Médecin eſt tiré de ce que Galien, ou l'Auteur du Livre intitulé : *De la Thériaque*, dit, en parlant d'Andromachus, qu'il poſſédoit fort bien la Médecine, & que c'eſt pour cela que les Empereurs l'avoient choiſi pour *préſider ſur les autres Mé-*

decins, c'eſt-à-dire, pour être *Archiatre*, comme il en portoit le titre. La cinquiéme preuve eſt tirée de ce que ſaint Auguſtin appelle Eſculape *Archiatre*, c'eſt-à-dire, comme il eſt tout viſible, *chef des Médecins*. Meibomius ajoute que le mot *Archiater* ſe trouve traduit par celui de *Proto-Medicus*, dans les Auteurs de la baſſe latinité. Il dit enfin que les Médecins des Empereurs s'appelloient ſimplement *Medecins de Céſar* ou *de l'Empereur* tel ou tel, comme cela paroit par quelques inſcriptions; & qu'ils ne prenoient point le titre d'Archiatres, qu'ils ne fuſſent du rang de ceux que l'on appelloit ainſi.

Godefroid eſt du ſentiment de Mercurial par rapport à l'étimologie du mot *Archiater*. Mais il remarque qu'il y avoit deux ſortes d'Archiatres, que Mercurial a confondu. Les premiers étoient appellés *Archiatri S. Palatii*, qui ne ſervoient, dit Godefroid, que dans la Cour des Empereurs. Les autres qu'on appelloit ſimplement *Archiatri* ou *Archiatri populares*, ſervoient le Peuple dans les Villes de Rome & de Conſtantinople. On les appelloit *Archiatri* auſſi-bien que les premiers, pourſuit cet Auteur, par rapport à la Ville où ils pratiquoient; comme qui auroit dit *Principis Urbis Medici*, c'eſt-à-dire, les Médecins de la Ville principale ou de la Ville dans laquelle le Prince fait ſa réſidence. Ces derniers Archiatres étoient au nombre de quatorze, autant qu'il y avoit de quartiers à Rome; & comme ils avoient un ſalaire du Public, & d'ailleurs divers priviléges, ils étoient obligés de voir indifféremment tous les malades ſans rien exiger d'eux; le but de l'établiſſement de ces Archiatres ayant été d'empêcher que les pauvres ne ſouffriſſent faute de Médecins.

Si Godefroid ne s'eſt point trompé en ce qu'il prétend que les Archiatres de Rome & de Conſtantinople étoient ainſi appellés, parce qu'ils étoient Médecins des Villes où étoit le Siége des Empereurs, ceci fortifieroit beaucoup le ſentiment de Mercurial. Mais outre que ce Juriſconſulte ne prouve pas ce qu'il avance, on peut lui oppoſer qu'il y avoit des Archiatres en d'autres Villes que dans les deux Capitales de l'Empire; comme à Alexandrie où il y avoit un Archiatre nommé Theon, & à Edeſſe, Ville de Syrie, où il y avoit un autre Archiatre nommé Cyrus, ainſi qu'on l'a remarqué ci-devant. Il paroit d'abord qu'on pourroit répondre à cela, en diſant que Theon & Cyrus pouvoient être tous deux Archiatres de Rome ou de Conſtan-

tinople, quoique l'un fût d'Alexandrie & l'autre d'Edeſſe; en ſorte que ces derniéres Villes doivent être regardées comme leur Patrie, & non pas comme le lieu où ils avoient leur emploi. Mais ſi l'établiſſement des Archiatres de Rome & de Conſtantinople étoit d'un ſi grand uſage qu'il paroit par ce qui a été dit, on ne voit pas pourquoi on n'en auroit pas auſſi établi dans toutes les bonnes Villes de l'Empire.

De cette maniére la difficulté touchant l'étimologie du mot *Archiater* ſubſiſteroit toujours, & il ſeroit toujours incertain lequel auroit raiſon de Mercurial ou de Meibomius. Si j'oſe dire ce que je penſe là-deſſus, pourſuit Daniel Le Clerc, de qui on a copié cet article, il me ſemble que le premier argument de Meibomius eſt très-fort, & que ſi on a égard à la juſteſſe de l'étimologie ou à l'analogie grammaticale, qui dit *Archiater*, dit *un Médecin du premier rang* ou *un Médecin qui eſt par-deſſus les autres*. La plupart des preuves que ce ſavant Homme apporte d'ailleurs pour ſoutenir cette ſignification, ne ſont pas moins convaincantes. Mais cela n'empêche pas que ſi l'on fait réflexion ſur l'office des anciens Archiatres, ou des Archiatres proprement dits, on ne voie que s'ils n'étoient pas *les Médecins du Prince* par rapport à l'étimologie de leur nom, ils l'étoient à l'égard de leur office ou de leur emploi; & en cé ſens-là Mercurial pourra auſſi avoir raiſon. Il eſt clair premiérement, pour ce qui regarde les *Archiatres du Palais*, qu'ils étoient les Médecins des Empereurs ou de la Cour; quoique tous ceux qui ſervoient la Cour, ne fuſſent pas néceſſairement Archiatres. Secondement, pour ce qui eſt des *Archiatres populaires*, on peut dire qu'ils étoient auſſi en quelque façon les Médecins du Prince, puiſqu'ils étoient à ſes gages, & même que le Prince les nommoit ou les confirmoit, après qu'ils avoient été élus par leurs Collégues. Cela ſuppoſé, il ne reſte plus qu'à ſavoir pourquoi ces Médecins du Prince ou du Public étoient appellés *Archiatres* ou *les premiers des Médecins*. Or, il eſt aiſé de répondre à cette queſtion, en diſant que c'eſt parce que ces mêmes Médecins prenoient le pas devant les autres, ce qui ſuffiſoit pour les faire appeller *Archiatri*, c'eſt-à-dire, *Médecins du premier rang*, quoiqu'ils ne fuſſent pas toujours les premiers en mérite. Ceci revient à peu près au ſentiment d'Alciat. J'ajoute que cette prérogative, je veux dire, le rang qu'on leur

donnoit, étoit un honneur attaché à leur emploi, & dont les Médecins des Princes étoient, sans doute, en possession avant que le titre, dont il s'agit, eût été inventé.

On pourra demander en second lieu, à quoi étoient donc utiles les autres Médecins, si les Archiatres étoient destinés à servir le Prince & le Public? On répond à cela, que l'établissement des *Archiatres populaires*, qui étoit principalement fait en vue de soulager les pauvres, n'empêchoit point les riches d'appeller tel des autres Médecins que bon leur sembloit. De cette maniére ces derniers Médecins ne laissoient pas d'être fort employés, & il s'en pouvoit trouver de fort habiles parmi eux, les charges publiques ne se donnant pas toujours aux plus capables; outre qu'il se peut que plusieurs Médecins qui aimoient leur liberté, refusassent d'être aggrégés au nombre des Archiatres, pour éviter la sujettion.

Ce que l'on sait du salaire, des priviléges & de l'élection des Archiatres, est tiré de diverses loix que les Empereurs ont faites sur ce sujet, & de quelques écrits des Auteurs qui vivoient en ce tems-là. On trouve premiérement que les Archiatres avoient des salaires du Prince ou du Public, & que moyennant ces salaires ils devoient voir tous les malades, autant les riches que les pauvres, sans rien prétendre d'eux que ce qu'on vouloit bien leur donner après la fin de la maladie. Il paroit en second lieu, par les mêmes loix, que l'on avoit attaché divers priviléges à l'emploi des Archiatres; que ces Médecins étoient exempts de tous les impôts de l'Empire Romain, pour eux, pour leurs femmes & pour leurs enfans; qu'ils n'étoient obligés de loger ni soldats, ni autres dans les Provinces; qu'ils ne pouvoient point être tirés en jugement, ou être obligés de se trouver eux-mêmes devant le Juge, ou enmenés prisonniers; qu'il étoit défendu, sous de grandes peines, de leur faire insulte, &c. La loi qui porte cela, semble même rendre ces priviléges communs à tous les Médecins, ou du moins à quelques-uns de ceux qui n'étoient pas du nombre des Archiatres; mais il se trouve d'ailleurs qu'une autre loi n'attribue ces mêmes priviléges qu'aux seuls Archiatres du Palais & à ceux de la Ville de Rome. Il paroit en troisiéme lieu, que les Archiatres servoient les Empereurs & le Public; & que ceux qui avoient servi assez long-tems, ou à qui l'on trouvoit à propos de donner congé, étoient appellés *Exarchiatri* ou *ex Archiatris*.

tris. Il paroit enfin, qu'il y avoit un *Collége des Archiatres*, compoſé d'un certain nombre de Médecins qui prenoient rang ſelon l'ancienneté de leur réception; en ſorte que s'il en mouroit quelqu'un, on en mettoit un autre à ſa place, qui étoit le dernier de tous; que c'étoit le Collége qui jugeoit de la capacité des Prétendans, & qui les éliſoit; mais que l'Empereur les confirmoit après qu'on les avoit élus, ou même les nommoit auparavant & les propoſoit aux Archiatres, qui les examinoient enſuite & les recevoient dans leur Corps. Ce n'eſt pas qu'il n'y eut quelquefois des difficultés à l'égard de ce dernier article. Symmachus nous apprend qu'un Médecin nommé *Jean*, de famille Patricienne, ayant obtenu de Théodoſe la ſurvivance de la Charge d'un Archiatre nommé *Epictete*, prétendit enſuite avoir la ſeconde place, qui étoit celle qu'Epictete avoit tenue. Il ſe fondoit ſur ce qu'il avoit ſervi dans le Palais & ſur les Lettres de l'Empereur. Cette affaire fit beaucoup de peine au Collége des Archiatres, parce qu'une partie d'entr'eux vouloit que l'on ſe tînt à la loi, & que les autres n'oſoient pas ſe déclarer contre la volonté de l'Empereur. On réſolut enfin, d'en écrire à l'Empereur lui-même & d'attendre ſa déciſion. Au reſte, on peut recueillir d'ici que tous les Médecins qui ſervoient dans le Palais, n'étoient pas du nombre des Archiatres; puiſque ce Jean, dont parle Symmachus, y avoit ſervi avant que d'être pourvu de cette qualité.

Voilà pour ce qui regarde les Archiatres en général. Il faut maintenant dire un mot de la *Comitive* ou du titre de *Comte*, dont on honoroit en particulier les Archiatres du Palais. On diſtinguoit entre la Comitive du premier rang & celle du ſecond, & les Archiatres, dont on vient de parler, parvenoient à l'une & à l'autre. Ceux qui obtenoient la Comitive du premier ordre, alloient de pair avec les Ducs & les Vicaires; & il ſemble que ces Dignités étoient au commencement communes à pluſieurs Archiatres, ou qu'il y avoit pluſieurs de ces Comtes dans un même tems; mais enfin, l'on en établit un ſeul, duquel dépendoient tous les Archiatres & même tous les autres Médecins. Ce fut ſous les Rois Gots que ce dernier établiſſement commença, comme le remarque Godefroid dans ſes Notes ſur le Code Théodoſien, & comme on le recueille de *la formule du Comte des Archiatres*, que Cassiodore nous a laiſſée. Il paroit de la maniére qu[illegible] ce der-

nier en parle, que la chose étoit toute nouvelle de son tems : " N'est-ce pas, dit Cassiodore, ou la Formule, „ une preuve que l'on néglige entiérement le bien de la „ Société, qu'il n'y ait point de Juge établi sur la Méde- „ cine? „ Or, Cassiodore vivoit sous Théodoric. On voit par-là que ce Juge n'étoit pas auparavant. Le pouvoir du Comte des Archiatres est exprimé par les termes de la même Formule : " Nous vous honorons dès à présent de „ la Dignité de *Comte des Archiatres*, afin que vous soyez „ seul distingué entre les Maîtres de la santé, & que tous „ ceux qui auront quelque différend, par rapport à la Mé- „ decine, s'en remettent à votre décision. Vous serez l'Ar- „ bitre d'un Art honorable, & le Juge de toutes les con- „ testations, qui ne se décidoient auparavant que par la „ passion de chaque Particulier. Vous guérirez en quel- „ que maniére les malades, entant que vous terminerez „ des querelles qui leur sont préjudiciables. C'est un „ grand honneur pour vous que les habiles gens se sou- „ mettent à vous, & que vous soyez considéré par ceux „ que tout le monde considére. „ La même Formule ajoute, que ce Chef des Médecins étoit aussi particuliére- ment obligé d'avoir soin de la santé de l'Empereur, & qu'il avoit un libre accès auprès de sa Personne.

Vindicianus, qui vivoit sous les Empereurs Valentinien & Valens, se donne le titre de *Comte des Archiatres*. On trouve dans Ætius, un *Andreas* qui a le même titre; mais on ne sait pas quand il a vécu. On pourroit croire qu'un *Eusébe*, que Symmache appelle *Medicorum potissimus*, étoit aussi un Comte des Archiatres; mais il semble que c'est le même Eusébe, dont cet Auteur parle ailleurs; qu'il nom- me simplement Archiatre. On ne connoit guères d'autres Médecins qui aient possédé cette Charge, leurs noms n'é- tant pas venus jusqu'à nous. Il n'en est pas de même des simples Archiatres; on sait les noms de plusieurs. *An- dromachus*, à ce que l'on croit, est le premier qui ait été revêtu de cette qualité. *Theon* Alexandrin, que l'on fait vivre sous Néron aussi-bien que le précédent, est pareil- lement appellé Archiatre, dans le titre d'un de ses Livres rapporté par Photius. On trouve de plus un *Magnus*, Archiatre de l'un des Antonins; un *Demetrius*, qui étoit du même tems : *Oribase*, qui vivoit sous Julien, est aussi appellé Archiatre; *Théodore Priscien* & son frere *Timothée*, *Epictete* & *Jean*, dont on a parlé, l'étoient aussi. Sym-

machus cite encore un *Eusèbe* & un *Gelase*, qui avoient le même office ; *Cæsarius*, frere de saint Gregoire de Nazianze, étoit aussi de ce rang. On compte d'ailleurs entre les Archiatres, *Cyrus de Lampsaque*, *Cyrus d'Edesse*, *Eutychianus*, cité par Marcel l'Empirique ; *Pierre*, cité par Ætius ; *Olympius*, Collégue de Théodore Priscien ; *Glaucus*, *Aurelius*, *&c.* il faut ajouter à tous ces Archiatres les deux, dont il est fait mention dans les Inscriptions suivantes, rapportées par Mercurial & Meibomius.

M. LIVIO CELSO TABULARIO
Scholæ Medicorum,
M. JULIUS EUTYCHUS,
Archiatros oll. D. II.
In. Fr. ped. IIII.

D. M.
A. ACTIUS CAIUS
Archiater sibi &
JULIÆ PRIMÆ Conjugi
Incomparabili.

Il y a lieu d'être surpris que Galien, qui vivoit quatre-vingt ans après Andromachus, n'ait point été du nombre des Archiatres, ou qu'on ne lui donne point ce titre. Il nous apprend lui-même qu'il avoit suivi Marc-Aurele & Lucius-Verus dans un voyage, & que le soin de la santé du premier de ces Empereurs & de ses fils lui avoit été confié pendant quelque tems ; par où il paroit qu'il avoit été Médecin de Cour. Il se peut qu'il n'ait pas recherché ce titre ; mais il est bien plus étonnant qu'il n'ait presque rien dit des Archiatres, ou qu'il n'en ait parlé que dans le premier Livre *des Antidotes*, où il donne en passant le titre dont il s'agit, à *Andromachus* & à *Demetrius*. Pline ne dit rien non plus des mêmes Archiatres, si ce n'est qu'il met *Damocrate* au nombre des *premiers d'entre les Medecins :* d'où on pourroit croire que Pline, parlant de cette maniére, a voulu traduire en Latin le Grec *Archiatros*. A cela près, le silence de cet Auteur, qui cite tant de Médecins, témoigneroit que ce titre n'étoit pas en usage de son tems, s'il ne paroissoit d'ailleurs qu'Andromachus l'a possédé sous Néron. Mais ne pourroit-on pas croire que cette qualité d'Archiatre, que Galien donne à Andromachus, n'est fondée que sur un mot qui peut avoir été ajouté par quelque Copiste, au texte

de cet Auteur? Comme le titre d'Archiatre ſonnoit mieux que celui de Médecin, qui paroiſſoit trop ſimple, il y a de l'apparence que les Copiſtes ſuppoſoient ſouvent le premier de ces titres, pour vendre mieux leurs livres, ou pour faire plus d'honneur aux Auteurs; à peu près comme le Scholiaſte de Juvenal en a uſé à l'égard de *Themiſon* qu'il appelle *Archiater;* quoique celui-ci, qui vivoit ſous Auguſte, n'eut jamais porté ce titre, puiſqu'il étoit alors inconnu.

Les Médecins des Empereurs ne ſont pas les ſeuls à qui on a donné le titre d'Archiatre; dans la ſuite des tems, on a décoré de ce nom les Médecins de tous les autres Souverains, & il eſt encore en uſage à préſent.

ARCHIBIUS, au rapport de Pline, avoit dédié quelques Livres de Médecine au Roi Antiochus. Galien cite auſſi un Médecin de ce nom.

ARCHIDAMUS, Médecin cité par Diocles, vivoit à peu près du tems d'Hippocrate. Cet Archidamus préféroit les frictions ſéches à celles faites avec l'huile; parce que l'huile, diſoit-il, durcit & brûle la peau. Pline, dans ſon Indice, nomme un *Archidemus* qui pourroit bien être le même; ces noms n'étant différens, qu'en ce que le premier eſt Dorique, & le dernier de la Dialecte commune.

ARCHIGENE, Médecin, natif d'Apamée en Syrie, fils de *Philippe* & diſciple d'*Agathinus*, profeſſa ſon Art à Rome ſous Domitien, Nerva & Trajan, & mourut ſous l'empire, de ce dernier âgé de 63 ans. Archigene a beaucoup écrit ſur la Phiſique & ſur la Médecine; Galien parle de dix Livres de Fiévres & de douze de Lettres ſavantes de la Médecine, qu'il avoit compoſés. On trouve dans Ætius divers fragmens tirés des Oeuvres d'Archigene, comme:

Hiera.
De Balneis naturalibus.
De Spongiæ uſu.
De Dropace, Picatione & Sinapiſmo.
De Vertiginoſis, Inſaniâ, Reſolutione, Tetano, & Convulſione, Cephalæâ & Hemicraniâ.
De Pectore ſuppuratis.
De Volvulo, Cœliacâ affectione, Dyſenteriâ.
De Hepatis abſceſſu.
De his qui, per circuitum quemdam, ſanguinem mingunt.
Iſchiadis exacerbatæ cura.

De Elephantiasi.
De Viperarum esu & de Pruritibus.
De Lepra.
De Cancris Mammarum, Fluxu Muliebri, Uteri abscessu, Uteri exulceratione, Cancris Uteri, &c.

Juvenal a mis le nom d'Archigene dans ses Ouvrages, pour marquer quel Médecin que ce soit.

Sat. VI. v. 236.

. . . . . *Tunc corpore sano*
Advocat Archigenen, onerosaque pallia jactat.

Et ailleurs, Sat. XIII. v. 98.

Nec dubitet Ladas, si non eget Anticyrâ, nec
Archigene . . . . .

Et dans la Sat. XIV. v. 52.

Ocyus Archigenum quære, atque eme quod Mithridates
Composuit . . . . . .

Ce Poëte ayant vêcu jusqu'à la douziéme année d'Adrien, il a été contemporain d'Archigene; & la maniére dont il en parle, fait voir le grand emploi où étoit ce Médecin. Mais ce n'est pas sur le seul témoignage de Juvenal que la réputation d'Archigene est établie. Il a encore en sa faveur celui de Galien, qui est d'autant plus fort que cet Auteur est du métier, & qu'il n'est pas trop prodigue de louanges à l'égard de ceux qui ne sont pas de son parti : " Archigene, dit-il, (*de Locis affect. lib. 2. cap. 6.*) a appris avec autant de soin & aussi-bien qu'aucun autre, tout ce qui concerne l'Art de la Médecine; ce qui a rendu, avec justice, recommandables tous les écrits qu'il a laissés & qui sont en grand nombre. Mais il ne me semble pas pour cela qu'il soit irrépréhensible dans tout ce qu'il a écrit; & comme il n'a pas fait difficulté de reprendre ceux qui l'ont précédé, quoiqu'il eut beaucoup profité de leur travail, on ne trouvera pas mauvais que nous, qui venons après lui, le traitions comme il a traité les autres. Il est bien difficile, ajoute Galien, " qu'étant homme on n'erre pas en quelque occasion, soit pour ignorer entiérement certaines choses, soit pour n'en pas juger comme il faut, soit enfin, parce qu'on écrit quelquefois un peu plus né-

„ gligenment. „ Il ne ſe peut pas une cenſure plus honnête. Archigene eut un diſciple nommé *Philippe*, dont Galien fait auſſi beaucoup d'eſtime.

On regarde communément Archigene comme Chef des *Eclectiques*, ſorte de Médecins qui ne ſe vouloient ranger d'aucun parti; mais ſe faiſoient chacun un plan, le meilleur qu'ils pouvoient, & tout ce qu'ils croyoient leur convenir dans chaque Secte, ils ſe l'approprioient. Cette Secte eſt encore aujourd'hui celle des Médecins les plus raiſonnables.

Il pourra paroître étrange que l'on mette Archigene au nombre des Médecins de la Secte Eclectique ou Choiſiſſante, pendant que d'autres le comptent parmi les Pneumatiques. Mais il eſt aiſé de concilier ces différends, en diſant que ſi Archigene eſt mis au nombre des Pneumatiques, ou s'il eſt entré dans les ſentimens d'*Athenée*, cela n'empêche pas qu'il n'eut la liberté de choiſir ce qu'il trouvoit de meilleur dans les autres Sectes principales; & quoiqu'il reconnût peut-être les mêmes cauſes de maladies que les Dogmatiques & les Méthodiques, il ſe peut qu'ayant joint à ces cauſes celle ſur laquelle les Pneumatiques comptoient le plus, qui eſt l'*Eſprit*; il ſe peut, dis-je, qu'on l'ait mis pour cette raiſon au nombre des Pneumatiques. Quoi qu'il en ſoit, l'Auteur de l'Introduction, qui met Archigene dans la Secte Eclectique, le place auſſi entre les Pneumatiques; & Galien lui-même, qui ne parle nulle part de la premiére de ces Sectes, remarque en plus d'un endroit qu'Archigene étoit du parti d'Athenée, ou de celui des Pneumatiques.

ARCILIUS. *Voyez* ARSILLUS.

ARCULANUS, (Jean) Médecin, natif de Varone, étoit en réputation dans le XV. ſiécle. Il rétablit dans la Médecine l'uſage des Cautéres, & s'en ſervit avec ſuccès pour les douleurs des yeux, des oreilles & des dents. Ce ſavant Médecin nous a laiſſé des preuves de ſon érudition dans les deux Ouvrages ſuivans:

Practica Medica ſive Expoſitio in nonum Rhazis ad Almanſorem. Venetiis, 1497. *in-folio*, 1504. 1542. 1557. 1560. *in-folio.*

Expoſitio perutilis in primam Fen quarti Canonis Avicennæ. Lugduni, 1518. *in-folio.*

ARDERN, (Jean) Chirurgien d'Angleterre, très-renommé de ſon tems. Il s'établit à Londres en 1370. mais ſa réputation l'avoit devancé, & depuis long-tems ſon

nom y étoit célébre. Suivant la commune opinion, il a été Chirurgien de Henri IV. Roi d'Angleterre, qui monta ſur le Trône le 13 Octobre de l'an 1399. enſuite de la dépoſition de Richard II.; cependant Freind eſt d'avis contraire, ce Médecin ne croit pas qu'Ardern ait vêcu aſſez long-tems pour cela. Quoi qu'il en ſoit, il a écrit un Ouvrage aſſez conſidérable ſur la Médecine & la Chirurgie; il paroit même que c'eſt lui qui a relevé l'étude de cette derniére Science chez les Anglois. Cet Ouvrage d'Ardern, qui eſt manuſcrit, renferme un Traité de *la Fiſtule à l'anus*, & au rapport de ſon Auteur, il n'étoit perſonne alors qui put guérir cette fâcheuſe maladie.

ARETEUS de Cappadoce, étoit de la Secte Pneumatique, au ſentiment de Daniel Le Clerc; quoiqu'à pluſieurs égards il fut auſſi Méthodique, ſur-tout par rapport à l'air, à la chambre & à l'exercice des malades. Il eſt connu & très-eſtimé encore aujourd'hui, pour la politeſſe de ſon ſtile, pour l'exactitude de ſes deſcriptions & pour la ſolidité de ſon jugement. Il eſt vrai que ſon Anatomie eſt fort mauvaiſe & ſa Théorie auſſi; mais de ſon tems il manquoit bien des ſecours à l'étude de ces deux parties de la Médecine. Areteus regardoit l'Anatomie ſi néceſſaire, tant pour découvrir les cauſes réelles des maladies, que pour diſtinguer la maniére propre de les traiter, qu'il a mis à la tête de preſque tous les chapitres, une deſcription anatomique de la partie malade dont il va parler.

Areteus eſt le premier des Anciens, après Archigene, qui ait fait uſage des Cantharides en Veſicatoire. Les Méthodiques, & même la plupart des anciens Médecins, employoient les Médicamens qu'ils appelloient *Metaſyncritiques*, pour tirer du centre à la circonférence. Ils prenoient pour cela de la Moutarde ou la plante appellée *Thapſia*: Areteus le pratiquoit auſſi; mais il employoit de plus les Cantharides pour attirer plus puiſſamment, & pour faire venir ſur la peau des veſſies qui ſe rempliſſent d'une eau âcre & chaude, qui ſe vuide enſuite au ſoulagement des malades.

Daniel Le Clerc croit qu'on s'eſt trompé, quand on a dit qu'Areteus vivoit long-tems avant les Céſars: une des preuves qu'il en donne, eſt que ce Médecin a parlé de l'*Antidote des Vipéres*, dont Andromaque, Médecin de Néron, étoit l'Inventeur, & qu'il a fait auſſi mention de

l'*Antidote de Mithridate* : d'où il tire cette conſéquence, qu'Areteus, bien loin d'avoir précédé les premiers Empereurs, n'a vêcu qu'après le Roi Mithridate, & tout au plus ſous l'Empire de Néron. *Voſſius* croit Areteus plus ancien, & cela, parce que ce Médecin a écrit en Langue Ionique, qu'il dit n'avoir plus été en uſage long-tems avant les Céſars : mais le même Le Clerc rapporte, d'après *Menage*, des preuves par où il conſte qu'on s'eſt encore ſervi de ce langage du tems d'Adrien & de Sévére.

Areteus a écrit les Ouvrages ſuivans :

De Acutorum & Diuturnorum Morborum cauſis & ſignis, *Libri* 4.

De eorundem Curatione, *Libri* 4.

Le célébre Boerhaave nous a procuré une belle édition d'Areteus, à laquelle il a joint les Commentaires que Mr. Petit, Médecin de Paris, avoit fait ſur cet Auteur. Voici le titre de l'Edition de Boerhaave :

Aretæi Cappadocis, de Signis Acutorum & Diuturnorum Morborum, Libri quatuor; de Curatione Acutorum & Diuturnorum Morborum, Libri quatuor, cum Commentariis integris Petri Petiti, Medici Pariſienſis, atque clariſſimi Joannis Wigani doctis & laborioſis notis, & celeberrimi Mattairii Opuſculis in eundem, tandemque eruditiſſimi ac celebratiſſimi Danielis Wilhelmi Trilleri Obſervationibus & emendatis. Editionem curavit Hermannus Boerhaave. Lugd. Batav. 1735.

L'Edition de Wigan, imprimée à Oxford en 1723. *in-folio*, eſt auſſi fort eſtimée.

ARGENTIER, (Jean) dit en Latin ARGENTERIUS, étoit de Caſtel-Novo en Piémont, d'une aſſez baſſe naiſſance, mais d'un eſprit excellent & relevé, qu'il exerça dans la Philoſophie d'Ariſtote. Il étoit auſſi habile Médecin ; & il ſe fit ſur-tout remarquer par les Ecrits qu'il fit contre Galien, dont il cenſura les Ouvrages. C'eſt une fête pour lui que d'avoir découvert les erreurs de ce Médecin ; il en parle avec un air de mépris, qui lui attira les reproches de ſes confreres, & il fut appellé *le Cenſeur des Médecins*.

Argentier vivoit dans le XVI. ſiécle. A l'âge de vingt-cinq ans, il s'en alla à Lyon, où il exerça la Médecine avec un ſuccès ſi merveilleux, qu'au rapport de Caſtelan *in Vitis Medicorum*, il mérita l'admiration de tous les Habitans de cette grande Ville, & de tous les étrangers qui s'y ren-

doient de tous côtés; car on ne lui donnoit point d'autre nom que celui du grand Médecin. Ayant séjourné à Lyon l'espace de cinq ans, il passa à Anvers, où son savoir & sa vertu lui aquirent l'estime & la bienveillance de Vincent Lauro, qui depuis fut élevé à la dignité de Cardinal. Puis ayant été appellé en Italie, il enseigna la Médecine premiérement à Naples, puis à Pise, & enfin à Mont-Réal & à Turin. Il fixa sa demeure dans cette derniére Ville, & il y épousa même une fille de qualité. Ce fut Marguerite Broglia, sœur de Charles qui étoit alors Archevêque de Turin, de qui il eut un fils nommé Hercule. Argentier mourut dans la même Ville de Turin âgé de cinquante-huit ans en 1572. & son fils le fit honorablement inhumer dans l'Eglise de saint Jean.

Imperialis n'est pas d'accord avec Castellan touchant l'habilité de Jean Argentier; car il assure que ce fameux Médecin réussissoit très-mal en la pratique de son art, quoiqu'il eut aquis beaucoup de réputation par son savoir: aussi Argentier avoue-t'il lui-même qu'il n'avoit point assez de mémoire pour se souvenir des remarques qu'il faisoit dans son cabinet. Voici les titres des Ouvrages de Jean Argentier; on les recueillit après sa mort. *Hanoviæ*, 1610. *in-fol. Venetiis*, 1592. *in-fol.* 3 *vol.* 1606. *in-fol.* 2 *vol.*

In Artem Medicinalem Galeni Commentarii tres. I. De Corporibus. II. De Signis. III. De Causis salubribus.

Commentarii in Librum I. II. & IV. Aphorismorum Hippocrat.

De Morbi Generibus Liber unus.

De Morborum differentiis Liber unus.

De causis Morborum Liber primus.

De causis uniuscujusque generis Morborum Liber secundus.

De causis differentiarum Morborum Liber tertius.

De generibus & differentiis Symptomatum.

De causis Symptomatum.

De Temporibus Morborum.

De Signis medicis, demonstrativis, memorativis & prognosticis, Libri quatuor.

De Urinis Liber unus. Lugduni, 1591. *in-8vo.*

De Officiis Medici Libri duo.

De Somno & Vigilia Libri duo.

De consultandi Ratione. Florentiæ, 1551. *Parisiis*, 1557. *in-8vo.*

De Febribus Liber.

In Librum Galeni de Febribus ad Glauconem.
De vi purgantium Medicamentorum Tractatio.
De Calidi significationibus & calido nativo.

Nous avons encore séparément :

De Erroribus veterum Medicorum. Florentiæ, 1553. *in-fol.*

ARGILLATA, (Pierre de) Médecin & Chirurgien natif de Bologne, vivoit en 1490. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé :

Chirurgiæ Libri sex. Venetiis, 1480. 1497. *in-fol.*

ARISTARQUE, Médecin de Berenice, fille de Ptolomée Philadelphe, vivoit du tems des disciples d'Erasistrate & d'Hérophile, dans le 38. siécle du monde.

ARISTE'E, Roi d'Arcadie, & fils d'Apollon & de Cyréne, selon la fable, fut remis par son pere au Centaure Chiron, qui lui enseigna la Médecine & l'art de deviner. On a dit d'Aristée qu'il avoit montré aux hommes de son tems à faire l'huile, à cailler le lait, à recueillir le miel, & plusieurs autres choses utiles à la Société. On lui a aussi attribué d'avoir découvert la vertu du *Silphium* ou du *Laser*, plante dont le suc ou la gomme étoit d'un très-grand usage parmi les anciens Médecins; mais qu'on ne connoit pas bien aujourd'hui, sinon que, suivant le sentiment de Saumaise, on ne le prenne pour notre *Assa fœtida*. Ce que Mr. Huet dit, pour prouver qu'Aristée est le même que Moise, est curieux, mais ce n'est qu'une imagination.

ARISTOGENE de Cnide, fut premiérement Domestique du Philosophe Chrysippe, & ensuite Médecin d'Antigone I. Roi de Macédoine, dit Gonatas. C'est de Suidas que nous apprenons ce trait d'histoire; mais suivant Daniel Le Clerc, il y a apparence que si Aristogéne avoit servi un Chrysippe, c'étoit plutôt le Médecin dont Galien le fait disciple, que le Philosophe du même nom.

Suidas parle encore d'un autre Médecin appellé Aristogéne, qui dédia divers de ses Ouvrages à Gonatas; mais il paroit qu'il est le même que le premier, qui vivoit en la 125. Olimpiade, vers l'an du monde 3728.

Les Auteurs parlent encore d'un Aristogéne Thrasien, qui a beaucoup écrit en Médecine.

Ariston a passé pour être Auteur du Livre *De la Diette*, qui est parmi les Oeuvres d'Hippocrate. Diogéne Laërce parle de six hommes qui ont porté ce nom, sans compter le Pere de Platon; mais il ne dit pas qu'aucun d'eux ait été Médecin.

ARISTOTE, Philosophe & Précepteur d'Alexandre le Grand, nâquit à Stagyre dans la premiére année de la 99. Olimpiade, l'an du monde 3620. avant Jesus-Christ 384. Cette Patrie d'Aristote étoit anciennement une Ville de Thrace; mais il doit être regardé comme Macédonien, parce que lorsqu'il est né à Stagyre, cette Ville faisoit partie du Royaume de Macédoine. Aristote descendoit de Machaön, fils d'Esculape, & son pere Nicomachus fut premier Médecin d'Amyntas Roi de Macédoine, pere de Philippe & ayeul d'Alexandre. Quelques Rabins, par une erreur grossiére, ont prétendu qu'Aristote étoit de leur nation.

Aristote étoit un peu bégue; il avoit les yeux petits & les jambes fort maigres. Il étoit si appliqué à l'étude, que la nuit il tenoit à la main une boule d'argent au-dessus d'un bassin d'airain, pour se réveiller au bruit que cette boule feroit en tombant, lorsqu'il se laissoit aller au sommeil.

Aristote a été accusé d'ingratitude envers son Maître Platon, sous qui il étudia vingt ans. Diogéne Laërce rapporte que Platon s'en plaignoit, en disant : *Il a ruë contre nous, comme les poulains font contre leurs meres.* Sur quoi Elien observe que les poulains donnent des coups de pieds à leurs meres, lorsqu'ils se sentent fortifiés & rassasiés de leur lait; & il ajoute qu'Aristote éleva une école dans Athénes, pour contrequarrer celle de Platon. Elien rapporte encore qu'Aristote avoit déplu à son maître par son luxe & par ses railleries, & que celui-ci l'en avoit repris publiquement. Mais suivant l'Auteur ancien de la vie d'Aristote, ce fondateur de la Secte Péripatéticienne n'érigea l'Ecole du *Lycée* qu'après la mort de Platon, & même après celle de Speusippe, successeur de ce dernier. Aristote avoit demeuré huit ans en Macedoine auprès d'Alexandre, en qualité de son précepteur; & ce ne fut qu'après son retour qu'il enseigna pendant treize ans dans le *Lycée*, qui lui fut donné par le Magistrat d'Athénes pour y assembler ses disciples. Le *Lycée* étoit un terrein que Pericles avoit fait servir aux exercices militaires.

Les disciples d'Aristote furent nommés *Péripatéticiens*, du mot Grec qui signifie se *promener*, parce que la coutume de ce Philosophe étoit de leur donner ses leçons en se promenant avec eux. Ces leçons étoient de deux sortes; les intérieures ou les plus savantes, reservées aux disciples choisis, se faisoient le matin; & les extérieures, qui étoient

plus à la portée du commun de ſes diſciples, ſe donnoient l'après-dîné.

Ariſtote eſt traité par Athenée, d'homme fort adonné à la bonne chére & aux plaiſirs de la table. On dit qu'ayant diſſipé ſon bien par ſes débauches, il fut ſoldat; puiſqu'il fit, pour ſubſiſter, un petit trafic de poudres de ſenteur & de remédes, qu'il débitoit dans les marchés d'Athénes. S'étant enſuite appliqué à la Philoſophie, & y ayant aquis une grande réputation, Philippe le fit venir à *Pella*, Capitale de la Macédoine, pour être précepteur d'Alexandre, en la quatriéme année de la 108. Olimpiade, qui étoit la trente-neuviéme d'Ariſtote; & il en continua les fonctions juſqu'à ce qu'Alexandre ſuccéda à ſon pere, la premiére année de la 111. Olimpiade, l'an du monde 3668. Alexandre étant pour lors âgé de vingt ans. Rien n'eſt plus flatteur que la lettre écrite à Ariſtote par Philippe, au ſujet de la naiſſance de ce Prince : " Philippe à Ariſtote, ſalut. Je „ remercie moins les Dieux de m'avoir donné un fils, „ que de l'avoir fait naître dans un tems où il ſera à por- „ tée de recevoir vos inſtructions. J'eſpére qu'élevé par „ vous, il ſe rendra digne, & du ſang dont il ſort, & „ de la Monarchie qui lui eſt deſtinée. „ Ariſtote fut très-puiſſant & en grande faveur à la Cour de Macédoine; & après avoir demeuré un peu plus de huit ans avec Alexandre, il plaça, auprès de ce Monarque, Calliſthéne ſon petit neveu, pour le ſuivre dans ſes expéditions.

Ariſtote avoit écrit deux Livres de la Médecine, & d'autres concernant l'Anatomie, que nous avons perdus; mais il nous reſte l'Hiſtoire des animaux, avec celle de leur génération & de leurs parties. Alexandre le Grand ayant envie de connoître la nature & les propriétés diverſes des animaux, lui ordonna de travailler à cette recherche, & lui fournit pour cela la ſomme de huit cens talens, qui font un million neuf cens mille livres de France. Ce Prince ſoumit encore à ſes ordres pluſieurs milliers d'hommes de divers Cantons de la Gréce & de l'Aſie, afin qu'il en apprît tout ce qu'ils auroient pu découvrir dans l'exercice continuel qu'ils faiſoient de la chaſſe & de la pêche, & dans l'habitude où ils étoient pour la plupart de nourrir des animaux. Ariſtote étoit chargé d'interroger ces gens, & de rapporter à Alexandre ce qu'ils lui auroient communiqué. Il ſemble qu'avec de ſi grands ſecours, Ariſtote devoit produire quelque choſe de fort exact ſur cette ma-

tiére. Cependant les Anciens avoient déja remarqué qu'il avoit avancé beaucoup de faits contraires à la vérité. On pourroit l'excuſer en quelque façon, en diſant que n'ayant pu tout voir par ſes propres yeux & tout faire par lui-même, il a été contraint de s'en rapporter fréquenment aux témoignages des autres. Mais ſuppoſé qu'en pluſieurs occaſions il ait été obligé de s'en tenir au rapport d'autrui, en ce qui concerne, par exemple, certaines propriétés des animaux que le hazard ſeul fait découvrir, il y en a d'autres où il a dû travailler par lui-même, ou du moins être préſent & diriger le travail d'autrui. Telles ſont les choſes qui regardent l'Anatomie, touchant laquelle il eſt à propos d'obſerver que cet Auteur n'avoit jamais diſſéqué que des bêtes, & que de ſon tems on n'avoit point encore oſé anatomiſer des cadavres humains. C'eſt ce qu'il inſinue lui-même dans le paſſage ſuivant : " Que les parties „ internes de l'homme ſont inconnues, ou qu'on n'a rien „ de bien certain ſur ce ſujet ; mais qu'il en faut juger par „ la reſſemblance qu'elles doivent avoir avec les parties „ des autres animaux qui ont du rapport avec chacune „ d'elles. „ A bien juger de l'Anatomie d'Ariſtote, on peut conclurre que ce Philoſophe n'a rien connu ou n'a connu que fort peu de choſes touchant les uſages réels des parties : il a emprunté beaucoup de choſes d'Hippocrate, comme on s'en appercevra en comparant ces deux Auteurs ; cependant il faut remarquer qu'il a fait mention de l'inteſtin *Jejunum*, qu'il a diſtingué le *Colon*, le *Cæcum* & le *Rectum*, & qu'il connoiſſoit, par conſéquent, les inteſtins un peu mieux qu'Hippocrate, qui ſemble n'avoir reconnu que le Colon & le Rectum.

Ariſtote avoit auſſi écrit quelques Livres touchant les Plantes, dont il nous en eſt reſté deux qui ont été imprimés en Grec à Baſle l'an 1539. & en Grec & en Latin à Paris en 1619. mais il y traite cette matiére plutôt en Philoſophe qu'en Médecin. On a encore imprimé ſous le nom d'Ariſtote les Ouvrages ſuivans :

De Re Ruſticâ fragmenta aliquot. Baſileæ, 1539, 1540, *in-8vo.*

De Aquis & Balneis excerpta ex Problematibus.

De perfecto Magiſterio. Extat cum veræ Alchymiæ Scriptoribus. Baſileæ, 1561. *in-fol.*

De Lapide Philoſophico. Extat volumine quinto Theatri Chemici. Argentorati, 1622. *in-8vo.*

Athenée rapporte que Ptolomée Philadelphe acheta de *Nelée* les Ouvrages d'Ariſtote ; mais ce fait ne s'accorde pas avec le récit de Strabon & de Plutarque ; & il eſt aſſez vraiſemblable, ou que ce bruit fut répandu pour faire honneur à la Bibliothéque de Ptolomée, dont on ſait combien ce Prince étoit jaloux ; ou que Nelée vendit des écrits ſuppoſés pour être mis dans cette même Bibliothéque, ce qui arrivoit fréquemment alors ; ou bien, comme le croit François Patritius, qu'il avoit un double exemplaire des écrits d'Ariſtote, qu'il en vendit un pour la Bibliothéque d'Alexandrie, & qu'il garda l'autre par devers lui. Ses héritiers groſſiers & ignorans, dans la crainte que ces livres ne fuſſent enlevés pour la Bibliothéque de Pergame, pour laquelle on faiſoit de grandes recherches, les cacherent dans un caveau, où ils reſterent abandonnés à l'humidité, aux mites & aux vers. Long-tems après les Ouvrages d'Ariſtote furent vendus à un Athénien, nommé *Apellicon*, qui étant plus curieux de livres que véritablement Philoſophe, remplit mal les lacunes que l'humidité & les vers avoient faites, & y introduiſit quantité de fautes. Sylla s'étant rendu maître d'Athénes, environ 250 ans après la mort d'Ariſtote, s'empara de la Bibliothéque d'Apellicon, & fit tranſporter à Rome les Ecrits des Philoſophes qu'on y avoit raſſemblés. Un Grammairien nommé *Tyrannion*, qui avoit une Bibliothéque d'anciens Philoſophes fort nombreuſe, & qui étoit fort zélé pour la doctrine d'Ariſtote, obtint du Bibliothécaire de Sylla une permiſſion de prendre copie des Ouvrages du même Ariſtote : mais ces exemplaires, livrés à des Copiſtes qui n'avoient ni ſavoir ni exactitude, devinrent de plus en plus défectueux. *Andronicus le Rhodien*, qui avoit été élevé dans le Lycée, étant venu à Rome, s'appliqua à les tirer de la confuſion & du déſordre où ils étoient tombés. Il travailla ſur les originaux pour les rétablir ; & compoſa des ſommaires de chaque Ouvrage du tems de Ciceron, qui dit à Trebatius au commencement de ſes Topiques, que parmi les Philoſophes même, il y en avoit très-peu qui connuſſent Ariſtote. Ciceron témoigne d'ailleurs une grande eſtime pour la Philoſophie Péripatéticienne, *qui embraſſe*, dit-il, *toute la Nature*. Mais on ne reconnoit plus les Ouvrages d'Ariſtote, à la deſcription que Ciceron & Diogéne de Laërce nous en ont laiſſée.

Ariſtote fut ſoupçonné, quoiqu'abſent, d'avoir eu part

à la conjuration d'Hermolaüs & de Callisthene, & il fut disgracié. Arrien, Pline & Xiphilin témoignent qu'il passa pour avoir été complice de la mort d'Alexandre; Pline le charge même d'avoir indiqué la corne de mule, comme la seule matiére capable de contenir & de transporter l'eau de la fontaine du Styx, envoyée par Antipater à son fils Cassandre, pour empoisonner ce Monarque. C'étoit en punition de ce crime, que l'Empereur Caracalla vouloit faire supprimer & brûler tous les Ouvrages d'Aristote. Plutarque traite ces soupçons de faux bruits, & il justifie Aristote, sur ce qu'il ne se trouva aucune marque de poison dans le corps d'Alexandre. L'humeur extravagante de Caracalla ne laissa aucune autorité à son témoignage; & le crime dont on a noirci la mémoire d'Aristote est d'autant plus mal fondé, qu'il est fort incertain qu'Alexandre ait été empoisonné, & que plusieurs ont attribué sa mort à l'excès d'une débauche de table. Ce n'est pas là la seule chose qu'on ait reproché à Aristote; il fut encore accusé d'une espéce d'idolâtrie singuliére : sa passion pour sa femme *Pythaïs* le porta, dit-on, à l'ériger en divinité, & à lui rendre le même culte après sa mort, que les Athéniens rendoient à Cerès. Quelques Auteurs ont écrit qu'étant poursuivi à ce sujet par Eurymedon, Prêtre de cette Déesse, la crainte des Athéniens le porta à s'empoisonner. D'autres rapportent qu'il s'enfuit à *Calcis*, Ville d'*Eubée*, & qu'il répondit à ceux qui lui demandoient la cause de sa retraite, *qu'il avoit voulu épargner aux Athéniens un second crime contre la Philosophie;* faisant entendre la condamnation de Socrate, & le danger que lui-même avoit couru. Hesychius assure que non-seulement il y eut arrêt de mort contre lui, mais que l'arrêt fut même exécuté; & qu'Aristote avala de l'Acconit, dont il mourut. Saint Justin & saint Gregoire de Nazianze ont cru qu'Aristote étoit mort de déplaisir, de n'avoir pu comprendre la cause du flux & du reflux de l'Euripe; sur quoi Cœlius Rhodiginus & quelques autres ont inventé cette fable, qu'Aristote se précipita dans l'Euripe, en disant : *Causa causarum miserere mei.* Mais il y a plusieurs Auteurs qui ne mettent point tant de façon à la fin de ce grand homme; ils rapportent simplement qu'Aristote mourut de mort naturelle, & d'une douleur de colique à laquelle il étoit sujet, dans une de ses années climactériques, étant âgé de 63 ans, la troisiéme année de la 114. Olimpiade, qui re-

vient à l'an du monde 3683, avant Jesus-Christ 322, deux ans après la mort d'Alexandre.

ARNAULD DE VILLENEUVE, Médecin, natif d'un Village dit *Villeneuve;* mais comme on en trouve de ce nom dans la Catalogne, dans le Languedoc & dans la Provence, on est en peine de dire en quel Pays il a pris naissance, les sentimens des Auteurs étant assez partagés sur ce point. Ils ne le sont pas moins sur l'année de la naissance d'Arnauld; Champier & Lindanus la mettent en 1300. le Docteur Freind n'est cependant point de cette opinion, & il appuie son sentiment sur ce que dans un Concile tenu en France, entr'autres accusations contre le Pape Bonificace VIII. il y est porté que ce Pape avoit approuvé un Livre d'Arnauld de Villeneuve, que la Faculté de Théologie de Paris avoit déclaré renfermer des sentimens hérétiques. Or, Boniface mourut en 1303. ainsi il s'ensuit que ce Médecin vint au monde long-tems avant l'année 1300. Mais ce qui est plus essentiel pour Arnauld de Villeneuve, c'est que tous les Auteurs s'accordent au sujet de sa capacité; ils avouent qu'on ne vit dans son siécle aucun esprit, ni plus vaste, ni plus pénétrant, & dont les connoissances fussent plus universelles. Il étudia vingt ans à Paris & dix à Montpellier; il parcourut toutes les Universités d'Italie; il voyagea aussi en Espagne, & il y consulta tous ceux qui étoient en réputation de science & de doctrine. Il apprit les Langues savantes, & principalement la Gréque, l'Hébraïque & l'Arabe; il excella sur-tout dans la Philosophie, la Médecine, la Chimie & l'Alchimie; enfin, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit satisfaire à la belle passion qu'il avoit de tout savoir. Mais cette passion le porta trop loin, & le fit donner dans des nouveautés dangereuses; elle le précipita même dans l'hérésie. Arnauld de Villeneuve étoit alors à Paris, où il s'étoit aquis une réputation conforme à son mérite. Il la ruina par sa présomption à vouloir trop attribuer à la Médecine. Il commença par chercher l'avenir dans l'Astrologie; il s'imagina que cette science étoit infaillible, & sur ce fondement il publia que la fin du monde arriveroit bientôt; il en fixoit même l'année en 1335. ou 1345. & selon d'autres en 1376. Quelque tems après, il préféra les œuvres de miséricorde au saint Sacrifice de la Messe; & improuvant le dessein d'établir des Ordres Religieux, il soutint qu'il n'y auroit de damnés que ceux qui donnent mauvais exemple.

exemple. L'Université de Paris s'éleva contre cette nouvelle Doctrine, & condamna XV. de ſes Propoſitions. Sur ces entrefaites les amis d'Arnauld craignant qu'il ne fût arrêté, lui donnerent le moyen de ſe retirer. Divers Auteurs ont écrit que dans le même tems, des Inquiſiteurs de la Foi aſſemblés à Taraſcon, Ville de France en Provence, par ordre de Clement V. y condamnerent les rêveries de ce ſavant Médecin. Il étoit déja ſorti de France, & s'étoit retiré en Sicile auprès de Fréderic d'Arragon, qui le reçut avec des témoignages très-particuliers d'eſtime & de bienveillance; & c'eſt pour s'attirer de plus en plus les faveurs de ce Prince, qu'il compoſa un Livre *de Sanitate tuendâ*, & un Commentaire ſur l'Ecole de Salerne. Quelque tems après il le renvoya en France pour y traiter le même Pape Clément V. qui ſe trouvoit mal, & Arnauld de Villeneuve fit naufrage ſur les Côtes de Génes. Quelques-uns mettent ce naufrage tout au plus tard en 1313. Le Docteur Freind eſt de ce nombre, & allégue pour raiſon, qu'en cette même année le Pape Clément adreſſa à un chacun des Lettres circulaires, par leſquelles il ordonne, ſous peine de deſobéiſſance au ſaint Siége, de reproduire le Livre d'Arnauld *de Praxi medicâ*, qui reſtoit caché quelque part, pendant que ce Médecin avoit promis d'en faire préſent au ſouverain Pontife; mais que la mort l'en avoit empêché.

François Pegna & d'autres ont accuſé ce grand Médecin de Magie, & quelques-uns le croient Auteur de deux Traités qui ſentent le Négromancien, ſavoir: *de Phyſicis ligaturis* & *de Sigillis duodecim ſignorum*. Pour le premier, ce n'eſt que la traduction d'un Livre Arabe compoſé par Lucas Bencoſta: le ſecond ne ſe trouve point parmi les Oeuvres d'Arnauld de Villeneuve; en tout cas ce n'eſt qu'un Traité d'Aſtrologie, où il a, peut-être, un peu trop attribué aux vaines promeſſes & aux ſuperſtitions de cette Science. Au reſte, c'eſt une impoſture que ce ſavant Homme ait compoſé le Livre *de tribus Impoſtoribus*, comme Guillaume Poſtel l'a oſé dire; & on peut même aſſurer qu'il a eu cela de commun avec les grands hommes, & ſur-tout avec ceux qui ont aimé l'Aſtrologie, que le vulgaire ignorant les a accuſés de Magie. Il ne ſeroit point auſſi difficile de prouver qu'Arnauld de Villeneuve eſt ſoupçonné à tort dans *Mariamna*, d'avoir le premier eſſayé la Génération humaine dans une Courge ou Citrouil-

le ; *Delrio*, qui donne lui-même assez facilement dans ce bruit du commun, avoue, de bonne foi, qu'il a peine à se persuader que ce grand Homme auroit été capable de semblables superstitions.

Arnauld fit servir la Chimie à la Médecine. Il trouva l'Esprit de Vin, l'Huile de Térébenthine & plusieurs autres Compositions dont il spécifia les propriétés. Il s'apperçut que son esprit de vin étoit susceptible du gout & de l'odeur de tous les végétaux ; & delà vinrent toutes les eaux composées dont les boutiques de nos Apotiquaires sont pleines, & dont on peut dire en général qu'elles sont plus lucratives pour les Distilateurs, que salutaires pour les malades.

On a imprimé à Lyon en 1520. & à Basle en 1585. les Oeuvres d'Arnauld de Villeneuve, sous le titre d'*Opera omnia*, *in-folio*. Il traite dans le premier Tome des matiéres suivantes :

Speculum Introductionum medicinalium.
Aphorismi de ingeniis nocivis, curativis & præservativis Morborum, speciales corporis partes respicientes.
De Parte operativâ.
De Humido radicali.
De Conceptione.
De Simplicibus.
Antidotarium.
De Phlebotomia.
De Dosibus Theriacalibus.
Liber Aphoris. de Graduationibus Medicinarum per artem comp.
De Vinis.
De Aquis medicinalibus.
De conferentibus & nocentibus principalibus membris corporis nostri.
De physicis Ligaturis.
Expositiones Visionum quæ fiunt in Somnis ad utilitatem Medicinæ.
De diversis Intentionibus Medicorum.
De Regimine sanitatis.
Regimen sanitatis ad Regem Aragonum.
De conservandâ Juventute & retardandâ Senectute.
De Bonitate Memoriæ.
De Coitu.
De Considerationibus Operis Medicinæ.

Medicationis Parabolæ, & quæ dicuntur regulæ generales curationis Morborum.
Breviarium practicæ.
Practica ſummaria, ſeu Regimen.
De Cautelis Medicorum.
De modo præparandi Cibos & Potus Infirmorum in ægritudine acutâ.
Compendium Regimenti acutorum.
Regulæ generales de Febribus.
Conſilium quartanæ.
Conſilium Febris hecticæ.
Conſilium Podagræ.
De Sterilitate utriuſque Sexûs.
De Signis Leproſorum.
De amore Heroico.
Remedia contra Maleficia.
De Venenis.
De Arte cognoſcendi venenæ.
Contra Calculum.
Regimen contra Catarrhum.
De Tremore cordis.
De Epilepſia.
De Eſu Carnium.
Recepta Electuarii præſervantis ab Epidemia.
De ornatu Mulierum.
De decoratione.
Explicatio ſuper Can. vita brevis.
Tabula ſuper vita brevis.
Expoſitio ſuper iſto Aphoriſmo Hipp. in morbis minus.
Commentum ſuper Libello de mala complexione.
Commentum ſuper Regimen Salernitanum.

Dans le ſecond Tome on trouve les Traités ſuivans :

Roſarius Philoſophorum.
Novum Lumen.
Sigilla.
Flos Florum.
Epiſtola ſuper Alchymia.
De Judiciis Infirmitatum ſecundùm motum Planetarum.

Nous avons encore de lui :

Enarrationes in de conſervanda bonâ valetudine.
Schola Salernitanæ Opuſculum.
De Febribus Liber.
Speculum Alchymiæ.

Le ſavoir en Médecine & en Aſtrologie d'Arnauld de Villeneuve fut ſi eſtimé en Eſpagne, qu'il s'y forma une eſpéce de Secte de ſes partiſans, qu'on appelloit *Arnoldiſtes*.

ARNOUL, dit DE LENS ou LENSEI, Médecin & Mathématicien célébre, vivoit dans le XVI. ſiécle. Il étoit non pas de Lens en Artois, comme Guichardin l'a cru, mais de Bellœil, qui eſt un Village près d'Ath dans le Hainau. Arnoul avoit un frere nommé *Jean de Lens*, qui fut Docteur en Théologie à Louvain, & qui a écrit de très-beaux Ouvrages. Arnoul paſſa en Moſcovie; on y eſtima ſa doctrine, & il fut Médecin du Grand Czar ou Duc. Il périt à Moſcou lorſque cette Ville fut priſe & brûlée par les Tartares en 1572. Il avoit fait un Voyage dans les Pays-Bas en 1565. & on y avoit imprimé à Anvers un de ſes Ouvrages, intitulé:

Iſagoge in Geometrica Elementa Euclidis.

ARSILLUS ou ARCILIUS (François) de Senigaglia dans le Duché d'Urbin, a vécu dans le XVI. ſiécle, ſous le Pontificat du Pape Leon X. Il étoit Médecin, & il paſſa une bonne partie de ſa vie à Rome, où il faiſoit conſiſter ſon plaiſir à compoſer des vers. Il les faiſoit très-bien, & ce talent lui aquit beaucoup de réputation. Il compoſa un Poëme très-ingénieux *de Poëtis Urbanis*, & d'autres piéces curieuſes. Paul Jove a fait ſon éloge parmi ceux de Gens de Lettres, & il dit qu'Arſillus mourut âgé de 70 ans.

ARTHEMISE, Reine de Carie & femme de Mauſole, a eu la réputation d'entendre la Médecine. On a dit qu'elle avoit donné ſon nom à l'Armoiſe, que les Latins appellent *Arthemiſia*: mais d'autres prétendent qu'Artemiſia vient d'Artemis, nom que les Grecs avoient donné à Diane. Arthemiſe mourut vers le milieu du trente-ſeptiéme ſiécle. Il y a eu une Arthemiſe plus ancienne encore que celle-ci.

ARTORIUS, Médecin d'Auguſte. On dit que la nuit avant la bataille qui ſe donna contre Brutus & Caſſius l'an 712. de Rome, Minerve lui parla en ſonge, & lui commanda d'aller voir Céſar qui étoit malade, & de lui dire de ſa part, que nonobſtant ſon indiſpoſition, il ne laiſſa pas de ſe trouver à la bataille. De cette maniére Artorius ſauva la vie à Auguſte; non pas à la vérité par ſes remédes, mais par l'avis qu'il lui donna. Car l'aile de l'armée qu'Auguſte commandoit ayant été battue, ſon

camp fut pris, & il eût infailliblement été tué, s'il y fut demeuré. Artorius périt depuis dans un naufrage, en la même année, ou en celle d'après la bataille Actiaque, l'an 723. de Rome.

Cælius Aurelianus nous apprend qu'Artorius étoit Sectateur d'Aſclepiade; il rapporte quelques traits de ſa pratique, & lui joint à cet égard un Clodius, un Alexandre de Laodicée, un Chryſippe qui avoit traité de la Maladie appellée *Catalepſis*, & un Titus. Ce dernier eſt, ſans doute, le même qu'Etienne de Bizance appelle Titus Aufidius, qu'il dit Sicilien de naiſſance & Auditeur d'Aſclepiade.

ASCLAPO, Médecin eſtimé de Ciceron, qui parle de lui en deux endroits. Premiérement, au ſujet d'une maladie de *Tiro* ſon Affranchi, & il témoigne d'ajouter beaucoup de foi à ce que diſoit ce Médecin. Mais ce qu'il en dit dans une Lettre à *Servius* eſt plus remarquable : „ Je ſuis, dit-il, ami fort particulier d'Aſclapo, Médecin „ de Patras. Sa converſation m'a été fort agréable & ſon „ Art auſſi, dont ma famille a fait quelques expériences. „ Il m'a ſatisfait en cette rencontre par ſon ſavoir, par ſa „ ſincérité & par ſon attachement. C'eſt ce qui m'oblige „ de vous le recommander, & de vous prier que vous „ faſſiez en ſorte qu'il connoiſſe que je vous ai écrit ſur „ ſon ſujet avec empreſſement, & que ma recommanda- „ tion lui a été d'un grand uſage.

Ciceron parle encore de pluſieurs autres Médecins ; comme d'un Lyſo, au ſujet de la Maladie de ſon Affranchi *Tiro*. Il ne dit rien de ſon ſavoir; mais il témoigne ſeulement avoir peur que ce Médecin ne ſoit un peu négligent, comme ſont la plupart des Grecs. Ciceron fait encore mention des quatre ſuivans : Nicon, Cleophantus, Phidippus & Glycon. Il nous apprend que Nicon avoit compoſé un Livre, intitulé : *de la Phylophagie*, c'eſt-à-dire, de la diſpoſition à manger beaucoup, & il l'appelle un agréable Médecin. Cleophantus eſt nommé dans l'Oraiſon pour *Cluentius;* Ciceron dit de lui qu'il étoit Médecin peu fameux, mais d'ailleurs homme de conſidération. Phidippus eſt cité dans l'Oraiſon pour le Roi *Dejotarus*. Glycon ſe trouve dans les Lettres de Brutus à Ciceron : on l'avoit ſoupçonné d'avoir empoiſonné les plaies du Conſul *Panſa;* mais il eſt pleinement juſtifié de cette accuſation.

ASCLEPIADE, Médecin qu'on fait de Myrlée, mais que Pline dit être natif de *Prusa*, Ville de Bithinie, fleurissoit en la 171. Olimpiade, qui tombe en 658. de Rome, 3912. de la création du monde. Asclepiade vint s'établir à Rome à l'imitation d'une infinité d'autres Grecs qui avoient commencé à se jetter dans cette Capitale du monde, dans l'espérance d'y faire une plus grande fortune que chez eux. Il enseignoit au commencement la Rhétorique; mais ne trouvant pas son compte à ce métier, il voulut essayer si celui de la Médecine seroit moins ingrat. Et quoiqu'il n'en eut, à ce que dit Pline, aucune connoissance, il crut que l'ayant étudiée quelque tems, il payeroit assez d'esprit; monoie que l'on prend encore aujourd'hui pour bonne en cette rencontre, aussi-bien qu'on la prenoit alors. La voie la plus sûre que ce Médecin trouva pour se mettre en crédit, ce fut de prendre tout le contrepied d'Archagatus, qu'il savoit avoir été blâmé à cause de la méthode cruelle qu'il avoit suivie, & de condamner non-seulement cette méthode, mais encore une grande partie des remédes que les autres Médecins pratiquoient tous les jours. Les remédes qu'Asclepiade improuvoit, consistoient, selon la remarque de Pline, à étouffer les malades à force de les charger de couvertures pour tirer de la sueur de leur corps à quelque prix que ce fût, ou les rôtir auprès du feu ou aux rayons du soleil. Asclepiade condamnoit encore une ancienne maniére de guérir les Esquinancies, en introduisant dans la gorge avec beaucoup de peine & d'effort, un certain instrument qui servoit à ouvrir le passage. Mais contre quoi il se récrioit le plus, c'étoit contre les vomitifs que l'on prenoit alors très-fréquenment, & même contre les purgatifs, qu'il regardoit comme nuisibles à l'estomac. Tout sembla favoriser Asclepiade dans son établissement à Rome : la mort des ennemis d'Archagatus; l'inutilité reconnue des enchantemens & des amulétes, qui jusqu'alors avoient été fort en usage; l'honneur qu'avoit depuis fait à la Médecine Attale, dernier Roi de Pergame, qui institua le peuple Romain héritier de ses Etats & de toutes ses richesses, & qui fut si zélé pour les progrès de la Médecine, qu'il avoit un jardin de Plantes médecinales dans l'enceinte de son Palais; enfin, la réputation où Asclepiade étoit à la Cour de Mithridate, Prince très-versé dans l'Art de la Médecine; tout cela lui fut favorable, & le fit bien re-

cevoir à Rome, sur-tout lorsqu'il eut déclaré qu'il n'y avoit rien de cruel & d'effrayant dans sa méthode de traiter les maladies.

Quelles qu'aient été les vues d'Asclepiade dans sa façon de faire la Médecine, il est certain que jamais cette Science ne fut en si mauvais état qu'en ce tems-là. *Jusqu'à Asclepiade*, dit Pline, *l'antiquité avoit tenu bon.* Hérophile avoit eu beau rafiner; ni lui, ni ses semblables n'avoient point été suivis de tout le monde, & l'on voyoit encore des restes considérables d'ancienne Médecine soutenir le crédit qu'elle avoit eu dès le commencement. Mais ce nouvel Esculape ayant reduit toute la science d'un Médecin à la connoissance ou à la recherche des causes des maladies, la Médecine, qui étoit au commencement un Art fondé sur l'expérience, ne fut plus qu'une simple conjecture, & changea entiérement de face. Sa Philosophie consistoit dans la doctrine des Corpuscules d'Epicure, & par la disposition des corps & le cours de ces corpuscules, il rendoit aisément compte de toutes les maladies & de tous leurs simptomes. Pareille doctrine étoit fort aisée à débiter; mais s'il s'agissoit de la reduire en pratique, c'étoit une source de bévues : chose très-ordinaire parmi les Philosophes-Médecins.

Asclepiade établissoit pour principes de tous les corps, les atomes, qui sont, selon lui, de petits corps que l'esprit seul peut saisir, qui n'ont aucune qualité, mais qui dès le commencement étant dans un mouvement continuel, & venant à se rencontrer & à se choquer les uns les autres, se subdivisérent encore par ce moyen en une multitude innombrable de fragmens d'une grandeur & d'une figure différentes. Il ajoutoit que ces particules s'approchant dans la suite, & se réunissant par leurs mouvemens divers, formerent tout ce qu'il y a au monde ou toutes les choses sensibles qui conservent en elles la même disposition ou changement que les particules dont elles étoient composées; changement qui se fait rélativement à la grandeur, à la figure, au nombre & à l'ordre. C'étoit sur ces principes qu'Asclepiade avoit bâti son système sur les causes de la santé & des maladies. L'assemblage des petits corps dont on a parlé, & la diversité de leurs figures, occasionnent les divers interstices ou pores dont tous les corps sont percés dans toute leur masse. Cela supposé, disoit ce Médecin, tous les corps ayant des pores, le

corps humain a les ſiens, remplis, ainſi que ceux des autres corps, de molécules, ou d'un fluide ſubtil qui circule dans la maſſe à la faveur de la communication des interſtices. D'ailleurs, ces eſpaces vuides étant plus ou moins grands, le fluide circulant eſt plus ou moins ſubtil; il a des molécules plus ou moins groſſes. Le ſang eſt compoſé des parties les plus groſſiéres; l'eſprit ou la chaleur eſt engendré des molécules les plus déliées.

De ces principes, Aſclepiade inféroit que le corps humain ſubſiſte dans ſon état naturel, tant que les matiéres dont on a parlé, circulent librement par les pores, & qu'il commence, au contraire, à en ſortir, lorſque leur circulation eſt embarraſſée; en ſorte que la ſanté dépend, ſelon lui, du rapport des pores avec les matiéres qu'ils ont à recevoir & qui doivent y paſſer, & les maladies de la diſproportion qui ſe rencontre entre les paſſages & les matiéres qui les rempliſſent. L'inconvénient le plus ordinaire naît des petits corps qui s'embarraſſent dans leur cours, & obſtruent les canaux, ſoit parce qu'ils s'y portent en trop grande abondance, ſoit parce que leurs figures ſont irréguliéres, ſoit encore parce que leur circulation eſt trop lente ou trop prompte. Il arrive auſſi quelquefois que la qualité des matiéres eſt bonne, mais que les paſſages ſont mal diſpoſés pour les recevoir; comme lorſqu'ils ſont trop étroits ou diſpoſés obliquement, ou lorſqu'ils ſont trop fermés ou trop ouverts.

Aſclepiade paroit encore reconnoître une troiſiéme cauſe de maladies; c'eſt la confuſion ou le mêlange des ſucs ou des matiéres liquides & des eſprits: mais il prétend que le déſordre des eſprits peut être une cauſe antécédente, mais non une cauſe conjointe ou immédiate d'une maladie. Il diſoit la même choſe de la plénitude, laquelle, ſelon lui, augmente ſouvent le mal, quoiqu'elle n'en ſoit jamais la cauſe principale.

La pratique d'Aſclepiade étoit preſque entiérement fondée ſur ces idées philoſophiques; mais ce qui fit que l'on gouta ſon raiſonnement, & que l'on ſe rangea plus aiſément de ſon parti au préjudice de l'ancienne Médecine, c'eſt qu'il affecta de ne propoſer que des remédes fort doux & fort faciles. Pline les reduit à cinq: *l'Abſtinence des viandes; l'Abſtinence du vin* en certaines occaſions; les *Frictions; la Promenade* & *la Geſtation*, c'eſt-à-dire, les différentes maniéres de ſe faire porter ou voiturer. Chacun voyant qu'il

pouvoit faire cela avec grande facilité, crut que cette Médecine étoit d'autant meilleure qu'elle étoit aisée à pratiquer ; en sorte qu'Asclepiade, qui étoit d'ailleurs fort éloquent, & en même-tems grand Philosophe, attira, pour ainsi dire, tout le genre humain, & fut regardé comme s'il étoit tombé du Ciel. Une chose, sur-tout, contribua beaucoup à lui gagner l'estime des Romains ; car ayant un jour rencontré un convoi, il découvrit que le corps que l'on portoit au bucher, avoit un reste de vie, & il parut ressusciter plutôt un mort que guérir un malade. Pline rapporte que ce Médecin savoit encore gagner les esprits par des maniéres toutes particuliéres ; tantôt en promettant du vin aux malades & en leur en donnant à propos, quoiqu'il le défendît ordinairement, tantôt en leur faisant boire de l'eau rafraichie : & comme il avoit été un des premiers qui eût mis en usage ce dernier reméde, il prenoit plaisir qu'on l'appellât *le Donneur d'eau fraiche* ou *le Médecin de la fraicheur*, & qu'on le considérât par cet endroit. Cependant le vin ne contribua pas moins à établir sa réputation : Apulée témoigne qu'Asclepiade a été le premier des Médecins qui s'est avisé de secourir les malades en leur donnant du vin. Il le permettoit aux fébricitans, lorsque le mal avoit perdu sa premiére violence. Loin de l'interdire aux phrénétiques, il leur en faisoit boire jusqu'à les enivrer : Le vin, disoit-il, assoupit ; or, le sommeil est absolument nécessaire dans la phrénésie. Il semble que par la même raison, il en devoit priver les léthargiques qui ne dorment que trop ; néanmoins il le croyoit propre à réveiller leurs sens assoupis. Ce n'étoit pas toujours du vin naturel qu'il ordonnoit : quelquefois il faisoit prendre à ses Malades du vin mariné, c'est-à-dire, trempé avec de l'eau de mer, s'imaginant que le vin aidé de la pointe du sel dont cette eau est chargée, pénétroit plus aisément & avoit plus de force pour dilater les pores. Si l'on excepte quelques cas particuliers, tels que celui de la phrénésie dont il prétendoit guérir les Malades par l'ivresse, il vouloit toujours que le vin fût trempé : il ordonnoit, dit Cœlius Aurelianus, à ceux qui avoient un Catharre, de doubler ou de tripler la quantité de vin qu'ils avoient coutume de boire : mais, ajoute le même Auteur, il leur enjoignoit de le boire avec autant d'eau ; ce qui nous montre avec quelle sobriété les Anciens usoient du vin en parfaite santé. Cette liqueur n'entroit dans leur

boiſſon que pour un quart ou pour un ſixiéme : il n'eſt donc pas ſurprenant que dans les fiévres même, elle ne leur fût point interdite.

Aſclepiade imaginoit encore tous les jours quelque nouvelle invention pour faire plaiſir à ſes Malades ; il les faiſoit mettre dans des lits ſuſpendus, qui étoient comme des eſpéces de berceaux qu'on branloit, pour les endormir ou pour adoucir leurs douleurs. Il avoit même inventé cent nouvelles ſortes de Bains, & entr'autres des Bains ſuſpendus. Une Médecine ſi douce & ſi flatteuſe enleva tous les ſuffrages ; mais ce qui confirma davantage le Public dans l'opinion qu'il en avoit conçue, c'eſt qu'Aſclepiade oſa publiquement défier la fortune, diſant, au rapport de Pline, *qu'il conſentoit qu'on ne le crût point Médecin, s'il étoit jamais attaqué de quelque maladie que ce fût.* Il parvint effectivement à une extrême vieilleſſe ſans aucune incommodité, & il mourut d'une chute, ſuivant le témoignage du même Pline. Suidas rapporte différemment ſa mort, & dit qu'Aſclepiade mourut d'une inflammation de poitrine, la Médecine lui ayant manqué au beſoin, la premiére fois qu'il avoit eu recours à elle.

Aſclepiade auroit concouru à la perfection de la Médecine, ſi l'eſprit de ſiſtême l'avoit moins dominé : il auroit dû faire des expériences & raiſonner enſuite. Il commença tout au contraire, par ſe former des opinions bonnes ou mauvaiſes des choſes ; & il recommanda les unes & proſcrivit les autres ſans égard pour les obſervations de pluſieurs ſiécles qui conſtatoient l'efficacité d'un reméde, ou qui en banniſſoient un autre de la pratique, comme pernicieux. N'a-t'il pas décrié tant qu'il a pu, la purgation, reméde ſans lequel la Médecine ne mériteroit pas le nom d'art ; tandis qu'il privoit quelques-uns de ſes Malades des liqueurs rafraichiſſantes dont ils avoient beſoin, il enivroit les phrénétiques ; pratique déteſtable, mais toutefois moins fatale que la premiére ? Qu'eſt-il arrivé à Aſclepiade & à tous les autres Avanturiers en Médecine comme lui, à ces gens qui ont eu plus de confiance dans leur eſprit que dans leur ſens, & qui, à l'exemple des fous, ſe ſont formé des monſtres pour montrer leur adreſſe en les domptant ? C'eſt que leur pratique a été funeſte à leurs contemporains dont ils avoient malheureuſement aquis la confiance, & qu'elle a été rejettée avec mépris par les hommes ſenſés qui leur ont ſuccédé. Cependant la réputation

d'Aſclepiade ayant été fort grande, & pendant ſa vie, & après ſa mort, il ne manqua pas d'avoir un grand nombre de diſciples & de Sectateurs. Le témoignage de l'antiquité eſt preſque tout à ſon avantage. Apulée l'appelle *le Prince ou le premier des Médecins, ſi l'on en excepte Hippocrate ſeul.* Il eſt auſſi appellé *un très-grand Auteur de la Médecine* par Scribonius Largus; & *un Médecin qui ne le céde à aucun autre* par Sextus Empiricus. Celſe en faiſoit pareillement beaucoup d'état. Une autre preuve de la grande réputation qu'Aſclepiade avoit aquiſe, c'eſt que Mithridate, Roi de Pont, tâcha de l'attirer à ſa Cour; mais il ſe trouvoit trop bien à Rome, pour ſe donner à un Prince qui étoit en guerre avec les Romains. Ce qu'il y a encore d'avantageux pour Aſclepiade, c'eſt qu'il a été le Médecin & l'ami de Ciceron, comme celui-ci le témoigne lui-même; faiſant d'ailleurs beaucoup de cas de l'éloquence de ce Médecin; ce qui prouve qu'il n'avoit pas quitté le métier de Rhéteur faute de capacité. Galien qui n'étoit pas pour la Médecine d'Aſclepiade, ne laiſſe pas d'avouer auſſi qu'il étoit fort éloquent; mais il lui reproche d'ailleurs qu'il étoit un Sophiſte, & qu'il étoit en poſſeſſion de contredire tout le monde. Cælius Aurelianus lui impute auſſi le même défaut.

Quant aux Ouvrages d'Aſclepiade, il nous en reſte quelques fragmens dans Ætius, comme:

Malagmata Hydropica quæ evacuant humorem.

Emplaſtrum è Scilla.

Quæ uteri Ulcera ad cicatricem ducunt.

Il y eut d'autres Médecins du nom d'Aſclepiade. Galien en cite deux, dont l'un de qui il parle plus ſouvent, eſt ſurnommé *Pharmacion.* Ce ſurnom marquoit l'application principale de ce Médecin, qui étoit la compoſition des Médicamens, appellés en Grec *Pharmaca.* Cet Aſclepiade avoit compoſé dix Livres ſur cette matiére, dont il y en avoit cinq qui traitoient des Médicamens que l'on applique extérieurement, & cinq autres concernant les Médicamens qui ſe prennent par la bouche. Les deux premiers de ces Livres portoient le nom d'une Dame nommée *Marcella*, à qui ils étoient dédiés; en ſorte que le premier de ces cinq Livres étoit intitulé *Marcelle premiere;* le ſecond: *Marcelle ſecond.* Les derniers portoient le nom d'un nommé *Maſon* ou *Mnaſon*, à qui ils étoient auſſi dédiés, & qui pouvoit être de la famille *Papiria*, à laquelle ce ſurnom étoit propre.

Galien rend témoignage à ce même Aſclepiade qu'il avoit fort bien écrit, & le met au rang des meilleurs Auteurs qui avoient travaillé ſur la matiére dont on a parlé. Il le loue même en particulier de ce qu'il avoit eu ſoin de marquer exactement le *Modus faciendi*, ou la maniére dont on devoit s'y prendre pour bien faire les compoſitions qu'il décrivoit. Il le loue encore d'avoir marqué, avec la même exactitude, les qualités de chacun de ces Médicamens, & la maniére de s'en ſervir. Mais les louanges que lui donne Galien en pluſieurs endroits, n'empêchent pas qu'il n'obſerve auſſi que cet Aſclepiade avoit affecté, pour groſſir ſes Livres, de ramaſſer des compoſitions de toutes ſortes de Médicamens, de quelque nature qu'ils fuſſent, tant bons que mauvais.

Cet Aſclepiade ſe diſtinguoit encore par le prénom de *Marcus Terentius*, qu'il avoit emprunté de la famille *Terentia*, à l'exemple du Poëte Térence & de pluſieurs Médecins Grecs, qui avoient pratiqué la même choſe dès qu'ils s'étoient établis à Rome. L'avantage qu'ils en tiroient, c'eſt qu'en même-tems qu'on les adoptoit dans les familles Romaines, ou qu'on leur permettoit d'en prendre le nom, on leur donnoit le droit de la bourgeoiſie, & ils étoient inſérés dans les Tribus.

Le troiſiéme Aſclepiade, ou le dernier des deux dont parle Galien, a auſſi écrit de la compoſition des médicamens; & il ſe nommoit *Arius Aſclepiades*. Celui-ci n'avoit pas fait comme l'autre, qui avoit rempli ſes Livres de toutes ſortes de Remédes ſans aucun choix; tout ce que ce dernier avoit écrit étoit de ſon propre fonds: c'eſt pourquoi il n'avoit compoſé qu'un ſeul livre, au lieu que le Pharmacion en avoit compoſé dix qu'il avoit chargés d'une infinité de Médicamens copiés d'après d'autres Médecins. L'application particuliére que ces deux Aſclepiades ont donnée à la matiére des Médicamens, fait croire que les fragmens qui ſe trouvent dans Ætius, & que Vanderlinden attribue à un Aſclepiade ſans faire aucune diſtinction, appartiennent plutôt à l'un ou l'autre de ces derniers, qu'à Aſclepiade le Bithinien.

Galien parle encore d'un Aſclepiades Philoſophicus ou Philophyſicus, & d'un Gallus Marcus Aſclepiades. Mais ce ne ſont pas là tous les Médecins qui ont porté le nom d'Aſclepiade; on trouve cette inſcription à Rome qui en donne encore un autre:

L. ARUNTIO SEMPRONIANO ASCLEPIADI
IMP. DOMICIANI MEDICO
T. F. I.

L'Inſcription ſuivante, qui eſt dans un monument à Arignan, nous fournit un ſeptiéme Aſclepiade :

C. CALPURNIUS ASCLEPIADES
PRUSA AD OLYMPUM
MEDICUS

Parentibus & ſibi & Fratribus
Civitates VII. à Divo Trajano impetravit.
Natus III. Nonas Martias, Domitiano XIII. Cos, &c.

Monſieur Spon traduit ainſi mot à mot toute cette Inſcription :

Caïus Calpurnius Aſclepiades, Médecin de la Ville de Pruſſe au pied du Mont Olympe, a obtenu du divin Empereur Trajan ſept Villes pour ſes pere & mere, pour lui & pour ſes freres ; & eſt né le 4 de Mars ſous le treiziéme Conſulat de Domitien, le même jour que ſa femme *Veronica Chelidon*, avec laquelle il a vêcu cinquante & un an ; ayant été approuvé par les perſonnes de la premiére qualité à cauſe de ſa ſcience & de ſes bonnes mœurs ; ayant été Aſſeſſeur dans les Magiſtratures du Peuple Romain, non-ſeulement dans l'Italie, mais auſſi dans les autres Provinces, &c.

Cet Aſclepiade, qui étoit né ſous le treiziéme Conſulat de Domitien, qui répond à l'année de la Fondation de Rome 840. & à celle de notre Seigneur 89. mourut âgé de 70 ans, ſous l'Empire d'Antonin le Pie, l'an de Rome 910. Monſieur Spon le croit petit-fils d'Aſclepiade le Bithinien, ou du premier dont nous avons parlé : mais il y a apparence qu'il en eſt un des deſcendans plus éloignés ; l'intervalle étant trop long entre l'un & l'autre pour que le premier ſentiment ſoit véritable.

On trouve encore d'autres Aſclepiades ; comme *Titius, Ælius Aſclepiades*, Affranchi de l'Empereur ; *Publius Numitorius Aſclepiades*, Affranchi & Sextumvir de Verone, Médecin Oculiſte ; *Aſclepiades Titienſis* & d'autres. L'Inſcription ſuivante nous fournit encore un Médecin de ce nom ;

SCRIBONIÆ JUCUNDÆ
L. SCRIBONIUS ASCLEPIADES
Uxori ſtatuit.

Rhodius croit que celui-ci étoit le même que *Scribonius Largus*, dont on parlera en ſon lieu.

ASCLEPIADES, (les) Médecins qui ſe diſoient deſcendans d'Eſculape, & qui ont eu la réputation d'avoir conſervé la Médecine dans leur famille, pendant plus de 700 ans : Galien eſt même dans le ſentiment que de leur tems l'Anatomie étoit dans ſa perfection. *Aſclepiades* veut dire les enfans d'*Aſclepius*, qui eſt le nom Grec d'Eſculape.

Nous ſaurions quelque choſe de plus particulier touchant cette famille de Médecins, ſi nous avions les Ecrits d'Eratoſthéne, de Phérécide, d'Apollodore, d'Arius de Tarſe & de Polyanthus de Cyréne, qui avoient pris le ſoin de faire leur hiſtoire. Mais quoique les Ouvrages de ces Auteurs ſoient perdus, les noms d'une partie des Aſclepiades ſe ſont au moins conſervés, comme le juſtifie la liſte des Prédéceſſeurs d'Hippocrate, qui ſe diſoit le dix-huitiéme deſcendant d'Eſculape. La généalogie de ce Médecin ſe trouve encore toute entiére de la maniére ſuivante :

Hippocrate étoit fils d'Heraclide,
Fils d'un autre Hippocrate,
Fils de Gnoſidicus,
Fils de Nebrus,
Fils de Soſtratus troiſiéme,
Fils de Théodore ſecond,
Fils de Cléomitidée ſecond,
Fils de Criſamis ſecond,
Fils de Soſtratus ſecond,
Fils de Théodore premier,
Fils de Criſamis premier,
Fils de Cléomitidée premier,
Fils de Dardanus,
Fils de Soſtrate premier,
Fils d'Hippolochus,
Fils de Podalire, qui étoit fils d'Eſculape.

On dira, ſans doute, que cette généalogie eſt fabuleuſe : mais ſuppoſé qu'il y eut quelque erreur ou quelque choſe d'inventé dans cette ſucceſſion des Aſclepiades, il eſt du moins certain que l'on connoiſſoit avant Hippocrate diverſes branches de la famille d'Eſculape, outre la

ſienne; & que celle d'où ce Médecin étoit iſſu, étoit diſtinguée par le ſurnom d'*Aſclepiades Nébrides*, c'eſt-à-dire, de Nebrus; à raiſon que ce Nebrus, pere de Gnoſidicus, avoit encore un autre fils nommé Chryſus, qui pouvoit avoir fait une branche ſéparée de celle d'où Hippocrate étoit ſorti. D'ailleurs, Nebrus s'étoit particuliérement rendu fameux dans la Médecine, ſur quoi la Prêtreſſe d'Apollon lui avoit rendu un témoignage très-avantageux, ſelon la remarque d'Etienne de Byzance.

Il y avoit encore d'autres branches des Aſclepiades qui étoient répandues en divers lieux. On comptoit même trois célébres Ecoles qu'ils avoient établies. La premiére étoit celle de Rhodes, qui manqua auſſi la premiére par le défaut de cette branche des ſucceſſeurs d'Eſculape; ce qui arriva apparemment long-tems avant Hippocrate, puiſqu'il n'en parle point comme il fait de celle de Cnide qui étoit la troiſiéme, & de celle de Cos la ſeconde. Ces deux derniéres fleuriſſoient en même-tems que l'Ecole d'Italie, où étoient Pythagore, Empedocle & d'autres Philoſophes-Médecins, quoique les Ecoles Gréques fuſſent plus anciennes. Ces trois Ecoles, qui étoient les ſeules qui fiſſent du bruit, avoient une émulation réciproque, & diſputoient continuellement à qui feroient les plus grands progrès dans la Médecine. Cependant Galien donne la premiére place à celle de Cos, comme ayant produit le plus grand nombre d'excellens diſciples, entre leſquels étoit Hippocrate. Celle de Cnide tenoit le ſecond rang, & celle d'Italie le troiſiéme.

Hérodote parle auſſi d'une Ecole de Médecins qui étoit à Cyréne, où Eſculape avoit un Temple, dans lequel le ſervice étoit différent de celui qui ſe pratiquoit dans la Gréce; ce qui pourroit faire ſoupçonner qu'il y avoit auſſi là des Aſclepiades d'une autre ſorte.

Le même Hiſtorien fait auſſi mention d'une Ecole de Médecine qui étoit à Crotone, Patrie de Democede, fameux Médecin qui vivoit en même-tems que Pythagore.

C'eſt de l'Ecole de Cnide qu'eſt ſorti cet Ouvrage qu'on a appellé *les Sentences Cnidiennes;* on regarde auſſi *les Prénotions Coaques*, qui ſe trouvent parmi les Oeuvres d'Hippocrate, comme un Recueil d'Obſervations faites par les Médecins de Cos.

ASCLEPIODOTUS, Médecin très-verſé dans les Mathématiques & excellent Muſicien, étoit en réputation

vers l'an 500. de salut. Psychrestus avoit été son maître en Médecine. L'Hellebore blanc contribua beaucoup à le faire estimer; ce Remède avoit été proscrit de la Médecine depuis quelque tems, Psychrestus même n'en avoit aucune connoissance; mais Asclepiodotus sut si bien s'en servir, qu'ayant fait par ce moyen des cures admirables, un chacun s'empressa d'en rappeller l'usage dans la Médecine.

ASELLIUS (Gaspar) nâquit à Cremone, & professa l'Anatomie à Pavie vers l'an 1630. Il s'est illustré pour avoir remarqué le premier entre les Modernes les Veines lactées dans le Mesentére. Il en parle comme de canaux qui portent le Chile à une grosse glande, située au centre des intestins : mais il convient que la description qu'il en donne, est faite d'après des dissections de bêtes. Il a la modestie de renoncer à l'honneur de cette découverte; par la raison, dit-il, que ces vaisseaux ont été connus d'Hippocrate, d'Erasistrate & de Galien : bien différent en cela de quantité d'Auteurs de nos jours, qui ont trouvé l'art de rajeunir les vieilles découvertes.

Nous avons de lui :

De Lactibus, seu Lacteis vasis, quarto vasorum meseraicorum genere novo invento, Dissertatio cum figuris elegantissimis. Mediolani, 1627. *Basileæ*, 1628. *Lugduni Batavorum*, 1640 *in-4to.* 1641. *in-8vo.*

On trouve encore ce Traité dans les Ouvrages de Spigelius, revu par Vander Linden ; & dans ceux de Vesslingius, éclaircis par Blasius.

ASPASIE, femme qu'on dit avoir exercé la Médecine. On ne sait si c'est la même que cette belle Phocéenne, qui fut Maîtresse des Rois de Perse, Cyrus le jeune & Artaxerxés. Elien, qui fait assez au long l'histoire de cette Dame, ne nous dit rien sur ce chapitre. Mais comme il la fait passer pour avoir été fort universelle, jusques-là que les Princes qu'on a nommés, la consultoient sur les affaires de politique les plus importantes, il se peut qu'elle eut aussi connoissance de la Médecine, & qu'elle en eut écrit, ou du moins que cela eut donné occasion de publier sous son nom, différens Ecrits de Médecine.

Il y a d'assez bons remédes parmi ceux qu'Aspasie propose en diverses maladies des femmes. Ætius l'a du moins cru ainsi, puisqu'il les a rapportés dans ses Recueils, où il n'a apparemment mis que ce qu'il a trouvé de meilleur dans les Auteurs. Il y en a d'autres qui sont dangereux, comme

comme ceux qu'elle ordonne pour faire avorter & pour rendre les femmes ſtériles ; ce qui étoit auſſi-bien un crime parmi les Payens que parmi nous, comme on le recueille du ſerment d'Hippocrate, & des loix que les anciens Juriſconſultes ont faites ſur ce ſujet. Aſpaſie prétendoit néanmoins qu'il n'y avoit rien de criminel dans ſes vues à cet égard, en ce qu'elle ne ſe propoſoit, comme elle dit elle-même, que de conſerver les femmes qui ne peuvent accoucher ſans un péril manifeſte de leur vie : mais à ce danger quel autre reméde permis, ſinon d'en écarter les cauſes ?

Voici les titres des fragmens tirés des Ouvrages d'Aſpaſie, & rapportés par Ætius :

Fœtum corrumpentia Medicamenta.

Cura poſt Fœtus exectionem ; de reclinatione, averſione, ac recurſu uteri, ad uteri normas.

De Hæmorrhoidibus uteri ; Herniâ aquoſâ & varicoſâ mulierum ; Condylomatis, &c.

ASSARO, (Jean-François) Médecin & Mathématicien de Sicile, fort verſé dans l'hiſtoire de ſon Pays. Il étoit ſi ſavant en Médecine, que dans l'année 1587. il ſurpaſſoit dans les diſputes publiques tous ceux qui ſe mêloient de cette Science. Cela le mit dans les bonnes graces du Comte d'Albaliſta, Viceroi de Sicile. Jean-Paul Chiarandan parle avec éloge d'Aſſaro dans ſon livre qui a pour titre : *Hiſtoria Platiæ*, & dit qu'il a écrit en Italien l'Hiſtoire de la Ville de Piazza.

ASTERIUS, Médecin qui vivoit au commencement du ſeiziéme ſiécle. Son ſavoir & ſa grande expérience lui aquirent une réputation qui fit beaucoup de bruit ; elle attiroit chaque jour chez lui une foule de perſonnes, qui venoient lui demander des conſeils & des ſecours à leurs infirmités.

On trouve dans Vander Linden un *Blaiſe Aſtarius* de Pavie, qui a écrit :

De curandis Febribus Tractatus, ab Aben Haly ſuper primam quarti traditus. Lugdun. 1532. *Francof.* 1604. *Baſileæ*, 1535.

Conſilia quædam valdè utilia. Venetiis, 1521. *in-folio.*

Rien n'empêche que ce dernier ne ſoit le même qu'Aſterius, ayant vêcu dans le même tems, & la différence des noms ne conſiſtant qu'en très-peu de choſe.

ASTRUC, (Jean) Docteur de la Faculté de Montpellier, qui vivoit encore vers le milieu du dix-huitiéme

siécle. Il professa d'abord la Médecine dans l'Université de cette Ville ; mais son mérite & son savoir ayant fait du bruit, Louis XV. Roi de France, l'attira à Paris, le mit au nombre de ses Médecins, & lui conféra une Leçon au Collége Royal de la Place Cambray. Astruc y enseigna avec honneur & réputation ; les étrangers que l'ardeur d'apprendre avoit attirés à Paris, les Bacheliers même de la Faculté de cette Ville, s'empressoient chaque jour à se procurer place dans l'école spacieuse, que la foule d'auditeurs rendoit trop petite ; tant chacun d'eux prenoit gout aux savantes instructions de cet habile Professeur.

Nous avons quelques Ouvrages de la façon d'Astruc :

Histoire naturelle du Languedoc.

De Morbis Venereis, Libri sex.

Ce dernier n'avoit d'abord paru qu'en un volume *in-4to.* en 1736. mais les exemplaires ayant été rapidement enlevés, l'Auteur en fit faire peu d'années après, une seconde édition en deux volumes. Ce savant Médecin avoit promis une *histoire de la Faculté de Montpellier*, mais je ne sais s'il a effectué sa promesse ; il est à souhaiter qu'il n'ait pas privé le Public d'un Ouvrage de cette nature.

ATHENE'E. Ce Médecin étoit d'Attalie, Ville de Cilicie, & fut le premier Fondateur de la Secte Pneumatique ou Spirituelle. Ce Médecin parut après Themison, & vivoit, à ce qu'il semble, du tems de Pline ; il eut plusieurs disciples ou sectateurs, dont les noms nous sont restés, comme Théodore, Agathinus, Herodote, Magnus, Archigene, &c.

Au rapport de Galien (*Introduct. seu Medicus, cap.* 9.) Athenée croyoit que ce n'est point le feu, l'air, l'eau & la terre qui sont les véritables élémens. Il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualités premiéres de ces quatre corps, c'est-à-dire, au chaud, au froid, à l'humide & au sec ; dont les deux premiéres tiennent lieu, selon lui, de causes efficientes, & les deux derniéres de causes matérielles. Athenée ajoutoit un cinquiéme élément qu'il appelloit Esprit. Il concevoit que cet esprit pénétre tous les corps, & les conserve dans leur état naturel ; sentiment qu'il avoit tiré des Stoïciens, & qui oblige Galien de donner à Chrysippe, l'un des plus fameux d'entre ces Philosophes, le nom de pere de la Secte Pneumatique. C'est la même opinion que Virgile insinue dans ces vers. *Æneidos, lib.* 6.

Principio cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit : totamque, infusa per artus,
Mens agitat molem; & magno se corpore miscet.

Athenée appliquant ce système à la Médecine, vouloit que la plupart des maladies vinssent lorsque l'esprit, dont on a parlé, souffre ou reçoit le premier quelque atteinte. Mais comme les Ecrits de ce Médecin ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait point plus particuliérement ce qu'il entendoit par cet esprit, ni comment il concevoit qu'il souffre. On peut seulement recueillir de la définition qu'il donnoit du pouls, qu'il croyoit que cet esprit étoit une substance qui pouvoit être plus ou moins étendue ou resserrée. Le pouls, disoit-il, n'est autre chose qu'un mouvement qui se fait par la dilatation naturelle & involontaire de l'esprit, qui est dans les artéres & dans le cœur ; lequel esprit se mouvant de lui-même, meut en même-tems le cœur & les artéres.

C'est tout ce qu'on peut découvrir des sentimens d'Athenée, à la reserve de quelque chose qui concerne l'Anatomie, en quoi il suivoit Aristote. Galien remarque qu'aucun des Médecins de ce tems-là n'avoit si universellement écrit de la Médecine qu'Athenée : mais il ne nous reste de tous ses Ouvrages que deux ou trois chapitres qu'on trouve dans les Recueils d'Oribase, & dont on ne peut rien tirer qui serve à l'établissement de l'opinion dont il s'agit, & encore moins qui fasse voir de quel usage elle étoit par rapport à la pratique de la Médecine.

ATHOTIS, Roi de la premiére Dynastie des Thinites, que les Egyptiens disoient avoir été fort expert dans la Médecine, & à qui ils attribuoient quelques Livres d'Anatomie.

ATRATUS ou le NOIR, (Hugues) Cardinal dans le XIII. siécle, Anglois de nation, & natif d'Evesham dans le Diocése de Worchester, fit de grands progrès dans les sciences, particuliérement dans la Philosophie, dans les Mathématiques & dans la Médecine. Il se rendit sur-tout si habile Médecin, qu'on le surnommoit ordinairement le *Phénix de son tems*. Le Pape Nicolas III. souhaita de le voir à Rome, où il soutint parfaitement l'opinion qu'on avoit conçue de lui. Peu après il se fit Prêtre, & fut fait Cardinal par le Pape Martin II. dit IV.

le 23 Mars de l'an 1281. Il remplit exactement les devoirs de son ministére, & mourut de peste l'an 1287. On lui attribue quelques Ouvrages :

Canones medicinales.

De Genealogiis humanis.

ATTALUS, disciple de Soranus & partisan de la Secte Méthodique. Il pratiquoit la Médecine à Rome en même-tems que Galien, qui eut quelques disputes avec lui au sujet de la cure d'un Philosophe nommé *Theagene*. La cause de leur différend venoit de ce que le Médecin Méthodique vouloit appliquer des remédes, qui étoient simplement émolliens, sur une tumeur que ce Philosophe avoit à la région du foie, contre l'avis de Galien, qui vouloit qu'on y appliquât des astringens, pour ne pas trop affoiblir ce viscére.

ATTALUS PHILOMETOR, dernier Roi de Pergame, qui fit le peuple Romain héritier de tout ce qu'il possédoit. Ce Prince aimoit beaucoup la Médecine, & vouloit savoir les choses par lui-même. Il cultivoit, dit Plutarque, des plantes venimeuses, comme la Jusquiame, l'Ellebore, la Ciguë, l'Aconit, le Doryenium, qu'il semoit & qu'il plantoit lui-même dans ses jardins, & qu'il cueilloit chacune dans le tems le plus propre, afin de pouvoir faire des expériences sur les sucs, les semences & les fruits de ces plantes, pour connoître leurs propriétés. L'Auteur de cette remarque regarde cette occupation d'Attalus comme un amusement indigne de la Majesté Royale, & il lui préfére pour cette raison Demetrius, surnommé *Poliocertes*, c'est-à-dire, *Preneur de Villes*, qui ne se divertissoit qu'à faire construire des vaisseaux ou des galéres, & des machines de guerre d'une grandeur prodigieuse. Mais il seroit à souhaiter que les Rois se fissent un plaisir de s'occuper plutôt à des choses utiles à la société, comme faisoit Attalus, que de faire consister toute leur gloire à imiter Demetrius, qui ne cultivant que les arts de la guerre, ne pensoit point aux arts de la paix & à rendre les peuples heureux. Attalus ne s'attachoit pas seulement à examiner les poisons, il essayoit aussi les contrepoisons, donnant des uns & des autres à des criminels condamnés à la mort, comme on l'apprend de Galien. Il préparoit de plus, divers bons médicamens, dont une partie portoit encore son nom du tems du même Galien qui en rapporte la composition, & qui assure

qu'Attalus, qu'il appelle ſon Roi, parce que lui, Galien, étoit de Pergame, avoit eu une grande application pour cela.

Mr. Le Clerc & Mr. Rollin ne conviennent pas de l'année de la mort d'Attalus ; le premier la fixe à l'an du monde 3818. & le ſecond la met en 3871.

AUBERY, (Jean) Médecin, qui eſt Auteur d'un Livre, qui a pour titre :

L'Antidote de l'Amour.

Il fut réimprimé à Delft en 1663. chez Arnold Bon. L'Ouvrage eſt dédié à Du Laurent, Profeſſeur du Roi dans l'Univerſité de Montpellier, ſous lequel l'Auteur avoit étudié. Ce Livre eſt curieux & ſavant tout enſemble ; il eſt plus utile & plus agréable que le titre ne le promet.

AVENZOAR, Médecin Arabe, qui vivoit dans le douziéme ſiécle, du tems d'Averroës ; il eſt moins ancien qu'Avicenne, il le connut cependant. Avenzoar nâquit à Seville, Capitale de l'Andalouſie, qui étoit alors le lieu de la réſidence d'un Calife Mahométan ; du moins il y demeura long-tems. On dit que dès l'âge de dix ans il commença d'étudier la Médecine, qu'il en vécut 136. ſans jamais avoir été malade ; & que cette longue expérience lui ayant donné une parfaite connoiſſance de cet Art, il fut ſurnommé *le Sage* & *l'Illuſtre*. On eut grand ſoin de ſon éducation ; & comme il étoit d'une famille qui exerçoit la Médecine depuis long-tems, ainſi qu'il paroit des éloges qu'il donne à ſon pere & à ſon grand-pere qui étoient tous deux Médecins, il s'inſtruiſit avec eux, non-ſeulement de la Médecine proprement dite, mais encore de la Chirurgie & de la Pharmacie. Du tems de notre Auteur ces trois Profeſſions étoient diviſées ; & comme il ſe fit une étude des deux derniéres, contre la coutume de ſon Pays, il propoſe excuſe ſur cette nouveauté, parce que les Médecins les plus renommés regardoient les opérations qui demandent le ſecours de la main, & la compoſition des médicamens, comme une choſe au-deſſous d'eux, & qu'ils laiſſoient ce ſoin à leurs ſerviteurs. Avenzoar paſſa au-deſſus de ces délicateſſes, & il fit ces deux Profeſſions par lui-même ; d'où vient qu'il a traité particuliérement des Luxations & des Fractures, & qu'il s'eſt beaucoup appliqué à l'Oſteologie. Quant à la Pharmacie, il avoue lui-même, qu'il mettoit tout ſon plaiſir à faire des Sirops & des Electuaires, & qu'il s'étudioit à bien

compoſer les médicamens, & s'aſſurer de leurs propriétés. Il a auſſi écrit beaucoup de choſes ſur les plantes venimeuſes & leurs antidotes, & il faiſoit une eſtime particuliére de l'Hellebore noir en purgatif. Il eſt encore le premier Médecin qui faſſe mention du Bezoar, dont il ordonne trois grains pour la jauniſſe occaſionnée par le poiſon.

Avenzoar fut un Médecin très-occupé, & qui fit beaucoup d'obſervations & de remarques ſur des choſes qui n'avoient pas été traitées avant lui; par exemple, ſur l'inflammation ou abcès dans le Mediaſtin, ſur un abcès dans le Pericarde, ſur une Hidropiſie du Cœur. Il fut l'ennemi de tous ceux qui prétendoient faire quadrer les médecines avec la conſtitution de leurs malades, tellement que la qualité & la quantité du purgatif ne ſurpaſſeroient aucunement l'action que demandoient les humeurs & l'état de la maladie. C'étoit *Alkind* qu'il avoit principalement en vue, parce qu'il avoit compoſé un Traité dans ce genre ſur les doſes & les propriétés des remédes. Il ne pouvoit auſſi ſouffrir des ſentimens empiriques, & il étoit ſi ennemi de la charlatannerie & faiſoit ſi peu de cas des ſimples recettes, qu'il s'emporte contre l'impudence des vieilles femmes & contre la ſuperſtition des Aſtrologues. Il ne fut cependant point exempt de ſuperſtitions en d'autres choſes; il croyoit, par exemple, que tirer la pierre de la veſſie, étoit une choſe indécente & contre la pudeur, & qu'un homme qui avoit de la religion, ne devoit jamais entreprendre cette vilaine opération.

La plupart des Auteurs donnent à Avenzoar le nom d'Empirique, ſur je ne ſais quel fondement, puiſqu'il le mérite beaucoup moins que les autres Médecins Arabes; ce qui pourroit faire juger qu'ils n'ont jamais lu que la Préface de ſes Ouvrages, qui eſt un recueil des remédes, dont lui ou d'autres s'étoient ſervis. Il avoit pour maxime que l'expérience eſt le guide le plus ſûr que l'on puiſſe ſuivre dans la pratique, & que c'eſt elle qui condamne ou qui fait l'éloge du Médecin durant ſa vie auſſi-bien qu'après ſa mort: il obſerve même que tant s'en faut que l'on puiſſe aquerir le talent de la Médecine par des diſtinctions de Logique ou par des ſubtilités de Sophiſtes, qu'il n'y a au contraire qu'une longue expérience, jointe à beaucoup de jugement, qui puiſſe nous procurer un talent ſi extraordinaire. Avenzoar rapporte que le trouvant un jour

dans une circonſtance épineuſe, & dans laquelle il ne ſavoit quel parti prendre, après avoir inutilement conſulté pluſieurs autres Médecins, il prit enfin celui d'aller conſulter ſon pere qui vivoit dans une Ville fort éloignée de la ſienne. Le bon vieillard ſe contenta, pour toute réponſe, de lui indiquer un paſſage dans Galien qu'il lui ordonna de lire, en lui diſant, que s'il ne venoit point à bout après l'avoir lu, de guérir cette maladie, il ne devoit jamais s'attendre à réuſſir. Cet avis eut tout le ſuccès qu'il pouvoit déſirer, car il eut le bonheur de guérir ſon malade, ce qui les ſatisfit extrêmement l'un & l'autre. En effet, il paroit ſi fort attaché dans tous ſes Ouvrages à la Secte Dogmatique, qui eſt directement oppoſée à celle des Empiriques, qu'il ne manque jamais de raiſonner ſur les cauſes & les ſimptomes des maladies. Et comme il prend Galien pour guide dans ce qui concerne la théorie de la Médecine, il ne perd aucune occaſion de le citer, & en parle plus ſouvent que tous les autres Médecins Arabes.

Nous avons de ce Médecin un Livre, qu'il intitula : *Thaiſſer*, dans lequel il indique les remédes, auſſi-bien que le régime qu'on doit garder dans la plupart des maladies, & qui ſuffit pour nous faire juger de ſon ſavoir & de ſon expérience. Il paroit auſſi par cet Ouvrage qu'il avoit la direction d'un Hôpital, & qu'il fut ſouvent employé par Miramamolin. Ce Traité d'Avenzoar a été imprimé deux fois à Veniſe en 1496 & 1514. *in-fol.* On l'a réimprimé en 1531. *in-octavo.* Il porte ce titre :

Liber Theiſir Dahalmodana Vahaltabir.
Cujus eſt interpretatio.
Rectificatio medicationis & Regiminis.

Averroës, quoique l'homme du monde le moins prodigue en louanges, parle très-avantageuſement d'Avenzoar, & lui donne le titre de glorieux, d'admirable, de tréſor de toute connoiſſance & du plus fameux Médecin qui ait vêcu depuis Galien juſqu'à ſon ſiécle.

Il y avoit pluſieurs écoles de Médecine en Eſpagne du tems de notre Auteur, principalement à Tolede, dont il appelle les Profeſſeurs des *Hommes ſages* ; d'où il paroit qu'il en faiſoit beaucoup d'eſtime. Mais on ne voit pas qu'ils aient rien fait d'extraordinaire ; ils ſuivirent la route de la plupart des autres Médecins de ce tems-là, & ne s'occuperent qu'à commenter tantôt un Auteur, tantôt

un autre, suivant leur fantaisie, sans rien produire de nouveau, & sans rien faire pour l'avancement de la Médecine.

AVERROËS, AVERRHOËS ou AVEN-ROEZ, Médecin Arabe, surnommé le Commentateur, étoit natif de Cordoue en Espagne, où il vivoit vers l'an 1140. ou 1150. Il s'appliqua premiérement à l'étude des Loix, qu'il quitta pour embrasser la Médecine & les Mathématiques. J. Leo rapporte que son ayeul fut député par ses Compatriotes pour offrir la Couronne à l'Empereur de Maroc, qui le nomma Grand-Prêtre & premier Juge du Royaume de Cordoue; il laissa ce poste à ses descendans après en avoir joui long-tems. Averroës se rendit fameux par sa générosité, sa patience & son application continuelle à l'étude; la nature lui avoit accordé de grands talens, qu'il eut soin de seconder, & entre autres une grande subtilité dans le raisonnement. Il se signala sur-tout par des Commentaires, qu'il composa sur presque toute la Philosophie d'Aristote, & par la passion qu'il fit éclater pour la personne & pour la doctrine de ce Philosophe; car il a mêlé dans ses Ouvrages plus de Philosophie Aristotelicienne que les autres Arabes : & delà, outre le titre de Commentateur qu'on lui a donné, on l'a encore appellé l'ame d'Aristote. Son *Abrégé de Médecine* est tiré des autres Auteurs avec peu de changement & d'augmentation. Son Anatomie est entiérement la même que celle de Galien. Sa pratique n'a rien de neuf, il ne paroit pas même en avoir eu beaucoup : cependant il s'aquit une grande réputation, que ses Ouvrages soutinrent après sa mort dans toute l'Europe. On a imprimé les suivans :

Collectanea rum de Re medica, Sectiones tres :
I. De sanitatis Functionibus ex Aristotele & Galeno.
II. De Sanitate tuenda ex Galeno.
III. De curandis Morbis. Lugduni, 1537. *in-folio.*
Colliget, Libri septem. Venetiis, 1552. *Operum vol. X.*
De natura orbis.
De Theriaca.
De Venenis. Lugduni, 1517. *in-4to.*
De Febribus Liber.

Gilles de Rome assure qu'étant à la Cour de Fréderic I. dit Barberousse, il y trouva deux fils d'Averroës; & ensuite il déplore l'aveuglement de ce Médecin, lequel n'ayant aucune religion, disoit qu'il aimoit mieux que

ſon ame fût avec les Philoſophes qu'avec les Chrétiens. D'autres rapportent cela diverſement : on ajoute même qu'Averroës nommoit la Religion des Chrétiens, une Religion impoſſible, à cauſe du Miſtére de l'Euchariſtie; celle des Juifs, une religion d'enfans, à cauſe des différens préceptes & des obſervations légales; & qu'il avouoit que la religion des Mahometans, qui ne regarde que la ſatisfaction des ſens, eſt une religion de pourceaux; & enſuite il s'écrioit : *Moriatur anima mea morte Philoſophorum!* On a encore dit qu'Averroës nioit l'immortalité de l'ame; mais le Docteur Freind obſerve que ceux qui lui prêtent de pareils ſentimens, ne ſe ſont point donné la peine d'examiner ſes Ouvrages; car ils y auroient remarqué que cet Auteur ſoutient, tantôt que l'ame eſt raiſonnable, tantôt qu'elle eſt immatérielle, & qu'il dit même en termes exprès qu'elle eſt immortelle.

Averroës finit ſes jours à Maroc, Ville d'Afrique, l'an de l'Hégire 595. qui revient à celui de ſalut 1217.

AUGURELLE, (Jean-Aurele) fameux Chimiſte & bon Poëte, écrivit en vers héroïques la maniére de faire de l'or vers l'an 1520. Quoiqu'il fréquentât les Cours des Rois & les Palais des Grands, il mourut néanmoins fort pauvre; & quelques-uns diſent qu'il affecta cette pauvreté pour ſe mettre à couvert des envieux de ſon ſecret. Cela ſent le langage des Adeptes; car l'homme eſt trop facile à ſe rendre aux attraits ſéduiſans du Démon de l'or, pour ſavoir produire ce brillant métal ſans en être ébloui, & pour le poſſéder ſans en faire uſage; ſinon qu'il fut du nombre de ces avares qui s'en bâtiſſent des Divinités. Mais l'avarice n'eſt point un vice du pays des Soufleurs; à ce métier, il y a trop à perdre & trop peu à gagner: auſſi eſt-il tout apparent que c'eſt pour en avoir couru les riſques, qu'Augurelle tomba enfin dans une pauvreté réelle. Nous avons de lui un Traité intitulé : *Chryſopœa*, qui a été imprimé avec les Ouvrages d'autres Auteurs qui ont traité de l'Alchimie.

AVICENNE ou ABOLI-ABISCENE, Philoſophe & Médecin Arabe, a vêcu dans l'onziéme ſiécle. Son véritable nom étoit Haſen; il étoit fils d'*Haly* & d'une Dame nommée *Citara*, & il nâquit dans un Village nommé *Balech*, ou, ſelon d'autres, *Aufsene* & *Eochara* dans la Province d'Usbeck, l'an 370. de l'Hégire, qui revient à peu près à 992. de ſalut; ce qui détruit l'erreur de ceux

qui s'étoient imaginé qu'Avicenne avoit été disciple d'Averroës à Cordoue & de Rhasis à Alexandrie. Quoiqu'il en soit, Avicenne avoit beaucoup d'esprit & une mémoire prodigieuse. Il employa sa première jeunesse à l'étude de la Philosophie; & à l'âge de seize ans il possédoit Euclide & les autres qui avoient écrit des Mathématiques. On dit qu'il apprit par cœur les livres de la Métaphisique d'Aristote, par un attachement extraordinaire qu'il eut à cet ouvrage, comme à celui qu'il estimoit le plus : d'autres disent que l'ayant lu quatre fois, & n'en comprenant pas tous les secrets, il l'abandonna. Il avoit aussi appris par cœur tout l'Alcoran. On ajoute que le Roi des Arabes lui ayant donné le soin de sa Bibliothéque, il y apprit la Médecine par la lecture des Auteurs qui ont écrit de cette science. Il fut depuis employé dans les affaires d'Etat en qualité de Visir; c'est du moins le sentiment de divers Auteurs. Avicenne étoit si livré à ses plaisirs, que l'on disoit de lui à Ispahan où il demeuroit, que sa Philosophie n'avoit pu lui apprendre à bien vivre, ni sa Médecine à conserver sa santé; aussi ses débauches extraordinaires lui causerent de grandes maladies, dont il mourut l'an 1050. de grace, environ le 428. des Arabes, & le 58 de son âge. Sa mort arriva à Medine, & son corps fut inhumé dans la Ville d'Hamadan.

Ses Ecrits ont été intitulés par lui-même, *Canon;* ils sont entiérement tirés de Galien, de Rhazes & d'Haly-Abbas; mais il est inférieur à celui-ci. La réputation de cet Ouvrage s'étoit tellement répandue dans l'Asie, que dans le douziéme & treiziéme siécle la plupart des Médecins Arabes ne s'occupoient qu'à le reduire en abrégé, ou à l'éclaircir par des Commentaires : & même avant ce tems-là, la Médecine d'Avicenne étoit tellement au gout des Ecoles de l'Europe, qu'on n'y suivoit point d'autre doctrine; ce qui dura jusqu'à la renaissance des Lettres. On s'attendroit naturellement à trouver quelque chose dans cet Auteur qui répondit à sa réputation; mais on n'y voit rien que ce qu'il a copié d'après d'autres Ecrivains, comme on vient de le remarquer. Il paroit en général, prendre plaisir à multiplier les signes des maladies sans aucune raison; il pose souvent pour principal simptome ce qui n'est que pur accident, & n'a aucune connexion immédiate avec la principale maladie.

Les Ecrits d'Avicenne ont été imprimés sous ces titres:

Liber Canonis, de Medicinis cordialibus & Cantica. Venetiis, 1544, 1555. *in-fol. Basileæ*, 1556. *in-fol. Venetiis*, 1500. *in-4to.*

De removendis nocumentis quæ accidunt in regimine sanitatis. Venetiis, 1547. *in-fol.*

Tractatus de Syrupo acetoso. Venetiis, 1547.

De corde ejusque facultatibus Libellus. Lugduni, 1559. *in-8vo.*

De Animalibus.

De Febribus Tractatus quatuor. Extant in opere Veneto.

De Tinctura Metallorum. Francof. 1550, *in-4to.*

Chymicus Liber, Porta elementorum dictus. Basil. 1572. *in-8vo.*

On croit les deux derniers Ouvrages supposés.

AURELIANUS. *Voyez* Cælius Aurelianus.

AUSONE, (Jules) célèbre Médecin du IV. siécle, fut pere du Poëte *Ausone*. Il étoit de Bazas, & s'établit à Bordeaux. Jules Ausone étoit un homme d'un grand mérite, & s'il ressembloit au portrait qu'en fait son fils, on peut dire qu'il étoit un reste du siécle d'or. Il étoit uniforme dans toute sa conduite. Il offroit *gratis* ses soins à tous ceux qui vouloient en profiter, & travailloit à répondre à la bonne opinion qu'on avoit de lui; mais il ne jugeoit jamais avantageusement de ce qu'il faisoit. Il haïssoit les procès, & il se contentoit de conserver son bien sans l'augmenter ni le diminuer. Il ne voulut jamais être ni témoin ni accusateur contre la vie de personne; il étoit sans envie & sans ambition, & il mettoit les juremens & le mensonge dans un même dégré. Il ne se laissa jamais entraîner dans aucune conjuration ni dans aucune cabale, & il observoit religieusement les loix sacrées de l'amitié. Il faisoit consister la félicité, non à posséder ce qu'on désiroit, mais à ne désirer pas ce qui ne pouvoit procurer le bonheur. Il ne cherchoit point à approfondir les secrets d'autrui; il n'inventoit jamais de faux bruits pour ternir la réputation de son prochain, & il gardoit le silence, quand les vérités qu'il savoit, pouvoient être desavantageuses. Il ne croyoit que de n'avoir pas commis de fautes, fut une chose qui méritât de la louange, & il estimoit plus les bonnes mœurs que les loix, c'est-à-dire, qu'il faisoit une bonne action parce qu'elle étoit bonne, & non pour se conformer aux loix. Il entretint fidélement la foi conjugale pendant 45 ans qu'il fut marié. On le comparoit aux anciens Sages de la

Gréce, & il s'étoit réglé ſur eux dans les choſes les plus difficiles, en faiſant ce qu'ils avoient enſeigné; il s'étudioit bien plus à vivre en ſage qu'à parler en ſage. Il étoit éloquent en Grec plus qu'en Latin. On ne doit donc pas s'étonner de l'éloge que ſon fils lui a donné après ſa mort:

Ut nullum Auſonius, quem ſectaretur, habebat,
Sic nullum, qui ſe nunc imitetur, habet.

On a remarqué qu'il a été honoré de pluſieurs emplois conſidérables ſans avoir la peine de les exercer, & qu'il mourut à l'âge de 90 ans, ſans avoir reſſenti les incommodités de la vieilleſſe. Il marchoit encore ſans bâton, & n'avoit dans aucun de ſes membres ni défaut ni infirmité. Il écrivit en Latin quelques Ouvrages de Médecine, deſquels Vindicianus & Marcellus parlent avec éloge. Scaliger aſſure qu'il fut Médecin de l'Empereur Valentinien, avant même que ſon fils fût fait Précepteur de Gratien; mais on ne trouve de cela aucune preuve dans Auſone.

Son fils lui dreſſa un éloge funébre qui commence ainſi:

Nomine ego Auſonius, *non ultimus arte medendi,*
Et mea ſi noſſes tempora, primus eram.
Vicinas urbes colui, patriâque, domoque,
Vaſates patria, ſed lare Burdigalam, &c.

AUTOLICUS, grand-pere d'Uliſſe, qui paſſe chez les Poëtes pour avoir entendu la Médecine, auſſi-bien que ſes fils. Ce furent eux qui arrêterent, par des enchantemens, le ſang qu'Uliſſe perdoit, ayant été bleſſé par un ſanglier.

Uliſſe lui-même eſt mis au rang des Médecins: il ſe ſervit utilement du *Moly*, que Mercure lui avoit indiqué, pour ſe garantir des charmes de Circé. L'on étoit anciennement ſi prévenu que les Héros de la guerre de Troye devoient tous être Médecins, qu'on a attribué à quelques-uns de guérir des maladies, même après leur mort. Philoſtrate rapporte ceci de Proteſilaüs.

C

B.

BACCANELCIUS, (Jean) Médecin, natif de Regio, étoit en réputation dans le seiziéme siécle. Il avoit la stature fort petite, mais l'esprit vaste & étendu : son corps mal bâti & mal composé, sembloit être un effet de la nature négligente dans sa formation ; &, sans doute, la production matérielle ne fut si informe, que parce que cette même nature s'étoit uniquement occupée à enrichir son sujet des plus éminentes qualités de l'esprit. Nous avons quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin :

De Consensu Medicorum in curandis morbis. Libri IV. Venetiis, 1553. *Lugduni*, 1558, 1572, *in*-16.

Item. *De Consensu Medicorum in cognoscendis simplicibus*, *Liber I.*

BACCHIUS, Médecin, sectateur d'Hérophile, qui avoit écrit un Livre intitulé : *Des choses les plus remarquables concernant Hérophile & ceux de sa secte.*

BACCHUS, Roi d'Assyrie, de Lybie & des Indes, a été regardé par les Habitans de ces Pays, comme le premier Auteur de la Médecine, soit pour avoir découvert les vertus du Lierre, soit pour avoir enseigné l'usage du vin. Cette derniére raison fait croire qu'il étoit le même que Noë ; mais caché sous les voiles de la fable. L'Histoire de la Médecine fournit plusieurs autres traits semblables, qui cependant se peuvent rapporter aux anciens Patriarches.

BACCIUS ou BACCIO, (André) Médecin natif de Saint-Elpidio dans la Marche d'Ancone, vivoit encore en 1586. C'étoit un homme d'un grand jugement & d'une admirable érudition. Il professa la Médecine à Rome, où il fut domestique du Cardinal Ascanio Colomna, & ensuite premier Médecin du Pape Sixte V. Il aquit beaucoup de réputation dans ce poste ; mais il s'en aquit une plus durable par ses beaux Ouvrages qui conserveront son nom à la postérité : les plus recherchés sont :

De Thermis Libri VII. Venetiis, 1571, 1588. *in-fol. Romæ*, 1622.

De Balneis Oppidi Bergomatis. Bergomi, 1583. *in-4to.*

De naturali Vinorum Hiſtoria, de Vinis Italiæ & de conviviis antiquorum, Libri VII. Romæ, 1596. *Francof.* 1607. *in-fol.*

De Gemmis ac Lapidibus pretioſis, eorum viribus & uſu. Francf. 1603. *in-8vo.*

Il compoſa ce dernier Ouvrage en Italien, ainſi que les deux ſuivans, qui ont auſſi été mis en Latin ſous ces titres :

De magna beſtia Alce, ejuſque proprietatibus liber. Sturgardiæ, in-8vo.

De Cornu Monocerotis. Venetiis, 1566. *in-4to.*

Nous avons encore de la façon de Baccius :

De Venenis & Antidotis. Romæ, 1586. *in-4to.*

Tabula ſimplicium Medicamentorum. Romæ, 1577. *in-4to.*

Epiſtola ad Marcum Oddum de dignitate Theriacæ.

Altera ad Antonium Portium, quænam ratio ſit Viperinæ carnis in Theriaca.

BACCIUS ou BACK, (Jacques) Médecin à Rotterdam ſa Patrie. On ne ſait rien de ſa vie. Manget cite de lui les deux Ouvrages ſuivans : une Lettre Latine, où il traite pluſieurs queſtions touchant la pierre & la gravelle.

Diſſertatio de Corde Rotterodami, 1648. *in-12. Lugd. Batavor.* 1664. *in-12. Rotterod.* 1671.

BACHTISHUA, (George) Médecin Indien, Chrétien de religion, vivoit dans le VIII. ſiécle; il excelloit dans la connoiſſance des Langues Perſanne & Arabe. Almanſor, Calife de Bagdat, aujourd'hui Babilone, le fit venir à ſa Cour au ſujet d'une maladie dangereuſe, dont il craignoit les ſuites; & Bachtishua y ſoutint, par d'heureux ſuccès, l'opinion avantageuſe qu'on avoit conçue de lui. Le Prince le traita avec beaucoup de bienveillance, & après ſa guériſon, il l'occupa à la traduction de pluſieurs livres de Médecine. Depuis, ce Médecin ayant demandé congé pour retourner en ſon Pays, à cauſe de quelques infirmités qui lui étoient ſurvenues, le Calife qui avoit reſſenti l'agréable effet de ſes bons ſoins, ne lui en accorda la permiſſion qu'après l'avoir comblé d'honneur, & recompenſé ſes ſervices par un préſent de dix mille piéces d'or.

La Médecine étoit héréditaire dans la famille de Bachtishua, ainſi qu'elle l'avoit été auparavant dans celle d'Hippocrate & de quelques autres Médecins illuſtres : on tranſmettoit alors à ſes deſcendans, comme un dépôt ſacré,

les connoissances particuliéres qu'on avoit aquises; & celui dont nous parlons, eut dans sa postérité jusqu'à la quatriéme génération, autant d'excellens Médecins que de descendans. Bachtishua son fils, entre autres, fut très-considéré à la Cour du Calife Rashid, successeur d'Almansor. Ce Médecin y fut appellé au sujet d'une apoplexie dont le Calife fut attaqué; il proposa la saignée comme le reméde le plus convenable; mais Mahomed Alomin, l'aîné des fils du Prince, s'y étant opposé, le jeune Bachtishua ne vint à bout de faire prévaloir son opinion, que par l'appui d'un autre fils du Calife, nommé Almamon: &, en effet, ce reméde réussit & débarrassa le Prince du fâcheux accident qui menaçoit ses jours. Ensuite de cette cure, Bachtishua fut fait premier Médecin de Rashid, avec un appointement annuel de cent mille dragmes, qui revient à peu près à la somme de quarante mille de nos livres.

BACON, (Roger) Cordelier, Anglois de nation; contemporain d'Albert le Grand, est le premier qui a introduit la Chimie dans les Pays Occidentaux. Cette science y étoit si peu connue de son tems, qu'il rapporte que trois seules personnes en étoient instruites, parmi lesquelles il nomme le célébre Pierre de Maharncourt, natif de Picardie, dit le Maître des expériences.

Bacon nâquit à Ilchester, ou aux environs, l'an 1214. Il commença ses études à Oxford; puis étant allé à Paris pour les achever, il s'y distingua par son esprit & l'étendue de ses connoissances sur les Mathématiques & la Philosophie: on dit même qu'il y enseigna publiquement la Théologie. Etant de retour à Oxford, il s'appliqua avec un tel succès à l'étude des Langues, que peu de tems après il composa une Grammaire Latine, Gréque & Hébraïque. Cet homme, qu'on peut appeller le prodige de son siécle, poussa l'étude de la Philosophie aussi loin que le permettoit l'esprit humain: son Traité d'Optique est un chef-d'œuvre: il inventa les Microscopes, les Télescopes, les Miroirs ardens, & ceux qui renversent les objets. Il doit encore être regardé comme le seul Astronome de son siécle; & la connoissance qu'il avoit de la Mécanique étoit si profonde, qu'après Archimede il a été le premier qui l'ait possédé à fond. Il fit voir, par des machines qui se mouvoient d'elles-mêmes, les merveilleux effets des corps élastiques; les Automates paroissoient entre ses mains des êtres animés; & comme si les loix du ressort eussent été

gouvernées par l'artificieuſe diſpoſition de ſes Ouvrages, elles ſe prêtoient à la vivacité de ſon génie, qui, chaque jour, inventoit de nouvelles machines. Bacon ſavoit ſi bien aſſujettir la nature ſous les régles de l'art, qu'il exécutoit des choſes beaucoup plus ſurprenantes que les prodiges qu'on attribue aux Magiciens. Il prouve par des expériences qu'un homme inſtruit des loix qu'obſerve la nature, eſt en état de produire des effets qu'il leur eſt impoſſible d'imiter avec leurs charmes, leurs ſortiléges & leurs preſtiges. On lui attribue l'invention de la poudre à canon; mais quelques-uns la lui diſputent: ce qui prouve qu'il l'a connue, ce qu'il dit que l'on peut imiter par art le tonnerre & les éclairs; car le ſouffre, le nitre & le charbon, qui ſéparés, ne produiſent aucun effet ſenſible, éclatent avec grand bruit lorſqu'on les mêle dans une proportion convenable, qu'on les enferme dans un lieu étroit, & qu'on y met le feu. On ne peut certainement décrire la poudre à canon avec plus de préciſion; & au témoignage du Docteur Freind, page 289 de ſon Hiſtoire de la Médecine, c'eſt faire tort à Bacon que de lui diſputer cette découverte. Voici comme s'explique le Médecin Anglois : *Eſt etiam mirabile in Chymia inventum, in quod is inciderit, ars in quam pulveris pyrii conficiendi; compoſitionis enim materia omnis ab illo deſcribitur, effectuſque ejus ſtupendi, fragor atque lumen. Mira hæc profecto reperta ſunt, quæ vir unus ità rudi in ſæculo, nullo uſus magiſtro, è mente propria in lucem proferat : ſed magis adeò mirandum eſt, hujuſmodi inventa usque eò potuiſſe celari, ut ſequentibus ſæculis alii orirentur homines, qui pro ſuis vendicarent ea quæ haud alii quam Baconi adſcribi debeant.*

Bacon ne fut pas plutôt de retour en Angleterre, qu'il y fut accuſé de magie : on alla même plus loin qu'aux accuſations; car cet Homme illuſtre ſe vit expoſé aux inſultes & aux caprices de l'ignorance qui avoit la puiſſance en mains. Pourroit-on croire qu'un homme qui a détruit avec tant de force, les folles prétentions de ceux qui ajoutent foi à la Magie, eut été lui-même traité de Magicien, & empriſonné comme tel? A la vérité, il falloit un génie ſupérieur pour ſe faire jour à travers les ténébres que l'ignorance avoit repandues ſur le treiziéme ſiécle; tout ce qui étoit ſurprenant paroiſſoit ſurnaturel, & le peuple abruti par l'oiſiveté & preſqu'incapable de ſavoir, donnoit tête baiſſée dans les ſoupçons de Magie, qui n'étoient que

trop

trop ſouvent appuyés par la conduite de ceux qui avoient du pouvoir dans les Magiſtratures. Delà vint cette malheureuſe fatalité qui mit tant de grands hommes en butte aux traits malins de l'injuſtice & de la calomnie.

Bacon mourut à Oxford l'onze de Juin de l'an 1292. Il a été le plus grand homme de ſon tems, &, peut-être, qu'on pourroit le mettre en parallèle avec les Auteurs les plus célébres qui ont paru après lui. Il eſt étonnant, vu l'ignorance du ſiécle où il vivoit, qu'il ait pu aquerir des connoiſſances auſſi univerſelles ſur toutes ſortes de ſujets. Ses Ouvrages ſont écrits avec tant d'élégance, de préciſion, de force, & contiennent des obſervations ſi juſtes & ſi exactes ſur la Nature, qu'il n'a point d'égal parmi les Chimiſtes anciens. Il a compoſé pluſieurs Traités, dont quelques-uns ſont perdus ou cachés dans les Bibliothéques de quelques Particuliers. Ceux qui regardent la Chimie, conſiſtent en deux petites piéces, qu'il compoſa à Oxford & qu'on a imprimées, & en quelques Manuſcrits que l'on voit dans la Bibliothéque publique de Leyde, où ils ont été tranſportés d'Angleterre parmi les Manuſcrits de Voſſius. Voici les titres des Ouvrages de Roger Bacon :

Tractatus duo de Chemia.
De Alchemia Libellus, cui titulum fecit Speculum Alchemiæ.
De Secretis Artis atque Naturæ operibus, & de nullitate Magiæ.
Theſaurum Chymicum.
Specula Mathematica.
Medulla Alchemiæ. 1608. *in-8vo.*
De Arte Chemia ſcripta.
Breviarium de dono Dei.
Verbum abbreviatum de Leone viridi.
Secretum ſecretorum Naturæ, de Laude Lapidis Philoſophorum.
Tractatus trium verborum.
Epiſtola de modo miſcendi.
Epiſtola ſecretiſſima de ponderibus.
Speculum Secretorum.

On trouve dans ſes Ouvrages pluſieurs fameuſes découvertes dans les Mécaniques, la Magie naturelle, & pluſieurs autres Arts, que l'on a fauſſement attribuées aux Auteurs modernes, & regardées, ſans aucun fondement, comme l'effet de la Magie criminelle.

Bacon a encore compoſé un Ouvrage intitulé :

De retardandis Senectæ accidentibus & conservandis Sensibus. Il est dédié au Pape Nicolas IV. qui avoit été Général des Franciscains. L'Auteur a ramassé dans cet Ouvrage tout ce que les Auteurs Grecs & Arabes avoient écrit sur ce sujet, & il y a joint différentes observations.

BACQUERRE. (Benoit de) On a de ce Médecin, dont on ne sait rien d'ailleurs, un Ouvrage très-estimé, intitulé :

Senum Medicus. Coloniæ, 1673. *in-8vo.*

BAERLE, (Gaspar van) Docteur en Médecine, naquit à Anvers le 12 Février 1584. Il enseigna la Logique dans l'Université de Leyde, & puis la Philosophie morale dans l'Ecole d'Amsterdam. Il paroit que ce fut par ces talens qu'il se distingua davantage; au moins ne voit-on pas ce qu'il a fait dans la Médecine. Il excelloit d'ailleurs dans la Poësie, & il a composé plusieurs Ouvrages en ce genre. Comme il étoit du parti des Remontrans, il lui rendit beaucoup de service dans le Sinode de Dordrecht en 1618. Il mourut à Amsterdam le 14 Janvier de l'an 1648.

BAERSDORP, (Cornille) Médecin de l'Empereur Charles V. nâquit à Ter-goes en Zélande. Il mourut à Bruges en 1565. où il fut enterré dans l'Eglise Cathédrale. On y voit encore aujourd'hui son Epitaphe sur une pierre bleue, qui ci-devant étoit ornée d'ouvrages en cuivre :

> Cy gist Messire Cornille de Baesdorp, Chevalier, en son vivant Conseiller & Archi-Médecin du feu Empereur Charles V. & de Madame Leonore Reyne de France, & de Marie Reyne de Hongrie, qui mourut le 24 de Novembre en l'an 1565. & Dame Anne de Mosscheroen, sa Compagne, laquelle trépassa le . . . . .

Baersdorp a donné au Public :

Methodus universæ Artis Medicæ, in partes quinque dissectæ. Brugis, 1538. *in-folio.*

BAGLIVI, (George) savant Médecin & Professeur dans la Sapience de Rome, étoit de la Société Royale de Londres. Il étudia à Naples avec beaucoup de succès; puis il voyagea par toute l'Italie, tant pour s'instruire dans les Hôpitaux par l'observation des maladies, que pour voir quel étoit l'état de la Médecine dans les Academies. A son rapport, la passion pour les systêmes avoit produit un bouleversement fatal à l'ancienne doctrine;

l'étude de la Nature étoit négligée; & pour avoir trop déféré aux idées chimériques d'une raiſon, qui chancéle toujours quand elle n'eſt pas guidée par la Nature elle-même, la Science de guérir n'étoit plus qu'un monſtrueux aſſemblage d'opinions ridicules, ſoutenues par l'entêtement ou par la honte d'avouer ſes fautes. Après avoir employé quelques années en voyages, Baglivi ſe retira à Rome, où le Pape Clément XI. lui conféra la leçon de Théorie. Ce grand Médecin, jaloux de la protection dont le ſouverain Pontife l'avoit honoré; mais plus jaloux de faire ſentir qu'il l'avoit méritée, fit voir par une application extraordinaire, combien judicieux avoit été le choix du Pape pour remplir cette Chaire. Il attiroit des écoliers de toute part; l'éloquence Romaine, qui lui étoit naturelle, donnoit du poids & de la grace aux plus petites choſes qui ſortoient de ſa bouche; la matiére de ſes ſavantes leçons étoit tirée d'après ce que l'expérience avoit confirmé cent fois; en un mot, on l'auroit pu décorer du titre d'un autre Hippocrate Romain, digne Succeſſeur de Celſe, qui le premier fut illuſtré de ce beau nom.

Baglivi mourut au commencement du dix-huitiéme ſiécle, avant l'âge de 40 ans, au grand regret des Savans, après avoir donné au Public ſes admirables Ouvrages: mais à voir ce qu'il nous a laiſſé, que n'en pouvoit-on pas attendre, ſi le Ciel lui eut accordé de plus longs jours? Voici les titres des Ouvrages de ce Médecin:

Praxeos Medicæ, Libri duo.

Specimen quatuor librorum de fibra motrice & morboſa.

On y a joint quelques fragmens, qui ſont encore de ſa façon.

BAILLOU, (Guillaume de) célébre Médecin, nâquit vers l'an 1538. d'une famille conſidérable du Perche. Il vint étudier à Paris, où il reçut le bonnet de Docteur en 1570. Pendant ſa Licence il fit paroître, dans les diſputes, tant de force & de vivacité d'eſprit, qu'on l'appelloit ordinairement dans l'Ecole, *le Fléau des Bacheliers.* Il fut Doyen de cette Faculté en 1580. & la réputation qu'il aquit dans l'exercice de ſa Profeſſion, le fit beaucoup conſidérer du Roi Henri le Grand, qui le choiſit en 1601. pour être premier Médecin du Dauphin ſon fils. Mais ce ſavant Homme préféra le calme de la vie privée aux honneurs de la Cour, & il s'appliqua à compoſer pluſieurs beaux Ouvrages, qui ont été mis au jour long-tems après

ſa mort, & commentés par Mr. Jacques Thevart ſon petit neveu. Baillou mourut étant le plus ancien Docteur de la Faculté de Médecine en 1616. âgé de 78 ans. Ses Ouvrages portent pour titre : *Conſiliorum medicinalium, Libri duo. Pariſiis*, 1635. *in-4to.* Ils renferment, entr'autres, un petit Traité *de Calculo*, très-utile & très-eſtimé.

BAILLY ou BAILLIF, (Roch le) en Latin *Balliſius*, connu ſous le nom *de la Riviére*, Médecin très-eſtimé vers l'an 1580. Il étoit natif de la Ville de Falaiſe en Normandie, Médecin ordinaire du Roi Henri IV. puis de Mr. de Mercœur, &c. & Seigneur de la Riviére. Il s'aquit beaucoup de réputation par ſon ſavoir; mais ſa maniére particuliére d'exercer la Médecine, ſuivant les principes de Paracelſe, lui ſuſcita des critiques & des envieux; il ſe vit même obligé de faire l'apologie de ſa doctrine. Le Bailly ſavoit auſſi les Belles-Lettres & la Philoſophie. Il publia en 1578. un Traité intitulé :

Demoſterion, ſeu Aphoriſmi CCC. continentes Summam doctrinæ Paracelſicæ. Pariſiis, 1578. *in-8vo.*

Cet Ouvrage eſt en Latin & en François. Il donna encore en 1579.

Reſponſio ad Quæſtiones propoſitas à Medicis Pariſienſibus. Et en 1580. un Traité de la Peſte. Il mourut à Paris le 5 Novembre 1605.

BALAMIO, (Ferdinand) Sicilien, fut Médecin du Pape Leon X. de qui il reçut de grandes marques d'eſtime. Il n'étoit pas moins inſtruit dans les Belles-Lettres que dans la Médecine, & il cultivoit la Poëſie & l'érudition Gréque avec beaucoup de ſuccès. Il fleuriſſoit à Rome vers l'an 1555. Il a traduit du Grec en Latin pluſieurs Opuſcules de Galien, qui ont été imprimés ſéparément, & que l'on a réunis dans l'édition des Oeuvres de Galien, faite à Veniſe en 1586. *in-folio.*

BALBIAN, (Juſte) Docteur en Médecine, étoit d'Aloſt en Flandres. Il exerça ſa Profeſſion à Goude, où il embraſſa le Calviniſme. Il mourut dans cette Religion, & fut inhumé dans le Temple principal de la même Ville de Goude. Voici ſon Epitaphe :

Singulos dies, ſingulas vitas puta.
JUSTI à BALBIAN, Flandri, Aloſtani, Philo-Chymici, ejuſque hæredum Sepulchrum.
Ille heri, ego hodie, tu cras.
Obiit anno 1616.

Balbian a composé les Ouvrages suivans :

Nova ratio Praxeos medicæ. Venetiis, 1600.

Tractatus VII. de Lapide Philosophico. Antuerpiæ, 1600.

On trouve un Cornille Balbian, Médecin. Il nâquit en Flandres, & vêcut en Italie. Nous avons de lui :

Speculum Chimicum. Romæ, 1629.

BALDE BALDI ou BALDUS BALDIUS, de Florence, Médecin célébre, qui a été en estime à Rome en 1630. & 1640. Il y eut l'avantage de devenir Médecin ordinaire du Pape ; mais ce ne fut pas pour long-tems, étant mort quelques mois après d'une maladie contagieuse. Il a laissé quelques Ouvrages :

Prælectio de Contagione Pestifera.

Disquisitio Iatro-physica.

De loco affecto in Pleuritide.

Vander Linden fait mention d'un Camille Baldi, Médecin, natif de Bologne, qui a écrit les Ouvrages suivans :

In Physiognomica Aristotelis Commentarii. Bononiæ, 1621.

De humanarum propensionum ex temperamento prænotionibus. Bononiæ, 1629. *in-4to.*

De naturali ex unguium inspectione præsagio. 1629. *Bononiæ, in-4to.*

BANISTER, (Richard) Chirurgien Anglois, de qui nous avons une description anatomique de l'Oeil, qu'on trouve dans la premiére partie de son Ouvrage intitulé :

Traité merveilleux des Yeux, contenant la connoissance & la cure de onze cens treize maladies, auxquelles cette partie & les paupiéres sont sujettes. Londres, 1622.

BANZERUS, (Marc) né à Ausbourg l'an 1592. de George Banzerus, Orfévre & Lapidaire, étudia en Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur à Basle en 1606. Il fut en 1619. dans le Collége des Médecins à Ausbourg, & il y exerça sa Profession pendant plusieurs années. Son attachement à la Religion Luthérienne l'obligea d'abandonner sa Patrie, & de fuir de Ville en Ville. Il mourut dans celle de Wittemberg, où il eut une Chaire de Professeur en Médecine en 1664. âgé de 74 ans. On a de lui un Traité de Remédes qui est estimé : il est intitulé :

Fabrica Receptarum. Aug. Vindelic. 1622. *in-8vo.*

BARBEYRAC, (Charles) natif de Ceireste, petite Ville de Provence, a été un des plus savans & des plus illustres Médecins de l'Europe dans le XVII. siécle. Son

pere, qui étoit Gentilhomme, laiſſa quatre fils qui prirent tous le parti des Lettres ou des Armes. Charles Barbeyrac qui étoit le troiſiéme, après avoir fait ſes humanités & ſa Philoſophie dans l'Academie de Die en Dauphiné, alla à Aix, Capitale de la Provence, où il commença d'étudier en Médecine; mais il en partit bientôt pour aller à Montpellier, où il crut faire de plus grands progrès. Il y continua ſes études avec beaucoup d'application, & y fut reçu Docteur le dernier d'Avril 1649. Son premier deſſein étoit d'aller s'établir à Paris; mais la réputation qu'il avoit aquiſe en fort peu de tems à Montpellier, & un mariage avantageux qu'on lui propoſa, le déterminerent à s'y arrêter. En 1658. il y eut des diſputes publiques à l'occaſion de deux chaires de Profeſſeur vacantes par la mort de Jacques Duranc & du célébre Lazare Riviére. Charles Barbeyrac ſe mit ſur les rangs, quoique la Religion Proteſtante, dont il faiſoit profeſſion, ne lui permît pas d'y prétendre. Il n'avoit en cela d'autre vue que de faire connoître de plus en plus, ſon mérite. Ces diſputes lui firent beaucoup d'honneur, & ſa réputation augmenta ſi fort, qu'il fut en peu de tems le Médecin de Montpellier le plus employé. Elle ſe répandit bientôt dans le Royaume & dans les pays étrangers. On le conſultoit de toutes parts pour les cas les plus difficiles, & on l'appelloit ſouvent en pluſieurs Villes des plus conſidérables du Royaume. Mademoiſelle d'Orléans voulut l'avoir auprès d'elle : il refuſa cet emploi, préférant ſa liberté aux avantages qu'il auroit trouvés à la Cour. Le Cardinal de Bouillon le fit ſon Médecin ordinaire par Brevet, avec une penſion de mille livres, quoiqu'il ne fût pas obligé d'être auprès de ſa Perſonne. C'étoit principalement en reconnoiſſance des ſervices qu'il en avoit reçus pendant le ſéjour que Son Eminence avoit fait en Languedoc. La plupart des Etudians, dont il y a toujours un grand nombre à Montpellier, tâchoient, autant qu'il leur étoit poſſible, de profiter de ſa converſation. Il y en avoit dix ou douze qui l'accompagnoient tous les jours chez ſes malades.

Barbeyrac avoit ſur beaucoup de maladies des idées toutes nouvelles, mais claires & ſolides; ſa pratique étoit admirable, fort ſimple & fort aiſée; il l'avoit débarraſſée de quantité de Remédes inutiles qui étoient en uſage avant lui, & qui ne ſervoient qu'à fatiguer les malades. Il n'en employoit qu'un petit nombre de choiſis & des plus efi-

caces; & c'étoit si à propos, que jamais Médecin n'a eu des succès plus heureux & plus surprenans. Il n'a laissé aucun Ecrit, ni même des Observations. Il étoit extrêmement desintéressé & charitable, & visitoit également les pauvres & les riches. Le célébre Locke, qui avoit connu particuliérement Barbeyrac à Montpellier, & qui étoit bon ami de Sydenham, disoit qu'il n'avoit jamais vu deux hommes plus ressemblans dans la doctrine & dans les maniéres. Enfin, après avoir soutenu pendant près de cinquante ans, sans la moindre interruption, une très-grande réputation, il mourut d'une fiévre continue qui dura 18 jours, le sixiéme Novembre 1699. dans sa soixante-dixiéme année. Il a laissé un fils qui est Docteur en Médecine, & Tréforier de France à Montpellier, & deux filles.

Nous avons de lui un Ouvrage qui a été imprimé à Amsterdam en 1731. & qui porte pour titre:

Dissertations nouvelles sur les maladies de la Poitrine, du Cœur, de l'Estomac, des Femmes, vénériennes, & quelques maladies particuliéres.

BARNERUS, (Jacques) d'Elbing, Ville de Prusse, Professeur en Philosophie & en Médecine, né en 1641. publia en 1674. un Prodrome du nouveau Sennert, *in-4to.* & en 1675. un Traité sur l'Esprit de vin. Il avoit plusieurs autres Ouvrages prêts à paroître; mais on ne sait s'ils ont vu le jour.

BARONIUS ou BARONIO, (Vincent) natif de Meldola dans la Romandiole, a été un célébre Médecin. Il a vécu vers l'an 1630. & a laissé divers Ouvrages qui ont beaucoup contribué à sa réputation.

BARRELIER (Jacques) naquit à Paris en 1606. d'une famille noble. Il s'appliqua à la Médecine, sans vouloir recevoir les dégrés de Docteur, & entra dans l'Ordre des Dominicains en 1635. Sa plus grande application fut toujours pour la Botanique; & pour la perfectionner, il fit de longs voyages en France, en Espagne & en Italie. Quelques-uns de ces voyages se firent par ordre de Gaston Duc d'Orléans. Barrelier entretenoit d'ailleurs une très-grande correspondance avec tous les Botanistes de son tems, & il en recevoit des avis. Son dessein étoit de publier une collection de toutes les Plantes qu'il avoit recueillies. Il en avoit fait graver plusieurs planches, & lui-même en avoit encore dessiné un grand nombre, selon la méthode

de Tournefort, avec les fleurs, les fruits & les semences. Il mourut pendant qu'il travailloit à cet Ouvrage en 1672. mais Mr. Antoine de Jussieu, Médecin François, publia l'Ouvrage de Barrelier sous le titre de

Plantæ per Galliam, Hispaniam & Italiam observatæ, 1714. *in-folio.*

BARTHIUS, (Michel) Médecin du seiziéme siécle, de qui nous avons deux épitres adressées à Christophe Pithopœus. Elles ont été imprimées avec d'autres Ouvrages à Francfort en 1598.

BARTHOLETUS, (Fabrice) nâquit à Bologne en 1588. & professa la Médecine à Pise. Il mourut en 1632. On a de lui un Ouvrage intitulé :

Anatomica humani Microcosmi descriptio. Bononiæ, 1619. *in-folio.*

BARTHOLIN, (Gaspar) Médecin, a été en estime vers l'an 1625. Il étoit de Malmuyen, petite Ville dans la Scanie, alors au Roi de Dannemarc, & aujourd'hui à celui de Suéde, où il nâquit en 1585. Le désir d'apprendre le fit parcourir presque toute l'Europe : en 1606. il fut reçu Maître ès Arts à Wirtemberg, & en 1611. Docteur en Médecine à Basle. L'année suivante il professa la Rhétorique à Coppenhague, en 1613. la Médecine, qu'il quitta en 1624. pour enseigner la Théologie. Il mourut âgé de 46 ans, après avoir écrit plusieurs Ouvrages très-ingénieux :

Problematum Philosophicorum & Medicorum, Nobiliorum & Selectiorum miscellaneæ Propositiones. Albiæ, 1611. *in-4to.*

Opuscula quatuor singularia. I. De unicornu ejusque affinibus & succedaneis. II. De Lapide Nephritico & Amuletis præcipuis. III. De Pygmæis. IV. De Studio medico inchoando, continuando & absolvendo. Hafniæ, 1628. *in-8vo.*

Anatomicæ Institutiones corporis humani, utriusque sexûs historiam & declarationem exhibentes. Albiæ, 1611, *in-8vo. Rostochii.* 1632. *in-8vo.*

Syntagma Medicum & Chirurgicum.

Systema Physicum.

BARTHOLIN, (Thomas) fils de Gaspar, nâquit à Coppenhague en 1616. A l'exemple de son pere, il voyagea très-long-tems ; puis ayant mis fin à ses courses laborieuses, il vint à Basle où il reçut le bonnet de Doc-

teur en Médecine l'an 1645. Le Roi de Dannemarc, qui honoroit dans les mérites du fils la mémoire d'un pere ſavant, lui conféra la leçon d'Anatomie à Coppenhague en 1646. & il s'y fit une grande réputation, par la découverte des vaiſſeaux limphatiques, dont il s'attribua la gloire. Mais Olaus Rudbeckius & Joliffe la revendiquent, & rendent ſes prétentions un peu ſuſpectes. Rudbeckius publia ſes Obſervations à peu près dans le même tems que celles de Bartholin parurent. Joliffe n'avoit encore rien imprimé; mais il avoit communiqué la même découverte à ſes amis. Ces trois Anatomiſtes ayant travaillé en même-tems, annoncé en même-tems la même choſe, il ſemble qu'on ne peut refuſer à aucun d'eux l'honneur de l'invention. Voici ce qu'ils trouverent: ils apperçurent un nombre infini de petits vaiſſeaux répandus dans tout le corps, mais particuliérement dans le bas ventre, qui portent une liqueur qui n'eſt point colorée dans le reſervoir du Chyle, ou même dans les veines, où elle ſe mêle avec le ſang.

En 1652. ou 1653. Thomas Bartholin fit imprimer une Apologie pour ſes découvertes anatomiques contre Jean Riolan, Médecin de Paris. Il a encore compoſé divers autres Ouvrages de Médecine, & entre autres un Traité de l'Uſage de la Neige qu'il publia en 1661. avec une Diſſertation ſur la figure de la Neige de la façon d'Eraſme Bartholin ſon parent. Voici les titres des principaux Ouvrages de notre Auteur:

Anatomia ex Caſpari Bartholini parentis Inſtitutionibus.

Anatomica Aneuriſmatis diſſecti Hiſtoria. Panormi, 1644.

De Lacteis Thoracicis in homine brutiſque, nuperrimè obſervatis Hiſtoria anatomica. Hafniæ, 1652. *Lond.* 1652. *Pariſ.* 1653. *& alibi.*

Hiſtoria nova Vaſorum lymphaticorum.

Dubia anatomica. Hafniæ, 1653. *Pariſiis*, 1652.

Defenſio Vaſorum Lacteorum. Hafniæ, 1653.

Opuſcula anatomica. 1670.

Hiſtoriarum anatomicarum Centuriæ VI. Hafniæ, 1654, 1657.

Vindiciæ Anatomicæ. Hafniæ, 1648.

De Anatome practica ex cadaveribus morboſis adornanda.

De Pulmonum ſubſtantia & motu, Diatribe. Haf. 1663. *Lug. Batav.* 1672.

Bartholin mourut âgé de 49 ans, & laiſſa deux fils, Gaſpar & Thomas, tous deux Docteurs en Médecine, &

dignes héritiers des vertus & de la réputation du pere & de l'ayeul, dont ils portoient les noms. Le premier donna pluſieurs Ouvrages de ſon pere. Il écrivit ſur les ovaires des femmes, ſur la génération, & ſur la ſtructure du diaphragme. Il paſſa pour avoir découvert le premier les conduits ſalivaires petits & inférieurs. Il a donné une méthode nouvelle de préparer les viſcéres pour la diſſection & les uſages anatomiques. Il a publié les ouvrages ſuivans:

De Ovariis mulierum. Romæ, 1677. *Amſtel.* 1678. *Nuremb.* 1679.

Epiſtola de Nervorum uſu in Muſculorum motu. Pariſ. 1676.

Diaphragmatis ſtructura nova. Pariſiis, 1676.

Adminiſtrationum anatomicarum Specimen. Francof. 1679.

Exercitationes miſcellaneæ. 1675.

BASILE, certain Médecin qui vivoit dans le XI. ſiécle & le commencement du XII. On dit que ſe couvrant d'un habit de Moine, il couroit le monde pour enſeigner les erreurs des *Bongomiles*, dont il étoit Chef; & qu'ayant fait ce métier durant plus de cinquante ans, il fut enfin pris à Conſtantinople, où l'Empereur Alexis Comnene l'ancien, le fit brûler vers l'an 1118. en expiation de ſes crimes.

BASILE, (Saint) un des Peres de l'Egliſe, qui pour être en état de ſoulager, par lui-même, les maux auxquels l'expoſoit ſa ſanté chancelante, s'appliqua à l'étude de la Médecine, & y réuſſit à ſon grand avantage. La connoiſſance particuliére qu'il avoit de cette Science, ſe fait aſſez remarquer dans ſes Ecrits; & ſemblable en cela à l'Evangeliſte ſaint Luc, il expoſe avec plus d'énergie & de préciſion que tout autre, les endroits de la ſainte Ecriture qui renferment quelques circonſtances rélatives à la Médecine.

BASILE VALENTIN paſſe communément pour avoir été Moine Bénédictin à Erfort, Ville Capitale de la Haute Thuringe, quoiqu'on ſoit bien informé qu'il n'y a jamais eu aucun Monaſtére de Bénédictins dans cette Ville. Les deux noms *Baſile Valentin* paroiſſent avoir été formés l'un du Grec, & l'autre du Latin, & n'être point ſes vrais noms. Il eſt difficile de fixer le tems dans lequel il a vécu; quelques-uns ont écrit qu'il avoit publié ſon Traité de l'Antimoine aux environs du douziéme ſiécle, d'autres qu'il naquit en 1394. d'autres enfin qu'il fleurit en 1415. Ce dernier ſentiment eſt le plus ſuivi.

Guainerus dit que ce Moine, grand Alchimiſte, après

avoir travaillé plusieurs années, ayant reconnu qu'il n'y avoit rien de si vain que les promesses que fait l'Alchimie, se mit à préparer des Médicamens & se fit Médecin. Le même Auteur ajoute qu'il avoit lui-même beaucoup profité des bons remédes découverts par ce Moine, dont il lui avoit communiqué la description. Il est certain que Basile Valentin établit le premier comme principes chimiques des mixtes, le sel, le mercure & le souffre, & qu'il a décrit le sel volatil huileux dont Silvius de Le Boé a parlé avec tant d'éloge & dont il se fait honneur, ainsi que de quelques autres découvertes moins anciennes. Il enrichit aussi la Médecine de plusieurs préparations d'Antimoine, & il est le premier qui ait fait prendre ce mineral intérieurement : on dit qu'ayant jetté hors de son laboratoire de l'Antimoine, dont il s'étoit servi dans la fusion de quelques métaux, il s'apperçut que des cochons qui en mangerent par hazard, en furent violemment purgés, & que peu de tems après, ils devinrent extrêmement gras ; ce qui lui fit venir la pensée d'éprouver ce reméde sur le corps humain, & il paroit par son Ouvrage intitulé : *Currus triomphalis Antimonii*, qu'il s'assura de son efficacité par une foule d'expériences.

On fait beaucoup de cas de ses Ecrits, & ils sont fort recherchés. On y a joint plusieurs morceaux qui ne sont assurément point de lui. Il a écrit en haut Allemand, & il n'y a qu'un très-petit nombre de ses Ouvrages traduits en Latin. On peut compter sur l'exactitude des expériences qu'il annonce, il est sincére ; quant à son stile, il est clair, intelligible & pur, excepté dans les endroits où il est question de ses Arcanes, & sur-tout de la Pierre Philosophale, alors il ne s'est pas piqué de plus de clarté que le reste de ses Confreres. Il paroit avoir beaucoup contribué à soutenir l'introduction de la Chimie dans la Médecine ; car après chaque préparation, il ne manque jamais d'en donner quelque usage médecinal. On pourroit faire voir, dit Mr. Julien Busson dans la Traduction Françoise du Dictionnaire universelle de Médecine, que Paracelse, Van Helmont, Lemery le Pere, & beaucoup d'autres Auteurs modernes d'une grande réputation, doivent la plus grande partie de ce qui est estimable dans leurs Ecrits à Basile Valentin ; en sorte que ce n'est pas sans raison qu'il passe pour le Pere de la Chimie moderne, & pour le Fondateur de la Pharmacie Chimique.

Ses Ouvrages Chimiques sont:

Azoth; sive Aureliæ occultæ Philosophorum, materiam primam & decantatum illum lapidem philosophicum filiis Hermetis, solidè, perspicuè & dilucidè explicantes, &c. Francof. 1613. *in-4to.*

Opus ad utrumque.

De magno Lapide antiquorum sapientium.

Practica, unà cum duodecim clavibus & appendice.

Apocalypsis Chymica. Erf. 1624. *in-8vo.*

Currus triumphalis Antimonii. Amste. 1671. *in-12.*

Tractatus Chymico Philosophicus de rebus naturalibus metallorum & mineralium. Francof. 1696. *in-8vo.*

Chymische schrifften alle, &c. c'est-à-dire, tous les Ouvrages chimiques tant manuscrits qu'imprimés, &c. en haut Allemand.

Le Testament & les dernières volontés de Basile Valentin, avec ses opérations manuelles & un Traité des choses naturelles & surnaturelles. Lond. 1671. *in-8vo.*

BASSIANUS LANDUS, dit Bassiano Landi, Médecin, étoit de Plaisance en Italie. Il étudia à Padoue, puis il y enseigna avec un applaudissement universel. Il eut le malheur d'être assassiné dans cette Ville en 1562. Il se retiroit le soir du 24 Octobre chez lui, & il fut attaqué par un scélérat qui le perça de sept coups de bayonnette, dont il mourut le 31 du même mois. Landi avoit composé divers Ouvrages remplis d'érudition, tels que

De humana historia libri duo. Basil. 1542. *in-4to. Francof.* 1605. *in-8vo.*

De Incremento Libellus. Venetiis, 1556. *in-8vo.*

Iatrologia: dialogi duo, in quibus de universæ artis medicæ, præcipuè verò morborum omnium & cognoscendorum & curandorum absolutissimâ methodo disseritur. Venetiis, 1557. *in-4to. Basil.* 1543. *in-4to.*

De origine & causa pestis Patavinæ anni 1555. *Venetiis*, 1555. *in-8vo.*

Præfatio in Aphorismos Hippocratis.

De Vacuatione Liber.

Dialogus, qui Barbaro-Mastix, seu Medicus inscribitur, 1533.

BATEUS, (George) Anglois, étoit premier Médecin de Charles II. Roi d'Angleterre vers le milieu du dix-septiéme siécle. Nous avons une Pharmacopée qui porte son nom.

BATTUS, (Lievin) fils de Barthelemi natif d'Alost en

Flandres, & de Martine Biſſot, vint au monde en 1545. Il fut Profeſſeur en Médecine à Roſtock, Ville d'Allemagne dans le cercle de la baſſe Saxe, où il aquit beaucoup de bien & de réputation. Il mourut d'Apoplexie au mois d'Avril de l'an 1591. & laiſſa de ſa premiére femme, Anne Pogeltan, deux fils, ſavoir Lievin Battus, Avocat, & Conrad Battus, Médecin. Celui-ci voyagea en France, en Italie, en Allemagne; & s'étant arrêté à Baſle, il y mourut de la maniére du monde la plus ſurprenante; car dans le tems qu'il devoit ſe marier, il ſe laiſſa tomber le long d'un eſcalier, & ſe tua malheureuſement d'un couteau qu'il tenoit à la main, avec lequel il ſe bleſſa au ventricule. Cela arriva le 30 de Décembre de l'année 1605. qui étoit la trente-deuxiéme de ſon âge.

Nous avons de Lievin Battus quelques Lettres de Médecine imprimées avec d'autres à Francfort en 1611.

BAUDERON, (Brice) Médecin François, natif de Parci, dans le Comté de Charolois, a fleuri vers la fin du XVI. ſiécle & au commencement du XVII. Il travailla avec beaucoup de ſuccès à la compoſition des Médicamens, & il publia une Pharmacopée qui s'eſt aquis d'abord une grande autorité. Elle eſt en François. Il s'établit à Macon, & y pratiqua aſſez long-tems la Médecine. C'eſt de ce lieu-là qu'il date la préface d'un Livre Latin, qu'il fit imprimer à Paris l'an 1620. & dans laquelle il nous apprend qu'il avoit 80 ans, & qu'il pratiquoit la Médecine depuis 50. Il n'étoit plus en vie l'an 1623.

BAUHIN, (Jean) originaire d'Amiens, un des plus célébres Médecins de ſon tems & très-habile Chirurgien, aquit une grande réputation en France, en Angleterre & dans les Pays-Bas, où il fit quelque ſéjour : puis s'étant retiré à Baſle, il y exerça la Médecine & la Chirurgie avec grand ſuccès l'eſpace de 40 ans. Il mourut l'an 1582. qui étoit le 71me. de ſon âge, laiſſant deux fils, Jean & Gaſpar, héritiers de ſa ſcience & de ſa réputation.

Jean fut Médecin du Duc de Wirtemberg. Il a compoſé pluſieurs Ouvrages, comme :

De Aquis medicatis nova Methodus, quatuor Libris comprehenſa. Montisbeligardi, 1607, 1612. *in-4to.*

Memorabilis Hiſtoria Luporum aliquot rabidorum, qui circa annum 1590. *apud Mompelgartum & Beſſortum, multorum damno publicè graſſati ſunt. Montisbeligardi*, 1591. *in-8vo.*

De Plantis à divis sanctisque nomen habentibus. Basileæ, 1591. *in-8vo.*

De Plantis Absynthii nomen habentibus, &c. Montisbelig. 1593. *in-8vo.*

Gaspar Bauhin, qui n'étoit pas moins habile que son pere, servit aussi le Duc de Wirtemberg en qualité de premier Médecin. Il fut Professeur en Anatomie & en Botanique à Basle, où il mourut en 1623. âgé de 63 ans, y étant né en 1560. Il passa généralement pour un habile Anatomiste & un Botaniste curieux; cependant Riolan le traite d'homme vain, sans jugement & sans connoissance. „ Il se vante, dit-il, d'avoir apperçu en 1579. avant qu'au- „ cun Auteur en eût fait mention, la Valvule placée à „ l'entrée de l'Ileum & du Colon. Mais il est certain que „ Varolius & beaucoup d'autres en avoient fait une exacte „ description long-tems auparavant.

Il est Auteur de plusieurs Ouvrages, dont les principaux sont:

Theatrum Anatomicum. Francofurti, 1621. *in-4to.*

De Corporis humani Partibus externis Liber. Basil. 1588. *in-8vo.*

Anatomes Liber secundus, partium spermaticarum tractationem continens. Basileæ, 1591. *in-8vo.*

De Corporis humani fabrica Libri quatuor. Basileæ, 1590. *in-8vo.*

Cet Ouvrage est le même que le *Theatrum Anatomicum.*

Institutiones Anatomicæ, Hippocratis, Aristotelis & Galeni auctoritate commendatæ. Francof. 1616. *in-8vo.*

De Hermaphroditorum, Monstrosorumque partuum natura, Libri duo. Francof. 1604. *Oppenheimi*, 1614.

Appendix ad Franciſci Rousseti, Librum de partu Cæsareo.

Prodromus Theatri Botanici. Francof. 1620. *in-4to.*

Catalogus Plantarum circa Basileam nascentium. Basileæ, 1622. *in-8vo.*

Animadversiones in Historiam generalem Plantarum. Lugduni editam. Francofurti, 1601. *in-4to.*

De Lapidis Bezoar Orientalis & Occidentalis, Cervini item & Germanici ortu, natura, differentiis, veroque usu, Liber. Basileæ, 1613. *in-8vo.*

De compositione Medicamentorum. Offenbachii, 1610. *in-8vo.*

De Remediorum formulis Græcis, Arabibus & Latinis usitatis, Libri duo. Francof. 1619. *in-8vo.*

Epistolæ aliquot medicæ. Noriberg. 1625. *in-4to. cum aliis.*

Jean-Gaſpar Bauhin, fils de ce dernier, ne s'eſt pas rendu moins fameux dans la Profeſſion de la Médecine, que ſon pere & ſon ayeul, dont il portoit les noms. Il a été Profeſſeur à Baſle, où il enſeigna avec une haute réputation, s'étant rendu également recommandable par ſa grande érudition, ſa longue expérience & ſa probité; ce qui lui a donné rang entre les Médecins du Roi Très-Chrétien & de pluſieurs Princes d'Allemagne. Il a mis en lumiére le premier volume du Théâtre Botanique, que Gaſpar ſon pere avoit ébauché, & quelques autres Ouvrages qui peuvent donner de grands ſecours dans la pratique de la Médecine.

Jean-Gaſpar avoit un fils nommé *Jerôme*, auſſi Profeſſeur en Anatomie & en Botanique, qui eſt mort à la fleur de ſon âge.

BAYLE, (François) ſavant Médecin, & Profeſſeur Royal dans la Faculté des Arts de l'Univerſité de Toulouſe, mourut le 24 Septembre 1709. en ſa 87. année, ayant rempli juſqu'à la fin de ſes jours les fonctions de Profeſſeur. C'étoit un homme droit, qui regardoit ſans envie le mérite des autres Savans, & qui fermoit les yeux ſur le bien propre; grand & rigide obſervateur de la diſcipline, & qui, dans les plus fâcheux accidens, fit paroître, juſqu'à la fin, la fermeté d'un Philoſophe Chrétien. On voit par les différens Ecrits qu'il a donnés au Public, qu'il étoit auſſi grand Phiſicien qu'habile Médecin. On a de lui:

Tractatus de Apoplexia. Hagæ, 1678, *in*-12.

Problemata Phyſica & Medica, cum fig.

Il donna en 1700. une Phyſique en 3 vol. in-4to.

BAYRO, (Pierre de) nâquit à Turin vers l'an 1468. Il enſeigna la Médecine pendant pluſieurs années, & fut premier Médecin de Charles III. Duc de Savoie. Il mourut dans le lieu de ſa naiſſance l'an 1558. Nous avons pluſieurs Ouvrages de ſa façon, comme:

De Peſtilentia ejuſque curatione per præſervationum & curationum regimen. Taurini, 1507. *in-4to.*

Lexypyretæ perpetuæ quæſtionis & annexorum ſolutio; necnon de nobilitate Facultatis Medicæ. Taurini, 1512. *in-fol.*

De medendis Corporis humani malis Enchyridion, quod vulgò veni mecum vocant. Lugd. 1561. *Baſil.* 1563, 1578.

BEAULIEU. (Jacques) *Voyez* JACQUES. (Frere)

BEAUSARD, (Pierre) natif de Louvain, étoit Docteur en Médecine & Profeſſeur des Mathématiques dans

l'Université de cette Ville. Il se fit beaucoup estimer par son érudition & la connoissance qu'il avoit de la Langue Gréque. Il donna au Public quelques Traités d'Arithmétique & d'Astronomie, & mourut dans sa Ville natale le 12 d'Août 1577.

BECAN, dont le véritable nom étoit JEAN GOROPIUS, fut surnommé *Becanus*, parce qu'il étoit natif d'un Village de Brabant nommé *Hilvaren-Bec*. Il étoit en estime du tems de l'Empereur Charles V. & il fut Médecin d'Eléonore, Reine de France, & de Marie, Reine de Hongrie, sœurs de ce Monarque. Becan savoit la Philosophie, les Langues & les Belles-Lettres, & il écrivit divers Ouvrages qui ne lui aquirent pas toute la réputation qui étoit dûe à son savoir. Aussi prit-il des sujets bas & rampans; & il donne souvent dans les fables du vulgaire; c'est ce que divers Auteurs lui ont reproché. Nous avons de lui:

Origines Antuerpianæ, en IX. Livres.

Il mourut à Maestrecht le 27 Juin de 1572. âgé de 53 ans, & il fut enterré dans l'Eglise des Cordeliers, où l'on voit son tombeau.

BECHER, (Jean-Joachim) de Spire, nâquit environ l'an 1625. Il fut d'abord Professeur en Médecine, ensuite premier Médecin de l'Electeur de Mayence, & dans la suite de l'Electeur de Baviére, enfin, du Conseil Privé de l'Empereur. Ce fut un homme d'un profond savoir & d'un esprit fort étendu, comme il paroit par la multitude de ses Ouvrages sur des Matiéres Médecinales, Phisiologiques, Politiques & Mathématiques. Mais il s'appliqua particuliérement à la Chimie, dont il fit un grand usage à l'avantage de la Philosophie naturelle, & de la découverte des principes & de la composition des corps. Il passa les derniéres années de sa vie en Angleterre, & mourut à Londres en 1582. Il paroit avoir été d'un caractére vif, prompt, ardent, industrieux. On pourroit lui reprocher d'avoir été un peu entêté des rêveries de l'Alchimie; mais c'est un défaut qu'il faut pardonner à un Auteur, qui, comme Becher, appliqua le premier la Chimie dans toute son étendue à la Philosophie, & montra de quel usage elle pouvoit être pour expliquer la structure, le tissu & les rapports mutuels des corps.

Sa théorie plus saine & plus profonde que celle des autres Chimistes, mérite la préférence. Il déduit tout de l'eau

l'eau & de la terre, les seuls principes matériels des choſes, ſelon lui; il diſtribue le principe terreux en trois eſpéces, c'eſt-à-dire, qu'il reconnoit trois ſortes de terres élémentaires. Au reſte, ceux qui voudront s'inſtruire à fond du détail de cette hipothéſe, n'ont qu'à lire ſon Ouvrage, intitulé, *Phyſica ſubterranea*: c'eſt là qu'avec une ſubtilité prodigieuſe, il ſe ſert des principales expériences connues, pour ſervir de baſe à une théorie qu'il pouſſe auſſi loin qu'il eſt poſſible à la raiſon humaine.

Ses Ouvrages Chimiques les plus connus, ſont les ſuivans:

Inſtitutiones Chymiæ, ſeu manuductio ad Philoſophiam Hermeticam.

Oedipus Chymicus, obſcuriorum terminorum & principiorum Chymicorum myſteria aperiens & reſolvens. Amſtelod. 1664. *in*-12.

Actorum Laboratorii Chymici Monacenſis, ſeu Phyſicæ ſubterraneæ Libri duo. Francof. 1669. *in*-8*vo. Lypſ.* 1681. *in*-8*vo.*

Experimentum Chymicum novum & curioſum quo artificialis, & inſtantanea metallorum generatio & tranſmutatia ad oculum demonſtratur. Francof. 1661. *in*-8*vo.*

Demonſtratio Philoſophica, ſeu Theſes Chymicæ veritatem & poſſibilitatem tranſmutationis metallorum in aurum evincentes. Francof. 1675. *in*-8*vo.*

Experimentum novum & curioſum de Minera arenaria perpetua. Lypſiæ, 1680. *in*-8*vo.*

Tripes Hermeticus Fatidicus pandens Oracula Chymica, ſeu I. Laboratorium portabile. II. Nitri & Salis textura Anatomia. III. Alphabetum minerale, ſeu viginti quatuor Theſes de ſubterraneorum & mineralium geneſi, textura & analyſi. Francof. 1689. *in*-8*vo.*

Concordantia Chemica, en haut Allemand, *in*-4*to.*

On n'apprend pas que cet Ouvrage ſoit traduit en Latin. Il contient pluſieurs procédés abſurdes & inutiles; mais en même-tems un grand nombre d'expériences utiles & curieuſes.

Metallurgia, oder natur-kundigung der Metallen, en haut Allemand; *ou la Phiſiologie des Métaux.*

BECKER, (Daniel) ſavant Médecin, natif de Konigsberg, fut premier Médecin de l'Electeur de Brandebourg, & mourut dans ſa Ville natale en 1670. âgé de 43 ans. Il a publié:

Commentarius de Theriaca.

Spargyria Microcoſmi, tradens Medicinam è corpore homi-

nis, tum vivo, tum extincto docte cruendam, scite præparandam & dextre propinandam. Roſtochii, 1622. *in*-12. *auctior & correctior. Lugduni Batav.* 1633. *in*-4*to.*

BEITHARIDES ou EBN BAITHAR, qu'on appelle auſſi *Abenbiter*, fameux Médecin & Botaniſte Arabe, natif de Malaga en Eſpagne, vivoit dans le XII. ou XIII. ſiécle. Il quitta ſa Patrie pour ſe perfectionner dans la Médecine, paſſa au Levant, parcourut toute l'Afrique & l'Aſie. A ſon retour des Indes il alla au Grand-Caire, & entra au ſervice de Saladin, dont il fut fort eſtimé. Après la mort de Saladin, Beitharides retourna en Eſpagne, & y écrivit les Ouvrages ſuivans :

Mofredatot Thabbi ; de Medicamentis ſimplicibus ; de virtutibus Herbarum ; de Venenis & Metallis, &c.

Bochart a profité de ſon hiſtoire des Plantes, parce qu'il y eſt fait mention des propriétés d'un grand nombre d'animaux. Tous ſes Ouvrages ſe trouvent dans la Bibliothéque de Leyde en pluſieurs volumes. Selon Leon d'Afrique, il mourut à Malea dans la 594. année de l'Hégire, qui répond à l'an 1197. de J. C. Golius avance qu'il eſt mort à Damas l'an 646. de l'Hégire, c'eſt-à-dire, l'an 1248. de Salut.

BELISAIRE, (Louis) de Modéne, Médecin, a vêcu dans le ſeiziéme ſiécle. Il nous reſte quelques Ouvrages de ſa compoſition, comme :

De Inſtrumento odoratûs.

BELLE'E, (Théodore) de Raguſe, Docteur en Médecine, né d'une famille illuſtre, eut un eſprit très-ſubtil, & brilla au milieu des Savans de ſon tems. Il enſeigna la Médecine dans l'Univerſité de Padoue avec beaucoup de ſuccès, & y demeura pendant bien des années. Cette longue abſence & le bruit de ſa mort, donnerent occaſion à ſa femme de paſſer à de ſecondes noces, ce qui cauſa beaucoup de chagrin à Bellée. Car, étant retourné dans ſa Patrie, & s'étant enquis expreſſément, avant que d'entrer dans la Ville, dans quelle ſituation étoient ſa femme & ſes enfans ; ayant appris que la premiére s'étoit remariée, il n'entra point dans la Ville, & en déteſtant ſa maiſon paternelle, s'en retourna dans la Ville de Padoue, où il mourut vers l'an 1600. Il a donné ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate un Commentaire, qui a été imprimé en Latin en 1571. *in*-4*to.*

BELLINI, (Laurent) étoit de Florence, & il enſeigna la Médecine à Piſe. Nous avons de lui un Livre, intitulé :

Exercitatio Anatomica de ſtructura & uſu renum. Lugd. Bat. 1711.

Cet Ouvrage lui fit beaucoup d'honneur. Il a auſſi écrit :

Guſtus Organum noviſſimè detectum.

De motu Cordis.

De motu Bilis.

De Glandulis.

Il mourut le 8 Janvier 1703. âgé de 68 ans.

BELON, (Pierre) Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, vivoit dans le ſeiziéme ſiécle. Il étoit de la Province du Maine, né dans un Hameau dit *La Soulletiére*, près de la Fouille-Tourte en la Paroiſſe d'Oiſé. Il voyagea aſſez long-tems, & il fit un volume de ce qu'il avoit vu dans la Judée, l'Egypte, la Gréce & l'Arabie. Il compoſa auſſi des Traités de la nature des Poiſſons ; il fit des Commentaires ſur Dioſcoride, qu'il avoit traduit en François avec Théophraſte, & publia d'autres piéces curieuſes ſous ces titres :

Singularium & memorabilium Rerum, per varias, exteraſque Regiones obſervatarum, Libri III. Lugd. Bat. 1605. *in-fol.*

De Aquatilibus Libri II. Pariſiis, 1553. *in-8vo.*

De Arboribus coniferis, reſiniferis, aliiſque ſempiternâ fronde virentibus. Pariſiis, 1553. *in-4to.*

De neglecta ſtirpium culturâ, earumque cognitione Libellus. Antuerp. 1589.

De admirabili Operum antiquorum & Rerum ſuſpiciendarum præſtantiâ Liber I. Necnon

De Medicato funere, ſeu Cadavere condito & lugubri defunctorum ejulatione, Liber II. Pariſ. 1553. *in-4to.*

De Medicamentis nonnullis, ſervandi cadaveris vim obtinentibus, Liber III. Pariſiis, 1553.

La vertu de Belon lui fit avoir part dans l'eſtime des Rois de France Henri II. & Charles IX. & dans l'amitié du Cardinal de Tournon ; ſes Ouvrages y contribuerent auſſi beaucoup. Mais pluſieurs croient que ceux qui lui aquirent le plus de réputation, étoient de la façon de Pierre Gilles d'Alby, qu'il avoit accompagné dans pluſieurs voyages. " L'on penſe, dit Mr. de Thou, en parlant ſous l'an 1555. de la mort & des Oeuvres du même Gilles, " qu'une „ partie en fut fouſtraite par Pierre Belon du Maine, qui „ écrivoit ſous lui, & qui l'accompagna quelque tems „ dans ſes voyages ; & bien qu'il les eut fait depuis im- „ primer en ſon nom & non pas au nom de Gilles, il en

„ fut cependant conſidéré par les Savans, parce qu'à
„ l'exemple de pluſieurs, il ne refuſa pas au Public de ſi
„ excellentes choſes.

Pierre Belon fut aſſaſſiné en 1564. dans les environs de Paris.

BENCIUS ou DE BENCIIS, (Hugues) autrement dit Hugues de Sienne, parce qu'il étoit natif de cette Ville. Il étoit Médecin, & ſon ſavoir extraordinaire le fit beaucoup admirer à Parme, où il tint la premiére Chaire. Trithéme parle de lui avec éloge. Il compoſa des Commentaires ſur les Aphoriſmes d'Hippocrate, ſur Galien; en voici les titres:

In Aphoriſmos Hippocratis & Commentaria Galeni, reſolutiſſima Expoſitio. Venetiis, 1523. *in-folio.*

In tres Libros Microtechni Galeni luculentiſſima Expoſitio. Venetiis, 1523. *in-folio.*

Nous avons encore de lui:

Conſilia ſaluberrima ad omnes Ægritudines, additis aliis nonnullis utiliſſimis conſiliis. Venet. 1518. *in-folio.*

Bencius mourut en 1438. & dix ans après, ſes fils lui éleverent un ſuperbe monument dans la Ville de Ferrare; en voici l'inſcription:

Deo Immortali Maximo.
HUGONI BENCIO SENENSI,
Philoſophorum ac Medicorum ſuæ ætatis facilè Principi,
Parenti Opt.
Ob Doctrinam excellentem de univerſo hominum genere
B. M.
Filii Pos.
XI. Kalendas Decemb. Anno 1448.

BENEDICTI (Alexandre) fleuriſſoit en 1495. Ce Médecin étoit de Verone: il cultiva l'Anatomie. Nous avons de lui un Ouvrage ſous le titre:

Alexandri Benedicti Phyſici Anatomiæ, ſive de Hiſtoria corporis humani Libri V. Baſil. 1527. *in-8vo. Argentor.* 1528. *in-8vo. Pariſ.* 1514.

Il eſt encore Auteur de l'Ouvrage ſuivant:

De Re medica opus inſigne, & apprimè Medicinæ candidatis utile, hoc ordine digeſtum: De omnium à vertice ad plantam morborum ſignis, cauſis, differentiis, judicationibus, & remediis tùm ſimplicibus quàm compoſitis. Libri XXX. De Medici & Ægri officio, Aphoriſmorum, Liber unus. De peſtilentiæ Cauſis, præſervatione & auxiliorum materiâ Li-

ber unus. Humani corporis Anatome tractata Libri V. Venetiis, 1535. *in-fol. Basil.* 1539. *in-4to.* 1549, 1572. *in-fol.*

BENEDICTI, (Dominique) Médecin, qui mourut de la Peste en l'année 1631. Il avoit écrit plusieurs Ouvrages ; mais ils sont perdus au grand desavantage de la République des Lettres, & spécialement de la Médecine, qui en auroit pu tirer d'utiles connoissances.

BENEDICTUS, (Jean) Allemand, de qui nous avons un Traité sur les Maux Vénériens divisé en quatre chapitres. Il exerça long-tems la Médecine à Rome, à Venise, à Bologne, & dans plusieurs autres Villes d'Italie. Il paroit de ses Ecrits qu'il vivoit du tems de Sigismond I. Roi de Pologne, c'est-à-dire, avant l'an 1548. qui est celui de la mort de ce Prince. Benedictus a encore écrit l'Ouvrage suivant :

Regimen de novo & prius Germaniæ inaudito morbo, quem passim Anglicum sudorem, alii Gurgeationem appellant, præservativum & curativum hujus, & cujusvis Epidemiæ utilissimum. Cracoviæ, 1530. *in-8vo.*

BENIVENIUS, (Antoine) Médecin de Florence qui étoit en réputation l'an 1495. Il mourut en 1525, après avoir mis au jour un Ouvrage qui a pour titre :

De abditis nonnullis ac mirandis Morborum & Sanationum Causis. Florentiæ, 1507. *in-4to. Parisiis*, 1528. *in-fol. cum Galeni Libro de Plenitudine. Basil.* 1529. *in-8vo. cum Scribonii Largi Compositionibus.*

BERE, (Oswald) Allemand, nâquit vers l'an 1472. & devint un savant Médecin. Il enseigna à Francfort, & puis il se retira à Basle, où il mourut en 1567. âgé de 95 ans. Bere étoit dans les sentimens des Protestans ; il écrivit des Commentaires sur l'Apocalypse de saint Jean ; *De veteri & nova lege*, avec un Catéchisme pour la foi & pour les mœurs, tiré des Ecrits de Ciceron, de Quintilien & de Plutarque : Quels Docteurs à suivre pour un Catéchisme ? Ce Bere est différent de *Louis Bere* de Basle, Docteur de Paris, lequel a écrit divers Ouvrages.

Voici l'inscription qu'on mit sur le tombeau d'Oswald :

OSWALDUS ego BERUS fui
Non Coïs ille Senex, sed Urbis hujus Hippocrates.
Vixi lætus, lætus obivi, & Domino vigilans, Domino tandem obdormivi.
Quid ultra ?
Mortalitatis exuvio posi 95 ætatis annos heic depositio, cum Christo lætus resurgam.
1567.
Heus viator, tristis spiritus & mentem consumit & ossa.

BERENGER. (Jacques) *Voyez* CARPUS.

BERGERUS (Jean Godefroid) étoit de Hall en Saxe, & il professa la Médecine à Wirtemberg. Il a écrit un Ouvrage anatomique, qui est une Lettre sur la Division de l'Aorte, & particuliérement sur sa branche ascendante.

On trouve dans Vander Linden un Simon Bergerus, d'Ausbourg, Auteur d'un Livre intitulé :

Catalogus nobilium Medicamentorum spargyricè præparatorum. Genæ, 1607. *in-4to.*

BERNARD, Comte de Trevisa, fleurissoit environ l'an 1390. Boerhaave dit qu'il écrivoit l'an 1453. Il étoit étroitement lié avec Thomas le Boulonois, premier Médecin de Charles VIII. Roi de France, auquel il a écrit une Epitre Alchimique, imprimée à Basle en 1600. in-8vo. & en 1583. sous le titre de

Bern. Com. Trevisa. de Chymico Miraculo, quod Lapidem Philosophiæ appellant.

BERNIER, (François) célébre Médecin du XVII. siécle, natif d'Angers, voyagea dans les Indes, où il fut Médecin du Grand-Mogol. A son retour en France, il donna une rélation de ses voyages qui est estimée, & un judicieux abrégé de la Philosophie de Gassendi, dont il étoit un zélé Défenseur. Il mourut à Paris le 22 Septembre 1688.

BERSMAN, (George) Allemand, nâquit le 6 Mars de l'an de 1538. à Annaberg, qui est une petite Ville de Misnie près de la Riviére de Schop & du côté de la Bohême. On l'éleva avec soin, & il fit de grands progrès dans les Sciences; il aima particuliérement la Médecine, la Phisique, les Belles-Lettres & les Langues savantes. Il entendoit très-bien la Latine & la Gréque; & il se fit un plaisir de voyager en France & en Italie, pour y connoître ceux qui avoient plus de réputation parmi les gens de Lettres. Etant de retour en son Pays, il y enseigna en divers endroits jusqu'à sa mort, arrivée le 5 Octobre de l'an 1611. qui étoit le 73 de son âge. Bersman mit les Pseaumes de David en vers, & il fit des notes sur Virgile, Ovide, Horace, Lucain, Ciceron & sur d'autres Auteurs anciens. Son corps ne fut pas moins fécond que son esprit, ayant eu quatorze fils & six filles de son mariage avec une fille de Pierre Helleborn.

BERTAPALIA ou PRÆDAPALIA, (Leonard) Médecin & Chirurgien, étoit de Padoue. Il s'attira beau-

coup de réputation par les heureux succès de sa pratique, tant en Médecine qu'en Chirurgie : il vivoit au commencement du XV. siécle, du tems de Montagnana. Nous avons l'Ouvrage suivant de la façon de Bertapalia :

Chirurgia seu Recollecta super quartum Canonis Avicennæ. Venetiis, 1490, 1519. *in-folio*, *cum Guidonis Cauliaci*, *Rolandi*, *Rogerii Chirurgicis scriptis.*

BERTIN ou BERTINI, (George) Médecin célébre qui a été en estime sur la fin du XVI. siécle ; il étoit Italien de la Province de la Terre de Labour. Il a écrit plusieurs Ouvrages, comme :

Medicinæ libris XX. methodice absolutæ. Basil. 1587. *in-fol.*

De Consultationibus Medicorum, *& Methodica Febrium curatione Commentarius. Basileæ*, 1586. *in-8vo.*

BERTRATIUS, BERTRUCCIUS ou BERTUCCIUS, (Nicolas) Médecin de Bologne, a vécu vers l'an 1250. ou, selon d'autres, en 1312. Il avoue lui-même qu'il étoit originaire de la Lombardie, & qu'il s'établit à Bologne. Il s'y aquit beaucoup de réputation, tant par les heureux succès de sa pratique, que par la composition de divers Traités qu'il a donnés au Public :

Compendium, *sive* (*ut vulgò inscribitur*) *Collectorium Artis Medicæ tam practicæ quàm speculativæ. Coloniæ*, 1537. *in-4to.*

Methodus cognoscendorum morborum cum particularium, *tum universalium. Moguntiæ*, *in-4to.*

In Medicinam practicam Introductio. Extat cum Enchiridio medico. Argentinæ, 1533. *in-24. impressio.*

BESLERUS (Michel-Rupert) nâquit à Nuremberg en 1607. & mourut, selon Goelicke, en 1661. Nous avons de lui :

Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium generationi potissimùm inservientium, *& fœtûs*, *fidelis*, *quinque tabulis*, *ad magnitudinem naturalem & genuinam*, *typis æneis impressis*, *hactenus nunquam visa delineatio. Noriberg.* 1640. *in-folio.*

Observatio Anatomico-medica singularis cujusdam, *Kalend. Januar.* 1644. *tres filios naturalis magnitudinis viventes*, *enixa. Puerpera verò retentis secundinis extremum quasi halitum*, *spirabat*, *intra aliquot horarum spatium*, *dextra divinitùs adminiculante ; summa cum astantium admiratione & stupore*, *feliciter evasit. Noriberg.* 1644. *in-4to.*

Vander Linden cite un Baſile Beſlerus de Nuremberg, Auteur du Traité ſuivant :

Hortus Eyſtettenſis, ſive diligens & accurata omnium plantarum, florum, ſtirpium, ex variis orbis terræ Partibus ſingulari ſtudio collectarum, quæ in celeberrimis Viridariis Arcem Epiſcopalem ibidem cingentibus hoc tempore conſpiciuntur, delineatio & ad vivum repræſentatio. Norimbergæ, 1613. *in maximo folio*, 4 *vol.*

On trouve encore dans le même Auteur un Jerôme Beſlerus, Médecin.

BEVEROVICIUS, (Jean) autrement dit BEVERWYCK, nâquit à Dordrecht le 17 Novembre 1594. dans une famille noble. Il fut élevé dans ſon enfance ſous les ſoins & la conduite de Gerard Voſſius; à l'âge de ſeize ans, on l'envoya à Leyde, où il fit ſon cours d'Humanité ſous Baudius & Heinſius, & fréquenta enſuite les Ecoles de Médecine, dont Paaw, Vorſtius & Heurnius étoient Profeſſeurs. Inſtruit par ces ſavans Maîtres, il alla en France perfectionner les connoiſſances qu'il en avoit appriſes : il s'arrêta à Caen, à Paris; mais principalement à Montpellier, où il ſe lia d'amitié avec Jean Varandæus & François Ranchin. Delà il paſſa en Italie, où après avoir continué quelque tems l'étude de la Médecine ſous Roderic Fonſeca, Sanctorius & Jean-Baptiſte Silvaticus, célébres Profeſſeurs de Padoue, il prit les dégrés de Docteur dans cette Univerſité. Il alla enſuite à Bologne, où il s'appliqua à la cure des maladies ſous la direction de Fabrice Bartolet. Enfin, il ſongea à revenir dans ſa Patrie, & en chemin faiſant, il viſita Félix Plater & Gaſpar Bauhin à Baſle, & Thomas Fienus à Louvain. D'abord à ſon retour il fit ſon unique affaire de la pratique; en 1625. on le nomma à l'emploi de Médecin Penſionnaire de Dordrecht, & on le chargea en même-tems d'enſeigner publiquement la Médecine; peu de tems après il fut Echevin de ſa Ville natale; en 1627. Préſident du Conſeil des Bourgeois; en 1629. Conſeiller; en 1631. Préſident de l'Amirauté; enfin en 1633. Adminiſtrateur de la Maiſon des Orphelins, & Député aux Etats Généraux. Ce ne fut qu'après une carriére auſſi glorieuſe, dignement remplie, que Beverwyck mourut le 19 Janvier 1647. Il fut inhumé dans le Temple principal de Dordrecht, & Daniel Heinſius orna ſon tombeau de cette inſcription :

Lex hic medendi, sanitatis regula,
Salus salutis Civium, vitæ artifex,
Mortis fugator sedulus, victor suæ,
Scriptis superstes ipse post mortem sibi,
Dordrechti Apollo, & Æsculapius jacet.
Defuncto lubens mœrensque posuit.

Voici les Ouvrages de ce Médecin :

Epistolica quæstio de vitæ termino, fatali an mobili? cum Doctorum responsis. Dordrechti, 1634. *in-8vo. Auctior, Leidæ*, 1636, 1639, 1651. *in-4to.*

Epistolicæ quæstiones, cum Doctorum responsis. Rotterodami, 1644. & 1665. *in-8vo.*

Idea Medicinæ veterum. Rotter. typis Elzevir, 1637. *in-8vo.*

De Calculo renum ac vesicæ. Ibidem.

Exercitatio ad Hippocratis Aphorismum de Calculo. Ibidem, 1641.

Refutatio Argumentorum, quibus Michael Montanus impugnat necessitatem Medicinæ. Dordr. 1634. *in-8vo.*

Thesaurus salubrium, sive de sanitate tuenda. En Flamand.

Thesaurus insalubrium, sive de sanitate restituenda.

Introductio ad Medicinam indigenam. Lugduni Batavor. 1644. *in-8vo.*

De Excellentia fœminei Sexûs. Dordr. 1636. & 1639. *in-8vo.*

BIDLOO, (Godefroid) Docteur en Médecine, né à Amsterdam en 1649. fut Médecin de Guillaume III. Roi d'Angleterre, & Professeur de Chirurgie & d'Anatomie à Leyde. Il a donné cent cinq figures admirables des différentes parties du corps. *Amstelod.* 1685. *grand folio.* On accuse quelques-unes de ces figures de n'être pas conformes à la nature. Cowper les a corrigées. On a de plus :

Opera omnia Anatomico-Chirurgica edita & inedita. Lugduni Batav. 1715.

Exercitationum Anatomico-Chirurgicarum Decas. Lugduni Batav. 1704.

Il mourut à Leyde en 1713. âgé de 64 ans.

BIESIUS, (Nicolas) Poëte, Philosophe & Médecin, nâquit à Gand le 27 de Mars 1516. après avoir pris la première teinture des Lettres dans sa Patrie, il étudia la Médecine dans l'Université de Louvain. Il quitta bientôt cette Ville pour aller en Espagne, où il s'appliqua tout entier à la Philosophie & à l'Eloquence dans l'Université de Valence. Delà il passa en Italie, & prit le bonnet de Docteur

en Médecine dans l'Université de Sienne. Il termina là ſes voyages, & revint à Louvain, où il fut pourvu en 1558. d'une Leçon Royale à l'effet d'expliquer l'*Ars parva Galeni*: il remplit cette charge avec beaucoup d'honneur, & s'acquit une telle réputation dans l'Université, qu'il fut chargé d'aller complimenter le Duc d'Albe en ſon nom. L'Empereur Maximilien II. prévenu du ſavoir de Bieſius, l'appella à Vienne pour être ſon Médecin; mais à peine y étoit-il d'une année, qu'il y mourut le 28 Avril 1572. Nous avons les Ouvrages ſuivans de ſa façon:

De Methodo Medicinæ Liber unus. Antuerp. 1564. *in*-8*vo.*

Theoreticæ Medicinæ Libri VI. Antuerp. 1558. *in*-4*to.*

In Artem Medicam Galeni Commentarii. Antuerp. 1560. *in*-8*vo.*

De Natura Libri V. Ibidem, 1573. *in*-8*vo.*

BISSUS, (François) de Palerme, célébre Médecin & Philoſophe, habile dans toutes les Sciences, eut beaucoup de réputation non-ſeulement en Sicile, mais en Italie & ailleurs. Les plus grands Seigneurs de Sicile, & les Gouverneurs du Pays avoient une haute eſtime pour lui. Marc-Antoine Colonne, Viceroi de Sicile, le fit en 1580. premier Médecin de la Sicile & des Iſles adjacentes. L'année d'après, ayant été confirmé dans cette dignité par une ample Patente de Philippe II. il fit une magnifique entrée à Palerme en 1581. avec un cortége pompeux de la Nobleſſe & des Magiſtrats à cheval. Il ne ſe borna pas à la connoiſſance de la Médecine; mais il cultiva auſſi les Belles-Lettres, & devint éloquent Orateur auſſi-bien qu'excellent Poëte. En 1573. une piéce de théâtre de ſa façon, fut repréſentée à Palerme pendant le carnaval par ordre du Magiſtrat & aux dépens de la Ville. Il mourut à Palerme le 20 Janvier 1598. & fut enterré dans l'Egliſe de ſainte Marie chez les Franciſcains de l'Etroite Obſervance. On a de lui:

Apologia in curatione ægritudinis Franciſci Ferdinandi Avalos, &c. Siciliæ, Proregis.

Epiſtola medica de Eryſipelate.

Oratio in obitu Franciſci Ferdinandi Avalos, &c.

BLAISE, (ſaint) Evêque de Sebaſte, Ville d'Armenie, qui fut martiriſé par le commandement d'Arigle ou Agricole, Préſident de l'Empereur Licinius, le troiſiéme jour de Février environ l'an 316. L'hiſtoire de ce ſaint Homme nous apprend que dans ſa jeuneſſe il s'étoit beau-

coup appliqué à la Médecine; mais qu'ayant gagné par ſes vertus, l'affection de tout le peuple de Sébaſte, il en fut élu Evêque. Saint Blaiſe eſt particuliérement invoqué pour les maux de gorge cauſés par des arêtes. Aëtius parle de l'invocation de ce Saint pour le même ſujet, & dit qu'il faut proférer ces paroles, en prenant le malade par la gorge : *Blaiſe, Martir & Serviteur de Jeſus-Chriſt, commande que tu montes ou que tu deſcendes.* Ce qui prouve que cela ſe pratiquoit ordinairement de ſon tems.

BLANCARD, (Etienne) Hollandois, étoit Docteur en Médecine & en Philoſophie. Il vêcut au commencement du XVIII. ſiécle, & publia, entre autres Ouvrages, ſon *Lexicon Medicum in-8vo.* dont la Médecine lui aura une obligation éternelle.

BLASIUS, (Gerard) Médecin, qui a donné les Ouvrages Anatomiques ſuivans :

Commentarius in Syntagma anatomicum, Joannis Veſlingii, cum figuris. Amſtelod. 1659. *in-4to.*

On a réimprimé cet Ouvrage dans le même endroit *in-4to.* cette édition paſſe pour la meilleure.

De Renibus monſtroſis, Traité publié avec *Bellini Exercitationes anatomicæ, de ſtructura renum.* 1665. *in-12.*

Anatome contracta. Amſtelod. 1666. *in-12.*

Anatome Medullæ ſpinalis & Nervorum inde provenientium. Amſtelod. 1666. *in-12.*

Obſervata Anatomica in homine, ſimia, equo, vitulo, teſtudine, echino, glire, ſerpente, ardea, variiſque animalibus aliis; accedunt extraordinaria in homine reperta, praxim medicam æquè ac anatomen illuſtrantia. Lugd. Batav. & Amſtelod. 1674. *in-8vo.*

Anatomiæ, ſeu Anatomes variorum animalium pars prima. Amſtelodami, 1676. *in-8vo.*

Anatome Animalium terreſtrium variorum, volatilium, aquatilium, ſerpentum, inſectorum, ovorumque ſtructuram naturalem, ex veterum, recentiorum, propriiſque obſervationibus proponens, figuris variis illuſtrata. Amſtelodami, 1681. *in-4to.*

BLEGNY (Nicolas De) étoit de Paris. Au rapport de Mr. Aſtruc (*De Morbis venereis lib. 6. pag.* 531.) la conſtruction des bandages pour les Hernies fut ſa première occupation; & la médiocrité de ſon ſavoir le devoit, ſembloit-il, toujours retenir dans l'exercice de ce métier : mais devenu plus heureux que n'auroit mérité le caractére de

ſon génie & l'étendue de ſes connoiſſances, il fut nommé Chirurgien de la Reine de France en 1678, & Chirurgien ordinaire de Philippe Duc d'Orléans en 1683. Sa fortune ne ſe borna pas là; en 1687. il fut élevé à la Charge de Médecin ordinaire du Roi Louis XIV. & en même-tems établi Directeur d'une Société qui s'attribuoit le nom d'*Académie de nouvelles Découvertes* en Médecine. Et comme ſi la fortune s'étoit uniquement occupée de la promotion de ſon favori, qui ſous un dehors trompeur, ſavoit cacher & l'ignorance & l'impudence, il fut pourvu de l'emploi de premier Médecin du Roi en 1693. & la France étonnée ne vit pas ſans craindre, une vie auſſi précieuſe, expoſée entre les mains d'un homme ſans mœurs, ſans ſcience & ſans étude. Mais la même fortune qui l'avoit élevé rapidement au plus haut dégré d'honneur, montra bientôt combien il eſt difficile de ſe ſoutenir dans les élévations, quand la vertu n'en a pas frayé le chemin & que le fond naturel eſt dépourvu de mérite. Le 4 de Juin de la même année 1693. Louis XIV. le fit empriſonner pour pluſieurs raiſons; & peu de tems après on le relegua à Poitiers, d'où il s'enfuit à Avignon, où il exerça la Médecine avec une certaine réputation, mais enfin mourut miſérablement.

En 1673. Blegny avoit donné l'Ouvrage ſuivant:

L'Art de guérir les Maladies vénériennes, expliqué par les principes de la Nature & de la Méchanique.

BLONDIN (Pierre) né le 18 Décembre 1682, dans le Vimeu en Picardie, après avoir fait ſes Humanités dans la Ville d'Eu, vint à Paris en 1700, pour y achever ſes Etudes. Pendant ſon cours de Philoſophie, il prit différens Traités de Mathématiques au Collége Royal: il alla enſuite aux Ecoles de Médecine & au Théâtre de ſaint Côme; mais il ſe ſentit particuliérement attiré au Jardin du Roi, où il ſuivit avec aſſiduité les démontrations des Plantes qu'y faiſoit Mr. Tournefort, célébre Profeſſeur en Botanique, dont il mérita bientôt l'amitié & l'eſtime plus qu'aucun autre de ſes condiſciples. Il parcourut enſuite toute la Picardie, la Normandie & l'Iſle de France, pour y chercher de nouvelles Plantes: ce qu'il fit avec tant d'application, qu'il trouva dans la Picardie ſeule plus de cent vingt Plantes qui n'étoient point au Jardin Royal, & que même on n'y connoiſſoit pas; & il en découvrit en France pluſieurs eſpéces que l'on croyoit particuliéres à l'Amérique. Il entra dans l'Academie des Science en

qualité d'Eléve de Mr. Reneaume. On n'a vu de lui qu'un seul Ecrit où il changeoit, à l'égard de quelques espéces de Plantes, les genres sous lesquels Mr. Tournefort les avoit rangées. On prétend qu'il méditoit un nouveau sistême de Plantes : il joignoit la pratique à la spéculation, & composoit des Médicamens, dont les succès lui avoient aquis dans sa Province la réputation d'un habile Médecin. Il fut reçu Docteur à Reims en 1708. & il alloit se mettre sur les bancs à Paris, où il étoit déja très-connu & estimé des plus célébres de cette Faculté, lorsqu'il fut attaqué d'une grosse fiévre & d'une oppression de poitrine, dont il mourut le 15 Avril 1713. dans la trente-uniéme année de son âge.

BLONDUS, (Michel-Ange) Italien de nation, a été disciple de Niphus. Il a composé quelques Ouvrages de Médecine, dont Vander Linden rapporte les titres dans l'ordre suivant :

De partibus ictu fectis citissimè sanandis & Medicamento aquæ nuper invento. Idem, in plurimorum opinionem, de origine Morbi Gallici, deque Ligni Indici ancipiti proprietate. Venetiis, 1542. *in*-8*vo.*

Libellus de Morbis Puerorum. Venetiis, 1539. *in*-8*vo.*

De Memoria Libellus. Venetiis, 1545. *in*-8*vo.*

Ex Libris Hippocratis de nova & prisca Arte medendi, deque diebus decretoriis Epitome. Romæ, 1528. *in*-8*vo.*

De diebus decretoriis & crisi, eorumque verissimis causis in via Galeni contra Nestericos Libellus. Romæ, 1550. *in*-8*vo.*

Physiognomia, sive de cognitione hominis per aspectum, ex Aristot. Hipp. Galeno. Romæ, 1544. *in*-4*to.*

De Maculis corporis Liber. Romæ, 1544. *in*-4*to.*

BOCCONI (Silvio) nâquit à Palerme en Sicile, le 24 Avril 1633. d'une famille originaire de *Savone* dans l'Etat de Génes. Après avoir fait ses Etudes, il s'abandonna au panchant qu'il se sentoit pour l'Histoire naturelle. Les progrès qu'il y fit, lui aquirent une très-grande réputation & le firent bientôt mettre au nombre des fameux Phisiciens & des grands Botanistes. Les commencemens pouvoient le mener loin selon le monde ; mais il renonça à tout ce qu'il en pouvoit espérer de plus avantageux, & entra dans l'Ordre de Citeaux, dans un âge déja mûr. Il quitta alors le nom de Paul, qu'il avoit reçu au Baptême, pour porter celui de *Silvio*, qu'on lui donna. Son changement d'état ne lui fit point abandonner le

genre d'étude qu'il avoit embraſſé par gout; il s'y adonna même plus que jamais, & parcourut pour aquerir de nouvelles connoiſſances, non-ſeulement la Sicile, mais encore l'Iſle de Malthe, l'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Pologne & pluſieurs autres Pays. En Allemagne, l'Academie des *Curieux de la Nature* le reçut dans ſon Corps en 1696. A Padoue il fut fait Docteur & Profeſſeur en Botanique. De retour en ſa Patrie, il ſe retira dans une Maiſon de ſon Ordre, près de Palerme, où il eſt mort le 22 Décembre 1704. Il a donné pluſieurs Ouvrages au Public, dont voici le principal:

Icones & Deſcriptiones variorum Plantarum Siciliæ, Melitæ, Galliæ & Italiæ, quarum una quæque proprio charactere ſignata ab aliis ejuſdem claſſis facilè diſtinguitur, cum præfatione Roberti Moſſiockii. Lugduni, 1674. *in-4to.* Item *Oxonii* 1674. *in-4to. cum figuris.*

BOCK. *Voyez* TRAGUS.

BOCTONER ou BUTONER, Chevalier, natif de Sommerſet en Angleterre, étoit Médecin, Hiſtorien & Mathématicien. Il écrivit environ l'an 1490. un Livre des Antiquités d'Angleterre, quelques Traités d'Aſtrologie & d'autres de Médecine, comme:

Collectiones Medicinales.

De Aſtrologiæ valore.

Abbreviationes Doctorum, &c.

BODENSTEIN, (Adam) Médecin Allemand, étoit de Carloſtadt, fils d'André Bodenſtein connu ſous le nom de Carloſtadt & fameux Théologien parmi les Proteſtans. Comme il étoit diſciple de Paracelſe, il s'attacha à la Médecine de ſon Maître, & la fit aſſez valoir; c'étoit cependant un eſprit inquiet, qui s'arrêtoit peu dans un même endroit. En l'année 1576. pendant qu'une maladie contagieuſe ravageoit la Ville de Baſle, il compoſa une Thériaque par le moyen de laquelle il ſe vantoit de guérir tous ceux qui ſeroient atteints de ce mal; & cependant l'année ſuivante en étant attaqué, il ne put ſe guérir lui-même. Il a donné au Public quelques Ouvrages de Paracelſe, & en a mis au jour d'autres de ſon invention, ſavoir:

Epiſtola ad Fuggeres, in qua argumenta Alchymiam infirmantia & confirmantia adducuntur, & eam eſſe veriſſimam demonſtratur.

De Podagræ præſervatione.

De Herbis duodecim Zodiacis ſignis dicatis.

Isagoge in Arnoldi de Villa-nova Rosarium Chymicum.

On voit à Basle l'Epitaphe de Bodenstein, dont l'expression *ætatis hebdomade septimâ*, signifie sans doute sa mort arrivée la quarante-neuviéme année de son âge. La voici:

Hygiæ Æt.
ADAMUS BODENSTEIN
Theophrasti Paracelsi, ut primus, sic fidus scitusque, & opere & ore interpres.
Palmam victoriæ suæ Regi triumphanti oblaturus,
Mortalitatis exuvias nec metuens nec optans,
Solo hoc, cœloque libero homo liber,
Fide depositi bonâ,
Quas spe bonâ iterùm repetet.
Anno salutis 1577.
Ætatis hebdomade septimâ.

Nec omnia, nec omnes mihi
Placuêre; quinam ego omnibus?
Non omnibus Coïs Senex,
Non Eremita Spargyrus,
Num tu viator omnibus?
Deo placere cura. Abi.

BOË (François Du Bois de Le) nâquit à Hanau, Ville d'Allemagne au Cercle du haut Rhin dans la Weteravie, en 1614. & reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Basle en 1637. Il exerça sa Profession avec beaucoup de succès, premiérement dans sa Patrie, & puis à Amsterdam, d'où il fut appellé à Leyde en 1658. pour y occuper la Chaire de Professeur devenue vacante par la mort d'Albert Kyper. De Le Boë acheva de mettre la Chimie & les préparations Chimiques en réputation, par les leçons qu'il dicta dans cette Ville, à un auditoire nombreux. Ce Professeur prit à tâche d'accréditer cette Science: il ne cessoit de vanter son utilité; & son éloquence, son exemple & son autorité firent toute l'impression qu'il en pouvoit attendre.

De Le Boë mourut à Leyde en 1678. & laissa au Public un Ouvrage fort considérable.

BOERHAAVE (Herman) nâquit en Hollande le dernier Décembre de l'an 1668. à une heure après minuit, dans un Bourg nommé *Voorhout*, attenant à la Ville de Leyde, du côté par où on va à Harlem. Ses ancêtres qui tiroient leur origine de Flandres, vinrent s'établir à Leyde au tems de la révolution des Pays-Bas, & y exercerent le commerce avec honneur. Son pere qui étoit Ministre du

Bourg que je viens de nommer, s'appelloit *Jacques Boerhaave*, ſon ayeul *Charles Boerhaave*, & ſon biſayeul *Marc Boerhaave*, tous honnêtes Marchands de Leyde. Marc fut le premier de ſa famille qui s'aquit de la réputation par ſa ſcience; il fut Paſteur de la Ville de *Medenblick*.

Jacques Boerhaave, pere d'Herman, ſavoit le Latin, le Grec & l'Hébreu; il avoit fait une étude particuliére de l'Hiſtoire. C'étoit un homme ouvert, d'une candeur & d'une franchiſe charmante; excellent pere de famille, qui n'ayant qu'un revenu modique pour l'éducation de neuf enfans, fit voir à combien de fraix on peut fournir par une ſage économie. C'eſt ainſi qu'Herman, dans le petit abrégé qu'il a fait de ſa vie, fait l'éloge de ſon pere.

Le 10 Juillet 1663. Jacques Boerhaave épouſa *Hagar Daelder*, fille d'*Herman Daelder*, honnête Marchand d'Amſterdam, auſſi-bien qu'ingénieux Ouvrier, & de *Madelaine Dubois*. Hagar Daelder aimoit la Médecine, & la ſavoit. Jacques Boerhaave eut de ſa femme cinq filles, & pour fils unique, Herman dont il s'agit ici.

Hagar Daelder étant morte au mois d'Août 1673. Jacques Boerhaave fit une ſeconde alliance avec *Eve Dubois*, fille de *Jacques Dubois*, un des Miniſtres de Leyde. Cette ſeconde femme fut ſi bien partager ſa tendreſſe entre ſes propres enfans & ceux du premier lit, que les uns & les autres la regarderent toujours comme leur véritable mere. Herman l'eſtimoit tant, qu'après la mort de ſon pere, il reſta toujours avec elle, vivant enſemble dans une parfaite union. Il a auſſi toujours beaucoup aimé Jacques Boerhaave, ſon frere du côté paternel, homme célébre dans le Miniſtére, à qui il a dédié ſa Chimie.

Herman, dès les premiéres années, fit des progrès ſurprenans dans l'étude : ſon pere qui le deſtinoit au Miniſtére, lui fit apprendre, de bonne heure, les Langues ſavantes & l'Hiſtoire. Herman, avant l'âge d'onze ans, poſſédoit à fond le Latin & le Grec, à quoi il joignoit une grande connoiſſance de l'Hiſtoire univerſelle. A douze ans il lui ſurvint une maladie qui interrompit conſidérablement le cours de ſes études; mais qui ne l'empêcha pourtant pas de faire toutes ſes claſſes dans la moitié moins de tems qu'il n'en faut aux autres. Ce fut un ulcére malin à la cuiſſe gauche, lequel dura ſept ans de ſuite, ſans qu'aucun remède, ni de la Médecine, ni de la Chirurgie pût y être d'aucun ſecours. Au bout de ſept ans, il renonça à

tous

tous les médicamens qu'il avoit eſſayés, & ſe contenta de baſſiner ſon ulcére avec de l'urine & du ſel; ce qui étant continué quelques jours, lui procura une guériſon entiére.

Malgré ce mal opiniâtre, Herman fut envoyé à Leyde en 1682. où il avoit fait ſa Rhétorique à quinze ans, & s'y étoit diſtingué comme dans toutes ſes Humanités : mais il penſa être arrêté tout court au milieu d'une ſi belle carriére; car ſon pere mourut alors, laiſſant avec très-peu de bien, une femme & neuf enfans, dont l'aîné n'avoit au plus que ſeize ans; on ne voyoit point d'où Herman pourroit tirer dequoi continuer ſes Etudes, & mettre à profit ſes talens : heureuſement *Jacques Trigland*, un des amis de ſon pere, le prit en amitié, & le recommanda ſi fortement à *Van Alphen*, qu'il ſe chargea de ſa fortune. De l'avis donc de ces deux hommes célébres, Boerhaave apprit la Philoſophie ſous *Senguerdius*, le Grec ſous *Gronovius*, & la Géographie ſous *Rickius*. Jacques Trigland lui-même & *Charles Schaaf* lui enſeignerent l'Hébreu & le Chaldéen, toujours dans la vue de le pouſſer au Miniſtére.

Au milieu de ſes occupations, il ſe ſentit du gout pour les Mathématiques; il ne s'y appliqua encore que légérement en 1687. Mais quand ſon ulcére fut guéri, il ſe plongea bientôt tout entier dans cette étude, tant recommandée par Hippocrate, & ſi négligée par la plupart de ſes Diſciples, qui eſt la baſe & la clef de toutes les autres, que l'évidence accompagne, & qui a cela de particulier, qu'elle tranſporte & fixe preſque toujours ceux qui ſont capables de s'y adonner.

En 1688. c'eſt-à-dire, à 20 ans, il donna des preuves de ſon érudition & de ſon éloquence; car ce fut en ce tems-là qu'il prononça ſous la Préſidence du célébre Gronovius, un Diſcours Academique, dans lequel il fit voir que Ciceron avoit ſolidement refuté le ſentiment d'Epicure ſur le ſouverain bien; ſujet épineux, & qui ne pouvoit être traité que par un grand génie. Boerhaave s'en tira à merveille : mais la multitude infinie des choſes qui ſe préſentent, m'empêche de m'étendre là-deſſus; je ne dois pourtant point oublier que la Ville, pour le recompenſer & l'encourager, lui fit préſent d'une médaille d'or.

En 1689. ſes talens perçoient de plus en plus : outre le Latin, le Grec, l'Hébreu & le Chaldéen qu'il ſavoit parfaitement, il s'attacha enſuite à l'étude de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & à la lecture des Peres de l'Egliſe.

En 1690. il fut fait Docteur en Philoſophie; & pour répondre à l'honneur qu'il recevoit, il ſoutint dans ſa diſpute inaugurale, la diſtinction de l'ame & du corps : c'eſt dans cette piéce qu'il réfute avec une grande force Epicure, Hoppe ſon compilateur, & ce monſtre d'incrédulité, Spinoſa, dont l'Athéiſme reſſemble aſſez au labirinthe de Dedale, tant il y a de tours & de détours dans ſon ſiſtême. Mais Boerhaave le ſuit par-tout, & par-tout il porte la lumiére : plus fort qu'Hercule il abat d'un ſeul coup, toutes les têtes de l'Hidre. Ceux qui liront cette Diſſertation, auront peine à croire qu'elle ſoit l'ouvrage d'un jeune homme, tant elle eſt forte de choſes, de raiſonnement & de Métaphiſique. Son Préſident en cette occaſion fut *Volder*, pour lequel il eut toute ſa vie, le plus profond reſpect, comme Volder eut pour lui l'amitié la plus tendre.

Il étoit tems qu'il s'appliquât à la Théologie, & il eut pour Maîtres Jacques Trigland, Fréderic Spanheim & Jean Markius. Il ſe dévoua enſuite aux fonctions du Miniſtére, ſans que cela l'empêchât de faire de grands progrès dans les Mathématiques; mais comme il ne pouvoit ſuffire aux dépenſes qu'il faut faire néceſſairement dans les Academies, & qu'il avoit d'ailleurs trop de ſentimens & de délicateſſe pour continuer d'être à charge à ſes Patrons, il s'aviſa de donner des leçons de Mathématiques. Cela lui valut la connoiſſance de Jean Vandeberg, qui pour lui donner des marques de l'amitié qu'il avoit pour lui, le fit nommer pour conférer le Catalogue des Manuſcrits de la Bibliothéque de Voſſius, que Leyde avoit achetée depuis peu, & qu'elle avoit fait venir à grands fraix d'Angleterre. Il s'aquitta de ſa commiſſion en homme d'eſprit, & ſon travail plut ſi fort au Sénat, & à Vandeberg en particulier, qu'il réſolut de faire tout pour la fortune d'un homme de ce mérite; & d'abord il lui conſeilla de joindre à ſes autres connoiſſances celle de la Médecine; mais ce qui ſurprendra beaucoup, c'eſt que Boerhaave n'eut jamais que quelques leçons du fameux Drelincourt, & qu'à proprement parler, il a été ſon maître dans une ſcience qu'il a portée ſi haut, que la poſtérité en ſera étonnée. Il commença par l'Anatomie, qu'il étudia dans Veſale, le Prince des Anatomiſtes; dans Fallope, Bartholin, &c. & pour joindre la pratique à la théorie, il aſſiſtoit réguliérement aux leçons de Nuck; & de plus, il travailloit chez lui à

des diſſections particuliéres, examinant toutes les parties du corps avec des yeux géométres. Il ſe mit enſuite à la lecture des anciens Médecins, dans l'ordre & ſuivant le tems qu'ils avoient vêcu; il examina ſans relâche tout ce que les Grecs & les Latins nous ont fourni d'hommes illuſtres en ce genre: mais il s'apperçut bientôt que les Auteurs poſtérieurs à Hippocrate, avoient pris de lui tout ce qu'ils avoient de bon. Ce fut donc aux Ouvrages de ce grand Homme qu'il s'arrêta particuliérement; il en conſidéra le plan & les preuves, il en fit des extraits; en un mot, il ſe remplit ſi bien de ſa doctrine, qu'on eût dit qu'elle étoit paſſée du maître dans le cœur & l'eſprit du diſciple. Il lut avec la même rapidité, & pourtant avec autant de ſoin & d'exactitude, les Ecrits des Médecins modernes; mais ce fidéle Hiſtorien de la Nature, qui en a, pour ainſi dire, ſuivi toutes les allures pas à pas, & qui nous les a tracées avec la derniére préciſion, Sydenham fut ſon Auteur favori. Boerhaave lut pluſieurs fois tous les Ouvrages de cet Hippocrate Anglois, & toujours avec le même plaiſir, & cette ſorte d'avidité qu'on ne ſent guères que pour les excellens Livres.

Notre Auteur paſſa à la Chimie, enſuite à l'étude de la Botanique, avec cette précaution, qu'il vouloit voir de ſes yeux, & toucher, pour ainſi dire, de ſes mains, ce qu'il avoit remarqué dans ces Livres. On croiroit après cela que Boerhaave étoit tout Médecin, & qu'il ne ſongeoit plus à l'étude de la Théologie: mais ſon reſpect pour les ordres connus de ſon pere, lui fit prendre la réſolution de ſe mettre au nombre des Propoſans; & avant tout, il voulut ſe faire recevoir Docteur en Médecine. Il fut pour cela à Hardevick, où ce ſavant Diſciple d'Eſculape reçut le bonnet le 10 Juillet 1693. Le ſujet de l'Acte qu'il ſoutint pour parvenir à ce dégré, concernoit l'importance dont il eſt, que les Médecins examinent avec ſoin les déjections de leurs malades: *Diſputatio habita de utilitate exp'orandorum excrementorum in ægris, & ſignorum.*

A ſon retour, il ſongeoit plus que jamais à être tout à la fois Miniſtre & Médecin; c'étoit auſſi l'idée de ſon illuſtre ami Vandeberg: il avoit même déja compoſé le Diſcours que font d'ordinaire les Propoſans; & dans ce diſcours fait exprès, il entreprit de chercher la cauſe pourquoi on voyoit autrefois des gens groſſiers du tems des Apôtres & des premiers Chrétiens, convertir tant d'hom-

mes, & qu'aujourd'hui les plus ſavans ont bien de la peine à en convertir un petit nombre : ce diſcours eſt reſté parmi ſes papiers, parce qu'une infame calomnie lui ayant alors fermé l'entrée au Miniſtére, il n'eut plus occaſion de le prononcer. A ſon arrivée à Leyde, il trouva que le bruit public étoit qu'il avoit embraſſé le Spinoſiſme; & cela au ſujet de quelques entretiens qu'il avoit eu ſur une voiture d'eau avec un Particulier, qui après avoir déclamé ſur le ſiſtême de Spinoſa, s'étoit répandu en réflexions perſonnelles ſur cet Auteur. Ses amis mirent tout en œuvre pour le juſtifier; mais c'étoit au tems à détruire ce préjugé. Cependant cela détermina Boerhaave à abandonner le projet qu'il avoit formé d'être en même-tems Miniſtre & Médecin; il ſe tint au dernier parti & s'y livra tout entier, regardant la Médecine comme un pays plus tranquile pour lui, & où la malice de ſes adverſaires auroit moins occaſion de lui faire d'odieux reproches.

Il faut avouer que ſes commencemens ne furent point heureux; ſa pratique ne rendit point d'abord autant que ſon habileté ſembloit le lui promettre : il ne ſe découragea pas pour un mal néceſſaire à preſque tous ceux qui entrent en pareil exercice; au contraire, donnant à ſes livres l'heureux loiſir dont il jouiſſoit, il amaſſa ces tréſors de ſcience qui lui ont aquis dans la ſuite tant de gloire & de fortune. Le vrai mérite perce tôt ou tard; le ſien ne tarda point à ſe répandre. Un homme de la première condition, favori de Guillaume III. l'invita à des conditions très-honnêtes, & ſous des eſpérances encore plus flatteuſes, de fixer ſon domicile à La Haye, où il lui faiſoit entendre que la fortune l'attendoit. Il refuſa poliment des offres ſi engageantes, préférant à tout une vie libre, éloignée des tumultes de la Cour, où c'eſt peu de parler autrement qu'on ne penſe, quand pour parvenir il faut ſouvent agir contre ſon gré & ſes propres lumiéres.

Cependant ſes amis ſongeoient à le faire entrer dans le Corps de l'Univerſité de Leyde : mais loin de ſe prêter à leurs vues, il s'y oppoſa, diſant que le préjugé contre lui étoit encore trop récent, & que ceux qui avoient cabalé pour l'exclurre du Miniſtére, ne s'endormiroient pas en cette occaſion; qu'ils riſqueroient leur crédit & leur autorité, & qu'il ne ſouffriroit jamais que pour lui rendre ſer-

vicé, ils s'expoſaſſent à un refus. Ces motifs ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de Van-Berg, qui de concert avec Van-Alphen, travailla ſi efficacement à ce qu'il avoit réſolu pour Boerhaave, qu'il le fit nommer le 18 Mai 1701. par les Curateurs de l'Academie, à la place du célébre Drelincourt, dont il ſoutint & ſurpaſſa bientôt la haute réputation. Il préluda par un Diſcours, où il recommanda fortement l'étude de la doctrine d'Hippocrate, perſuadé, avec raiſon, qu'il n'y a point de meilleur modéle à ſuivre pour un Praticien que celui-là. Ce Prince de la Médecine étoit alors dans une eſpéce de décri; on trouvoit & on vouloit que ſon regne fût paſſé; que le ſuivre encore, c'étoit adorer de vieilles imaginations, & un Auteur qui n'avoit rien de reſpectable que ſon antiquité. Mais il fit voir, au contraire, que jamais homme n'avoit pénétré plus avant que lui dans les ſecrets de la Nature; que ſes régles pour connoître & diſtinguer les maladies, que ſes remédes pour les guérir, étoient de tout point conformes à l'expérience : il parla ſur ce ſujet avec tant de force, d'érudition & de clarté, qu'on n'oſera plus vraiſemblablement, diſputer à Hippocrate ce ſurnom de Divin, cet Empire que nos peres lui ont donné, & qu'il mérite à tant de titres.

Ce diſcours prononcé en l'honneur du vénérable Eſculape, & encore plus la profondeur des leçons du jeune Boerhaave, lui aquirent en peu de tems une ſi grande renommée, que l'Academie de Groningue lui offrit en 1703. une Chaire en Médecine : mais ſur ſon refus, de l'avis encore de Van-Berg, qui ne manquoit jamais l'occaſion d'avancer ſon ami, les Curateurs de Leyde lui promirent la premiére place vacante : en attendant, ils augmenterent ſes gages, pour le dédommager de ce qu'il perdoit par zéle & par attachement à ſon Corps. C'eſt à ce ſujet qu'il prononça le 24 Septembre de cette même année un ſecond Diſcours ſur l'uſage & l'utilité des Méchaniques dans la Médecine : *De uſu Mechanices in Medicina.*

On ſait avec quel ſuccès Boerhaave exerçoit ſon emploi, & toujours ſous le titre de ſimple Lecteur en Médecine, lorſqu'on le nomma enfin Profeſſeur à la place d'Hotten. Le décret de la nomination eſt du 18 Février 1709, ſon Diſcours inaugural du 20 Mars ſuivant. Le titre eſt : *Oratio quâ repurgatæ Medicinæ facilis aſſeritur ſimplicitas*, de la ſimplicité de la Médecine.

L'Academie de Leyde, pour s'attacher de plus en plus un auſſi grand ſujet, le nomma Profeſſeur de Botanique. On s'attendoit bien à des augmentations ; mais on fut ſurpris de trouver en lui un nouveau Tournefort. Il augmenta bientôt de moitié le nombre des Plantes du Jardin; le tout avec un choix qui décéle l'habileté du Collecteur, & la profondeur de ſes connoiſſances.

En 1714. il fut nommé Recteur de l'Univerſité. Peu de tems après, le 8 Août de la même année, il fut fait Profeſſeur du Collége-Pratique; & outre ſes leçons ordinaires, il en donnoit deux fois la ſemaine dans l'Hôpital ſur les maladies regnantes, tant pour le ſoulagement des pauvres malades, que pour l'utilité de ſes écoliers; & il en réſultoit, ſans doute, un grand avantage; car de l'œil & de la main on voyoit joindre la pratique à la théorie. La théorie fait, pour ainſi dire, le corps de la Médecine: mais, puiſqu'il faut le dire, la pratique en eſt l'ame. Ayez tant que vous voudrez des connoiſſances ; réuniſſez en vous ſeul ce que ſavent tous les autres, s'il eſt poſſible, vous ſerez très-habile : l'eſſentiel, c'eſt l'expérience; ſans elle on n'eſt jamais digne du nom de Médecin. Diſons-le hardiment, ſans cette pratique conſommée, le grand Boerhaave eût été un Savant, mais non un Praticien du premier ordre ; ſans elle, l'Angleterre n'auroit pas eu ſon Sydenham; la Gréce, ſon Hippocrate; ni Paris ſon Duret, ſon Fernel, &c.

Le nouveau Recteur prononça à la fin de ſon Rectorat, un diſcours ſur le chemin qu'il faut tenir pour découvrir la vérité en Phiſique: *De comparando certo in Phyſicis.* C'eſt là qu'il s'éléve contre la pareſſe de ces Philoſophes, qui ne voulant pas ſe donner la peine de ſuivre la nature dans ſes marches, aiment mieux ſe fabriquer à leur mode des principes des choſes, que d'examiner, en effet, s'ils ſont conformes à l'expérience. Une propoſition ſi ſimple ne méritoit que des applaudiſſemens, bien loin de s'attirer des cenſures amères. Un Profeſſeur en Théologie s'éleva contre avec fureur : il prétendit, que ſoutenir, comme avoit fait Boerhaave, qu'on ignoroit les principes de la Phiſique, c'étoit renverſer la Religion, établir ſur ſes ruines l'Athéiſme le plus monſtrueux, élever ſur ſes débris le Spinoſiſme le plus abſurde. Jamais accuſation plus folle. Boerhaave ne dit dans ce diſcours autre choſe, ſinon qu'on ne peut connoître la nature que par la nature elle-même;

qu'il faut l'étudier dans ſes propres effets ; faire en quelque ſorte les mêmes pas avec elle ; & qu'à cet égard, tout ce qui n'eſt point fondé ſur l'expérience, eſt douteux, faux ou chimérique.

L'Univerſité de Franéker ne put ſouffrir qu'un de ſes Membres eut ainſi attaqué l'honneur de l'illuſtre Profeſſeur de Leyde : elle obligea cet accuſateur à ſe retracter publiquement, offrant même, après lui avoir fait chanter cette palinodie, de le punir plus ſévérement, ſi Boerhaave le vouloit. Sa réponſe fut, que la plus grande ſatisfaction qu'on pouvoit lui faire, étoit de laiſſer le Théologien tranquile, & de lui pardonner ſa faute auſſi ſincérement qu'il la lui pardonnoit lui-même.

Mais tandis que ſon mérite ſupérieur lui attiroit des ennemis jaloux de ſa réputation, l'Academie des Sciences de Paris, comme pour le dédommager des injuſtices qu'on lui faiſoit, lui écrivit, pour lier avec lui un commerce de Botanique & de Phiſique. Il ne fut pourtant reçu dans ce reſpectable Corps, à titre d'Aſſocié étranger, qu'en 1728. à la place de l'illuſtre Comte de Marſilly. Après la mort de Mr. Freind, la Société Royale de Londres lui fit un pareil honneur ; car tant que ce ſavant Médecin Anglois a vêcu, comme il étoit Préſident de cette Société, & qu'il n'avoit pas pour Mr. Boerhaave toute l'eſtime qu'il méritoit par je ne ſais quels motifs qu'on a pu pénétrer, jamais Boerhaave ne put être reçu dans cette Compagnie, non qu'il fît un pas pour cela ; mais tous ſes amis parloient pour lui & n'étoient point écoutés. Heureuſement l'honneur que devoit un jour recevoir, & Boerhaave, & le célébre Corps dont il s'agit, n'étoit que différé : la Société eût été trop flattée de poſſéder à la fois un Freind & un Boerhaave, les deux plus grands ornemens de leur Nation.

Tandis que Boerhaave ſe livre tout entier aux pénibles fonctions de ſes charges, ſon corps ne pouvant plus réſiſter à tant de fatigues, ſuccomba enfin ſous le poids de ſes travaux. On verra ci-deſſous l'hiſtoire de cette affreuſe maladie qui le retint au lit pendant cinq mois. Je remarque, quant à préſent, qu'étant encore retombé en 1727. & puis en 1729. il ſe démit cette derniére année de ſes places de Profeſſeur en Botanique & en Chimie, ne ſe reſervant que ſon Collége-Pratique.

En 1730. il fut nommé une ſeconde fois Recteur. Suivant l'uſage, en quittant l'emploi dont je viens de parler,

il prononça un Discours intitulé : *De honore Medici, servitute;* il paroit au-dessus de tous ceux que Mr. Boerhaave ait jamais prononcés. Son but dans cette harangue, comme dans celle du Méchanisme des corps, est de prouver la nécessité de l'étude de la nature; que l'art de guérir les maladies n'est jamais plus puissant que lorsqu'il est soumis à la nature, & qu'il en est le fidéle ministre; que l'honneur du Médecin comme du Chirurgien, est de se rendre humble serviteur de cette souveraine maîtresse.

Voici maintenant la liste des Ouvrages de Mr. Boerhaave, telle qu'il la donne presque entiérement lui-même dans la Préface de sa Chimie :

Oratio de commendando studio Hippocratis.
De usu ratiocinii Mechanici in Medicina, quâ repurgata Medicinæ facilis asseritur simplicitas.
De comparando certo in Physicis.
De Chymia suis erroribus purgatâ.
De vita & obitu clarissimi Bernardi Albini, cùm Botanicam & Chemicam professionem publicè exponeret.
De honore Medici, servitute.
Institutiones medicæ.
Aphorismi de cognoscendis & curandis Morbis.
Libellus de Materia medica & Remediorum Formulis.
Index Plantarum, quæ in Horto Academico Lugduno Batavo reperiuntur.
Epistola de Glandulis ad clarissimum Ruychium.
Atrocis nec descripti antea morbi Historia, secundùm Medicæ Artis leges conscripta.
Atrocis, rarissimique morbi Historia altera.
Editio procurata Operum Anatomicorum & Chirurgicorum Andreæ Vesalii.
Tractatus de Peste.
Tractatus de Lue Aphrodisiaca, præfixus Aphrodisiaco.
Aretæi Editio de causis, signisque Morborum, eorumque curatione.
Elementa Chemiæ.
Index alter Plantarum, quæ in Horto Academico Lugduno Batavo aluntur.
Observata de Argento vivo.
Editio Swammerdamiana.

Le premier en datte de ces Ouvrages, &, peut-être, d'un aussi grand mérite que les Aphorismes, est les *Institutions de Médecine* que Mr. Boerhaave dédia à son beau-pere

Drolenvaux, pour le remercier de lui avoir donné une bonne femme. Un fait très-remarquable, c'eſt que le Moufti d'aujourd'hui traduit actuellement les Inſtitutions en Arabe, qu'on imprimera inceſſamment à Conſtantinople; la premiére édition de cet Ouvrage parut en 1707.

Les Aphoriſmes ſont de 1708. ils ſont auſſi traduits en Arabe & en François, pour ne rien dire des autres Langues dans leſquelles cet Ouvrage a été traduit. Nous avons l'obligation à Mr. Van Swietten, Docteur de la Faculté de Leyde, & premier Médecin de la Reine de Hongrie & de Bohême, Marie-Thérèſe, glorieuſement regnante, Impératrice des Romains, &c. d'un Commentaire ſi néceſſaire pour l'intelligence & l'explication des Aphoriſmes de Boerhaave. L'eſprit de ce grand Homme, dont il a été le diſciple, a paſſé tout entier dans ſon Commentaire, qu'il a enrichi de tout ce qu'une érudition ſage & conſommée pouvoient fournir d'utile & d'intereſſant. La ſatisfaction avec laquelle le Public en a reçu les deux premiers volumes, & l'avidité avec laquelle il attend les autres, ſont le plus sûr & le plus grand éloge que l'on puiſſe faire de cet Ouvrage.

Son troiſiéme Ouvrage, *De Materia medica*, doit être bien diſtingué d'un autre livre qui a été donné par quelques-uns de ſes Ecoliers : il a pour titre : *De Viribus Medicamentorum*, & Devaux, Chirurgien de Paris, l'a traduit en François, croyant qu'il étoit réellement de Mr. Boerhaave, comme porte le titre. Le volume dont il s'agit, ne contient preſque que des formules de remédes, qui ont tant de rapport avec les Aphoriſmes, qu'on ne peut guères ſéparer ces deux Ouvrages.

Suivent ſes Ecrits ſur la Botanique, qui ſe reduiſent à deux Catalogues raiſonnés des Plantes du Jardin de l'Academie de Leyde. Le ſecond qui parut en 1720. eſt le double du premier qu'on imprima en 1710. C'eſt que dans cet eſpace de tems le nombre des plantes s'augmenta tellement ſous la direction de Mr. Boerhaave, qu'on voyoit dans un terrein beaucoup moins grand que le Jardin du Roi, à Paris, tout ce qu'il y a de plus rare en Plantes dans les quatre parties du monde.

Plus heureux & non moins induſtrieux dans les recherches anatomiques que Malphigi, le Prince des Obſervateurs, il remit en honneur le ſentiment ſur les glandes qui paroiſſoit abandonné : il faut voir là-deſſus ſon Epi-

tre à ſon ami Ruyſch, ſi connu par les ſurprenantes injections; elle fut imprimée en 1722.

En 1725. il donna l'édition des Ouvrages anatomiques & chirurgiques d'André Veſale; ce qui ſeul le feroit connoître aſſez avantageuſement du côté de l'Anatomie & de la Chirurgie, ſi ſes inſtituts, ſes leçons, & la profondeur avec laquelle il a écrit dans ſes Aphoriſmes ſur les principales maladies chirurgicales, ne décidoient encore pour lui d'une façon plus heureuſe. Il eſt vrai que notre Auteur partagea l'honneur de ce travail avec Mr. Albinus; mais c'eſt lui qui conçut & dirigea le projet, & qui ſe chargea en particulier de la vie de Veſale.

La deſcription de l'étrange maladie du Baron de Vaſſenar, Seigneur de Roſembourg, eſt de 1724. & celle de la maladie du Marquis de S. Alban eſt de 1728. En cette même année parut ſon Traité ſur la Peſte, Ouvrage excellent, & qu'on trouve à la tête des Ecrits compoſés en ce tems-là à l'occaſion de la contagion de Marſeille.

Mr. Schultens ne fait aucune mention du tems que la Peſte ſe répandit à Leyde, ni de la façon dont notre ſecond Hippocrate, après avoir délivré ſa Ville de cette contagion, en fut lui-même attaqué & guéri : il ſe ſentit à peine pris de la Peſte, qu'il envoya chercher ſes confreres, & leur fit écrire par ordre tous les accidens actuels & futurs de cette maladie, & les moyens de remédier à chacun en particulier quand ſa tête ſeroit attaquée. On ſuivit de point en point la cure marquée, & elle eut tout le ſuccès que le malade attendoit.

Le prognoſtic n'eſt pas la partie guériſſante de la Médecine; mais il ſert beaucoup, & fait bien de l'honneur au Médecin. Hippocrate eſt le premier de tous en cet art divin : nul Moderne ne l'emporte ſur les deux dignes rivaux du Praticien Grec, Sydenham & Boerhaave. Il donna en 1731. la magnifique édition d'Aretée de Cappadoce ſur les cauſes, les ſignes & les remédes des Maladies; & Boerhaave profita, à cette occaſion, des lumiéres de Jean Van Groemuld, auſſi profond Juriſconſulte, que ſavant Médécin. Ces deux grands Hommes, que la vertu & les mêmes études unirent enſemble, avoient réſolu de donner au Public *la Bibliothéque des Médecins Grecs*, & je ne ſais ce qui a empêché l'exécution de ce deſſein.

J'ai déja fait mention du mérite de Boerhaave comme Chimiſte : mais pour mieux l'apprécier, il faut lire ſes élé-

mens de Chimie, qu'il donna en 1732. car ceux qui ont paru avant ce tems, ne sont point de lui; & il ne seroit pas nécessaire d'en avertir, s'il ne l'avoit fait lui-même, en pleurant sur l'avarice ou l'interêt sordides des Libraires & de ses Ecoliers, qui, pour donner plus de succès aux compilations les plus ridicules, ne manquoient pas d'y mettre son respectable nom. On ne sauroit croire combien ces livres postiches se sont multipliés, & se multiplieront, peut-être, encore davantage à l'avenir. C'est ce qui ne laissoit pas de répandre beaucoup d'amertume parmi les délices de la réputation dont il jouissoit. Les faux Elémens de Chimie, qui ont heureusement engagé Mr. Boerhaave à donner les siens, étoient regardés comme des leçons prises de sa bouche même; c'est pourquoi on en faisoit grand cas.

Voici les titres des autres Livres postiches qui ont paru sous le nom de Boerhaave; outre ces trois:

Commentaria in Aphorismos.
Institutiones & experimenta Chemiæ.
De Viribus Medicamentorum.

il faut encore en compter deux autres, savoir:

Methodus discendi Medicinam.
Index Plantarum, quæ in horto Leydensi crescunt, cum appendicibus & caracteribus earum, desumptis ex ore clarissimi Viri H. B.

Boerhaave envoya en 1734. ses observations sur le Vif-Argent, à la Société Royale de Londres & à l'Academie des Sciences. Je ne parle point du Livre de Swammerdam, intitulé: *La Bible de la Nature*, parce qu'au fond, c'est Mr. Gaubius, Professeur de Chimie à Leyde, qui l'a traduit en Latin, par le conseil, à la vérité, &, peut-être, avec les lumiéres de son protecteur Boerhaave, qui se chargea de l'édition & l'orna d'une magnifique Préface. Je passerai sous silence ce nombre infini de lettres, de réponses à des consultations, de mémoires sur des maladies. Je ne dis rien de cet empressement avec lequel les Rois, les Princes, le Pape, & tant d'autres personnes éminentes qui lui écrivoient, attendoient ses réponses. Un homme de ce mérite & de cette réputation pouvoit-il manquer d'être consulté de tous les coins du monde? Ce qui est surprenant, c'est que malgré le nombre infini de ses occupations, malgré son Collége public, ses leçons particuliéres, & le tems qu'il donnoit aux malades & à ses Ouvrages, il étoit très-exact à répondre de vive voix ou par écrit en

quelque tems que ce fût, laissant tout pour le service & l'utilité des particuliers. Tel étoit le haut dégré de renommée où Boerhaave étoit parvenu depuis plus de 20 ans, que sa maison étoit regardée comme le Temple d'Esculape : on y venoit de toutes parts, & chacun en sortoit satisfait. Une foule innombrable d'Etudians en Médecine, accouroient de toute l'Europe à Leyde, pour apprendre aux leçons de ce grand Homme les principes de leur Art, ou perfectionner les connoissances qu'ils avoient déja aquises. Je passe au desintéressement de Boerhaave : les pauvres étoient également admis chez lui comme les riches, aux heures marquées; mais il paroit par la fortune immense qu'il a laissée, que les riches le dédommageoient amplement.

Il ne venoit personne à Leyde, d'un certain rang, qui ne se fît du moins un plaisir de rendre visite à cet oracle de la Médecine moderne; des Princes même lui ont fait cet honneur. Le fameux Czar qui acheta une partie des injections de Ruysch, entretint Boerhaave en 1715. pendant plus de deux heures, & ne pouvoit se lasser d'admirer son beau Génie & la vaste étendue de ses connoissances. Le Duc de Lorraine, aujourd'hui Grand-Duc de Toscane & Empereur, le visita pareillement.

Boerhaave garda long-tems le célibat. Ce fut à quarante-deux ans qu'il épousa le 16 Septembre 1710. *Marie Drolenvaux*, Demoiselle d'un mérite accompli, fille unique de cet Abraham Drolenvaux, célébre Sénateur de Leyde, à qui il dédia ses Institutions, comme il a été déja dit. Il eut en elle une épouse douée de toutes les qualités qu'un mari puisse souhaiter pour être heureux, & elle eut en lui un mari digne d'elle. Le 19 Mars 1720. Boerhaave eut pour le premier fruit de son mariage, une fille, qui fut nommée Marie-Jeanne, & ensuite deux autres qui moururent dans leur enfance. Le 9 Juin 1721. vint un fils qui ne vêcut que trois jours. La fille aînée Marie-Jeanne, vit encore.

C'est dans ses Ecrits qu'il faut chercher l'image de son esprit & de son cœur. Ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne vit jamais un ami plus tendre & plus sincére. Il n'étoit point soupçonneux, il ne jugeoit mal de personne; au contraire, il interprétoit tout en bien. Il ne se mettoit jamais en colére, quelque lieu qu'il en eût. Ses conseils étoient sages & modérés, la paix & encore la paix. Il a

eu des ennemis, & le mérite n'en donne-t'il pas toujours? Il les forçoit à se taire par ses bienfaits; & s'il trouvoit de ces esprits opiniâtres qui ne veulent pas se rendre, il s'expliquoit publiquement sur leur accusation; après quoi il restoit tranquile, content du témoignage de sa conscience : souvent il ne répondoit rien; il étoit persuadé que c'étoit trop honorer la calomnie, que d'y répondre; il la comparoit à ces étincelles qui s'éteignent d'elles-mêmes, quand on ne les relève pas. Il ne vantoit jamais ses Ouvrages, ne parloit de lui-même qu'avec une vraie modestie, & non avec cette fausse humilité qui cherche les louanges. Il étoit compatissant & très-charitable envers les pauvres; il les assistoit le plus secrétement qu'il pouvoit. Il n'étoit cependant rien moins que prodigue; on l'eût même, peut-être, soupçonné de donner dans l'extrêmité contraire; car au milieu de l'abondance, & dans le sein des plus grandes richesses, il vivoit chez lui avec une médiocrité qui tenoit pour le moins du Philosophe : il ne mangeoit chez personne, & personne ne mangeoit chez lui; c'eût été trop se livrer ou s'exposer à perdre un tems précieux.

Génie supérieur, Philosophe inébranlable, l'adversité & la prospérité ne causoient aucune altération dans son ame; aussi tranquile à la mort de son pere, quand il manqua de tout, que lorsqu'il se vit un des plus puissans Particuliers de sa République. Mais sa vertu favorite étoit la reconnoissance; jamais cœur ne fut plus pénétré de ce sentiment qui fait tant d'honneur à l'humanité. Telle étoit la reconnoissance d'Herman envers son frere, envers Van-Berg & Van-Alphen ses illustres Protecteurs, qu'il n'en parloit qu'avec un zéle, une effusion, une chaleur de sentiment, qui marquoit si véritablement sa gratitude, que son cœur sembloit passer sur ses lévres. Veut-on l'envisager du côté des Langues & des Sciences qu'il possédoit? il n'y a qu'à faire une petite récapitulation de tout ce qui a été dit cidevant. Il savoit le Hollandois, l'Allemand, le François, l'Anglois, l'Italien, l'Espagnol, le Latin, le Grec, l'Hébreu, le Chaldéen. Il nous a laissé sur toutes les parties de la Médecine (Anatomie, Phisiologie, Pathologie, Diagnostic, Prognostic, & Cure des Maladies Chirurgicales & Médecinales, Matiére Médicale, Botanique, Chimie, &c.) des Ouvrages qui passeront éternellement pour des chefs-d'œuvres.

Boerhaave étoit naturellement d'une complexion forte; & l'éducation qu'il avoit reçue, la promenade à pied, l'exercice à cheval qu'il aimoit beaucoup, les viandes séches, solides, le pain sec, bien fermenté, le biscuit même dont il faisoit sa nourriture ordinaire, & qu'il recommande tant à ceux qui ont les fibres lâches & qui sont sujets aux aigreurs; toutes ces choses avoient encore augmenté la vigueur de son temperament : mais à force de travailler tant d'esprit que de corps, pour ses Ecoliers, pour ses Lecteurs & pour ses Malades, dont le nombre l'accabloit pourtant, de trop rudes épreuves lui attirerent trois maladies considérables. La premiére commença au milieu du mois d'Août 1722. Celle-là par sa faute; car s'étant exposé au sortir du lit, contre ses propres lumiéres, à un air froid & chargé d'un brouillard glacé & pénétrant, les pores ouverts par la chaleur se resserrerent promptement, la transpiration s'arrêta, le froid pénétra jusques dans les nerfs & dans les articles; la goutte se joignit ainsi à une paralisie qui le rendit perclus des deux jambes; il souffrit sur-tout pendant cinq mois, des douleurs extrêmes, avec une patience admirable. Il tâcha en vain d'adoucir son cruel tourment par les secours de la Médecine; semblable à Sydenham qui écrivoit sur la goutte, dont il ne pouvoit se guérir, il se retraçoit tous les Remédes vantés pour la cure des maux qui l'affiégeoient, & se convainquoit par sa triste expérience, de leur inutilité. Il fallut attendre que la maladie se détruisît d'elle-même, & se ruinât dans son propre fonds. Un an après, lorsqu'il crut pouvoir aider la nature avec plus de succès, il but pendant plusieurs jours beaucoup de suc de Chicorée, d'Endive, de Fumeterre, de Cresson & de Veronique, & cela le guérit enfin. Le malade reparut; ce fut un jour de fête pour la Ville de Leyde; il y eut des feux & des illuminations: témoignages bien flatteurs, & il faudroit être bien Philosophe, même trop Philosophe, pour n'en pas gouter la douceur, dans des circonstances, au moins, où il est clair qu'on n'honore que le mérite.

Une seconde maladie moins longue, moins douloureuse, mais beaucoup plus dangereuse que la premiére, l'attaqua sur la fin de l'année 1727. C'étoit une fiévre ardente dans un sujet très-robuste: aussi les redoublemens étoient-ils si terribles, qu'en peu de jours on désespéra de sa vie. Il fut traité comme il le prescrit dans ses Apho-

risimes, pour la même maladie, & il en rechappa. Comme il fut long-tems à se rétablir parfaitement, & sans parler en public; pour dissiper l'ennui de sa convalescence, il composa cette belle Dissertation sur le Mal Vénérien, dont on a parlé ci-devant.

Sa derniére maladie commença par une difficulté de respirer, qui augmenta toujours peu à peu, & en 1738. il sentit un battement d'artéres inégal, & d'une violence extraordinaire au côté droit du col, qu'il attribua à un polybe, & en conséquence à une dilatation de vaisseaux entre le cœur & les poumons. Comme il étoit fort replet, il étouffoit au moindre mouvement qu'il se donnoit; & ces étouffemens étoient si continuels, & son pouls si intermittant, qu'il étoit incapable de tout exercice. Ce qui l'incommodoit le plus, c'est que sa respiration sembloit s'arrêter dès qu'il vouloit prendre du repos, en sorte qu'il étoit obligé de combattre contre le sommeil, crainte d'être étouffé. C'est ainsi qu'il en écrit lui-même à un de ses amis de Londres, dans une lettre qui est du 8 Septembre, quinze jours avant sa mort.

Les maux les plus ordinaires causent des désordres étonnans dans les esprits foibles : ceux même qui paroissent plus forts, se laissent abattre à de plus grands maux. Pour Boerhaave, tranquile au milieu de ses souffrances, il prenoit encore sur lui de consoler sa famille & ses amis affligés, & conserva cette paix jusqu'à la fin. Les pieds s'enflerent, le ventre devint plus douloureux, la respiration devint prodigieusement embarrassée, le délire survint, la raison se troubla, ce qu'il eut de mortel s'éclipsa peu à peu, & ce grand Homme rendit enfin les derniers soupirs le 23 Septembre 1738. âgé de soixante-dix ans, moins trois mois & dix jours.

Ce discours est extrait de la vie de Boerhaave, rapportée par Mr. De La Mettrie, qui a traduit en François les Ouvrages de cet Auteur.

BOETIUS, (Arnould) Hollandois, qui a pratiqué quelque tems la Médecine à Paris; puis étant allé en Angleterre, il y fut Médecin du Viceroi d'Irlande, & composa un Traité d'Observations sur les Maladies omises par les Anciens.

On trouve dans Vander Linden un Anselme Boëtius de Boodt, natif de Bruges, de qui nous avons :

Gemmarum & Lapidum Historia, quâ non solùm ortus,

natura, vis & pretium: ſed etiam modus quo ex iis olea, ſalia, tinctura, eſſentiæ, arcana & magiſteria Arte Chymica confici poſſint, oſtenditur. Hanoviæ, 1609. *in-4to. Lugduni Batav.* 1636. *in-8vo.*

Cette derniére édition a été revue, corrigée & augmentée par Adrien Toll, Docteur en Médecine de Leyde, qui y a joint des Commentaires & pluſieurs figures.

BOETIUS, (Gerard) Docteur en Médecine, nâquit à Gorcum l'an 1604. Il s'établit à Londres, où il exerça avec réputation, l'emploi de Médecin du Roi. Son frere Arnould, Médecin du Comte de Leiceſter, Viceroi d'Irlande, l'aida beaucoup dans la compoſition de l'Ouvrage ſuivant:

Philoſophia naturalis reformata, id eſt Philoſophiæ Ariſtotelicæ accurata examinatio ac ſolida confutatio, & novæ & verioris Introductio. Dublinii, 1641. *in-4to.*

BOGAERT ou BOGARDUS, (Jacques) natif de Dordrecht, exerça premiérement la Médecine à Anvers, puis à Louvain, où il enſeigna pendant trente-ſix ans, avec beaucoup de réputation. Il a écrit cinq Livres de Commentaires ſur Avicenne, qu'on trouve manuſcrit dans la Bibliothéque d'Anvers, ſous ce titre:

Collectorium M. Jacobi Bogaert.

Ce Médecin mourut en 1537. & fut enterré dans la Chapelle de ſaint Luc en l'Egliſe de ſaint Pierre à Louvain, où l'on voit cette Inſcription ſur ſon tombeau:

Abſtulit è vivis Bogardum ſera Jacobum
Mors, ſed ab annoſo ſæpè vocata ſene.
Corpore quandoquidem jam fractus, pectore toto
Spirabat Chriſtum, Cœli columque choros.
Sancta maritalis ſervavit fœdera lecti,
Clarus ſeptenæ prolis honore pater.
Conjuge defunctâ, Thalamum thedaſque peroſus,
Sacra Sacerdotis munia caſtus obit.
Annis triginta, necnon ſex, dogmate certo
Hic docuit Medicas Gymnaſiarcha ſcholas.
Denique tam exactè virtutem perculit omnem,
Momus ut errati poſtulet ipſe nihil.

BOHNIUS (Jean) étoit Profeſſeur à Leipſic en 1679. Il y enſeigna l'Anatomie, & on trouve dans ſes Ouvrages pluſieurs obſervations ſur cette partie de la Médecine. Il a donné un Traité des Canaux Biliaires & de la Bile; nous avons auſſi de lui une Diſſertation Chymico-Médicale. Il

a montré dans ce dernier Ouvrage, outre une érudition peu commune, une grande connoissance de la Chimie; on y trouve aussi un grand nombre d'expériences. Quant au raisonnement, personne n'a été plus loin que lui; son Traité *de Acido & Alkali* est excellent, & l'on peut dire qu'il a jetté beaucoup de lumiére sur ce sujet.

BOILE, (Robert) fils de Richard, Comte de Cork en Irlande, nâquit à Lismore en Irlande le 25 Janvier 1627. Il a enrichi la Phisique d'un grand nombre d'expériences. Il s'appliqua aussi à l'étude de la Chimie; & ses succès, dans cet Art, le mettent au-dessus de tous ceux qui ont paru jusqu'aujourd'hui. Il joignoit toutes les qualités qu'on peut souhaiter pour réussir; il avoit un esprit solide, cultivé par toutes sortes de sciences, appliqué & toujours conduit par l'expérience : & c'est de ce fonds admirable que sont venues ces heureuses productions, dont il a enrichi le Public, & qu'on n'auroit presque osé attendre de plusieurs hommes ensemble. Il employa sa vie à interroger la Nature, & par une générosité qu'on ne peut assez admirer, il communiqua au monde savant, sans aucune vue d'interêt, les découvertes qu'il avoit faites lui-même avec beaucoup de peine, de danger & de dépense. Boile mourut le 30 Décembre 1691. à 65 ans. On a donné à Londres en 1744. une magnifique édition de ses Ouvrages en cinq volumes *in-folio*.

BOIS, ou SILVIUS, (Jacques Du) nâquit à Amiens en Picardie. Il se fit admirer dans le seiziéme siécle, par la facilité qu'il avoit de parler de tout ce qui regarde sa Profession, & par les beaux Ouvrages de Médecine qu'il donnoit continuellement au Public. On l'accusa cependant d'avoir eu trop d'attachement aux sentimens de Galien, même contre les nouvelles découvertes que l'Anatomie avoit déja faites de son tems. Son avarice fut encore extrêmement blâmée; car malgré qu'il fût riche, il s'abaissoit encore à faire diverses répétitions pour de l'argent, après avoir parlé en public en qualité de Professeur au Collége Royal de Paris. Il mourut en 1555. âgé de 77 ans. Deux ou trois de ses disciples mirent ce distique de Buchanan sur sa porte, le jour de son enterrement :

Silvius hîc situs est, gratis qui nil dedit unquam;
Mortuus, & gratis quod legis ista dolet.

Nous avons les Ouvrages de Jacques Silvius en un volume *in-folio* sous ce titre :

Opera medica; jam demum in sex partes digesta, castigata & indicibus necessariis instructa. Opera & studio Renati Moreau Parisiensis. Colonia Allobr. 1630.

La première partie renferme :

Ordo & ordinis ratio in legendis Hippocratis & Galeni Libris.

Cet Ouvrage a été imprimé séparément : *Paris.* 1561. *in*-8*vo.*

In Hippocratis elementa Commentarius Et séparément : *Parisiis*, 1542. *in-folio*, 1561. *in*-8*vo. Venetiis*, 1543. *in*-8*vo. Basileæ*, 1556.

In Libros Temperamentorum Galeni partitiones aliquot utilissimæ.

Claudii Galeni in Hippocratis Librum de Natura hominis Commentarius, cum scholiis.

Galenus de ossibus ad tyrones.

In Hippocratis & Galeni Physiologiæ partem anatomicam Isagoge, in tres Libros distributa. Et séparément : *Basil.* 1556. *in*-16. *Paris.* 1555. *in-fol.* 1587. *in*-8*vo.*

In variis corporibus secandis observata quædam.

Vesani cujusdam calumniarum in Hippocratis Galenique rem anatomicam depulsio. Et séparément : *Paris.* 1561. *in*-8*vo.*

Isagoge brevissima in Libros Galeni de Usu partium corporis humani.

In tres Galeni Libros facultatum naturalium Epitome.

De Mensibus mulierum & hominis generatione. Et séparément : *Venetiis*, 1556. *in*-8*vo. Basil.* 1556. *in*-8*vo.*

On trouve dans la seconde partie :

Schema rerum omnium ex quibus alimenta hominum depromuntur, de quibus tribus Libris de Alimentis Galenus disputavit.

De victûs ratione facili ac salubri pauperum scholasticorum Libellus.

De parco & duro victu Libellus. Parisiis, 1557. *in*-16. *cum Thesauro sanitatis Joannis Liebautii.*

Adversus famem & victuum penuriam Consilium. Ibid. *cum eodem Thesauro.*

La troisiéme partie contient :

Methodus sex Librorum Galeni de differentiis & causis Morborum & symptomatum.

De Signis omnibus Medicis, salubribus, insalubribus & neutris.

Ces deux Ouvrages ont été imprimés ensemble : *Parisiis*, 1539. *in-folio.* 1561. *in*-8*vo. Venetiis*, 1554. *in*-8*vo.*

Introductio brevis in methodum generalem medendi Galeni.

On trouve les Traités suivans dans la quatriéme partie:

De Febribus Commentarius. Et séparément: *Venetiis*, 1556. *in-8vo. Lugd.* 1560. *in-8vo. Paris.* 1561. *in-8vo.*

In Libros Galeni de differentiis Febrium Commentarius. Séparément: *Parisiis*, 1561. *in-8vo. Venet.* 1556. *in-8vo.*

Quæstio de vini exhibitione in Febribus.

De Peste & Febre pestilenti.

De Sudore Anglico.

Morborum internorum propè omnium curatio ex Galeno & Marco Gattinaria præsertim selecta. Séparément: *Venet.* 1548. *in-8vo. Lugduni*, 1620. *in-16. Parisiis*, 1554. *in-8vo. Tiguri*, 1555. *in-8vo.*

Dans la cinquiéme partie:

Methodus Medicamenta componendi quatuor Libris distributa. Et séparément: *Lugduni*, 1584. *in-8vo.* 1558. *in-16. Lutetiæ*, 1541. *in-8vo. Parisiis*, 1544. *in-folio.*

De Medicamentorum simplicium delectu, præparationibus, mistionis modo, Libri tres. Séparément: *Parisiis*, 1542. *in-8vo. Lugduni*, 1555, 1584. *in-16.*

Joannis Mesuæ Damasceni de Re medica Libri tres. J. Silvio Interprete & Commentatore.

Dans la sixiéme partie:

Duæ epistolicæ Consultationes de Arthritide ad Petrum Bruhesium Medicum.

Disputatio de partus cujusdam infantulæ Agennensis, an sit septimestris, an novem mensium, cum responsionibus Doctorum.

Carmina quædam Jacobi Silvii.

Præfatio ad Hieron. Montuum.

His accessit:

De senectute seu tuenda valetudine in senio, ex Galeno & prælectionibus J. Silvii.

BOIS ou SILVIUS, (Jean Du) natif de Lille en Flandres, & Professeur en Médecine à Douai, a été célébre dans le seiziéme siécle. Il avoit premiérement exercé la Médecine à Valenciennes, & en 1557. il avoit prononcé à Louvain un Discours Latin, qu'on a imprimé sous le titre:

De Lue Venerea Declamatio.

Nous avons encore les Ouvrages suivans de sa façon:

De studiosorum, & eorum qui corporis exercitationibus addicti non sunt, tuendâ valetudine Libri duo. Duaci, 1574. *in-8vo.*

De Curatione Morbi articularis Tractatus quatuor. Antuerpiæ, 1557, 1565. *in-8vo.*

Morbi populariter grassantis præservatio & curatio, ex maximè parabilibus remediis. Lovanii, 1572. *in-8vo.*

Tabulæ Pharmacorum. Antuerpiæ, 1568. *in-8vo.*

Academiæ Duacensis & Professorum encomium.

On met la mort de ce Médecin en 1576.

BOLOGNINUS (Ange) étoit de Bologne, où il enseigna la Chirurgie suivant les préceptes d'Avicenne, dont il étoit zélé partisan. Il vivoit vers l'an 1506. Nous avons de lui :

De Cura Ulcerum exteriorum, & de Unguentis communibus in solutione continui, Libri duo. Papiæ, 1516. *in-fol. cum aliis. Basileæ*, 1536. *in-4to. Tiguri*, 1555. *in-fol.*

BOLSEC, (Jerôme-Hermes) natif de Paris, & Médecin à Lyon, vivoit en 1570. ou 1580. Il fit d'abord amitié avec Calvin qu'il suivit à Geneve; il donna même dans ses principes; mais Dieu lui ayant depuis fait la grace d'en connoître la fausseté, il rentra dans le sein de l'Eglise, & fut un des plus zélés Catholiques. Il composa la vie du même Calvin; & peu de tems après avoir publié cette premiére, il donna une partie de celle de Beze, sous ce titre :

Histoire de la Vie, doctrine & déportemens de Théodore de Beze, dit le Spectable, grand Ministre de Geneve, selon que l'on a pu voir & connoître jusqu'à maintenant; en attendant que lui-même, si bon lui semble, y ajoute le reste.

Bolsec composa encore d'autres Ouvrages, dans lesquels il prend le titre de Théologien & de Médecin.

BOLSTADIUS. (Albert) *Voyez* ALBERT LE GRAND.

BONACIOLI, (Louis) Médecin célébre de Ferrare, vivoit en 1530. Les Auteurs parlent de lui avec éloge; & les Traités que nous avons de sa façon, témoignent qu'il n'en étoit pas indigne. Il a écrit :

De Uteri partiumque ejus confectione. Item *quonam usu in absentibus etiamnum Venus citetur. Quod, quale, undeque prolificum semen, unde menstrua, &c. Argent.* 1537. *in-8vo.*

De Conceptionis, indiciis, nec maris, faminicique partus significatione. Ejusdem, quæ utero gravidis accidant. Et eorum Medicinæ. Prognostica, causaque effluxionum & abortuum. Proceritatis, improceritatisque partuum causæ. Argentinæ, 1538. *in-8vo.*

Bonacioli étoit Anatomiſte : il a décrit le premier les Nimphes & le Clitoris, comme des parties diſtinctes & ſéparées, ce que les Anciens n'avoient point conſidéré de cette maniére.

BONDIUS, (Dominique) Médecin célébre, qui de ſa tendre jeuneſſe donna beaucoup d'application à l'étude des Langues, & excella ſur-tout dans la Latine & la Gréque. Il enſeigna long-tems la Philoſophie & la Médecine à Ferrare, où l'on voit ſon Epitaphe en proſe, qui finit par ces deux vers :

Mi domus hæc requies curarum ſola mearum,
Omnibus una meis certa medela malis.

BONET (Théophile) étoit de Geneve, où il nâquit en 1620. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine en 1643. & fut Médecin de Henri d'Orléans, Duc de Longueville. Bonet mourut en 1689.

Ce Médecin a pris des peines infinies à raſſembler un nombre prodigieux de diſſections de corps morts d'accidens & de maladies ; d'où il a merveilleuſement déduit les cauſes immédiates des maladies & de la mort. Cet Ouvrage qu'il a publié, eſt peut-être la meilleure production des Médecins modernes, & la plus propre à inſtruire ceux qui s'appliquent à la Médecine, des indiſpoſitions auxquelles le corps humain eſt ſujet. Il n'y a point de Médecin qui ne conſulte aujourd'hui cet Auteur. Son grand Ouvrage eſt intitulé :

Sepulchretum, ſive Anatomia Practica. Genevæ, 1679. *in-fol.* 3 *vol.*

Manget en a donné une autre édition avec des additions conſidérables. *Lugduni*, 1700.

Nous avons encore un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé :

Prodromus Anatomiæ practicæ, ſive de abditis morborum cauſis, ex cadaverum diſſectione revelatis ; Libri primi, pars prima, de Doloribus Capitis ex illius apertione manifeſtis. Genevæ, 1675. *in-8vo.*

BONET DE LATES, Juif Médecin, inventa un Anneau aſtronomique, par le moyen duquel il pouvoit tous les jours découvrir la hauteur du ſoleil & des étoiles, & dire de jour & de nuit quelle heure il étoit. Il expliqua en Latin dans un Ouvrage entier, les qualités & l'uti-

lité de cet Anneau. Il dédia ce Livre au Pape Alexandre VI. avec ce titre :

De Annuli aſtronomici utilitate.

Il fut imprimé à Paris en 1506. L'Auteur ſentant que ſon Latin n'étoit pas des plus purs, s'excuſe par ce diſtique :

Parce, precor, rudibus, quæ ſunt errata Latinè;
Lex Hebræa mihi eſt, Lingua Latina minus.

BONOMI ou BONOMINUS, Médecin qui vivoit vers l'an 1350. Il a écrit divers Ouvrages, & il s'eſt aquis beaucoup de réputation par ſa doctrine, comme nous l'apprenons de Tritheme.

BONTEKOE, (Corneille) célébre Médecin, natif d'Alkmaer, après s'être perfectionné à Leyde dans la Médecine & la Chirurgie, étudia à fond la Philoſophie de Deſcartes. Delà il alla à Lahaye, puis à Amſterdam, enſuite à Hambourg, & enfin à Berlin, où il fut Médecin de l'Electeur de Brandebourg, qui lui donna une Chaire de Profeſſeur à Francfort ſur l'Oder. Il mourut peu de tems après, âgé de 38 ans. On a de lui un Traité ſur le Thé; un autre ſur l'année Climactérique. Ils ont été traduits en François & imprimés à Paris en 1699. 2 vol. in-12.

BONTIUS, (Gerard) Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Leyde ſur la fin du ſeiziéme ſiécle, étoit un homme d'une profonde érudition, & très-ſavant dans la Langue Gréque. Il étoit de Riſwich, petit Village dans le Pays de Gueldres, & il mourut à Leyde le 15 Septembre 1599. âgé de 63 ans.

Bontius eſt Auteur d'une compoſition de Pilules, qui de ſon nom ſont appellées *Pilulæ Tartareæ Bontii.* Les Hollandois nous en ont long-tems caché la deſcription; ils ſe ſeroient même fait un crime de la rendre publique, ſi l'induſtrie de quelques Médecins ne leur avoit arraché, ce qu'un ſerment mal entendu leur avoit fait receler juſqu'alors.

BONTIUS, (Jacques) fils du précédent, & natif de Leyde; il quitta ſa Patrie pour aller à Batavia, où il exerça ſa Profeſſion. Il a publié quelques Diſſertations Anatomiques répandues parmi ſes autres Traités, raſſemblés dans ſa *Medicina Indorum Libri IV. Lugduni Batav.* 1642. *in*-12. *Amſtelod.* 1658. *in*-12.

Annotationes in Graciam ab horto.

De Herbis India Orientalis.

On les trouve dans ſes *Opuſcula varia. Amſtelodami*, 1658. *in-folio.*

Ces Diſſertations ont encore été imprimées avec la *Medicina Ægyptiorum* de Proſper Alpini: *Pariſiis*, 1646. *in-4to. Lugd. Batav.* 1719. *in-4to.*

BOOT, (Richard) Médecin & habile Botaniſte d'Irlande, a compoſé l'Hiſtoire naturelle de ce Royaume, qui eſt eſtimée, & qui a été traduite de l'Anglois en François.

BORDIN, (François) Médecin & Profeſſeur des Mathématiques à Bologne, vivoit en 1573.

BORDING ou BORDINGUS (Jacques) étoit d'Anvers, où il nâquit en 1511. Comme on eut aſſez de ſoin de ſon éducation, il s'avança extrêmement dans les ſciences; car outre qu'il ſavoit la Langue Gréque, l'Hébraïque & la Latine, il apprit encore la Théologie, la Médecine & les Belles-Lettres. Il étudia d'abord à Louvain, & puis étant venu en France, il s'arrêta long-tems à Paris, où il enſeigna même le Grec & l'Hébreu. Enſuite il alla à Montpellier, & il y conſulta les Profeſſeurs de cette célébre Univerſité; depuis, l'amitié du Cardinal Sadolet l'ayant attiré à Carpentras dans le Comté Vénaiſin, il y enſeigna durant pluſieurs années, & y épouſa Françoiſe Nigroni, fille de Thermo Nigroni de Gênes, & de Jeanne Rocheſle d'Avignon. Mais cette Ville étant trop peu conſidérable pour employer un homme du mérite de Bording, il alla à Bologne, puis il revint à Anvers; & comme il ſuivoit la doctrine des Proteſtans, il crut plus ſûr d'aller s'établir à Hambourg, où il vint en 1544. Le Sénat de cette Ville lui donna une penſion: cinq ans après il fut appellé dans l'Univerſité de Roſtoc, où il enſeigna pendant ſept ans; delà il vint à Coppenhague l'an 1556. & il y mourut le premier de Septembre 1560.

Bordingus laiſſa divers Ouvrages qui furent imprimés après ſa mort, comme:

Phyſiologia, Hygiene, Pathologia, pro ut has Medicinæ partes in Academiis Roſtochienſi & Hafnienſi publicè enarravit. Roſtochii, 1591. *in-8vo.*

Enarrationes in ſex libros Galeni de tuendâ ſanitate. Acceſſere Auctoris Conſilia quædam illuſtriſſimis Principibus præſcripta. Roſtochi, 1605. *in-4to.*

BORELLI, (Jean-Alphonſe) excellent Philoſophe & Mathématicien, nâquit à Naples le 28 Janvier 1608. Il paſſa ſa vie à profeſſer la Philoſophie & les Mathémati-

ques dans les chaires les plus célébres d'Italie, principalement à Florence & à Piſe, où il mérita l'eſtime & la bienveillance des Princes de la Maiſon de Médicis. Il a enrichi le Public de pluſieurs Ouvrages, & n'a ceſſé de travailler que dans les derniéres années de ſa vie; il ſe retira alors à Rome, & y mourut de pleureſie dans la Maiſon des Clercs Réguliers de ſaint Pantaleon, où il vivoit comme s'il eut été Religeux. Il nous a donné une expoſition mécanique du mouvement des animaux, déduite de la ſtructure des parties, aidé des découvertes de Lower & d'une grande habitude de la ſcience des mécaniques; il a bien connu les fibres muſculaires du cœur, & il a été en état d'expliquer géométriquement les mouvemens apparens de ce viſcére & du ſang dont il remplit les artéres.

Depuis ſa mort arrivée le dernier de Décembre 1676. le Général des Peres *delle Scholle pie* a fait imprimer le Traité de ce ſavant Homme, ſous le titre:

De Motu Animalium.

On le trouve encore dans la Bibliothéque anatomique de Le Clerc & de Manget.

Il a encore écrit:

De Renum uſu judicium, imprimé avec *Bellini de ſtructura renum. Argent.* 1664. *in-8vo.*

BORRICHIUS (Olaus) nâquit en 1626. Il étoit Médecin du Roi de Dannemarc, & Profeſſeur public dans l'Univerſité de Copenhague. Il a beaucoup travaillé: c'étoit un homme excellent dans ſon école, & la Chimie a été une de ſes principales occupations. Il s'eſt illuſtré par la diſpute qu'il a eue avec le ſavant Conringius ſur les connoiſſances des Egyptiens & ſur l'Antiquité, les Inventeurs & les Auteurs de la Chimie. Il mourut le 13 Septembre 1690.

On a de lui les Ouvrages ſuivans:

De ortu & progreſſu Chemiæ Diſſertatio. Hafniæ, 1668. *in-4to.*

Olai Borrichii Hermetis Ægyptiorum & Chemicorum ſapientia ab Herm. Conringii animadverſionibus vindicata. Hafniæ, 1669. *in-4to.*

Conſpectus Chemicorum illuſtrium; Ouvrage poſthume, 1697. *in-4to.*

Il eſt dans la Bibliothéque Chimique de Manget, avec le Traité *de ortu & progreſſu Chemiæ.*

BOSCHIUS, (Jean) Médecin, Profeſſeur d'Ingolſ-

tadt, vivoit en 1560. Il savoit les Langues & les Belles-Lettres, & il composa divers Ouvrages :

De Peste Liber. Ingolstadii, 1562. *in-4to.*

Oratio de optimo Medico & Medicinæ Auctoribus.

Concordia Medicorum & Philosophorum de humano conceptu, atque fœtûs corporaturâ, incremento, animatione, morâ in utero ac nativitate, &c. Ingolstadii, 1576. *in-4to.* 1583. *in-4to.*

BOTAL (Leonard (nâquit dans le Comté d'Ast en Piémont. Il fut Médecin de Henri III. Roi de France, & introduisit dans Paris le fréquent usage de la saignée. Il étoit en réputation vers l'an 1582. & il nous a laissé divers Ouvrages qui font connoître sa science & son expérience dans la Médecine & la Chirurgie :

Commentariolı duo, alter de Medici, alter de Ægroti munere. Huic accedit admonitio Fungi strangulatorii. De Catharro Commentarius. De Lue Venerea, &c. Lugd. 1565. *in-16.*

De curandis Vulneribus Sclopetorum. Lugd. 1560. *in-8vo. Venetiis*, 1565. *in-8vo. Antuerp.* 1583. *in-4to. cum aliis.*

De Curatione per sanguinis missionem Liber. De incidendâ venâ, cutis scarificandâ & hirudinum affigendarum modo. Lugduni, 1580. *in-8vo. Antuerpiæ*, 1583. *in-8vo.*

BOTANIQUE. C'est une science qui a pour objet les Herbes & les Plantes. Quoique les anciens Médecins n'eussent pas négligé cette partie de la Médecine; cependant comme ils l'étudioient sans principes, & qu'elle n'avoit point encore de forme régulière, ils ne la regardoient pas proprement comme une science, & elle n'étoit pas encore distinguée par un nom particulier. La Botanique a deux parties qu'il faut distinguer avec soin; la connoissance des Plantes & celle de leurs vertus.

De tous les livres de Plantes qui sont venus jusqu'à nous, ceux des Grecs sont les plus anciens : mais soit que les Grecs aient les premiers donné des noms aux Plantes, ou qu'ils les aient reçus des autres Nations, il ne paroit pas qu'ils aient eu dessein de faire de la Botanique une science réglée, en distribuant les espéces de Plantes dans leur véritable genre.

Pythagore, Anaxagore, Démocrite, Diagoras & plusieurs autres, que Théophraste & Pline citent souvent, composérent divers Traités de Plantes qui ont été perdus : ainsi nous devons reconnoître Hippocrate pour le premier

qui nous ait instruit de leurs vertus. Ce fameux Médecin vivoit environ 453 ans avant Jesus-Christ. Cratére fon contemporain, se distingua fort dans cette partie de la Médecine : mais Théophraste, disciple d'Aristote, qui vivoit 310 ans avant Jesus-Christ, fit l'Ouvrage le plus considérable que nous ayons de ce tems-là. Il traite amplement de la Nature, des différences & des vertus de plusieurs Plantes, & il explique ensuite quelques Phénoménes qui regardent leur végétation & leur culture.

Les Romains n'écrivirent des Plantes qu'après la défaite de Mithridate. Pompée fit traduire par son Affranchi plusieurs recettes que l'on trouva dans la cassette de ce Prince, qui avoit fait faire des recherches très-curieuses sur cette matiére. Caton, Æmilius, Macer, Varron, Antonius Musa Médecin d'Auguste, & C. Valgius, qui dédia son Ouvrage à cet Empereur, publierent plusieurs Traités sur les Plantes. Il ne faut pas oublier Julius Bassus & Sextius Niger, lesquels, quoique Latins, écrivirent en Grec sur la même matiére.

Dioscoride de Césarée, qu'on appelloit alors Anazarbe, dans la Cilicie appellée aujourd'hui la Caramanie, surpassa tous les autres par sa diligence & par la grande passion qu'il eut pour la matiére médecinale. Galien avoue que cet Auteur l'a traitée plus savamment que tous ceux qui l'ont précédé. Quelques Auteurs croient que Dioscoride fut Médecin de Cléopatre & de Marc-Antoine : mais il témoigne lui-même dans la Préface de son Livre qu'il écrivoit du tems de Licinius Bassus.

L'an 72 de Jesus-Christ, Pline se distingua sous l'Empereur Vespasien, par sa grande Histoire Naturelle : mais selon la conjecture de Scaliger, il étoit si dissipé par les affaires publiques, qu'il ne laissa que des Mémoires imparfaits.

Galien, qui soutint la Médecine avec beaucoup d'honneur dans le second siécle, ne traita pas seulement des vertus des Plantes, mais il entreprit encore de déterminer ces vertus par certains dégrés de chaleur, de froideur, &c.

La Botanique fut portée bien loin par les Auteurs dont nous venons de parler : mais comme ils ne cherchoient que des remédes, il semble que plus ils enrichissoient la Médecine, plus ils jettoient de confusion dans la Botanique, par l'introduction de nouveaux noms, qui n'étoient pas donnés suivant la méthode qu'il auroit fallu garder

pour en faire une ſcience réglée; car on remarque facilement dans les Ouvrages des Anciens qu'ils ne donnoient ordinairement les noms aux Plantes que par rapport à leurs vertus, à certaines reſſemblances avec les choſes les plus connues, aux noms de ceux qui les avoient miſes en réputation, & par rapport aux lieux où elles naiſſoient. Cependant tous ces noms n'étoient fondés que ſur des vues particuliéres: on ne pouvoit pas prévoir que l'on dût ſe ſervir un jour de ces noms pour en faire des noms génériques, c'eſt-à-dire, des noms qui puſſent convenir à toutes les eſpéces de genres que l'on devoit établir dans la ſuite des tems. Ainſi nous n'avons pas ſujet de nous plaindre de ce que les Anciens n'ont pas reduit cette ſcience à ſes véritables principes. Il n'y avoit que l'expérience de pluſieurs ſiécles qui put montrer les régles que l'on devoit ſuivre dans l'impoſition des noms; & c'eſt l'étrange confuſion que la multiplicité des noms à jettée dans la Botanique qui a fait ſentir aux Auteurs modernes combien il importe de ne ſe ſervir que des noms convenables. Nous aurions lieu de nous conſoler en quelque maniére du peu d'exactitude qu'on a gardé dans l'ancienne Botanique, par rapport aux noms, ſi les Ouvrages que nous avons des Anciens étoient en état de nous faire connoître les Plantes dont ils ſe ſervoient; nous profiterions par ce moyen des découvertes, & des travaux des premiers tems: mais les Mémoires qui paroiſſent ſous les noms de ces Auteurs ſont ſi défectueux, & les matiéres y ſont traitées ſi légérement qu'on n'en peut tirer que très-peu de lumiéres. Les Anciens n'avoient pas les ſecours de la gravure pour pouvoir laiſſer la figure des Plantes dont ils ſe ſervoient. Ce n'étoit point leur coutume d'en faire des deſcriptions exactes. Il ſemble même qu'ils comptoient plus ſur la tradition que ſur leurs Ecrits, & dans cette vue ils crurent qu'il ſuffiſoit de propoſer les Plantes qui étoient les plus connues de leur tems, comme des modéles pour faciliter la connoiſſance de celles qui ne l'étoient pas. Ils ſe contenterent donc de les comparer enſemble, ſans décrire exactement ni les unes ni les autres. Les choſes ont bien changé depuis. Ce qui leur étoit ſi familier eſt un miſtére aujourd'hui; & faute de connoître ces premiers modéles, nous ne trouvons que doutes & qu'obſcurités dans leurs livres.

Oribaſe, Paul d'Egine, Aetius s'attacherent avec ſoin à la matiére médecinale: mais ils ne ſe mirent pas fort en

peine d'éclaircir les Ouvrages des premiers Maîtres dont on vient de parler. Ils suivirent Galien en aveugles, persuadés que la connoissance qu'ils avoient des Herbes dont les Anciens s'étoient servis, passeroit à nous avec la même facilité qu'elle avoit passé jusqu'à eux. Les Arabes ajouterent ensuite quelques Drogues de leur Pays, à la matiére Médecinale des Grecs & des Latins : mais ils embrouillerent cette matiére, bien loin de l'éclaircir. Serapion est celui de tous les Arabes, qui s'est le plus appliqué à la connoissance des Plantes & des Drogues. On voit à la tête de ses Oeuvres les noms de soixante-dix-neuf Auteurs, presque tous de son Pays, des lumiéres desquels il avoit profité : mais le corps de l'Ouvrage est presque tout tiré de Dioscoride & de Galien. Vinrent ensuite Rhases, Avicenne & Abenbitar ; Guillaume Postel envoyé par François I. en Orient, apporta un Ouvrage manuscrit de ce dernier, rempli d'une infinité de remédes. Postel étoit persuadé qu'avec ce secours, on pourroit rétablir plusieurs endroits de Dioscoride, de Galien & d'Oribase. Il seroit à souhaiter que feu Mr. Thevenot, de l'Academie Royale des Sciences, eût exécuté le dessein qu'il avoit de faire imprimer une traduction de cet Ouvrage.

Après la mort de ces Médecins Arabes, l'ignorance qui devint comme générale, fit oublier ce que la tradition avoit conservé de meilleur touchant la connoissance des Plantes. On peut juger de la barbarie de ces tems-là par les Oeuvres de l'Abbesse Hildegarde, qui, suivant Gesner, vivoit en Allemagne environ l'an 1180. par celles d'Arnaul de Villeneuve, de Jacques de Dondis, &c. Ce ne fut que sur la fin du quinziéme siécle qu'on s'avisa de tirer les anciens Botanistes de la poussiére où ils étoient depuis long-tems ; & dans le commencement du seiziéme, on entreprit enfin de rétablir l'ancienne Botanique. Nous avons l'obligation à Théodore Gaza, de Thessalonique, mort en 1478. d'avoir traduit Théophraste de Grec en Latin. Hermolaus Barbarus, mort en 1493. fut le premier qui mit Dioscoride en Latin, & qui tâcha de rétablir l'Histoire naturelle de Pline. Dioscoride fut ensuite traduit par Marcellus Virgilius, Florentin qui vivoit en 1506. mais la traduction que Ruel en fit quelque tems après, fut la plus suivie. Il parut dans la suite de ce siécle-là une foule de Commentateurs, de Critiques & de Restaurateurs de l'ancienne Botanique. On doit tenir compte à ces Auteurs de leur bonne inten-

tion; mais ils s'appliquerent, peut-être, avec trop d'attache à chercher dans les Livres des Anciens des éclairciſſemens qu'il n'eſt pas poſſible d'y trouver, à cauſe qu'il n'y a preſque rien dans les débris de leurs Ouvrages, ſur quoi l'on puiſſe compter avec certitude. Il étoit à propos de tenter ce qu'on pouvoit faire ſur Théophraſte, ſur Dioſcoride, ſur Pline & ſur les autres Auteurs dont on a parlé plus haut; mais il falloit ſe conſoler du peu de profit qu'on en pouvoit retirer, ſur l'impoſſibilité qu'il y avoit de pouvoir reconnoître les Plantes dont les Anciens n'ont preſque laiſſé que les noms. On auroit pu, ce ſemble, faire de la Botanique une ſcience fort utile & fort agréable, ſi l'on eut joint à l'étude des livres anciens une exacte recherche de la Nature, & ſur-tout ſi l'on eut commencé par établir les genres & les claſſes des Plantes ſur des principes aſſurés. Bien loin de donner dans ce deſſein, il ſemble que l'application de la plupart des Auteurs de ce tems-là n'alloit qu'à ramaſſer les bons & les mauvais endroits des livres anciens dans leſquels ils croyoient entrevoir l'ombre, pour ainſi dire, de la plante qu'ils cherchoient.

Si les Botaniſtes n'ont pas réuſſi dans le deſſein qu'ils avoient d'expliquer les livres des anciens Auteurs, il s'eſt néanmoins trouvé de grands Hommes ſur la fin du ſiécle paſſé & au commencement de celui-ci qui ont travaillé les premiers à former le corps d'une ſcience dont on ne trouvoit que de foibles veſtiges dans les Ouvrages de ceux qui les avoient précédés. Nous devons aux veilles & aux fatigues de Dodonée, de Ceſalpin, de Cluſius, de Lobel, de Colomna, de Proſper Alpin, des deux Bauhins, & de quelques autres, ce que la Botanique a de plus précieux & de plus ſolide. Ils l'ont enrichie de ce que l'Europe produit de meilleur, ſans trop s'embarraſſer ſi Théophraſte & Dioſcoride en avoient parlé. On trouvera quelques détails ſur la vie & les découvertes de ces Auteurs, dans le cours de ce Dictionnaire.

BOTTON, (Albertin) natif de Padoue, où il profeſſa la Médecine, ſortoit d'une famille originaire de Parme, laquelle a eu des hommes illuſtres. Albertin ſe diſtingua beaucoup dans les Lettres; il enſeigna durant ſix ans la Logique dans l'Univerſité de Padoue, & puis en 1555. on lui donna une Chaire dans l'Ecole de Médecine. Il mourut en 1596. & laiſſa au Public divers Ouvrages de ſa façon:

Methodi Medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur, propositæ in Academia Patavina à Nobiliss. Viris Profess. D. Albertino Bottono & Æmilio Campolongo : Opera Lazari Susenbeti in lucem editæ Francof. 1595. *in-8vo.*

De Morbis muliebribus Liber. Patav. 1585. *in-4to. Basil.* 1586. *in-4to.*

De vita conservanda. Patavii, 1582. *in-4to.*

De modo discurrendi circa morbos, eosdemque curandi Tractatus. Cum Pandectis Joannis Georgii Schenckii. Francofurti, 1607. *in-12.*

Consilia quadam Medica. Cum aliis Francof. 1605. *in-4to.*

BOURDELOT, (Edme) frere de Jean Bourdelot, Avocat au Parlement de Paris & Maître des Requêtes de la Reine Marie de Medicis, étoit très-habile en Médecine, en Philosophie, & en l'intelligence de l'origine des noms, qui étoit une science fort à la mode de son tems. Il mourut en 1620. occupant la place de Médecin de Louis XIII. Roi de France; Jean, son frere, lui survêcut, & ni l'un, ni l'autre n'ont été mariés.

BOURDELOT. (L'Abbé) *Voyez* MICHON.

BOUDEWINS, (Michel) Docteur en Médecine, natif d'Anvers, s'aquit beaucoup de réputation dans sa Patrie. Il fut Médecin Pensionnaire de la Ville & de l'Hôpital, Président du Collége des Médecins, & Lecteur en Chirurgie & en Anatomie. Il est Auteur d'un Ouvrage également utile aux Théologiens, aux Confesseurs & aux Médecines, où il traite, avec beaucoup de justesse, des cas de Médecine qui ont rapport à la morale & à la conscience. Voici le titre :

Ventilabrum Medico-Theologicum, quo omnes casus tum Medicos, cùm Ægros aliosque concernentes eventilantur, & quod SS. PP. conformius, Scholasticis probabilius, & in conscientia tutius est, secernitur. Antuerp. 1666. *in-4to.*

Boudewins mourut d'Apoplexie à Anvers le 29 Octobre 1681. & fut enterré dans l'Eglise Abbatiale de saint Michel.

BOUTHEROVE, (Michel) de Chartres, savant Médecin qui vivoit au commencement du dix-septiéme siécle. Il a composé quelques Ouvrages, comme :

Pyretologia, divisa in duos Libros : quorum primus universalia Febrium signa, prognostica continet. Alter uniuscujusque Febris diagnosim & therapeiam complectitur. Parisiis, 1623. *in-8vo.*

BRA, (Henri De) connu sous le nom de *Henricus à Bra*, Médecin, étoit de Doccum, Ville de Frise dans les Pays-Bas. Il fréquenta les plus célébres Universités d'Italie & d'Allemagne; & ayant reçu les honneurs du Doctorat à Basle en 1585. il vint exercer la Médecine dans son Pays, où il s'aquit beaucoup de réputation par son heureuse pratique & ses Ouvrages. Nous avons les suivans de sa façon:

Catalogus Medicamentorum simplicium & facilè parabilium adversùs Epilepsiam, & quomodo iis utendum sit. Leovardiæ, 1616. *in-8vo.*

Medicamentorum simplicium & facilè parabilium ad Icterum & Hydropem Catalogus, & quomodo iis utendum. Lugd. Batav. 1590. *in-8vo.* 1597. *in-8vo.*

Medicamentorum simplicium & facilè parabilium ad Calculum enumeratio, & quomodo iis utendum sit, brevis Institutio. Franckeræ, 1589. *in-8vo.*

Medicamentorum facilè parabilium adversùs Pestilentiam Catalogus. Arnhemiæ, 1605. *in-8vo. Leovard.* 1616. *in-8vo.*

De curandis Venenis per Medicamenta simplicia & facilè parabilia Libri duo. Leovardiæ, 1616. *in-8vo.*

BRANCALEON (Jean-François) étoit natif de Naples. Il professa la Médecine à Rome avec beaucoup de réputation, sous le Pontificat de Paul III. vers l'an 1530. Il a écrit un Dialogue

De Balneorum utilitate cum ad sanitatem tuendam, tum ad Morbos curandos, ex Hippocrate, Galeno, cæterisque Medicis. Parisiis, 1536. *in-8vo.*

BRANDT, Chimiste Allemand, fort entêté du grand œuvre, qui s'étoit imaginé de pouvoir trouver la Pierre philosophale dans la préparation de l'urine. Il travailla une grande partie de sa vie sur cette liqueur sans rien trouver. Enfin, en 1669. après une forte distilation d'urine, il trouva dans son récipient une matiére luisante, qu'on a appellée depuis Phosphore. Brandt fit voir cette matiére à Kunkel, Chimiste de l'Electeur de Saxe, & à plusieurs autres personnes; mais il en cacha la préparation. Après sa mort, Kunkel n'eut pas beaucoup de peine à deviner quel étoit le sujet du Phosphore. Brandt avoit travaillé toute sa vie sur l'urine; elle étoit, sans doute, cette matiére. Kunkel y chercha donc le Phosphore, & l'y trouva, mais non sans peine, & ce ne fut qu'après quatre années d'un travail assidu. Cela ne l'empêcha pas d'en commu-

niquer le secret, & il le donna à Homberg, qui a publié cette composition.

BRASSAVOLUS. *Voyez* ANTONIUS MUSA BRASSAVOLUS.

BREDON, (Simon) Médecin & Théologien, étoit en estime vers l'an 1386.

BRETONNAYAU, (René) Médecin & Poëte François, vivoit sur la fin du seiziéme siécle en 1584. Il étoit de Vernantes en Anjou, & il exerçoit la Médecine à Loches en Touraine. François de la Croix du Maine parle avec éloge de ses Ouvrages, disant qu'il étoit très-docte Médecin & excellent Poëte.

BRIGGS (Guillaume) a donné une très-exacte description de l'Oeil, avec la méthode de le disséquer. Cet Ouvrage est intitulé :

Opthalmographia. Cambridge, 1675. *in-8vo.*

On le trouve encore dans la Bibliothéque Anatomique de Manget.

Il a déduit de la structure de l'œil, une théorie de la vision qu'on peut voir dans les *Acta Eruditorum*, 1683. Il découvrit que dans la Retine qui est contiguë à l'humeur vitrée, les filamens du nerf optique dont elle est parsemée, sont exactement parallèles les uns aux autres ; & que quand ils viennent ensuite à se réunir dans le nerf, cette réunion ne se fait point avec confusion, mais qu'ils gardent entre eux la même situation ou le même parallélisme. On savoit déja que le cristallin étoit convexe de deux côtés ; que ses convexités étoient formées de deux segmens de sphére inégaux, & qu'elles n'étoient pas tout-à-fait sphériques, comme les Anciens l'avoient imaginé : cette découverte réunie à la sienne, mit Briggs en état d'expliquer assez clairement pourquoi toutes les parties d'un objet sont très-distinctement portées au cerveau. Cela vient, selon lui, de ce que chaque point de l'objet émeut par le rayon qu'il envoie dans l'œil, un filament du nerf optique, & que tous les filamens frappés de rayons, sont tous agités en même-tems également.

Briggs a aussi donné la description des canaux qui entretiennent l'humidité des yeux, qui partent des glandes qui sont placées aux angles, & dont la liqueur facilite le mouvement des parties.

Ce Médecin avoit beaucoup voyagé, & s'étoit enfin établi à Londres.

BRIGTH,

BRIGTH, (Timothée) Médecin, étoit de Cambridge, Ville considérable d'Angleterre, fameuse par son Université. Nous avons de lui :

Hygieine, seu de sanitate tuenda, Medicinæ pars prima. Francofurti, 1588. *in*-8*vo.* 1598. *in*-16.

Therapeutica, hoc est, de sanitate restituenda, Medicinæ pars altera. Francof. 1589. *in*-8*vo.* 1598. *in*-16.

BRISSOT, (Pierre) né à Fontenai-le-Comte en 1478. étoit Docteur de la Faculté de Paris, & fleurissoit dans cette Ville au commencement du seiziéme siécle. Il se fit d'abord une étude de la doctrine des Arabes; mais il la quitta pour s'adonner à celle des Grecs, comme étant plus solide & plus épurée. En effet, la plupart des Ouvrages qu'ont donnés les Médecins Arabes, ne sont que des traductions informes de livres Grecs; la Médecine de l'ancienne Ecole y est fort maltraitée; elle y est même deshonorée par les traits d'ignorance & de vanité, dont les Traducteurs ont farci ces Ouvrages. Brissot ayant apperçu le vuide de cette doctrine, soumit d'abord son esprit qui avoit décidé pour les Arabes, à la raison qui le portoit à l'étude des Auteurs Grecs; & depuis il ne les abandonna jamais, convaincu qu'il étoit que ces Médecins n'avoient eu d'autre guide & d'autre maître que la Nature. Il mourut en Portugal en 1522. Nous avons l'Ouvrage suivant de la façon de ce grand Homme :

Liber sive Apologia de incisione venæ in Pleuritide Morbo. Parisiis, 1538. *in*-8*vo.* 1622. *in*-8*vo.*

BROCARDUS, (Marin) Médecin, natif de Venise, de qui nous avons un Traité *de Morbo Gallico.*

BRONZERIO, (Jean-Jerôme) célébre Médecin, natif d'Abbadia, qui est un Bourg près de Rovigio, petite Ville d'Italie, Capitale du Polésin de Rovigio, appartenant aux Vénitiens. Il savoit les Belles-Lettres, l'Astrologie, la Philosophie & la Médecine, qu'il pratiqua à Venise, à Padoue, à Belluno; il mourut dans cette derniére Ville en 1630. âgé de 53 ans. C'étoit un homme d'un mérite singulier, bon, franc, honnête, &, pour tout dire, un véritable savant. Son mérite lui avoit fait d'illustres amis; aussi ne pouvoit-on pas aimer les Lettres sans avoir de la considération pour Bronzerio. Albertin Papatava, Albertin Barisoni, Jacques Zabarella, Martin Sandelius, Fortunio Liceti, le Cardinal Priuli, Cremoniani, Jean Rhodius, &c. sont ceux qui ont eu le plus de part en sa

familiarité & ſon eſtime. Deux de ſes neveux lui ont fait élever un éloge funébre dans l'Egliſe de ſaint Jean-Baptiſte de l'Abbadia.

Nous avons les Ouvrages ſuivans de la façon de Bronzerio :

De principio effectivo ſemini inſito, Diſputatio. Venetiis, 1627. *in-4to.*

De innato calido & naturali ſpiritu Diſputatio. Patavii, 1626. *in-4to.*

C'eſt au ſujet de ce dernier que Jean Rhodius lui fit cette jolie Epigramme :

Divini pandens genium, vir magne, caloris,
Ingenii tradis digna calore tui.
Primos fœcundi jungis dum ſeminis ortus,
Te natum æthereo ſemine monſtrat opus.
Liberi ab inviſa reliquos rubigine ſervent,
Totum te Muſis aſſerit iſte Liber.

BROSSE ou DE BROCHE (Pierre La) étoit né en Touraine de baſſe extraction ; mais il avoit beaucoup d'eſprit, & il ſe rendit fort habile dans la Chirurgie. Il vint à la Cour du Roi ſaint Louis, où il fut d'abord Chirurgien de Philippe de France, depuis Roi ſous le nom de Philippe III. ſurnommé le Hardi. Ce Prince ne fut pas plutôt parvenu à la Royauté, qu'il fit La Broſſe ſon Chambellan, & ſe laiſſa gouverner par ce Favori. Cette élévation le rendit ſi inſolent, qu'il attenta même ſur la perſonne des Princes & des plus grands Seigneurs du Royaume. Il empoiſonna en 1276. Louis de France, fils aîné de Philippe III. & d'Iſabeau, d'Arragon ſa premiére épouſe, & tâcha enſuite de perſuader au Roi que la Reine Marie de Brabant, ſa ſeconde femme, avoit fait faire cet empoiſonnement, pour approcher de la Couronne quelqu'un des enfans du ſecond lit. Son ambition lui fit commettre pluſieurs autres crimes, qui vinrent enfin à la connoiſſance du Roi ; alors Sa Majeſté aſſembla ſon Conſeil à Vincennes, où il fut réſolu d'arrêter La Broſſe, qui fut conduit à Paris, & delà à Janville en Beauce, d'où il fut ramené à Paris. Son procès lui ayant été fait en préſence de quelques Barons, il fut condamné à être pendu, & ſes biens confiſqués au Roi ; ce qui fut exécuté en 1276. Le Duc de Bourgogne, le Duc de Brabant, le Comte d'Artois & pluſieurs autres Seigneurs voulurent voir cette exécution, &

il s'y trouva un grand nombre de Gentilshommes, à qui la mort de ce méchant homme étoit très-agréable, parce qu'il leur avoit rendu de mauvais services auprès du Roi.

BROWN, (Jean) Chirurgien célébre, qui a écrit un Livre sur la substance glanduleuse du Foie.

BROWN, (Thomas) Anglois, fameux Médecin & Antiquaire, Auteur du Livre intitulé : *La Religion du Médecin*, dont il y a eu grand nombre d'éditions Angloises & Latines, nâquit à Londres dans le XVII. siécle. Il fut élevé dans le Collége de Pembrock à Oxford, où il reçut le dégré de Maître ès Arts. En 1629. il sortit d'Angleterre, & s'appliqua principalement à la Médecine, dont il fut créé Docteur. A son retour à Londres, il y exerça la Médecine avec beaucoup de distinction, ce qui lui procura le titre de Membre honoraire du Collége des Médecins de cette Ville. Le Roi Charles II. passant par Norwick, le créa Chevalier en 1671. Il mourut en 1680. à Norwick, où il avoit particuliérement brillé par sa pratique de la Médecine. Il a écrit les Ouvrages suivans :

De Urnis veterum sepulchralibus, in agro Norfolciensi repertis.
Cyri hortus.
Pseudodoxia epidemica.
Religio Medici.

Ce dernier Ouvrage a été traduit en Allemand, en François & en Latin.

BROWNE, (Richard) Anglois, de qui nous avons une Myologie très-exacte & très-estimée.

BRUCÆUS, (Henri) natif d'Alost en Flandres, Médecin & Mathématicien, a vêcu dans le seiziéme siécle, & a été célébre par l'amitié d'Adrien Turnebe & de Ramus. Il demeura long-tems à Paris, puis il enseigna à Rome & à Rostoc ; c'est dans cette derniére Ville qu'il mourut le 31 Décembre 1593. âgé de 62 ans. Brucæus a composé plusieurs Ouvrages, comme :

De Motu primo.
Institutiones Sphera.

Ces Traités lui ont aquis une grande réputation, & les suivans de Médecine ne lui ont pas fait moins d'honneur.

De Scorbuto Propositiones Rostochii disputata.
Epistola de variis rebus & argumentis.

BRUHESIUS (Pierre) étoit Médecin d'Eléonore d'Autriche, Douairiére de François I. & sœur de l'Empereur Charles V. Nous avons quelques Ouvrages de sa façon :

De Thermarum Aquisgranensium viribus, causâ ac legitimo usu epistola duæ scriptæ anno M. D. L. in quibus etiam acidarum aquarum ultra Leodium existentium facultas & sumendi ratio explicatur. Antuerpiæ, 1555. *in-8vo.*

Consilia quædam de Arthritide, cum aliis Francof. 1592. *in-8vo.*

BRUITSMA, (Reiner) Médecin Hollandois, étoit de la Province de Frise. Nous avons de lui :

Iatricum votum in publicæ salutis & Medicinæ sanctioris tutelam. Mechliniæ, 1617. *in-4to.*

BRUNFELT ou BRUNFELS, (Othon) Médecin, vivoit dans le seiziéme siécle. Il étoit de Mayence, fils d'un Tonnelier, qui avoit apparemment tiré son nom de celui du Bourg de *Brunfels*, qui est près de la même Ville de Mayence, & où il avoit pris naissance. Othon fit beaucoup de progrès dans les Lettres ; il apprit les Langues savantes & la Théologie, & il prit l'habit de Religieux dans la Chartreuse de Mayence. Comme il avoit peu de santé, il étoit furieusement inquiet, & son naturel chagrin le rendoit non-seulement inconstant, mais fâcheux & incommode à ses amis. Il fut des premiers qui suivirent les erreurs de Luther ; il sortit secrétement de son Monastére, & il se retira à Strasbourg, & puis à Basle, où il fut reçu Médecin en 1530. Quelque tems après il revint à Strasbourg, & delà on l'envoya à Berne en Suisse, où il mourut six mois après, d'une maladie inconnue aux Médecins, ayant la poitrine toute en feu & la langue noire comme un charbon ; ce fut le 13 Novembre de l'an 1534. Othon Brunfels a écrit les Ouvrages suivans :

Catalogus illustrium Medicorum, sive de primis Medicinæ Scriptoribus. Argentorati, 1530. *in-4to.*

Herbarum vivæ icones ad naturæ imitationem summa cum diligentia & artificio effigiatæ, unà cum effectibus earundem, &c. Argentinæ, 1530, 1532, 1537. *in-folio.*

Novi Herbarii Tomus secundus. Argentinæ, 1536. *in-folio.*

Tomus Herbarii tertius. Argentinæ, 1536. *in-folio.*

Theses seu communes loci totius rei medicæ. Item. *De usu Pharmacorum, deque artificio suppressam alvum ciendi, Liber. Argentorati*, 1532. *in-8vo.*

Iatreion Medicamentorum simplicium, continens Remedia omnium Morborum, qui tàm hominibus quàm pecudibus accidere possunt, in Libros IV. digestum. Argentinæ, 1533. *in-8vo.*

Onomaſticon, ſeu Lexicon Medicinæ ſimplicis. Argentorati, 1543. *in-folio.*

Epitome medices, ſummam totius Medicinæ complectens. Antuerpiæ, 1540. *in-8vo. Pariſiis*, 1540. *in-8vo.*

Neotericorum aliquot Medicorum in Medicinam practicam Introductiones. Argentorati, 1533. *in-24.*

BRUNNER, (Balthaſar) Médecin, natif de Hall en Saxe, a vêcu ſur la fin du ſeiziéme ſiécle. Il voyagea en France, en Eſpagne, en Italie, en Angleterre & dans les Pays-Bas; & depuis s'étant attaché dans ſon Pays, il y devint ſi célébre, que divers Princes ſouhaiterent de l'avoir pour Médecin, & pluſieurs Academies le demanderent pour Profeſſeur. Brunner avoit d'autres ſentimens; il étoit paſſionné pour la Chimie, & il en fit preſque toute ſon occupation. Craton à Kraftheim, qui avoit été Médecin de trois Empereurs, témoigna beaucoup d'amitié à Brunner, & prit ſur lui le ſoin de cultiver les talens de ce jeune homme, pendant tout le tems qu'il demeura chez lui.

Brunner épouſa en premiéres noces la fille de George Laure, premier Médecin des Electeur & Marquis de Brandebourg; en ſecondes, il eut pour femme Eliſabeth Holztwirth, veuve de Laurent Hoffmann, Apoticaire de Bamberg; & il prit grand ſoin de l'éducation de deux fils de ſa femme, Laurent & André Hoffmann, qui trouverent en lui un homme qui les chérit comme ſes propres enfans: il donna en mariage à Laurent, ſon beau-fils, une fille qu'il avoit retenu de ſa premiére femme. Brunner mourut en 1604. âgé de 71 ans; & depuis Laurent Hoffmann publia l'Ouvrage ſuivant de la façon de ſon beau-pere:

Conſilia medica, ſummo ſtudio collecta & reviſa à Laurentio Hoffmanno. Hala-Saxonum, 1617. *in-4to.*

Brunner a encore écrit:

De Scorbuto Tractatus duo.

BRUNN ou BRUNNER, (Jean-Conrad von) fameux Médecin Suiſſe, nâquit à *Dieſſenhofen*, petite Ville Municipale près de Schaffouſe, le 16 Janvier 1653. On le deſtina aux études dès ſon bas âge; il les commença dans ſa Patrie, & les continua à Schaffouſe. A l'âge de 16 ans il fut envoyé à Strasbourg, où il s'appliqua à la Médecine pendant quatre ans. En 1672. il y fut reçu Docteur après avoir ſoutenu des Théſes inaugurales, *de Monſtro Bicipiti*, ſur un monſtre à deux têtes, dont il venoit de faire l'Anatomie. Il paſſa enſuite à Paris, où il aſſiſta aux exerci-

ces publics avec beaucoup d'aſſiduité. Il y fit connoiſſance avec pluſieurs Savans, & entre autre avec *Dionis* & l'*Abbé Bourdelot*. Il y fréquenta les Hôpitaux, & fit un grand nombre d'opérations d'Anatomie & de Chirurgie. *Du Vernay* conçut beaucoup d'eſtime pour lui en voyant les expériences que Brunn faiſoit alors ſur le *Pancreas*. Ils travaillerent depuis enſemble, nuit & jour, ſur l'Anatomie, & tenterent les injections dans les artéres, dans les veines & dans les autres vaiſſeaux; ce qui dans ce tems-là étoit encore quelque choſe de nouveau. En quittant Paris il alla en Angleterre, & y fit connoiſſance avec Henri Oldenbourg, Sécrétaire de la Société Royale, Williſius, Lowerus & quelques autres. D'Angleterre il paſſa en Hollande, & étudia encore à Leyde ſous Syen, Craan, Drelincourt & Maets. A Amſterdam il viſita Swammerdam & Ruyſch. Il retourna enſuite en Allemagne, & eut d'abord une pratique conſidérable. En 1685. il fut reçu dans la Société *Naturæ Curioſorum*, ſous le nom d'*Herophilus*. En 1687. il fut fait Profeſſeur en Médecine à Heidelberg, où il publia ſon Traité *de Experimentis circa Pancreas*, & quelques autres Diſſertations *de Glandulis Duodeni; de Glandula pituitaria; de Pleuro-Peripneumonia*. En 1696. il reçut une lettre de l'illuſtre Spanheim, qui l'appella à Leyde; mais la grande pratique qu'il avoit, l'empêcha d'accepter cette vocation. Jean-Guillaume Electeur Palatin, l'annoblit en 1711. & lui fit préſent de la Seigneurie de *Hammerſtein* dans le Pays de Bergue. En 1720. le Canton de Schaffouſe voulant reconnoître pluſieurs ſervices importans qu'il en avoit reçus, le gratifia de la Bourgeoiſie pour lui & pour ſa poſtérité. Von Brunn s'étoit aquis une ſi haute réputation dans la Médecine, qu'il fut appellé auprès de pluſieurs Monarques & Princes de l'Europe. En 1685. il ſe rendit à la Cour de Charles Electeur Palatin, & fut conſulté depuis ce tems-là dans la Maiſon Electorale. Lorſqu'en 1688. le Palatinat fut ſi maltraité par les François, Brunn ſe vit obligé de quitter ſon poſte de Profeſſeur à Heidelberg & de ſe retirer dans ſa Patrie, où il demeura juſqu'à ce qu'en 1695. l'Electeur Jean-Guillaume l'appella à Duſſeldorp, & lui donna le titre de ſon premier Médecin. Charles-Philippe, frere & ſucceſſeur de cet Electeur confirma von Brunn dans le même Emploi, & lui donna encore le caractére de ſon Conſeiller Privé. Il conſerva ces deux qualités juſqu'à ſa mort. En 1690. il fut appellé

pour voir Charles Landgrave de Heſſe-Caſſel. En 1706. il alla auprès de François-Louis Electeur de Treves. En 1708. l'Empereur Leopold le fit venir à Vienne pour l'Imperatrice ſon épouſe. En 1709. il fut appellé auprès du Roi de Pruſſe. En 1720. il ſe rendit à Hanovre pour voir le Roi d'Angleterre George II. pour lors Prince de Galles. En 1721. il fut voir Fréderic Roi de Suéde qui ſe trouvoit alors en Allemagne. En 1722. il fut appellé auprès de Fréderic Roi de Dannemarck & de la Reine ſon épouſe qui étoient aux Bains d'Aix. Enfin, nous ne finirions point, ſi nous voulions parler de toutes les perſonnes illuſtres qui conſulterent von Brunn, ſur leur ſanté. A l'âge de 24 ans, il ſe reſſentit des incommodités de la gravelle; cependant par les remédes dont il ſe ſervit & la diéte qu'il obſerva, il ſe trouva toujours en état de faire tant de voyages pénibles & de vaquer à ſa pratique ordinaire. A l'âge de 50 ans il ſe vit attaqué de la goutte, qui le força à ſe ſervir de la cure du lait, dont il ſe trouva ſi bien, qu'à l'âge de 74 ans, il ſe ſentit aſſez de vigueur pour aller en deux jours & trois nuits de Manheim à Munich voir l'Electeur Maximilien-Emanuel, & cela dans le cœur de l'hiver. Il mourut à Manheim le deuxiéme Octobre 1727. d'une fiévre continue rémittente, âgé de 74 ans, 8 mois & 26 jours. Il s'étoit marié le 12 Décembre 1678. avec *Madelaine*, fille cadette du fameux Médecin *Jean-Jacques Wepfer*, & il en eut dix enfans. *Erhard* ſon troiſiéme fils, mourut en 1721. & avoit été Conſeiller & Médecin du Landgrave de Heſſe-Caſſel, & Profeſſeur en Médecine à Heidelberg. Jean-Jacques le plus jeune de ſes fils, avoit été Médecin de Neuſtadt dans le Palatinat; mais depuis la mort de ſon pere, il ſe retira en Suiſſe avec ſa mere. Voici l'Epitaphe conſacrée à ſa mémoire dans la Ville de Manheim:

Vivit poſt funera virtus.
In venerandam memoriam
J. C. de Brunn à Hammerſtein Scaphuſa-Helvetici, nati d. XVI. Januar. A. Chr. M. DC. LIII. Ser. ac Potent. Princip. Caroli Philippi Com. Palat. ad Rhen. S. R. I. Archithesaurar. & Elect. &c. &c. &c. Conſiliarii intimi & Archiatri, Profeſſoris Medic. in Univerſitate Heidelb. Societ. Nat. Curioſ. Cæſ. Leopold. Herophili; de diverſis Europæ Majeſt. Britann. Succ. Dan. & Boruſſ. permultiſque S. R. I. Magnatibus benè meriti, denati communi omnium mœrore, die 2. Octobr. M. DCC. XXVII. in Civitate reſid. Elect. Manheim.
Hoc lætabilitatis monumentum mœſtiſſimi poſuerunt Hæredes.

BRUNNUS, savant personnage né en Calabre, qui a publié à Padoue en 1252. une collection de Chirurgie beaucoup plus ample qu'aucunes de celles qui avoient paru ; il y a beaucoup copié Albucasis & les autres Médecins Arabes.

BRUSCHIUS, (François) Médecin, étoit de Mantoue. Il a écrit :

Promachomachia Iatrochymica. In qua Chymiatrice præstantia adversus Misochymicum pugnando propugnatur. Mantuæ, 1623. *in-folio.*

BUDE'E, (Guillaume) Philosophe & Médecin, dont l'éloquence & l'érudition dans les Langues savantes, lui mérita l'estime de François de Valois, Roi de France. Ce Prince aussi éclairé pour distinguer le mérite que généreux pour le recompenser, fit voir dans la personne de Budée, qu'il possédoit éminemment l'une & l'autre de ces belles qualités. Budée mourut à Paris l'an 1540, âgé de 73. Ses Ouvrages ont été imprimés à Basle en 1557. 4 vol. in-fol.

BUHAHYLIHA BENGESTA, Juif de nation, étoit Médecin de Charlemagne. C'est par l'ordre de cet Empereur qu'il composa un Livre intitulé :

Tacuini Ægritudinum & Morborum fermè omnium corporis humani, cum curis eorumdem.

Cet Ouvrage a été imprimé à Strasbourg en 1532. in-fol.

Il étoit anciennement défendu aux Juifs de se mêler de la Médecine & de donner aucuns remèdes aux Chrétiens ; cependant ils firent tant de progrès dans cette science, que dans la suite des tems les Princes eux-mêmes les attirerent dans leurs Cours, & les y retinrent par des appointemens considérables. Outre celui dont on vient de parler, Charlemagne eut Farragut pour son Médecin ; Charles Le Chauve eut Zedekias ; & plusieurs Papes les ont imité en cela, s'étant choisi des Médecins entre les Juifs.

BULIUS, (Nicolas) Docteur en Médecine, étoit de Hoorn, Ville considérable dans la Westfrise. Il voyagea en France, en Allemagne & en Italie, où il s'arrêta quelque tems à Rome ; & ne revint dans sa Patrie, que pour y occuper les emplois honorables auxquels on l'avoit appellé. Bulius étoit un agréable Poëte ; il mourut en 1615.

BUNON, très-habile Chirurgien Dentiste à Paris, natif de Chalons en Champagne, & mort à la fleur de son âge en 1749. est Auteur de trois Ouvrages savans & très-curieux, dont le premier est une *Dissertation sur les Dents des femmes grosses*, le second, un *Essai sur les Mala-*

dies des Dents, & le troiſiéme, un Recueil raiſonné d'*Expériences* & de *Démonſtrations* faites par lui-même à la Salpetriére & à ſaint Côme à Paris. Ce dernier Ouvrage eſt un volume in-12.

BURGENSIS, (Louis) premier Médecin des Rois de France, François I. & Henri II. nâquit à Blois environ l'an 1494. Il étoit fils de *Jean Burgenſis*, Médecin de Louis Duc d'Orléans, depuis Roi de France douziéme du nom. Ayant été reçu Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, n'étant encore âgé que de 18 ans, le Roi François I. l'admit dès l'âge de 22, au nombre de ſes Médecins ordinaires. Louis Burgenſis fut enſuite premier Médecin de Sa Majeſté. Il contribua à la délivrance de ce Monarque, lorſqu'il étoit priſonnier à Madrid, par un artifice, dont Charles-Quint, tout grand politique qu'il étoit, ne ſe défia pas. On conte que François I. étant tombé malade, cet habile Médecin fit croire à l'Empereur qu'il n'y avoit point lieu d'eſpérer ſa guériſon, parce que l'air du pays lui étoit tout-à-fait contraire. Cela obligea Charles V. de traiter promptement avec le Roi pour ne pas perdre ſa rançon, & ainſi François I. fit un accord en 1526, à des conditions que l'Empereur n'auroit pas acceptées autrement. Voilà ce qu'en diſent les Hiſtoriens François; les Allemands en ont écrit différemment: mais quoi qu'il en ſoit, Burgenſis fut recompenſé au retour du Roi, & acheta les Seigneuries de Montgaugier & de Meulan. Après la mort de François I. il fut auſſi premier Médecin de Henri II. & Fernel, qui étoit en faveur, ne voulut pas lui diſputer ce rang honorable.

BURGGRAVIUS, (Jean-Erneſte) Médecin Allemand, qui a donné pluſieurs Ouvrages au Public, dont les titres ſont des plus particuliers:

Biolychnium, ſeu lucerna cum vita ejus, cui accenſa eſt myſticè vivens jugiter; cum morte ejuſdem extirans; omneſque affectus graviores prodens. Huic acceſſit cura Morborum magnetica ex Theophraſti Paracelſi Mumia: itemque omnium venenorum Alexipharmacum. Francofurti, 1629. *in*-8vo.

Achilles redivivus, ſeu Panoplia Phyſico-Vulcania, in prælio.... in hoſtem educitur ſacer & inviolabilis. Amſtelodami, 1612. *in*-8vo.

Lampas vitæ & mortis, omniumque graviorum in homine... index. Lugduni Batavorum, 1610. *in*-8vo.

De Acidulis Schwalbacenſibus Epiſtola.

BURGOWERUS, (Jean) Médecin, natif de Scafouſe, a écrit les Ouvrages ſuivans:

De neceſſitate Turundarum poſt extractionem calculi.

De corporis humani partibus Diſputatio.

BUSENNIUS, (Antoine) Médecin, étoit de Breda Nous avons de lui des Commentaires ſur Galien; ils ont été imprimés à Anvers en 1553. in-8vo. ſous ce titre:

Commentarii in Galeni Librum de inæquali temperie.

BUSTUS, (Ange) Médecin, natif de Veniſe. Il a écrit:

De Mellis convenienti quantitate ad Theriacam componendam Diſputatio. Venetiis, 1614. *in-4to.*

BUTLER, Irlandois, inventeur d'une pierre d'une efficacité extraordinaire dans la cure de pluſieurs maladies dangereuſes. On prétend qu'il avoit trouvé le ſecret de convertir le plomb & le mercure en or. Ce qu'il y a de vrai, eſt que le Roi Jacques I. en faiſoit grand cas, & que Van Helmont lui fit l'honneur d'intituler un de ſes Ouvrages du nom de *Butler*. Il y rapporte un grand nombre de cures ſurprenantes faites, ſelon toutes les apparences, par le moyen de cette pierre, & entre autres, que dans le tems que Butler étoit detenu priſonnier dans le Château de Vilvorden dans le Brabant, il apprit un ſoir qu'un Religieux Franciſcain appellé *Bailly*, qui avoit aquis beaucoup de réputation dans la Province de Bretagne par le talent qu'il avoit pour la Chaire, & qui étoit dans le même Château que lui, avoit le bras attaqué d'un fâcheux éréſipéle. Il en eut pitié, ayant trempé dans une cuillerée d'huile d'amandes douces une petite pierre qu'il avoit, il la donna au Géolier: " Portez, lui dit-il, cette huile à „ ce Religieux, quelque quantité qu'il en prenne, il en „ recevra ſa guériſon dans une heure au plus tard. „ Cela arriva effectivement comme il l'avoit prédit, au grand étonnement du Géolier & du malade, qui ne pouvoit s'imaginer comment ſans avoir pris en apparence aucun remède, il pouvoit être guéri; cependant l'enflure de ſon bras gauche toute conſidérable qu'elle étoit, diminua à un tel point, qu'on eût eu bien de la peine à la diſtinguer encore. Je vins le lendemain, dit Van Helmont, au Château de Vilvorden à la priére de pluſieurs perſonnes de diſtinction, pour m'aſſurer moi-même de la vérité des faits qu'on attribuoit à ce perſonnage, & c'eſt là que je liai amitié avec Butler.

Van Helmont rapporte encore plusieurs cures extraordinaires faites au moyen de la pierre de Butler, & entre autres celle de sa femme qui avoit contracté une tumeur œdemateuse aux deux jambes, qui s'étendoit depuis la cheville du pied jusqu'à l'aine, & qui cédoit à l'impression des doigts. Mr. Boyle ne paroit pas rejetter absolument ces Histoires, toutes étranges qu'elles sont. Il dit avoir appris qu'il y avoit un Gentilhomme en France, qui avoit une portion de cette pierre, avec laquelle il opéroit des cures surprenantes en la faisant seulement lecher aux malades : & Mr. le Chevalier Digby ayant recherché pendant qu'il étoit en France, ce qui pouvoit avoir donné lieu à ce bruit, ne l'a pas trouvé tout-à-fait dépourvu de vérité. Il ajoute que la veuve de Van Helmont avoit confirmé long-tems après la mort de son mari, à un de ses amis, la vérité de la cure opérée en elle avec la pierre de Butler. Deux circonstances concourent, ajoute-t'il, à prouver la vérité de ces faits. Premiérement, Van Helmont est d'autant plus croyable sur ce qu'il dit qu'il rapporte des cures faites par un autre que lui, & avec des remédes qui lui étoient inconnus. En second lieu, le célébre Higgius qui vivoit dans la même maison que Butler, parle des secrets de ce Chimiste d'une maniére qui rend croyable tout ce qu'on en dit.

BZOVIUS, (Abraham) Dominicain Polonois, Auteur d'une Légende des Saints qui se sont appliqués à la Médecine ; on l'a imprimée à Rome en 1612. Il mourut en 1637. âgé de 70 ans.

C.

CABROLIUS (Barthelemi) étoit d'Aquitaine. Il professa l'Anatomie à Montpellier en 1570. Ses Ouvrages sont :

Alphabeton Anatomicon. Genevæ, 1604. *in-4to.* & en François 1624. in-4to.

Collegium Anatomicum Clariss. Triumviror. Jassolini, Severini, Cabrolii. Francofurti, 1688. *in-4to.*

CADMUS, qui étoit à peu près contemporain du Centaure Chiron, passoit chez les Tyriens pour avoir in-

venté la Médecine. Ce Peuple lui offroit tous les ans les prémices des Plantes, comme à celui qui en avoit le premier enſeigné les uſages.

CÆLIUS AURELIANUS, Médecin à peu près contemporain de Galien, étoit partiſan de la Secte méthodique. Il a écrit en Latin. Il paroit à ſon ſtile qu'il étoit Africain, ce que le titre de ſon Ouvrage achéve de confirmer. Il y eſt appellé *Cælius Aurelianus Siccenſis :* or, Sicca étoit une Ville de Numidie. D'autres l'ont nommé *Lucius Cælius Arianus*, au lieu d'*Aurelianus*, comme s'il eut été d'Aria ou d'Ariana, Province d'Aſie; mais le grand nombre des Savans s'en tient au premier de ces noms. On trouve encore dans Caſſiodore un Cælius Aurelianus, qui doit être le même que celui dont il eſt queſtion.

Quoique Cælius Aurelianus s'avoue pour Traducteur de Soranus, il paroit qu'il n'a pas rendu ſcrupuleuſement en Latin ce que ce Médecin avoit écrit en Grec; car il en parle ſouvent comme d'un tiers. Un tel, dit-il, eſt de cet avis, mais Soranus, dont il étoit l'admirateur, eſt d'un avis contraire.

Ce qui ſemble prouver mieux que toute autre choſe, que Cælius ne doit point être regardé comme un ſimple Copiſte des Ouvrages d'autrui, c'eſt qu'il cite lui-même pluſieurs Ouvrages de ſa façon, & entre autres un Livre de Lettres Gréques adreſſées à un nommé Pretextatus, dans leſquelles il combattoit l'uſage de la *Hiére*, médicament purgatif dont Thémiſon s'étoit ſervi. Cælius cite encore un autre Ouvrage qu'il avoit dédié à un certain Lucréce, & qui contenoit un Abrégé de la Médecine par demandes & par réponſes; des Livres de Chirurgie, & d'autres ſur les Fiévres, ſur les cauſes des Maladies, ſur les Remédes ordinaires, ſur la compoſition des Médicamens, ſur les Maladies des femmes, & enfin ſur la conſervation de la Santé. Il n'y a pas d'apparence que tous ces Ouvrages fuſſent traduits du Grec de Soranus. Quoi qu'il en ſoit, il ne nous eſt reſté des Ouvrages de Cælius que ceux dont il fait honneur à Soranus; mais heureuſement ce ſont les Principaux. Ils renferment la maniére de traiter, ſelon les régles des Méthodiques, toutes les maladies qui n'exigent point le ſecours du Chirurgien. Un autre avantage que l'on en retire, c'eſt qu'en refutant les ſentimens des plus fameux Médecins de l'antiquité, cet Auteur nous a conſervé des extraits de leur pratique, qui nous ſeroit entié-

rement inconnue, ſi l'on en excepte celle d'Hippocrate, le premier dont il a parlé, & dont il rapporte néanmoins quelques paſſages qui ne ſe trouvent point dans ſes Oeuvres telles que nous les avons. Ceux qu'il cite le plus ſouvent après Hippocrate, ce ſont Diocles, Praxagore, Heraclide le Tarentin, Aſclepiade & Thémiſon. Il s'eſt attaché à ces grands Hommes, & il en a examiné la pratique avec beaucoup d'exactitude. Il leur joint Hérophile & Eraſiſtrate ; mais il en parle moins ſouvent, par la raiſon qu'ils n'ont traité que d'un petit nombre de Maladies. Il cite quelquefois Sérapion, dont il eut fait mention plus fréquenment, s'il n'avoit regardé Héraclide comme le meilleur Auteur de la Secte Empirique.

On a imprimé tous les Ouvrages de Cælius, *Lugduni*, 1567. *in-8vo. cum Annotationibus Jac. Dalechampii.*

Celerum vel acutarum paſſionum Libri tres. Pariſ. 1529. *in-folio.*

Tardarum paſſionum Libri quinque. Baſileæ, 1529. *in-fol. cum Oribaſii Opuſculis.*

CÆSALPINUS (André) nâquit à Arezzo, Ville d'Italie dans la Toſcane ; & après avoir profeſſé la Médecine à Piſe avec beaucoup d'applaudiſſement, il fut fait premier Médecin du Pape Clément VIII. Ceſalpin étoit un génie ſupérieur, dont l'exactitude & la pénétration ſurmontoient les plus grandes difficultés. Son Hiſtoire des Plantes doit être regardée comme un Ouvrage accompli pour ce tems-là ; & ſi elle a fait moins de bruit que les Ouvrages de Matthiole & de Fuchs, c'eſt qu'elle manque de figures ; car on ſait qu'en ces ſortes de matiéres, c'eſt plus le ſecours des figures, que le mérite des Auteurs qui donne de la réputation aux Ouvrages.

Ceſalpin ſoutint vaillamment la doctrine d'Ariſtote contre celle de Galien, qui étoit l'idole qu'on adoroit dans les Ecoles de ce tems-là. C'eſt par cette raiſon que, quoique les Ecrits de Cæſalpinus ſoient eſtimables, ils ſont fort négligés. Quelques paſſages répandus comme par hazard dans ſes Ouvrages, n'ont été ni remarquables ni bien entendus qu'après que Harvey, l'honneur de ſon Pays, eut publié ſon Ouvrage admirable de la circulation du ſang.

Quoique Ceſalpin ſe ſoit fort étendu & ait parlé très-poſitivement de la circulation, je ne voudrois pas aſſurer qu'il en eut des notions bien diſtinctes. Je ſerois (ajoute le Docteur James dans ſon Dictionnaire de Médecine)

plus porté à dire avec Mr. Wotton, que " Columbus & „ Cæſalpinus ont avancé bien des choſes légérement, „ comme par hazard & ſans ſentir toutes les ſuites de „ leurs ſuppoſitions. Auſſi ne les ont-ils jamais appliquées „ à l'expoſition de la nature des Maladies, & des uſages „ des autres Viſcéres; & n'ont-ils pas fait le nombre ſuf- „ fiſant d'expériences pour développer leur ſiſtême & le „ mettre à l'abri de toutes contradictions. C'eſt ce que „ Harvey a exécuté. Il a ſuivi avec une opiniâtreté incroya- „ ble, les veines & les artéres viſibles dans tout le corps, „ dans toute l'étendue de leur cours, depuis le cœur juſ- „ qu'au même viſcére; en ſorte qu'il eſt parvenu à dé- „ montrer aux plus incrédules, non-ſeulement que le ſang „ circule des poumons au cœur, mais & la maniére dont „ ſe fait cette révolution & le tems employé à l'achever.

Ceſalpin mourut à Rome en 1603. Il a écrit les Ouvrages ſuivans:

Catoptron, ſive Speculum Artis medicæ Hippocraticum. Francofurti, 1605. *in-8vo. Venetiis*, 1606. *in-4to.*

De Plantis Libri XVI. Florentiæ, 1583. *in-4to.*

De Metallicis Libri tres. Noribergæ, 1602. *in-4to.*

Quæſtionum medicarum Libri duo.

De Medicamentorum Facultatibus.

Dæmonum Inveſtigatio Peripatetica.

Quæſtionum Peripateticarum Libri quinque. Simul Venetiis, 1593. *in-4to.*

Nicolas Taurellus, Médecin de Montbelliard, a écrit contre ce dernier Ouvrage, un Livre intitulé:

Alpes cæſæ, hoc eſt, Andreæ Cæſalpini monſtroſa dogmata diſcuſſa & excuſſa.

CAGNATI, (Marcilio) de Verone, célébre Médecin, a vêcu au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, ſous le Pontificat de Clément VIII. & de Paul V. Il étudia à Padoue ſous Zabarella, & ayant fait un très-grand progrès dans les Langues, les Belles-Lettres, la Philoſophie & la Médecine, il s'aquit une réputation conforme à ſon mérite; auſſi fut-il choiſi entre tant de grands Hommes qu'avoit alors l'Italie, pour enſeigner à Rome, où il paſſa le reſte de ſa vie. Cagnati étoit extrêmement mélancolique, il paroiſſoit même ſévére & ne parloit qu'avec peine; mais il s'exprimoit dans les occaſions avec une admirable facilité & avec beaucoup d'éloquence. Nous avons quelques Ouvrages de ſa façon:

De ſanitate tuenda Libri duo. Primus de Continentia, alter de Arte Gymnaſtica. Patav. 1605. *in-4to. Romæ*, 1591. *in-4to.*

Opuſcula varia. Romæ, 1603. *in-4to.*

Variarum Obſervationum Libri quatuor. Item. *Diſputatio de ordine in cibis ſervando. Romæ*, 1587. *in-8vo.*

In Hippocratis Aphoriſmorum ſecundæ ſectionis viceſimum quartum Commentarius. Romæ, 1591. *in-4to.*

Enarrationum Liber. Romæ, 1581. *in-8vo.*

CAIMI ou CAIMO, (Pompée) d'Udino, célèbre Médecin, étoit frere d'Euſébe, Evêque de Citta-nova. Il étudia ſous Jerôme Mercurialis; & comme il avoit un eſprit propre pour les Sciences & pour les Langues, il s'avança beaucoup, & ſa doctrine lui aquit une grande réputation. Tous les Princes d'Italie s'empreſſerent à l'envi de l'attirer dans leurs Cours; mais il préféra d'aller à Rome, où il fut domeſtique du Cardinal de Montalte & Profeſſeur au Collége Romain. Depuis, le Sénat de Veniſe l'ayant appellé à Padoue, il y enſeigna encore la Médecine & y publia divers Ouvrages. Céſar Cremonini improuva ſes principes, comme Céſar Lagalla l'avoit déja fait à Rome. Cependant la peſte étant à Padoue, Caimi ſe retira à Titiano dans le Frioul, & il y mourut, le 30 Novembre en 1631. âgé de 63 ans. Nous avons de lui les Ouvrages ſuivans:

De calido innato Libri tres. Venetiis, 1626. *in-4to.*

De Febrium putridarum indicationibus. Patavia, 1628. *in-4to.*

De Nobilitate.

Dell' ingegno humano.

CAIUS, (Jean) natif de Norfolck en Angleterre, & célèbre Médecin, vivoit vers l'an 1558. Il étudia en ſon Pays, & puis en Italie dans l'Univerſité de Padoue, ſous Jean-Baptiſte Montanus. Etant revenu en Angleterre, il s'y fit conſidérer par ſa doctrine & ſon mérite; on le conſultoit de toute part, & jamais réputation ne fut mieux établie que la ſienne. Cet Auteur a donné une deſcription exacte de la Conſomption appellée *Sudor Anglicus.* Il a compoſé les Ouvrages ſuivans:

De Methodo medendi, ex Cl. Galeni & J. B. Montani ſententia Libri duo. Baſileæ, 1544. *in-8vo.*

Cl. Galeni Pergameni Libri aliquot Græci partim hactenus non viſi, partim à mendis repurgati, annotationibuſque illuſtrati. Baſileæ, 1544. *in-4to.*

De Libris propriis Liber, in quo singulorum rationem reddit. Londini, 1570. *in-4to.*

CAIUS PLINIUS SECUNDUS étoit de Verone, d'autres disent de Novocome. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'il vêcut environ l'an 72. de salut, sous l'Empereur Vespasien, dont il obtint des Emplois considérables, & entre autres le Gouvernement d'Espagne. Il exerça d'ailleurs divers Offices militaires, & se mêla pendant quelque tems de plaider des causes. Il semble qu'avec toutes ces occupations il ne pouvoit pas avoir le tems d'écrire; néanmoins comme il employoit à l'étude toutes les heures où il avoit le moindre relâche, il composa plusieurs Ouvrages qui l'ont fait conter entre les Médecins, quoiqu'il n'ait jamais fait profession de la Médecine. On a imprimé les Ouvrages suivans sous son nom:

Epistola ad Amicos de Medicina.
De Re medica, Libri quinque.
De Febribus Liber.

On trouve dans les Ecrits de cet Auteur plusieurs observations curieuses sur l'Anatomie de l'homme & des animaux. Mais comme il n'étoit point Anatomiste de profession, & qu'il n'avoit point disséqué lui-même, du moins, à ce qu'il paroit, il a mêlé dans ses Ecrits la vérité & les fables indistinctement, comme il les trouvoit dans les Auteurs dont il se servoit.

On voyoit à Come, du tems de Paul Jove, un ancien Monument d'un *Plinius Valerianus*, Médecin; le voici:

D. M.
C. PLINII VALERIANI
MEDICI
qui vixit
Ann. XXII. m. VI. d. V.
PARENTES.

Ce Pline, que le même Paul Jove a confondu avec celui dont on vient de parler, en est tout-à-fait différent: celui, dont il est fait mention dans cette Inscription, étoit Médecin, & avoit écrit d'après le premier sur la Matiére médecinale.

On voit à Geneve un ancien Monument, où il est fait mention de quelques autres Plines.

ANNOR.

ANNOR. XII. *L. PLINIO.* *FAUSTI FI. F.* *SABINO.*	*C. PLINIO M. F. C* *FAUSTO* *ÆDILI II. VIRO* *JUL. EQ. FLAMIN.* *C. PLINIUS FAU.* *VIVOS* *C.*

CAÏUS VALGIUS eſt le premier des Romains, après Pompeius Lœneus & Caton, qui ait écrit des propriétés des Plantes, ou de leur uſage dans la Médecine. Pline, qui fait cette remarque, ajoute que le Livre que Valgius avoit compoſé ſur ce ſujet, & qu'il avoit dédié à l'Empereur Auguſte, étoit imparfait & ne contenoit pas grand'choſe, quoique l'Auteur paſſât pour être ſavant. Valgius avoit été Médecin d'Auguſte avant Antoine Muſa.

CALANO, (Proſper) Médecin célébre, étoit de Sarzane, Ville d'Italie dans l'Etat de Genes. Il profeſſa à Rome & à Bologne vers le commencement du ſeiziéme ſiécle. Nous avons de lui :

Paraphraſis in Librum Galeni de inæquali temperie. Lugduni, 1538. *in*-8*vo*.

CALCEOLARI, (François) célébre Botaniſte dans le XVI. ſiécle, eſt un des premiers qui ſe ſoient appliqués à rechercher & à recueillir une grande variété de Plantes, de Mineraux, &c. En 1554. il entreprit avec Arldovrande un voyage au Mont-Baldo, qui étoit alors l'école la plus célébre des Botaniſtes.

CALDARON, (Jacques) de Palerme, né en 1651. étoit Philoſophe, Médecin, Apoticaire, Chimiſte très-habile. Il vivoit encore en 1730. On a de lui :

Della natura, qualita e virtu della Terra di Baida.
Del modo come e fatta la China-China.
Epiſtola Botanica.
Examen & Oedipus Aromatariorum.

CALLIANAX, Médecin, Sectateur des opinions d'Hérophile, de qui Galien & Palladius rapportent qu'il n'avoit point de douceur pour ſes malades. Un certain perſonnage, qu'il traitoit d'une maladie dangereuſe, lui ayant un jour demandé s'il mourroit de cette maladie; il

lui répondit fort crûment par ces vers d'Homére : *Patroclus mourut bien, qui valoit plus que vous.*

CALLICLES, (Nicolas) Médecin très-renommé dans le douziéme ſiécle.

CALLIGENES, Médecin de Philippe dernier du nom, Roi de Macedoine. Il tint cachée la mort de ce Prince, juſqu'à ce que Perſée, ſon ſucceſſeur, eu eut reçu la nouvelle. Ce Philippe étoit contemporain de Ptolomée Philopator ſur la fin du 38 ſiécle.

CALLIMACHUS, Médecin Grec. Il fit un Traité des Couronnes dont on ſe ſervoit dans les feſtins, pour montrer les mauvais effets de l'odeur des fleurs, dont elles étoient compoſées, qui bleſſoient ſouvent le cerveau, & cauſoient de grandes maladies.

CALLISTHENE eſt mis par ſaint Epiphane, au nombre des Auteurs qui ont écrit touchant les Plantes. Il étoit natif d'Olynthe, diſciple & parent d'Ariſtote. Le malheureux ſort de Calliſthéne eſt aſſez connu : l'on a dit qu'Alexandre l'avoit fait enfermer dans une cage de fer, & enſuite déchirer par des lions, pour lui avoir parlé trop librement, ou pour avoir eu part à une conſpiration contre la vie de ce Roi. Pline cite dans ſon Indice un Calliſthéne, qui peut être le même.

CAMANUSALI, CANAMUSALI, ou ALCANAMOSALI, Médecin, qui exerça ſa profeſſion à Bagdat, où il vêcut vers l'an 1250. Il a écrit un Traité ſur les Maladies des yeux, dans lequel il rapporte tout ce que les Médecins Arabes, Chaldéens, Juifs & Indiens avoient dit ſur cette matiére. On a imprimé ce Traité à Veniſe en 1499. *in-folio*, avec la Chirurgie de Gui de Cauliac, ſous le titre ſuivant :

De Paſſionibus oculorum Liber.

On a encore imprimé à Veniſe en 1500. *in-folio*, avec la Chirurgie d'Albucaſis, le Traité dont voici le titre :

Liber ſuper rerum præparationibus quæ ad oculorum medicinas faciunt, & de Medicaminibus ipſorum, rationabiliter terminandis.

CAMELUS ou CAMELIUS, nom qui ſe trouve dans quelques Manuſcrits de Pline. Il ſemble que cet Auteur inſinue que l'Empereur Auguſte avoit un Médecin qui ſe nommoit Camelius, & qui l'avoit empêché, par un certain ſcrupule de religion fondé ſur la fable d'Adonis, de manger des laitues, qui furent un des remédes

qu'indiqua Muſa, & qui ſauva la vie à cet Empereur. Ce paſſage de Pline eſt fort obſcur, & différe dans preſque tous les Manuſcrits.

CAMERARIUS, en Allemand *Camermeiſter* (Joachim) étoit de Bamberg, célébre Ville d'Allemagne dans la Franconie, où il nâquit le 12 Avril de l'an 1500. Sa famille y étoit ancienne & conſidérée; il la rendit encore plus illuſtre par ſa doctrine & par ſon mérite. C'eſt par lui-même qu'il a fait honneur, comme dit Turnebe, non-ſeulement à ſa Patrie, mais encore à l'Allemagne & à toute l'Europe, dont il a été un des plus beaux ornemens. Il fit un très-grand progrès dans toutes les Belles-Lettres, dans les Langues ſavantes, dans l'Hiſtoire, dans les Mathématiques, dans la Médecine, dans la Politique; & il étoit avec cela naturellement ſi éloquent, qu'on étoit toujours de ſon parti; car il perſuadoit ſans peine tout ce qu'il avoit deſſein de perſuader. De ſi rares qualités le rendirent cher à toutes les perſonnes illuſtres de ſon tems; les Savans ſe faiſoient un plaiſir & un honneur ſingulier d'avoir part à ſon amitié, & les Princes l'honorerent de la leur, comme les Empereurs Charles V. & Maximilien II. Il enſeigna avec applaudiſſement à Nuremberg, à Tubinge & à Leipſic. Il mourut le 17 Avril de l'an 1574. étant entré depuis cinq jours ſeulement, dans la ſoixante-quinziéme de ſon âge. Etant au lit de la mort, il compoſa ces vers:

Morte nihil tempeſtivâ eſſe optatius aiunt:
Sed tempeſtivam quis putet eſſe ſuam?
Qui putat ille ſapit. Namque ut fatalia vitæ,
Sic & quiſque ſuæ tempora mortis habet.

Camerarius avoit épouſé Anne de Truches de Grunſperg, d'une famille noble, & il en avoit eu neuf enfans, cinq fils & quatre filles. Les fils ſont: Jean, Conſeiller du Duc de Pruſſe; Joachim, Médecin; Philippe, Juriſconſulte, lequel ayant été mis à l'Inquiſition de Rome, en fut tiré à la priére de l'Empereur & du Duc de Baviére; Jean, auſſi Médecin, qui a écrit divers Ouvrages, & Godefroid. Mais les enfans de ſon eſprit ſont en plus grand nombre, & ils dureront davantage. Les principaux ſont:

De rectâ & neceſſariâ ratione præſervandi à Peſtis Contagio. Noribergæ, 1583. *in-8vo. Cum Synopſi Commentariorum de Peſte.*

Conſtitutiones, Leges & Edicta quædam, tempore peſtis anno 1576. *&* 1577. *publicè Venetiis & alibi propoſita.* Ibid.
De Bolo Armenia & Terra Lemnia Obſervationes. Ibidem.
Commentariolus de Theriacis & Mithridateis. Norimbergæ, 1534. *in*-8*vo.*
Victûs & cultûs ratio, expoſita quatuor in ſingulos menſes verſibus. Extat cum Schola Salernitana. Antuerpiæ, 1562. *in*-16.
Epiſtolæ plurimæ mediæ.
Conſilia medica.

CAMERARIUS, (Joachim) Médecin célébre, fils de l'autre Joachim Camerarius, dont on vient de parler, étoit de Nuremberg, où il nâquit le 6 Novembre de l'an 1534. Dès ſa jeuneſſe il fut élevé dans la maiſon de Philippe Melanchthon, l'ami de ſon pere. Il ſoutint très-bien la réputation que celui-ci s'étoit aquiſe dans les Lettres: il étudia dans les meilleures Univerſités d'Allemagne, & enſuite étant allé en Italie, il apprit la Médecine premiérement à Padoue, & puis à Bologne, où il reçut le bonnet de Médecin. Il s'y fit même des amis, dont le nombre & la qualité lui pourroient tenir lieu de mérite; il ſuffit de nommer Fallopius, Aquapendente, Capivaccio, Aldroandus & Vincent Pinelli, pour être perſuadé de ce qu'on avance. Etant retourné à Nuremberg il commença à y exercer ſa Profeſſion en 1564. & il y paſſa le reſte de ſes jours avec beaucoup de douceur & de tranquilité. Comme il avoit aquis la réputation d'un des plus habiles Médecins de ſon ſiécle, pluſieurs grands Princes lui offrirent des appointemens conſidérables pour l'obliger à s'attacher auprès d'eux; mais il préféra toujours ſa liberté à tous les avantages qu'on lui faiſoit eſpérer, ayant d'ordinaire cette ſentence à la bouche:

Alterius non ſit qui ſuus eſſe poteſt.

Il avoit d'ailleurs trop d'attachement pour les Lettres, pour vouloir s'engager dans les Cours des Princes. Il ſe fit une étude particuliére de la Chimie & de la Botanique, & non-ſeulement il eut ſoin de cultiver un jardin, où l'on trouvoit les plantes les plus rares & les ſimples les plus curieux, mais encore il acheta la Bibliothéque Botanique de Geſner; de ſorte que toutes choſes contribuoient à le ſatisfaire. Cependant quelque réſolution qu'il eut priſe de s'éloigner des Maiſons des Grands, il ne put ſe dérober à

ceux qui le venoient consulter. Camerarius laissa des enfans de trois femmes, & entre autres un fils nommé Joachim, comme son pere & son ayeul, & qui fut aussi-bien qu'eux, un célébre Médecin.

Camerarius mourut l'onze d'Octobre 1598. Ses Ouvrages sont :

Opuscula de Re rustica. Noriberg. 1577. *in-4to.* 1596. *in-8vo.*
Hortus Medicus. Francofurti, 1588. *in-4to.*
De Plantis Epitome utilissima. Francofurti, 1586. *in-4to.*
Symbolorum & Emblematum Centuriæ tres. Noribergæ, 1593. *in-4to.*
Synopsis Commentariorum de Peste. Noribergæ, 1583. *in-8vo.*
Epistola quadam medica.

CAMPEGIUS. *Voyez* CHAMPIER.

CAMPOLONGO, (Æmilius) de Padoue, a été un très-célébre Professeur en Médecine, & son mérite lui a aquis une grande réputation dans toute l'Europe. Outre qu'il savoit les Langues & les Belles-Lettres, il s'attacha particuliérement à l'étude des Ouvrages d'Aristote & de Galien. En 1578. il fut nommé Professeur en Médecine dans l'Université de Padoue, & continua cet exercice jusqu'à sa mort, qui arriva au mois d'Octobre en 1604. Il fut enterré dans la Chapelle que sa famille a aux Servites de la même Ville, où l'on voit une Inscription qu'Annibal Campolongo, son fils, fit élever.

Outre des Consultations qu'on a publiées avec celles des autres Médecins d'Italie, nous avons de lui les Ouvrages suivans :

Theoremata de humana perfectione. Patavii, 1573. *in-4to.*
Nova cognoscendi Morbos Methodus. Witeberg. 1601. *in-8vo.*
Methodi medicinales duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur propositæ in Acad. Patavina à Viris Nobiliss. Profess. D. Alb. Bottono & Æmilio Campolongo. Francof. 1595. *in-8vo.*
De Arthritide Liber unus : De Variolis Liber alter. Venetiis, 1586. *in-4to.*

CANAPE, (Jean) Médecin du Roi François I. vivoit en 1542. La Croix du Maine le nomme Lecteur public de Chirurgie à Lyon. Il traduisit en François divers Ouvrages des Anciens, & il en composa d'autres, tant en cette Langue qu'en Latin.

CANEVARI, (Demetrio) Médecin, étoit de Genes, où il naquit en 1559. Il étudia à Rome, où s'étant rendu

très-habile dans les Langues, dans les Belles-Lettres & dans la Médecine, il s'y aquit beaucoup de réputation & de très-grands biens, & y mourut en 1625. Jean-Victor Rossi, connu sous le nom de *Janus Nicius Erithræus*, l'accuse d'avoir été extrêmement avare; mais d'autres parlent avantageusement de lui. Demetrio Canevari laissa une très-belle Bibliothéque : Nous avons aussi divers Ouvrages de sa façon :

Morborum omnium qui corpus humanum affligunt, ut decet & ex Arte curandorum accurata & pleniſſima Methodus. Venetiis, 1605. *in*-8*vo.*

De Ligno ſancto Commentarium. Romæ, 1602. *in*-8*vo.*

CAPELLUTIUS, (Roland) Philosophe & Médecin, s'appliqua particuliérement à la Chirurgie, qu'il exerça à Parme. Il vivoit sous le Pontificat de Paul II. & l'Empire de Fréderic IV. en 1468. Nous avons de lui quelques Ouvrages, dont le stile est assez barbare. Vanderlinden parle du suivant:

Chirurgia. Venetiis, 1490, 1519, 1546. *in-folio*, *cum Guidonis*, *Bruni*, *Lanfranci & aliorum Chirurgia.*

CAPITANEUS, (Pierre) natif de Middelbourg en Zélande, étudia la Médecine dans les Universités de Louvain & de Paris, & reçut les honneurs du Doctorat à Valence en Dauphiné. Capitaneus chercha fortune dans les Pays étrangers; il enseigna d'abord la Médecine à Rostoch dans la basse Saxe, d'où il passa à Coppenhague : on lui donna une Chaire de Professeur en cette Université, & il en fut trois fois Recteur. Il parvint enfin à l'emploi de premier Médecin de Fréderic II, Roi de Dannemarc, & mourut en 1577. Son corps fut déposé dans l'Eglise de la sainte Vierge à Coppenhague, où l'on voit son Epitaphe;

M. S. S.
Natalium ſplendore, virtute & doctrinâ ornatiſſimi
Viri, Domini Petri Capitanei
Zelandi, Middelburgenſis
Medicinæ Doctoris eximii & Archiatri in Dania.

oCCUbUIT fatIs CapItaneus, aLta MICaret
Jam ſeXta UbI LUX, boraqUe nona foret.

Capitaneus a écrit les Ouvrages suivans:

Prophylacticum Conſilium antipeſtilentiale, ad Cives Haſnienſes. Anno 1553.

De Potentiis Animæ, 1550.

CAPITON (Wolfgang-Fabrice) étoit d'Hagenau en Alsace, où il nâquit en 1478. Il étudia à Basle, & pour complaire à son pere, il se fit Médecin. Depuis, comme il avoit plus d'inclination pour la Théologie, il en fit son étude ordinaire après la mort de son pere, & il reçut les honneurs du Doctorat en cette Faculté. Après cela, il apprit les Langues savantes, & particuliérement l'Hébraïque; & le Cardinal Albert de Brandebourg, Archevêque de Mayence, ayant souhaité de l'avoir auprès de lui, il passa encore Docteur en Droit Canon. Ainsi ayant connoissance de tant de Sciences diverses, il fit des illustres amis; & le Cardinal lui procura des Lettres de Noblesse pour lui & pour sa famille.

Capiton ne profita pas des lumiéres de son esprit; il l'avoit naturellement inconstant & chagrin; c'est ce qui le fit donner dans les nouveautés au sujet de la religion. Après ce faux pas, il se retira à Strasbourg, puis à Basle & à Haguenau; il se lia d'amitié avec Bucer & avec Oecolampade; il épousa même la veuve de ce dernier, & composa sa vie. Après la mort de cette femme, il en épousa une autre nommée *Agnès*, qui étoit savante & en état de prêcher, lorsque son mari étoit incommodé. Capiton mourut le 10 de Janvier 1542.

CAPIVACCIO, (Jerôme) de Padoue, a été un des plus célébres Médecins du XVI. siécle. Il savoit les Langues, les Belles-Lettres & la Philosophie; & c'est avec justice qu'il s'aquit tant de réputation, non-seulement en Italie, mais par toute l'Europe. Il enseigna pendant trente-cinq ans dans l'Université de Padoue : le Grand-Duc de Toscane souhaita extrêmement de l'avoir dans celle de Pise, & il lui fit pour cela des offres très-avantageuses; mais Capivaccio se crut plus obligé à sa Patrie. Il mourut l'an 1589. & fut enterré dans l'Eglise des Jésuites.

On dit qu'un Astrologue lui ayant prédit qu'il mourroit, s'il entreprenoit quelque voyage dans sa vieillesse, il se moqua de cette vaine prédiction; & étant allé voir le Duc de Mantoue qui étoit malade, à son retour il fut attaqué d'une fiévre violente, dont il mourut peu de jours après. Nous avons divers Ouvrages de sa façon, compris dans un volume *in-folio*, imprimé à Francfort en 1603. sous ce titre :

Opera omnia, quinque Sectionibus comprehensa, quarum,

I. Physiologica continet.
II. Pathologica.
III. Therapeutica.
IV. Mista.
V. Extranea complectitur.

CARCANO, (Archelao) Médecin, natif de Milan, & Professeur en l'Université de Pavie, vivoit dans le seiziéme siécle. Il s'aquit beaucoup de réputation par sa doctrine, & les Ouvrages qu'il a composés:

In Aphorismos Hippocratis lucubrationes.
De Methodo medendi.
De modo collegiandi, unà, Ticini, 1581. *in-8vo.*

Carcano mourut le 22 Juillet de l'an 1588.

CARDAN, (Jerôme) Médecin & Astrologue, natif de Milan, vivoit dans le seiziéme siécle. Mr. Le Gendre, dans son Traité de l'Opinion, est contraire au sentiment commun quand il fait Cardan natif de Pavie; mais il s'accorde en ce qu'il vint au monde le 24 Septembre 1501.

Cardan est assez connu par les Ouvrages qu'il a donnés au Public; nous ne ferons ici mention que de ceux qui concernent la Médecine:

In Librum Hippocratis de alimento Commentaria. Quibus accedit examen viginti duorum ægrorum Hippocratis. Romæ, 1574. *in-8vo. Basileæ*, 1582. *in-8vo.*

In Hippocr. de aere, aquis & locis Commentarii. Cum aliis Basileæ, 1570. *in-folio.*

In Hippocratis Coi prognostica, atque in Galeni prognosticorum expositionem Commentarii absolutissimi. Cum aliis Basileæ, 1568. *in-folio.*

In septem Aphorismorum Hippocratis particulas Commentaria. Cum aliis Basileæ, 1564. *in-folio.*

Opus novum, cunctis de sanitate tuenda & vita producenda studiosis apprimè necessarium. Romæ, 1580. *in-folio. Basileæ*, 1582. *in-folio.*

Opuscula Artem medicam exercentibus utilissima. Basileæ, 1559. *in-folio.*

Ars curandi parva, & alia nunc primùm edita Opera. Basileæ, 1566. *in-8vo.* 2 *vol.*

De Methodo medendi Sectiones quatuor. Paris. 1565. *in-8vo.*

Contradicentium Medicorum Libri duo. Lugduni, 1548. *in-4to.*

De malo recentiorum Medicorum medendi usu. Venetiis, 1545. *in-8vo.*

De causis, signis ac locis Morborum, Liber unus. Basileæ, 1582. *in-8vo.*

De Subtilitate Libri XXI. Basileæ, 1560. *in-folio.*

De Rerum varietate Libri XVII. Basileæ, 1557. *in-folio.*

Cardan a écrit lui-même sa vie qu'on voit à la tête de ses Ouvrages sous le titre : *De Vita propria.* Il vint au monde malgré sa mere ; son pere déja sur l'âge, l'eut d'une certaine fille nommée *Claire Micheria.* Il avoue lui-même que sa mere avoit pris plusieurs médicamens pour se faire avorter ; & dans le troisiéme livre de la Consolation, il reconnoit que le Collége des Médecins de Milan ne le vouloit pas admettre, sur le soupçon qu'on avoit qu'il n'étoit pas légitime. Jules Scaliger fut son ennemi irréconciliable ; & quoiqu'il convienne que Cardan avoit un esprit très-profond, très-heureux & même incomparable, cependant quand il commença à écrire contre lui, il chercha à le contredire en toutes choses. Mais les desintéressés sont d'accord, que bien que Scaliger eut, peut-être, plus de connoissance des lettres humaines que Cardan, ce dernier avoit pénétré plus avant dans les secrets de la Phisique. Il mourut à Rome le 21 de Septembre 1676. âgé de 75 ans. On dit qu'ayant pronostiqué l'an & le jour de sa mort, il se laissa mourir de faim, y étant arrivé, afin de conserver sa réputation. Mr. De Thou l'a écrit ainsi sur l'opinion commune de ce tems-là. On dit encore que Cardan s'étoit lui-même composé cette Epitaphe :

Non me terra teget, cœlo, sed raptus in alto,
Illustris vivam docta per ora virum.
Quidquid venturis spectabit Phœbus in annis,
Cardanus noscet, nomen & usque suum.

Cardan a rempli ses Traités de Médecine d'idées astrologiques. Il se fondoit beaucoup sur l'Astrologie judiciaire, & il avoue lui-même que s'étant d'abord persuadé qu'il ne devoit pas vivre jusqu'à 45 ans, il régla l'arrangement de sa fortune sur la courte durée de sa vie ; ce qui fut d'un grand préjudice à sa vieillesse. Il avoit cependant coutume de dire, qu'il ne changeroit pas sa pauvreté ni sa vieillesse, avec l'âge & les richesses d'un jeune homme, pour qui la science seroit sans attraits. Cardan fut bizarre, inconstant, entêté de ses prédictions. Il se procuroit lui-même des douleurs & des maladies, pour mieux gouter ensuite le plaisir que donne la santé. Il se vantoit d'avoir

un Démon familier, comme Socrate, & il croyoit qu'il étoit mêlé de Saturne & de Mercure, & qu'il ne se communiquoit à lui que par les songes; il raconte même plusieurs traits surprenans du Démon de son pere & du sien propre. C'est ici le cas d'appliquer ce que Mr. De Thou a dit de cet Auteur: que quelquefois il paroit être au-dessus de l'homme, & quelquefois au-dessous de l'enfant. En effet, si ses Ouvrages ont transmis à la postérité des marques de beaucoup d'érudition & même de génie, ils font encore plus connoître combien son imagination étoit déréglée.

CARPUS, (Jacques) dont le véritable nom est Jacques Berenger, fut aussi nommé *Carpensis*, parce qu'il étoit de Carpi dans le Modenois. Il fleurit en 1522. & fut un des restaurateurs de l'Anatomie. Il étoit Docteur en Médecine & Professeur de Chirurgie dans l'Université de Bologne. Son application à cultiver l'Anatomie, le rendit un des plus habiles de son tems sur cette matiére; il l'augmenta de beaucoup par ses nouvelles découvertes, & nous laissa les Traités suivans:

De Cranii Fractura Tractatus. Bononiæ, 1518. *Venetiis*, 1535. *in-4to. Lugduni Batav.* 1629. *in-8vo.* Ibid. 1651.

Isagogæ breves in Anatomiam humani Corporis, aliquot cum figuris anatomicis. Venetiis, 1522. *Bononiæ*, 1523. *Argentorati*, 1530. *in-8vo.*

Commentaria cum ampliſſimis additionibus ſuper Anatomia Mundini. Bononiæ, 1521. *in-4to.*

Carpus découvrit le premier l'appendice de l'intestin cæcum. Il nomma cette partie *adminiculum coli*, & il en donna sous ce nom, une description fort étendue. Il est encore le premier qui ait guéri la verole par les frictions mercurielles; & ce fut, dit-on, par le moyen de ce secret qu'il s'aquit des richesses considérables. Car outre la vaisselle qui montoit à un poids extraordinaire d'or & d'argent, il laissa de plus au Duc de Ferrare un legs de quarante à cinquante mille écus.

On a imputé à Carpus d'avoir disséqué vifs à Bologne, deux pauvres Espagnols malades de la verole; ce qui ayant été découvert, il fut obligé de se sauver à Ferrare, où il mourut. Il avoit, dit-on, choisi des Espagnols, plutôt que d'autres, pour les anatomiser, parce qu'il haïssoit fort cette Nation; mais cela a tout l'air d'une fable. Avant Jacques Carpus, l'Anatomie avoit été fort négligée pendant plu-

sieurs siécles; comme il fut le premier qui entreprit de la rétablir, & qu'il faisoit beaucoup de dissections de cadavres humains, ce qu'on n'avoit pas vu auparavant, il y en eut assez là pour faire dire au peuple, qui grossit toujours les objets, qu'il anatomisoit des hommes vifs. Erasistrate & Hérophile ont été accusés de la même chose.

CASE ou CASÆUS, (Jean) Médecin Anglois, enseignoit dans l'Université d'Oxfort, où il mourut vers l'an 1600. Il a composé quelques Ouvrages.

CASSEBOHM (Jean-Fréderic) a donné un Ouvrage anatomique sous le titre suivant:

Tractatus quatuor Anatomici de aure humana, tribus figurarum tabulis illustrati. Halæ Magd. 1734. *in-4to.*

CASSERIUS, (Jules) Médecin & Chirurgien, naquit à Plaisance en Italie en 1545. Comme il étoit né des parens pauvres, il alla à Padoue, où il fut domestique & ensuite disciple de Fabrice ab Aquapendente. Il avoit du talent & de l'industrie; si l'on en croit Douglas, il fut meilleur disséqueur que son maître, mais moins bon Philosophe. Il s'avança si bien dans la connoissance des secrets de la Médecine & de la Chirurgie, qu'après la mort du même Aquapendente, il mérita d'avoir sa Chaire de Professeur dans l'Université de Padoue, où il mourut en 1605. âgé de 60 ans. Il a écrit particuliérement sur l'organe de la voix & des sens, & ses Ouvrages sont ornés de figures excellentes. En voici le Catalogue & les éditions:

Pentæstheseion, hoc est de quinque sensibus Liber. Venetiis, 1609. *Francofurti*, 1609, 1610, 1622. *in-folio.*

Historiæ anatomicæ de vocis auditusque organis. Ferrariæ, 1600. *Venetiis*, 1607. *in-folio.*

Tabulæ de formato Fœtu. Amstelodami, 1645.

Tabulæ anatomicæ 78. *Venetiis*, 1627. *Francofurti*, 1632. *in-4to. Amstelodami*, 1645.

Daniel Bucretius de Breslau y ajouta vingt planches qui manquoient pour completer l'Ouvrage, & donna les explications tant de celles-ci que des planches de Casserius.

CASSIUS, Médecin qui vivoit du tems de Celse ou un peu avant lui, & à qui il rend témoignage qu'il étoit le plus ingénieux des Médecins de son siécle. Galien & Scribonius Largus l'appellent Cassius le Médecin; & tous deux, ainsi que Celse, rapportent la description d'un médicament que Cassius donnoit contre la colique, & qu'il faisoit préparer par un de ses Esclaves, nommé Atimetus.

Ce Médecin suivoit la doctrine d'Asclepiade; il est Auteur des problêmes que nous avons sous son nom. La plupart des questions que l'on trouve dans ce Traité sont, dit Mr. Le Clerc, fort curieuses, & leurs solutions extrêmement ingénieuses.

Il est parlé dans les Auteurs d'un *Cassius Iatrosophista*, de qui nous avons:

Naturales & medicinales Quæstiones 84. *circa hominis Naturam & Morbos aliquot. Tiguri, cum Catalogo Medicamentorum simplicium quæ pestilentiæ Veneno adversantur, authore Antonio Schnebergero*, 1562. *in*-8*vo. Græco-Latinè. Lutetiæ*, 1541. *in*-8*vo. Græcè. Lugduni*, 1595. *in*-12. *cum Theophylacti Simocati physicis Quæstionibus, Latinè. Francofurti*, 1541. *in*-4*to.*

De animalibus Quæstiones medicinales. Paris. 1541. *in*-8*vo. Græcè.*

Mr. Le Clerc croit que ce dernier est le même que le Cassius dont parle Celse. Il se trouve encore un *Cassius Felix*; un *L. Annius Cassius Mithradorus*, Médecin; un *Cassius Dionysius* qui a écrit:

Selectarum præceptionum de Agricultura Libri XX. Lugduni, 1543. *in*-8*vo.*

CASTELAN (Honoré) étoit natif d'Arles en Provence, & propre frere de la mere d'André Du Laurens, qui a si bien écrit sur l'Anatomie. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Avignon. Nous avons de lui:

Oratio, quâ futuro Medico necessaria explicantur. Lutetiæ, 1555. *in*-4*to. Argentorati*, 1607. *in*-12.

CASTELAN, (Pierre) Médecin, étoit de Grandmont en Flandres, où il nâquit en 1585. Il étudia à Mons, à Douai, puis à Orléans, & ensuite à Louvain, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1618. Il avoit beaucoup d'érudition, savoit les Langues & les Belles-Lettres; & on attendoit de grandes choses de lui, s'il eut vêcu plus longtems; mais il mourut en 1632. Il a composé divers Ouvrages:

De Græcorum Festis.

De esu Carnium Libri quatuor. Antuerpiæ, 1626. *in*-8*vo.*

Vitæ illustrium Medicorum, qui toto orbe ad hæc usque tempora floruerunt. Antuerpiæ, 1618. *in*-8*vo.*

CASTELLO-BIANCO. *voyez* AMATUS.

CASTRO, (Rodriguez De) Médecin, natif de Lisbonne, & Professeur à Pise, s'est aquis beaucoup de ré-

putation par ſon ſavoir; il fleuriſſoit au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, vers l'an 1605. Il a auſſi exercé la Médecine à Hambourg, où on aſſure qu'il eſt mort en 1637. âgé de plus de 80 ans. Ses Ouvrages ſont cités avec éloge par Zacutus & par quelques autres. Voici ſes principaux:

Tractatus brevis de natura & cauſis Peſtis, quæ anno 1596. *Hamburgenſem Civitatem afflixit. Hamburg.* 1596. *in-4to.*

Medicus-Politicus, ſive de Officiis Medico-Politicis Tractatus, quatuor diſtinctus Libris. Hamburgi, 1614. *in-4to.*

De univerſa mulierum Medicina. Hamburgi, 1604. *in-fol. & in-4to.*

De Meteoris Microcoſmi Libri V.

De complexu Morborum.

De Potu refrigerato.

De Animalibus Microcoſmi.

Ce Médecin eſt différent d'Amatus de Portugal, à qui on donne auſſi le nom de Rodericus de Caſtro, à la place de celui de Caſtello Bianco.

CASTROGIAANNE, (Bernard-Marie De) Capucin Sicilien, qui s'étant établi à Malthe, fit beaucoup de bruit par toute l'Europe, à raiſon des cures ſurprenantes qu'il opéra en cette Iſle au moyen de la glace & de l'eau glacée, dont il ſe ſervoit pour tout reméde dans une infinité de maladies. Il avoit fait des cures ſi ſurprenantes à Palerme, qu'étant arrivé à Malthe au commencement du mois de Mai 1724. dans le deſſein de paſſer à Veniſe, il fut ſollicité par pluſieurs Chevaliers malades de demeurer dans l'Iſle, où la réputation de ſon ſavoir l'avoit déja dévancé. Son reméde y opéra des merveilles, comme on le peut voir par différentes lettres dignes de foi, qu'on a inſérées dans les Mercures de 1724. & 1725. mois de Septembre, Novembre & Décembre de la premiére année; Février, Mars, Avril, Juin, Juillet & Décembre de la ſeconde. Voici l'extrait d'une de ces lettres qu'on préſente à la curioſité du Lecteur; elle eſt écrite de Malthe en date du 12 Juillet 1724.

„ Or, écoutez, Seigneurs, Petits & Grands, l'Hiſtoire
„ *del Medico d'ell Acqua Freſca.* Un Sicilien, Prêtre & Ca-
„ pucin, fils d'un Apoticaire, qui eſt auſſi Docteur en Mé-
„ decine, & Chimiſte de réputation, eſt ici depuis ſix ſe-
„ maines. Il a, par charité, par vanité ou par malice con-
„ tre la Faculté, entrepris de guérir les maux qu'on croit
„ inconnus aux Médecins. Voici le fait: Le Comte de Be-

„ verens, Allemand, étoit depuis trois mois affligé d'une „ palpitation de cœur avec des mouvemens convulsifs, un „ froid à la poitrine qui ne lui permettoit pas dans la cani- „ cule de souffrir l'air quoique très-chaud : il étoit toujours „ couvert d'une fourrure sur la peau, & à l'avenant vêtu „ de vestes & de surtouts : outre cet assortissement de jour, „ il étoit très-chaudement couché ; & il ne pouvoit la nuit „ sous ses couvertures sortir le doigt sans être gêlé & en „ avoir des convulsions. Le Capucin d'entrée de jeu, le „ dépouille de ses inutiles surtouts, le met à l'air, & avec „ de l'eau commune à la glace & presque gêlée, fait en „ vingt-quatre heures que le Comte de Beverens ne con- „ noit plus la foiblesse de sa poitrine, ni le froid ordi- „ naire dont il étoit tourmenté, est sans convulsions, dort „ à merveille, & se trouve déja comme guéri ; ses palpi- „ tations sont fort diminuées. C'est l'ouvrage de cinq se- „ maines, &c.

„ Le Commandeur Guarena, Piémontois, livré par la „ Faculté à la discrétion d'un polype ou skirrhe, formé „ ou non, mais placé à côté du foie en long, & si dur „ qu'il n'obéissoit pas à la main ; extérieurement marqué „ par tous les simptomes d'un homme farci d'obstructions ; „ un corps sec, exténué, face livide, &c. Par l'effet de l'eau „ le skirrhe se ramollit ; quinze jours après il sentit toutes „ sortes de douleurs. La dureté s'est dissipée à mesure que „ dans ses urines on voyoit des matiéres comme de la „ craie, & visqueuses à couper avec le couteau. Mr. Gua- „ rena est revenu de ses lassitudes, son visage a repris cou- „ leur, & il se trouve guéri, &c.

„ Un Prêtre atteint de la fiévre maligne, en trois jours „ a été sur pied : la fiévre fut prise dans le commence- „ ment, & dès qu'elle fut déclarée maligne. Un Espagnol, „ Page du Grand-Maître, abandonné par son Médecin, „ & après avoir reçu les Sacremens, fut dans trois jours „ sans fiévre par le secours du Capucin. Il le prit dans „ cet état, fit ouvrir les fenêtres, & lui fit avaler de l'eau „ à la glace. Il prétend guérir les hydropisies avec l'eau en „ très-peu de tems, & a proposé qu'on lui donnât de tels „ malades.

„ Le Bailli Ruffo, se trouvant attaqué d'une fiévre vio- „ lente, avec une diarrhée & ténesme, & des douleurs af- „ freuses, rien ne le soulagea. Il fit venir le Capucin & „ prit l'eau. Dès les premiéres vingt-quatre heures, plus

„ de fiévre, moins de douleurs. Le lendemain ſa diarrhée „ augmenta, & il fit de la matiére verte en abondance; „ le troiſiéme jour nous l'avons vu chez le Grand-Maître. „ J'en fus tout étonné, je l'avois vu le matin dans ſon lit.

„ Tout ce que je vous écris, mon cher Bailli & *de viſu* „ *& auditu;* je ne ſuis pas prévenu en faveur de l'eau; je „ ne la croyois bonne que pour rincer nos verres & laver „ nos égouts.

„ Voici ſa maniére de traiter. On fait rafraichir l'eau „ à force de glace ou de neige, autant qu'elle peut l'être; „ & vous en buvez trois grands gobelets le matin, & dans „ le cours de la journée juſqu'à trente-ſix. On ne mange „ point, ſur-tout les premiers jours. Lorſqu'on ſe trouve „ foible, au lieu d'aliment, il donne deux ou trois verres „ d'eau le ſoir, avec deux ou trois jaunes d'œufs. Dans „ la ſuite on mange plus ou moins; un demi poulet, „ un petit pigeon, deux ou trois onces de Macaron de „ Sicile, ſelon l'état où le Capucin trouve ſon malade. „ Plus ou moins d'eau, plus ou moins d'alimens. Il ne „ quitte pas ſes malades & obſerve continuellement leurs „ pouls. L'effet de l'eau eſt de donner, ou des maux de „ tête, ou des chaleurs extrêmes, ou des douleurs dans „ les entrailles, même la diarrhée; & de vous renouvel- „ ler tous vos anciens maux. Voici le reméde pour la „ diarrhée: il vous coule des lavemens d'eau à la glace, „ & fait boire dans l'inſtant, ainſi que pour les douleurs „ des entrailles, & vous fait frotter le ventre avec de la „ glace. Pour les chaleurs de même, il frotte avec de la „ glace la tête & l'eſtomac. Si c'eſt ſciatique qui ſe renou- „ velle ou rhumatiſme, friction ſur la partie avec cette „ glace, &c.

CAULIAC ou DE CHAULIEU (Gui De) étoit François. Il étudia à Montpellier ſous Raimond; depuis il enſeigna la Chirurgie dans la même Ville avec beaucoup de réputation; puis étant allé à Lyon, il y exerça la Médecine: il s'arrêta enfin à Avignon, où il fut Médecin des Papes Clément VI. & Urbain V. C'eſt lui qui nous a laiſſé la deſcription de ce terrible fléau, qui en 1348. s'étendit dans tout le monde & fit périr le quart du genre humain. De Chaulieu a conſidérablement enrichi la Chirurgie, & lui a donné un tout autre arrangement qu'elle n'avoit avant lui. Cette réforme lui fit beaucoup d'honneur, & fut d'autant plus utile au Public, qu'il ne l'avoit entrepriſe qu'à

la faveur d'une mûre expérience, ſous laquelle il avoit vieilli. En 1363. il compoſa un corps de Chirurgie fort étendu. Cet Ouvrage fut imprimé ſous ce titre :

Chirurgiæ Tractatus ſeptem, cum Antidotario. Venet. 1490, 1519, 1546. *in-folio. Lugduni*, 1572. *in-8vo.* 1518. *in-4to.* 1569. *in-8vo.*

Chirurgia parva. Venet. 1500. *fol. cum Albucaſis Chirurgia.*

CELSUS ou AURELIUS CORNELIUS CELSUS, Médecin qu'on croit être de Rome, ou, ſelon d'autres, de Verone, étoit de la Secte Eclectique ou du moins ſe conduiſoit ſuivant les principes qu'elle inſinue. Il vivoit ſous l'empire de Tibére. Ce fut un homme d'un ſavoir univerſel, & le plus éloquent de tous les Médecins Latins : ſon ſtile peut être regardé comme le modéle de l'éloquence Romaine. La Profeſſion de Celſe a été le ſujet d'une diſpute ; il s'agiſſoit de ſavoir s'il avoit été Médecin. Pline ne lui donne point cette qualité : cependant preſque tout le monde convient aujourd'hui qu'il faut abſolument qu'il ait fait profeſſion de la Médecine, & qu'il l'ait même pratiqué, ayant fait de ſi judicieuſes remarques, tant ſur cette Science que ſur la Chirurgie. Hippocrate & Aſclepiade ſont les deux principaux Auteurs auxquels Celſe s'eſt attaché, quoiqu'il ait auſſi tiré quelque choſe de ſes contemporains. Il a ſuivi le premier lorſqu'il s'eſt agi du pronoſtic & de diverſes opérations de Chirurgie, ayant traduit, à cet égard, un grand nombre de paſſages d'Hippocrate mot à mot ; ce qui a fait qu'on l'a appellé *Hippocrate Latin.* Mais il paroit qu'il s'eſt beaucoup plus attaché, pour tout le reſte de la Médecine, à Aſclepiade, qu'il appelle un bon Auteur, & duquel il avoue lui-même qu'il a pris pluſieurs choſes. C'eſt ce qui a donné occaſion à quelques-uns de mettre Celſe au rang des Médecins de la Secte Méthodique. Mais on voit évidemment, par la maniére dont il parle de trois Sectes principales, qui étoient établies de ſon tems, qu'il ne prend parti pour aucunes d'elles ; & il n'y a d'ailleurs qu'à conférer ſa pratique avec celle des Méthodiques, pour être convaincu qu'il ne s'accorde pas avec eux, du moins en tout. Il y a plus d'apparence, que ſi Celſe n'étoit pas de la Secte Eclectique comme on l'a dit d'abord, il ſe conduiſoit du moins ſelon les principes qu'elle établit, choiſiſſant ce qui lui paroiſſoit de meilleur dans chaque Auteur, ſans ſuivre aveuglement aucun de leurs ſentimens.

Celſe

Celſe a écrit de la Rhétorique, de l'Art Militaire, & les Ouvrages ſuivans de Médecine :

De Febribus Liber.

De Balneis.

Epiſtolæ duæ de Medicina, quæ extant cum Medicis antiquis. Venetiis, 1547.

De Re Medica Libri octo. Venetiis, 1497. *in-folio*, 1524. *ex Emendatione Bapt. Egnatii. Ibidem cum Medicis antiquis* 1549, *in-folio. Pariſiis*, 1567. *in-folio. Lugduni*, 1549. *in*-16, 1608. *in*-12. *Lugduni*, 1566. *in*-16. *& in*-8*vo. Hagenoæ*, 1528. *in*-8*vo.*

Jules Scaliger avoit eu deſſein de donner de nouveau cet Ouvrage au Public, comme Voſſius le remarque ; mais depuis Jean-Antoine Vander Linden le publia en 1657. à Leyde, où l'on en a encore fait une autre édition in-12. l'an 1665. Les quatre premiers Livres de Celſe traitent des Maladies internes ou de celles qui ſe guériſſent principalement par la diéte. Le cinquiéme & le ſixiéme des Maladies externes ; à quoi il a ajouté diverſes formules de Médicamens, tant pour le dehors que pour le dedans. Le ſeptiéme & le huitiéme, des Maladies qui appartiennent à la Chirurgie.

On trouve une ancienne Epigramme Latine, dans laquelle Celſe parle de cette maniére :

Dictantes Medici quandoque & Apollinis artes,
Muſas Romano juſſimus ore loqui.
Nec minus eſt nobis per pauca volumina famæ,
Quam quos nulla ſatis bibliotheca capit.

CERETI, (Daniel) ſavant Médecin de Breſſe en Italie dans l'Etat de Veniſe, qui étoit en réputation dans le quinziéme ſiécle. Il fit le panégirique de ſa Patrie, & l'éloge en vers des Hommes illuſtres qu'elle avoit produit.

CERMISONUS, (Antoine) Précepteur du célébre Savanarola, a été un des plus éclairés Médecins de ſon tems. Il fleuriſſoit du tems de l'Empereur Fréderic VI. vers l'an 1458. Nous avons de lui :

Conſilia medica contra omnes ferè ægritudines à capite uſque ad pedes. Venetiis, 1503. *in-folio*, *cum aliis ejuſdem argumenti.*

CERUTUS, (Fréderic) de Verone, vivoit dans le ſeiziéme ſiécle. Il ſavoit très-bien les Langues Gréque & Latine, qu'il enſeigna avec réputation. Il mourut en 1579.

& laiſſa un fils, Médecin comme lui, qui eſt mort en 1620.

CESAR OPTATUS nâquit à Rome, & profeſſa la Médecine à Veniſe avec beaucoup de réputation & de ſuccès; il vivoit vers l'an 1508.

Vander Linden parle d'un Céſar Optatus, Napolitain, qui a donné les Ouvrages ſuivans:

Opus tripartitum de Criſi, de diebus criticis & de cauſis criticorum. Venetiis, 1517. *in-folio.*

De hectica Febre Opuſculum. Cum aliis Venetiis, 1517. *in-folio. Lugduni*, 1560. *in-8vo.*

CESARINI (Virginio) nâquit à Rome au mois d'Octobre de l'an 1595. de Julien Ceſarini, Duc de Citta-Nuova, & de Livia Urſini. Comme il avoit beaucoup de génie pour les Lettres, il y fit un ſi merveilleux progrès, qu'on peut dire qu'il n'ignoroit rien; car il ſavoit les Langues, les Belles-Lettres, la Philoſophie, la Théologie, le Droit, la Médecine, les Mathématiques, l'Hiſtoire Sainte & Profane; & c'eſt avec raiſon que le Cardinal Bellarmin, qui étoit un homme de bonne foi & exempt de flatterie, le nommoit le Pic de la Mirande moderne. Des qualités ſi éminentes ne lui inſpiroient ni vanité ni préſomption; il étoit bon, modeſte, civil & homme de bien. Le Pape Urbain VIII. qui connoiſſoit le véritable mérite, eut une grande conſidération pour celui de Virginio Ceſarini; & lui ayant donné une charge de Camérier, avec deſſein de le mettre au nombre des Cardinaux, il s'eût fait un plaiſir de promouvoir un homme d'un caractére auſſi rare; mais la mort enleva Ceſarini dans les plus beaux de ſes jours. Ce fut au mois d'Avril de l'an 1624. Nous avons de lui des Poëſies Italiennes & Latines. Il avoit commencé d'autres Ouvrages qui n'ont pas été publiés.

CHALMET. (Antoine) *Voyez* CHAUMETTE.

CHAMBRE, (Marin Cureau de la) natif du Mans, Médecin ordinaire du Roi, fut reçu de l'Academie Françoiſe en 1635. & enſuite de l'Academie des Sciences. Le Chancelier Séguier & le Cardinal de Richelieu, lui donnerent des marques publiques de leur eſtime. Il s'aquit beaucoup de réputation par ſa ſcience dans la Médecine, la Philoſophie & les Belles-Lettres. Il mourut à Paris le 29 Novembre 1669. à 75 ans. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages. Les principaux ſont:

Les Caractéres des Paſſions.

L'Art de connoître les Hommes.

De la connoiſſance des Bétes.
Conjectures ſur la Digeſtion.
De l'Iris.
De la Lumiére.
Le Siſtême de l'Ame.
Le débordement du Nil, &c.

CHAMPIER, (Simphorien) dit en Latin *Campegius*, Médecin du Duc de Lorraine, Chevalier de ſaint George, étoit de Lyon. Il fut Echevin de cette Ville en 1520. ou 1535. & il y établit le Collége de Médecine. Nous avons de lui pluſieurs Traités en toutes ſortes de matiére, dont les principaux ſont:

Practica nova in Medicina, de omnibus Morborum generibus, &c. Lugduni, 1517. *in-8vo. Baſileæ*, 1547. *in-4to.*
Hortus Gallicus, cui accedit analogia Medicinarum Indarum & Gallicarum. Lugduni, 1533. *in-8vo.*
Campus Elyſius Galliæ, &c. Lugdun. 1533. *in-8vo. Accedunt:*
Apologetica Diſceptatio, quâ docetur an ſanguis mitti debeat in cauſone, & ſub cane aut propè canem, & an Pharmacia fortis danda ſit in principio febrium arſivarum.
Speculum Medici Chriſtiani.
De Theriaca Gallica Libellus.
Periarchon, id eſt, de principiis utriuſque Philoſophiæ. Lugduni, 1533. *in-8vo.*
Libri ſeptem: de Dialectica, Rhetorica, Geometria, Arithemetica, Aſtronomia, Muſica, Philoſophia naturali, Medicina & Theologia. Baſileæ, 1537. *in-8vo.*
Categoriæ medicinales in Libros Demonſtrationum Galeni. Lugduni, 1516. *in-8vo.*
Claudii Galeni Pergameni Hiſtoriales Campi. Baſileæ, 1532. *in-folio.*
Vita Meſuæ. Cum huiuſdem Operibus. Lugduni, 1520. *in-fol.*
Vita Arnoldi de Villanova. Cum hujuſdem Operibus. Lugduni, 1520. *in-folio.*
Cribratio, Lima & Annotamenta in Galeni, Avicennæ & Conciliatoris Opera. Lugduni, 1522. *in-4to.*
Annotamenta, errata & caſtigationes in Petri Apponenſis Opera. Extant cum his ipſis. Venetiis, 1548. *in-folio.*
Gallicum Pentapharmacum. Lugduni, 1534. *in-8vo.*
Symphonia Galeni ad Hippocratem, Celſi ad Avicennam, &c. Lugduni, 1531. *in-8vo.*
Symphonia Platonis cum Ariſtotele; Galeni cum Hippocrate, Hippocratica Philoſophia ejuſdem, &c. Pariſ. 1516. *in-8vo.*

Castigationes seu emendationes Pharmacopolarum, &c. Lugduni, 1532. *in*-8*vo.*

De corporum animorumque Morbis, & horundem Remediis, Opusculum. Lugduni, 1528. *in*-8*vo.*

De claris Medicinæ Scriptoribus, veteribus ac recentioribus. Lugduni, 1531. *in*-8*vo.*

Rosa Gallica, cui accedit Margarita pretiosa de Medici atque ægri officio. Parisiis, 1514. *in*-8*vo.*

Speculum sive Epitome Galeni. 1516. *in*-8*vo.* & 1517.

Paradoxa in Artem parvam Galeni. Lugduni, 1516. *in*-8*vo.*

Vocabulorum medicinalium, ac terminorum difficilium Explanatio. Lugduni, 1508. *in*-8*vo.*

Epistolæ physicæ Campegii, &c. Lugduni, 1533. *in*-8*vo.*

Epitome Commentariorum Galeni in Libros Hippocratis Coi. Lugduni, 1516. *in*-8*vo.*

Cribratio Medicamentorum ferè omnium, in sex digesta Libros. Lugduni, 1534. *in*-8*vo.*

Symphorien Champier laissa un fils, nommé Claude, Sieur de la Faverge, Corcelles & la Bastie, qui a composé un volume des Singularités des Gaules, imprimé à Paris & à Lyon.

CHAMPIER, (Jean Bruyren) neveu du précédent, étoit du Collége des Médecins de Lyon. On a de lui des traductions de plusieurs Livres d'Avicenne, & un Ouvrage intitulé :

De Re cibaria.

CHAPELAIN, (Jean) Médecin du Roi de France Charles IX. mourut durant le siége de saint Jean d'Angeli en 1569. Mr. de Thou en parle ainsi : " Il mourut aussi „ en ce siége deux grands Hommes qui n'étoient pas „ plus unis par leur Profession que par leur amitié, ayant „ presque toujours demeuré ensemble dans la Cour & dans „ les Armées ; Jean Chapelain & Honoré Castelan, pre- „ miers Médecins du Roi & de la Reine, l'un & l'autre „ illustres, & que les biens aquis par la libéralité des Prin- „ ces avoient mis en état de ne pas courir après le gain, „ qui deshonore cet art en la plupart des Médecins. Mais „ principalement Chapelain avoit ajouté à ses richesses, „ les biens que son pere lui avoit laissés ; & quoiqu'il eut „ été parmi les troubles de la Cour, il n'abandonna ja- „ mais ses livres, qu'il laissa en mourant enrichis de bel- „ les Annotations, avec une belle Bibliothéque. Au reste „ comme ils avoient vécu ensemble, ils moururent aussi

„ enſemble dans une même maiſon, & tous deux de „ peſte. „ Jean Chapelain a écrit une Conſultation ſur la Peſte ; & Caſtelan, une Oraiſon où il explique ce qu'un Médecin doit faire.

CHARAS, (Moïſe) ſavant Médecin, natif d'Uſez, s'eſt acquis une réputation immortelle par ſon habilité dans la Pharmacie qu'il exerça à Orange, à Paris, en Angleterre, en Hollande & à Madrid. Il fut déféré à l'Inquiſition en cette dernière Ville, & y fit abjuration de la Religion prétendue réformée. De retour à Paris, il fut reçu de l'Académie des Sciences, & mourut en 1698. à 80 ans. On a de lui :

Pharmacopée Royale Galenique & Chimique. Paris, 1691. *in-4to.* Cette édition a été revue par l'Auteur.

Traité de la Thériaque ; & un autre de la Vipére.

CHARICLES, Médecin Grec qui vivoit ſous le regne de Tibére, vers l'an 39 de ſalut. Tacite parle de ce Médecin (*Annal. libro* 6.) On connut, dit cet Hiſtorien, que l'Empereur Tibére étoit ſur ſa fin, par l'adreſſe d'un fameux Médecin nommé Charicles, qui n'étoit pas Médecin de cet Empereur, mais qu'on appelloit quelquefois dans les conſultations qui ſe faiſoient ſur ſa maladie. Celui-ci après avoir mangé avec le Prince, feignant de partir pour un voyage, lui prit la main comme pour la baiſer, mais à deſſein de lui tâter le pouls. Toutefois il ne put le faire ſi adroitement que Tibére ne s'en apperçut : mais ſoit qu'il en fut offenſé ou non, & peut-être pour mieux cacher ſon dépit, il ne fit aucun ſemblant ; au contraire, il fit couvrir de nouveau la table, y demeurant plus long-tems qu'il n'avoit accoutumé, comme pour mieux régaler ſon ami, qui étoit ſur le départ. Cependant Charicles aſſura Macron, que l'Empereur n'avoit plus que deux jours à vivre, & que ſon pouls déclinoit ſenſiblement. Tacite ajoute que le 16 de Mai (qui pouvoit être la fin du tems que Charicles avoit marqué) Tibére tomba en défaillance, en ſorte qu'on crut qu'il étoit mort ; mais qu'étant revenu à lui, Macron le fit étouffer à force de couvertures qu'on lui jetta deſſus.

CHARLETON, (Walter) Médecin Anglois, de qui nous avons les Ouvrages ſuivans :

Exercitationes Phyſico-Medicæ, ſive Oeconomia Animalis, novis in Medicina hypotheſibus ſuperſtructa & mechanicè explicata. Londini, 1659. *in-12. Amſtelod.* 1659. *in-12.*

Lugd. Batav. 1678. *in*-12. *Hagæ-Comitis*, 1681. *in*-12.

Exercitationes pathologicæ, in quibus Morborum penè omnium natura, generatio & causæ, ex novis Anatomicorum inventis sedulò inquiruntur. Londini, 1661. *in*-4*to.*

Onomasticon Zoïnon plerorumque animalium differentias & nomina propria pluribus linguis exponens. Cui accedunt Mantissa anatomica & quædam de variis fossilium generibus. Londini, 1668, 1671. *in*-4*to. Oxonii*, 1673. *in-fol. minori.*

Diatriba de Lithiasi.

CHARMES, moyens illégitimes de guérir les maladies que l'idolâtrie a fait naître & que la crédulité des Peuples a entretenus. Les charmes se sont pratiqués & ont été joints à la Médecine, long-tems avant l'Esculape Grec, qui en faisoit grand cas : il y a même apparence qu'ils sont de date presque aussi ancienne que l'idolâtrie. Quant à la maniére dont cet abus s'est introduit dans la Médecine, & aux raisons qui ont fait que l'on s'en est laissé prévenir, il est croyable que les hommes voyant que les autres moyens naturels, qu'ils avoient de se tirer des maladies ou de conserver leur santé & leur vie, étoient souvent inutiles, ils s'attacherent à tout ce qui se présenta, & crurent le premier fourbe qui voulut leur imposer. On se laissa d'autant plus facilement persuader à admettre les moyens superstitieux, que l'on s'imagina que s'ils ne faisoient point de bien, du moins ne feroient-ils point de mal ; & quoiqu'ils fussent d'eux-mêmes sans force & sans vertu, il a suffi pour en établir l'usage, que quelques personnes crussent en avoir reçu du soulagement. Il a pu même arriver que ce soulagement a été effectif, la force de l'imagination ayant suppléé à celle qui manquoit aux remédes. Si l'on ajoute à cela deux autres considérations, l'une que ces remédes n'étoient ni rebutans ni douloureux, comme les remédes ordinaires ; la seconde, que la religon les autorisoit, on conviendra qu'il n'en a pas fallu davantage pour déterminer les Peuples à s'en servir, sur quelques exemples qu'ils prétendoient avoir vus de leurs bons effets.

Les charmes & les enchantemens se sont si bien introduits dans la Médecine, que toutes les Nations du monde les ont pratiqués de tems immémorial. Les Payens ne sont pas les seuls qui s'en sont mêlés ; les Peuples même, qui ont été honorés de la connoissance de Dieu, se sont laissés entraîner par le mauvais exemple des idolâtres ; & quel-

ques-uns de ceux qui ont passé pour les plus sages, de quelque religion qu'ils aient été, n'ont pas moins donné dans cette erreur que le simple Peuple; quoiqu'il y ait aussi eu de tout tems, même parmi les Payens, des gens qui s'en sont moqués.

On charmoit quelquefois les maladies par de simples paroles ou par certains mots qu'on prononçoit à l'oreille du malade, ou même loin de lui, dans l'intention de le guérir, & qu'on accompagnoit de diverses cérémonies. On appelloit ces paroles ou ces mots, *carmina* ou *incantamenta;* ces paroles étoient ordinairement en vers, & on les récitoit comme en chantant. Ce n'est pas qu'on ne se servît aussi de la prose, & même qu'on n'employât des mots barbares ou qui ne signifioient rien, & que ceux qui les prononçoient, n'entendoient pas mieux que ceux pour qui la cérémonie se faisoit. Quand on écrivoit ces mots sur de certaines choses que l'on attachoit au corps du malade, ou qu'on lui faisoit porter, ces charmes étoient appellés *Amuletes.*

Caton, ce Romain qui haïssoit si fort la Médecine des Grecs, & qui ne se servoit que de la simple empirique, approuvoit extrêmement les remédes superstitieux. Voici comme il s'y prenoit pour guérir une dislocation ou une fracture:

Luxum si quod est, hâc cautione sanum fiet. Harundinem prende tibi viridem P. IV. aut V. longam. Mediam dissinde, & duo homines teneant ad coxendices. Incipe cantare in alio. S. F. motas væta daries dardaries astataries dissunapiter, usque dum coeant. Ferrum insuper jactato. Ubi coierint, & altera alteram tetigerit, id manu prende, & dextra sinistra præcide. Ad luxum aut fracturam alliga, sanum fiet, & tamen quotidie cantato in alio, S. F. vel luxato. Vel hoc modo, huat, hanat, huat, ista pista sista, domiabo, damnaustra & luxato. Vel hoc modo, huat, huat, huat ista sis tar sis ardannabondunnaustra. Cato de Re rustica, cap. 160.

Cet exemple doit suffire pour faire voir quelle étoit la façon d'agir des Anciens, & combien ils étoient superstitieux dans l'administration de la Médecine.

CHARMIS, Médecin, natif de Marseille, vivoit à Rome sous Néron. Il accusoit d'ignorance tous les Médecins qui avoient été avant lui, condamnoit la méthode ordinaire de guérir, & entr'autres l'usage des bains chauds, auxquels il préféroit en tous tems, & même au cœur de

l'hiver, les bains d'eau froide. C'étoit là son principal secret; ce qui néanmoins n'étoit pas nouveau, puisque Musa & Euphorbus avoient déja mis en usage ces mêmes bains long-tems avant lui. Quoi qu'il en soit, Charmis fut si bien persuader son monde, *qu'il se trouva*, dit Pline, *des Vieillards consulaires qui faisoient gloire d'être vus tout roides de froid au sortir de l'eau.* Ce Médecin fit une grande fortune; il savoit du moins se faire bien payer. Le même Pline nous apprend que Charmis exigea une fois d'un seul malade, qui étoit de quelque Province de l'Empire Romain, la somme de 200 grands sesterces, ou vingt mille de nos livres.

Ce Médecin avoit inventé un Antidote, à l'imitation de la Thériaque, auquel il donna son nom. On en trouve la composition dans Galien.

CHAUMETTE (Antoine) nâquit à Vergesac, petit Village dans le Velay. Il fut un des célébres Chirurgiens de son tems, & intime ami de Guillaume Rondelet. Il exerça sa Profession au Pui, Ville capitale du Velay, où il s'établit.

Après avoir fait d'excellentes études dans les Humanités, il s'appliqua long-tems à la Médecine, & se détermina enfin pour la Chirurgie. C'est ce qu'il nous apprend lui-même, dans la Préface de son *Enchyridion Chirurgicum.* Il ajoute dans le même endroit, qu'il étudia d'abord dans l'Université de Montpellier, sous Guillaume Rondelet & Antoine Saporta, les deux plus habiles Professeurs de ce tems-là; qu'il vint ensuite à Paris, & qu'il continua d'étudier en Médecine, sous Jacques Silvius, Docteur de la Faculté de Montpellier, célébre Professeur au Collége Royal, & sous plusieurs autres habiles Médecins; qu'il avoit fait sous ces différens Maîtres d'excellens Recueils, dont il se servit utilement, quand il entreprit de faire son Abrégé de la Chirurgie, où il eut soin d'inférer tout ce qu'il avoit retenu des savantes leçons des Professeurs, qu'il avoit suivis: enfin, que ses occupations ou sa mauvaise santé, ne lui permettant point de mettre la derniére main à son Ouvrage, il le confia à Adam Fontaine, savant Médecin, & homme très-versé dans toutes les Sciences, qui le retoucha. Cet Ouvrage est intitulé:

Enchiridion Chirurgicum, externorum Morborum Remedia, tum universalia, tum particularia brevissimè complectens. Quibus Morbi Venerei curandi Methodus probatissima ac-

ceſſit. Pariſiis, 1567. *in*-8*vo. Lugduni*, 1570. *in*-16. *additâ inſtrumentorum & ferramentorum delineatione*, 1568. *in*-16. *Patavii*, 1593. *in*-4*to. &* 1594. *in*-8*vo. Aureliæ*, 1621. *in*-8*vo.*

CHESELDEN, (Guillaume) Chirurgien célébre de la Ville de Londres, étoit de la Société Royale. Les heureux ſuccès de Mr. Douglaſſ dans l'extraction de la pierre par le haut appareil, l'animerent à ſuivre & pratiquer la même méthode; & dans l'expérience qu'il en fit, il ne trouva d'autre ſujet de ſe repentir, que celui de n'avoir pas tenté ce ſecours plutôt. Cet habile Lithotomiſte donna en 1713. une Anatomie du corps humain : il y en a cinq éditions; la derniére a été imprimée à Londres en 1740. Cet Ouvrage eſt parſemé d'Obſervations chirurgicales très-curieuſes, & orné de quarante planches très-exactes. Le même Auteur a donné tout nouvellement une Oſteologie avec de très-belles figures. On y trouve une expoſition très-exacte des Maladies des os.

CHESNE. (Du) *Voyez* QUERCETANUS.

CHESNEAU, (Nicolas) Docteur en Médecine, étoit de Marſeille. Ayant deſtiné ſon fils à l'étude de cette Science, il amaſſa d'utiles obſervations pour lui ſervir un jour de modéle & de guide. Mais ce fils, plus occupé de Dieu que du monde, abandonna celui-ci pour s'adonner entiérement au premier. Cheſneau, trompé dans ſes attentes, avoit d'abord fait un propos de ne plus travailler à ſon livre d'Obſervations; mais ayant ſoumis ſa raiſon à la volonté de celui qui tient les cœurs des hommes entre ſes mains, & qui en diſpoſe comme il lui plait, il crut ſe rendre utile au Public, s'il continuoit de faire en ſa faveur ce qu'il avoit commencé pour ſon fils. Il mit la derniére main à ſon Ouvrage, qui a paru ſous ce titre :

Obſervationum medicinalium Libri quinque.

La derniére édition a été faite à Leyde en 1719.

CHEYNE, (George) Anglois, Docteur en Médecine, & de la Société Royale de Londres. Il nâquit en Ecoſſe, s'appliqua à la Philoſophie & aux Mathématiques, enſuite à la Médecine, & réuſſit très-bien dans la pratique de cette Science. Il mourut vers l'an 1748. Il eſt fort connu par un Ouvrage qu'il compoſa pour le Chevalier Joſeph Jekyll en 1725. intitulé : *De Infirmorum ſanitate tuenda vitaque producenda*, traduit en François

par Mr. de la Chapelle, de la Société Royale de Londres, ſous le titre de *Régles ſur la Santé, & les moyens de prolonger ſa vie*, ou *Méthode naturelle de guérir les Maladies du corps & celles de l'eſprit qui en dépendent*, 2 *vol. in*-8*vo. A Paris*, 1749.

On a encore de lui :

Eſſai ſur la nature de la Goutte & la vraie Méthode de la traiter ; en Anglois.

Nouvelle Théorie des Fiévres continues, aiguës & lentes.

CHICOYNEAU, natif de Montpellier, & très-célébre Profeſſeur de Médecine en cette Ville, compoſa en 1718. un Traité de la Verole. En 1720. il paſſa à Marſeille pendant la contagion, & y traita avec ſuccès quantité de perſonnes attaquées de la peſte ; ce qui lui aquit beaucoup de réputation. Il fit de cette maladie, une rélation intitulée : *Obſervations & réflexions touchant la Nature, les événemens & le traitement de la Peſte de Marſeille. A Lyon & à Paris*, 1721. *in*-12. Son mérite le fit choiſir pour premier Médecin du Roi Louis XV. & Sur-Intendant des Eaux Minerales. Il accompagna ce Prince dans toutes ſes campagnes, & mourut le 14 Avril 1752.

CHIFFLET, (Jean-Jacques) Médecin, étoit de Beſançon, où il nâquit en 1588. Il étoit fils de Jean Chifflet & petit-fils de Laurent, tous hommes de Lettres & de mérite, extrêmement affectionnés pour la Patrie. Il étudia à Beſançon, & enſuite ayant voyagé dans divers Royaumes de l'Europe, il eut un ſoin particulier d'y conſulter les hommes de Lettres, d'y voir les Bibliothéques & d'y être admis dans les Cabinets des Curieux. A ſon retour dans la Franche-Comté, il y exerça la Médecine ; & la Ville de Beſançon, où il avoit été Conſul, l'ayant envoyé à l'Archiducheſſe Eliſabeth-Claire-Eugenie, Princeſſe des Pays-Bas, il s'aquitta ſi bien de ſa commiſſion, que cette Princeſſe ſouhaita que Chifflet s'arrêtât dans ſa maiſon en qualité de ſon Médecin ordinaire. Depuis elle l'envoya en Eſpagne, où il fut encore Médecin du Roi Philippes IV. qui l'honora de ſon eſtime & de ſa bienveillance. Chifflet s'imagina que les bontés d'un ſi grand Prince l'obligeoient à s'emporter injurieuſement contre tous ceux qui avoient les armes à la main contre ce Roi ; & comme les François étoient les plus conſidérables, il écrivit contre eux des Ouvrages, où, à parler ſans prévention & ſans interêt de parti, il y a plus de bile, d'emportemens, d'injures & de

froides railleries, que de bon ſens, de ſolidité & de bonnes raiſons. Il y a pluſieurs de proches parens de Chifflet qui ſont de ce ſentiment, & qui deſapprouvent un procédé ſi bizarre. Mais ſes *Vindiciæ Hiſpanicæ* n'ont pas été ſans repartie; les Seurs Blondel, Le Tanneur & d'autres, lui ont prouvé qu'un eſprit préoccupé n'eſt pas capable de juger des choſes; & quoiqu'il ait répondu avec ſon ſtile aigre & injurieux, ſes Ouvrages ne lui procurerent pas les avantages qu'il eſpéroit. Quoi qu'il en ſoit, nous avons de Jean-Jacques Chifflet d'autres piéces qui lui font plus d'honneur, comme une Hiſtoire de Beſançon. L'Hiſtoire des Chevaliers de la Toiſon d'or.

Singulares tàm ex curationibus, quàm cadaverum ſectionibus, Obſervationes. Pariſiis, 1612. *in*-8*vo.*

Dædalmatum Libri duo priores. Pariſiis, 1611. *in*-8*vo.*

Acia Cornelii Celſi propria ſignificationi reſtituta. Antuerpiæ, in-4*to.* 1633.

Chifflet eſt mort fort âgé vers 1660. & ſa famille a été féconde en hommes de Lettres.

CHIMIE. On a donné le nom de Chimie à un Art qui enſeigne principalement à réſoudre les mixtes en leurs principes, ou à ſéparer & épurer les diverſes ſubſtances, dont ils ſont compoſés.

Le mot de Chimie eſt, comme le croient quelques-uns, Egyptien d'origine, l'Art qu'il déſigne, ayant commencé en Egypte. Il ſeroit extrêmement ancien s'il étoit vrai qu'il eût été inventé par Hermes. Ceux qui ſont de ce ſentiment, comme Olaüs Borrichius, ſe fondent ſur ce qu'il y a encore aujourd'hui divers Ecrits de Chimie d'Hermes, principalement dans les Cabinets des Princes; mais ces Ecrits ſont aſſurément ſuppoſés, & ne doivent être attribués qu'à la tromperie des Copiſtes anciens, qui en agiſſoient ainſi pour mieux vendre leurs copies. Il eſt d'autres Chimiſtes qui ne ſe contentent pas de renvoyer l'origine de leur Art à Hermes; & comme ils ſont pour la plupart extrêmement entêtés ſur l'antiquité de leur Profeſſion, quelques-uns en rapportent les commencemens à Cham, fils de Noé: d'autres ne trouvant pas que cela ſoit aſſez ancien, remontent à Tubalcaïn, le Vulcain des Payens, & à Adam lui-même.

La Chimie des Egyptiens avoit principalement les métaux pour objet. Mais il paroit d'abord étrange qu'un Pays auſſi plat que l'Egypte, & qui n'a jamais abondé en mi-

nes de métaux, ait été auſſi célébre par le ſavoir de ſes Habitans dans l'art de les traiter. Si l'on fait cependant attention aux richeſſes prodigieuſes des anciens Egyptiens, on aura peut-être lieu de ſoupçonner qu'elles ne venoient pas toutes de la fertilité de leur Pays. Il eſt aſſez vraiſemblable que ces Peuples commerçoient avec les Habitans des Régions méditerranées de l'Afrique, où l'on trouvoit des mines ou de la poudre d'or, ou peut-être d'argent, & que des raiſons de politique les obligerent à laiſſer ignorer ce commerce aux autres Nations. Comme les Prêtres poſſédoient tout le ſavoir auſſi-bien que toutes les richeſſes du Pays, c'étoient auſſi eux, ſans doute, qui étoient les fondeurs & les rafineurs de ces mines, & il y a toute apparence que l'interêt de leur Nation, auſſi-bien que le leur propre, les obligeoit à reſerver pour eux la méthode dont ils ſe ſervoient pour cet effet. Delà vient que tout ce qu'ils écrivoient ſur cette matiére, étoit enveloppé d'allégories & couverts d'obſcurités, pour que perſonne ne pût en pénétrer le ſens. Il eſt même probable qu'ils ſe vantoient de pouvoir convertir les métaux qu'ils employoient dans leurs procédés, en or véritable, pour mieux cacher la ſource de leurs richeſſes. Il eſt donc arrivé dans la ſuite des tems, que les Savans, entre les mains deſquels leurs Ouvrages ſont tombés, n'ayant pu en comprendre le véritable ſens, ni les déchiffrer, ont pris leurs allégories à la Lettre, & ſe ſont imaginés qu'il y avoit réellement une méthode pour convertir les métaux en or. Cette idée ayant une fois prévalu, il étoit naturel que l'avarice des hommes ne négligeât rien pour découvrir les principes d'un Art qu'ils croyoient perdu. Cette erreur, ſelon toute apparence, a été la ſource des recherches que l'on a faites ſur la tranſmutation des métaux; car je ne ſaurois croire que cet Art ait jamais exiſté, la tranſmutation d'un métal en un autre étant, je crois, auſſi impoſſible que de convertir un chardon en un cédre. Il eſt cependant fort heureux pour la Médecine que les hommes aient donné dans cette erreur, parce que les expériences qu'elle les a obligés de faire, ont donné occaſion à la découverte de pluſieurs remédes importans.

Du tems de Dioſcoride, qui vivoit dans le premier ſiécle de Jeſus-Chriſt, on ſavoit déja tirer, par ſublimation, le mercure ou le vif-argent du cinnabre.

Joſeph Scaliger a remarqué que Julius Firmicus Maternus, qui vivoit au commencement du quatriéme ſiécle

fous Conſtantin le Grand, eſt le plus ancien de tous les Auteurs que nous avons aujourd'hui, qui ait fait mention de l'Alchimie. C'eſt ainſi que les Arabes ont appellé la Chimie, en ajoutant à ce mot l'article *Al* tiré de leur Langue. Mais ſuppoſé qu'il ſoit vrai qu'aucun des Auteurs anciens qui nous ſont reſtés, n'ait parlé de la Chimie, avant le même Firmicus, il ne s'enſuit pas qu'on n'ait pu compoſer des livres ſur cet Art long-tems auparavant, quoiqu'ils ne ſoient pas venus juſqu'à nous. On ne peut pas douter qu'il n'y en eut déja du tems de Diocletien, qui vivoit ſur la fin du troiſiéme ſiécle, s'il eſt vrai, comme on l'apprend de Suidas, que cet Empereur fit brûler tous les livres de Chimie qui ſe purent trouver en Egypte, voulant reprimer l'eſprit ſéditieux des Egyptiens, & les priver d'un Art qui pouvoit les rendre trop riches & redoutables aux Romains. Or, rien n'empêche que les livres dont on fit brûler les exemplaires, n'euſſent été compoſés pluſieurs années & peut-être pluſieurs ſiécles auparavant.

Mais ce qui intereſſe plus l'Hiſtoire de la Médecine, c'eſt de ſavoir le tems auquel cette Science a commencé à ſe prévaloir des découvertes de la Chimie. Cela n'étoit pas encore arrivé quand Galien vivoit, puiſqu'il n'en fait pas mention, quoiqu'il eut voyagé & fait du ſéjour en Egypte. Il s'eſt même écoulé pluſieurs ſiécles après celui où ce Médecin a écrit, pendant leſquels il ne paroit pas qu'on eut aucune connoiſſance de la Chimie médecinale. Les Oeuvres d'Ætius, d'Oribaſe, & de quelques autres Médecins Grecs qui les ont ſuivi ; les livres même des premiers Arabes, écrits dès le ſeptiéme ſiécle, ne font aucune mention des Médicamens tirés de la Chimie. Au ſentiment de Mr. Le Clerc, c'eſt au tems d'Avicenne, dans l'onziéme ſiécle, qu'on doit rapporter l'époque de l'introduction de la Chimie dans la Médecine ; mais Rhaſes, qui mourut vers l'an 932. en étoit bien plus inſtruit qu'Avicenne ; car ſuivant la remarque de Mr. Freind, il parle non-ſeulement du Mercure ſublimé, mais encore de l'huile d'œufs, dont les Médecins qui l'ont ſuivi, ont fait parade dans leurs Ecrits.

Les Arabes ſe ſont fort appliqués à la Chimie ; ils l'ont même pouſſée aſſez loin pour faire croire qu'ils l'auroient inventée ; mais pluſieurs d'entre eux y ont auſſi mêlé tous les vices que l'on a tant de peine à en ſéparer encore aujourd'hui ; la vanité des promeſſes, l'extravagance des rai-

ſonnemens, la ſuperſtition des opérations, & tout ce qui a produit les Charlatans & les impoſteurs.

Quant à l'introduction de la Chimie en Europe, ce n'a été que vers l'an 1200. que cette Science y a été connue.

CHIOCCO, (André) Médecin & Profeſſeur à Verone, a vêcu au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle, & il s'eſt aquis beaucoup de réputation par ſa doctrine & par ſon mérite. Il mourut le 3 d'Avril en 1624. laiſſant divers Ouvrages de ſa façon:

Quæſtionum philoſophicarum & medicarum Libri tres. Veronæ, 1594. *in-4to.*

Pſoricon, ſeu de Scabie Libri duo, carmine conſcripti. Veronæ, 1593. *in-4to.*

Commentarius quæſtionum quarundam de Febre mali moris & de Morbis epidemicis. Item *Diſputatio de ſectione venæ in obſtructione ab humorum qualitate. Venetiis*, 1604. *in-4to.*

De Collegii Veronenſis illuſtribus Medicis & Philoſophis. Veronæ, 1623. *in-4to.*

De Cœli Veronenſis clementia.

Apologia pro Fracaſtoris Syphillide.

CHIRON LE CENTAURE étoit fils de Saturne & de Philyra. Suivant le ſentiment de ceux qui croient que Saturne eſt le même que Noë, on pourroit faire paſſer Chiron pour ſon fils; mais il faut ſavoir que les Grecs, dont les annales n'étoient pas ſi anciennes que celles des Egyptiens, ne regardoient point auſſi leur Saturne comme étant ſi ancien. Les Grecs diſent que leur Saturne, qui avoit été Roi d'une partie d'Italie, vivoit ſeulement dans le milieu du 27. ſiécle du monde; en ſorte qu'il pouvoit être le pere de Chiron, qu'ils font vivre du tems du voyage des Argonautes au commencement du vingt-huitiéme.

La Fable a feint Chiron moitié homme & moitié cheval, parce, dit-on, qu'il entendoit également la Médecine des hommes & des bêtes. Suidas dit qu'il avoit compoſé un Livre de la Médecine des chevaux. Mais il eſt plus probable que Chiron n'a été mis au rang des Centaures, que parce qu'il étoit de Theſſalie. On a feint que ce Pays étoit la Patrie de ces monſtres, parce que les Theſſaliens, ayant été les premiers qui ſe ſont appliqués à dompter les chevaux, ceux qui les virent de loin à cheval, ſe figurerent que l'homme & le cheval ne faiſoient qu'un même corps.

Quelques-uns ont dit ſimplement que Chiron avoit inventé la Médecine. D'autres lui ont attribué d'avoir trouvé le premier des herbes & des médicamens pour la guériſon des maladies, & particuliérement des plaies & des ulcéres. Les Magneſiens, ſes compatriotes, lui offroient pour ce ſujet les prémices des herbes, & ils ſoutenoient qu'il étoit le premier qui eut écrit de la Médecine. L'on prétend qu'il a donné ſon nom à la Centaurée, plante connue, & à quelques autres. D'autres l'ont fait Inventeur de la Chirurgie ſeule. Galien veut que les Grecs aient appellé les ulcéres malins, & qui ſont comme incurables, *Ulcéres Chironiens*, parce que Chiron a été le ſeul qui ait ſu les guérir. Mais il y a plus d'apparence qu'on leur a donné ce nom par une raiſon toute oppoſée, qui eſt qu'un ulcére de cette nature avoit reduit au déſeſpoir cet habile Chirurgien. La Fable dit que Chiron lui-même étoit travaillé de cet ulcére, & qu'il étoit provenu de ce qu'Hercule l'avoit bleſſé, ſans y penſer, avec une flêche trempée dans le ſang de l'Hidre de Lerne.

Chiron eut, entre autres enfans, deux filles ſavantes. L'une, qui s'appelloit *Hippo*, ſe rendit célébre par la ſcience de la Phiſique qu'elle poſſédoit. L'autre étoit nommée *Ocyroë*, de qui Ovide dit qu'elle ſavoit le métier de ſon pere. La mere de celle-ci s'appelloit *Chariclo*.

La demeure de ce Centaure étoit dans une grotte du Mont Pelion, où tous les grands Hommes de ſon tems venoient le trouver pour apprendre les Sciences & les Arts qu'il poſſédoit. On compte parmi ſes diſciples Eſculape, Hercule, Ariſtée, Theſée, Telamon, Teucer, Jaſon, Peléе & Achille, qui apprirent tous de lui quelque choſe touchant la Médecine.

CHIRURGIE. C'eſt l'Art qui guérit par l'opération de la main. Il eſt une des parties de la Médecine; il eſt même plus ancien que la maniére de guérir par les remédes intérieurs. Auſſi-tôt qu'il y a eu des hommes, on n'a pû ſe paſſer de la Chirurgie, puiſqu'ils n'étoient pas invulnerables, ni à l'abri de ſe caſſer ou diſloquer un membre. L'exercice & le travail devinrent la ſource d'une infinité de maux : les bleſſures, les froiſſemens, les déboitemens, les fractures & tant d'autres funeſtes accidens, firent naître l'occaſion d'inventer & de ſe ſervir de la Chirurgie. Car s'il eſt vrai que les hommes n'ont pu ſe tirer de ces ſortes de maux, par la ſeule force de la nature, il

s'enſuit néceſſairement qu'ils ont eu beſoin de recourir à l'aſſiſtance d'autrui. Dans les maladies internes, la nature ſeule opéroit quelquefois la guériſon, ou à l'aide de quelque reméde familier, on recuperoit la ſanté. Mais dans les Maladies Chirurgicales, il paroit que de tout tems, on a été obligé d'avoir recours à quelques Particuliers les plus entendus dans cette matiére; & parce qu'ils guériſſoient des maux, dont on ne pouvoit ſe tirer ſans leur ſecours, on leur a donné le nom de *Médecins*. Ils pouvoient, à la vérité, guérir auſſi quelques maladies internes, mais ce n'étoit pas là le beau côté de leur Art. C'eſt, ſans doute, pour cette raiſon que Celſe regarde la Chirurgie, comme la plus ancienne partie de la Médecine. A la vérité, le ſavoir des plus anciens Médecins conſiſtoit principalement dans la Chirurgie; Chiron, Eſculape & ſes fils ſe ſont diſtingués davantage dans les panſemens des plaies, que dans la cure des maladies internes. Ce n'eſt pas cependant qu'ils euſſent négligé, non plus que ceux qui les ſuivirent, la pratique de la Médecine proprement dite, puiſqu'elle ne fut ſéparée de la Chirurgie qu'au tems d'Hippocrate, & qu'avant lui une ſeule perſonne les exerçoit toutes deux.

La Chirurgie fit beaucoup de progrès ſous les Médecins Arabes; mais elle ne reçut les prodigieux accroiſſemens & le dégré de perfection qui la diſtinguent aujourd'hui, que depuis le tems que l'étude de la Phiſique & de l'Anatomie lui a fourni de puiſſans ſecours.

CHRETIEN, (Florant) natif d'Orleans, a été en grande réputation dans le ſeiziéme ſiécle. Il étoit fils de Guillaume Chretien, Gentilhomme originaire des confins de la Bretagne; & voulant relever l'éclat de ſa Nobleſſe par l'étude des bonnes Lettres, il s'attacha à la Médecine & devint très-habile dans cette Science. Son ayeul s'étoit ſignalé dans l'Emploi de Chancelier du Duc de Vendôme, que ſon mérite lui avoit aquis. Florant mourut en 1596. âgé de 56 ans.

CHRETIEN, (Gervais) connu ſous le nom de Maître Gervais, étoit natif de la Paroiſſe de Vendes, au Diocéſe de Bayeux en Normandie. Ayant environ quinze ans, le Seigneur de Vendes l'envoya à Paris pour amener un fort beau levrier au Dauphin Jean, fils du Roi Philippe de Valois & Duc de Normandie. Ce Prince ayant remarqué l'air & la phiſionomie de Gervais, commanda qu'on le fît étudier au Collége de Navarre, où il fit un ſi grand

grand progrès dans les Sciences, qu'il mérita dans la suite d'être choisi pour premier Médecin du Roi Charles V. vers l'an 1370. Gervais étoit aussi Chanoine de l'Eglise de Paris; il fonda en 1370. le Collége qui porte son nom.

CHRYSERMUS, Médecin, cité par Sextus Epimricus, au sujet d'une disposition particuliére, qui faisoit que toutes les fois qu'il mangeoit du poivre, il tomboit dans des défaillances accompagnées de sueur & autres accidens. Chrysermus a écrit touchant le pouls, & Heraclide Erythréen, son disciple, l'a imité dans ce genre d'écrire.

CHRYSIPPE, Médecin Cnidien, fils d'Erinée & disciple d'Eudoxe. Il eut un fils du même nom & de la même profession que lui, que Ptolomée Soter, successeur d'Alexandre le Grand & qui regnoit au commencement du 38. siécle, fit mourir cruellement sur une calomnie.

Chrysippe se récria fortement contre la pratique des Rationels, & contre plusieurs usages de la Médecine universellement estimés, particuliérement contre la saignée & les purgatifs, quoique ces remédes eussent été pratiqués de tems immémorial. C'est de Galien que nous apprenons ceci; mais nous ne savons rien des raisons dont Chrysippe appuyoit ses opinions : ses Ecrits déja fort rares au tems de Galien, ne sont pas venus jusqu'à nous; & d'ailleurs Galien s'est moins attaché à le réfuter, qu'Erasistrate son disciple, dont les sentimens étoient les mêmes que ceux de son maître. On dit que quoiqu'il ne voulut point de purgatifs, il employoit quelquefois les vomitifs & les lavemens.

Pline parle aussi de ce Médecin, & dit que par un babil extraordinaire, il fit tous ses efforts pour renverser les maximes des Anciens, fondées sur l'expérience de tous les siécles. Chrysippe a écrit des Herbages, & en particulier des Choux.

Il y a eu plusieurs personnages du nom de Chrysippe, comme le Philosophe Stoïcien qui étoit de Cilicie, un disciple d'Erasistrate, &c.

CHRYSOCOCCA, (George) Auteur Grec, Médecin & Mathématicien, a vécu dans le quinziéme siécle. Il savoit les Langues, & il composa divers Ouvrages d'Astronomie, des Notes sur Homére, &c.

CININGO ou XIN-NUM, Roi de la Chine; successeur de Fohi, Fondateur de la Monarchie, qui, suivant les Archives des Chinois, vivoit quelques siécles avant le

Déluge. Les Chinois disent que ce Ciningo avoit fait diverses expériences pour découvrir les bonnes & mauvaises qualités des Plantes. Mais son successeur, qu'ils nomment Hohamti, étoit allé beaucoup plus loin. Il avoit écrit divers Livres en Médecine, qu'ils ont encore aujourd'hui, & où l'on trouve particuliérement des observations fort étendues touchant les signes qu'on peut tirer du pouls, pour connoître & discerner les maladies & l'état des malades. Quoique ceux de qui l'on tient ce que l'on vient de dire ; comme les Peres Martini, Kirker, Couplet, Le Comte, &c. croient les annales des Chinois assez sûres, il est cependant vraisemblable qu'ils ont fait à l'égard de leurs premiers Rois, de même que les Egyptiens, & que leur Histoire n'est qu'un déguisement de celle des Patriarches de la sainte Ecriture, dont les Chinois ont pu avoir quelque connoissance par la Tradition des Chaldéens, de qui ils avoient tiré diverses connoissances. Il est aussi apparent que les Chinois également comme les Egyptiens, ont attribué à leurs anciens Rois l'invention des Arts, qui ne peut être venue, du moins à l'égard de ceux qui sont les plus nécessaires à la vie, que des premiers hommes dont il est parlé dans l'Histoire sainte, ou de ceux qui ont vêcu depuis Adam jusqu'à Noë.

Pour ce qui est de la connoissance du pouls en particulier & de son usage dans la Médecine, il est difficile de croire que l'on en sût du tems du Roi Hohamti, tout ce que l'on prétend qu'il ait écrit sur ce sujet. Hippocrate, qui n'est venu que plus de 2000 ans après ce Roi, ne dit pas encore grand'chose du pouls ; & ce ne fut que du tems d'Hérophile, Médecin Grec, qui vivoit en Egypte 150 ans après Hippocrate, que l'on commença à raffiner sur cette matiére. D'ailleurs, ce que les Chinois débitent touchant cette connoissance du pouls, est si subtil & si étendu, que cela seul est un indice que cette doctrine n'est pas du tems des Patriarches qui vivoient avant le Déluge. Aussi est-il probable que les Chinois qui ont vêcu depuis 2000 ans, prévenus que leurs premiers Rois avoient inventé la Médecine, leur ont attribué toutes les découvertes qui concernent cet Art, & qu'ils ont mis, par cette raison, les noms de ces Empereurs au-devant des Livres de Médecine qui avoient été composés par d'autres.

CIRCE', fille d'Hecaté, sœur de Médée & d'Angitia. La connoissance qu'elle avoit des plantes la fit passer pour

Enchantereſſe; ce talent, qu'elle avoit aquis à l'école d'Hecaté, ſa mere, ſe perfectionna beaucoup entre les mains de la fille : mais elle en fit un uſage ſi déteſtable, que jamais nom ne parvint à la poſtérité auſſi chargé d'exécrations que le ſien. Elle empoiſonna le Roi des Sarmates, ſon époux : forcée par ce crime, & quelques autres de la même nature, d'abandonner ſon Pays, elle ſe réfugia en Italie ou dans une Iſle déſerte qui n'en étoit pas éloignée.

Quelques Auteurs ont dit qu'elle avoit un fils nommé Marſus, de qui les Marſes étoient ſortis. Telle qu'elle étoit, les Circeïens la regardoient comme leur patrone & lui rendoient un culte religieux.

CLAUDIUS AGATERNUS, Médecin Lacédémonien, ami du Poëte Perſe, vivoit dans le premier ſiécle ſous l'Empire de Néron. On doute, ſi au lieu d'Agaternus, il ne faudroit pas lire Agathémerus; puiſque dans les marbres d'Oxford on trouve un Claudius Agathémerus, Médecin : mais le tems, auquel ces marbres ont été gravés, fait voir qu'il y a différence entre ces deux Médecins.

Les marbres de Paros ou d'Arondel nous ont tranſmis un des plus précieux monumens de la Chronologie Gréque. Ils contenoient une ancienne Chronique d'Athénes, gravée dans l'Iſle de Paros, l'une des Cyclades, 263. ans avant la venue de notre Seigneur. Thomas, Comte d'Arondel, fit apporter ces marbres du Levant à grands fraix : mais ils ont été tellement négligés, que la plupart ont été employés à réparer des cheminées. Ils ſont conſervés aujourd'hui à Oxford, où ils ont été incruſtés dans la muraille de la Bibliothéque; ce qui a donné lieu à pluſieurs Savans de les appeller les marbres d'Oxford.

CLEMENT (Julien) nâquit à Arles, où il apprit les lettres humaines ainſi que les premiers élémens de la Chirurgie. Dans un âge encore fort tendre il vint à Paris, où il ſe mit au ſervice de Mr. Jacques Le Fevre, fameux Accoucheur, en qualité de Garçon-Chirurgien. Après pluſieurs années d'étude ſous ce ſavant Maître, il parvint lui-même à la maîtriſe; & d'éléve, il devint le gendre de Mr. Le Fevre. Ce fut alors qu'il s'appliqua tout entier à la pratique des Accouchemens; & il y réuſſit ſi parfaitement, dans les cas même les plus difficiles, que ſa réputation perça juſqu'à la Cour, où il fut demandé par Mr. Fagon pour accoucher la Dauphine. La façon avec laquelle

il se comporta dans cet accouchement, le répandit bientôt dans le grand monde; les Princesses du Sang & les Dames de la première qualité ne voulurent dorénavant d'autre Accoucheur que Clément. Il fit même trois fois le voyage de Madrid, en 1713. en 1716. & 1720. pour aider la Reine d'Espagne dans son travail; & ces voyages lui valurent des recompenses dignes de la grandeur des personnes à qui il avoit été utile. Louis XIV. dès l'année 1711. avoit honoré la personne de ce fameux Accoucheur : il lui fit expédier des Lettres d'annoblissement, avec cette clause expresse, qu'il ne pourroit quitter la pratique des Accouchemens, & par-là priver les femmes des secours efficaces qu'il leur avoit constamment rendus. Clément obéit à cet ordre du Roi, & continua sa Profession pendant plusieurs années. Enfin, son grand âge & ses infirmités l'obligerent à vivre dans la retraite & le repos; il y mourut le 7 Octobre 1729. à 80 ans, & fut enterré dans l'Eglise de saint André des Arcs.

CLEMENTINUS, (Clément) Médecin, qui vivoit vers l'an 1468. Il surpassa par son érudition, ce que Rome & l'Italie avoient eu de plus grand. Il a écrit :

Lucubrationes, in quibus nihil est, quod non sit ex usu Artis, quodque non sit tam probatâ fide traditum, quam sapienti judicio scriptum, sive theoricen, sive praxim, quam vocant spectemus. Basileæ, 1535. *in-folio, cum aliquot Tractatibus de Febribus.*

CLEOMBROTUS ou THEOMBROTUS, Médecin, dont parle Pline, qui le dit natif de l'Isle de Ceos, Patrie d'Erasistrate : ce qui donne lieu à croire, ou que ce dernier avoit deux noms, ou que le nom de l'un de ces deux Médecins a été pris pour l'autre; puisque l'histoire d'Antiochus, dont il est parlé à l'article d'Erasistrate, se rapporte la même de tous deux. Erasistrate avoit un oncle du nom de Cleombrotus, ce qui pourroit aussi faire soupçonner que quelques-uns avoient attribué cette avanture à l'oncle, & d'autres au neveu.

CLEOPATRE vêcut quelques années avant la naissance de Jesus-Christ. Nous avons encore aujourd'hui des Livres qui portent son nom, & qui traitent des Maladies des femmes. Si ces Ouvrages ne sont point supposés, la préface ne nous permet pas de douter que cette Cleopatre ne soit la fameuse Reine d'Egypte, car elle s'y dit sœur d'Arsinoë; & nous savons que Cleopatre eut une sœur de

ce nom, que Marc-Antoine fit mourir par complaisance pour cette Reine ambitieuse. Il est fort vraisemblable que les Livres & la préface, dont il est question, sont des piéces supposées : mais il faut cependant convenir que peu de tems après la mort de Cleopatre, il y eut d'autres Ecrits de Médecine publiés sous son nom. Galien rapporte diverses compositions concernant l'ornement & l'embellissement du corps, tirées des Livres d'une Cleopatre, & il ne cite pas ces Livres comme nouveaux : or, Galien vivoit à peu près 200 ans après la Reine d'Egypte, dont il s'agit. L'on seroit encore tenté de lui attribuer ces derniers Traités, sur le témoignage des Historiens qui nous en parlent comme d'une Princesse curieuse & savante. Nous lisons dans la vie de Marc-Antoine, écrite par Plutarque, qu'elle parloit plusieurs Langues : Le même Auteur nous apprend qu'elle fit des essais sur les poisons, dans le dessein de connoître les plus prompts & les plus efficaces. Mais nous avons une preuve plus convaincante de l'intelligence de Cleopatre dans la Phisique ou la Médecine, c'est la dissolution de la perle dans du vinaigre en présence de Marc-Antoine. Quant aux Livres qui sont parvenus jusqu'à nous sous son nom, ils ne contiennent rien de particulier. On n'y trouve que les remédes usités par les Médecins dans les maladies des femmes. Parmi ces Ecrits, on ne comprend pas ceux dans lesquels il est traité de la Chimie ; car il est évident qu'ils lui sont faussement attribués.

On trouve dans les Auteurs les noms de plusieurs autres femmes qui se sont appliquées à la Médecine. Galien parle d'une *Elephantis* & d'une *Antiochis*. On trouve encore une *Olympias* de Thébes, une *Sotira*, une *Salpé*, une *Laïs*, toutes citées par Pline. Tiraqueau donne un catalogue assez long d'autres femmes qui ont fait la Médecine. Les Inscriptions suivantes nous marquent encore une *Sentia Elis*, une *Julia Sabina* & une *Secunda*.

C. CORNELIUS MELIBOEUS
Sibi
Et SENTIÆ ELIDI Medicæ contubernali.

Cette Inscription se trouve à Verone. La suivante est dans le Duché d'Urbin, & la troisiéme est rapportée par Pignorius.

Deis Manibus
JULIÆ Q. L.
SABINÆ
Medicæ
Q. JULIUS ATIMEIUS
Conjugi
Benè merenti.

SECUNDA
LIVILLÆ S.
Medica.

La lettre L dans la seconde Inscription, marque que Julia Sabina étoit affranchie, *Liberta;* & la lettre S dans la troisiéme, signifie *Serva*, esclave. *Voyez* sur ce sujet l'article: FEMMES. (Médecine des)

CLEOPHANTUS, Médecin, cité par Celse & par Pline. Il avoit écrit de l'usage du vin dans les maladies, contre les sentimens des autres Médecins. Cleophantus étoit Empirique, & devint lui-même le Chef d'une Secte, connue sous le nom de Cleophantins.

Il y a eu un autre Cleophantus, contemporain de Ciceron, dont ce dernier dit qu'il étoit Médecin peu fameux, mais d'ailleurs homme de considération.

CLINIQUE, (Médecine) dont Esculape a eu la réputation d'avoir été l'Inventeur. Ce nom vient du mot Grec qui signifie lit; & quand on dit qu'Esculape a le premier pratiqué la Médecine Clinique, c'est-à-dire, qu'il a été le premier qui ait visité les malades en leur lit; ce qui suppose que les Médecins ne le faisoient point avant ce tems-là: & cependant sans cette visite, il est bien difficile de connoître la nature & le progrès d'une maladie. Comment des Médecins, qui se tenoient toute la journée aux coins des rues, pouvoient-ils examiner l'état des malades? C'étoit pourtant l'usage chez les Babiloniens & les Assyriens, dans l'enfance de la Médecine; ils faisoient porter leurs malades dans les carrefours.

Cette coutume introduite par Esculape, fit que les Médecins qui l'imiterent furent appellés Cliniques, pour les distinguer des Empiriques ou des Coureurs de marchés, qui ne s'avisoient point d'aller voir fréquemment leurs malades.

CLOWES, (Guillaume) Anglois, étoit Chirurgien de Jacques VI. Roi d'Ecosse, appellé Jacques I. depuis son

avénement à la Couronne d'Angleterre & d'Irlande. Il a écrit en ſa Langue maternelle un Traité des Maladies Vénériennes, qu'il publia en 1596.

CLUSIUS ou DE L'ESCLUSE, (Charles) Médecin célébre, étoit d'Arras, où il nâquit le 9 de Février 1526. Il étudia à Gand & à Louvain, & il y apprit les Langues & la Juriſprudence; enſuite il voyagea en Allemagne, où il conſulta les plus habiles Profeſſeurs dans les Univerſités de Marpurg, de Wittemberg & de Straſbourg. Delà étant paſſé en France, il étudia trois ans à Montpellier, ſous le célébre Guillaume Rondelet, & y paſſa Docteur en Médecine. En 1550. il revint dans les Pays-Bas, & en 1563. il en ſortit une ſeconde fois pour voyager en Allemagne, en France, en Eſpagne, en Portugal & en Angleterre. Il demeura juſqu'en 1571. pour faire ces voyages; & deux ans après étant revenu chez lui, il en ſortit encore à la ſollicitation de l'Empereur Maximilien II. Ce Prince lui donna le ſoin de ſon jardin des Simples, & il eut le même emploi ſous Rodolphe II. durant environ 14 ans. Mais comme il avoit bien de la peine à ſe faire à la vie de la Cour, il en ſortit enfin, & il ſe retira à Francfort ſur le Mein, où il reſta ſix ans juſqu'en 1593. qu'ayant été attiré dans l'Univerſité de Leyde, il y fut Profeſſeur en Botanique durant ſeize ans, étant mort le 4 Avril en 1609. âgé de 84 ans. Nous avons divers Ouvrages de la compoſition de Cluſius:

Rariorum Plantarum Hiſtoria. Antuerpiæ, 1601. *in-folio.*

Exoticorum Libri decem: quibus Animalium, Plantarum, Aromatum, aliorumque peregrinorum fructuum Hiſtoria deſcribuntur. Lugduni Batavorum, 1605. *in-folio.*

Curæ poſteriores, ſeu plurimarum non ante cognitarum aut deſcriptarum ſtirpium, peregrinorumque aliquot animalium novæ deſcriptiones. Lugd. Batav. 1611. *in-4to.*

Rariorum ſtirpium, per Hiſpanias obſervatarum, Hiſtoria, duobus expreſſa Libris. Antuerpiæ, 1576. *in-8vo.*

Rariorum ſtirpium, per Pannoniam, Auſtriam & vicinas Provincias obſervatarum, Hiſtoria quatuor Libris deſcripta. Antuerpiæ, 1583. *in-8vo.*

Aromatum & Simplicium aliquot Medicamentorum apud Indos naſcentium Hiſtoria, Luſitanicâ Linguâ à D. Garcia ab Horto conſcripta, deinde Latino ſermone, iconibus & annotationculis illuſtrata, à Carolo Cluſio Atrebate. Antuerpiæ, 1593. *in-8vo.*

CNIDIENS, Médecins de l'Isle de Cnide, de qui Hippocrate remarque qu'ils mettoient en usage très-peu de médicamens, & qu'ils se contentoient de faire une énumération ou une description exacte des accidens qui accompagnent une maladie, sans raisonner sur les causes & sans s'attacher au pronostic. Les Cnidiens n'étoient guères que des Empiriques, ou pour le moins, ils ne se piquoient pas de faire de grands raisonnemens. Le plus loin qu'ils alloient de ce côté-là, c'étoit lorsqu'ils avoient recours à l'analogisme. Euriphon, Médecin de cette Ecole, passe pour Auteur des Sentences Cnidiennes.

COCKBURNE, (Guillaume) Anglois de nation, étoit Docteur en Médecine & de la Société Royale de Londres. En 1717. il fit imprimer à Leyde un Livre, intitulé : *Virulentæ Gonorrheæ symptomata, natura, causa & curatio.*

COCLES, (Barthelemi) Médecin & Chirurgien de Bologne, étoit aussi Distilateur, Phisionomiste & Chiromancien. Il fleurissoit vers l'an 1440. ou selon d'autres 1500. Quoique la futilité des deux derniéres Sciences, dont il faisoit profession, eût dû obscurcir en lui la réputation que lui aquit la solidité des premiéres, il se soutint cependant dans une estime, dont le mérite le plus consommé se seroit fait honneur. Nous avons de lui :

Anastasis Chiromantiæ & Physiognomiæ ex pluribus & penè infinitis Autoribus. Bononiæ, 1504. *in-4to.*

Physiognomiæ Compendium, quantum ad partes capitis, gulamque & collum attinet. Argentorati, 1533. *in-8vo.*

COEUR, (Jacques) Seigneur de Saint-Fargeau, a été mis au nombre de ceux qui ont passé pour s'être prodigieusement enrichis par la Chimie. Jacques Cœur vivoit dans le quinziéme siécle; il gagna de grands biens par le Commerce & par la Banque, & delà il a eu la réputation d'avoir possédé le secret de la Pierre philosophale. On regarde encore, comme des emblêmes enigmatiques, qui cachent les misteres du grand œuvre, les bas-reliefs qui ornent la façade du bâtiment magnifique que Jacques Cœur fit construire à Montpellier pour servir de Bourse commune aux Marchands, & qui s'y appelle la Loge.

COITER (Volcherus) nâquit à Groningue, Capitale de la Province ou Seigneurie du même nom, l'an 1534. & se fit un grand nom dans la Médecine. Il eut la réputation d'un grand Médecin, d'un habile Chirurgien & de savant Anatomiste. Son travail & son industrie ont beau-

coup ſervi à l'Anatomie. Il a expoſé aſſez clairement la premiére formation des os; il a expliqué leur accroiſſement, & marqué aſſez diſtinctement la différence qu'il y a entre les os des enfans & ceux des adultes. Sa méthode étoit de préparer des ſquelettes d'enfans, de comparer leurs os avec ceux des adultes, & d'en faire obſerver la différence à ſes diſciples. Il faiſoit ſes leçons à Bologne, dans ſa maiſon; où il leur fit voir un fœtus de la longueur du doigt, dans lequel on diſtinguoit toutes les parties du corps humain. Coiter fait mention d'un autre petit ſquelette qu'il vit auſſi à Bologne dans le Cabinet d'Arantius.

Il ajoute aux muſcles de la face que l'on connoiſſoit de ſon tems, quelques autres que l'on a appellés depuis, muſcles corrugateurs, & qu'on n'auroit mieux nommés de leur fonction principale, muſcles abaiſſeurs de ſourcils: il eſt le premier qui les ait découverts; il les a décrits fort exactement, mais il ne leur a point donné de nom.

Coiter mourut âgé de 66 ans, après avoir donné au Public des Planches & des Obſervations anatomiques, ſous ces titres:

De Cartilaginibus Tabulæ. Bononiæ, 1566. *in-folio.*

Externarum & internarum principalium humani corporis partium Tabulæ, atque anatomicæ exercitationes. Norimbergæ, 1573. *in-folio. Lovanii*, 1653. *in-folio.*

Diverſorum animalium ſceletorum explicationes, iconibus artificioſis & genuinis illuſtratæ. Item *Lectiones Gabrielis Fallopii de partibus ſimilaribus humani corporis, ab eodem Volchero Coiter collectæ. Norimbergæ*, 1575. *in-folio.*

COLLE (Jean) étoit de Belluno, Ville d'Italie dans l'Etat de Veniſe ſur la Piave, où il naquit en 1558. Il étudia à Padoue, & il eut l'avantage d'y avoir pour maîtres les plus renommés Profeſſeurs de ſon tems, ſavoir Jerôme Capivaccio, Albert Botton, & Æmilius Campolongo. En 1584. il reçut le bonnet de Docteur; & puis étant allé à Veniſe, il y exerça la Médecine pendant quinze ans. En 1600. François-Marie, deuxiéme de ce nom, Duc d'Urbin, le choiſit pour ſon premier Médecin; il s'aquitta de cet emploi avec honneur, & ne l'abandonna après 25 ans d'exercice, que pour aller remplir la premiére chaire de Médecine en l'Univerſité de Padoue, qui étoit devenue vacante par la mort de Roderic Fonſeca. Il mourut en cette derniére Ville en 1631. âgé de 72 ans, après avoir enri-

chi la posterité de plusieurs Ouvrages qui rendront son nom immortel:

Elucidarium Anatomicum & Chirurgicum ex Græcis, Arabibus & Latinis selectum. Venetiis, 1621. *in-folio.*

De cognitu difficilibus in praxi. Venetiis, 1628. *in-4to.*

Methodus facilè parandi jucunda, tuta & nova Medicamenta, & ejus applicatio adversùs Chimicos. Venetiis, 1628. *in-4to.*

De Idea & Theatro imitatricium & imitabilium ad omnes intellectûs facultates, Scientias & Artes, Libri Aulici. Pisauri, 1617. *in-folio.*

Cosmitor medicæus triplex, in quo exercitatio totius Artis medicæ; loca dilucidata, & quæsita varia decisa; ac Consultationes medicinales, & quæstiones practicæ enucleatæ proponuntur. Venetiis, 1621. *in-folio.*

Comme il avoit dédié ce Livre à Cosme II. de Medicis, Grand-Duc de Toscane, il prit delà occasion de faire allusion au nom de ce Prince, dans le titre de cet Ouvrage.

COLLIMITZ, (George) Médecin Allemand, qui a été en estime en 1530. Il étoit disciple d'André Stiborius, Chanoine de Vienne, un des plus habiles Mathématiciens de son tems; & s'étant attaché plus particuliérement à la science des astres, il insista sur la nécessité de joindre la Médecine à l'Astronomie. C'est à ce sujet qu'il composa l'Ouvrage suivant:

Artificium de applicatione Astrologiæ ad Medicinam, deque convenientiâ earundem. Argentorati, 1531. *in-8vo.*

COLOT, (Philippes) Chirurgien très-habile pour la taille de la pierre, né en 1593. avoit hérité cet Art important de ses Ancêtres. Il les surpassa tous par son habilité, & mourut à Luçon en 1656. âgé de 63 ans. Ses fils & ses petits-fils ont aussi excellé dans cette Opération chirurgicale. Il descendoit de Germain Colot, célébre Chirurgien sous le regne de Louis XI. qui est le premier des Chirurgiens François qui ait tenté l'opération de la pierre par le grand appareil.

COLOT, (François) célébre Lithotomiste de Paris, étoit en réputation vers la fin du XVII. siécle. Il étoit partisan du grand appareil; & l'heureux succès avec lequel il le pratiqua, répandit bientôt son nom par toute la France, l'Italie, l'Angleterre & l'Allemagne. Une expérience de plusieurs siécles l'avoit rendu habile dans cette façon de tailler; les préceptes en avoient été renfermés dans sa

seule famille; ils avoient passé par huit générations, dont les chefs étoient les fidéles dépositaires; & la durée des tems, bien loin d'en avoir obscurci la tradition, y avoit toujours prêté de nouvelles lumiéres. On auroit peut-être été en droit de demander à ces illustres Opérateurs, un desintéressement qu'ils n'avoient point : ils faisoient de leur art, un art mistérieux; ils ne travailloient qu'en secret; mais aussi cet art étoit un bien qu'ils ne devoient à personne, c'étoit un patrimoine qu'ils n'auroient pas retrouvé dans la libéralité du Public. S'ils ont paru avares de leurs connoissances, ils n'ont jamais refusé leurs soins aux malades indigens; ils ont traité à l'Hôtel-Dieu tous ceux qui se sont présentés; les recompenses ne les ont pas animés, ils n'ont jamais rien exigé des administrateurs.

François Colot a en quelque façon réparé les pertes que nous avons faites des lumiéres de ses Prédécesseurs : héritier du secret qu'une longue expérience avoit établi dans sa famille, il l'avoit cultivé dès l'enfance; les leçons de son pere l'avoient instruit : ensuite il connut dans lui-même les maux terribles qui avoient été les objets de ses méditations; il sentit les impressions de la pierre, & se fit tailler par son fils. Enfin, l'âge ayant ralenti ses travaux, il voulut rendre son loisir utile; il rassembla ses Observations pour les donner au Public. On les a trouvé écrites de sa main dans la bibliothéque de son héritier, & on les a imprimées sans aucun changement sous ce titre:

Traité de l'opération de la Taille. Paris, 1727. *in*-12.

Voici un détail tiré de l'Ouvrage de Mr. Colot, qui, à ce que je pense, sera d'autant plus agréable, qu'il trace d'un même coup de pinceau, l'histoire du grand appareil, & celle des Ancêtres de l'Auteur.

Les Anciens n'ont rien dit de ce grand appareil, parce qu'ils ne le connoissoient pas; & ce fut en 1525. qu'il fut inventé par *Jean des Romains*, Médecin de la Ville de Cremone : il le pratiqua aussi-bien que la nouveauté le pouvoit permettre, & tout imparfait qu'étoit cet appareil, il lui aquit de la réputation; mais il n'en profita pas longtems, étant pour lors dans un âge avancé. Il résolut donc d'en faire part à *Marianus Sanctus De Barletta*, son meilleur ami. Marianus étoit aussi Docteur en Médecine; & s'il entreprit de faire cette opération conjointement avec la Médecine, ce fut de l'avis & de l'agrément des Docteurs de la Faculté de Padoue, où il avoit pris le bonnet. Ces

Messieurs crurent que cette Profession n'étoit pas indigne d'être entre les mains d'un de leurs confreres. Malgré donc le serment qu'ils avoient prêté à l'exemple de leur divin Maître (Hippocrate,) ils jugerent que cette opération étoit d'autant plus du ressort de la Médecine, qu'elle demandoit plus que l'adresse d'un Chirurgien ; & delà il faut conclurre que ce n'est pas assez d'opérer, mais que cette opération renferme tant de choses qui dépendent du Médecin, qu'elle lui appartient du moins autant que le reste de la Médecine. C'est de Marianus que nous avons un petit Traité intitulé :

Libellus aureus de Lapide è vesica extrahendo.

Il instruisit *Octavian de Ville*, Chirurgien de Rome, lequel s'étant trouvé seul après lui, étoit appellé de tous côtés, même dans les Pays étrangers. Il fit diverses voyages en France, où la pierre est d'autant plus commune, que le vin avec certaines eaux & la bonne chére y contribuent beaucoup ; il s'y aquit une grande réputation, quoique dans ces premiers tems cette méthode ne se pratiquât pas encore avec la même assurance qu'elle se pratique aujourd'hui.

Cet habile Homme avoit souvent passé par la petite Ville de Tresnel près de Troyes en Champagne, & ce fut là qu'il contracta une étroite amitié avec *Laurent Colot*, qui, quoique professant la Médecine, ne laissoit pas de faire les opérations de Chirurgie les moins usitées & les moins connues au commun des Chirurgiens. C'est le même Laurent Colot, duquel parle Ambroise Parez, premier Chirurgien des Rois François I. & Henri II. dans son Traité des Opérations & des Monstres ; c'est encore lui que cite Rolfincius, célébre Médecin d'Allemagne, sur le témoignage de Mr. Baillou, habile Médecin de Paris, dans son Traité des Purgatifs, page 123.

Octavian de Ville s'en retourna à Rome, où il mourut peu de tems après ; ce qui fit qu'en 1556. Laurent Colot, qui étoit le seul qui pour lors pratiquât la méthode dont je parle, fut obligé de s'établir à Paris par ordre exprès de Henri II. qui l'honora d'un présent digne d'un aussi généreux & d'un aussi grand Prince ; il fit plus, car à son sujet il créa une charge d'Opérateur de sa Maison pour la taille. Laurent Colot a joui de cette charge le reste de ses jours. Trois de ses successeurs en ont hérité ; *Philippe Colot*, mon pere, a été le dernier ; il avoit pourtant, de son vivant, obtenu

pour moi la survivance de cette charge, sans qu'il m'en dût rien couter non plus qu'à mes peres; mais Mr. Valot, qui pour lors étoit premier Médecin de Sa Majesté, soit par négligence ou par quelques raisons que je ne veux pas pénétrer, me fit perdre cette charge. Il apporta tant de délai, soit pour me faire prêter le serment accoutumé, soit pour signer mes lettres, que mon pere étant décédé, on ne me parla plus de la charge que pour me la vendre. Je ne voulus pas l'acheter, croyant que je ternirois mon nom, si je mettois à prix d'argent une charge qui n'avoit été créée que pour recompenser mes Ancêtres. Je préférai donc le parti de travailler à me rendre digne de succéder à la réputation de mes peres, sans envier un avantage qui devenoit le prix de l'ambition ou de l'interêt.

Philippe Colot, petit-fils de Laurent, & par conséquent mon grand-pere, se trouva seul capable de continuer la Profession de Lithotomiste; mais le fardeau devint trop pesant pour le pouvoir soutenir, à cause du nombre des malades; d'ailleurs il étoit valétudinaire & ne pouvoit pas se dispenser de suivre la Cour, ni de s'attacher à la personne de Henri le Grand. Il prit donc la résolution pour se soulager & pour se rendre utile au Public, d'instruire deux sujets. Le premier fut *Restitut Gyrault*, auquel il donna en mariage sa fille aînée, à condition qu'il instruiroit Philippe Colot son fils & mon pere, quoique très-jeune. Mon pere reçut de lui les lumiéres suffisantes pour se rendre habile tant dans la théorie que dans la pratique, & quelques années après Restitut Gyrault s'associa avec lui, conjointement avec *Jacques Gyrault* son fils, & cette société a duré pendant toute leur vie. L'autre Eléve fut *Severin Pineau*, Chirurgien ordinaire du Roi, auquel il fit épouser Geneviéve Colot sa cousine; enfin tous les deux s'étant perfectionnés, Philippe Colot mourut âgé seulement de 42 ans. Mr. Du Laurens, pour lors, premier Médecin de Sa Majesté, persuadé qu'il étoit du devoir de sa charge de conserver à la postérité un secret d'une aussi grande importance, représenta au Roi la nécessité où l'on étoit d'avoir de bons Opérateurs pour ceux qui étoient affligé de la pierre, & qu'il falloit les secourir dans leurs pressans besoins. C'est pour cela que Henri le Grand, de l'avis de Mr. Sanguin, Sieur De Livry, Conseiller du Roi & de son Parlement de Paris, ordonna que Severin Pineau, qui ne songeoit qu'au présent, n'ayant point d'en-

fans, prendroit soin de faire instruire dix jeunes Chirurgiens choisis, & qu'on lui donneroit une recompense convenable à ses peines & au mérite de la chose. Pour cela il fut passé un contract entre nos Seigneurs De Sillery, Chancelier de France, le Duc de Sully, Pair de France, pour Sa Majesté; Messieurs les Prévôt des Marchands & Echevins de cette Ville de Paris d'une part, & ledit Severin Pineau de l'autre, qui tous s'engagerent sous le bon plaisir du Roi. Severin Pineau prit les mesures nécessaires pour satisfaire au contract avec honneur & de bonne foi; mais soit qu'il mourut trop peu de tems après, ou que ces dix Eléves n'eussent pas répondu à ses soins, le Public ne reçut pas de cet établissement les avantages qu'il s'étoit proposés; ce qui fit que Restitut Gyrault & ses deux Eléves, qui continuerent leur application avec succès, resterent seuls capables de rendre à l'Etat un service si important. Je suis l'unique (poursuit François Colot) qui ait été instruit par ces deux derniers; car Gyrault le fils se trouvant mon allié par deux différens mariages, ne refusa pas, après la mort de son pere, de s'unir avec le mien, pour me former dans mes premiéres opérations. Ils ont formé aussi tous les Opérateurs, & il n'y auroit que moi qui pratiqueroit à présent le grand appareil, si ces deux grands Hommes n'avoient pas été touchés de compassion pour les pauvres de l'Hôpital de la Charité de Paris; ils ont été les premiers qui y ont opéré gratuitement, & j'ai bien voulu travailler avec le même desintéressement qu'eux à l'Hôtel-Dieu, où j'ai fait seul toutes les opérations de la pierre pendant dix-huit années sans recompense. Ce fut dans ces deux Maisons, où les Chirurgiens, qui gagnoient la maîtrise, s'instruisirent en nous surprenant; ils firent secrétement quelques ouvertures au plancher entre les deux solives directement au-dessus de la chaire où on plaçoit les malades pour y être taillés : ce sont eux qui dans la suite ont conduit ceux qui opérent aujourd'hui, & ceux-ci ont instruit tous ceux qui se sont retirés dans différentes Provinces, ou qui ont vêcu dans leur particulier.

COLUMBUS. *Voyez* REALDUS COLUMBUS.

COLUMNA, (Fabrius) très-savant Botaniste, dont l'illustre famille tient un rang si considérable en Italie, fit imprimer en l'année 1592. un Livre des Plantes intitulé :

Phytobatanos, sive Plantarum aliquot Historia : in qua des-

cribuntur diverſi generis plantæ veriores, ac magis facie, viribus reſpondentes. Neapoli, in-4to.

Il donna encore les ſuivans :

Minus cognitarum, rariorumque noſtro cœlo orientium ſtirpium . . . . . Romæ, 1616. in-4to.

Purpura, hoc eſt, de purpura ab animali teſtaceo fusâ, de hoc ipſo animali, aliiſque rarioribus teſtaceis quibuſdam Tractatus. Romæ, 1616. in-4to.

Columna étoit né à Naples vers 1567. Il eſt mort fort âgé vers le milieu du 17. ſiécle.

CONCOREGIO, (Jean De) étoit de Milan. Il profeſſa la Médecine à Bologne & à Pavie avec beaucoup de réputation, & il mourut en 1438. Il a écrit divers Ouvrages très-eſtimés ſous le titre de *Praxis nova totius ferè Medicinæ. Venetiis, 1521. in-folio.*

Ce Livre renferme :

De Diſpoſitionibus capitis & partium ejus.

De Diſpoſitionibus cordis, pectoris & partium ejus.

De Diſpoſitionibus ſtomachi, hepatis, ſplenis & aliorum membrorum naturalium.

De Diſpoſitionibus genitalium membrorum, teſticulorum, matricis, &c.

Summula item de curis Febrium.

CONFALONERIUS, (Jean-Baptiſte) de Verone, floriſſoit dans le ſeiziéme ſiécle, avec la réputation de Philoſophe & Médecin conſommé. Nous avons de lui une Diſſertation :

De Vini natura, ejuſque alendi ac medendi facultate. Baſileæ, 1535. in-8vo.

CONNOR, (Bernard) Médecin & Philoſophe au XVII. ſiécle, étoit Irlandois, & fut élevé dans la Religion Catholique. Après avoir voyagé dans la plupart des Etats de l'Europe, & avoir été Médecin du grand Chancelier de Pologne & d'autres perſonnes illuſtres, il alla en Angleterre, où il embraſſa en apparence la communion de l'Egliſe Anglicane. Il mourut le 30 Octobre 1698. à 33 ans, après s'être confeſſé à un Prêtre Catholique. On a de lui un Livre intitulé : *Evangelium Medici*, qui a fait beaucoup de bruit & dans lequel il veut expliquer naturellement les miracles de l'Evangile.

CONRINGIUS, (Herman) ſavant Profeſſeur de Médecine à Helmſtad au XVII. ſiécle, nâquit à Norden en Friſe le 9 Novembre 1606. Il a compoſé un grand

nombre de Livres de Juriſprudence & d'Hiſtoire. Il étoit verſé dans les affaires d'Allemagne & l'Hiſtoire moderne, ce qui le faiſoit ſouvent conſulter par divers Princes. Le plus curieux de ſes Ouvrages eſt intitulé :

Hermanni Conringii de Antiquitatibus Academicis Diſſertationes ſeptem.

La meilleure édition eſt celle de Gottingen, 1739. *in-4to.* Conringius mourut le 12 Décembre 1681.

CONSTANTIN, ſurnommé *l'Africain*, parce qu'il étoit originaire de Carthage, étoit Membre du Collége de Salerne, & vivoit environ l'an 1070. Leon d'Oſtie parle ainſi de lui : " Ce Conſtantin ayant quitté Carthage, paſſa " à Babilone, où il ſe rendit très-fameux en la connoiſ- " ſance des Langues Arabe, Chaldéenne, Perſanne, Egyp- " tienne & Indienne. Il apprit auſſi la Médecine & les " autres Sciences, employant trente-neuf ans à cela. Il " revint enſuite à Carthage ; mais ayant ſu que ſes Ci- " toyens le vouloient faire mourir parce qu'il étoit ſavant, " il ſe cacha dans un navire qui paſſoit en Sicile, & arriva " à Salerne. La crainte qu'il avoit d'être reconnu, l'obligea " de paſſer quelques jours en habit de gueux, juſqu'à ce " que le frere du Roi de Babilone, qui étoit à Salerne, " l'ayant rencontré, le recommanda au Duc Robert, " comme un perſonnage de très-grand mérite & qui étoit " digne de ſa protection. Conſtantin préféra la ſolitude " à cette faveur, & ſe fit Religieux de l'Ordre de ſaint Be- " noit au Monaſtére de ſainte Agathe d'Averſa, où il " écrivit de très-beaux Ouvrages en Médecine, " dont le même Leon d'Oſtie a fait le Catalogue. Voici les titres de ces Ouvrages :

Opera, conquiſita undique magno ſtudio, &c. Baſileæ, 1536. *in-folio.*

Sunt autem Libri hoc Opere contenti :

De Morborum cognitione & curatione, Libri VII.
De Remediorum & Ægritudinum cognitione, Liber I.
De Urinis, Liber I.
De ſtomachi affectionibus naturalibus & præter naturam, Liber I.
De victûs ratione variorum Morborum, Liber I.
De Melancholia, Libri II.
De Coitu, Liber I.
De animæ & ſpiritûs diſcrimine, Liber I.
De incantatione & adjuratione, collis ſuſpenſione, Epiſtola I.

De

De Passionibus mulierum & matricis, Liber I.
De Chirurgia, Liber I.
De gradibus simplicium, Liber I.
Opera reliqua, in quibus omnes communes loci, qui propriè theorices sunt, ita explicantur & tractantur ut Medicum futurum optimè formare & perficere possint. Basileæ, 1539. *in-folio.*
De Febribus Liber.

Constantin fut un des plus grands Compilateurs de Médecine, sur-tout depuis Haly-Abbas; & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la Médecine Gréque & Arabe.

CONSTANTIN, (Robert) intime ami de Beze, nâquit à Caën en Normandie, où il enseigna quelque tems les Belles-Lettres. Il entendoit parfaitement la Langue Hébraïque, la Gréque & la Latine, & sur-tout ces deux derniéres. Il employa sa vie, qui fut très-longue, à étudier & à voyager. Comme il avoit été domestique de Jules-César Scaliger, après la mort de ce grand Homme, il publia une partie de ses Commentaires sur Theophraste, qui n'avoient pas été mis au jour pendant sa vie; & ainsi il fit connoître qu'il n'avoit pas dessein de ravir à l'Auteur de cet Ouvrage, la gloire qui lui étoit dûe, comme on l'en avoit accusé.

Constantin étoit Médecin de profession, & il vêcut jusqu'à l'âge de 103 ans, sans qu'une vieillesse si extraordinaire ait diminué ni la vigueur de son corps & de son esprit, ni de sa mémoire; & il mourut enfin d'une pleurese le 27 Septembre 1605. Il a mis au jour:

Annotationes & Correctiones Lemmatum in Dioscoridem. Extant cum Amati Lusitani ad eundem Commentariis. Lugduni, 1558. *in-8vo.*
Annotationes & Correctiones in C. Celsum. Lugduni, 1566. *in-8vo.*
Annotationes in Historias Theophrasti. Extant cum Julii Cæsaris Scaligeri in easdem animadversionibus. Lugduni, 1584. *in-8vo.*
Nomenclator insignium Scriptorum. Parisiis, 1555. *in-8vo.*
Aphorismi Hippocratis versibus Græcis & Latinis.

COPERNIC, (Nicolas) très-célébre Mathématicien, Philosophe & Médecin, & puis Chanoine de Warmie, a été en estime dans le seiziéme siécle. Il nâquit à Thorn, Ville considérable de Pologne dans la Prusse Royale, le

19 Février de l'an 1473. Il étudia dans son Pays en Philosophie & en Médecine, où il réussit si bien, que tout le monde étoit charmé de son esprit & de son érudition. Ayant pénétré dans les secrets de la Nature, & y ayant fait d'admirables découvertes, il s'appliqua encore à l'étude de la Langue Gréque, qu'il se rendit aussi familiére que la maternelle; mais son plus grand attachement fut pour les Mathématiques & pour l'Astronomie en particulier. Pour y être mieux instruit, il voulut consulter les meilleurs Maîtres de son tems; & pour cela il entreprit de voyager, & il s'arrêta fort long-tems à Bologne en Italie. Ensuite il passa à Rome, où il fut Professeur en Mathématiques, & il eut des disciples illustres. Cependant étant retourné en son Pays, Luc Watzelrod, son oncle maternel, lui donna un Canonicat dans l'Eglise de Warmie, dont il étoit Evêque. Ce fut alors que Copernic publia son Livre *de motu octavæ Sphæræ*, établissant son système du soleil immobile & du mouvement de la terre, qu'il dédia au Pape Paul III. & que les Savans ont trouvé si curieux & si raisonnable.

On sait assez que cette opinion n'est pas nouvelle, & que Philolaüs & Heraclide de Pont avoient été Auteurs de ce système long-tems avant le siécle de Copernic, comme nous l'apprenons de Plutarque. Plusieurs savans Personnages ont soutenu le système de Copernic par des raisons très-solides; quoique la desobéissance de Galilée ait semblé le soumettre aux censures Ecclésiastiques. Quoi qu'il en soit, ce grand Homme publia encore son Ouvrage *de Revolutionibus*, & il mourut en Bohême le 24 Mai en 1543. âgé de 70 ans. Martin Cromer, depuis Evêque de Warmie, fit graver une Epitaphe sur le tombeau de Copernic en 1581. La voici:

R. D. NICOLAO COPERNICO
Torunensi,
Artium & Medicinæ Doctori,
Canonico Warmiensi,
Præstanti Astrologo, & ejus disciplinæ instauratori.
MARTINUS CROMERUS Episcopus Varmiensis,
Honoris & ad posteritatem memoriæ causâ posuit.
M. D. LXXXI.

COPUS, (Guillaume) Médecin, natif de Basle, a vêcu en France sous le regne de Louis XII. & de François I. Ce dernier lui fit même l'honneur de le choisir pour

être son Médecin vers 1530. Il savoit les Langues, & il ne manquoit pas d'érudition. Ramus lui donna la louange d'avoir été l'ornement des Médecins de son tems :

Unica nobilium Medicorum gloria COPUS.

Il composa divers Ouvrages, & il traduisit les Traités suivans :

De locis affectis : de Galien.

Præsagiorum Libri tres : d'Hippocrate.

De ratione victûs : de Paul d'Egine.

CORDUS, (Ericius) Médecin & Poëte Allemand, étoit de Simesuse, petit Bourg dans la Hesse. Son pere avoit une famille de douze enfans, & n'avoit que très-peu de biens : Ericius ou Henri comprit delà qu'il devoit chercher un établissement avec le secours de son mérite : il y travailla avec soin, & n'y réussit pas mal. Il étudia dans les meilleures Universités d'Allemagne, & ensuite il s'occupa à l'instruction de la jeunesse ; & il nous reste encore une lettre qu'Erasme lui écrivit pour lui témoigner la joie qu'il avoit de son emploi. Vers l'an 1512. il alla en Italie, où il reçut les honneurs du Doctorat. Ensuite étant de retour en son Pays, il y enseigna à Marpurg & à Bremen, où il mourut le 24 de Décembre en 1535. d'autres disent en 1538. Nous avons divers Ouvrages de sa façon, comme des Recueils de ses Poësies :

Botanologicon, sive Colloquium de Herbis. Coloniæ, 1534. *in*-8*vo. Parisiis*, 1551. *in*-16.

Nicandri Theriaca & Alexipharmaca in Latinos versus redacta. Francofurti, 1532. *in*-8*vo.*

Judicium de Herbis & Medicamentis simplicibus. Francofurti, 1549.

De abusu Uroscopiæ Conclusiones. Francof. 1546. *in*-8*vo.*

CORDUS, (Valerius) fils d'Ericius, s'aquit beaucoup de réputation par son habileté & par ses Ouvrages. Il nâquit à Simesuse le 18 Février de l'an 1515. Son pere l'éleva avec beaucoup de soin ; il lui apprit les Langues savantes, lui donna du gout pour les bonnes choses, & lui fit part de tout ce qu'il avoit de belles connoissances. En sortant d'une telle école, il étudia à Wittemberg & ailleurs ; ensuite il expliqua lui-même Dioscoride, & il s'appliqua à la connoissance des Plantes. Il parcourut toutes les montagnes d'Allemagne pour y chercher les simples les plus curieux ; & après il entreprit le voyage d'Ita-

lie. Ce fut en 1542. Il s'arrêta à Padoue, à Piſe, à Lucques, à Florence, & par-tout il trouva de juſtes eſtimateurs de ſon mérite, qui ſe faiſoient un plaiſir ſingulier de l'entretenir. Environ deux ans après, voulant aller à Rome, un cheval lui donna un coup de pied à la jambe; ſes amis lui conſeillerent de s'arrêter à Sienne où cet accident lui étoit arrivé; mais comme la bleſſure étoit légére, il ne voulut pas interrompre ſon voyage. Il partit donc, & il arriva encore par malheur, qu'étant obligé de paſſer par des chemins extrêmement difficiles, où l'on ne pouvoit point aller à cheval ſans danger, il mit pied à terre, & fut obligé de marcher aſſez long-tems. Cet exercice violent enflamma ſa bleſſure & lui donna la fiévre. Il ſe fit porter à Rome, & ſa maladie augmentant, il y mourut le 25 Septembre de l'an 1544. qui étoit le vingt-neuviéme de ſon âge. Son corps fut enterré dans l'Egliſe des Allemands de ſainte Marie *dell Anima*, où l'on voit cette Epitaphe que ſes compatriotes lui firent élever:

D. O. M.
VALERIO CORDO SIMESUSIO
ERICII Medici & Poëtæ F.
Integritate, moribus, ingenio, comitate,
Præſtantiſſimorum Doctorum omnium adminiſtrationem merito,
qui naturæ obſcuritatem & herbarum vires adhuc adoleſcens ſenibus explicavit.
Cum expleri cognoſcendi cupiditate non poſſet, perluſtratâ Germaniâ, Italiam adiit;
Venetiis in honore habitus,
& Romam vix ingreſſus,
crudeliſſimâ febre,
inter amicorum lacrymas,
non recuperabili ſtudiorum jacturâ,
florente ævo extinguitur,
anno ætatis ſuæ XXIX.
Homini optimè merito ſocii Germani pietatis ergo PP.
Anno ſalutis humanæ 1544. *VI. Kalend. Octobr. horâ* 5 *noctis.*

Ingenio ſupereſt Cordus, mens ipſa recepta eſt
Cœlo; quod terra eſt maxima Roma tenet.

Valerius Cordus a écrit les Ouvrages ſuivans:
Annotationes in Pedacii, Dioſcoridis, Anazarbai de Materia medica Libros quinque.
Hiſtoria ſtirpium Libri quatuor poſthumi.

Silva rerum fossilium in Germania plurimarum, metallorum, lapidum, &c.

De artificiosis extractionibus Liber.

Compositiones medicinales aliquot non vulgares, &c. Omnia studio Conradi Gesneri collecta. Tiguri, 1561. *in-folio.*

Dispensatorium Pharmacorum omnium quæ in usu potissimum sunt. Norimbergæ, 1535. *in-8vo. Parisiis*, 1548. *in-12. Antuerpiæ*, 1568. *in-16. Norimbergæ*, 1592, 1598, 1612. *in-folio. Opera & studio Collegii Medici auctum. Lugduni Batavorum*, 1627. *in-12.*

De Halosantho, seu spermate ceti vulgò dicto Liber. Extat cum Opere de omnium fossilium genere, à Conr. Gesnero edito. Tiguri, 1565. *in-8vo.*

Epistola ad Andræam Aurifabrum de Trochiscorum viperinorum adulteratione.

On a publié divers éloges de Valerius Cordus: en voici un qui n'est pas indigne de la curiosité du Lecteur:

Noscere pæonias herbas, viresque medendi,
Jam natura homini facta noverca negat
Invidiosa Macri rapuit monimenta vetustas:
Nunc etiam Cordum mors violenta tulit.
Hunc extinctum igitur, vitæ florentibus annis,
Tam procul à Patria, crimen Apollo tuum est.
Lilia sic violæ cadunt, absynthia florent,
Quanta heu! rebus damna parata bonis.
Italia huic Tumulum, tribuit Germania vitam;
Qui poterat nasci, clariùs, atque mori.

CORNARIUS, (Jean) Médecin Allemand, étoit de Zwickow, petite Ville du Cercle de la haute Saxe dans le Woightland. Son véritable nom étoit *Haguenevit* ou *Hagiapol*, qu'il changea pour celui de *Cornarius*. Comme dans sa jeunesse il fut d'une complexion foible, & sujette à beaucoup de maladies, il voulut apprendre l'art de les guérir. C'est pourquoi ayant étudié avec soin les Langues Latine & Gréque, il se donna tout entier à l'étude de la Médecine; mais parce qu'il remarqua que les Professeurs de cette Science n'enseignoient dans leurs écoles qu'Avicenne, Rhasès & les autres Médecins Arabes; que les Grecs leur étoient inconnus, & qu'il n'y en avoit ni exemplaire ni version en Allemagne, il résolut de mettre en Latin leurs Ecrits. Il les chercha inutilement en Flandres, en Angleterre & en France; mais enfin il les trouva à Basle où ils avoient été apportés d'Italie. La découverte de ce trésor

le charma tellement, qu'il s'arrêta un an en cette Ville, pour jouir à l'aise d'un bien qu'il avoit souhaité avec tant d'ardeur & cherché avec tant de peines. D'abord après son retour en Allemagne, il commença à traduire en Latin les Oeuvres d'Hippocrate, & employa quinze années pour achever cette entreprise. Il dédia sa Traduction aux Seigneurs d'Ausbourg, qui recompenserent de cent écus d'or l'honneur qu'il leur avoit fait. Il mit aussi en Latin Ætius, Paul d'Egine & la plupart des anciens Médecins & Philosophes, avec quelques saints Peres. Cornarius étoit un homme extrêmement laborieux, comme on le peut voir par ses Ouvrages :

Universæ rei medicæ epigraphe, seu enumeratio. Basileæ, 1534. *in-4to.* 1551. *in-8vo.*

Medicina, sive Medicus Liber unus. Basileæ, 1556, 1568. *in-8vo.*

Hippocrates, sive Doctor verus, Oratio. Basileæ, 1556. *in-8vo.*

De rectis Medicinæ studiis amplectendis, Oratio. Marpurgi, 1543. *in-8vo.*

De Peste Libri duo. Basileæ, 1551. *in-8vo.*

De Conviviorum veterum Græcorum, & hoc tempore Germanorum ritibus, moribus ac sermonibus. Item *de amoris præstantia, & de Platonis ac Xenophontis dissentione Libellus. Basileæ*, 1548. *in-8vo.*

De utriusque alimenti receptaculis Dissertatio. Extat cum aliis. Basileæ, 1544. *in-8vo.*

Cornarius exerça la Médecine à Norrhuse, à Francfort sur le Mein & en son Pays ; & l'ayant enseigné à Marpurg & à Jene, il mourut d'apoplexie dans cette dernière Ville, le 16 Mars de l'année 1558. âgé de 58 ans. Quelques-uns prétendent que les Traductions de cet Auteur sont très-imparfaites, soit parce qu'il n'étoit pas assez savant dans la Langue Gréque, soit à cause qu'il ne s'est pas attaché autant qu'il le devoit à la pureté de la Langue Latine. C'est ce qui lui est reproché par Leonard Fuchsius ; & parce que Cornarius ne put souffrir qu'on méprisât ses Ecrits, il publia contre Fuchsius un Livre intitulé :

Vulpeculæ excoriatæ. Francofurti, 1543. *in-4to.*

faisant allusion au nom de *Fuchsius*, qui en Allemand veut dire Renard. Fuchsius répondit à ce Livre par un autre qui parut sous ce titre :

Cornarius furens.

Et Cornarius pour n'avoir pas le dernier, oppoſa à cet Ouvrage une ſatire intitulée :

Nitra ac Brabyla, pro vulpecula excoriatâ aſſervandâ. Francofurti, 1545. *in-4to.*

COS. (Médecins de l'Iſle de) On croit que les *prénotions Coaques*, qui ſe trouvent parmi les Oeuvres d'Hippocrate, ne ſont qu'un Recueil d'Obſervations faites par ces Médecins. Il ne paroit pas qu'ils ſe ſoient beaucoup appliqués au raiſonnement, & l'on ne voit pas même qu'ils euſſent cherché à rendre raiſon de leurs pronoſtics. Hippocrate a été du nombre de ces Médecins ; mais il alla plus loin qu'aucun de ſes prédéceſſeurs.

COS. (Temple de) Ce célébre Temple, qui fut brûlé du tems d'Hippocrate, étoit dédié à Eſculape. On y voyoit diverſes tables ou divers tableaux, où étoient décrits les remédes que le Dieu avoit indiqués à pluſieurs malades, qui avoient été guéris par ce moyen, & qui avoient fait pendre ces tableaux dans ſon Temple, comme un témoignage public de leur reconnoiſſance, & afin que les mêmes remédes puſſent ſervir à d'autres perſonnes qui auroient les mêmes maladies. On a dit qu'Hippocrate avoit copié ce qui étoit écrit ſur ces tableaux, avant que le Temple fut brûlé. Ce Temple fut enſuite rebâti, & il ſubſiſtoit encore du tems de Strabon, qui en parle.

COSTA, (Chriſtophe à) ſavant Botaniſte du XVI. ſiécle, natif d'Afrique d'un pere qui étoit Portugais, étant allé en Aſie pour ſe perfectionner dans la connoiſſance des Simples, y fut mis en captivité. Il trouva moyen d'en ſortir, & après pluſieurs voyages, il exerça la Médecine à Burgos. On a de lui un Traité des Drogues & des Médecines des Indes, traduit de l'Eſpagnol en Latin par Cluſius : une Rélation de ſes voyages des Indes : un livre à la louange des Femmes, & d'autres Ouvrages.

COWPER, (Guillaume) Chirurgien Anglois, qui s'eſt aquis beaucoup de réputation. Nous avons de lui un excellent Traité des Muſcles, qu'il publia en 1694. Il a auſſi donné au Public une Anatomie générale, imprimée en 1698. elle ne différe de celle de Bidloo, dont il a emprunté les figures, que par des additions & des changemens. Cet Ouvrage a été imprimé récemment en Hollande, ſous la direction d'Albinus. Tous les Ouvrages de Cowper ſont parſemés d'Obſervations chirurgicales très-curieuſes.

Cet Auteur paſſe pour avoir donné le premier la figure du canal thoracique, tel qu'il eſt dans l'homme : les Anatomiſtes ne nous l'avoient repréſenté juſqu'alors que tel qu'il eſt dans la bête. Il a auſſi découvert certaines glandes ſituées dans l'urétre, qu'on a appellées de ſon nom, glandes de Cowper; mais Cheſelden conteſte leur exiſtence.

CRASSO (Paul) de Padoue, Médecin célébre, a été en eſtime dans le XVI. ſiécle. Il enſeigna avec beaucoup de réputation, & il compoſa divers Ouvrages remplis d'une grande érudition; entr'autres :

Meditationes in Theriacam & Mithridaticam Antidotum. Venetiis, 1576. *in-4to.*

Il travailla à cet Ouvrage conjointement avec Bernardin Tauriſanus & Marc Oddo, ſes collégues dans l'Univerſité de Padoue. On a encore de lui la traduction Latine des Oeuvres d'Areteus & de pluſieurs autres anciens Médecins Grecs.

Craſſo avoit beaucoup de ſavoir; il ſavoit les Langues, les Belles-Lettres; & toutes ces qualités étoient ſoutenues d'un grand mérite. Il mourut en 1574.

CRATERUS, fameux Médecin, dont ſe ſervoit T. Pomponius Atticus, comme nous l'apprenons de Ciceron, qui en parle dans ſes Epitres, au ſujet de la maladie d'une fille du même Atticus. Horace en fait auſſi mention au Livre II. ſatire III.

Non eſt cardiacus, Craterum dixiſſe putato,
Hic æger.

Perſe le prend pour quelque ſorte de Médecin que ce ſoit. C'eſt dans la troiſiéme ſatire :

. . . . . *Venienti occurite morbo,*
Et quid opus Cratero magnos promittere montes.

Craterus guérit par l'uſage des vipéres un eſclave qui avoit une maladie bien horrible, par la force de laquelle ſes chairs ſe ſéparoient de ſes os. Porphire parle auſſi de ce Médecin, qui vivoit l'an 700. de Rome; c'eſt dans le premier Livre de l'abſtinence de la chair des animaux. Il y avoit un ſtatuaire du même nom & un Peintre, tous deux loués par Pline.

CRATEVAS ou CRATIVAS, Médecin qu'on dit avoir vécu du tems d'Hippocrate en la XCI. Olympia-

de, l'an 338. de Rome, & cela à cauſe d'une lettre de ce dernier à Cratevas. Pluſieurs croient que cette lettre, comme beaucoup d'autres qu'on attribue à Hippocrate, eſt ſuppoſée ; & enſuite de ce ſentiment, ils ne font vivre Cratevas qu'après Mithridate, qui eſt venu au monde plus de 300 ans après Hippocrate ; ils ſe fondent ſur ce que Cratevas a nommé une plante *Mithridatia* du nom de Mithridate. Quoi qu'il en ſoit, Cratevas ſe fit une étude particuliére de la Botanique : Galien le compare, à ce ſujet, avec Dioſcoride ; quoique Pline nous apprenne que Cratevas s'étoit contenté de peindre les herbes qu'il connoiſſoit, & de marquer leurs propriétés au bas de la peinture, ſans les décrire autrement.

CRATON, (Jean) ſurnommé DE CRAFFTHEIM, nâquit à Breſlau en Sileſie en 1519. Il prit la premiére teinture des Lettres en Allemagne ſous Philippe Melanchton ; puis ayant étudié ſous Jean-Baptiſte Montan, Médecin & Profeſſeur à Verone, il devint lui-même un grand Philoſophe & un célébre Médecin ; & pour reconnoître les obligations qu'il avoit à ſon Précepteur, il fit imprimer ſes Conſeils & ſes autres Oeuvres qu'il corrigea & qu'il augmenta. Craton s'eſt encore rendu habile dans les Langues ſavantes & les Belles-Lettres ; & c'eſt à juſte titre qu'il aquit beaucoup de part dans l'amitié des Doctes de ſon tems. Au reſte, comme avec un ſavoir profond, il avoit une extrême douceur, jointe à une merveilleuſe prudence, il eut l'avantage d'être aimé par trois Empereurs, Ferdinand I. Maximilien II. & Rodolphe II. & d'exercer auprès d'eux la charge de leur Conſeiller & de leur premier Médecin, juſqu'à la fin de ſes jours. Il mourut le 9 du mois de Novembre en 1585.

Jean Craton avoit fait mettre ce Diſtique ſur la porte de ſon Cabinet :

Hic Crato cum Medicis Muſis conjungit amœnas,
Noſtrum opus & vitam Chriſtus Apollo regat.

Comme les plus grands Hommes ne ſont pas ſans défauts, il fut accuſé d'avoir quelquefois l'humeur fâcheuſe & chagrine, & d'être un peu trop attaché à ſon interêt. Au reſte, c'étoit un homme bien fait, de bonne mine, & qui reſſembloit parfaitement à l'Empereur Maximilien II. ce qui donna lieu à Poſthius de faire ces deux vers :

Si quibus eſt ſimilis facies, ſimilis quoque mens eſt,
Cæſaris haud differt & tua, docte Crato.

On dit qu'un peu avant ſa mort, il compoſa ce quatrain au ſujet de l'avantage qu'il avoit eu d'être Médecin de trois Empereurs :

Cæſaribus placuiſſe tribus non ultima laus eſt;
Me pater hâc ornans, filius atque nepos.
Conſiliis uſum rectis mens conſcia gaudet:
Teſtis & Ars medica, teſtis & invidia.

Craton a compoſé de très-beaux Ouvrages, comme :

Iſagoge Medicina. Venetiis, 1560. *in*-8*vo. Hanoviæ*, 1595. *in*-8*vo.*

Periocha methodica in Galeni Libros de elementis, naturâ humanâ, atrabile, temperamentis & facultatibus naturalibus. Baſileæ, 1563. *in*-8*vo. Hanoviæ*, 1595. *in*-8*vo.*

Parva Ars medicinalis. Francofurti, 1592. *in*-8*vo. Hanoviæ*, 1609. *in*-8*vo.*

Methodus therapeutica ex Galeni & Montani ſententiâ, ideâ etiam Hippocraticâ. Una cum methodo de humore melancholico. Baſil. 1563. *in*-8*vo. Francof*, 1594. *in*-8*vo.*

Conſiliorum & Epiſtolarum medicinalium Libri V. in-8*vo. quinque vol. Francofurti*, 1591, 1592, 1593, 1595.

De Morbo Gallico Commentarius. Hanoviæ, 1619. *in*-8*vo.*

De vera præcavendi & curandi Febrem peſtilentem contagioſam ratione, ex idiomate Germanico in Latinam Linguam converſa.

Aſſertio pro Libello ſuo Germanico. Francof. 1595. *in*-8*vo.*

Epiſtolæ aliquot medicæ.

CRESCENZO, Médecin de Naples, qui publia en 1727. un Traité Italien, dont le titre porte en François :

Réflexions touchant le nouveau remède de l'eau.

Ce Médecin étoit grand partiſan de l'uſage de l'eau ; & pour donner une plus grande aiſance à le pratiquer, & en même-tems le rendre plus commun, il ajouta au Traité qu'on vient de nommer, un autre intitulé :

Régles pour bien pratiquer le remède de l'eau, même pour ceux qui ne ſont pas Médecins.

CRETENET, (Jacques) pieux & ſavant Chirurgien, natif de Champlite, Bourg de Bourgogne, inſtitua les Prêtres Miſſionnaires de ſaint Joſeph de Lyon, & mourut le 3 Septembre 1666. âgé de 63 ans.

CRINAS ou CRITIAS, excellent Médecin de Marseille, qui vivoit dans le premier siécle de salut, du tems de Néron. Il étoit aussi Astrologue, & se servoit des Ephémérides & de la connoissance des Astres pour la guérison & la nourriture des malades. Cela le fit passer pour plus circonspect & plus religieux que les autres Médecins, & lui fit gagner de grandes sommes. En effet, il falloit qu'il fût bien riche pour donner, comme il fit en mourant, un million de livres à la Ville de Marseille pour en rétablir les murailles, ayant autant dépensé d'ailleurs pour d'autres bâtimens.

CRITOBULE, Médecin célébre, vivoit dans le trente-septiéme siécle du monde. Il tira si adroitement une fléche de l'œil à Philippe de Macédoine, qu'on ne pouvoit pas juger qu'il eut été blessé.

CRITODEME vivoit dans le 37. siécle du monde, & étoit Médecin des armées d'Alexandre le Grand. Ce fut lui qui pansa ce Prince des blessures qu'il reçut au siége d'une petite Ville dans le Pays des Maliens ou des Malles. Il étoit de la race des Asclépiades.

CRITON, Médecin, disciple d'Acron d'Agrigente, vivoit vers l'an du monde 3570.

Il y eut un autre Criton, dont parle Galien, comme ayant très-bien écrit de la composition des Médicamens. Il enseigna un art de politesse, que le même Galien excuse, parce que Criton exerçoit la Médecine près des Rois & des Dames. Il avoit particuliérement épuisé la Cosmétique, c'est-à-dire, l'art qui a soin de la beauté & des ornemens du corps. Héraclide de Tarente en avoit déja dit quelque chose, aussi-bien que la Reine Cléopatre; mais ce n'étoit rien au prix de ce qu'avoit fait Criton. Ce dernier vivoit vers la fin du premier siécle ou le commencement du second, c'est-à-dire, plus de 500 ans après le premier Criton, disciple d'Acron d'Agrigente.

CROLLIUS, (Oswald) Hessois, & Médecin ordinaire de Christian, Prince d'Anhalt : c'étoit un homme savant, mais Sectateur ardent de Paracelse. Il l'admiroit jusques dans ses extravagances sur les influences des astres, les signatures, la chiromancie, la physionomie, le gnome, les sylphes, les parallèles & les ressemblances des corps célestes & sublunaires, toutes choses qu'il efforce de poser pour fondement de la Médecine. Cependant ses procédés chimiques sont généralement décrits

avec fidélité & exactitude : ſon Ouvrage imprimé à Prague en 1608. eſt dédié au Prince d'Anhalt. Il y donne la maniére de préparer différens remédes chimiques, qui ſont maintenant connus de tout le monde. Il a écrit :

Baſilica chimica, continens philoſophicam propriâ laborum experientiâ confirmatam deſcriptionem, & uſum Medicamentorum chymicorum ſelectiſſimorum è lumine gratiæ & naturæ deſumptorum.

A la fin de ce Traité on en a ajouté un autre qui a pour titre : *Tractatus novus de ſignaturis rerum internis. Francofurti*, 1609, 1611, 1620. *in-4to.* 1622. *in-8vo.*

CRUSCIANUS ou TRUSIANUS, que d'autres appellent encore *Druſianus* ou *Turriſanus De Turriſanis*, célébre Médecin de Florence, ſurnommé *pluſquam Commentator*, à cauſe des ſubtilités & des détours dont il ſavoit orner les choſes, a vécu dans le treiziéme ſiécle. Il étoit diſciple de *Mathieu*, que Trithéme & Volaterran nomment *Thadée*, lequel enſeignoit à Bologne avec tant de réputation, qu'il ne ſortoit jamais qu'on ne lui donnât cinquante florins d'or par jour. Celui dont nous parlons, ne fut pas ſi heureux ; auſſi il ſe dégouta ſi fort du monde, qu'il entra dans l'Ordre des Chartreux, où il mourut ſaintement, âgé de 80 ans, dans le commencement du quatorziéme ſiécle. Il avoit compoſé quelques Traités de Médecine, & entre autres :

Pluſquam Commentum in parvam Galeni Artem. Venetiis, 1504, 1557. *in-folio, cum duplici Textûs interpretatione.*

CRUSERIUS, (Herman) natif de Campen, Ville des Pays-Bas dans la Province d'Yſſel, a vécu dans le ſeiziéme ſiécle. Il apprit les Langues ſavantes, la Philoſophie & la Médecine ; & enſuite s'étant attaché à la Juriſprudence, il fut reçu Docteur ès Droits & Conſeiller de Charles Duc de Gueldres, & puis de Guillaume Duc de Cleves. Sa Doctrine lui aquit beaucoup de réputation. En 1573. il accompagna Marie-Eleonore de Cleves, mariée à Albert-Fréderic de Brandebourg, Duc de Pruſſe ; & en revenant, il mourut à Konigsberg en 1574. Il a compoſé divers Ouvrages, entre autres :

Commentaria in Hippocratis Librum primum & tertium de Morbis vulgaribus, & Librum de Diæta.

Il avoit auſſi traduit de Grec & Latin quelques Traités de Galien & de Plutarque.

CTESIAS, Médecin Cnidien, vivoit du tems de Xé-

nophon; car il fut pris dans la bataille que Cyrus le jeune donna l'an 401. avant Jesus-Christ, contre son frere Artaxerxes, dit Mnemon, & guérit ce dernier d'une blessure qu'il avoit reçue au combat. Depuis il s'arrêta près de ce Roi, & pratiqua durant 17 ans la Médecine en Perse. Il profita de ce tems & de la faveur du Prince, pour écrire une Histoire des Assyriens, des Médes & des Perses, sur les Annales où l'on avoit coutume d'écrire les actions des Rois. Cette Histoire est en 23 livres; Diodore de Sicile & Troge Pompée en ont fait tant d'estime, qu'ils ont mieux aimé la suivre que celle d'Hérodote, par la raison que Ctesias assure qu'il avoit pris tout ce qu'il avance dans les Mémoires de la Maison Royale.

Nous apprenons de Galien que Ctesias étoit de la famille des Asclepiades & parent d'Hippocrate.

CUREUS, (Joachim) Médecin Allemand, a vécu dans le seiziéme siécle. Il étoit de Freystadt en Silesie, où il nâquit le 23 Octobre de l'an 1532. de Gregoire Cureus, qui étoit un ouvrier en laine, mais qui avoit étudié & aimoit les Belles-Lettres. Il éleva son fils avec soin, & Joachim y répondant très-bien par son inclination naturelle & par son esprit, se rendit un très-habile homme; car il fut consulter les plus savans d'Italie dans les plus célébres Universités, & principalement dans celle de Padoue, où il étudia en Philosophie & en Médecine. Etant revenu en Allemagne, il exerça cette derniére Science à Glogaw avec beaucoup de réputation, & il y mourut le 21 Janvier en 1573. âgé de 41 ans. Joachim Cureus a composé les Annales de Silesie & de Breslau sa Capitale; il avoit encore entrepris d'autres Ouvrages historiques qui sont perdus. Nous avons aussi de lui: *Consilia Medica*, imprimés avec d'autres Ouvrages que Laurent Scholzius mit au jour à Francfort en 1598.

CURION, (Jacques) Médecin Allemand, nâquit en 1497. & ayant appris les Langues savantes & les Belles-Lettres, il s'attacha à la Médecine & aux Mathématiques, qu'il enseigna à Ingolstadt & à Heidelberg. Nous avons l'Ouvrage suivant de sa façon:

Dialogus, in quo primùm de umbratico illo Medicinæ genere agitur, quod in scholis ad disputandum, non ad medendum comparatum videri potest. Deinde de illo recens & chymicis furnis nato altero. Basileæ, 1570. *in-4to.*

Curion mourut à Heidelberg en 1572. âgé de 75 ans.

Il fut enterré dans l'Eglise de saint Pierre, où l'on voit son tombeau avec cette Epitaphe :

Hoc Saxum tegit ossa CURIONIS,
Qui vir candidus, eruditione
Instructus variâ, decus Lycæi
Nostri præcipuum, professus artes
Eudoxii, Podalyriique, multos
Felici docuit labore : donec
Extrema id fieri vetaret ætas,
Post quintum decimum peracta lustrum.
Æternum benè sit tibi Jacobe,
Hos ipse rediture mox in artus!
Nobis interea bonos, tuique
Det similes Deus, caterva
Quo nos exagitet minor malorum.
Obiit A. D. 1572. *die primâ Julii.*

CURTIUS, (Mathieu) célèbre Médecin de Pavie, a été en estime dans le seiziéme siécle. Il mourut à Pise en 1544. & ses Ouvrages ont eu beaucoup de réputation. Les plus considérables sont :

In Mundini Anatomen explicatio. Papiæ, 1550. *in*-8*vo. Lugduni*, 1551. *in*-8*vo.*

De curandis Febribus Ars medica. Venetiis, 1561. *in*-8*vo. Patavii*, 1521. *in*-4*to.*

De Venæ sectione, quum in aliis affectibus, tum vel maximè in Pleuritide. Venetiis, 1539. *in*-16. *Lugduni*, 1538. *in*-8*vo. Bononiæ*, 1539. *in*-4*to.*

Methodus dosandi ad tyrunculos. Extat inter Opera illustrium Medicorum de dosibus. Patavii, 1579. *in*-4*to. Lugduni*, 1584. *in*-8*vo.*

Consilia medica.

On trouve encore d'autres Médecins du nom de *Curtius*, comme Benoit Curtius de qui nous avons :

Hortorum Libri triginta. Lugduni, 1560. *in-folio.*

Nicolas Curtius qui a écrit *Libellus de Medicamentis lenientibus, præparantibus & purgantibus. Extat cum Joh. Jessenii Consilio adversus Pestem. Giessæ*, 1615. *in*-12.

Methodus consultandi.

Vanderlinden parle de tous trois.

Cosme de Medicis, qui faisoit grande estime du mérite de Mathieu Curtius, lui fit élever un tombeau sur lequel on grava cette Epitaphe :

MATTH. CURTIO TICINENSI
Qui Hippocratis, Galenique vindex, salutis augurium egit,
Medicinamque exercendo & colendo, ipse valens semper excoluit;
Monumentum hoc amplius quam F. F. T. P. I.
Cosmus Med. Florentiæ Dux II. ære suo P. C.
Anno 1564.
Vixit annos LXX.

CUSPINIEN, (Jean) Allemand, natif de Sueinfort en Franconie, étoit Philosophe, Historien, Orateur, Poëte & Médecin. Il vivoit au commencement du seiziéme siécle, & il fut fort considéré de l'Empereur Maximilien I. qui l'employa en diverses négociations. Il a composé un Commentaire des Consuls, des Césars & des Empereurs Romains; une Histoire d'Autriche, où il parle des Marquis, Ducs & Archiducs de cette auguste Maison; une de l'origine des Turcs, de leur Religion, de la Tirannie qu'ils exercent contre les Chrétiens, &c. Jean Cuspinien est mort à Vienne en 1529. où il étoit alors Conseiller.

CYR, (Saint) Médecin, qui fut martirisé en Egypte le 31 Janvier l'an 311.

CYRENE. (Temple de) Les Cyréniens adoroient Esculape, mais leur culte étoit différent de celui des Grecs; car les premiers lui immoloient des chévres, ce qui ne se faisoit pas dans la Gréce. Pausanias prétend cependant que l'Esculape des Cyréniens avoit été tiré d'Epidaure; mais si cela étoit, comment est-ce qu'ils se seroient avisés de lui sacrifier un animal si différent de celui qu'on choisissoit pour cela dans la Gréce, où on lui immoloit des poules ou des cocqs. Il y a bien plus d'apparence que Cyréne, qui étoit une Ville de Lybie voisine de l'Egypte, avoit reçu de ce Pays-là tout ce qu'elle savoit sur ce sujet, & qu'elle adoroit l'Esculape Phénicien, qui étoit plus ancien que celui des Grecs. Dans ce Temple, comme dans tous les autres dédiés au Dieu de la Médecine, Esculape rendoit ses Oracles par le moyen de ses Prêtres: & on y pratiquoit diverses cérémonies pour en obtenir la guérison.

CYRUS, Médecin de Livie, femme de Drusus. Il ne nous seroit pas connu sans une Inscription qui nous a conservé son nom, & qui nous a appris son emploi. Il se trouve encore dans une Inscription, un Cyrus de Lampsaque, qui est appellé Archiatre. Ætius en cite un troisiéme qui étoit d'Edesse, & pareillement Archiatre, ou Médecin du premier rang.

D.

DALECAMP, (Jacques) Médecin, étoit un Gentilhomme de Caën en Normandie, qui a vêcu dans le seiziéme siécle. Il exerça la Médecine à Lyon depuis l'an 1552. jusqu'en 1587. ou 1588. qui fut celui de sa mort. Dalecamp savoit les Langues & les Belles-Lettres, & les Ouvrages que nous avons de sa façon, le témoignent assez. Il composa les suivans :

Historia generalis Plantarum in Libros 18. *per certas classes artificiosè digesta. Lugduni*, 1587. *in-folio.*

De Peste Libri tres. Lugduni, 1552, 1553. *in-16.*

Scholia in Pauli Æginetæ Libros septem.

Il donna aussi l'Histoire naturelle de Pline avec des notes de sa façon, & il traduisit de Grec en Latin les quinze Livres d'Athenée.

DALLION ou DALLON, Médecin Grec : on ne sait pas en quel tems il a vêcu. Il a écrit divers Ouvrages qui sont souvent cités par Pline.

DAMASCENE, (Jean) Médecin, qui vivoit dans le XI. siécle. Il est différent de Mesué, qui porta aussi le même nom ; quelques-uns le disent être son fils. On a imprimé, sous son nom, un Traité intitulé :

Aphorismorum Liber. Bononiæ, 1489. *in-4to. Basileæ*, 1579. *in-8vo.*

DAPHNUS, certain Médecin dont parle Athenée, lequel, pour une raison assez plaisante, préféroit les repas de la nuit à ceux du jour. Il disoit qu'il les falloit prendre en ce tems, à cause que la lune, comme celle qui putrifie, aide à la concoction & à la digestion de l'estomac.

DAPPERS, (Olivier) savant Médecin d'Amsterdam, mort en 1690. s'est rendu célébre par ses descriptions de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, écrites en Flamand. Elles sont très-estimées, quoique Dappers n'ait jamais vu les Pays dont il parle. Sa description de l'Afrique a été traduite en François.

DE'E, (Jean) Chimiste & fameux Astrologue du XVI. siécle, nâquit à Londres le 13 Juillet 1527. Il s'aquit une telle réputation, qu'il étoit consulté comme un oracle, & que

que la Reine Elisabeth ne l'appelloit pas autrement que son *Philosophe*. Mais s'étant adonné aux rêveries de la Magie, de l'Astrologie judiciaire & de la Pierre philosophale, il tomba dans une extrême misére, & fut souvent en danger de sa vie dans les différentes Cours de l'Europe. Il mourut en Angleterre en 1607. à 81 ans. Ses Ouvrages ont été imprimés à Londres en 1659. *in-folio*, avec les notes & une savante préface de Causabon. Cette édition est très-rare. Vander Linden parle de l'Ouvrage suivant, que Dée avoit dédié à l'Empereur Maximilien II. en 1574.

Monas Hieroglyphica. Antuerpiæ, 1584. *in-4to. Et volumine secundo Theatri Chemici. Argentorati*, 1613. *in-8vo.*

DE'ESSES de la Médecine. Les Peuples idolâtres, non contens d'avoir leurs Dieux, qu'ils regardoient comme les inventeurs & les tutélaires de la Médecine, adoroient aussi nombre de Déesses, soit pour les secours particuliers qu'elles donnoient dans certains cas, soit pour les découvertes dont elles avoient enrichi la Médecine.

Toute la famille de l'Esculape Grec a été déifiée. Hygieia ou Hygeia, sa femme, ou, selon d'autres, sa fille, a été mise au rang des Divinités, parce qu'appartenant à Esculape, qui, comme fils d'Apollon, se prend pour l'air, il s'ensuivoit que tout ce qui a du rapport à cet élément, avoit beaucoup d'influence sur la santé. La Déesse Salus, que l'on représente dans les médailles comme une femme demi nue qui offre de la viande à un serpent, dans une coupe, est à peu près la même. Æglé, c'est-à-dire, la lumiére ou son éclat; Jaso & Panacea, qui sont la même chose que la guérison & la Médecine universelle; Romé, qui signifie la force, & Aceso, sont les filles d'Esculape, qui toutes ont été déifiées. La femme de ce Personnage est encore appellée Epione, d'un mot Grec qui signifie adoucir; & d'autres l'ont nommée Lampetié. Le Scholiaste de Pindare parle enfin d'une sœur du même Esculape, qu'il appelle Eriopis.

Festus parle d'une Déesse, nommée Dea Meditrina, dont la fête étoit appellée *Sacra Meditrinalia*. Cette fête se célébroit par les anciens Latins, au tems que l'on commençoit à boire les vins nouveaux; & l'on avoit coutume de dire ces mots, en les goutant : *Vetus novum vinum bibo, veteri novo morbo medeor.* Agréable reméde, & pour lequel on laisseroit volontiers tous les autres, s'il faisoit l'effet que ces bonnes gens se proposoient.

Junon étoit auſſi invoquée pour les malades, ſous le nom de Juno Siſpita ou Soſpita, dans la penſée qu'elle les délivreroit de leurs maux. Cette *Juno Siſpita* avoit un Temple fort célébre à *Lavinium* ou *Lanuvium*, Ville du Pays Latin. Les femmes groſſes avoient, en leur particulier, une grande dévotion à *Juno Lucina*, ainſi nommée du Latin *Lux*, parce que l'on s'imaginoit qu'elle aidoit les femmes en travail d'enfant, & faiſoit que leur fruit voyoit aiſément la lumiére. C'étoit peut-être la même que l'on honoroit auſſi ſous le nom de Prorſa, tiré du mot *Prorſus*, qui ſignifioit *droit* en vieux Latin, parce qu'on croyoit que par ſon ſecours les enfans ſortoient droits du ventre de leur mere. On donnoit encore à Junon le ſurnom de Fluonia ; & les femmes accouchées l'invoquoient, afin que leurs purgations ſe fiſſent heureuſement. Il y a apparence que c'étoit la même que Februa. On donnoit un office approchant de celui-là à une Déeſſe Mena, qui étoit peut-être auſſi la même Junon, & qui préſidoit au cours des menſtrues.

Cybele, que l'on regardoit comme la mere de Saturne & la mere de tous les Dieux, a eu auſſi la réputation d'avoir enſeigné des remédes aux maladies des petits enfans. Latone, mere d'Apollon & de Diane, devoit pareillement avoir connoiſſance de la Médecine, dans laquelle ſes enfans étoient ſi ſavans ; auſſi Homére l'introduit-il panſant Enée de ſes bleſſures, conjointement avec Diane. On attribue d'ailleurs à cette derniére l'invention de quelques herbes, entre leſquelles on compte l'Artemiſe ou Armoiſe, qu'on a nommée auſſi de ſon nom *Dianaria*. D'autres prétendent cependant que c'eſt à Artemiſe, Reine de Carie, qu'on a l'obligation de la découverte de cette plante.

Pallas a auſſi découvert les vertus de quelques autres herbes ; on met en ce rang celle qui eſt appellée *Parthenium* ou Matricaire. D'ailleurs, Ovide exhorte les Médecins de ſacrifier à Pallas, afin qu'elle les favoriſe de ſon ſecours ; & l'on voyoit à Athénes une ſtatue de cette Déeſſe, avec le ſurnom de Higieia, qui avoit été dreſſée par l'ordre de Pericles, à qui Pallas avoit montré en ſonge l'herbe dont on vient de parler, comme un remède pour un de ſes eſclaves qui étoit tombé du haut du Temple. On donnoit auſſi à la même Déeſſe le ſurnom de Sotera, c'eſt-à-dire, qui ſauve. Le Pere Montfaucon & Mr. Cuper ont fait mention de quelques anciens monumens, où l'on voit

une Minerve appellée Minerva Medica ou Minerva Hygia.

DEIDIER (Antoine) étoit de Montpellier, & Professeur en Médecine en l'Université de cette Ville. Nous avons une Dissertation de sa façon *de Morbis Venereis*, imprimée en 1723. Cet Auteur y déduit les maux vénériens d'un principe plus subtile que véritable; il établit la cause de cette maladie dans la communication d'une infinité de petits animaux, qui passant du corps infecté à celui qui est sain, y produisent par leurs morsures venimeuses, tous les maux qu'attire après soi la prostituée Vénus.

DEMETRIUS PEPAGOMENE, Médecin de l'Empereur Michel Paleologue. Il écrivit, par ordre de ce Prince, environ l'an 1261. un Traité de la Goutte, que Guillaume Postel fit imprimer à Paris en Grec & en Latin, l'an 1558. sous ce titre:

De Podagra & id genus morbis Liber, quem ab eo petivit Imperator Michael Palæologus.

Pline parle d'un Médecin de ce nom.

DEMOCEDE, fameux Médecin, étoit de Crotone, où il y avoit une célèbre Ecole de Médecine. Ce Médecin, à ce que dit Hérodote, ayant été chassé par la sévérité de son pere qui s'appelloit Calliphon, vint premiérement à Egine, & ensuite à Athénes, où il fut en grande estime. Delà il passa à Samos, où il eut occasion de traiter & de guérir Polycrate, Roi de cette Isle, d'une grande maladie; ce qui lui valut deux talens d'or & l'amitié du Tiran. Ce dernier ayant été tué par Orétès, Darius fit mourir l'assassin vers l'an 234. de Rome, & toutes les femmes furent transportées à Suse avec les esclaves, parmi lesquels étoit Democede. Pendant son esclavage il tâcha de cacher sa Profession; mais on la découvrit & on l'obligea de travailler au soulagement du Roi Darius, qui n'avoit aucun repos ensuite d'une dislocation d'un de ses pieds. Il traita ensuite Atossa, femme de Darius & fille de Cyrus, d'un ulcére qu'elle avoit au sein. Democede ayant réussi en ces deux cures, reçut de très-riches présens & s'aquit un si grand crédit auprès du Roi, qu'il le faisoit manger à sa table. De plus on lui donna dans Suse une maison riche & magnifique, & on ne pouvoit obtenir des graces à la Cour que par son moyen. Néanmoins cela n'empêcha pas qu'ayant trouvé occasion de retourner en Gréce, sous la promesse qu'il avoit faite de servir d'espion, il n'y demeurât tout-à-fait, mépriſant tous les honneurs qu'il avoit reçus

en Perſe, & ſe moquant de ceux qui lui avoient donné cette commiſſion. Il ſe maria enſuite, & épouſa la fille de Milon, ce fameux Luteur ſon compatriote, dont la force étoit extraordinaire.

DEMOCRITE, Médecin-Philoſophe, nâquit à Milet la troiſiéme année de la 77. Olympiade, ſuivant Thraſyllus; mais Apollodore ne place ſa naiſſance qu'en la premiére année de la quatre-vingtiéme Olympiade. Democrite a été ſurnommé Abdéritain, parce qu'il paſſa la plus grande partie de ſa vie à Abdére, Ville de Thrace. Sa naiſſance étoit des plus illuſtres; car il deſcendoit d'un frere d'Hercule, ainſi qu'il eſt marqué dans la lettre que les Abdéritains écrivirent à Hippocrate à ſon ſujet. Il étudia ſous Leucippe, & ſuivant quelques-uns ſous Anaxagore; il s'attacha à la Médecine, comme à toutes les autres Sciences, & il eut une ſi grande paſſion de s'inſtruire, qu'il conſuma tout ſon patrimoine à voyager, pour voir ce qu'il y avoit de Savans dans le monde. Il alla chercher la ſageſſe & les connoiſſances les plus étendues en Perſe, en Egypte, à Babilone & aux Indes, où il eut des entretiens avec les Philoſophes, les Médecins, les Sacrificateurs, les Magiciens & les Gymnoſophiſtes. Democrite pouſſa même bien plus loin l'ardeur de s'inſtruire par les voyages, ſi Euſébe eſt fondé à lui faire dire qu'il a voyagé juſqu'à l'âge de 80 ans. Elien croit qu'un des motifs de Democrite, dans ſes longs voyages, étoit de paſſer ſa vie inconnu & étranger en tous lieux.

On attribue à Democrite les Traités ſuivans de Médecine;

De la nature de l'homme, ou de la chair.
De la Peſte & des Maladies peſtilentielles.
Du Pronoſtic.
De la Diéte.
Des Cauſes des Maladies.

On a même encore aujourd'hui quelques Manuſcrits Grecs de Chimie qui portent ſon nom, & qui ſe trouvent dans la Bibliothéque du Louvre; mais il eſt à croire qu'ils ſont ſuppoſés. Vander Linden parle de deux Ouvrages ſuivans.

De Arte ſacra, ſive de rebus naturalibus & myſticis Libellus, ex venerandæ Græcæ vetuſtatis de Arte chymica reliquiis eruius: necnon Syneſii & Pelagii, antiquorum Philoſophorum, in eundem Commentaria. Extat cum Ant. Mizaldi Memorabilium Commentariis. Coloniæ, 1574. *in*-16.

Physicorum & Mysticorum Liber. Extat manuscriptus Græcè, cum Synesii & Stephani Commentariis. Lugduni Batavorum.

Democrite eut une passion extrême pour l'étude; il s'enfermoit dans les tombeaux afin de mieux méditer. Quelques jeunes gens étant venus déguisés en spectres pour lui faire peur, il leur dit, sans lever les yeux de dessus son livre, *ne cesserez-vous point de faire les fols?* Cet amour de la retraite le fit assez ressembler à Heraclite, à cette différence près, que celui-ci pleuroit de la sottise des hommes, au lieu que Democrite en rioit continuellement. Cette maniére d'agir fit qu'il passa pour fol dans l'esprit des Abdéritains, qui peu de tems auparavant lui avoient érigé une statue, en considération de son Livre intitulé, *le Diacosme*. Ils prirent ses ris continuels pour une marque de démence; ce qui les obligea à faire venir Hippocrate pour le traiter. Ce Médecin étant arrivé, le trouva qu'il s'occupoit à disséquer divers animaux; & lui ayant demandé pourquoi il le faisoit, il répondit que c'étoit pour découvrir la cause de la Folie, qu'il regardoit comme un effet de la bile; par où Hippocrate connut qu'on se trompoit fort dans le jugement qu'on faisoit de cet homme, & dit *que non-seulement Democrite n'étoit pas insensé, mais qu'aucun homme n'étoit aussi capable que lui de guérir la folie des hommes.* On a dit (sur le témoignage de Diogéne Laërce) qu'en présence du même Hippocrate, Democrite sût discerner que du lait qu'on lui apportoit, étoit d'une chévre noire & qui n'avoit encore fait qu'un chevreau; & qu'ayant salué à titre de fille une jeune personne qui accompagnoit Hippocrate, il la salua le lendemain à titre de femme, connoissant à ses yeux qu'elle avoit été déflorée la nuit précédente : sagacité capable de rendre la Philosophie odieuse à la moitié du genre humain, suivant la réflexion de l'Auteur de la vie de Democrite.

Si Petrone est digne de foi, Democrite avoit tiré des sucs de toutes les plantes, & avoit donné la plus grande partie de son tems à faire des expériences sur les pierres & sur les arbrisseaux. Mais la pratique de la Médecine étoit-elle la fin de ses occupations, ou ne cherchoit-il qu'à satisfaire sa curiosité? c'est ce qu'il est difficile de décider. Sénéque dit qu'il avoit trouvé le secret d'amolir l'ivoire, & celui de composer des émeraudes avec des cailloux mis au feu. C'est sur ces faits qu'on l'a regardé comme un savant Ana-

tomiſte & comme un bon Chimiſte, & que des Auteur ſoutiennent qu'il avoit écrit de ces deux Sciences.

Democrite mourut âgé de plus de cent ans. On dit qu'étant ennuyé de vivre, il retranchoit tous les jours quelques parties de ſa nourriture; mais qu'une ſœur qu'il avoit, l'ayant prié de ne pas ſe laiſſer mourir dans le tems de certaines grandes fêtes qui étoient prochaines, afin qu'elle ne fût pas privée du plaiſir de s'y trouver, il ſe fit apporter du pain chaud, & vêcut encore trois jours en le flairant ſeulement. On dit auſſi qu'il s'étoit rendu lui-même aveugle par la réverbération d'un miroir ardent, pour être moins diſtrait dans ſes méditations. Laberius veut que ce ſoit pour ne pas voir la proſpérité des méchans; & Tertullien dit que c'eſt à raiſon que Democrite ne pouvoit regarder le ſexe ſans émotion. Ce trait d'hiſtoire eſt mis au rang des fables par Plutarque; & ſi Democrite devint effectivement aveugle, il y a bien plus d'apparence qu'il le devint par accident ou par vieilleſſe. Mais de quelque maniére que ce ſoit, Ciceron nous apprend que ce Philoſophe s'en étoit aiſément conſolé; & que s'il ne pouvoit plus diſcerner le blanc d'avec le noir, il ſavoit néanmoins parfaitement diſtinguer le bien d'avec le mal; ne laiſſant pas de ſe trouver heureux, quoique privé du plaiſir que donne la variété des couleurs.

DEMOSTHENE, Médecin très-renommé & diſciple d'Alexandre Philalethe, étoit Sectateur d'Hérophile, ainſi que ſon Maître. Démoſthéne avoit écrit ſur les Maladies des yeux, des Livres qui ſont cités par Galien, par Oribaſe & par d'autres, & qui étoient fort eſtimés. On trouve dans Ætius les fragmens ſuivans : *Tetrab.* 2. *ſerm.* 3. *cap.* 12. 16. 44. 48.

De oculorum inflatione : illabentibus in oculum animalculis aut paleis aut arenâ : oculorum debilitate, obfuſcatione, ſuffuſione : everſione palpebræ, lagophthalmis, lippitudine durâ, abſceſſu in palpebris.

Galien parle d'un Démoſthéne de Marſeille; mais on ne ſait pas ſi c'eſt le même. Mr. Ménage dit que ce dernier Démoſthéne vivoit ſous Néron.

DENIS le pere, Tiran de Siracuſe, pratiquoit la Médecine, & faiſoit lui-même diverſes opérations de Chirurgie, brûlant, taillant, coupant, & faiſant en un mot, tout ce que cet Art demande. Denis a été contemporain de Platon; & ce Philoſophe a eu de grandes habitudes avec

lui. Il vivoit en la 90. Olympiade, vers la fin du trente-sixiéme siécle du monde.

DENYS, (Jean) Conseiller & Médecin ordinaire du Roi, a enseigné la Phisique & les Mathématiques à Paris, avec beaucoup de réputation, après le milieu du XVII. siécle. Il s'est rendu recommandable par un grand nombre d'expériences, dont la plupart ont été fort applaudies, & par ses Ouvrages. Il tint chez lui pendant plusieurs années des conférences publiques, où l'on traitoit principalement de la Phisique, des Mathématiques & de la Médecine. Des personnes habiles dans ces Sciences s'y trouvoient régulièrement; mais on n'en excluoit pas les Savans qui n'étoient d'aucune de ces Professions. Ces conférences commencerent vers l'an 1664. & continuoient encore en 1672. Cette même année 1672. Mr. Denys commença à donner des *Mémoires concernant les Arts & les Sciences*, & les présenta au Dauphin, qui les reçut avec plaisir. Ces Mémoires s'imprimoient *in-4to.* à Paris chez Leonard, & l'Auteur y a souvent donné aussi des extraits d'Ouvrages purement historiques.

DESAULT, (Pierre) Docteur en Médecine, étoit de Bourdeaux, Capitale de la Guyenne. Il exerça la Médecine dans son Pays, après s'être fait aggréger au Collége des Médecins. Nous avons de lui une Dissertation sur les Maladies vénériennes, contenant une méthode de les guérir sans flux de bouche, sans risque & sans dépense. Cet Ouvrage a été imprimé à Bourdeaux en 1733. *in-12.* Son Auteur y fait voir qu'il ne manquoit ni d'esprit ni d'érudition; il s'échappe cependant en des subtilités peu fondées. Partisan du sistême d'Antoine Deidier, comme ce dernier l'avoit été de celui de David Abercrombyus, il ne reconnoit & n'accuse d'autre cause des maux vénériens, que les morsures empestées d'une infinité de vermisseaux que la chaleur de la prostituée Vénus a fait éclorre. A la suite de cette Dissertation, on en voit deux autres, une de la Rage & l'autre de la Phtisie.

DESCARTES (René) nâquit à la Haie en Touraine en 1597. d'une famille noble. Il commença par porter les armes en Allemagne & en Hongrie; mais son inclination pour la Philosophie le détermina bientôt à la retraite, & pour n'être point interrompu dans ses méditations, il se retira près d'Egmond, petite Ville de Hollande sur le Zuyderzée, où il passa 25 ans à étudier la nature. La Reine

Chriſtine l'attira en Suéde, où il mourut le 2 de Février 1650. quatre mois après y être arrivé; il étoit dans ſa cinquante-quatriéme année.

Rechercher dans la Nature un Méchaniſme général, dirigé par une ſageſſe & une puiſſance infinie; ramener tout à des loix univerſelles & à des cauſes ſimples; retrancher le vain jargon de l'ancienne Philoſophie, & les entités ou les cauſes ſuperflues de la nouvelle, c'eſt être dans les voies de la bonne Philoſophie; & c'eſt la route que Deſcartes nous a tracée, en la ſuivant lui-même. C'eſt par cette façon de traiter la Philoſophie qu'il a répandu beaucoup de jour ſur la Médecine, & c'eſt à ce ſujet qu'il mérite d'être placé, dans ce Dictionnaire, au rang de ceux qui ont concouru à l'avancement de la Théorie médecinale.

DESSENIUS, (Bernard) dit De Cronenbourg, Médecin, étoit d'Amſterdam, où il nâquit en 1510. Il étudia la Médecine à Bologne en Italie, & il la profeſſa à Groningue & à Cologne, où il mourut en 1574. C'eſt ſans doute, à raiſon du long ſéjour de Deſſenius à Cologne, que Vander Linden le fait natif de cette Ville dans ſon Traité *de Script. medic.* Quoi qu'il en ſoit, ce Médecin étoit extrêmement laborieux, & c'eſt à ſa grande application que nous devons les Ouvrages ſuivans:

Defenſio Medicinæ veteris & rationalis, adversùs Georgium Phadronem & Sectas Paracelſi. Item *purgantium Medicamentorum & pilularum in minore pondere, particularis diviſio. Coloniæ*, 1573. *in-4to.*

De Compoſitione Medicamentorum, Libri decem. Francofurti, 1555. *in-folio. Lugduni*, 1556. *in-8vo.*

De Peſte Commentarius verè aureus. Coloniæ, 1564. *in-4to.*

Epiſtola ad Andr. Matthiolum.

DEVAUX, (Jean) Chirurgien de Paris, nâquit en cette Ville le 27 Janvier 1649. Il fit d'aſſez grands progrès dans la Chirurgie, & il remplit avec honneur les premiers emplois de la Communauté de Saint-Côme. C'étoit un homme à qui il ne manquoit ni eſprit, ni connoiſſance de Lettres; mais qui ſe ſeroit aquis plus d'eſtime, s'il n'avoit ſi ſouvent ſorti de ſa ſphére, en entreprenant des Ouvrages au-deſſus de ſes forces. Il mourut à Paris le 2 Mai 1729. après avoir employé les derniéres années de ſa vie, tant à compoſer des Traités de Chirurgie & de Médecine, qu'à en traduire d'autres en ſa Langue maternelle.

DEVENTER, (Henri à) Docteur en Médecine & fameux Accoucheur, étoit Hollandois. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé :

Operationum Chirurgicarum novum lumen exhibentium obſtetricantibus, &c. Lugduni Batavorum, 1733.

Cet Ouvrage a été traduit en François, & augmenté de Réflexions ſur les points les plus intereſſans, par Jacques-Jean Bruier d'Ablaincourt, Docteur de la Faculté de Paris, & imprimé en 1734.

DEUSINGIUS, (Antoine, ſavant Médecin, né à Meurs en 1612. ſe rendit habile dans les Langues Arabe, Perſanne & Turque, & fut Profeſſeur de Médecine à Groningue. On a de lui un Traité ſur le mouvement du cœur & du ſang, & d'autres Ouvrages. Il mourut à Groningue en 1666. âgé de 54 ans.

DEXIPPUS ou DIOXIPPUS, Médecin, diſciple d'Hippocrate, étoit de l'Iſle de Cos, & vivoit vers l'an 340. de Rome. Suidas remarque qu'il avoit écrit un Livre de la Médecine en général, & deux autres des Pronoſtics. Le même Auteur ajoute que Dexippus ayant été appellé par *Hecatomnus*, Roi de Carie, pour traiter ſes fils *Mauſolus* & *Pixodarus*, qui étoient dangereuſement malades, ce Médecin ne voulut y aller qu'à condition que ce Prince ceſſeroit de faire la guerre à ſon Pays.

DIAGORAS, Poëte & Médecin, étoit de l'Iſle de Melos, l'une des Cyclades. Il avoit été eſclave de Democrite, qui l'avoit acheté ſur ſa bonne phiſionomie, & qui apparemment avoit pris ſoin de l'inſtruire, auſſi-bien dans la Médecine que dans la Philoſophie. On trouve dans Ætius la compoſition d'un Collyre décrit par Diagoras.

Ce Philoſophe eſt connu par ſon Athéiſme. Quelqu'un ayant un jour voulu le convaincre du ſoin que les Dieux prenoient des hommes, en lui montrant les tableaux, que divers Particuliers qui étoient échappés du naufrage avoient pendus dans un Temple pour s'aquitter de leurs vœux, & pour donner un témoignage public de leur reconnoiſſance envers la Divinité qui les avoit ſauvés, on dit que Diagoras répondit, *que ſi c'étoit la coutume de faire des tableaux où fuſſent repréſentés tant d'autres malheureux qui avoient péris ſur mer, nonobſtant leurs vœux, ces derniers tableaux ſeroient en beaucoup plus grand nombre que les premiers.* On rapporte un ſecond trait de ce Philoſophe, qui n'eſt pas moins impie par rapport à ſa religion, mais qui

eſt aſſez gaillard. Etant un jour dans un cabaret, où le bois manquoit, il prit une ſtatue d'Hercule, qui ſe rencontra dans la chambre & qui étoit de bois, & la jettant au feu, *courage*, dit-il, *Hercule, il faut que tu faſſes aujourd'hui bouillir notre pot, ce ſera le treiziéme & le dernier de tes travaux.* Comme Diagoras nioit la Providence & rejettoit les Dieux, les Athéniens le ſommerent de rendre compte de ſa doctrine; mais il ſe ſauva vers l'an 416. avant Jeſus-Chriſt. Alors les Athéniens mirent ſa tête à prix, & promirent deux talens à qui le rameneroit en vie, & un talent à celui qui apporteroit ſa tête.

DIEMERBROECK, (Isbrand De) célébre Médecin, nâquit à Montfort dans la Seigneurie d'Utrecht, le 13 Décembre 1609. Il profeſſa l'Anatomie dans l'Univerſité d'Utrecht, où il mourut le 17 Novembre 1674. Goelicke trouve à redire qu'il ait compoſé un corps entier d'Anatomie, au lieu de donner ſes découvertes ſéparément; c'eſt une faute qui lui eſt commune avec grand nombre d'autres Auteurs. Il l'accuſe encore de faire mal-à-propos de très-ennuyeuſes digreſſions : quant à ſes découvertes, il nous avertit de ne pas compter ſur toutes; il y en a pluſieurs, dit-il, qui ſont plutôt des êtres d'imagination que des choſes d'expériences. Ses figures ne ſont pas tout-à-fait exactes; défaut qu'il rejette ſur l'inadvertance du Graveur. Il a écrit:

De Peſte Libri quatuor. Arenaci, 1646. *Amſtelodami*, 1665.

Diſputationum practicarum pars prima & ſecunda de Morbis capitis & thoracis. Trajecti ad Rhenum, 1664.

Anatome corporis humani. Ultrajecti, 1672. *Genevæ*, 1679. *Lugduni*, 1679.

Ces deux derniéres éditions ſont infiniment plus correctes que la précédente, & ornées de figures beaucoup plus exactes.

DIEUCHÉS, Médecin, qui a écrit un Livre entier des vertus du *Chou*, & en avoit encore compoſé d'autres *ſur la maniére d'apprêter les viandes.* Dieuchés eut quelques diſciples, entre leſquels Athenée compte un certain Numenius, qui eſt cité par Celſe. Dieuchés vivoit dans le 37. ſiécle.

DIEUX DE LA MEDECINE. Les Divinités ſe ſont extrêmement multipliées chez les Peuples idolâtres; la moindre découverte ſuffiſoit pour faire ranger un homme au ſéjour des immortels. Cet honneur étoit l'effet,

ou de l'admiration qu'on avoit pour ceux qui introduiſoient des choſes néceſſaires à la ſociété, ou d'une reconnoiſſance publique pour le bien qu'on avoit reçu de ces mêmes perſonnes.

Le culte religieux que les Peuples ont rendu aux hommes de l'ancien tems, eſt une preuve de l'exiſtence de la Médecine dans les ſiécles les plus reculés. La Tradition repréſentoit ces anciens perſonnages comme des hommes extraordinaires, à qui la Médecine devoit ſon origine & ſes accroiſſemens; les peres vantoient à leurs enfans l'utilité de la Science que ces grands Hommes avoient cultivée; & comme un chacun y croyoit entrevoir quelque choſe de divin & de ſurnaturel, la religion vint au ſecours de la reconnoiſſance, & bientôt on ſe fit un devoir de ranger ces hommes au nombre des Dieux, & de les adorer, ſoit ſous leurs propres noms, ſoit ſous des noms empruntés, comme les tutélaires de la Médecine : *Diis primùm inventores ſuos aſſignavit Medicina, cœloque dicavit.* C'eſt ainſi que s'exprime Pline *Lib.* 29. *cap.* 1. Si l'on demande pourquoi les Anciens ont fait des Dieux des perſonnes qui étoient dans la condition de tous les autres hommes, Ciceron répond, que c'étoit une coutume établie dans le monde, d'élever au ciel, ou de déifier les perſonnes qui avoient rendu à la ſociété des ſervices conſidérables, comme ont fait, dit-il, Hercule, Caſtor & Pollux, Eſculape, Bacchus, &c.

C'eſt en conſéquence de cette vénération que l'on donna à Adam le nom de *Saturne;* à Seth, celui de *Jupiter*, de *Mercure* & d'*Apollon;* qu'on rendit le culte religieux à Noë, ſous celui de *Jupiter Ammonien*, de *Bacchus*, de *Janus* & d'*Eſculape;* qu'on adora Cham, fils de Noë, ſous le nom d'*Hammon;* Magog, fils de Japhet, ſous celui de *Prométhée;* Chanaan, fils de Cham, ſous celui d'*Hermes* & de *Mercure;* Meſraïm, ſous celui d'*Oſiris;* Joſeph, ſous celui d'*Apis* & de *Serapis;* ſa femme Aſnethes, ſous celui d'*Iſis;* Moïſe, ſous celui d'*Hermes*, &c. De tous ces Dieux, Oſiris, Apis ou Serapis & ſa femme Iſis, étoient ceux qui étoient le plus en vogue chez les Egyptiens; Anubis ou Hermanubis, qu'on croit être le même qu'Hermes ou Mercure, fut auſſi mis au rang des Dieux & adoré par le même Peuple. Comme c'eſt de l'Egypte, qui a été appellée *la Mere des Sciences*, que les Grecs ont tiré la Religion, & preſque tout ce qu'il y a de Sciences & de beaux Arts; ils

ont auſſi habillé à la Gréque des Divinités, qui avoient été originairement Egyptiennes.

Horus ou *Apollon* ou *Paon*, fils d'Iſis, a encore été rangé au nombre des Dieux tutélaires de la Médecine : Ovide l'introduit, diſant de lui-même :

Inventum Medicina meum eſt, opiferque per orbem
Dicor ; & herbarum ſubjecta potentia nobis.

On a auſſi attribué à *Arabus*, fils de Babylone & d'Apollon, l'invention de la Médecine. On peut voir dans le cours de cet Ouvrage quantité de perſonnages, que l'antiquité a mis au rang des Divinités de la Médecine, comme le Centaure Chiron & ſes diſciples, Eſculape & beaucoup d'autres.

DIGBY, (Kenelme) ou *le Chevalier Digby*, célébre Gentilhomme Anglois, diſtingué par ſa vertu & par ſa ſcience, étoit fils d'Everard Digby, qui eut la tête tranchée pour la conſpiration des poudres contre Jacques I. Le Chevalier Digby inſtruit par cet exemple, donna des marques ſincéres d'attachement & de fidélité envers la Famille Royale, & fut rétabli dans la jouiſſance de ſes biens. Charles I. le fit Gentilhomme de ſa Chambre, Intendant-Général de ſes Armées navales, & Gouverneur de l'Arſenal maritime de la Sainte-Trinité. Il lui accorda des Lettres de repréſailles contre les Vénitiens, en vertu deſquelles il fit pluſieurs priſes ſur eux proche le Port de Scanderoun. Digby s'appliqua avec ardeur à l'étude, principalement de la Phiſique, des Mathématiques & de la Chimie. Il trouva d'excellens remédes qu'il donnoit gratuitement aux pauvres, & à tous les malades. Son Ambaſſade auprès du Pape Innocent X. la franchiſe avec laquelle il avoua au Parlement qu'il étoit Catholique Romain, & la fermeté avec laquelle il ſoutint la confiſcation de ſes biens & le banniſſement, lui firent beaucoup d'honneur. Il vint en France, où il s'aquit l'eſtime des perſonnes de mérite. Il retourna en Angleterre au rétabliſſement de Charles II. & mourut à Londres le 11 Mars 1665. âgé de 60 ans. On a de lui un Traité de l'immortalité de l'ame, au ſujet duquel il avoit eu de longues conférences avec Deſcartes : Un Diſcours ſur la poudre de ſimpathie pour la guériſon des plaies : Une Diſſertation ſur la végétation des plantes, & d'autres Ouvrages.

DINUS DE GARBO, Médecin de Florence, vi-

voit sur la fin du treiziéme siécle & au commencement du suivant. Il étoit fils d'un fameux Chirurgien nommé *Brun*. Il aimoit beaucoup l'étude; aussi en laissa-t'il des fruits au Public, dans les Ouvrages qu'il mit au jour.

De cœna & prandio Epistola. Extat cum Andreæ Thurini Operibus. Romæ, 1545. *in-folio.*

Recollectiones in Hippocratem de natura fœtus. Venetiis, 1502. *in-folio, cum aliis ejusdem argumenti libris.*

Chirurgia, cum Tractatu ejusdem de ponderibus & mensuris : necnon de Emplastris & Unguentis, cum aliis Ferrariæ, 1485. *in-folio. Venetiis*, 1536. *in-folio.*

Il est assez surprenant que Pocciantio, qui a fait le Catalogue des illustres Ecrivains de Florence, ne parle point de celui-ci, qui est, sans doute, le même dont Petrarque fait mention.

DIOCLES CARYSTIUS ou *de Caryste*, Médecin de la Secte Dogmatique, qui, au témoignage de Pline, fut le plus renommé après Hippocrate & ses fils. C'est pour cette raison, autant que parce qu'il fut grand admirateur d'Hippocrate, que les Athéniens l'appelloient *Hippocrate second*. Galien parle de lui comme d'un Médecin habile & très-zélé, qui avoit fait de grands progrès dans l'art de guérir. Il florissoit 130 ans après la naissance du même Hippocrate, c'est-à-dire, environ 380 avant la venue du Fils de Dieu, sous le regne d'Antigonus Roi d'Asie, à qui il dédia un Livre qu'on a imprimé sous ce titre :

De tuenda sanitate ad Antigonum Regem Libellus. Albano Torino interprete. Basileæ, 1541. *in-folio, cum Alexandro Tralliano. Lutetiæ*, 1572. *in-8vo. Francofurti*, 1612. *in-12. cum schola Salernitana.*

Il y a aussi une Lettre au même Roi, imprimée à Paris sous le nom de Diocles, qui porte ce titre :

Aurea ad Antigonum Regem Epistola, de Morborum præsagiis & eorum extemporaneis Remediis. Antonio Mizaldo interprete, 1572. *in-8vo.*

Athenée fait mention d'un Ecrit où cet Auteur traitoit des poissons, & d'un autre sur la maniére d'apprêter les viandes. Le même nous apprend que plusieurs anciens Médecins avoient écrit sur ce dernier sujet. Il nomme entres autres Philistion, Erasistrate, Philotime, Eutidème, Glauque & Dionisius. Il y a de l'apparence que leur but n'étoit pas de rafiner sur le gout, mais de rendre les viandes plus propres à la santé. Toutefois Platon se plaint de

ce que l'art des Cuiſiniers s'eſt introduit dans la Médecine, où, ſous prétexte de rendre les viandes plus ſaines, il a produit un effet tout contraire. Ce Philoſophe prétend que cet art eſt, par rapport à la Médecine, ce que l'art de farder & de parfumer eſt à l'égard de la Gymnaſtique. On voit par ce paſſage de Platon, qu'on avoit déja commencé de ſon tems à agiter des queſtions ſur les qualités & le choix des alimens; & peut-être que ce qu'il dit, regardoit les Livres de Diocles, qui pouvoit avoir écrit du vivant de ce Philoſophe.

Diocles avoit auſſi traité en particulier des Maladies des femmes & des Plantes : il avoit compoſé un Livre intitulé *la Boutique du Médecin*, à l'exemple d'Hippocrate. Il en avoit écrit un autre *des ſemaines*, c'eſt-à-dire, du tems de la groſſeſſe; & il a été le premier qui ait traité de l'*Adminiſtration anatomique*, ſuivant Galien.

Sa pratique étoit à peu près la même que celle d'Hippocrate : il purgeoit & ſaignoit dans les mêmes circonſtances. On trouve dans Cælius Aurelianus la maniére dont il traitoit certaines maladies. Le même Auteur nous apprend qu'il faiſoit prendre de la colle de taureau, ou de la colle forte cuite dans l'eau, avec de la farine & des ronces, à ceux qui crachoient le ſang. Il ordonnoit d'avaler une pilule, c'eſt-à-dire, une bale de plomb, à ceux qui étoient attaqués de l'*Ileus*, reméde dont Hippocrate ne fait point mention.

Outre la Médecine, Diocles exerçoit la Chirurgie; & il avoit entre autres choſes inventé un inſtrument pour tirer le fer d'une fléche, lorſqu'il étoit reſté dans la plaie. On appelloit encore cet inſtrument du nom de Diocles du tems de Celſe. Il avoit pareillement inventé des maniéres de bandages pour la tête, qui portoient auſſi ſon nom. Au reſte, ce Médecin mépriſa les vaines conjectures de la Philoſophie, & préféra la connoiſſance de la Nature à toutes les imaginations des Philoſophes. Galien lui rend ce témoignage avantageux, qu'il faiſoit la Médecine par un principe d'humanité, comme avoit fait Hippocrate, & non par interêt ou vaine gloire. Ce généreux deſintéreſſement a été la vertu de la plupart des Médecins, qui ont ſuivi de près le ſavant Vieillard.

Galien parle d'un autre Diocles Chalcedonien, mais on ne ſait pas quand il a vêcu.

DIOGENE APOLLONIATE, Médecin du 36.

ſiécle, cité par Ariſtote, qui rapporte quelques fragmens de ſes Ecrits, ainſi que de ceux de *Syennenſis*. Ils croyoient tous deux que les veines tirent leur origine de la tête. On dit que Diogéne obſerva le premier que l'air ſe condenſe & ſe rarefie. Il mourut vers 450. avant Jeſus-Chriſt.

DIONIS, (Pierre) fameux Chirurgien de Paris, vivoit vers la fin du 17. ſiécle. Il fut premier Chirurgien des Enfans de France & Démonſtrateur au Jardin du Roi, où il eut occaſion de diſſequer beaucoup de corps. Il a publié un *Traité d'Anatomie* dont on fait aſſez de cas, & dont il y a un grand nombre d'éditions; la meilleure eſt de 1728. On a fait à Dionis un honneur ſingulier, & qui ne lui eſt commun preſque avec aucun Européen. On a traduit ſon Anatomie en Langue Tartare; & cet Ouvrage eſt maintenant à l'uſage des Médecins de la Chine. Cette Traduction eſt du Pere Perennin, Jéſuite Miſſionnaire, qui l'entreprit par ordre de Cam-hi Empereur de la Chine, qui mourut en 1722. Au reſte, Dionis doit cet honneur au choix de ſon compatriote & non à celui de l'Empereur, qui avoit ordonné en général de traduire le meilleur Traité d'Anatomie qu'on eut en Europe.

Dionis a encore donné au Public un *Cours d'Opérations de Chirurgie*, qu'on a réimprimé en 1736. avec des notes très-utiles. Un Traité de la maniére de ſecourir les femmes dans leurs accouchemens. Ce célébre Chirurgien mourut le 11 Décembre 1718.

DIONYSIUS. Galien parle de trois Médecins de ce nom. Le premier eſt appellé condiſciple d'Heraclide de Tarente ou de Criton; le ſecond étoit de Samos, & le troiſiéme de Milet. Pline fait mention d'un quatriéme qui avoit écrit des plantes. Etienne de Byzance parle d'un cinquiéme, qui s'appelloit Caſſius Dionyſius d'Utique, & qui avoit traduit en Grec les Ouvrages de *Mago* Africain, touchant l'Agriculture & les plantes. Cet Ouvrage a été mis en Latin & imprimé dans le ſeiziéme ſiécle, ſous ce titre:

Selectarum præceptionum de Agricultura Libri XX. Jano Cornario interprete. Lugduni, 1543. *in-8vo.*

Cet Ouvrage de Dionyſius étoit intitulé : *Rizotomiques.*

Scribonius Largus en ajoute un ſixiéme, qu'il dit avoir été Chirurgien; & Pline un Salluſtius Dionyſius, qui fait le ſeptiéme. Photius en introduit un huitiéme qui étoit Ægéen; ce dernier avoit compoſé un Livre qui contenoit

cent chapitres, dont il y en avoit cinquante qui établiſſoient chacun un certain ſentiment, & cinquante autres qui détruiſoient ces mêmes ſentimens. Il y a apparence que cet Auteur étoit un Médecin Pyrrhonien, qui avoit écrit ce Livre pour inſinuer qu'il n'y avoit rien de certain dans la Médecine, non plus que dans tout le reſte.

DIOSCORIDE, (Pedacius) Médecin d'Anazarbe, Ville de Cilicie, qui fut depuis nommée Ceſarée. Voſſius dit qu'il vivoit en la 186. Olympiade, & qu'il fut Médecin d'Antoine & de Cleopatre. Il y a cependant apparence que ce ſavant Critique peut s'être trompé avec Suidas, qui a confondu ce Dioſcoride avec un autre ſurnommé Phacas. Car le Médecin d'Anazarbe aſſure dans la Préface *de Re medica* que nous avons de lui, qu'il vivoit du tems de Licinius Baſſus, qui peut être le même qui fut Conſul avec M. Licinius-Craſſus Frugi, du tems de Néron l'an 64. de ſalut. Il eſt difficile de bien fixer cette époque, & les curieux ſe ſouviennent aſſez de la grande diſpute qu'il y a eu autrefois entre Pandulphe Collenucius & Leonicus Thomæus, pour ſavoir ſi Pline avoit décrit Dioſcoride, comme ce dernier le croit, ou ſi Dioſcoride avoit tiré ſon Ouvrage de celui de Pline, ce qui étoit le ſentiment de Collenucius. Quoi qu'il en ſoit, Dioſcoride d'Anazarbe ſuivit premiérement le métier des armes, puis il s'adonna à la connoiſſance des Simples, & il compoſa ſon grand Ouvrage *de Materia medica*. Il a été pluſieurs fois imprimé ſous ce titre :

De Materia medica Libri quinque, *Græcè*. *Venetiis*, 1506. *in-folio*. *Baſilea*, 1529. *in-4to*. *Jano Cornario caſtigatore*, *Græco-Latinè*. *Pariſiis*, 1549. *in-8vo*, *cum caſtigationibus Latinis Jacobi Goupyli*. *Lugduni*, 1554. *in-16*.

Tous ceux qui ont écrit après Dioſcoride ſur cette matiére, l'ont ſuivi avec aſſez d'exactitude. On lui attribue encore :

De curationibus Morborum per Medicamenta parata facilia, *Libri duo*. *Argentorati*, 1565. *in-8vo*.

Les Ouvrages de Dioſcoride ont eu l'honneur d'être les premiers Livres des Médecins Grecs qu'Alde ait imprimés, après les avoir tirés de Conſtantinople ; l'édition de Veniſe de 1506. eſt de lui. Mais il y a un exemplaire manuſcrit, plus parfait que toutes les éditions, dans la Bibliothéque de Vienne ; il a près de 1200 ans d'antiquité ſelon Lambechius. Ce Manuſcrit eſt tout enluminé, & n'a jamais été public, ce qui eſt aſſez ſurprenant.

DIOS-

DIOSCORIDE, surnommé *Phacas* ou *Lentinus*, à cause d'une lentille qu'il avoit sur le visage, étoit d'Alexandrie. Ce Dioscoride a vêcu chez la Reine Cléopatre du tems d'Antoine. Il étoit Sectateur d'Herophile.

Il y eut un autre Dioscoride que Galien appelle le jeune, & qui a vêcu sous l'Empire d'Adrien vers l'an 130. de salut. Ce Dioscoride avoit non-seulement composé un Glossaire d'Hippocrate, mais il avoit encore travaillé à une nouvelle édition des Oeuvres de ce Médecin, où il s'étoit même donné la liberté de faire divers changemens; ce qui suppose qu'il devoit être Médecin lui-même, contre le sentiment de Saumaise, qui ne le regarde que comme un Glossographe des Oeuvres d'Hippocrate.

DIOTIME, Médecin cité par Theophraste; il l'appelle *Gymnastes*, c'est-à-dire, qu'il étoit le maître d'un *Gymnasium*, ou qu'il avoit traité de la Gymnastique.

DODART, (Denis) Médecin du Roi, de Madame la Princesse de Conti la Douairiére, & de Monseigneur le Prince de Conti, Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris, nâquit dans cette Ville en 1634. Après avoir fait ses Humanités, il se détermina à étudier en Médecine, & fit sa Licence avec tant de succès, que Mr. Patin, très-peu prodigue d'éloge, disoit de lui que c'étoit l'un des plus sages & des plus savans hommes de son tems, & l'appelloit déja *Monstrum sine vitio*. Il fut reçu à l'Academie des Sciences en 1673. s'appliqua à l'Histoire des Plantes, & composa la savante Préface du Livre que l'Academie fit imprimer en 1676. sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes*. Il étudia pendant 33 ans la transpiration insensible, suivant les observations de Sanctorius, & fit aussi sur la saignée, sur la diéte des Anciens & sur leur boisson, différentes Dissertations qui n'ont point encore été imprimées. Il mourut le 5 Novembre 1707. âgé de 73 ans, universellement regretté de tous ceux qui le connoissoient, laissant un fils, qui a marché sur ses traces, & a été nommé premier Médecin du Roi le 3 Avril 1718. Il est mort à la fin de Novembre 1730.

DODOENS, connu sous le nom de *Dodoneus*, (Rambert) fils de Denis Dodonée, Frison, vulgairement nommé Dodoens, étoit de Malines dans les Pays-Bas, où il nâquit le 29 de Juin en 1518. Il fut envoyé assez jeune à Louvain, & il y fit des progrès si considérables dans l'étude de la Médecine, qu'à l'âge de dix-sept ans il ob-

tint les honneurs du Doctorat. Enſuite il parcourut les plus célébres Univerſités d'Allemagne, de France & d'Italie, où avec le ſecours de ſon étude & par la converſation des grands Hommes qu'il eut le bonheur de conſulter, il ſe rendit extrêmement habile. Il s'attacha particuliérement à la Botanique & à la connoiſſance des Plantes : les autres parties de la Médecine ne lui étoient pas inconnues ; il ſavoit auſſi les Langues & les Belles-Lettres. Etant de retour d'Italie, il paſſa en Allemagne, où l'Empereur Maximilien II. l'avoit appellé pour lui donner la Charge de ſon Médecin, vacante par la mort de Nicolas Bieſius. Dodonée contenta ſi bien ce Monarque, que Rodolphe II. ſon fils, le retint encore à ſon ſervice en la même qualité & avec les mêmes honneurs qu'il avoit reçus du vivant de ſon pere : de ſorte que ce fameux Perſonnage pouvoit vivre fort content de ſa fortune, s'il n'eut préféré la tranquilité de la vie privée au bruit importun de la Cour & à la contrainte des Courtiſans. Dans ce ſentiment il prit la réſolution de revenir dans les Pays-Bas, où il s'arrêta quelque tems à Cologne & à Anvers ; & enfin ayant été nommé Profeſſeur à Leyde, il y paſſa le reſte de ſes jours, & y mourut en 1585. âgé de 68 ans. Voici l'Epitaphe dont on orna ſon tombeau :

D. O. M.
REMBERTO DODONEO MECHLINIENSI
D. Maximiliani II. & Rodolphi II. Imp. Med. & Conſiliario.
Cujus in re Aſtron. Herb. Medic. eruditio Scriptis inclaruit.
Qui jam ſenex in Academia Lugdunenſi apud Batavos publicus
Medicinæ Profeſſor feliciter obiit
Anno M. D. LXXXV. ad VI. Id. Mart. ætatis ſuæ LXVIII.
REMBERTUS DODONEUS F. M. P.

Rambert Dodoens a compoſé les Ouvrages ſuivans :

Stirpium Hiſtoriæ Pemptades ſex, ſive Libri triginta. Antuerpiæ, 1616. *in-folio.*

Trium priorum de Stirpium Hiſtoria Commentariorum imagines ad vivum expreſſæ. Antuerpiæ, 1553. *in-8vo.*

Poſteriorum trium de Stirpium Hiſtoria Commentariorum imagines ad vivum artificioſiſſimè expreſſæ, unà cum marginalibus annotationibus. Antuerpiæ, 1554. *in-8vo.*

Florum & Coronariarum odoratarumque nonnullarum herbarum ac eorum, quæ eo pertinent, Hiſtoria. Antuerpiæ, 1568. *in-8vo.*

Purgantium aliorumque eo facientium, tum & radicum convolvulorum, ac deleteriarum herbarum Hiſteria Libri quatuor. Antuerpiæ, 1574. *in*-8*vo.*

Frumentorum, Leguminum, Paluſtrium & aquatilium herbarum, ac eorum quæ eo pertinent Hiſtoria. Antuerpiæ, 1566. *in*-8*vo.*

Hiſtoria Vitis, Vinique : & ſtirpium nonnullarum aliarum. Item *medicinalium Obſervationum exempla. Coloniæ*, 1580. *in*-8*vo.*

De Frugum Hiſtoria Liber unus. Ejuſdem Epiſtolæ duæ. Una de Farre, Chondro, Frago, Ptiſannâ, Crimno & Alica. Altera de Zytho & Cereviſia. Antuerpiæ, 1552. *in*-8*vo.*

Appendix variarum & quidem rariſſimarum nonnullarum ſtirpium, ac florum quorundam peregrinorum, elegantiſſimorumque, & icones omnino novas nec antea editas, & ſingulorum breves deſcriptiones continens, cujus alterâ parte umbelliferæ multæ exhibentur. Antuerpiæ, 1574. *in*-8*vo.*

Praxis medica. Amſtelredami, 1616. *in*-8*vo. hujus marginî ſcholia adſcripſit (ſine nomine tamen) D. Sebaſtianus Egberti, Conſul & Medicus Amſtelredamenſis.*

Medicinalium Obſervationum exempla rara. Coloniæ, 1518. *in*-8*vo. Antuerpiæ*, 1565. *in*-8*vo. Hardervici*, 1621. *in*-8*vo. cum aliis.*

Phyſiologices medicinæ partis tabulæ expeditæ. Coloniæ, 1581. *in*-8*vo.*

DOGMATIQUE. (Secte) Les Médecins Dogmatiques ou Raiſonnans ont unanimement reconnu Hippocrate pour leur Chef; parce que c'eſt lui qui a le premier joint le raiſonnement à l'expérience dans la pratique de la Médecine. Les Dogmatiques ne ſe contentoient pas de reconnoître les maladies par le concours des accidens qui en déſignoient l'eſpéce, mais ils vouloient de plus pénétrer dans les cauſes de ces accidens; au lieu que les Empiriques ne s'embarraſſoient point l'eſprit de cette recherche, & s'occupoient uniquement à celle des remédes. Les Dogmatiques croyoient que les principes de nos corps, la ſtructure de leurs parties, les cauſes des maladies particuliéres ou communes & autres choſes pareilles, devoient être néceſſairement connues par le Médecin, avant de pouvoir entreprendre d'exercer la Médecine. Mais quoiqu'ils fuſſent aſſez judicieux pour convenir de l'importance de

l'Obſervation, & qu'ils fuſſent même très-exacts dans leurs remarques, il ne leur arriva néanmoins que trop ſouvent d'embarraſſer le cas, de leurs ſubtiles & vaines ſpéculations; en ſorte qu'il étoit quelquefois difficile d'entendre ce qu'ils vouloient dire.

Comme la diſpute des Dogmatiques contre les Empiriques, leurs adverſaires, fait une partie aſſez intereſſante de l'Hiſtoire de la Médecine, je ne peux me diſpenſer de rapporter ici les moyens des premiers & les objections des ſeconds. Voici comme s'explique à ce ſujet l'Auteur du Dictionnaire univerſel de Médecine:

Les Dogmatiques ſoutenoient que la connoiſſance des cauſes occultes des maladies, n'étoit pas moins néceſſaire que celle des cauſes apparentes & ſenſibles, & qu'un Médecin ne devoit point ignorer la maniére dont ſe font les fonctions naturelles & les fonctions animales; ce qui exige l'étude des parties intérieures. Ils appelloient cauſes cachées, celles qui ſont rélatives aux premiers élémens qui entrent dans la compoſition de nos corps, & aux qualités qui conſtituent la bonne ou la mauvaiſe ſanté. Il eſt impoſſible, diſoient-ils, de traiter méthodiquement une maladie dont on ne connoit point l'origine; & au contraire n'eſt-il pas évident que celui qui ne ſe trompera point ſur la cauſe des maladies, travaillera à les guérir avec plus de ſuccès.

Les Dogmatiques convenoient avec leurs Antagoniſtes de l'utilité des expériences: mais ils prétendoient qu'on n'en pouvoit faire d'exactes ſans le ſecours de la raiſon. Les premiers hommes qui ſe mêlerent de la Médecine, diſoient-ils, ne conſeillerent pas aux malades la premiére choſe qui leur vint dans l'imagination: ce fut, ſans doute, après avoir réfléchi qu'ils riſquerent leurs ordonnances; enſuite l'expérience détruiſit ou confirma leurs réflexions. Car il importe peu que les remédes aient réuſſi dès le commencement, pourvu que l'on convienne que l'eſſai fût une ſuite du raiſonnement. Mais, ajoutoient-ils, on voit paroître des maladies nouvelles: or, dans ces cas où l'expérience n'a rien décidé, n'eſt-il pas néceſſaire d'examiner d'où elles viennent, & comment elles ont commencé? ſans cela, y a-t'il quelqu'un qui puiſſe donner la préférence à un remédе ſur un autre? C'eſt par ces raiſons que nous nous attachons à la recherche des cauſes cachées, ſans négliger la connoiſſance des cauſes éviden-

tes : nous convenons avec les Empiriques, qu'il eſt important de ſavoir ſi le mal vient de froid ou de chaud, d'inaction ou d'indigeſtion, ou de quelque autre cauſe ſemblable; nous donnons à ces circonſtances toute l'attention convenable, mais nous ne croyons pas qu'il faille s'en tenir là.

Quant aux actions naturelles, ſi vous ignorez comment l'air s'introduit dans nos poumons; pourquoi il en eſt chaſſé après y être entré; quel beſoin nous avons d'alimens; comment ils ſe préparent & ſe diſtribuent dans tout le corps; pourquoi les artéres s'élévent & s'abaiſſent; quelles ſont les cauſes de la veille & du ſommeil, pourrez-vous jamais remédier aux incommodités qui dérangeront ces fonctions? D'ailleurs, comme les maladies intérieures ſont les plus conſidérables & ne ſont pas les moins fréquentes, comment les traiterez-vous, ſi vous ne connoiſſez pas les parties qui peuvent en être attaquées? & comment connoitrez-vous ces parties, ſi vous n'ouvrez les cadavres & ſi vous n'en examinez les entrailles?

Les Empiriques diſoient, au contraire, qu'ils ne ſe piquoient de connoître que les cauſes évidentes, eſtimant que toutes les queſtions concernant les cauſes obſcures ou les actions naturelles, ſont ſuperflues, parce que la Nature eſt d'elle-même incompréhenſible. Si cette vérité, ajoutoient-ils, n'étoit point inconteſtable, on s'en convaincroit par la diverſité des ſentimens de ceux qui ont diſcuté ces matiéres. Ni les Philoſophes, ni les Médecins ne ſont d'accord entre eux : or, pourquoi en croiroit-on plutôt Hippocrate qu'Herophile, ou Herophile qu'Aſclepiade? Si l'on veut ſe payer de ſophiſmes, ils ont la vraiſemblance pour eux les uns & les autres. Demande-t'on des cures, les uns & les autres en ont fait. De quel côté ſe ranger? S'il ſuffiſoit de raiſonner pour être Médecin, il n'y auroit point de plus habiles Médecins que les Philoſophes : mais par malheur nous voyons que l'art de guérir leur manque, quoiqu'ils aient des raiſonnemens de reſte. D'ailleurs, les moyens que la Médecine emploie ſont différenciés par la nature des lieux : ceux qui conviennent à Rome, ſont autres que ceux dont on ſe ſerviroit en Egypte ou dans les Gaules. Or, ſi les maladies ont par-tout les mêmes cauſes, les remédes ne devroient point être différens. Souvent les cauſes ſont manifeſtes, comme dans le cas des bleſſures : cependant les remédes

n'en ſont pas moins difficiles à trouver. Si l'évidence des cauſes ne ſuggére point les remédes convenables, quelle apparence que les cauſes obſcures, cachées & douteuſes ſoient plus ſecourables? & ſi ces derniéres étoient de plus incertaines & preſque incompréhenſibles, n'y auroit-il pas plus de prudence à recourir aux choſes dont l'expérience & l'uſage ont conſtaté l'utilité; méthode qui ſe pratique dans tous les autres Arts. Le Laboureur & le Philoſophe ne deviennent point plus habiles gens par les diſputes, mais par l'uſage & par l'expérience. D'ailleurs, on peut conclurre que toutes ces queſtions épineuſes n'appartiennent point à la Médecine, puiſque les Médecins, quoique partagés d'opinions, ne laiſſent pas de tirer également d'affaires leurs malades, ce qui n'arriveroit pas ainſi, s'ils n'abandonnoient dans la pratique les cauſes cachées, pour s'en tenir aux expériences qui leur ont autrefois réuſſi. Enfin, la Médecine ne doit point ſon origine à des ſpéculations de cette nature, mais à l'expérience.

Quelques malades, continuoient-ils, qui manquoient des ſecours de la Médecine, prenoient beaucoup de nourriture dans les premiers jours de leur indiſpoſition, parce qu'ils ſe ſentoient de l'appétit. D'autres ne mangeoient rien, parce qu'ils avoient pris les alimens en dégout. On remarqua que ceux qui avoient fait diéte, s'en étoient bien trouvés. Dans la fiévre les uns avoient mangé dans l'accès, d'autres un peu auparavant, & quelques-uns après qu'il étoit paſſé. On s'apperçut que ceux qui avoient attendu la fin de l'accès, avoient été les premiers guéris. Ces expériences furent réitérées, & il ſe trouva des perſonnes qui les recueillirent ſoigneuſement, & qui conſeillerent aux malades ce que le ſuccès leur avoit fait obſerver. La Médecine nâquit donc des eſſais tantôt favorables, tantôt préjudiciables aux malades: ce fut à leurs dépens qu'on apprit à diſtinguer ce qui étoit pernicieux dans telle & telle conjoncture, d'avec ce qui étoit ſalutaire. Les remédes propres à chaque maladie ayant été découverts par cette méthode, on ſe mit à raiſonner & à chercher la cauſe de leur opération: mais on ne raiſonna qu'après que la Médecine eut été inventée.

Les Empiriques demandoient encore aux Dogmatiques, ſi le raiſonnement leur indiquoit les mêmes choſes que l'expérience, ou s'il indiquoit le contraire. S'il indique la même choſe, ajoutoient-ils, il eſt inutile & ſuperflu: s'il

contredit l'expérience, il eſt faux & préjudiciable. Nous convenons à la vérité qu'il a été néceſſaire qu'on fît dans le commencement des eſſais avec beaucoup de ſoins & de peine : mais nous ſoutenons, diſoient-ils, qu'il y en a maintenant aſſez de faits; nous n'avons qu'à jouir des travaux de nos Prédéceſſeurs, ſans multiplier les expériences aux dépens des malades.

Ils aſſuroient qu'il ne ſurvenoit point de nouveaux genres de maladies qui demandaſſent une nouvelle pratique; que dans le cas d'un mal inconnu, il n'étoit pas néceſſaire de recourir à des cauſes obſcures ; mais qu'un Médecin habile, en parcourant les différentes maladies qui lui paſſent ordinairement ſous les yeux, ne manqueroit pas d'en trouver qui ſeroient analogues à la maladie inconnue, & qu'ainſi il auroit toujours lieu d'employer des remédes éprouvés.

Ils diſoient de plus, qu'ils étoient bien éloignés de croire que le raiſonnement fût inutile à un Médecin, ou qu'un Automate pût pratiquer la Médecine, quoiqu'ils fuſſent perſuadés que les conjectures qu'on tire des cauſes cachées, étoient entiérement inutiles; puiſqu'il n'étoit pas queſtion de ſavoir ce qui cauſe la maladie, mais ce qui la guérit, & qu'il importe peu de connoître comment ſe fait la coction des alimens, mais quels ſont ceux qui ſe cuiſent le mieux. De même que c'étoit perdre ſon tems que de chercher comment & pourquoi nous reſpirons, tandis qu'on pourroit l'employer à découvrir des remédes contre la toux, l'aſthme & les autres incommodités de la poitrine & des poumons. Qu'il étoit ſuperflu de ſavoir pourquoi les artéres battent, pourvu qu'on connût bien les divers changemens indiqués par le battement, ce qui s'apprend par l'expérience. Qu'à l'égard de toutes les autres queſtions agitées entre les Dogmatiques, on pourroit diſputer pour & contre avec égalité de vraiſemblance, & que l'avantage étoit ordinairement du côté de celui qui avoit le plus d'éloquence ou d'eſprit. Or, ce ne ſont pas les beaux diſcours qui guériſſent, mais les remédes. Un muet qui connoit les remédes propres aux maladies, eſt un grand Médecin. Un Médecin qui parle bien, & qui ne ſait point appliquer les remédes, n'eſt qu'un ignorant.

Voilà de quelle maniére Celſe a fait parler les Empiriques & les Dogmatiques; & voici ſon ſentiment : " Les " queſtions agitées entre ces Antagoniſtes ayant été le ſu-

„ jet d'une multitude de volumes, & la matiére des plus „ vives diſputes, je ne peux me diſpenſer d'en dire mon „ avis. Je le ferai donc avec toute l'impartialité qui con- „ vient à un homme qui cherche ſincérement la vérité. „ Comme je n'ai, dit-il, ou pour l'un ou pour l'autre „ parti, ni prédilection aveugle, ni averſion anticipée, il „ ne me ſera pas difficile de garder entre eux un juſte „ milieu.

„ Les cauſes de la ſanté & des maladies, la maniére „ dont les eſprits ſont diſtribués, & les alimens digérés, „ ſont des choſes ſi abſtraites & ſi peu proportionnées à „ la groſſiéreté de nos ſens, que les plus ſavans Médecins „ ne formeront jamais là-deſſus que des conjectures : mais „ une conjecture, quelque vraiſemblable qu'elle ſoit, ne „ nous indiquera jamais avec certitude les remédes con- „ venables dans une maladie inconnue : c'eſt à l'expé- „ rience à nous déterminer en pareil cas ; l'expérience „ eſt le ſeul guide qu'on puiſſe ſuivre prudenment dans „ une conjoncture pareille. „ Voilà qui eſt, ce me ſem- ble, hors de conteſtation. Mais dans tous les Arts, il y a des choſes qui, quoiqu'elles ne ſoient point renfermées dans leurs objets, méritent toutefois la curioſité des Ar- tiſtes, & ſont propres à aiguiſer leur eſprit : telle eſt, par rapport à la Médecine, la recherche des cauſes ; elle ne forme point à la vérité le Médecin, mais elle le diſpoſe à pratiquer la Médecine avec plus de ſuccès. Il eſt vraiſem- blable que, ſi l'application qu'Hippocrate & Eraſiſtrate, qui ne ſe contentoient pas de panſer des plaies & de gué- rir des fiévres, ont donné à l'étude des choſes naturelles, ne les a pas faits Médecins, à proprement parler, ils ſe ſont du moins rendus par ce moyen plus grands Médecins qu'ils n'auroient été. Ils n'auroient pas été l'ornement de leur Profeſſion, s'ils s'en étoient tenus à l'expérience ſeule. En Médecine, il faut néceſſairement raiſonner, ſoit qu'il ſoit queſtion de découvrir les cauſes cachées des maladies, ou d'expoſer les actions naturelles des parties. L'Art de guérir eſt purement conjectural ; la plus parfaite reſſem- blance apparente d'un cas à un autre, aidée d'une très- grande expérience, ne ſuffiſent pas toujours pour conjec- turer juſte. Les fiévres ſe transforment en cent façons dif- férentes ; la digeſtion des alimens varie à l'infini ; & tout s'altére en nous par le repos & par les veilles. On ren- contre des maladies nouvelles, rarement à la vérité ; mais

on ne peut nier qu'on n'en rencontre. De nos jours une Dame fut attaquée d'une maladie dont les plus habiles Médecins ne purent expliquer la nature, & à laquelle ils ne connoiſſoient point de remédes : ſa chair ſe deſſecha ; les parties naturelles ſe détacherent, tomberent, & elle mourut en peu d'heures. Comme c'étoit une perſonne de diſtinction, on n'oſa faire ſur elle aucune expérience, dans la crainte d'être accuſé de ſa mort, ſi on ne la ramenoit à la vie. Mais je crois que ſans cette politique cruelle on n'eût pas manqué de chercher des ſecours, & peut-être en eût-on trouvé de ſalutaires. Si dans des circonſtances pareilles, la ſimilitude ou l'analogie apparente doit être le ſeul guide ; encore faut-il raiſonner pour diſtinguer, entre toutes les maladies connues, quelle eſt celle dont les rapports à la maladie préſente ſont les plus grands, & pour déterminer par ces rapports, les remédes qu'on doit employer. L'effet qu'on a deſſein de produire, augmentera peut-être le mal : mais c'eſt toutefois à la raiſon à indiquer les remédes propres à produire cet effet. D'un autre côté, ſans ſe borner à la ſimilitude entre les ſimptomes, il y a d'autres circonſtances dont un Médecin prudent ne manquera pas de s'informer : au lieu de raiſonner à perte de vue d'après des hipothéſes incertaines, il s'informera ſi la maladie provient de froid, de chaud, de faim, de veille, ou de quelque excès dans l'uſage du vin, des alimens ou des femmes. Il étudiera le temperament particulier du malade : il s'appliquera à connoître s'il eſt humide ou ſec, fort ou foible, maladif ou ſain. S'il eſt maladif, il s'informera ſi les indiſpoſitions ont été légéres ou ſérieuſes, longues ou courtes. Quant à la conduite ordinaire, il n'ignorera point ſi la perſonne a été oiſive ou laborieuſe ; & ſa maniére de vivre, ſomptueuſe ou frugale : c'eſt de ces circonſtances qu'il déduira peut-être une méthode nouvelle de traiter la maladie. Qui croiroit qu'on pût improuver cette pratique ?

Les Dogmatiques & les Empiriques ne s'écarterent point de la fin ordinaire qu'on ſe propoſe dans les diſputes, la victoire & non la recherche de la vérité ; auſſi la querelle fut longue, quoique le ſujet en fut très-ſimple. Les Dogmatiques prétendoient-ils qu'on ne pouvoit appliquer les remédes convenables, ſans connoître les cauſes premiéres de la maladie ? certes, s'ils avoient raiſon, les malades & les Médecins ſeroient dans un état bien déplorable, les uns ſe

trouvant dans l'impossibilité de traiter des maladies dont les autres ne peuvent toutefois guérir sans le secours de l'Art. D'un autre côté, il est constant que les maladies ont des causes purement méchaniques, & qu'il seroit très-important pour la Médecine de les connoître si clairement, qu'il ne pût y avoir ni doute ni contradiction. En ce cas, le Médecin ne balanceroit jamais dans l'application des remédes. Mais quelque spécieuse que soit une théorie, si elle souffre la moindre difficulté, on ne peut la suivre dans la pratique, sans s'exposer à tomber dans l'erreur. Une hipothése n'égarera jamais ceux qui la distinguent bien d'une démonstration : mais par rapport aux autres, c'est un glaive entre les mains d'un furieux.

Les Dogmatiques n'ont point seulement été divisés de sentimens avec les Empiriques, mais ils ont encore été fort partagés entre eux; plusieurs même ont eu leurs opinions particuliéres, comme Herophile, Erasistrate & Asclepiade. Cependant comme ils sont tous convenus que le raisonnement & l'expérience étoient les deux bases de la Médecine, & qu'ils ont également fait profession de rechercher les causes des maladies par le moyen de l'Anatomie & même de la Philosophie, tous ensemble n'ont proprement formé qu'un seul parti.

DONDUS, (Jacques) célébre Médecin de Padoue, qui vivoit vers l'an 1385. fut surnommé *Aggregator*, à cause du grand amas de remédes qu'il avoit fait. Nous avons de lui :

Promptuarium Medicinæ, in quo non solùm facultates simplicium & compositorum Medicamentorum declarantur : verùm etiam quæ quibus modis medicamenta sint accommodata ex veteribus Medicis copiosissimè & miro ordine monstratur. Venetiis, 1576. *in-folio.*

Il se trouve encore un Jean Dondus de Padoue, qui a composé :

De fontibus calidis agri Patavini Liber.

Peut-être étoit-il parent du premier. Quoi qu'il en soit, Jacques Dondus étoit un très-savant Mathématicien, & il inventa une nouvelle façon d'horloge, où non-seulement on voyoit les heures du jour & de la nuit, mais aussi le cours annuel du soleil par les douze signes du Zodiaque, & celui que la lune fait tous les mois dans le ciel. On y voyoit encore les jours des mois & les fêtes de l'année. Cette machine fut si ingénieusement exécutée par l'a-

dreſſe du plus habile ouvrier qui fut dans la Ville de Padoue, que l'on voyoit le ſoleil, la lune & les planettes y faire tous les jours le même cours qu'ils font dans le Ciel. Le ſuccès de cette invention aquit tant d'honneur & d'eſtime à ſon auteur, qu'il fut appellé enſuite *Jacques de l'Horloge :* nom qui s'eſt depuis toujours conſervé dans ſa famille, laquelle a tenu un rang conſidérable dans la Ville de Padoue. On plaça en 1344. cette Horloge ſur la tour du Palais du Prince de Carare, qui eſt une Ville de Toſcane.

Comme Dondus n'étoit pas moins ſavant Naturaliſte que Mathématicien, il fut le premier qui trouva le ſecret de faire du ſel avec l'eau de la fontaine *Albano* dans le Padouan; en ſorte que de mille livres d'eau, il en tiroit une livre de ſel : ce qui donna lieu en 1370. de bâtir une maiſon pour ſervir à cet uſage, ſur le bord du petit Lac dont les eaux ſont plus ſalées.

Voici l'Inſcription qu'on mit ſur le tombeau de Jacques Dondus :

Ortus eram Patavi Jacobus, terræque repondo
Quod dedit, & calidos cineres brevis occulit urna.
Utilis officio Patriæ, ſat cognitus orbi;
Ars medicina mihi, cœlumque & ſidera noſſe.
Quo nunc corporeo reſolutus carcere pergo,
Utraque nempè meis manet ars ornata libellis.
Quin procul exceiſa monitus de vertice turris,
Tempus & inſtabiles numero quod colligis horas,
Inventum cognoſce meum, gratiſſime Lector;
Et pacem mihi, vel veniam tacituſque precare.

DOODY (Samuel) nâquit dans le Comté de Stafford en Angleterre. On peut juger du mérite de cet habile homme, par les Obſervations botaniques qu'il a faites ſur l'Hiſtoire des Plantes de Ray. Il ſe diſtingua bientôt parmi les Apoticaires de Londres; ce qui fit qu'en conſidération de ſon habileté dans l'Hiſtoire naturelle & la Botanique, il devint le Directeur de leur Jardin de *Chelſea*. Ray avoue ingénûment qu'il a emprunté de lui bien des choſes. Il mettoit tout en œuvre pour approfondir la nature des mouſſes, des plantes capillaires, des *fucus* & des coraux; de ſorte que l'Hiſtoire naturelle & la Botanique ont beaucoup perdu par ſa mort qui arriva en 1706.

DORDONUS, (George) étoit de Plaiſance, où il reçut le bonnet de Docteur à l'âge de 23 ans. Il enſeigna enſuite la Chirurgie en l'Univerſité de Pavie, du tems de

François I. Roi de France, c'eſt-à-dire, vers l'an 1522. Nous avons de lui:

De Morbi Gallici curatione Tractatus quatuor. Annotationes ejuſdem centum in ſimplicium materiam. Papiæ, 1568. *in-8vo.*

DORNKREL *d'Eberhertz*, (Tobie) Docteur en Médecine, natif d'Iglau en Moravie, exerça la Médecine à Lunebourg. Il mourut le 30 Juin 1605. On a de lui:

Tractatus de purgatione.

De Peſte.

Diſpenſatorium Medicamentorum.

Medulla Praxeos medicæ.

DOUGLAS, (Jacques) Anatomiſte Anglois, qui excella dans la Pratique des Accouchemens. Il profeſſoit la Médecine à Londres dans le commencement de ce ſiécle. Nous lui ſommes redevables des Ouvrages ſuivans:

Bibliographiæ anatomicæ ſpecimen, imprimé pour la premiére fois à Londres, & dans la ſuite avec des augmentations à Leyde, ſous Albinus, 1734. *in-8vo.*

Myographiæ comparatæ ſpecimen. Londini, 1707.

Dans cet Ouvrage l'Auteur marque la différence des muſcles dans l'homme & dans le chien; on l'a traduit en Latin, & imprimé à Leyde en 1729.

Deſcription du Péritoine, en Anglois. A Londres, 1730.

Le Docteur Freind, dans le premier volume de ſon Hiſtoire de la Médecine, dit en parlant d'une opération de l'hernie, que pour avoir des notions exactes de la diſtention à laquelle le péritoine eſt ſujet, il faut abſolument examiner les préparations qu'a faites de cette membrane, l'exact Anatomiſte Douglas, qui eſt le premier qui nous ait donné une juſte idée de cette partie dans l'opération de l'hernie; l'opération de la taille au haut appareil demande encore une grande connoiſſance & un mûr examen de ſa ſtructure.

Douglas eſt le premier qui ait démontré que l'expanſion de la premiére lame du péritoine ne forme point, comme les Auteurs l'ont cru, l'enveloppe ou la tunique des teſticules, mais qu'elle forme une tunique particuliére aux vaiſſeaux ſpermatiques, qu'il appelle la tunique propre des vaiſſeaux ſpermatiques, *tunica vaſorum ſpermaticorum propria.*

DOUGLAS, (Jean) Chirurgien de Londres, qui vivoit encore en 1722. Ce fut lui qui entreprit le premier

la taille au haut appareil, que son frere le Docteur Jacques Douglas, avoit démontrée possible & très-utile, dans un Mémoire présenté à la Société Royale en 1718.

DRACON, célébre Mèdecin, deuxiéme fils d'Hippocrate & frere de Thessalus, a vêcu en la 91. Olympiade, vers l'an 340. de Rome, sur la fin du 36. siécle. On ne sait aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il eut un fils, que quelques-uns nomment *Hippocrate* & d'autres *Dracon*, & qui fut Médecin de Roxane, femme d'Alexandre le Grand.

DRAKE, (Jacques) Médecin Anglois, qui a donné un Ouvrage intitulé:

Anthropologia nova, ou nouveau sistême d'Anatomie. Il y en a deux éditions: on a omis dans celle de 1717. une grande partie de ce qui est contenu dans la premiére. Cet Auteur avoit des idées singuliéres sur la bile & sur les menstrues.

DRELINCOURT, (Charles) François de nation, Docteur de Montpellier, étoit fils de Charles Drelincourt, Ministre de Charenton. Il se réfugia en Hollande, où il exerça la Médecine, & devint enfin Professeur d'Anatomie à Leyde: il occupa la Chaire devenue vacante par la mort de Vander Linden en 1664. & la remplit avec honneur jusqu'à l'an 1689. qui est celui de sa mort.

Ses Ouvrages anatomiques sont:

De partu octimestri vivaci diatriba. Lugduni Batavorum, 1653. *in*-12.

Præludium anatomicum, 1672. *&* 1680.

On trouve ces Ouvrages entre ses *Opuscula. Lugd. Batavorum*, 1680. *in*-12. *Hagæ*, 1727.

De humani fœtûs membranis hypomnemata. Lugduni Batavorum, 1685. *in*-12.

Experimenta anatomica ex vivorum sectionibus petita. Lugduni Batavorum, 1681, 1682. *in*-12.

Manget a inséré dans sa Bibliothéque anatomique ce dernier Traité, ainsi que quelques piéces du même Auteur, intitulées, *de conceptu*, *de semine virili*, *de semine muliebri*, *ovis*, *utero*, *tubis uteri*, *cum corollariis de humano fœtu*. On a de lui beaucoup de choses sur la Médecine.

DRIANDER, (Jean) Médecin célébre & Mathématicien, étoit de Wetteren au Pays de Hesse, & il professa avec réputation la Médecine & les Mathématiques, qu'il enrichit de quantité de doctes Ecrits. Il trouva aussi beaucoup

de choſes dans l'Aſtronomie, fit de nouveaux inſtrumens ou rendit meilleurs & plus utiles ceux qui étoient déja inventés, & il mourut le 20 Décembre de l'an 1560. à Marpurg, Ville conſidérable au Landgraviat de Heſſe-Caſſel, où il avoit long-tems enſeigné. Nous avons de lui :

Anatomica, hoc eſt, corporis humani diſſectionis pars prior : in qua ſingula quæ ad caput ſpectant, membra & partes recenſentur, cum figuris & iconibus. Item *Anatomia Porci & Anatomia Infantis. Marpurgi*, 1537. *in-folio.*

De Balneis Eniſenſibus Liber. Marpurgi, 1535. *in-8vo.*

De Annulo aſtronomico.

De Cylindro.

De Globulo terreſtri, &c.

DRIVERE connu ſous le nom de *Hieremias Thriverius*, Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Louvain, a vêcu dans le ſeiziéme ſiécle. Il étoit de Brakela, qui eſt un Village en Flandres près de Grand-Mont, & il s'aquit beaucoup de réputation par ſon ſavoir & par ſes Ouvrages. Il mourut en 1554. âgé de 52 ans. Nous avons de lui les ſuivans :

Varia Apothegmata. Lugduni, 1549. *in-12.*

Oratio ad Studioſos Medicinæ, de duabus hodie Sectis ac ipſarum methodo. Antuerpiæ, 1544. *in-8vo.*

Diſceptatio cum Ariſtotele & Galeno, ſuper natura partium ſolidarum, & argumenta aliarum multarum diſputationum : quibus varia paradoxa, hactenus ambigua vel incognita, aſſeruntur. Antuerpiæ, 1543. *in-8vo.*

Diſceptatio de ſecuriſſimo victu, à Neotericis perperam præſcripto. Lovanii, 1531. *in-4to.*

Univerſa Medicinæ breviſſima abſolutiſſimaque methodus, à Dionyſio Thrivero filio ab obitu illius in publicum collata. Antuerpiæ, 1592. *in-8vo.*

De temporibus morborum & opportunitate auxiliorum. Adjectus eſt ab eodem elenchus apologiæ Leonardi Fuchſii nuper emiſſæ de miſſione ſanguinis in pleuritide. Lovanii, 1535. *in-4to.*

De miſſione ſanguinis in pleuritide, ac aliis phlegmonis tàm externis quàm internis omnibus, cum Petro Briſſoto & Leonardo Fuchſio Diſceptatio ad Medicos Pariſienſes. Ejuſdem Commentarius de victu ab arthriticis morbis vindicante, &c. Lovanii, 1532. *in-4to.*

In primum Aphoriſmorum Hippocratis librum Commentarius. Antuerpiæ, 1538. *in-4to.*

In Polybum, aut Hippocratem, de victûs ratione idiotarum aut privatorum, Commentarius. Lugduni, 1548. *in*-8*vo.*

In tres libros Galeni de Temperamentis, & unum de inæquali intemperie, Commentarii quatuor. Lovanii, 1535. *in*-8*vo.*

In Τὲχνλω Galeni clarissimi Commentarii. Lugduni, 1547. *in*-16.

In Hippocratem de ratione victûs in morbis acutis Commentarii. Lugduni, 1552. *in*-8*vo.*

Commentarii in septem libros Aphorismorum Hippocratis. Lugduni, 1551. *in*-4*to.*

In Celsi de sanitate tuenda librum Commentarii. Antuerpiæ, 1539. *in*-8*vo. Lugduni Batavorum*, 1592. *in*-4*to.*

De Arthritide Consilia.

DRUIDES (Les) exerçoient trois fonctions à la fois chez les anciens Gaulois; ils étoient revêtus du Sacerdoce; ils rendoient la justice & ils professoient la Médecine. Pline remarque touchant leur Médecine, qu'ils faisoient grand cas du *Gui de Chesne*, & qu'ils le regardoient particuliérement comme un remède assuré contre la stérilité & contre tous les venins. Les cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquoient en le cueillant, font assez voir que leur Médecine se ressentoit de la magie. Le même Auteur dit que les Druides recommandoient beaucoup une herbe appellée *Selago*, qui ressemble à la Sabine. On ne connoit pas aujourd'hui cette herbe. On recueille d'ailleurs du sixiéme livre des Commentaires de Jules-César, que ceux d'entre les Gaulois qui étoient attaqués de quelque grande maladie, faisoient vœu d'immoler des hommes dans la vue de recouvrer la santé, & que les Druides étoient les Ministres de ces abominables sacrifices.

On trouve dans les Annales d'Arentinus que les Druides existoient dès le tems d'Herman ou d'Hermion, qu'on dit avoir été contemporain de Jacob : mais ce récit n'est qu'une fable. On ne peut fixer avec exactitude en quel tems commença leur ministére; mais Pline & Suetone nous apprennent qu'il cessa sous les regnes de Tibére & de Claude. Il est certain que ces Empereurs donnerent contre eux des Edits sévéres, & les condamnerent au bannissement & à la mort, comme gens pratiquant la Magie & d'autres Arts sinistres & illicites.

Strabon & Ammien Marcellin divisent les Druides en trois espéces, des *Bardes* ou des Poëtes, des Prêtres unique-

ment occupés des choſes de la Religion, & de ceux qui faiſoient toute leur étude de la nature & de la morale. Les Druides habitoient dans le fond des forêts, pour leſquelles ils avoient une vénération ſuperſtitieuſe. Leur aſſemblée la plus célébre étoit au pays Chartrain, ſuivant Jules-Céſar; les Bardes habitoient principalement dans l'Auvergne & dans la Bourgogne.

DRUSIANUS. *Voyez* CRUSCIANUS.

DUDON, Docteur de Paris dans le treiziéme ſiécle. Il fut Clerc & Phiſicien, c'eſt-à-dire, Médecin du Roi ſaint Louis, qu'il accompagna dans ſes voyages d'Outremer; il aſſiſta auſſi à ſa mort en Afrique. Après cela il revint en France avec le Roi Philippe le Hardi. Il ſe trouva extrêment mal à Saint-Germain en Laye, où il avoit ſuivi le Roi, & s'étant fait tranſporter à Paris, il y fut abandonné des Médecins. Dans un état ſi fâcheux il eut recours à Dieu, & il lui demanda, par les mérites de ſaint Louis, la ſanté qu'il obtint. Il écrivit lui-même une rélation de ce qui venoit de lui arriver, & il l'envoya à Guillaume de Chartres qui compoſoit alors la vie de ce ſaint Roi. Il y dit la choſe de la maniére que je viens de la rapporter.

DUNCAN (Daniel) étudia la Philoſophie à Toulouſe en 1668. & pratiqua la Médecine avec réputation à Montauban ſa Patrie. Il a compoſé les Ouvrages ſuivans qui ſont eſtimés:

Explication nouvelle & méthodique des actions animales.

La Chimie naturelle.

L'Hiſtoire de l'Animal, ou la Connoiſſance du Corps animé par la Méchanique & par la Chimie.

DURET, (Louis) célébre Médecin qui a vêcu dans le ſeiziéme ſiécle. Il étoit natif de Baugé en Breſſe, au ſentiment du Sieur Guichenon, Hiſtorien de cette Province, quoique Gauchet, dit Scevole de Sainte-Marthe, le faſſe Bourguignon dans l'éloge qu'il fait de lui entre ceux des hommes de Lettres François. Ses parens l'envoyerent fort jeune à Paris pour y faire ſes études; il y arriva extrêmement pauvre & ignorant; mais il aquit dans la ſuite tant de bien & de ſavoir, qu'il fut un des plus riches & des plus doctes Médecins de ſon tems. Il s'aquitta de l'emploi de profeſſeur Royal avec une réputation conforme à ſon mérite; & il fut honoré de la charge de premier Médecin de Charles IX. & puis de Henri III. Ce Prince eut tant d'eſtime & de bienveillance pour lui, que voulant lui en donner

ner une preuve convaincante, non-seulement il honora de sa présence les noces de sa fille; mais encore il l'accompagna jusqu'à l'Eglise, où son mariage devoit être béni, s'étant mis à la droite de la nouvelle mariée & ayant placé son pere à la gauche. Le Roi voulut aussi assister au festin qui se fit au retour de l'Eglise; & ayant prêté à la fille de Duret toute la vaisselle d'or & d'argent qui fut employé dans ce repas, il lui en fit ensuite présent. Enfin, ce grand homme, après avoir mérité par son érudition, l'estime de son Prince & du Public, mourut le 22 Janvier en 1586. âgé de 59 ans, d'une mort qu'il avoit lui-même prévue depuis long-tems. Aussi comme il sentit approcher sa dernière heure, après avoir exalté dans un ample & docte discours, la miséricorde de Dieu, pris congé de sa femme & donné la bénédiction à ses enfans, il expira aussi doucement que s'il eut passé dans un paisible & agréable sommeil. Il laissa plusieurs enfans; l'un habile Médecin comme lui, & les autres depuis élevés aux charges de Conseiller, ou au Parlement, ou à la Chambre des Comptes de Paris.

On dit que Duret expliquoit Hippocrate avec une facilité admirable, & qu'il savoit les Aphorismes par mémoire. Ses principaux Ouvrages sont:

Hippocratis magni Coacæ prænotiones. Opus admirabile in tres Libros distributum. Parisiis, 1588. *in-folio. Argentinæ*, 1633. *in-8vo.*

In magni Hippocratis Librum de humoribus purgandis, & in Libros tres de Diæta acutorum, Commentarii interpretatione & enarratione insignes. Adjecta est ad calcem accurata Constitutionis primæ Libri II. Epidemiôn ejusdem Autoris interpretatio. Parisiis, 1631. *in-8vo.*

Adversaria in Jacobi Hollerii Libros de Morbis internis.

DUVAL (Guillaume) fut Professeur aux Colléges de Calvy & de Lisieux, puis au Collége Royal à Paris, & enfin Docteur en Médecine. C'est lui qui a donné l'Histoire du Collége Royal.

E.

BEN-RODAN. *Voyez* HALY RODOHAM.

ECHTIUS (Jean) nâquit aux Pays-Bas dans le seiziéme siécle. Il étudia à Wittemberg, célébre Université de l'Electorat de Saxe; & depuis étant allé en Italie, il y passa Docteur en Médecine, qu'il professa ensuite à Cologne. Echtius s'attacha beaucoup à la Botanique; & il mourut pour avoir senti une odeur un peu forte qui lui offensa le cerveau. Ce fut environ l'an 1554. Nous avons de lui:

De Scorbuto vel Scorbutica passione Epitome. Extat cum Dan. Sennerti de Scorbuto Tractatu. Witteberga, 1624. *in*-8*vo.*

ECLECTIQUE. (Secte) Les Méthodiques, qui ne s'accordoient guères entre eux, donnerent lieu à l'invention de quelque nouveau système : de leur Secte il en sortit l'Eclectique, dont Archigene d'Apamée est regardé comme le chef. Ceux de la Secte Eclectique, c'est-à-dire, Choisissante, faisoient profession de choisir ce que chacune des autres avoit de meilleur, sans vouloir se ranger d'aucun parti. Cette Secte est encore aujourd'hui celle des Médecins les plus raisonnables.

Un certain Philosophe d'Alexandrie, nommé *Potamon*, avoit introduit dans la Philosophie une pareille Secte environ 50 ou 60 ans avant Archigene ; d'où celui-ci peut avoir tiré raison d'en faire de même à l'égard de la Médecine. Au reste, on ne voit pas de ce que disent les Auteurs touchant Archigene, en quoi consistoit ce qu'il pouvoit avoir recueilli de toutes les Sectes.

EGYPTIENS. (Etat de la Médecine chez les) La Médecine, ainsi que toutes les autres sciences, prit naissance & fleurit d'abord chez les Orientaux : elle passa d'Orient en Egypte, d'Egypte en Gréce & de Gréce dans toutes les autres parties du monde. Mais les Egyptiens ont si soigneusement enveloppé leur histoire d'emblêmes, d'hiéroglyphes & d'allégories, qu'ils en ont fait un cahos de fables dont il est presque impossible d'extraire la vérité. On convient unanimement que l'Egypte & l'Afrique furent peuplées par Cham, fils de Noë, qui transmit, sans doute,

à ſa poſtérité les connoiſſances de ſon tems, & avec elles ce qu'on ſavoit de la Médecine. Miſraïm, fils de Cham, paſſe chez les Hiſtoriens pour avoir conduit les Arts en Egypte. Que ce ſoit Cham, que ce ſoit Miſraïm qui ait été le fameux Zoroaſtre des Perſes, c'eſt ce qu'il importe peu de ſavoir : il ſuffit pour l'hiſtoire que l'un ou l'autre, ou quelques-uns de leurs deſcendans immédiats furent déifiés par leurs ſuperſtitieux compatriotes, en mémoire des Sciences qu'ils avoient inventées, perfectionnées & communiquées. Delà vinrent les récits miraculeux des actions d'Iſis, d'Oſiris, d'Hermés, de Triſmegiſte, d'Horus le même qu'Apollon & le fils d'Iſis, de Toth, d'Eſculape & de quelques autres, qu'on reconnoit pour les inventeurs de la Médecine & les premiers Médecins.

La Médecine fit, ſans doute, de grands progrès chez les Egyptiens ; car ils eurent les premiers Médecins de profeſſion. Nous trouvons dans la Généſe, chap. 50, que le Patriarche Joſeph ordonna aux Médecins qu'il avoit à ſon ſervice, d'embaumer le corps de ſon pere Jacob, qui mourut l'an du monde 2315.

Clément l'Alexandrin nous apprend que le fameux Hermés avoit renfermé toute la Philoſophie des Egyptiens en quarante-deux livres, dont les ſix derniers concernant la Médecine, étoient particuliérement à l'uſage des Paſtophores, & que l'Auteur y traitoit de la ſtructure du corps humain en général, de celle des yeux en particulier, des inſtrumens néceſſaires pour les opérations chirurgicales, des maladies & des accidens particuliers aux femmes. Quant à la condition & au caractére des Médecins en Egypte, à en juger ſur la deſcription que le même Ecrivain en a faite, ils compoſoient un ordre ſacré dans l'Etat : mais pour prendre une idée juſte du rang qu'ils y tenoient & des richeſſes dont ils étoient pourvus, il faut ſavoir que la Médecine étoit alors exercée par les Prêtres, à qui, pour ſoutenir la dignité de leur miniſtére & ſatisfaire aux cérémonies de la Religion, nous liſons dans Diodore de Sicile, qu'on avoit aſſigné le tiers des revenus du Pays. Le Sacerdoce étoit héréditaire, & paſſoit de pere en fils ſans interruption ; mais il eſt vraiſemblable que le Collége ſacré étoit partagé en différentes claſſes, entre leſquelles les Embaumeurs avoient la leur ; car Diodore nous aſſure qu'ils étoient inſtruits dans cette profeſſion par leurs peres, & que les Peuples qui les regardoient comme des

membres du corps sacerdotal, & comme jouissant en cette qualité d'un libre accès dans les endroits les plus secrets du Temple, réunissoient, à leur égard, une grande estime à la plus haute vénération. Hérodote fait encore un récit plus circonstancié de l'état de la Médecine en Egypte : il nous apprend que les Médecins y démembrerent cette Science, & distribuerent entre eux les maladies ; que chaque Médecin avoit la sienne, & qu'aucun d'eux n'osoit en suivre davantage. L'Egypte, dit-il, est pleine de Médecins : les uns sont pour les yeux, les autres pour les dents ; ceux-ci se sont emparés de la tête, & ceux-là du ventre. Il y a même une espéce particuliére de Médecins qu'on appelle dans les maladies inconnues.

Les Médecins payés par l'Etat, ne retiroient en Egypte aucun salaire des Particuliers. Diodore nous apprend que les choses étoient sur ce pied, au moins en tems de guerre ; mais en tout tems ils secouroient, sans interêt, un Egyptien qui tomboit malade en voyage. Des régles établies par des Prédécesseurs qui s'étoient illustrés dans la Profession, & transmises dans des mémoires autentiques, fixoient la pratique du Médecin. S'il tuoit son malade, en suivant ponctuellement les loix de ce code sacré, on n'avoit rien à lui dire ; mais il étoit puni de mort, s'il entreprenoit quelque chose de son chef, & que le succès ne répondît pas à son attente. Rien n'étoit plus capable de ralentir les progrès de la Médecine ; aussi la vit-on marcher à pas lents, tant que cette contrainte subsista. Aristote rapporte, dans ses Questions politiques, qu'en Egypte le Médecin pouvoit donner quelque secours à son malade le cinquiéme jour de sa maladie ; mais que, s'il commençoit la cure avant que ce tems fût expiré, c'étoit à ses risques & fortunes : coutume que le même Auteur traite d'indolente, d'inhumaine & de pernicieuse, quoique d'autres en fissent l'apologie.

Voici le jugement qu'Isocrate a porté de la Médecine des Egyptiens : Les Prêtres, dit-il, dans l'éloge de Busiris, qui ont en Egypte de grands priviléges, ont inventé, pour le bien des malades, un système de Médecine qui exclut tout reméde dangereux : ils n'emploient que ceux dont on peut user aussi sûrement que des alimens journaliers : delà vient que les Habitans de cette Contrée sont d'un tempérament ferme & robuste, & parviennent à l'extrême vieillesse.

Par tout ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de juger de la dignité où étoit la Médecine chez les Egyptiens, de l'opulence de leurs Médecins & de la ſingularité de leur pratique, que les principes de l'art & l'exigence des cas déterminoient beaucoup moins que les loix écrites qu'il étoit dangereux de franchir. D'où on peut conclurre que leur théorie étoit fixée; que leur profeſſion exigeoit plus de mémoire que de jugement, & que le Médecin tranſgreſſoit rarement avec impunité, les régles preſcrites par le Code ſacré. Mais pour expoſer en détail la condition de la Médecine chez les anciens Egyptiens, nous n'avons qu'à paſſer en revue l'état des différentes parties qui la compoſent.

D'abord il eſt conſtant que leur Phiſiologie étoit dans un dégré de perfection proportionné à leurs connoiſſances anatomiques; car cette partie ſuppoſe des diſſections exactes & fréquentes. Or, quel étoit l'état de leur Anatomie? les progrès qu'ils y avoient faits ſe reduiſoient à peu de choſe.

Diogéne Laerce rapporte, ſur l'autorité de Manethon, qu'ils regardoient les animaux comme compoſés des quatre élémens, à quoi Sénéque ajoute qu'ils diſtinguoient les élémens en mâles & en femelles. Ils accordoient de plus aux corps céleſtes une grande influence ſur celui de l'homme, qu'ils diviſoient en trente-ſix parties conſacrées à autant de Dieux ou de Démons, auteurs de la ſanté & des maladies qui ſurvenoient à la partie qui étoit vouée à chacun de ces Démons: c'eſt pourquoi on adoroit ces Génies, & il y avoit de certains enchantemens propres à calmer leur colére. Un autre moyen de ſe reconcilier avec ces Etres bien & malfaiſans, c'étoit de graver leurs hiéroglyphes ſur des pierres & ſur des plantes. Tels furent apparemment les premiéres cauſes & les principaux fondemens de la magie.

On peut en quelque maniére déduire de cet amas de ſuperſtitions, l'état de leur pathologie; car il eſt évident qu'ils rapportoient les cauſes des maladies à des Démons diſpenſateurs des biens & des maux: cependant quelques Auteurs ont imaginé que cette partie s'étoit conſidérablement perfectionnée par les occaſions fréquentes qu'avoient les Embaumeurs de voir & d'examiner les viſcéres humains. Hérodote & Diodore de Sicile penſent que les trouvant affectés & corrompus de diverſes façons, ils conjecturerent que les ſubſtances qui ſervent à la nourriture du corps,

ſont elles-mêmes la ſource de ces infimités. Vraiſemblablement cette découverte & la crainte qu'elle inſpira, donnerent lieu aux régimes & aux diétes qui s'obſervoient. Delà vint, ſans doute, cet uſage fréquent des cliſtéres, des boiſſons purgatives, des vomitifs & de l'abſtinence d'alimens ; toutes choſes qu'ils pratiquoient dans le deſſein d'obvier aux maladies en éloignant leurs cauſes. Ils donnoient, ſelon Hérodote, à ces remédes de précaution, trois jours de ſuite par mois ; mais ſi l'on en croit Diodore de Sicile, ils mettoient trois ou quatre jours d'intervalle entre chaque jour d'évacuation. Au reſte, les témoignages de ces Auteurs pourroient être vrais, quoique différens : il ſuffit pour celà qu'ils aient rapporté l'un & l'autre la pratique de leur tems.

Pline & Elien diſent que l'uſage du cliſtére leur vient de l'Ibis ou de la cigogne, à qui la nature a fait le bec de figure propre à pouvoir ſe l'introduire dans l'anus, & à inſinuer dans ſes inteſtins un fluide qui les nettoie. Ils communiquerent à leurs voiſins cette méthode d'évacuer, & d'autres qu'ils avoient encore. Si cela eſt vraiſemblable, il ne l'eſt pas moins que les friétions, les bains & les oignemens étoient uſités parmi eux, avant que d'être connus des Grecs. Hérodote attribue leur conſtitution ſaine & robuſte à la temperature de l'air, qui n'éprouvant dans ce climat aucune altération conſidérable, favoriſoit tous les ſoins qu'ils prennoient de leur ſanté. Avant que de terminer cet article, nous obſerverons contre le ſentiment de quelques Auteurs, que, quoique reſtrains par rapport à l'uſage des viandes, cette nourriture leur étoit ordinaire : les Prêtres, dit Hérodote, ſans entrer dans aucune dépenſe, avoient abondamment de tout. On leur fourniſſoit le vin, & ils emportoient des autels du bœuf & des oies ; mais le poiſſon leur étoit défendu, & l'on ne ſemoit point des féves dans le pays. Ce fut, peut-être, par cette raiſon, que Pythagore proſcrivit ce légume.

Les uſages variant ſelon l'interêt des Peuples & la diverſité des contrées, les Egyptiens, ſans être privés de la chair des animaux, en uſoient plus ſobrement que les autres nations. L'eau du Nil, dont Plutarque nous apprend qu'ils faiſoient grand cas, & qui les rendoit vigoureux, étoit leur boiſſon ordinaire. Hérodote ajoute à cela que leur ſol étoit peu propre à la culture des vignes ; d'où nous pouvons inférer qu'ils tiroient d'ailleurs les

vins qu'on ſervoit aux tables des Prêtres & des Rois. Le régime preſcrit aux Monarques Egyptiens, peut nous donner une haute idée de la temperance de ces Peuples. Leur nourriture étoit ſimple, dit Diodore de Sicile, & ils buvoient peu de vin, évitant, avec ſoin, la réplétion & l'ivreſſe; en ſorte que les loix qui régloient la table des Princes, étoient plutôt les ordonnances d'un ſage Médecin, que les inſtitutions d'un Légiſlateur. On accoutumoit à cette frugalité les enfans dès leur plus tendre jeuneſſe.

Quant à leurs exercices, nous apprenons du même Auteur, qu'ils étoient tout autres que ceux des Grecs. L'étude de la muſique n'entroit point chez eux dans l'éducation ordinaire : pour la lutte, ils la croyoient plus capable de donner au corps une vigueur paſſagére dont il falloit garantir la jeuneſſe, qu'une conſtitution mâle & robuſte. Au reſte, ils étoient très-ſtudieux de la propreté, en cela imitateurs fidéles de leurs Prêtres, qui, ſelon Hérodote, ne paſſoient point trois jours ſans ſe raſer le corps, & qui, pour prévenir la vermine & les effets des corpuſcules empeſtés qui pouvoient s'exhaler des malades qu'ils approchoient, étoient vêtus dans les fonctions de leur miniſtére, d'une toile fine & blanche. Nous liſons encore dans le même Auteur, que la coutume de ſe raſer le corps étoit univerſelle en Egypte, & que ces Peuples étoient nuds ou légérement couverts ; ils ne laiſſoient croître leurs cheveux que lorſqu'ils étoient en pélerinage, qu'ils en avoient fait vœu, ou que quelque calamité déſoloit le Pays.

Quant à leur pratique en général, nous pourrions dire à ſa louange, qu'elle étoit vantée dans les Pays où elle étoit connue, & qu'au jugement d'Iſocrate, ils employoient les remédes les plus doux & les plus ſalutaires. Les Egyptiens avoient coutume de s'enfermer dans le Temple d'Iſis & de Serapis, & d'attendre là que ces Divinités leur révélaſſent, pendant le ſommeil, les remédes qui leur étoient néceſſaires. Strabon nous apprend que la même ſuperſtition les conduiſoit auſſi dans le Temple de Vulcain aux environs de Memphis ; ce qui porteroit à croire que les Prêtres n'exerçoient pas ſeuls la Médecine, & que le Peuple s'en mêloit auſſi dans les occaſions preſſantes ; d'autant plus que les anciens Hiſtoriens nous diſent que l'Egypte étoit pleine de Médecins, & que tous ſes Habitans ſe donnoient pour tels. Mais ce qu'il pourroit y avoir de vrai, c'eſt que les Particuliers poſſédoient dans leurs familles des

vomitifs, des purgatifs, & quelques moyens d'évacuer qui n'étoient pas communs : c'eſt à cela que ſe bornoit la Médecine du Peuple ; car Diodore de Sicile aſſure, qu'il étoit expreſſément défendu de profeſſer la Médecine, ſans être Membre du Collége Sacerdotal.

EICHSTADE, (Laurent) natif de Setin dans la Pomeranie, étoit Médecin & Mathématicien. On met ſa mort en 1660. Il compoſa des Ephémerides. *Padia aſtrologica. De Confectione Alchermes, Diſſertatio & exercitatio medica. Stetini*, 1635. *in-8vo.*

EISENSCHMID, (Jean-Gaſpar) Docteur en Philoſophie & en Médecine, & célébre Mathématicien, naquit à Straſbourg le 25 Septembre 1656. Son pere, de même nom & ſurnom que lui, étoit Potier d'étain & avoit des Charges honorables dans la Ville. Il fut laiſſé orphelin fort jeune, & fit ſes claſſes en dix ans, après quoi il fréquenta les leçons des Profeſſeurs, & s'attacha ſur-tout aux Mathématiques qui lui plaiſoient infiniment. Il fut fait Docteur en Philoſophie vers l'an 1676. delà il paſſa à l'étude de la Médecine, ſans négliger les Mathématiques, qui faiſoient toujours ſon principal attachement. Il ſoutint une diſpute inaugurale en Médecine en 1681. Après cela il ſe mit à voyager en France, en Italie & en Allemagne, & vint en 1684. recevoir le bonnet de Docteur en Médecine à Straſbourg. En 1696. il fit une chute, dont il fut tellement bleſſé, qu'il ne put plus ſortir de ſa maiſon. Empêché par cet accident de s'attacher à la pratique, il ſe donna entiérement aux Mathématiques, & eut l'honneur, lors du rétabliſſement de l'Academie Royale à Paris, d'être nommé pour être Aſſocié de cet illuſtre Corps. Ses Ouvrages juſtifient ce choix. Il a publié un Traité ſur la figure de la terre *Elliptico-ſpheroïde ;* un autre des poids & meſures de pluſieurs Nations, & de la valeur des monoies anciennes. Il avoit commerce de lettres avec la plupart des Savans de l'Europe, & mourut le 4 Décembre 1712. Le Roi de France ſe ſervit de lui pour dreſſer une Carte de Géographie.

ELEPHANTIS, femme dont Galien & Pline font mention ; elle avoit écrit des remédes abortifs & des fards. Il eſt vraiſemblable que ce n'eſt pas la même que celle qui s'eſt rendue fameuſe par ſes vers laſcifs, & dont Martial, les Auteurs des Priapées & Suétone ont parlé.

ELICHMAN, (Jean) natif de Sileſie, pratiqua la

Médecine à Leyde. Il se maria l'an 1638. avec une femme qui étoit d'une famille de Bourguemaître; mais il n'en jouit pas long-tems, car il mourut l'an 1639. Il entendoit seize Langues, & il étoit si habile dans le Persan, qu'au jugement de Saumaise, l'Europe n'a jamais produit un homme qui l'égalât en cela, & n'en produira, peut-être, pas un semblable. Il croyoit que la Langue Allemande & la Persanne venoient d'une même source, & il en donnoit plusieurs raisons. Sa Dissertation Latine, *de termino vitæ secundùm mentem Orientalium*, parut l'an 1639. On croit qu'elle eût été beaucoup plus longue, s'il ne fut mort en y travaillant.

ELKENANI, Médecin, qui professa dans l'Ecole d'Alexandrie. Il abandonna lâchement la Religion Chrétienne, à la sollicitation du Calife Abd'il-aziz, pour embrasser la Mahométane.

ELLEBODIUS, (Nicasius) natif de Cassel en Flandres, a vêcu dans le seiziéme siécle. Il étoit Philosophe & Médecin de la Faculté de Padoue, où il s'aquit l'estime & l'amitié des Savans. Le célébre Vincent Pinelli & le Cardinal Granvelle eurent beaucoup de considération pour lui. Il fut Chanoine de Presbourg en Hongrie, où il mourut; mais on ne sait pas en quelle année. Ellebodius publia en 1585. le Traité *de Natura humana* de Nemesius, que quelques-uns ont attribué à saint Gregoire de Nysse. On a aussi des Epitres & des Poësies de sa façon.

ELLINGER, (André) Médecin, Poëte & Philosophe, étoit Allemand, natif de la Province de Thuringe au cercle de la Haute Saxe. Il enseigna dans les principales Universités d'Allemagne, & il mourut en 1582. Il a laissé divers Ouvrages, comme:

Hippocratis Aphorismorum, id est, selectarum maximèque ratarum sententiarum Paraphrasis Poëtica. Francofurti, 1579. *in-8vo.*

Hippocratis Prognosticorum Paraphrasis Poëtica. Cum Corn. Celsi aliquot Hippocr. Prognosticorum versione Latinâ. Ibidem, anno, forméque iisdem.

Consilia quædam medica, quæ extant in Opere quod Wittichius colligit & edidit. Lipsiæ, 1604. *in-4to.*

ELPIDIUS. *Voyez* RUSTIQUE ELPIDE.

EMPEDOCLE, célébre Disciple de Parmenide, & ensuite de Thélaugés, fils & successeur de Pythagore, étoit d'Agrigente, Ville de Sicile, où il nâquit vers le commen-

cement de la 73. Olympiade, environ l'an du monde 3528. Suidas veut qu'il ait exercé la profeſſion de Sophiſte à Athénes. Empedocle avoit des ſentimens aſſez ſinguliers touchant la Médecine, ſur laquelle il écrivit en vers, & en compoſa juſqu'à ſix mille. Sa pratique fut accompagnée de toutes ces miſtérieuſes chimères que Pythagore avoit introduites dans la Médecine; cependant il faut lui rendre juſtice, & avouer qu'il ne laiſſa pas de faire pluſieurs cures ſinguliéres; parce qu'apparemment il ne faiſoit pas toujours uſage de ſes vaines ſpéculations. Empedocle paſſoit pour avoir des connoiſſances ſurnaturelles & magiques, par le pouvoir deſquelles il avoit reſſuſcité une femme que l'on croyoit morte; mais il ſe trouve qu'il l'a ſeulement guéri d'une ſuffocation de mere ou vapeur hiſterique. Ayant reconnu que la ſtérilité & la peſte qui ravageoient ſouvent la Sicile, étoient cauſées par un vent de midi qui s'inſinuoit par les ouvertures de certaines montagnes, il conſeilla de fermer ces gorges; ſes conſeils furent ſuivis, & ces calamités diſparurent.

On trouve dans un Ouvrage de Plutarque, qu'Empedocle connoiſſoit la membrane qui tapiſſe la coquille du limaçon dans l'organe de l'ouïe, & qu'il la regardoit comme le point de réunion des ſons, & l'organe immédiat de l'ouïe. Au reſte, nous n'avons aucune raiſon de croire que cette découverte anatomique ait été faite avant lui. Quant à ſa Phiſiologie, il ne paroit pas qu'elle fut plus raiſonnée que celle de ſon maître; cependant par une conjecture auſſi juſte que délicate, il aſſura que les graines dans la plante étoient analogues aux œufs dans l'animal; ce qui ſe trouve confirmé par les expériences modernes.

Empedocle faiſoit un ſi grand cas de la Médecine, qu'il élevoit preſque au rang des immortels ceux qui excelloient dans cet Art. En cela bien éloigné des idées du fameux Héraclide, qui diſoit que *les Grammairiens pourroient ſe vanter d'être les plus grands foux, s'il n'y avoit point de Médecins.* Quelques-uns de ſes contemporains qui profeſſoient la Médecine, avoient apparemment eu la prudence de fermer l'entrée de cette Science à ſa philoſophie, & la témérité de lui propoſer à lui-même quelques queſtions embarraſſantes; deux injures dont ils ſe vengeoient ſur leur Profeſſion.

Quant à l'hiſtoire qui rapporte qu'Empedocle ſe précipita dans les flammes du Mont Etna, afin de paſſer pour

un Dieu, & de perſuader, en diſparoiſſant, qu'il avoit été enlevé aux cieux; Pauſanias ſon diſciple, qui étoit auſſi Médecin, ainſi que Timée, la maintiennent fauſſe dans Diogéne de Laërce qui eſt de leur ſentiment : & il y a lieu de croire que s'il tomba dans ces flammes, ce fut par un motif & par un malheur ſemblable à celui de Pline, qui fut englouti par l'embraſement du Mont Veſuve, pour avoir voulu en examiner la cauſe de trop près. Néanthés racontoit qu'Empedocle étant tombé de ſon char en voyageant, s'étoit caſſé la cuiſſe, & qu'il étoit mort de cette chute à l'âge de 77 ans. Mais Ariſtote ne lui a donné que 60 ans de vie, d'autres l'ont prolongée juſqu'à 109.

Empedocle ayant remporté le prix de la courſe à cheval dans les Jeux de la 81. Olympiade; & ne pouvant, comme Pythagoricien, régaler le Peuple, ſuivant la coutume, ni en viande ni en poiſſon, il fit faire la repréſentation d'un bœuf, compoſée avec une pâte de myrrhe, de miel & de toutes ſortes d'aromates, & la diſtribua par morceaux à ceux qui ſe préſenterent.

EMPIRIQUE. (Secte) On a remarqué à l'article des *Philoſophes*, que quelques Médecins avoient fait tous leurs efforts pour combattre la méthode de ceux qui les avoient précédés, & pour détruire par la force de leurs raiſonnemens, une pratique très-ancienne. Mais ici, il s'agit de parler des gens, qui laſſés ou peu ſatisfaits du raiſonnement & des découvertes des Philoſophes & des Anatomiſtes, ont prétendu que l'on pouvoit ſe paſſer de l'un & de l'autre, & que les ſeules lumiéres que l'on devoit ſuivre dans l'exercice de la Médecine, ſont celles que fournit l'expérience. On les appella pour cette raiſon *Empiriques*, d'un mot Grec qui ſignifie *expérience;* & leur Secte fut appellée la Secte Empirique. Elle commença dans le trente-huitiéme ſiécle & dura fort long-tems. On regarde Serapion d'Alexandrie & Philinus de Cos, comme les Chefs de cette Secte. D'autres ont voulu qu'Acron d'Agrigente en fût le Fondateur. Les Empiriques le ſoutenoient eux-mêmes, afin d'avoir l'avantage de l'antiquité par-deſſus les Médecins Dogmatiques, qui n'avoient commencé qu'avec Hippocrate. Mais il faut remarquer qu'il y a eu de deux ſortes d'Empiriques parmi les anciens Médecins. Ceux qui ont vêcu depuis Eſculape, ou depuis le premier qui a reduit la Médecine en Art, juſqu'au tems qu'on y a joint le raiſonnement ou la Philoſophie, ceux-

là ont été les premiers Empiriques. Mais il y a cette différence entre eux & les Disciples de Serapion ou de Philinus, qu'ils étoient Empiriques sans en porter le nom, & qu'ainsi ils ne peuvent passer pour Sectaires, d'autant plus qu'il n'y avoit alors qu'une opinion, au lieu que les Empiriques, qui leur succéderent, choisirent eux-mêmes ce titre, & se séparerent des Dogmatiques. Enfin, l'Empirisme de ceux-là étoit purement naturel; c'étoit, au contraire, dans ceux-ci un effet de leur méditation & de leur raison dont ils se servoient pour établir leur parti, & bannir le raisonnement de la Médecine.

Il n'y avoit, selon les Empiriques, qu'un seul moyen d'aquerir l'Art de guérir les maladies, qui étoit l'expérience. L'expérience, disoient-ils, est une connoissance fondée sur le témoignage des sens. Ils distinguoient de trois sortes d'expériences. La premiére & la plus simple est produite par le pur hazard; c'est un accident imprévu par lequel on guérit d'une maladie, comme dans le cas où quelqu'un auroit été soulagé d'un grand mal de tête par une perte de sang, qu'une chute dans laquelle la veine du front se seroit ouverte, auroit fortuitement occasionnée, ou dans le cas où la fiévre auroit été dissipée par une hémorrhagie, des sueurs, une diarrhée qu'on n'auroit point provoquées à dessein.

La seconde espéce d'expérience, est de celles qui se font par essai, comme il arrive lorsque quelqu'un ayant été mordu par un animal venimeux, il applique sur la blessure la premiére herbe qu'il trouve, ou lorsqu'un fiévreux guérit en buvant par instinct, autant d'eau qu'il en peut supporter.

La troisiéme comprend celles que les Empiriques appelloient imitatoires, ou dans lesquelles on repéte, dans l'espoir d'un pareil succès, ce que le hazard, la nature ou l'essai ont indiqué.

C'est la derniére espéce d'expérience qui constituoit l'art. Ils l'appelloient *Observation* ou Autopsie; & la narration fidéle des accidens, des remédes & des effets, *Histoire*. Or, comme l'histoire des maladies ne peut jamais être compiette, ils avoient encore recours à la comparaison : c'est ce qu'ils nommoient *Epilogismus*; ce que les Latins ont rendu par *transitus ad simile*, *substitutio similis*.

L'observation, l'histoire & la substitution d'une chose semblable, étoient les trois fondemens de la Secte Empi-

rique ; & c'étoit là, sans doute, ce que quelques-uns appelloient le *trépié de la Médecine*. Leur méthode n'étoit fondée que sur des choses évidentes, & qui paroissoient de même à tout le monde : il ne falloit, selon eux, faire usage que des sens & de la mémoire dans l'exercice de leur Art : ou s'il s'agissoit de raisonner, c'étoit d'une maniére si simple, qu'on n'étoit pas sujet à se tromper.

La Secte Empirique s'est soutenue fort long-tems, & il y a apparence qu'elle subsisteroit encore avec honneur, si tous ceux qui en ont fait profession depuis Marcel l'Empirique, s'étoient autant attachés à la connoissance des maladies qu'à celle des médicamens, comme avoient fait les premiers. Mais Marcel lui-même, & ceux qui l'ont suivi, sont insensiblement tombés dans le mépris, & ont dégénéré en cette espéce de Médecins, que l'on appelle encore aujourd'hui *Empiriques*, qui sont précisément les mêmes que ceux qu'on appelloit *Agyrtæ*, *Circulatores*, *Pharmacopolæ*, c'est-à-dire, Charlatans, Vendeurs de médicamens, &c.

EMRAM, fils d'Isaac, étoit Médecin, Philosophe & Astrologue. Il nâquit à Tolède, en Espagne. Le Roi d'Espagne ayant pris Tolède, Emram sollicita la place de Sécrétaire en Langue Arabe, qui étoit vacante, & on la lui accorda. Ayant été dépêché quelque tems après à Séville, à l'occasion de quelque tribut, il perdit la vie dans cette Ville pour avoir tenu au Gouverneur Maure un discours dont celui-ci se tint injurié. Cela arriva l'an de l'Hégire 387. & de Jesus-Christ 998.

ENONE, rivale de la fameuse Héléne, est rangée au nombre des femmes savantes en Médecine. Ovide la fait parler ainsi :

Ipse ratus dignam, Medicas mihi tradidit artes,
Admisitque meas ad sua dona manus.
Quæcumque herba potens ad opem, radixque medendi
Utilis in toto nascitur orbe, mea est.
Me miseram ! quod amor non est medicabilis herbis,
Destituor, prudens artis, ab arte meâ.

Au reste, on ne sait point quelle preuve Enone donna de son savoir en Médecine. On sait seulement qu'elle refusa de venir secourir Pâris, son époux, qui avoit été blessé au siége de Troye ; quoiqu'il n'y eût qu'elle seule, à ce que dit la fable, qui pût le guérir. La même fable ajoute que Pâris étant mort de ses blessures, Enone eut un si grand

regret de l'avoir abandonné, qu'elle se tua elle-même. La cause du refus qu'elle avoit fait de venir au secours de son époux, c'est que celui-ci, après l'avoir quitté pour Hélène, avoit encore par un mouvement de jalousie & de colére, tué *Coryſtus* son propre fils qu'il avoit eu d'Enone, & qu'elle avoit envoyé auprès d'Héléne, dans la pensée qu'étant plus beau que son pere, qui étoit pourtant un fort bel homme, Héléne prendroit de l'attachement pour lui; ce qui obligeroit Pâris à quitter cette seconde femme.

ENT (George) exerça la Médecine à Londres & fut Président du Collége des Médecins. Il a écrit pour la circulation du sang en réponse à Æmilius Parisianus. Cet Ouvrage a été imprimé à Londres en 1641. in-8vo.

On a de lui des remarques sur le Traité des usages de la Respiration, de Malachias Thurston, *Londini* 1678. *in-octavo*. Ce Traité se trouve dans la Bibliothéque anatomique de Le Clerc & de Manget.

EPICHARME de l'Isle de Cos, a été auditeur de Pythagore. Il a écrit sur la Phisique & sur la Médecine, & il est souvent cité par Pline, au sujet des propriétés des Simples. On dit que ses Ecrits sont encore dans la Bibliothéque du Vatican.

EPIDAURE. (Temple d') Ce Temple tenoit le premier rang entre ceux que la Gréce fit construire à l'honneur d'Esculape, mis au nombre des immortels. Cette Ville étoit consacrée à ce Dieu, ou parce qu'il y étoit né, ou simplement parce qu'il y avoit demeuré. On voyoit dans ce Temple, qui étoit à cinq milles de la Ville, sa statue composée partie d'or, partie d'ivoire, de la main de Thrasymede, fameux Sculpteur. Cette statue étoit d'une grandeur extraordinaire, & elle représentoit le Dieu assis sur un trône, tenant d'une main un bâton, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un dragon, avec un chien à ses pieds. Pausanias dit que ce chien étoit mis aux pieds d'Esculape, parce qu'un chien l'avoit gardé lorsqu'il fut exposé; mais ne pourroit-on pas croire que cet animal étant l'emblême de la sagacité, si nécessaire à un Médecin, on le plaçoit aux pieds du Dieu de la Médecine?

On représentoit autrement Esculape avec une fort longue barbe, habillé en Médecin, & assis, ayant sur ses genoux des boîtes d'onguens, avec les instrumens nécessaires à la profession. De la main droite il tenoit sa barbe, & de la gauche un bâton entortillé d'un serpent, pour

marquer que les malades ont besoin pour se guérir, de faire un corps neuf, ou de quitter leur vieille peau comme le serpent se dépouille de la sienne. De plus, le serpent étant le simbole de l'attention & de la prudence, faisoit comprendre que les Médecins devoient se rendre fort attentifs à tout ce qui arrive aux malades, & prudens dans l'application des remédes. Pour le bâton, il signifioit que ceux qui sortent de maladie, ont besoin de beaucoup de ménagement, pour ne pas retomber. D'autres ajoutent que le bâton d'Esculape étoit plein de nœuds, pour marquer les difficultés qui se rencontrent dans l'étude & la pratique de la Médecine.

On voit encore aujourd'hui des médailles d'Esculape, où il est représenté avec d'autres attributs. Il ne faut pas oublier de remarquer que l'on voyoit au-dedans du Temple d'Epidaure plusieurs colomnes, sur lesquelles étoient gravés les noms de ceux qui avoient été guéris par le Dieu, avec une description de chaque maladie dont on les avoit traités, le tout en langue Dorique. Pausanias dit que six de ces colomnes subsistoient encore de son tems. Il ajoute qu'il y avoit dans le même lieu une ancienne colomne, séparée de toutes les autres, où on lisoit qu'Hippolyte avoit offert vingt chevaux à Esculape en recompense de ce qu'il lui avoit rendu la vie.

EPIMENIDE, Crétois, a été mis au rang des Philosophes, parce qu'on l'a compté anciennement entre les Sages de la Gréce. On peut cependant le regarder comme Philosophe-Médecin par la connoissance qu'il avoit des plantes; c'est de lui que les Grecs ont appris l'usage de l'oignon marin. Quant aux vingt-sept ans que ce Philosophe passa à dormir dans un souterrain, cette allégorie ne peut signifier autre chose, sinon qu'il fut long-tems absent de la Patrie, & qu'il employa l'espace de ce sommeil emblématique à parcourir les Contrées éloignées, dans le dessein de s'instruire des connoissances que les peuples avoient en Médecine & en Philosophie.

On attribue à Epimenide d'avoir fait cesser la peste dans Athénes, en purifiant cette Ville d'un crime qu'avoient commis quelques Particuliers, & qui avoient attiré la colére du Ciel sur tous leurs Concitoyens. Cela arriva vers l'an 596. avant Jesus-Christ, & lui donna occasion de lier amitié avec Solon, & d'instruire ce Législateur des moyens les plus propres à bien gouverner.

EPISYNTHETIQUE. (Secte) Le peu d'accord qui regna entre les Méthodiques, donna lieu à l'introduction de la Secte Epiſynthetique; Leonides d'Alexandrie eſt regardé comme un de ſes premiers partiſans.

Comme le mot Epiſynthetique eſt tiré du verbe Grec, qui ſignifie *entaſſer* ou *aſſembler*, il ſe peut que Leonides & ceux de ſa Secte, prétendiſſent joindre les maximes des Méthodiques avec celles des Empiriques & des Dogmatiques, les raſſembler ou concilier les unes avec les autres. C'eſt tout ce que l'on peut dire à cet égard, n'ayant pas d'autres lumiéres ſur ce ſujet. On ne ſait pas même quand Leonides a vêcu, quoi qu'il ſoit probable que Soranus l'a précédé de quelque tems.

ERASISTRATE, Médecin renommé entre les diſciples de Chryſippe Cnidien. Il étoit de *Iulis* dans l'Iſle de Céos ou Céa, & non point Cos, comme quelques-uns l'ont cru. Au rapport de Pline, il étoit fils de la fille d'Ariſtote, nommée *Pythias;* Suidas eſt cependant contraire à ce ſentiment; il fait Eraſiſtrate fils de Crétoxene, ſœur du Médecin *Medius*.

Eraſiſtrate vivoit à la Cour de Seleucus Nicanor, Roi de Sirie, qui mourut l'an 280. avant Jeſus-Chriſt. Antiochus, ſon fils, qui fut depuis ſurnommé Soter, n'oſant pas découvrir ſa paſſion pour Stratonice ſa belle-mere, tomba dangereuſement malade d'une fiévre violente, dont perſonne ne pouvoit deviner la cauſe. Eraſiſtrate, ſon Médecin, s'apperçut que la vue de Stratonice lui cauſoit des changemens extraordinaires, au lieu qu'il ne paroiſſoit aucune impreſſion dans la perſonne de ce jeune Prince, lorſque quelque autre Dame ou toute autre perſonne entroit dans ſa chambre. Il découvrit ainſi la cauſe de la maladie d'Antiochus, & prit un détour adroit pour l'annoncer à Seleucus. Eraſiſtrate lui dit que la maladie de ſon fils étoit incurable, parce qu'elle étoit cauſée par une paſſion violente pour une femme qu'il ne pouvoit jamais poſſéder. *Comment, incurable!* s'écria le Roi. *Vous en ſerez bientôt perſuadé*, dit Eraſiſtrate, *quand vous ſaurez que le Prince aime ma femme, que je ſuis réſolu de ne pas lui céder.* A cette nouvelle Seleucus embraſſa Eraſiſtrate, & lui dit: *Me refuſerez-vous ce qui peut ſauver un fils que j'aime ſi tendrement? Seigneur*, reprit le Médecin, *mettez-vous en ma place, céderiez-vous Stratonice ſi le Prince en étoit amoureux? Ah! plut aux Dieux*, s'écria Seleucus, *que la guériſon de*

mon

mon fils en dépendit : je lui céderois de tout mon cœur, Stratonice & une partie de mon Empire. Eh bien, dit Erasistrate, *il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez guérir Antiochus, & il n'y a point d'autre moyen de lui sauver la vie, que de lui céder Stratonice.* Seleucus déclara aussi-tôt son fils Roi des Provinces de la Haute Asie, & lui donna Stratonice en mariage, quoiqu'il en eut déja un enfant. Les Annales de la Médecine contiennent quelques autres exemples assez semblables. Soranus & Castellan ont rapporté qu'Hippocrate avoit guéri Perdiccas, qui fut depuis Roi de Macédoine, après avoir observé que ce jeune Prince changeoit de couleur, en regardant Phila, maîtresse du Roi Alexandre son pere : & Galien a raconté de lui-même, qu'il découvrit de la même maniére, l'amour d'une Dame Romaine pour un Comédien nommé Pylade.

Pierre Castellan raconte d'Erasistrate, que s'étant ennuyé dans la vieillesse de supporter les douleurs que lui causoit un ulcére qu'il avoit au pied, & qu'il avoit vainement tenté de guérir, il s'empoisonna avec du suc de ciguë, & mourut. Son corps fut enseveli vis-à-vis de Samos, sur la montagne appellée *Mycalé*. Ce fut principalement par l'Anatomie que ce Médecin se fit considérer ; avant lui & Hérophile on n'avoit osé anatomiser des corps humains. Mais Ptolomée Soter, & Ptolomée Philadelphe, son fils, qui tous deux avoient beaucoup d'empressement à favoriser les Lettres & les Arts, ayant passé par-dessus le scrupule que l'on s'étoit fait jusqu'alors de toucher à des cadavres humains pour les anatomiser, accorderent aux Médecins les corps des criminels qu'on avoit suppliciés : & il y a apparence qu'Erasistrate, profitant d'une conjoncture si favorable, fit dans l'Anatomie ces découvertes qui lui aquirent tant de réputation. On tâcha dans la suite de noircir cette réputation qu'Erasistrate s'étoit aquise ; on lui mit sur le compte, ainsi qu'à Hérophile, d'avoir disséqué des hommes tout vivans. Celse lui-même, dans la fameuse dispute entre les Dogmatiques & les Empiriques, les représente comme des Médecins cruels qui disséquoient les hommes, *etiamnum spiritu remanente ;* ce qu'il traite de barbare & d'inutile. Mais, peut-être, est-ce une fable comme celle de Medée, qui, à ce qu'on dit, faisoit bouillir les hommes vivans, parce qu'elle fut la premiére qui mit en usage les bains chauds. C'est ainsi que *Carpi*, ce grand restaurateur de l'Anatomie parmi les Modernes, fut

accusé d'avoir disséqué deux Espagnols vivans, & pour cet effet, il fut condamné au bannissement, quelque tems après la naissance de la maladie vénérienne en Europe.

Le rang qu'Erasistrate tient entre les Médecins anciens, nous oblige à parler de sa pratique. Galien nous apprend que, Sectateur fidéle de la doctrine de Chrysippe, son maître, il étoit antiphlébotomiste déclaré; ce qu'il prouve par l'autorité de Strabon, son disciple, qui loue Erasistrate d'avoir traité sans saigner, toutes les maladies dans lesquelles la saignée étoit en usage; & ce qui se trouve confirmé par ses Ouvrages, dans lesquels il ne fait mention de la saignée qu'une seule fois, à propos du vomissement de sang; encore est-ce pour montrer qu'elle étoit inutile même dans ce cas. Un des remédes par lesquels Erasistrate suppléoit à la saignée dans les pertes de sang, c'étoit les ligatures des extrêmités du corps, comme des bras & des jambes. La diéte achevoit la cure.

Erasistrate desapprouvoit encore les purgations. Il purgeoit rarement, & lorsqu'il ordonnoit des lavemens ou des vomitifs, il vouloit qu'ils fussent doux, blâmant, à l'exemple de Chrysippe, la quantité & l'âcreté de ceux dont les Anciens s'étoient servis. Il s'étoit aussi déclaré pour les remédes simples. Il ne vouloit entendre parler ni des compositions royales, ni de tous ces antitodes que ses contemporains appelloient les mains des Dieux. Il ne pouvoit supporter qu'on mêlât les mineraux avec les plantes & avec les animaux; les productions de la mer avec celles de la terre: Il vaudroit beaucoup mieux, disoit-il, s'en être tenu à la ptisanne, à la citrouille & à l'hydroleum. Par la ptisanne, les bouillons d'orge & la citrouille, il vouloit marquer la diéte, & par l'hydroleum ou l'eau mêlée avec de l'huile, les lavemens, les fomentations & les oignemens, reduisant ainsi la Médecine à des choses bien simples. On lit dans Galien qu'Erasistrate faisoit si grand cas de la chicorée dans les maladies des viscéres & du bas ventre, & particuliérement dans celles du foie, qu'il n'avoit pas dédaigné de décrire tout au long la maniére de l'apprêter. Il craignoit même si fort qu'on n'apprêtât mal ce légume, qu'il pousse le détail de cette opération jusqu'aux minucies.

Erasistrate n'étoit pas moins ennemi des sophismes que des remédes composés. La crainte qu'il avoit que les sistêmes qu'il pourroit former sur les causes des maladies, ne le jettassent dans des erreurs, n'influassent sur sa prati-

que, & ne le trompassent également dans les cures qu'il auroit à faire, l'avoit obligé de prendre, à cet égard, beaucoup de précautions. Il n'étoit qu'à demi dogmatique, non plus qu'Hérophile; car il ne raisonnoit & n'employoit les remédes que la raison suggére, que dans les seules maladies organiques. Ce Médecin n'a point écrit sur toutes les maladies comues, peut-être faute d'avoir eu occasion de faire un assez grand nombre d'expériences; ce qui paroit d'autant plus vraisemblable, que Galien nous apprend qu'on accusoit Erasistrate de négliger la pratique, d'être trop sédentaire & de voir rarement les Malades. Cependant il avoit embrassé toutes les parties de la Médecine : il avoit cultivé la Chirurgie à l'exemple des Médecins qui l'avoient précédé. Il paroit même avoir été autant hardi Chirurgien, qu'il fut Anatomiste impitoyable, s'il est vrai qu'il ait disséqué des hommes vivans. Dans le skirre au foie & dans toutes les tumeurs auxquelles ce viscére est sujet, on lit dans Cælius Aurelianus qu'Erasistrate incisoit la peau & tous les tégumens qui couvrent cette partie; & qu'ayant ouvert le ventre, il appliquoit des médicamens sur le foie même. Mais ce Médecin, qui opéroit si hardiment sur le foie, n'approuvoit pas la paracentése ou la ponction du ventre dans l'hidropisie. Il vouloit qu'une dent branlât pour qu'on la fît arracher : il avoit coutume de dire à ceux qui lui parloient de cette opération, que l'instrument fait pour arracher les dents, que l'on montroit au Temple d'Apollon, étoit de plomb; ce qui marque qu'on ne doit tenter l'extraction que de celles qui veulent tomber, & qui ne demandent pour être tirées, que l'effort que l'on peut attendre d'un instrument de cette matiére.

Erasistrate a connu les principaux & vrais usages du cerveau & des nerfs, ou du moins les usages que les Anatomistes ont assigné depuis à ces parties. Rufus Ephésien, dit que ce Médecin distinguoit de deux sortes de nerfs, les uns qui servent au sentiment, & les autres au mouvement. De tous les livres qu'il avoit écrits, il ne nous reste que les titres, que Galien & Cælius Aurelianus nous ont conservés. Le premier de ces Auteurs lui rend le témoignage d'avoir parlé fort exactement de l'hidropisie; & il cite de lui les Ouvrages suivans:

Des Maladies du ventre.

De la Conservation de la santé.

Des Choſes ſalutaires.
De la Coutume.
Des Fiévres & des Plaies.
Des Diviſions ; ouvrage dans lequel il expoſoit diverſes obſervations ſur les maladies.
De la Rejection, ou du Vomiſſement & crachement de ſang.

Eraſiſtrate avoit encore traité de la paraliſie & de la goutte. Il s'étoit auſſi exercé contre les Médecins de Cos, entre leſquels étoit Hippocrate, qu'il s'étoit occupé à contredire perpétuellement. On avoit d'ailleurs pluſieurs livres d'Anatomie qu'il compoſa dans un âge fort avancé.

Strabon, qui vivoit ſous les Empereurs Jules, Auguſte & Tibére, remarque qu'il y avoit un peu avant lui une Ecole d'Eraſiſtratéens à Smyrne, dans laquelle Hiceſius préſidoit : cet Hiceſius a paſſé pour un des plus grands Médecins de ſon tems. Eraſiſtrate avoit encore des ſectateurs du tems de Galien, qui a vêcu plus de 400 ans après lui, & qui nomme, entre autres, un Martial qu'il avoit connu à Rome. Le Médecin dont nous parlons, avoit eu auparavant grand nombre de partiſans, comme un Heraclide & un Xénophon, qui avoient été de ſes diſciples. Celui-ci avoit écrit touchant les noms des parties du corps, auſſi-bien qu'un autre ſectateur d'Eraſiſtrate, nommé Apollonius, qui étoit de Memphis, & qui n'eſt, peut-être, pas différent d'Apollonius fils de Straton, cité par Galien. On compte entre les mêmes ſectateurs, un Artémidore de Sidé, un Caridemus, un Apollophanes, un Ptolomée, un Hermogenes, duquel Galien dit qu'il étoit un des plus zélés partiſans d'Eraſiſtrate ; un Apoëmantes, un Chryſippe, un Straton, & enfin un Ménodore indiqué par Athenée. Ils avoient tous une ſi grande vénération pour leur maître & pour ſes ſentimens, qu'ils le regardoient comme ceux d'un Dieu.

ERASME (Didier) nâquit à Rotterdam le 28 Octobre de l'an 1467. C'étoit un homme d'une érudition extraordinaire ; rien ne lui étoit inconnu en fait de litterature, & quoiqu'il n'ait jamais exercé la Médecine, nous avons dans ſes Ecrits pluſieurs beaux morceaux qui concernent cette Science. Il mourut de la diſſenterie à Baſle, le 12 de Juillet 1536. On voyoit ce vers ſur la maiſon d'Eraſme :

Hæc eſt parva domus magnus quâ natus Eraſmus.

Mais le tems en a détruit les caractéres.

ERASTE, (Thomas) Médecin, étoit de Bade en Suisse, où il nâquit vers l'an 1524. Il étudia à Bâle, & il y faillit mourir de peste en 1542. Eraste avoit une grande inclination pour les Sciences; mais la pauvreté lui en ferma l'entrée : un généreux protecteur l'aida de ses propres deniers, & le mit en état de voyager en Italie, où il s'arrêta dans l'Université de Bologne, & fit de très-grands progrès en Philosophie & en Médecine, qu'il enseigna ensuite à Heidelberg avec beaucoup de réputation. Il enseigna aussi à Bâle, où il mourut le premier jour de l'an 1581. Thomas Eraste a composé divers Ouvrages :

Disputationum de Medicina nova Philippi Paracelsi pars prima : in qua, quæ de remediis superstitiosis & magicis curationibus ille prodidit, præcipuè examinantur. Basileæ, 1572. *in-4to.*

Disputationum de nova Philippi Paracelsi Medicinâ pars altera. Basileæ, 1572. *in-4to.*

Disputationum, &c. pars tertia, 1572. *in-4to.*

Disputationum, &c. pars quarta & ultima, 1573. *in-4to.*

Disputatio de auro potabili. Basileæ, 1578, 1594. *in-8vo.*

Comitis Montini Vicentini novi Medicorum Censoris, quinque librorum de morbis nuper editorum viva anatome. Basileæ, 1581. *in-4to.*

De Causa morborum continente Tractatus. Basileæ, 1572. *in-4to.*

De occultis pharmacorum potestatibus : quid & quotuplices eæ sint : quibus in morbis, quomodo, quando, quem in curationibus usum habeant. Basileæ, 1574. *in-4to. Francofurti*, 1611. *in-8vo.*

De Putredine Liber. Basileæ, 1580. *in-4to.*

Ad Archangeli Mercenarii disputationem de putredine responsio. Basileæ, 1583. *in-4to.*

Disputationum & Epistolarum Medicinalium volumen doctissimum. Tiguri, 1595. *in-4to.*

Examen de Simplicibus quæ ad compositionem Theriacæ Andromachi requiruntur. Lugduni, 1606. *in-4to.* 1607. *in-8vo.*

Varia Opuscula Medica, quæ cùm ipse Studiosis communicare statuisset, morte præventus, in lucem edere non potuit. Francofurti, 1590. *in-folio.*

Consilia & Epistolæ quædam medicæ extant eo in Opere quod Laurentius Scholzius edidit. Francofurti, 1598. *in-fol.*

ERATOSTHENE de Cyréne, nâquit en la 127.

Olympiade, vers l'an du monde 3736. Il fut disciple d'Ariston & de Callimachus. Ptolomée Evergete l'attira en Egypte pour avoir soin de la Bibliothéque d'Alexandrie, & il posséda cet emploi sous ses successeurs Philopator & Epiphane, en tout pendant 45 ans. Il mourut en la 146. Olympiade, étant alors âgé de 80 ou de 82 ans, selon Lucien. On dit que ce fut de déplaisir de ce qu'il n'entendit pas bien les Ecrits renfermés dans la Bibliothéque qui lui étoit donnée en garde. Suidas & plusieurs autres Auteurs qui ont parlé de lui, assurent qu'il fut appellé *Beta*, parce qu'étant bon Médecin, Philosophe, Géographe, Grammairien, Historien & Poëte, il n'excelloit cependant en aucune de ces Sciences. Il nous reste de lui quelques Ouvrages imprimés à Oxford en 1672. *in-8vo.*

ERCKERN. (Lazare) Il a été Sur-Intendant des Mines de Hongrie, d'Allemagne, de Transilvanie, du Tirol, sous trois Empereurs. Ainsi il n'a pas manqué d'occasions de bien connoître les métaux. C'est à titre de ses connoissances dans la Métallurgie qu'on lui donne place dans ce Dictionnaire; cette Science a trop contribué à l'avancement de la Chimie, pour négliger de faire une mention honorable de ceux qui l'ont cultivée.

Cet Ecrivain a de l'expérience, de la fidélité, de l'exactitude & de la sincérité. Il ne dit rien que ce qu'il a vu de ses propres yeux, sans y ajouter un mot de théorie ou de raisonnement. Il semble qu'il étoit devant les fourneaux lorsqu'il écrivoit, & qu'il ne faisoit que peindre ce qui s'y passoit. Il entre dans toutes les circonstances, mais toujours d'une maniére franche, sans contrainte, sans étude; son stile est clair & facile, & son Ouvrage enrichi de figures pour soulager encore plus le lecteur. Il a écrit en haut Allemand, & a été imprimé à Francfort en 1694. *in-folio.* Les Curieux font un si grand cas de ses Ecrits, que la seule satisfaction de les lire, faisoit regretter à Mr. Boyle la connoissance de sa Langue qu'il n'avoit pas; mais on les a traduits depuis en Latin avec des notes excellentes; en sorte que ce seul Auteur contient presque tout l'art d'essayer les métaux.

ERIBOTES, fils de Teleonte, étoit Médecin ou Chirurgien. Il fut du nombre des Argonautes; & ce fut lui qui pansa Oilée, pere d'Ajax, que des oiseaux monstrueux, appellés *Stymphalides*, avoient blessé à l'épaule. Apollonius de Rhodes, de qui nous tenons cette Histoire, remar-

que qu'Eribotes détacha, en cette occasion, son baudrier ou sa ceinture pour en tirer une boîte, où il tenoit apparemment ses médicamens, qui est ce que nos Chirurgiens appellent un *boitier*. Hyginus fait aussi mention d'Eribotes, avec cette particularité, qu'il périt au retour de la fameuse expédition où il étoit allé.

ERICIUS CORDUS. *Voyez* CORDUS.

EROTIANUS, Auteur d'un Glossaire d'Hippocrate, qu'il dédia à Andromachus Crétois : il vivoit sous Néron.

ERYXIMACHUS, Médecin cité par Platon dans son Festin. Ce Philosophe lui fait dire qu'il y a trois moyens pour se délivrer du hocquet : le premier est de retenir quelque tems son haleine ; le second, c'est de se laver la gorge avec de l'eau ; le troisiéme, de se faire éternuer. C'est tout ce qu'Eryximachus dit concernant la pratique de la Médecine. Mais il fait d'ailleurs un discours pour prouver que les Médecins doivent avoir connoissance de cet amour philosophique, par lequel toute la nature subsiste, & sur lequel ce dialogue de Platon roule tout entier. Ce Médecin étoit d'ailleurs entiérement dans les principes d'Hippocrate, aussi-bien que Platon qui le fait parler.

ESCULAPE. On a débité sur le compte de ce grand Médecin un si grand nombre de fables, qu'il est presque impossible maintenant de les séparer de la vérité avec laquelle elles sont, pour ainsi dire, alliées. Ciceron dit qu'il y a eu trois Esculapes.

Le premier qui est adoré en Arcadie, étoit fils d'Apollon. Il est l'inventeur de la fonde & du bandage.

Le second, qui étoit frere du second Mercure, fut foudroyé par Jupiter, & inhumé à Cynosure dans le Péloponése.

Le troisiéme étoit fils d'Arsippus & d'Arsione. Il inventa la purgation, & il arracha le premier des dents.

Monsieur Le Clerc prétend qu'il n'y a eu qu'un Esculape qui a été Phénicien, ou plutôt neveu de Chanaan, qu'il dit être le même que Hermes ; ou que s'il y a eu un autre homme du même nom & de la même Profession chez les Grecs, il n'a dû sa réputation qu'à l'erreur dans laquelle on est tombé en le confondant avec le Phénicien.

Les Egyptiens rapportent qu'Esculape apprit la Médecine d'Hermes, qu'ils regardent comme l'inventeur de la Médecine ; & si l'on en croit Sanchoniathon, Esculape &

Hermes étoient cousins germains. Car Saduc ou Sadoe, frere de Misor, pere d'Hermes, eut premiérement sept fils qu'on nomma *Dioscures*, *Cabyres* ou *Corybantes*, & un huitiéme qui fut *Esculape*, dont la mere étoit une des filles de Saturne & d'Astarté. Cette généalogie rend vraisemblable l'opinion de ceux qui veulent qu'Esculape ait appris la Médecine d'Hermes. Au reste, il paroit par le même Auteur dont on tient ce qu'on a déja dit, que toute cette famille s'étoit appliquée à l'étude de la Médecine ; car Sanchoniathon ajoute que les Cabyres eurent des enfans qui rechercherent les vertus des plantes, qui trouverent des remédes contre la morsure des animaux vénimeux, & qui se servirent d'enchantemens pour la cure des maladies.

On lit dans les Auteurs Orientaux qu'Esculape fut disciple d'Edris, & les Chrétiens d'Orient ont une tradition par laquelle il paroit qu'Enoch ou Edris est le même que celui que les Egyptiens ont appellé Trismégiste. On croiroit volontiers sur ce que les Auteurs Orientaux nous racontent d'Esculape, qu'il donna naissance à l'idolâtrie, en cette maniére. Esculape, disent-ils, après la mort d'Edris ou d'Enoch, éleva à l'instigation du Diable, une statue à son maître & son bienfaiteur, qu'il représenta avec une branche de guimauve à la main ; il visitoit souvent cette statue, à laquelle il paroissoit rendre des honneurs extraordinaires. Cette superstition passa d'Esculape à ses successeurs. On éleva d'autres statues à l'imitation de la sienne, & delà vint l'idolâtrie.

Voilà tout ce que nous savons de l'Esculape Egyptien ou Phénicien : quant à celui des Grecs, nous en savons beaucoup plus de choses, mais toutes très-fabuleuses & conséquemment très-incertaines ; les Grecs ayant eu la manie d'enlever aux Egyptiens leur Mithologie, & de la déguiser par des fictions & des allégories, pour se l'approprier.

Cet Esculape passe pour fils d'Apollon & de Coronis, ou, selon d'autres, d'Arsinoë, fille de Leucippe, Roi de Messenie : quant à Coronis, elle étoit fille de Phlegias, Roi des Lapithes. Voici quelques circonstances de la naissance d'Esculape, selon Pausanias. " Coronis enceinte " d'Apollon, allant avec son pere dans le Péloponése, " accoucha d'un fils sur le territoire d'Epidaure où elle le " laissa. Un Berger du voisinage s'étant apperçu que son " chien & une de ses chévres manquoit au troupeau, se

„ mit à les chercher, & il les trouva auprès de cet enfant,
„ la chévre lui donnant la mammelle, & le chien faiſant
„ le guet. Et comme il vit de plus que cet enfant étoit
„ environné d'un feu céleſte, il conçut pour lui une grande
„ vénération. Pindare rapporte cette naiſſance autrement;
mais elle n'en eſt que plus miraculeuſe. " Il dit que Coro-
„ nis étant groſſe d'Apollon, n'avoit pas laiſſé que d'ac-
„ corder des faveurs à un jeune Arcadien, nommé Iſchies,
„ qu'Apollon en fut ſi irrité, qu'il envoya Diane, ſa ſœur,
„ à Lacerie, Ville de Theſſalie, où demeuroit Coronis,
„ pour y attirer la peſte; que Coronis mourut de cette peſte,
„ & que lorſqu'elle fut étendue ſur le bucher, le Dieu ſe
„ ſouvenant du précieux gage qu'elle portoit dans ſon ſein,
„ y accourut, tira l'enfant du milieu des flammes, le porta
„ au Centaure Chiron, & le chargea de ſon éducation.

On a débité ſur la naiſſance d'Eſculape beaucoup d'autres fables, dont nous faiſons grace au Lecteur. Pluſieurs Contrées ſe ſont diſputé l'honneur de lui avoir donné le jour; c'eſt aſſez la coutume des Grecs, par rapport à leurs perſonnages illuſtres. Mais on convient unanimement qu'il fut élevé ſous la direction du Centaure Chiron, & que par les ſecours & les leçons d'Apollon ſon pere, il poſſéda l'art de guérir les maladies à un haut point de perfection; que ſa ſupériorité dans cet art lui mérita des autels, & qu'il fut mis au nombre des Dieux, après avoir rendu de grands ſervices aux hommes, en guériſſant ceux qui implorerent ſon aſſiſtance, des ulcéres, des plaies, des fiévres, & des maladies cruelles dont ils étoient attaqués, par des enchantemens, des potions lénitives, des inciſions & des remédes appliqués à l'extérieur. Ce fut par la grande connoiſſance qu'il avoit dans toutes les parties de la Médecine, qu'il fut trouvé digne d'accompagner dans la périlleuſe entrepriſe des Argonautes, cette troupe de Héros à qui l'on a donné ce nom.

Les Grecs ne renoncerent pas à leurs hiperboles dans ce qu'ils écrivirent d'Eſculape: ils l'ont traité avec les mêmes exagérations que les autres perſonnages qui ont illuſtré la Gréce, & dont ils nous ont tranſmis les éloges. Selon eux, Eſculape ne guériſſoit pas ſeulement les Peuples des plus dangereuſes maladies; mais il avoit encore le pouvoir de reſſuſciter les morts. Ils citent là-deſſus un grand nombre d'exemples. Hyppolite fut le dernier à qui il rendit la vie, après que ſon char eut été briſé & ſon corps

mis en piéces. Car la fable ajoute que sur la plainte que fit Pluton, que si on laissoit faire ce Médecin, personne ne mourroit plus, & que les Enfers seroient bientôt déserts; Jupiter tua Esculape d'un coup de foudre, & avec lui Hyppolite qu'il avoit ressuscité; mais qu'à la sollicitation d'Apollon, il fut placé entre les astres sous le nom d'Ophiucus.

Il laissa deux fils, *Machaon* & *Podalire*, dont Homére a fait tant d'éloges. La femme d'Esculape s'appelloit *Epione*, selon d'autres *Higeia* ou *Lampetia*. Il eut pour filles *Æglé*, *Panacæa*, *Jason*, *Remé* & *Aceso*. On fait encore mention d'un autre qu'on appelle *Eriopis*. On dit qu'elles s'appliquerent toutes à l'étude de la Médecine.

Après la mort d'Esculape, on lui éleva, tant dans la Gréce, que dans les colonies Gréques, un grand nombre de Temples. Schulze en compte après Pausanias & d'autres Auteurs, jusqu'à soixante-trois. Les Peuples y accouroient de toutes parts pour être guéris des maladies dont ils étoient attaqués; ce que l'on faisoit apparemment par des moyens fort naturels, mais qu'on déguisoit par mille cérémonies aux malades qui ne manquoient pas d'attribuer à la protection miraculeuse du Dieu, ce qui n'étoit qu'un pur effet de l'habilité des Prêtres.

Les Romains, qu'on pourroit appeller les Copistes de la superstition & de l'idolâtrie des Grecs, éleverent un Temple à Esculape dans l'Isle du Tibre; l'occasion en fut très-extraordinaire au récit d'Aurelius-Victor. Rome & le territoire qui l'environnoit, étoient ravagés par la peste: dans cette désolation on envoya dix Ambassadeurs à Epidaure avec Q. Ogulnius à leur tête, pour inviter Esculape à venir au secours des Romains. Les Ambassadeurs étant arrivés à Epidaure, comme ils s'occupoient à admirer la statue extraordinaire d'Esculape; un grand serpent sortit de dessous son autel, & traversant le Temple, il alla dans le vaisseau des Romains, & entra dans la chambre d'Ogulnius. Les Ambassadeurs comblés de joie à ce présage, mirent à la voile, & arriverent heureusement à *Antium*, où les tempêtes qui s'éleverent alors, les retinrent pendant quelques jours. Le serpent prit ce tems pour sortir du vaisseau; & il alla se cacher dans un Temple situé dans le voisinage, qui étoit dédié à Esculape. Le calme étant revenu sur la mer, le serpent rentra dans le vaisseau, & les Ambassadeurs continuerent leur voyage. Mais lorsqu'ils furent arrivés dans l'Isle du Tibre, le serpent quitta pour la se-

conde fois le vaisseau, & s'avança sur le rivage, où on lui bâtit un Temple, & la peste cessa. Pline dit qu'on bâtit le Temple d'Esculape en cet endroit par une espéce de mépris pour l'Art qu'il avoit inventé, comme si les Romains avoient envoyé à Epidaure une ambassade solemnelle à dessein d'injurier le Dieu dont ils avoient alors besoin.

Plutarque a rendu une meilleure raison, au jugement de Mr. Le Clerc, du choix que l'on faisoit de certains lieux pour y bâtir des Temples d'Esculape. Il a pensé que celui des Romains & presque tous ceux de la Gréce, avoient été situés sur des lieux hauts & découverts, afin que les malades qui s'y rendoient, eussent l'avantage d'être en bon air. Il n'y a point de doute que ce ne fut à l'imitation des Grecs que les Romains placerent le Temple d'Esculape hors de leur Ville : & l'on pourroit apporter une raison beaucoup meilleure que celle de Plutarque, de la préférence que les Grecs donnerent à cette situation : ils avoient éloigné le Temple d'Esculape des Villes, de peur que la corruption occasionnée par la foule des malades qui s'adressoient aux Prêtres de ce Dieu pour être guéris, ne passât dans les lieux qu'ils habitoient, si les Temples en avoient été voisins, ou qu'ils n'eussent respiré un air empesté par la même cause, s'ils avoient été élevés dans les Villes même.

On voyoit dans le Temple d'Epidaure la statue d'Esculape; elle étoit composée partie d'or & partie d'ivoire, & elle avoit été sculptée par le fameux Thrasyméde; elle étoit d'une grandeur extraordinaire : le Dieu étoit représenté assis sur un trône, tenant d'une main un bâton, & s'appuyant de l'autre sur la tête d'un dragon, avec un chien à ses pieds. Pausanias dit que ce chien étoit mis aux pieds d'Esculape, parce qu'un chien l'avoit gardé lorsqu'il fut exposé, comme on l'a dit ci-dessus : mais ne pourroit-on pas penser, dit Mr. Le Clerc, que ce chien étoit l'emblême de la sagacité, si nécessaire à un Médecin? On représentoit encore Esculape avec une verge de pin à la main, & un serpent à ses pieds : ce serpent se trouvoit particuliérement sur le territoire d'Epidaure; il lui étoit consacré. Ce n'étoit point un animal dangereux. On en nourrissoit quelques-uns dans son Temple. Le bâton qu'on lui mettoit à la main, en étoit pour l'ordinaire, entortillé; & cela pour faire voir que la Médecine est le soutien de la vie, mais qu'elle doit être exercée avec discrétion & pru-

dence, ce qui nous eſt ſignifié par le ſerpent, ou bien que cette Science admirable fait changer de peau, comme ce reptile ſe dépouille de la ſienne, outre qu'il a des vertus ſinguliéres. Quelquefois on mettoit un coq aux pieds d'Eſculape pour ſimbole de la vigilance, d'autre fois un aigle, emblême de jugement ou de longue vie. L'aigle étoit ordinairement à ſa droite, & à ſa gauche c'étoit une tête de bélier, qui marquoit les ſonges & les divinations.

Mais pour revenir à l'Hiſtoire d'Eſculape, ſans avoir aucun égard pour les récits fabuleux dont la Théologie des Grecs eſt remplie ſur ſon compte, je penſerois volontiers que c'étoit un Phénicien, qui ayant étudié la nature avec ſuccès, ſur-tout cette partie qui a rapport à la Médecine & à la Pharmacie, ſe fit une grande réputation & s'aquit une grande eſtime entre ſes compatriotes.

Je ſerois porté à croire qu'Eſculape n'eſt point ſon vrai nom; mais celui dont les peuples qui connoiſſoient ſa capacité & ſes talens, l'avoient honoré; car c'étoit aſſez la coutume chez les Peuples Orientaux, de donner aux hommes d'un mérite ſupérieur, un nom tiré des choſes dans leſquelles ils excelloient: il en étoit à peu près de même chez les Romains, où les ſurnoms étoient fort communs, & ces ſurnoms avoient la même origine que celle des noms chez les Orientaux. Ce fut par une ſuite de cet uſage qu'Hermes, le reſtaurateur de la litterature en Egypte, fut appellé Triſmégiſte, ou plutôt du nom Egyptien qui correſpond à la traduction Gréque, d'où nous eſt venu Triſmégiſte; ce nom étoit *Siphoas*, comme nous l'apprend Sincellus, d'après Manéthon.

Les Egyptiens qui avoient nommé Hermes, *Siphoas*, par une diſtinction honorable & rélative à ſes grands talens, firent la même choſe pour Eſculape, & ils lui impoſerent un nom rélatif à l'art qu'il poſſédoit, & à l'adreſſe qu'il montroit dans l'exercice de cet art. Ils l'appellerent *Haſkel-ab*, le pere de la ſcience ou de l'adreſſe. Il étoit aſſez ordinaire chez les premiers Orientaux, d'appeller celui qui avoit ſervi le genre humain, par quelque découverte utile, du nom de pere de cette découverte. Jubal, le premier inventeur de la muſique, eſt appellé dans les ſaintes Ecritures, le pere de tous ceux qui ſavent jouer de la harpe & des inſtrumens. Tubalcain, qui fut le premier amollir & façonner le fer par le moyen du feu, y porte le nom de *Ab Eſta*, ou de pere du feu. Ce fut par une ſuite de cet

uſage que celui qui eſt le ſujet de cette diſſertation, fut appellé par les Phéniciens ſes compatriotes, d'un nom rélatif à ſes talens, *Askel-ab*, ou pere de la ſcience ou de l'adreſſe; nom que les Grecs ne tarderent pas de corrompre, & dont ils firent *Æſculapius*.

Une vérité que l'on apperçoit au travers de toutes les fables que les Grecs ont débitées ſur le compte d'Eſculape, c'eſt que ce fut un des bienfaiteurs du genre humain. Mais pour ſe former une idée juſte de ſa perſonne & de ſon caractére, il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût ſéparer exactement le vrai de la multitude prodigieuſe de fictions dont il eſt enveloppé; c'eſt ce que nous allons eſſayer de faire. Le Lecteur nous permettra, ſans doute, d'uſer du témoignage de ceux qui ont écrit ſur la Médecine: car il eſt à préſumer que ſi quelqu'un a dû s'inſtruire de l'Hiſtoire réelle d'Eſculape, ce ſont apparemment ceux qui ont exercé un art dont il eſt le fondateur. Le premier qui en ait parlé, c'eſt Celſe. La fin de l'Agriculture, dit-il dans ſa Préface, c'eſt de fournir au corps des alimens; la fin de la Médecine, c'eſt de lui procurer la ſanté. Il n'y a point de partie du monde où cet art ait été parfaitement ignoré. Les Nations les plus barbares connoiſſent les vertus des plantes & d'autres remédes que la nature ſemble préſenter aux hommes, & dont les plus ſauvages ſont uſage, lorſqu'ils ſont malades ou bleſſés. Mais on peut dire que la Médecine n'a fait nulle part de ſi grands progrès que dans la Gréce; on diroit que ce fût ſa Patrie; elle y a fleuri peu de tems avant que de fleurir parmi nous; car Eſculape paſſe pour en être le premier inventeur; il dut les autels qu'on lui éleva, aux efforts généreux qu'il fit pour donner à cet art, imparfait & groſſier avant lui, une forme plus ſcientifique & plus réguliére.

On trouve dans Galien quelque choſe de plus particulier ſur Eſculape. Si cet Auteur eut été pardonnable de donner dans les exagérations de ſes compatriotes, c'eût été dans cette occaſion, où il avoit à parler du Pere de ſon Art & du Dieu de ſon Pays. Cependant il a preſqu'entiérement évité ce défaut. Eſculape, le Dieu de notre Pays, dit-il, preſcrivit des chanſons, des divertiſſemens, & une eſpéce de muſique, à ceux qui par une agitation d'eſprit trop violente, avoient tranſmis dans leur corps plus de chaleur que la modération n'en comportoit. Il conſeilla à d'autres (& ceux à qui il donnoit cet avis, n'étoient pas en

petit nombre) de chaſſer, d'aller à cheval & de s'occuper aux exercices militaires; il leur indiqua l'eſpéce de mouvement qui leur ſeroit ſalutaire, & des exercices militaires, ceux qui leur étoient convenables. Il ne croyoit pas qu'il ſuffît d'avoir appris aux hommes les moyens de relever l'eſprit de ſon abattement, par l'exercice, s'il ne leur montroit encore à proportionner ce reméde à la maladie, & la nature de l'un à la nature de l'autre. Galien, *de ſanitate tuenda*, Livre 2. chap. 8.

La vraie Médecine forme des conjectures ſur la nature ou la conſtitution du malade, & c'eſt ce que le gros des Médecins appelle *Idioſyncraſe;* mais tous conviennent que ce ſujet de leurs conjectures eſt extrêmement difficile à connoître, & c'eſt par cette raiſon qu'ils font remonter l'origine de leur Art à Apollon & à Eſculape. Galien, *methodus medendi*, liv. 3. chap. 7.

Les Grecs font deſcendre les Arts du Ciel; ils furent, diſent-ils, communiqués aux hommes par les fils & les deſcendans des Dieux. C'eſt ſur ce fondement qu'Eſculape fut regardé comme l'inventeur de la Médecine, qu'il avoit appriſe d'Apollon, ſon pere, & qu'il enſeigna aux hommes. Quoique les hommes euſſent avant lui quelque connoiſſance de la vertu des plantes, ce qu'on ne peut refuſer au Centaure Chiron & aux autres Héros de la Gréce, dont l'éducation lui fut confiée, il s'en falloit bien que la Médecine eût la forme d'un Art. Aretée avoit, à ce qu'il paroit, fait quelques expériences, de même que Melampe & Polyidus. On peut prouver par Homére, que les Egyptiens connoiſſoient d'autres remédes que ceux qu'on tiroit des plantes : d'ailleurs, on ne peut diſconvenir que l'ouverture des cadavres, que la coutume de les embaumer avoit rendue néceſſaire, n'eût inſtruit les premiers Médecins de pluſieurs choſes concernant la Chirurgie & les opérations de la main. Accordons encore au hazard quelques méthodes de guérir, comme l'opération de la cataracte qu'on doit à un bouc, qui étant attaqué de cette maladie, recouvra la vue par une épine qui lui entra dans l'œil. On dit que l'uſage des cliſtéres nous vient de la cigogne ou de l'ibis, qui remplifſant d'eau toute la longueur de ſon cou, & s'inſerant le bec dans l'anus, fait faire à l'un & à l'autre l'office de nos ſeringues. L'Hiſtorien Hérodote nous dit que c'étoit la coutume d'expoſer les malades dans les rues & dans les lieux les plus fréquen-

tés, afin qu'ils puſſent recevoir de ceux qui auroient été attaqués de leurs maladies, des avis ſalutaires : & certes, il eſt conſtant que par ce moyen la Médecine faiſoit quelques progrès, les expériences & les faits ſe multiplioient ; mais on ne voit point que la raiſon eût encore joué le moindre rôle dans la guériſon des maladies ; l'obligation qu'on eut à Eſculape, ce fut d'avoir appris aux hommes à raiſonner ſur un objet auſſi important pour eux, que leur ſanté ; & c'eſt en poſant les fondemens d'une Médecine raiſonnée, qu'il mérita le titre d'inventeur de la Médecine en général. Les principes d'Eſculape paſſerent aux Aſclepiades ſes deſcendans, comme une partie de l'héritage de leur ayeul. Entre ces deſcendans, il n'y en a point ſous qui la Médecine ait fait plus de progrès, & ſous qui elle ait eu plus de ſuccès que ſous Hippocrate. *Galien*, *Introduction*.

En conférant les récits fabuleux des Poëtes Grecs, avec ce que nous venons de citer de Galien & de Celſe, on pourroit former quelques conjectures, ſinon vraies, du moins fort approchantes de la vérité, ſur le compte d'Eſculape.

Il paroit d'abord qu'il fut fils naturel de quelque femme d'un rang diſtingué, qui le fit expoſer ſur une montagne ſituée dans le territoire d'Epidaure, pour pallier ſon crime & éviter les reproches ordinaires en pareil cas, & qu'il tomba entre les mains d'un Berger dont le chien l'avoit découvert ; car c'eſt aſſez la coutume de ces animaux pleins de ſagacité, d'avertir leurs maîtres, ſoit en arrêtant, ſoit en aboyant, de tout ce qu'ils rencontrent d'extraordinaire pour eux. En ajoutant à cet événement toutes les circonſtances dont la ſuperſtition ne manqua pas de l'orner, nous retrouverions bientôt le fait tel qu'on le lit dans les Auteurs Grecs. Il eſt vraiſemblable que la mere de cet enfant retrouvé ſe chargea ſecrétement de ſon éducation, & le fit donner à Chiron qui élevoit dans ce tems tous les enfans de la Gréce qui avoient quelque naiſſance.

Nous pouvons ſuppoſer que le jeune Eſculape montra à Chiron des talens ſupérieurs ; cette ſuppoſition n'eſt point contraire à l'expérience, & nous voyons tous les jours des enfans illégitimes, que la nature ſemble avoir dédommagés par-là de l'obſcurité de leur naiſſance. Il eſt encore vraiſemblable que le maître proportionna ſes ſoins au mérite de ſon éléve, & que l'éléve qui prévit que ſon

eſprit & ſes connoiſſances ſeroient un jour toute ſa fortune, tâcha par ſon application aux leçons de Chiron, de s'aſſurer cette reſſource. Peut-être auſſi l'ambition s'en mêla-t'elle. Ne pouvant ſe promettre de faire dans le monde un rôle égal à celui que la naiſſance promettoit à ſes condiſciples, peut-être fut-ce un nouvel aiguillon pour lui. Toutes ces conjectures paroîtront moins chimériques, ſi on conſidére qu'il ſe rencontre quelques circonſtances de cette nature dans la vie de beaucoup de grands hommes. Eſculape profita donc de s'avancer à la fortune & à la gloire par un chemin que Chiron lui ouvroit, & où il étoit entraîné par ſon génie. La Médecine fit ſon étude favorite, car il parvint à un ſi haut point d'intelligence dans cet Art, que ſes compatriotes lui donnerent le ſurnom d'Eſculape, emprunté de celui qui avoit inventé la Médecine en Phénicie, avec lequel il pouvoit avoir d'ailleurs des rapports qui nous ſont inconnus. Peut-être auſſi fut-ce à Chiron même qu'il dut ce titre honorable; l'obſcurité de ſa naiſſance, jointe à la connoiſſance de la Médecine qu'il poſſédoit, aiderent ſes ſuperſtitieux compatriotes à lui donner Apollon pour pere. Et l'orgueil national en fit enſuite un Dieu.

Voilà ce qu'il y a de plus vraiſemblable par rapport à Eſculape; car on ne peut convenir avec pluſieurs Auteurs, que ce perſonnage ſoit de pure invention. Hippocrate fut un de ſes deſcendans; & l'on produit une généalogie par laquelle il paroit qu'il étoit le dix-huitiéme en ligne directe. Si la choſe eut été autrement; ſi les Aſclepiades avoient été aſſez impudens pour appuyer de leur conſentement un tiſſu de fictions, c'eſt ce que les Médecins de l'Ecole de Cnide, jaloux d'Hippocrate, n'auroient pas manqué d'expoſer au Public. On trouvera cette généalogie à l'article *Hippocrate*. Nous remarquerons ſeulement ici que les deſcendans d'Eſculape regnerent dans la Carie depuis Podalire, juſqu'à Théodoſe ſecond du nom, qui fut obligé de ſe retirer dans l'Iſle de Cos, voiſine de la Carie, lors de la deſcente des Heraclides. On pourroit ajouter l'obſervation ſuivante à tout ce qui vient d'être dit; c'eſt que ſi la Médecine n'eut pas déja fait des progrès conſidérables, lorſqu'Hippocrate parut, cet homme, tout habile qu'il étoit, n'auroit jamais eu aſſez d'expérience pour en déduire les régles que nous tenons de lui; régles dont nous éprouvous tous les jours la vérité, qui-

ne

ne se sont point démenties dans l'espace de deux mille ans, sans lesquelles la Médecine ne mériteroit pas le nom de Science ; régles dont j'ose faire un si grand éloge, parce que je suis convaincu qu'il n'y a point en Europe de Médecin qui connoisse sa Profession, & qui soit sincére, qui ose le desavouer.

ESSENIENS, Juifs attachés à une ancienne secte, de laquelle l'Historien Joseph décrit au long les régles & la maniére de vivre, & qui, selon lui, exerçoient la Médecine. " Les Esseniens, dit-il, (Histoire de la Guerre des Juifs contre les Romains, livre 2. chap. 12.) „ étudient „ avec soin les écrits des Anciens, principalement en ce „ qui regarde les choses utiles à l'ame & au corps, & „ aquierent ainsi une très-grande connoissance des remé- „ des propres à guérir les maladies, & de la vertu des „ plantes, des pierres & des métaux. „ Voilà ce que dit Flave Joseph. Ces mêmes Esseniens étoient autrement appellés *Therapeutæ*, c'est-à-dire, Guérisseurs ou Médecins ; quoique ce nom puisse aussi avoir du rapport avec le culte que ceux de cette secte ou cette espéce de Moines, rendoient à Dieu.

ESSERIPH ESSACHALI, descendant de Mahomet, nâquit à Mazara dans la Sicile. Il excella dans la Médecine & dans la Philosophie, & fut le premier homme de son tems en fait de Géographie. Il mourut à Ciudad dans l'Andalousie, l'an de l'Hégire 516. & de Jesus-Christ 1123. Nous n'avons aucun de ses Ouvrages de Médecine.

ESTIUS, (Lubertus) Médecin, étoit du Pays-Bas, de la famille d'*Esth*. Il voyagea beaucoup avec un jeune Gentilhomme, & ensuite il étudia à Strasbourg & à Basle ; & s'étant très-bien instruit de la Médecine, il l'exerça à Creutznach, qui est une petite Ville d'Allemagne au Palatinat du Rhin, où il mourut en 1606. Lubertus Estius étoit savant, & il s'appliqua particuliérement à la Botanique. Il a composé quelques Ouvrages, entre autres :

Dilucida, brevis & methodica formularum Tractatio. Hanoviæ, 1604. *in-8vo.*

ETIENNE, (Charles) de Paris, Médecin célébre de la Faculté de cette Ville, vivoit dans le seiziéme siécle. Il étoit frere du docte Robert Etienne. Cette maison des *Etiennes*, dit François de la Croix du Maine, a été heureuse à produire des hommes savans & entre autres celui-ci. Il mourut en 1564, & laissa une fille nommée *Nico-*

le, qui savoit les Langues, & qu'on estima pour sa doctrine; on la maria à Jean Liebault, aussi Médecin.

Ce Médecin fit de si grands progrès en Anatomie, qu'il vint à bout d'introduire dans les Ecoles la doctrine de Galien qu'on ne connoissoit pas encore de son tems. Il fit les découvertes suivantes. Il remarqua une production membraneuse située dans le foie, à l'origine de la veine-cave : il crut qu'elle étoit placée là, de peur que le sang qui est travaillé dans cet endroit, n'en regorge. Il assura, contre le sentiment de Galien, que l'Oesophage & la Trachée-artére, quoique fort voisins l'un de l'autre, avoient des orifices différens. Il a dit qu'en faisant fondre la graisse, on y distinguoit une membrane charnue. Il a décrit exactement cette cloison du *scrotum* que Massa avoit découverte, & il lui a donné les noms de *Scroti Diaphragma* & *Septum;* cloison & diaphragme du scrotum.

Charles Etienne a composés de très-beaux Ouvrages :

De Dissectione partium corporis humani, libri tres. Una cum figuris & incisionum declarationibus à Stephano Riverio, Chirurgo compositis. Parisiis, 1545. *in-folio.*

Cet Ouvrage parut en François à Paris l'année suivante.

De Nutrimentis, libri tres. Parisiis, 1550. *in-8vo.*

Prædium rusticum, in quo cujusvis soli, vel culti, vel inculti plantarum vocabula ac descriptiones, earumque conserendarum atque excolendarum instrumenta suo ordine describuntur. Parisiis, 1554, 1629. *in-8vo.*

On a traduit ce Traité en François sous le titre de Maison Rustique.

De re hortensi Libellus selectus. Parisiis, 1536. *in-8vo. Lugduni*, 1536. *in-8vo.*

Seminarium sive plantarium earum arborum, quæ post hortos conseri solent. Parisiis, 1536. *in-8vo.*

Arbustum. Fonticulus. Spinetum. Parisiis, 1538. *in-8vo.*

Sylva. Frutetum. Collis. Ibidem, 1538. *in-8vo.*

Vinetum. In quo varia vitium, uvarum, vinorum, antiqua, Latina, vulgariaque nomina : item ea quæ ad vitium constitionem ac culturam ab antiquis rei rusticæ Scriptoribus expressa sunt, ac bene recepta vocabula, nostræ consuetudini præsertim commoda, brevi ratione continentur. Parisiis, 1537. *in-8vo.*

Discours des Histoires de Lorraine & de Flandres.

Abrégé de l'Histoire des Ducs de Milan.

ETTABARANI nâquit dans le Tabarani, Province

du Chorozan. Il fut Médecin du Sultan Thechm, Roi de Ghazna, Ville d'Asie, située sur les frontiéres de l'Inde. Il composa un livre de Médecine fort vanté. Il est intitulé :

Firdius Ulhecime, ou le Paradis de la Prudence.

Cet Ouvrage contient plusieurs observations concernant l'art de guérir, avec un détail des propriétés des plantes, des animaux & des mineraux. Il mourut à Ghazna l'an de l'Hégire 474. & de Jesus-Christ 1082.

ETTMULLER, (Michel) célébre Médecin, nâquit à Leipsic le 16 Mai 1646. Après avoir voyagé dans la plupart des Pays de l'Europe, il fut Professeur de Botanique, de Chimie & d'Anatomie à Leipsic, & y mourut en 1683. On a de lui des Institutions de Médecine, & d'autres Ouvrages, dont la plus ample édition est celle de Naples en 1728. en 5 vol. *in-folio.* Michel-Ernest Ettmuller son fils, fut aussi un habile Médecin, & mourut le 25 Septembre 1732. après avoir donné au Public plusieurs Dissertations.

EVAX, Roi des Arabes, étoit un célébre Médecin du premier siécle. Il écrivit un Traité des Simples, qu'il dédia à l'Empereur Néron : on dit aussi qu'il avoit écrit pour l'Empereur Tibére, un Traité de la force des Pierres précieuses. Henri Rantzovius fit imprimer cet Ouvrage à Leipsic en 1585. sur la copie d'un certain Poëte qui l'avoit mis en vers. Voici le titre qu'il donna à cet Ouvrage :

De Gemmis scriptum, olim à Poeta quodam non infeliciter carmine redditum, & nunc primum in lucem editum.

EUCHARIUS RHODION, Médecin, natif de Francfort sur le Mein, vivoit vers l'an 1548. Il cultiva particuliérement l'étude de la Botanique, & donna au Public le Traité suivant :

De Partu hominis & quæ circa ipsum accidunt, adeoque de parturientium & infantium morbis, atque cura libellus. Francofurti, 1551, 1556. *in-8vo.*

EUDEME, Médecin, disciple de Themison, qu'on croit être le même que l'Adultére de Livie, qui est appellé par Tacite, *l'Ami & le Médecin de cette Dame*, & qui empoisonna Drusus, son époux. Tacite ajoute que cet Eudeme faisoit parade de beaucoup de remédes secrets, afin de paroître plus habile dans son art.

Il se trouve un autre Eudeme, Médecin, que Galien joint ordinairement avec Hérophile, & qu'il lui compare

par l'exactitude dans l'Anatomie, particuliérement en ce qui concerne les nerfs. Cet Auteur rapporte la compoſition d'une thériaque dont uſoit Antiochus Philometor, qui avoit été décrite en vers par un Eudeme, & ſe trouvoit gravée ſur la porte du Temple d'Eſculape. Il pourroit être le même que ce dernier dont on vient de parler; mais cela n'eſt pas certain, car il y a eu divers Médecins de ce nom, comme Eudeme le Vendeur d'antidotes; un autre Médecin de Chio, & quelques autres.

EUDOXE de Gnide, fils d'Eſchine, étoit en eſtime, ſelon Euſébe, en la 97. Olimpiade, environ l'an du monde 3616. Il fut Aſtrologue, Géométre, Médecin & Légiſlateur. *Architas* lui enſeigna la Géométrie, & *Philiſtion* de Sicile, la Médecine. Sotion, dans ſes ſucceſſions, dit qu'il fut auſſi auditeur de Platon. Eudoxe a été Précepteur d'Erinée, pere de Chryſippe le Gnidien. On ne ſait rien de particulier de la Médecine d'Eudoxe; on apprend ſeulement que cet homme, quoique fort pauvre, avoit une ſi grande envie d'étudier, qu'un Médecin, nommé *Théomedon*, le prit chez lui, & lui fournit toutes les commodités pour cela; que dans la ſuite Eudoxe forma le deſſein de faire un voyage en Egypte, ayant obtenu des lettres d'Ageſilaüs pour Nectanabis; que celui-ci recommanda Eudoxe aux ſacrificateurs de ce Pays-là, qui étoient Philoſophes & Médecins, & enfin que Chryſippe le ſuivit dans ce voyage. A ſon retour, Eudoxe fit des loix pour ſa Patrie, & compoſa pluſieurs Ouvrages d'Aſtrologie, de Géométrie & d'Hiſtoire. On met ſa mort en la 107. Olimpiade, environ le milieu du trente-ſeptiéme ſiécle du monde.

EUNAPIUS, Médecin & Hiſtorien du quatriéme ſiécle, natif de Sardes, floriſſoit ſous le regne de Valentinien, de Valens & de Gratien. On a de lui les Vies des Philoſophes de ſon tems, où il affecte de relever l'idolâtrie pour rabaiſſer le Chriſtianiſme.

EUPHORBE, Médecin de Juba II. fils de l'autre Juba qui avoit été Roi de Numidie & d'une partie de la Mauritanie. Il étoit frere d'Antonius Muſa. Pline, qui fait mention de tous deux, dit que le même Juba, qui ſe plaiſoit à la Médecine, nomma une certaine plante *Euphorbia*, du nom de ſon Médecin: mais Saumaiſe fait voir que cela eſt une fable, & que la drogue appellée *Euphorbe*, étoit comme ſous ce même nom dès quelques ſiécles auparavant. Euphorbe vivoit en 700 de Rome, de la création 3953.

EURYPHON, Médecin Gnidien, qui doit être plus ancien qu'Hippocrate, ayant passé pour être l'auteur des Sentences Gnidiennes, qui sont citées par ce dernier : néanmoins Soranus les fait rencontrer ensemble chez le Roi Perdiccas. C'est apparemment du même Euryphon que parloit Platon le Comique, lorsqu'il introduisoit *Cinesias* fils d'Evagoras, se produisant au sortir d'une pleurésie, *maigre comme un squelette, la poitrine pleine de pus, les jambes comme un roseau, & tout le corps chargé des escharres qu'Euryphon lui avoit faites en le brûlant; en un mot, phthisique ou empyique consommé.* Il paroit par ce passage qu'Euryphon employoit les cautéres dans l'empyeme, ainsi qu'Hippocrate le pratiquoit. On recueille de plus, qu'Euriphon vivoit du tems de Platon le Comique, contemporain d'Aristophane, &, par conséquent, du tems d'Hippocrate; ce qui n'empêche pas qu'Euryphon ne pût être le plus âgé.

EUSTACHIUS, (Barthelemi) célébre Médecin du 16. siécle, nâquit en Italie, & enseigna la Médecine & l'Anatomie à Rome, où il s'attira beaucoup de réputation. Il eut une connoissance fort étendue de la structure du corps humain; ses planches font son éloge, & elles sont connues par-tout où les sciences sont parvenues, par-tout où elles sont protégées & cultivées. Les planches d'Eustachi, qui étoient restées ensevelies dans l'obscurité depuis l'an 1552. au grand détriment de la République des Lettres, furent enfin découvertes en 1712. & publiées à Rome en 1714. par les soins de Jean-Marie Lancisi, premier Médecin du Pape Clément XI. Elles parurent ensuite à Amsterdam en 1722. & depuis à Rome en 1728.

Eustachius a découvert le premier les glandes situées sur les reins. Il a repris Vesale d'avoir décrit, disséqué & représenté le rein d'un chien, au lieu de celui d'un homme, sans avertir de la différence qu'il y a entre cette partie dans l'un & la même partie dans l'autre. Il a prétendu que le cours des veines des reins est oblique & non pas transversal, ainsi que Vesale l'a représenté. Il a représenté dans une figure admirable, les petits canaux urinaires qu'il compare à des cheveux très-fins; mais Nicolas Massa les avoit décrits avant lui. Il dit dans son examen des os, qu'il est le premier qui ait connu la vraie structure du nerf optique; & il ajoute qu'en le faisant tremper dans de l'eau, il s'étend, se développe, & devient alors semblable à une large membrane, ou à un morceau de toile très-fine.

A l'occasion du troisiéme os situé au-dedans de l'oreille, & appellé *l'Etrier*, voici ce qu'il dit : " Je me rens témoi-„ gnage à moi-même, qu'avant que qui que ce fût m'en „ eut parlé; avant qu'aucun de ceux qui en ont écrit, „ l'eussent fait, je le connoissois; que je le fis voir à plu-„ sieurs personnes à Rome, & que je le fis graver en „ cuivre.

Il est le premier qui ait donné une description exacte du canal thorachique, ou du passage par lequel le chile est porté au cœur, lequel ressemble, dit-il, dans les chevaux, à une veine blanche; son embouchure est semi-lunaire, & il s'ouvre dans la veine jugulaire interne.

Il apperçut le premier la valvule placée à l'orifice de la veine coronaire dans le cœur. Il prétend avoir découvert & décrit avec exactitude le premier la valvule, que quelques Auteurs appellent *valvula nobilis*, placée dans la veine cave tout proche de l'oreillette droite du cœur. Cependant Jacques Silvius paroit l'avoir remarquée avant lui.

Voici les titres des Ouvrages de Barthelemi Eustachius :

Opuscula anatomica. Venetiis, 1563. *in-4to. Delphis*, 1726. *in-8vo.*

Eadem cum annotationibus. Venetiis, 1574. *in-4to. Lugduni Batavorum*, 1707. *in-8vo.*

Ses *Opuscula* contiennent :

De renum structura, officio & administratione.

De auditûs organis.

Ossium examen.

De motu capitis.

De vena, quæ azygos dicitur, & de alia, quæ in flexu brachii communem profundam producit.

De dentibus.

Nous avons encore de lui :

Erotiani Græci Scriptoris vetustissimi, vocum, quæ apud Hippocratem sunt, collectio, cum annotationibus. Venetiis, 1566. *in-4to.*

EUTO, (Henri) dit *Henricus Euticus*, Allemand, qui a vécu en 1494. étoit Médecin. Il a composé divers Ouvrages.

EZARHARAGUI fut Médecin de Mansor, Conseiller de Cordoue. Il composa un Ouvrage de Médecine semblable au Canon d'Avicenne : cet Ouvrage est utile, & les Médecins Mahométans en font même à présent un grand cas. Il mourut l'an de la guerre de Cordoue à l'âge de cent & un an, l'an de l'Hégire 404. & de J. C. 1014.

F.

ABRICE ou FABRI, (Henri) Médecin Allemand, étoit de Berg-Zabern, en Latin *Berga ad Tabernas*, qui eſt une petite Ville d'Alſace, ſur la riviére d'Erlbach, appartenant aujourd'hui aux François. Il y nâquit en 1347. & il étudia à Wittemberg, à Straſbourg, & puis à Padoue & à Baſle, où il paſſa Docteur en Médecine. Après cela étant revenu dans ſon Pays, il enſeigna la Philoſophie à Hornbach, petite Ville d'Alſace, au Duché de Deux-Ponts; il fut enſuite Recteur du Collége, & il y mourut d'apoplexie en 1612. le 28 du mois de Mars. Fabrice a compoſé la vie de Guillaume Trage, diverſes piéces en vers, &c. Son Epitaphe contient un abrégé de ſa vie. La voici:

Montanæ Henricum civem genuere Tabernæ
Fabricium, Hornbacum fovit & Italia:
Indè rediit duplices edoctus Apollinis artes,
Hîc Rector luſtris quinque obit emeritus.
Corpus habet Fanum Joannis, ut ipſe volebat:
Hæc tabula hæredum teſtis amoris adeſt.

Il ſe trouve pluſieurs Médecins du nom de *Fabrice*, dans Vander Linden, *de Script. Med.* comme Balthaſar Fabrice, de qui nous avons:

Opuſculum phyſiologum & medicum, tribus libris diſtinctum; tractans accuratè, primò, corporis humani temperamenta, deindè compendiosè ſex res non naturales, Medicis ita dictas. Cui ob materiæ cognationem acceſſit appendicis loco tractatiuncula de litteratorum tuenda & reſtituenda valetudine. Amſtelodami, 1629. *in*-8*vo.*

François Fabrice de Ruremonde, qui a écrit:

De Balneorum naturalium, maximè eorum quæ ſunt Aquiſgrani & Porceti, natura & facultatibus, tum quâ ratione illis utendum ſit, Libellus. Coloniæ, 1564. *in*-8*vo.* 1546. *in*-4*to.* 1617. *in*-8*vo.*

George Fabrice, qui a donné au Public:

De metallicis Rebus ac nominibus obſervationes variæ &

erudita. Extant cum Opere Corn. Geſneri de omni foſſilium genere. Tiguri, 1565. *in*-8*vo. & cum Georgii Agricolæ de ortu & cauſis ſubterraneorum libro quinto. Wittebergæ*, 1612. *in*-8*vo.*

Et enfin Jean Fabrice, qui a compoſé:

Differentiæ animalium quadrupedum, ſecundùm locos communes. Opus ad animalium cognitionem apprimè conducibile. Tiguri, 1555. *in*-8*vo.*

Epiſtola medica quæ extat cum Ciſta medica Joan. Hornungi, 1625.

FABRICIO, (Jerôme) Médecin célébre, dit *Aquapendente*, parce qu'il étoit de cette Ville dans l'Etat de l'Egliſe, au Territoire d'Orviéte. Il étudia à Padoue, où ayant appris les Lettres Gréques & Latines, & puis la Philoſophie, il s'appliqua à l'étude de la Médecine ſous Gabriel Fallopio, un des plus habiles Médecins de ſon tems. Fabricio fit de merveilleux progrès ſous un ſi excellent maître; il s'attacha principalement à la Chirurgie & à l'Anatomie, qu'il profeſſa avec un très-grand applaudiſſement, pendant près de cinquante ans de ſuite, dans la même Univerſité de Padoue, ayant ſuccedé à Fallopio l'an 1565.

La doctrine n'étoit pas la ſeule bonne qualité de Fabricio; il en eut d'autres qui lui firent d'illuſtres amis: il travailloit pour la gloire, & l'interêt ne le faiſoit point agir. Ses amis lui firent divers préſens pour recompenſer ſon généreux deſintereſſement; il les mit dans un cabinet particulier, où l'on voyoit cette inſcription ſur la porte: *Lucri neglecti lucrum.* La République de Veniſe lui fixa un revenu de mille écus d'or, & l'honora d'une ſtatue & d'une chaîne auſſi d'or. Jerôme Fabricio n'étoit pas indigne de ces honneurs. Il mourut à Padoue en 1619.

Il remarqua le premier en 1574. les valvules des veines, que le Pere Paul avoit, dit-on, indiquées; mais il ne connut ni leur ſtructure, ni leur uſage. Il découvrit un petit muſcle dans l'oreille interne, qu'il appropria au marteau. Il prétend que l'épiderme eſt compoſé de deux lames. Il eſt le premier qui ait parlé de l'enveloppe charnue de la veſſie, & qui l'ait ſoupçonnée être d'un muſcle ſervant à l'expulſion de l'urine. Nous pourrions dire beaucoup d'autres choſes de lui, qui ne ſeroient pas indignes de l'attention du Lecteur; mais nous finiſſons cet article, en aſſurant qu'il fut Anatomiſte exact, & qu'il fut très-verſé

dans la Chirurgie, pour passer au catalogue de ses Ouvrages :

De Visione, Voce & Auditu. Venetiis, 1600. *in-folio. Francofurti*, 1605, 1613. *in-folio.*

Tractatus de oculo visûs organo. Patavii, 1601. *in-folio. Francofurti*, 1605, 1613. *in-folio.*

De venarum ostiolis. Patavii, 1603. *in-folio.*

De locutione & ejus instrumentis. Patavii, 1603. *in-folio.*

De musculi artificio & ossium articulationibus. Vicentiæ, 1614. *in-4to.*

De respiratione & ejus instrumentis, Libri duo. Patavii, 1615. *in-4to.*

De motu locali animalium secundùm totum. Patav. 1618. *in-4to.*

De gula, ventriculo, intestinis, Tractatus. Patavii, 1618. *in-4to.*

Opera anatomica, quæ continent de formato fœtu. De formatione ovi & pulli. De locutione & ejus instrumentis. De brutorum loquela. Patav. 1625. *Francof.* 1623. *in-fol.*

Opera omnia physiologica & anatomica. Lipsiæ, 1687. *in-fol.*

Opera chirurgica, in duas partes divisa. Francofurti, 1620. *in-8vo.*

Opera anatomica, cum præfatione Albini. Lugduni Batavorum, 1738. *in-folio.*

FABRITIUS HILDANUS. *Voyez* HILDAN.

FAGON (Guy-Crescent) nâquit à Paris le 11 Mai 1638. de *Henri Fagon*, Commissaire ordinaire de Guerre, & de *Louise de la Broſſe*. Elle étoit niéce de *Guy de la Broſſe*, Médecin ordinaire de Louis XIII. qui obtint de ce Prince en 1626. d'établir un Jardin Botanique à Paris, comme celui que Henri IV. avoit fait construire à Montpellier en 1598. C'est dans ce Jardin botanique de Paris, dont Mr. de la Broſſe étoit Intendant, que Fagon vit le jour. Ayant fait ses premiéres études avec succès, son oncle le détermina en faveur de la Médecine. Il reçut le bonnet de Docteur en 1664. après avoir soutenu une théſe où il admettoit la circulation du sang, ce qui passoit encore pour paradoxe. Le Jardin Botanique étant tombé en décadence depuis la mort de Mr. de la Broſſe, Vallot, premier Médecin du Roi, & qui par-là étoit appellé à veiller sur cet utile établiſſement, entreprit de lui rendre son premier luſtre, & Fagon lui offrit ſes ſervices, qui furent acceptés avec joie. Il alla, à ſes fraix, en Au-

vergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes & sur les Pirenées, d'où il remporta une très-riche collection de simples. On publia en 1665. un Catalogue de toutes les plantes du Jardin qui alloient à plus de 4000. Ce Catalogue est intitulé : *Hortus Regius*. Mr. Fagon mit à la tête un Poëme Latin. A peine eut-il été créé Docteur, qu'on lui donna les deux places de Professeur en Chimie & en Botanique au Jardin Royal. En même-tems il exerçoit la Médecine dans Paris avec un parfait desintéressement, ne voulant accepter aucune recompense. En 1680. le Roi le choisit pour être premier Médecin de Madame la Dauphine; quelques mois après, il fut Médecin de la Reine & des Enfans de France; & finalement en 1693. on lui donna la place de premier Médecin de Sa Majesté. Il manifesta dans ce poste qu'il ne cherchoit point à thésauriser, ayant renoncé à plusieurs bénéfices lucratifs dont ses prédécesseurs avoient joui. La sur-intendance du Jardin du Roi avoit été détachée de la place de premier Médecin, & unie à la sur-intendance des bâtimens qu'avoit Mr. Colbert. Le premier Médecin n'avoit plus que la sur-intendance des exercices du Jardin, sans la nomination des places. Quand Mr. de Villacerf eut quitté la sur-intendance des bâtimens en 1698, Mr. Fagon obtint du Roi que celle du Jardin Royal seroit réunie à la charge de premier Médecin, en laissant au Sur-Intendant des Bâtimens la disposition des fonds nécessaires à l'entretien du Jardin. Ce fut pour embellir ce Jardin que Mr. Fagon inspira au Roi le dessein d'envoyer Mr. de Tournefort en Gréce, en Asie & en Egypte pour en rapporter les plantes les plus utiles & les plus curieuses. Après la mort du Roi Louis XIV., Fagon se retira au Jardin Royal, dont il avoit conservé la sur-intendance. Il mourut le onziéme Mars 1718. âgé de plus de 80 ans. L'Academie des sciences l'avoit choisi en 1699. pour être un de ses Honoraires.

FALCO, (Jean) Médecin Espagnol, que le désir de se former davantage dans la Médecine, fit quitter sa Patrie : il fréquenta les plus célébres Universités de l'Europe, puis s'étant arrêté à Montpellier, il y aquit beaucoup de réputation. Il vivoit vers l'an 1500. Nous avons de lui :

Additiones ad Practicam Antonii Guainerii. Papiæ, 1518. *in-4to. cum aliis Guainerii operibus.*

FALLOPIO, (Gabriel) célébre Médecin, étoit de Modéne, où il nâquit en 1490. On dit qu'il étoit sorti d'une

famille noble; mais ce qui eſt bien aſſuré, c'eſt qu'il a été univerſellement eſtimé par la connoiſſance qu'il a montrée de l'Anatomie & de la Médecine; & pour cette raiſon quelques-uns l'ont appellé *l'Eſculape de ſon ſiécle*. Il parcourut une bonne partie de l'Europe; & comme il avoit une très-forte inclination pour les Lettres, il y fit de merveilleux progrès, & pénétra par ſon travail & par ſon étude dans les plus ſecrets miſtéres de la Nature. Il excella dans la Philoſophie, dans l'Aſtronomie, dans la connoiſſance des Simples, & ſur-tout dans l'Anatomie, qu'il enrichit par ſes belles découvertes & obſervations. Il exerça la Médecine avec beaucoup de gloire, & aquit la réputation d'un des plus habiles Médecins de ſon tems. Il enſeigna l'Anatomie & expliqua la Botanique dans l'Univerſité de Padoue pendant vingt-quatre ans, & y mourut dans ſa ſoixante-treiziéme année. On voit ſon tombeau dans l'Egliſe de ſaint Antoine avec cette Inſcription:

Fallopi hîc tumulo ſolus non conderis: undè
Eſt pariter tecum noſtra ſepulta domus.

Douglas a dépeint ce Médecin en deux mots dans ſa *Bibliograph. Anatomica*. " Il étoit, dit-il, méthodique dans „ ſes leçons, heureux dans ſes cures, & prompt dans ſes „ diſſections. „ *In docendo maximè methodicus, in medendo feliciſſimus, in ſecando expeditiſſimus*. Fallope ſe donna pour le premier qui ait apperçu les muſcles piramidaux, & il prétend qu'ils ſervent à comprimer la veſſie. Mais Galien & Jacques Silvius en avoient fait mention avant lui. Il ſe vante d'avoir réſolu le premier l'embarraſſante difficulté d'Oribaſe & de Galien ſur le mouvement de la paupiére ſupérieure, après que le muſcle orbiculaire eſt coupé. Il aſſure avoir découvert en 1550. le muſcle qui ſert à relever cette partie. Galien s'étoit lui-même tiré de cette difficulté, comme il paroit par l'ouvrage *de Locis malè affectis*, qu'il commenta dans ſa vieilleſſe, tems auquel ſon expérience le rendoit encore plus reſpectable que ſon âge. D'ailleurs, on trouve dans Avicenne une deſcription très-claire de ce muſcle. *Libr.* 1. *ſum.* 2. *de muſculis cap.* 5. Realdus Columbus l'a décrit auſſi fort exactement dans ſes Ouvrages anatomiques qui parurent en 1559.

Quoi qu'il paſſe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'il a nommée *Tuba uteri*, & que nous appellons de ſon nom, la trompe de Fallope, à l'extrêmité de

laquelle il y a un large trou, & dont les bords ſont, pour ainſi dire, déchirés & frangés, comme ceux de quelques vieilles hardes ; il faut pourtant avouer qu'elle étoit connue d'Hérophile & de Rufus, Ephéſien, qui nous en ont laiſſé des deſcriptions fort exactes.

Il entend par le cou réel de la matrice, toute la partie contenue depuis ſon orifice intérieur, juſqu'à l'endroit où elle commence à s'étendre & à devenir plus large. Voici le catalogue des Ouvrages de Fallope :

Expoſitio in librum Galeni de oſſibus. Venetiis, 1570. *in-4to.*

De Compoſitione medicamentorum, cui acceſſerunt tabulæ ejuſdem de Cauteriis. Venetiis, 1570. *in-4to.*

De Thermalibus aquis Libri ſeptem. De metallis & foſſilibus Libri duo. Venetiis, 1564. *in-4to.* 1584. *in-folio cum aliis ejuſdem. Libelli duo, alter de Ulceribus ; alter de Tumoribus præter naturam*, 1563. *in-4to.*

De parte Medicinæ quæ Chirurgia nuncupatur, necnon in librum Hippocratis de vulneribus Capitis diluciditſima interpretatio. Venetiis, 1571. *in-4to.*

Compendium de anatome corporis humani. Venetiis, 1571. *Patavii*, 1585. *in-8vo.*

Obſervationes anatomicæ in libros quinque digeſtæ. Venetiis, 1561. *in-8vo. Pariſiis*, 1562. *in-8vo. Helmaſtadii*, 1588. *in-8vo.*

De Morbo Gallico Tractatus. Venetiis, 1565. *in-8vo. Patav.* 1564. *in-4to. cum Petri Angeli Agathi Matheratis ſcholiis marginalibus & exercitationibus quibuſdam nobilibus.*

Lectiones de partibus ſimilaribus corporis humani. Noribergæ, 1575. *in-folio.*

Opera genuina omnia, tam practica, quàm theorica, in tres tomos diſtributa. Venetiis, 1584, 1606. *in-folio. Francofurti*, 1600. *in-folio*, & 1606. *cum operum appendice.*

FARRAGUTHUS, Juif, étoit Médecin de l'Empereur Charlemagne.

FAVELET, (Jean-François) Docteur & Profeſſeur Primaire en Médecine de l'Univerſité de Louvain, Médecin-Conſeiller de feu S. A. S. Marie-Eliſabeth Gouvernante-Générale des Pays-Bas Autrichiens, de l'Academie Royale des Sciences de Paris, &c. étoit né au Fort de la Perle près d'Anvers, le 18 Avril 1674. Il eut pour pere *Jean Favelet*, qui ſuivoit le parti des armes, & pour mere *Urſule Cays*, tous deux de bonne famille ; & les ayant perdu à l'âge de ſept ans, le Sieur *Hernandés*, Curé de Londer-

zeele, son cousin, prit soin de son éducation & jetta dans son cœur la semence de ces rares & éminentes vertus, qui ont fait le plus bel ornement de sa vie. A l'âge de dix ans, on l'envoya dans la Campine, où il commença ses Humanités, qu'il alla finir à Malines au Collége des Peres de l'Oratoire, par l'étude de la Rhétorique & de la Dialectique. Il donna dès lors des preuves de ce vaste génie, qu'on ne cessa d'admirer dans la suite; mais il en donna de plus grandes à Louvain dans le Collége du Porc, où il s'appliqua à la Philosophie pendant quinze mois. Peu de tems après il revint dans cette Ville, & commença son cours de Médecine sous les célébres Docteurs Peeters, Somers & Verheyen : il se distingua tellement entre ses condisciples, qu'en 1697. on l'éleva à la charge de Fisc & Doyen, qu'il remplit avec un applaudissement général. Ces exercices finis, il crut qu'il lui importoit d'étudier la nature elle-même, avant que de se faire recevoir à la Licence : il se transporta pour cela à Malines, où il s'appliqua à la pratique médecinale dans l'Hôpital Militaire du Roi d'Espagne. Il revint ensuite à Louvain, & reçut les dégrés de Licence en 1701. Ses talens & sa doctrine l'auroient élevé à des emplois considérables, & il se seroit par-là aquis des richesses qu'il a toujours mépriſées; mais faisant plus d'état d'augmenter sa science que son patrimoine, il mena une vie privée dans l'Université jusqu'en 1705, que Maximilien Emanuel Duc de Baviére & Gouverneur des Pays-Bas pour Philippe V. Roi d'Espagne, le pourvut de la place de Professeur en Botanique. La même année le Magistrat de Louvain lui donna la conduite de l'Hôpital, avec les appointemens ordinaires. En 1710. il obtint la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie, qui étoit devenue vacante par la mort du célébre Verheyen. C'est dans cet emploi qu'il mit en plus grand jour le fond de connoissances, dont il avoit eu soin de s'orner l'esprit; il y fit autant admirer son adresse dans les dissections anatomiques, que l'éloquence de ses discours dans les démonstrations. C'est par cette éloquence mâle, & l'aisance merveilleuse qu'il avoit à s'énoncer, qu'il fit tant d'honneur à la Faculté en particulier, & à l'Université en général, dans les occasions qui se présenterent de produire cette espéce de talent; & l'on peut dire, sans exagération, que personne ne le surpassa sur cet article.

En 1717. le Magistrat de Louvain lui conféra la place

de Professeur Primaire, vacante par la mort du Docteur Somers. Favelet animé par ces avances, se prépara au Doctorat, dont il reçut le bonnet en 1718. Ce fut dès lors que la réputation de ce grand Homme se répandit davantage : ses talens & sa profonde doctrine firent tant de bruit, qu'en 1725. à l'arrivée de la Sérénissime Marie-Elisabeth, sœur de l'Empereur Charles VI. de glorieuse mémoire, il fut déclaré Médecin-Conseiller de cette Princesse, qui venoit gouverner les Pays-Bas Autrichiens au nom de son auguste Frere. Sa réputation passa même chez les étrangers, & l'Academie Royale des Sciences de Paris s'associa l'illustre Favelet en 1729. Quelque grands que fussent ces honneurs, il en méritoit encore davantage, tant par ses qualités personnelles & sa rare érudition, que par cette éloquente gravité & cette aisance à parler, qu'il animoit toujours par la force & la multitude des bons mots; en quoi il étoit regardé comme un prodige. Tant de belles qualités ne furent pas sans recompense : mais cet homme généreux, qui ne travailloit que pour l'honneur, & qui le préféroit aux richesses, n'en profita point pour augmenter sa fortune. Il ne possédoit rien, qu'il ne consacrât volontiers à s'aquerir d'illustres amis, à s'en obliger d'autres, ou à les assister par des libéralités, que sa bienfaisante industrie leur faisoit comme malgré eux. Sa charité envers les pauvres n'étoit pas moins grande que sa généreuse amitié : on le voyoit dans les rues toujours environné d'indigens, qu'il ne congédioit jamais sans leur faire part de ses bienfaits. Il savoit qu'heureux est celui qui se laisse attendrir envers les pauvres, & que le Seigneur le conservera au jour de ses vengeances. Ce fut principalement à l'article de la mort que cet oracle ranima toute sa confiance : il reçut tous ses Sacremens avec une ferveur & une dévotion exemplaire, & enfin épuisé par des douleurs & des vomissemens continuels, il rendit son esprit au Créateur le 30 Juin 1743. vers les huit heures du matin.

Ce grand Homme a donné au Public plusieurs Traités sur des points controversés en Médecine. Partisan décidé du sistême de la Fermentation, comme il étoit ennemi déclaré de celui de la Trituration, il n'épargna rien, soit dans ses leçons publiques, soit dans ses écrits, pour sapper les fondemens de ce dernier; & c'est ce qui fait la matiére des deux Ouvrages suivans :

Prodromus apologiæ fermentationis in animantibus, instruc-

tus animadverſionibus aliquot in librum de digeſtione nuper editum per clariſſimum virum D. Hecquetium. Lovanii, 1721. *in*-12.

Novarum, quæ in Medicina à paucis annis repullularunt, Hypotheſeon Lydius Lapis. Aquiſgrani, 1737. *in*-12.

FAULISIUS, (Joſeph) Sicilien, nâquit le 19 Mars 1630. & s'adonna à la Médecine, dans laquelle il a excellé. Il fut Médecin de la Ville de Palerme, & exerça, outre cela, avec beaucoup de réputation, la charge de Thréſorier. Il mourut le 6 Décembre 1669. On a de lui :

De viribus Jalappæ, quod non ſit venenoſa.

FAVOLIUS, (Hugues) natif de Middelbourg, exerça la Médecine à Anvers, où il s'aquit beaucoup de réputation, tant par ſon ſavoir en cette ſcience, que par le rare talent qu'il avoit pour la Poëſie Latine. On a imprimé pluſieurs Ouvrages de ſa façon en ce dernier genre.

Favolius étoit preſque à l'article de la mort, lorſqu'il compoſa l'Epitaphe dont on orna ſon tombeau dans le cimetiére de l'Egliſe Cathédrale :

Artis Apollineæ culturâ inſignis & uſu,
Phœbi cultor carminis, atque lyræ.
Piſano genitore ſatus, genitrice zelandâ,
Hugo Favoliacæ ſollicitudo domûs :
Ætatis bis ſex anno poſt luſtra ſecundo,
Conditur hoc tumulo, ſpiritus aſtra tenet.
Obiit anno M. D. LXXXV. 10 *Auguſt. vixit ann. LXI. Menſ. XI. dies XXIX.*

FELICIANUS, (Jean-Bernard) natif de Veniſe, étoit Médecin & Philoſophe. La rare connoiſſance qu'il avoit des Langues ſavantes, lui fut un ſujet de réuſſite dans les Traités qu'il écrivit ſur les Oeuvres d'Hippocrate & de Galien. Il vivoit vers l'an 1520.

FEMMES. (Médecine chez les) Pluſieurs Déeſſes ont paſſé chez les Anciens pour entendre la Médecine, & dans la ſuite on leur a joint quantité de femmes. Cleopatre, Reine d'Egypte, & la fameuſe Arthemiſe, Reine de Carie, ſont de ce nombre. Galien & Pline font mention d'une Elephantis, qui avoit écrit touchant les remédes abortifs & touchant le fard. Galien rapporte encore quelques compoſitions de médicamens d'une Antiochis. On trouve dans Pline une Olympias de Thébes, une Sotira, une Salpé, &c. Leurs remédes étoient pour la plus grande

partie ſuperſtitieux, ce qui n'eſt pas fort ſurprenant; les remédes de cette nature ayant été de tout tems du gout du Peuple, & principalement de celui des femmes. On trouve encore dans Theodorus Priſcianus, une Victoria, une Salviana ou Salvina & une Leoparda. Marcel l'Empirique parle auſſi d'une femme nommée Africana, ſoit que ce fût le nom d'une femme qui ſe mêloit de la Médecine, ou celui de ſa Patrie. Scribonius Largus fait mention d'une Africaine qui lui vendit le ſecret d'une compoſition pour la colique.

On ne manquera pas de dire qu'il y a peu de fondement à faire ſur les hiſtoires des femmes qui ont exercé la Médecine chez les Anciens. Nous convenons qu'elles ſont parſemées de fables : mais on ne nous niera pas qu'elles ne contiennent quelques vérités. Au reſte, ce n'eſt pas ſur ce que nous avons dit de Cleopatre & d'Arthemiſe dans le cours de ce Dictionnaire, que nous aſſurons qu'il y a eu des femmes qui ont étudié ou exercé autrefois la Médecine, nous avons une autre preuve de ce fait.

L'averſion que la plupart des femmes ont à ſe confier aux Médecins dans certaines maladies ſecrétes, les contraignit à chercher des perſonnes de leur ſexe à qui elles puſſent en faire confidence, & qui puſſent les ſoulager. Ainſi la pudeur des unes fit étudier à d'autres la Médecine. On leur diſputa jadis le droit de l'exercer, & elles le perdirent dans quelques Contrées. Une ancienne loi des Athéniens défendoit aux eſclaves & aux femmes de ſe mêler de la Médecine, juſques-là que le métier d'accoucher, qu'ils jugeoient dépendant de cet art, ne pouvoit être pratiqué que par des hommes. Mais quelques Dames Athéniennes ayant mieux aimé mourir que de ſouffrir que des hommes les accouchaſſent, on dit qu'une d'entre elles nommée *Agnodice* ou *Agnodia*, qui avoit appris la Médecine ou l'art d'accoucher d'un certain Hérophile, s'aviſa de ſe traveſtir pour ſecourir ſes ſemblables; mais ayant été découverte, les Athéniens changerent la loi, & permirent aux femmes de condition libre d'apprendre la Médecine.

Les Egyptiens avoient eu long-tems auparavant des Sages-Femmes; l'Hiſtoire Sainte nous a même conſervé les noms de deux femmes Egyptiennes qui exerçoient cette profeſſion, & qui ſauverent un grand nombre d'enfans Juifs que la cruauté de Pharaon vouloit faire périr. L'une de ces femmes s'appelloit Sciphra, & l'autre Puha.

Les

Les Sages-Femmes de Gréce & d'Italie ne ſe mêloient pas ſeulement d'accoucher ; elles exerçoient la Médecine dans preſque toute ſon étendue. Auſſi les mots *Obſtetrix* & *Medica* ſont ſinonimes dans les Juriſconſultes anciens, comme il paroit par ce paſſage d'Ulpien, Livre I. *Quoties de prægnatione dubitatur, quinque obſtetrices*, ou *Medicæ jubentur ventrem aſpicere.* Quand on doutera de la groſſeſſe d'une femme, on la fera viſiter par cinq Sages-Femmes ou cinq femmes exerçant la Médecine. Les Grecs avoient auſſi des femmes qu'on appelloit *Iatrinæ*, dont le nom ſe peut rendre par le mot Latin *Medicæ*, comme qui diroit en François *Médecines* ou *Femmes-Médecins.* Elles traitoient toutes les maladies qui ſont particuliéres au ſexe, & l'affection hiſtérique ou le mal de mere étoit principalement de leur reſſort, comme on le recueille d'un paſſage de Galien, où cet Auteur remarque que ce ſont ces femmes qui ont nommé cette maladie hiſtérique, ou maladie de matrice. Martial dans une de ſes épigrammes qui commence ainſi : *Hiſtericam vetulo ſe dixerat eſſe marito*, fait mention, & des Femmes-Médecins, & de la maladie dont on vient de parler.

Elles s'appliquoient auſſi à tout ce qui concerne l'ornement & l'embelliſſement du corps ; comme toutes les eſpéces de fard & les médicamens qui ſervent à ôter ou pallier les imperfections & les difformités occaſionnées par les maladies ou par quelque autre cauſe què ce ſoit. Pluſieurs de ces femmes avoient même écrit des Ouvrages de Médecine que les anciens Médecins ne dédaignerent pas de citer.

FENDIUS, (Melchior) Médecin Allemand, étoit de Nordlingen, Ville libre & Impériale dans la Suabe, où il nâquit en 1486. Il fit de très-grands progrès dans les Lettres & dans la Médecine, qu'il enſeigna auſſi-bien que la Philoſophie dans l'Univerſité de Wittemberg. C'étoit un bon homme qui s'aquit beaucoup de réputation, & qui mourut âgé de 78 ans, le 8 Novembre de l'année 1564. Il a écrit quelques Ouvrages qu'on n'a pas publiés, à l'exception des deux oraiſons ſuivantes :

Oratio de dignitate & utilitate artis medicæ. Extat tomo IV. declamat. Phil. Melanthonis, pag. 244.

Oratio de appellationibus Panum. Extat ibidem, pag. 318.

FERG ou FREG, (Chriſtophe) Médecin & Bibliothécaire d'Ingolſtadt en Baviére, a donné le Catalogue

des livres de la Bibliothéque de cette Ville. Il eſt diſpoſé dans un ordre alphabétique, & ne laiſſe pas d'être diviſé ſelon les quatre Facultés qui y ſont encore partagées en 25 claſſes. Ferg fit imprimer ce Catalogue en 1599. ou 1600. *in-folio* à Ingolſtadt.

FERNEL (Jean) étoit né à Montdidier ſelon Mezeray; mais Clermont en Beauvoiſis eſt le véritable lieu de ſa naiſſance, ſuivant Plantius, auteur de ſa vie. Il vint au monde en 1486. Son mérite l'éleva à l'emploi de premier Médecin du Roi Henri II. & la Reine Catherine de Medicis diſoit qu'elle étoit redevable de ſa fécondité à la ſcience de ce grand homme. Il lui eſt dû une place conſidérable entre les illuſtres du ſeiziéme ſiécle : auſſi eut-il un avantage que peu d'autres ſe peuvent vanter d'avoir jamais eu, ayant vu que les livres qu'il avoit donnés au Public, étoient les ſeuls qu'on expliquoit dans les Ecoles de Médecine, & ceux qu'on y préféroit à tous les autres. Fernel avoit auſſi une parfaite connoiſſance des Mathématiques, & il parloit la Langue Latine avec tant de pureté, qu'on a ſouvent employé ce témoignage pour oppoſer à ceux de delà les Monts, qui appelloient les François barbares en cette Langue. Au reſte, perſonne n'ignore comme il s'avança à la Cour de Henri II. après que la Reine Catherine de Medicis fut devenue féconde; auſſi cette Princeſſe voulant lui témoigner ſon eſtime, lui fit des préſens conſidérables.

Dans ſa jeuneſſe, Fernel renonça à toutes ſortes d'affaires & de compagnies pour s'appliquer entiérement à l'étude, y faiſant conſiſter tout ſon plaiſir & tout ſon divertiſſement. Il employa d'abord une partie de ſon tems aux Belles-Lettres, & l'autre aux Mathématiques; puis il enſeigna la Philoſophie à Paris pendant deux ans dans le Collége de Sainte-Barbe. Quelque tems après il fut reçu Docteur en Médecine, & ſe maria : mais comme il avoit une forte paſſion pour les Mathématiques, il négligea ſa profeſſion pour s'adonner à cette belle Science; il dépenſa même des ſommes conſidérables pour ſatisfaire l'extrême paſſion qu'il avoit d'en aquerir une connoiſſance parfaite. Mais enfin, ſe rendant aux exhortations de ſon beau-pere, qui étoit Conſeiller au Parlement de Paris, il renonça en quelque façon aux Mathématiques pour s'adonner à la Médecine; & il l'exerça avec tant de bonheur & de gloire, que s'étant tiré de la pauvreté où l'étude l'avoit jetté, par

la guérison d'une infinité de malades, il fut honoré, comme on l'a dit d'abord, de la charge de premier Médecin du Roi Henri II. Jamais homme n'a exercé la Médecine avec plus de succès que lui; aussi étoit-il si occupé dans sa profession, qu'à peine il avoit le loisir de prendre ses repas, & qu'ordinairement il mangeoit sans s'asseoir.

Fernel se fit plusieurs ennemis parmi ceux de son ordre, parce qu'il préparoit lui-même la plupart des remédes qu'il donnoit aux malades. Il eut de grandes disputes avec un Médecin, nommé *Hexelius*, parce qu'il alloit à l'excès à l'égard de la saignée, au lieu que Fernel étoit accusé de trop épargner le sang. Il aimoit l'étude avec tant d'ardeur, que quand il invitoit quelqu'un pour manger avec lui, il ne faisoit pas de difficulté de le quitter d'abord après le repas pour se retirer dans son cabinet. On assure qu'après sa mort on lui trouva des livres pour la valeur de trente mille écus. Il ne laissa que deux filles, dont l'ainée, *Marie*, fut mariée à Mr. Barjot, Président au grand Conseil, & Maître des Requêtes; & l'autre à Mr. Gilles de Riant, Président à Mortier au Parlement de Paris. Fernel mourut de déplaisir d'avoir perdu sa femme, le 26 Avril 1558, étant né en 1486. Il seroit mort, à ce compte, âgé de soixante-douze ans; mais son épitaphe rapportée par François Swertius, *Epitaphia joco-seria*, & Mr. le Président de Thou ne lui donnent que 52 ans. Il en parle ainsi sous l'an 1558. " Jean Fernel d'Amiens, (*) premier Médecin „ du Roi Henri II. mourut à l'âge de 52 ans, & fut en„ terré dans l'Eglise de saint Jacques de la Boucherie. „ Après avoir employé diverses années dans l'étude de la „ Philosophie & des Mathématiques avec beaucoup de suc„ cès & de louange, il s'appliqua à la Médecine qu'il „ exerça heureusement, & qu'il a traitée toute entiére „ avec autant de doctrine que de politesse; bien qu'il n'eut „ pas donné au Public l'Ouvrage entier, non plus que le „ Livre si souhaité de ses observations, ayant été pré„ venu par la mort, il a néanmoins aquis tant de gloire „ par toute l'Europe, par ce qu'il en a mis au jour, que „ l'Ecole de Médecine de Paris doit, à bon droit, éternel-

(*) Il est vrai que Fernel se disoit quelquefois d'Amiens, quoiqu'il fut natif de Clermont en Beauvoisis; son Epitaphe, que nous rapportons, exprime même qu'il étoit de la premiére Ville: mais il ne le disoit ainsi, que par allusion & par respect pour la mémoire de son pere, qui étoit natif d'Amiens.

„ lement se glorifier d'avoir eu pour nourrisson un si grand „ homme. Quoi qu'il en soit, voici un distique numeral qui exprime l'année & la cause de la mort de Fernel:

ConJUge ferneLIUs raptâ perCULsUs, Ut aULæ,
Ut LUCIs satUr, Ut noMInIs, InterIIt.

On voit son tombeau dans l'Eglise de saint Jacques de la Boucherie à Paris, où il fut enterré par les soins de Philibert Barjot, Sieur de Marchefray & de Dormeil, son gendre. Voici l'Epitaphe que rapporte François Swertius:

D. Immort. Opt. Max. & Christo Jesu
Hominum Salvatori sacrum.
JOANNI FERNELIO AMBIAVENSI
Henrici II. Galliarum Regis Consiliario & primo Medico nobilissimo atque optimo;
Reconditarum & penitùs abditarum rerum scrutatori & explicatori subtilissimo;
Multorum salutarium medicamentorum inventori,
Veræ, Germanæque Medicinæ restitutori:
Summo ingenio, exquisitâque doctrinâ Mathematico,
Omni in genere Philosophiæ claro,
Omnibusque ingenuis artibus instructo,
Temperatissimis, sanctissimisque moribus prædito;
Socero suo pientissimo
Philibertus Barjotius supplicum libellorum in Regia Magister,
Magnique Regis Consilii Præses,
Affinitate gener, pietate filius,
Mœrens posuit
Anno à salute hominibus restituta 1558.
Obiit 26 *Aprilis, anno* 1558. *vixit annos* 52.

Fernel a écrit les Ouvrages suivans:

Universa Medicina. Venetiis, 1564. *in-4to. Francofurti*, 1592. *in-folio.* 1603. *in-8vo. Lutetiæ*, 1567. *in-folio. Hanoviæ*, 1610. *in-folio. Parisiis*, 1602. *in-folio. Lugduni Batavorum*, 1645. *in-8vo.* 2 *vol. Trajecti ad Rhenum*, 1656. *in-4to. Genevæ*, 1644. *in-8vo.* 1679, 1680. *in-folio.*

Cet Ouvrage contient les Traités suivans:

Physiologiæ Libri VII.

Pathologiæ Libri VII.

Therapeuticæ universalis, seu medendi rationis Libri VII. atque in septimum horum Guil. Plantii Cenomani doctissima scholia.

Febrium curandarum methodus generalis.

De Luis Venereæ curatione perfectiſſimâ, & ſeorſim. Antuerpiæ, 1579. *in*-8*vo. Patavii*, 1580. *in*-8*vo.*

Conſilium epileptico præſcriptum.

De abditis rerum cauſis Libri duo, & ſeorſim. Pariſiis, 1560. *in*-8*vo.*

Conſiliorum medicinalium Liber, cui acceſſerunt reſponſa quædam clarorum Medicorum Pariſienſium, & ſeparatim. Francofurti, 1585. *in*-8*vo. Pariſiis*, 1585. *in*-8*vo.*

Nous avons encore de lui :

De vacuandi ratione Liber. Pariſiis, 1545. *in*-8*vo. Lugduni*, 1548. *in*-8*vo. Francofurti*, 1612. *in*-12. *cum Schola Salernitana.*

Diſputatio de partu cujuſdam infantulæ Agennenſis. An ſit ſeptimeſtris, an novem menſium? Extat parte ſextâ Operum Jacobi Silvii. Coloniæ Allobr. 1630. *in-folio.*

Divers Ecrivains ont célébré le nom de Fernel par leurs Ouvrages, tant en proſe qu'en vers. On attribue le diſtique ſuivant à René Gervais ; quelques-uns cependant le lui diſputent :

Hippocrates moriens arcanum credidit artis
Fernelio : huic famâ par ſit & ingenio.

Le même René Gervais conſacra cet éloge à la mémoire de Fernel :

Hippocratem natura parens mortalibus olim
Edidit, ipſa ſuum quo retineret opus.
Hoc duce longa fuit, magnâ ratione medendi,
Vita hominum. Tandem Fernelianque dedit.
Quo Medico Doctore volat tua, Gallia, gentes
Fama per ignotas. Omnibus ille ſalus.
Jam verò ipſe Deus longos ut carperet annos,
Fernelium & terris, quem dederat, rapuit.
Priſca ætas illum naturæ laudibus, iiſdem
Noſtra celebrabunt ſæcula Fernelium.

FERRAND, (Jacques) Docteur en Médecine au commencement du XVII. ſiécle, natif d'Agen, eſt auteur d'un Traité touchant *la maladie de l'Amour*, imprimé à Paris en 1622.

FERRARI, (Jean-Mathieu) connu ſous le nom *De Gradibus* ou *De Grado*, qui eſt celui du Château où il prit naiſſance dans le Milanez. Il fut un des plus habiles Médecins de ſon tems, & il enſeigna avec applaudiſſement à Pavie. Nous avons divers Ouvrages de ſa façon :

Practicæ pars prima & secunda, vel Commentarius textualis, cum ampliationibus & additionibus materiarum in nonum Rhazis ad Almansorem, adjuncto etiam textu. Papiæ, 1497. *in-folio. Lugduni*, 1527. *in-4to. Venetiis*, 1560. *in-fol. hoc titulo:*

Practica seu Commentaria in nonum Rhazis ad Almansorem Joannis Matthæi Gradii Mediolanensis.

Expositiones super vigesimam secundam Fen tertiæ Canonis Avicennæ. Mediolani, 1494. *in-folio.*

Consiliorum secundùm vias Avicennæ ordinatorum utile repertorium, additis antiquissimi Medici Rabbi Moysis de regimine vitæ quinque tractatibus; necnon Raymundi Lullii de secretis naturæ Libris duobus. Venetiis, 1514. *in-folio.*

Jean-Mathieu Ferrari a été Médecin de Blanche-Marie Visconti, Ducheſſe de Milan, où il mourut en 1460.

FERRARIO, (Octavien) fils de Jerôme, nâquit à Milan le 23 Septembre 1510. dans une famille noble. Après avoir appris, avec beaucoup de ſoin, les Humanités, la Philoſophie & la Médecine dans les plus célébres Univerſités d'Italie, il enſeigna pendant 18 ans, la Morale & la Politique dans le Collége de *Canobio*, que Paul Canobio avoit établi par ſon conſeil; puis ſuivant les ordres du Sénat de Veniſe, il alla à Padoue, & y expliqua la Philoſophie naturelle d'Ariſtote avec tant d'élégance, que François Vimercat, qui du tems de François premier, exerçoit la place de Profeſſeur au Collége Royal de Paris avec une approbation générale, étant retourné en Italie après la mort de ce grand Roi, choiſit Ferrario ſur tous les ſavans, pour lui confier le ſoin de donner ſes Oeuvres au Public. Ayant demeuré quatre ans à Padoue, il revint à Milan, où il continua d'enſeigner la Philoſophie juſqu'à l'âge de 68 ans, auquel il mourut par la maladie qui l'avoit obligé de regagner ſa maiſon. Barthelemi Capra, Juriſconſulte, ſon compagnon inſéparable, à qui il avoit legué ſa Bibliothéque, fit ſon oraiſon funébre.

FERRARIUS, (Jean-Baptiſte) de Sienne, étoit Jéſuite. Il mourut en 1655. Il a écrit les Ouvrages ſuivans.

De Florum cultura Libri 4. Romæ, 1633. *in-4to.*

De Malorum aureorum cultura & uſu.

On trouve dans Vander Linden un Omnibonus Ferrarius, de qui nous avons:

De Arte medica infantium Libri quatuor. Quorum priores

duo de tuenda eorum ſanitate, poſteriores de curandis morbis agunt. Brixiæ, 1577. *&* 1598. *in-4to. Lipſiæ*, 1605. *in-8vo.*

De Regulis Medicinæ Libri tres, ex Hippocrate, Galeno & Avicennâ, cum ſumma diligentia collecti. Brixiæ, 1566. *in-8vo. Venetiis*, 1573. *in-8vo.*

FERREIRA, (Antoine) l'un des plus célébres Chirurgiens de Portugal, natif de Liſbonne, publia en 1670. un Cours de Chirurgie qui eſt fort eſtimé. Il mourut en 1677.

FERRIER, (Auger) Médecin de la Reine Catherine de Medicis, étoit de Toulouſe, où il nâquit en 1513. Il reçut le bonnet de Docteur à Montpellier en 1539, & il s'aquit beaucoup d'eſtime, tant par ſon mérite naturel, que par la vaſte étendue de ſes connoiſſances. Son pere étoit un habile Chirurgien, qui l'éleva avec grand ſoin. Il aima toutes les Sciences, & s'avança même beaucoup dans les Mathématiques & la Juriſprudence. Ferrier parloit avec beaucoup de politeſſe; il étoit bien fait, honnête, de bonne converſation, & il ſavoit le monde. Ces qualités lui donnerent entrée chez les perſonnes du premier rang; & Jean Bertrand, Garde des Sceaux de France, & depuis Cardinal, le préſenta à la Reine Catherine de Medicis, qui le choiſit pour être ſon Médecin ordinaire. Depuis il accompagna le même Cardinal à Rome, où il ſe fit des amis qui contribuerent à ſa réputation. Il fut un des intimes de Jules-Céſar Scaliger, Médecin d'Agen en Guyenne, qui avoit tant d'eſtime pour lui, que ni dans ſes études, ni dans les cures difficiles des malades qu'il traitoit, & qui étoient attaqués de maladies chroniques, il n'entreprenoit rien ſans l'avoir auparavant conſulté.

Ferrier & Bodin, l'Auteur du Livre de la République, s'étoient engagés dans une diſpute qu'ils traitoient avec une aigreur indigne des gens de Lettres; & ce fut dans le tems que Ferrier écrivoit contre ſon adverſaire, qu'il fut aſſailli d'un mal aux inteſtins, qui l'ôta du monde, après qu'il eut vêcu ſoixante-quinze ans dans une parfaite ſanté. Nous avons de lui les Ouvrages ſuivans:

Vera medendi Methodus duobus libris comprehenſa. Ejuſdem caſtigationes Practicæ Medicinæ. Lugduni, 1574. 1602. *in-8vo. Toloſæ*, 1557. *in-8vo.*

De Pudendagra ſive Hiſpanica Libri duo. Antuerpiæ, 1564. *in-8vo. Pariſiis*, 1577. *in-16.*

De Radice China Liber. Toloſæ, 1554. *in-8vo.*

De diebus decretoriis ſecundùm Pythagoricam doctrinam & Aſtronomicam obſervationem. Lugduni, 1541, 1549. *in-16.*

Liber de Somniis. Hippocratis de inſomniis Liber. Galeni Liber de inſomniis. Syneſii Liber de ſomniis. Lugd. 1549. *in-16.*

FERRIUS ou FERRUS, (Alphonſe) de Naples, Docteurs ès Arts & en Médecine. Il enſeigna la Chirurgie dans ſa Patrie : quelques-uns diſent même qu'il l'exerça enſuite à Rome, en qualité de premier Chirurgien de Paul III. ſouverain Pontife, élu en 1534; mais il paroit plus vraiſemblable qu'il en fut Médecin. Nous avons les Traités ſuivans de ſa façon :

De ſclopetorum ſive archibuſorum vulneribus Libri tres. Corollarium de ſclopeti ac ſimilium tormentorum pulvere. De caruncula ſive callo, quæ cervici veſicæ innaſcuntur, Opuſculum. Lugduni, 1553. *in-4to. Antuerpiæ*, 1583. *in-4to. Tiguri*, 1555. *in-fol. cum Chirurgiæ Scriptoribus.*

De Morbo Gallico, Ligni Sancti natura, uſuque multiplici Libri quatuor. Extat tomo primo, pag. 347. *Operis de Morbo Gallico. Venetiis*, 1566. *in-folio.*

FERVEHAN, (Nicolas) Anglois, qui s'aquit beaucoup de réputation dans le treiziéme ſiécle. Il étudia dans l'Univerſité d'Oxford, & enſuite il vint en France & en Italie pour y conſulter les grands hommes des Univerſités de Paris & de Bologne; & il devint un très-habile Médecin. Depuis il s'appliqua à l'étude des Lettres Saintes, & il y fit tant de progrès, qu'en ayant comme négligé la Médecine, il s'occupa uniquement de la Théologie, & mérita d'être élevé ſur le Siége de Cheſter, d'où il fut transféré à celui de Durham. Mathieu Paris & Mathieu Weſtmunſter parlent très-avantageuſement de Nicolas Fervehan. On dit qu'il mourut vers l'an 1241. du tems de Henri III. Roi d'Angleterre. On lui attribue quelques Ouvrages, comme :

De viribus Herbarum.

Practica Medicina.

FIENUS, (Jean) pere de Thomas, nâquit à Turnhout, petite Ville des Pays-Bas dâhs la Campine, & pratiqua long-tems la Médecine à Anvers. Il avoit un gout & un panchant décidé pour la muſique; auſſi excella-t'il dans ce genre, ſans négliger ce qu'il devoit à ſa profeſſion principale. Nous avons de lui un ſavant Ouvrage, intitulé :

Commentarius de Flatibus humanum corpus infestantibus. Antuerpiæ, 1582. *in-8vo. Francofurti*, 1592. *in-8vo.*

Jean Fienus mourut à Dordrecht le 2 d'Août 1585. ayant quitté Anvers à raison du siége, qu'Alexandre Farnèse, Duc de Parme, avoit mis devant cette Place.

FIENUS, (Thomas) Médecin, étoit d'Anvers, où il nâquit en 1566. Il étudia la Médecine en Italie, sous Mercurialis & Aldroandus, & depuis étant revenu dans son Pays, il enseigna dans l'Université de Louvain, où il mourut au mois de Mars 1631. après avoir été Médecin du Duc de Baviére. Il a composé plusieurs Ouvrages :

De formatrice fœtûs Liber, in quo ostenditur animam rationalem infundi tertiâ die. Antuerpiæ, 1620. *in-8vo.*

Pro sua de animatione fœtûs tertio die opinione Apologia, adversùs Ant. Ponte Santacruz olim Primarium Professorem Vallisoletanum, nunc verò Regis Hispaniarum Medicum Cubicularium & Proto-medicum generalem. Lovanii, 1629. *in-8vo.*

De viribus imaginationis Tractatus. Lovanii, 1608. *in-8vo.*

De Flatibus humanum corpus molestantibus, Commentarius novus ac singularis. Antuerpiæ, 1582. *in-8vo. Francofurti*, 1592. *in-8vo.*

De cauteriis Libri quinque. Lovanii, 1598. *in-8vo. Coloniæ*, 1607. *in-8vo.*

On trouve dans Vander Linden un autre Jean Fienus, aussi d'Anvers, sur le compte duquel cet Auteur met le Livre *de Flatibus*, qu'il attribue lui-même à Thomas.

FINOT, (Raimond) Docteur de la Faculté de Paris, & Médecin de la personne de Henri-Jules de Bourbon, Prince de Condé, mort le premier d'Avril 1709. Finot étoit ami particulier de Philippes Hecquet, qui l'affectionnoit beaucoup & l'aidoit de ses conseils. Quoiqu'on ait fait servir le nom de Finot à remplir quelques hémistiches satiriques, il étoit un homme du premier mérite, bon Phisicien & très-habile Médecin. A ces sciences nécessaires, dit l'Auteur de la vie de Mr. Hecquet, il avoit joint des connoissances plus agréables, que relevoit un fonds d'éloquence naturelle qu'il avoit pris soin de cultiver. Des mœurs douces & polies, & son attention pour les malades, l'avoient fait aimer des grands, estimer du public, & respecter d'un nombre infini de gens qui se faisoient honneur d'être de ses amis. Ces grandes qualités étoient accompagnées d'une exacte probité, d'une piété

ſincére, d'une charité très-tendre & très-étendue pour les pauvres. Il mourut en 1709. le 28 de Septembre, regretté de tous ceux qui l'avoient connu.

FLAMMEL, (Nicolas) natif de Pontoiſe, a eu la réputation d'avoir trouvé la pierre philoſophale. Sa figure & celle de ſa femme *Pernelle*, eſt placée dans le cimetiére des Saints Innocens à Paris. Ils ſont repréſentés à genoux devant notre Seigneur, qui eſt entre ſaint Pierre & ſaint Paul, avec quelques Anges & d'autres figures ſimboliques. Au-deſſus du portrait de Nicolas Flammel il y avoit écrit : *Je vois d'ici moult merveilles.* On prétendit que ces merveilles étoient gravées en lettres hiérogliphiques ſur une pierre de taille vis-à-vis du portrait. Cette pierre fut enlevée, dit-on, par des Allemands qui vinrent exprès de leur Pays, & dont le voyage fut apparemment mal payé. Il y a un petit Traité de Chimie ſous le nom de Nicolas Flammel. Voici le titre :

Annotationes chymicæ ex Democrito, Gebro, Lullio, Villanovano, aliiſque Authoribus : extant cum Bernard. Treviſani Libro de Chymico miraculo, per Gerardum Dorneum edito. Baſileæ, 1600. *in*-8*vo. & volumine primo Theatri chemici. Argentorati*, 1613. *in*-8*vo. pag.* 820.

La pierre philoſophale de cet homme fut d'avoir tenu les regîtres des Juifs, avant qu'ils fuſſent chaſſés de France, & que leurs biens fuſſent confiſqués dans le quatorziéme ſiécle. Flammel qui avoit la connoiſſance de toutes leurs affaires, alla trouver leurs débiteurs, & compoſa avec eux, à la charge de ne pas les dénoncer. C'eſt ainſi qu'il amaſſa des ſommes immenſes pour ce tems-là, qu'on a attribué depuis à la fortune de ſa pierre philoſophale.

FLEMING, (Paul) natif de Hartenſtein dans la Miſnie, fut créé Docteur en Médecine à Leyde en 1632. & l'année ſuivante il ſe joignit à l'Ambaſſade de Holſtein en Moſcovie & en Perſe. Après ſon retour en 1639. il s'arrêta pendant quelque tems à Revel dans la Livonie & y fit des promeſſes de mariage à la fille d'un Marchand ; mais il mourut à Hambourg en 1640. avant que d'avoir pu accomplir ſa promeſſe. Le Marchand dont il avoit fiancé la fille, & qui s'appelloit *Nibuſé*, ramaſſa les Poëſies de Fleming & les fit imprimer.

FLORITUS, (Auguſtin) natif de Mazara, fut Docteur en Philoſophie & célébre Médecin. Il y enſeigna avec applaudiſſement la Philoſophie & la Médecine, & y

mourut en 1590. Roch Pirtus, Octave Caëtan, & d'autres qui font mention de lui, disent qu'il est l'Auteur d'un Livre intitulé :

Topographia Mazariæ.

FLORUS, duquel Ætius dit, qu'il étoit Médecin de la mere de *Drusus*. Il y a eu plus d'un Drusus; mais le fils de Livie, femme d'Auguste, a été le plus fameux.

On trouve dans Vander Linden, *de Script. med.* un Jean-Fréderic Florus de Strasbourg, de qui nous avons :

Consultatio medica de curando melancholico. Extat Orationum Argentinensium tomo primo, pag. 512. *Argentorati*, 1611. *in-8vo.*

FLUDD, (Robert) autrement dit, *De Fluctibus*, étoit de Salop. Il suivit dans sa jeunesse la Profession des Armes. Il devint ensuite Docteur en Médecine de l'Université d'Oxford, & Membre du Collége des Médecins. Il mourut en 1627. Nous avons de lui :

De Anatomia triplici, in partes tres divisa. Francofurti, 1623. *in-folio.*

Medicina Catholica, seu mysticum artis medicandi sacrarium. Francofurti, 1629. 1631. *in-folio.*

Clavis Philosophiæ & Alchymiæ Fluddanæ. Francofurti, 1633. *in-folio.*

Tractatus apologeticus integritatem Societatis de Roseæ Cruce defendens. Lugduni Batavorum, 1617. *in-8vo.*

FOES, (Anuce) de Metz. Il s'appliqua d'abord aux Langues Gréque & Latine; & après avoir fait son cours de Philosophie, il entreprit celui de Médecine, à la fin duquel il fut reçu Docteur en la Faculté de Paris. Etant de retour en son Pays, il y exerça sa Profession pendant quarante ans avec beaucoup de bonheur & de réputation. Les Ducs de Lorraine le voulurent souvent attirer à leur service; mais comme il aimoit extrêmement l'étude & sa liberté, il ne voulut jamais s'attacher auprès de ces Princes.

A l'âge de 30 ans il fit le premier essai de sa capacité sur le second Livre d'Hippocrate, des maladies populaires, qu'il traduisit en Latin, & expliqua par de longs Commentaires. Voici le titre de cet Ouvrage :

Hippocratis Coi Liber secundus de morbis vulgaribus, difficillimus & pulcherrimus : olim à Galeno Commentariis illustratus, qui temporis injuriâ interciderunt : nunc verò penè in integrum restitutus, Commentariis sex & Latinitate donatus. Basileæ, 1560. *in-8vo.*

Puis il mit en lumiére sa Pharmacopée :

Pharmacopœa medicamentorum omnium, quæ hodie ad publica medentium munia officinis extant, tractationem & usum ex antiquorum Medicorum præscripto continens. Basileæ, 1561. *in*-8*vo*.

Ensuite ayant publié son *Nomenclator* sous le titre suivant :

Oeconomia Hippocratis alphabeti serie distincta, in qua dictionum apud Hippocratem omnium, præsertim obscuriorum, usus explicatur, & velut ex amplissimo penu depromitur : ita ut Lexicon Hippocrateum meritò dici possit. Francofurti, 1588. *in-folio*.

Il fut prié, comme à l'envi, par les Médecins François, Allemands & Italiens, d'entreprendre la version entiére des Oeuvres d'Hippocrate. Il se rendit à la force des sollicitations qu'on lui fit à ce sujet, & acheva ce merveilleux Ouvrage, qui lui mérita d'être mis au nombre des plus excellens Interprétes. Cet Ouvrage est intitulé :

Magni Hippocratis, Medicorum omnium facilè principis, Opera omnia, quæ extant, in octo sectiones ex Erotiani mente distributa : nunc recens Latinâ interpretatione & annotationibus illustrata. Francofurti, 1595. & 1603. *in-folio*.

Ce savant Homme après avoir mis fin à tant de travaux, où il s'étoit engagé pour le bien de la République des Lettres, mourut dans sa Patrie, âgé de 68 ans, en 1595.

Il est parlé honorablement dans l'Histoire des Médecins, d'un autre Foës, fils de François, & petit-fils d'Anuce. Il suivit le parti de la Médecine, que ses parens avoient exercé avec tant d'honneur, & il mourut à Metz au mois de Mai de l'an 1655.

FONTANONUS (Denis) étoit de Montpellier, où il florissoit en 1526. Il vivoit encore en 1544. & exerçoit la Médecine avec honneur & réputation. Nous avons de lui :

De Morborum internorum curatione Libri quatuor. Lugduni, 1550. *in*-8*vo*. 1556. *in*-16. *Francofurti*, 1600. *in*-8*vo*.

FOREST, (Pierre) connu sous le nom de *Petrus Forestus*, étoit d'Alcmaer, Ville des Provinces-Unies dans la Westfrise, où il nâquit dans une famille noble & ancienne en 1522. Il apprit d'abord les Belles-Lettres, & ensuite il s'attacha à la Jurisprudence ; mais ses amis lui conseillerent d'étudier plutôt en Médecine ; ce qu'il fit d'abord à Louvain, & puis il alla en Italie, & il y con-

ſulta les plus habiles gens à Bologne, à Padoue, à Rome & ailleurs. Après avoir reçu le bonnet de Docteur dans la premiére de ces Villes, il vint en France, & il s'arrêta aſſez long-tems à Paris, où il ſe fit d'illuſtres amis, & entre autres Jacques Dubois, dit *Silvius*, qui lui conſeilla d'exercer la Médecine à Pluviers, petite Ville de France dans la Beauce. Foreſt y paſſa une année; mais ſes parens l'ayant obligé de revenir dans ſon Pays, il demeura douze ans parmi ſes concitoyens. Après ce tems, ceux de Delft implorerent ſon ſecours pendant une violente contagion qui les affligeoit. Ce ſavant Homme y alla nonobſtant le péril, & uſa ſi heureuſement de ſes remédes, qu'il ſauva la vie à pluſieurs, & conſerva la ſienne tout enſemble. Cette Ville le regarda depuis comme ſon libérateur, & le retint, en qualité de ſon Médecin public, par une penſion très-conſidérable. Delft le poſſéda près de quarante ans, ſans pouvoir conſentir à ſon éloignement, comme ſi elle eut dû périr par ſon abſence. Néanmoins elle fut contrainte de le céder aux Etats de Hollande, qui informés de ſon profond ſavoir, le choiſirent pour prononcer les premiéres leçons de Médecine à l'ouverture de l'Academie de Leyde. Quelque tems après il revint à Alcmaer, où il mourut en 1597. ce qui eſt marqué dans ce diſtique numéral:

eVICtUs fato CUbat báC sUb MoLe foreſtUs:
hIppoCrates bataVIs sI fUIt ILLe fUIt.

Pierre Hogerbet lui conſacra cet éloge funébre:

Novis ut hoſpes, oſſa quanti marmore
Sub hoc repoſita ſint viri, ſic accipe.
Sunt illa PETRI, è gente quem FORESTIA
Cœli benignior, bono mortalium,
Magni bearat aura mente Hippocratis.
Hâc, artis uſu, fontibuſque Iatricæ
Orbi retectis, ſeu perenni lumine,
Jam major annis ſeptuagenario,
Nil mente fractus, hos ut artus exuit:
Deſiderat, luget vivem patria;
Æther recepit, quo fide retenderat,
Famâ relictâ poſteris induſtriæ.
Nunc hoſpes i, quo fata te vocant tua,
Sua gratulatus optimo FORESTIO.

Pierre Foreſt a compoſé les Ouvrages ſuivans:

Observationum & curationum medicinalium, sive Medicinæ theoricæ & practicæ Libri 28. *Francofurti*, 1602. *in-folio*, 2 *vol.*

Observationum & curationum medicinalium Liber 29. *Francofurti*, 1604. *in-folio. Operum tomus tertius.*

Observationum & curationum medicinalium Libri 30, 31 *&* 32. *Francof.* 1609. *in-folio. Operum tomus quartus.*

Observationum & curationum chirurgicarum Libri quinque. Francofurti, 1610. *in-folio. Huic editioni accesserunt ejusdem Libri tres de incerto ac fallaci urinarum judicio adversùs Uromantas & Uroscopos. Operum tomus quintus.*

Observationum & curationum chirurgicarum Libri quatuor posteriores. Francofurti, 1611. *in-folio. Operum tomus sextus & ultimus.*

Omnes autem hi Libri seorsim quoque singuli prodierunt. Lugduni Batavorum ab anno 1589. *usque ad annum* 1610. *in-8vo. Et Libri tres de incerto urinarum judicio, &c. Antuerpiæ*, 1583. *in-8vo.*

FORT, (Raimond-Jean) Médecin de Padoue, qui a écrit un Ouvrage intitulé:

Conseils pour connoître & guérir facilement les fiévres des femmes.

Nous avons encore de lui quatre centuries de consultations. Il est mort en 1689.

FOUR, (Philippe-Sylvestre Du) habile Antiquaire & Marchand Droguiste à Lyon, étoit de Manosque. Il entretenoit commerce de lettres avec tous les savans Antiquaires de son tems, & sur-tout avec Jacques Spon, qui lui communiquoit ses lumiéres & le dirigeoit dans ses Ouvrages. Il mourut à Vevai en Suisse en 1685. âgé de 63 ans. On a de lui, un Traité du Caffé, du Thé & du Chocolat.

FRACANTIANUS (Antoine) étoit de Vicenze, Ville d'Italie dans la République de Venise. Alexandre Massaria se glorifie de l'avoir eu pour précepteur, & il en parle comme d'un homme d'une grande érudition & d'un jugement délicat. Il enseigna la Médecine à Bologne & à Padoue avec beaucoup de réputation. Il mourut dans la derniére Ville en 1569. & il eut Jerôme Mercurialis pour successeur. Fracantianus a écrit:

De Lue Venerea Tractatus. Venetiis, 1565. *in-8vo. Patavii*, 1564. *in-4to.*

Consilia medica, quæ extant eo in Opere quod L. Scholzius edidit. Francofurti, 1598. *in-folio.*

FRACASTOR, (Jerôme) Médecin célébre, étoit de Verone. On dit qu'étant encore enfant, ſa mere qui le portoit entre ſes bras fut écraſée d'un coup de foudre, ſans qu'il en fût lui-même incommodé. Il s'avança beaucoup dans l'intelligence des Langues, dans les Belles-Lettres & dans les Sciences; & il devint bon Poëte, excellent Philoſophe, grand Médecin & ſavant Aſtronome. Ces qualités le firent beaucoup eſtimer dans le ſeiziéme ſiécle. L'Hiſtoire de ſon tems nous apprend qu'il obligea les Peres aſſemblés à Trente de transférer le Concile à Bologne, par la crainte d'une maladie contagieuſe qu'il prévoyoit. Quelques Auteurs ont écrit que le Pape Paul IV. l'obligea de parler de la ſorte, parce que n'étant pas en bonne intelligence avec l'Empereur Charles V. il crut qu'il lui ſeroit avantageux de retirer le Concile d'une Ville qui dépendoit de l'Empereur, pour le transférer dans quelqu'une des Villes d'Italie qui ſont ſujettes au ſaint Siége. Quoi qu'il en ſoit, il eſt du moins sûr qu'on tint à Bologne la neuviéme Seſſion du Concile le 21 Avril de l'an 1547. & la dixiéme au mois de Juin ſuivant.

Fracaſtor avoit commerce de lettres avec tous les grands hommes de ſon tems; le Cardinal Bembo étoit ſon ami particulier. C'eſt à lui qu'il envoya ſon Poëme, intitulé: *Syphilis*, c'eſt-à-dire, du mal de Naples. Bembo, après l'avoir lu, l'envoya à Sannazar, & celui-ci fut ſi ſatisfait de la lecture de cet Ouvrage, qu'il avoua au Cardinal Hippolite de Medicis, & à Baptiſte de Mantoue, dit *le Mantuan*, qu'il eſtimoit plus ce Poëme, que celui qu'il avoit compoſé *de partu Virginis*, & auquel il avoit travaillé vingt années de ſuite. Fracaſtor ſe retira ſur la fin de ſa vie, dans une maiſon de campagne près de Verone, & il s'y appliquoit à l'étude de l'Aſtrologie & de la Coſmographie. Il mourut d'apoplexie à Padoue le 6 Août 1553. en la ſoixante-onziéme année de ſon âge: d'autres aſſurent que ce fut dans ſa maiſon de plaiſance de Capſi, ſituée au pied du Mont Baldo, & que delà ſon corps fut porté à Verone & enterré dans l'Egliſe de ſainte Euphemie. Outre le Poëme de *Syphilis*, dont on a parlé, & qui étoit en trois livres, il a compoſé une Comédie Latine de Joſeph. Nous avons tous ſes Ouvrages en un volume *in-4to.* imprimé à Veniſe en 1555. & 1584. Ils ſont:

Homocentricorum, ſive de ſtellis Liber unus. Seorſim Venetiis, 1538. *in-8vo.*

De cauſis criticorum dierum Libellus.

De ſympatia & antipathia rerum, Liber unus. Seorſim Venetiis, 1546. *in*-8*vo.*

De contagionibus & contagioſis Morbis & eorum curatione. Seorſim Venetiis, 1546. *in*-8*vo. Lugduni*, 1550. *in*-16. *cum præcedente.*

Naugerius, ſive de Poetica Dialogus.

Turrius, ſive de intellectione Dialogus.

Fracaſtorius, ſive de anima Dialogus.

De Vini temperatura Sententia.

Syphillidis, ſive de Morbo Gallico, Libri tres. Seorſim Baſileæ, 1636. *in*-8*vo. Antuerpiæ*, 1562. *in*-8*vo.*

Joſephi Libri duo.

Carminum Liber unus.

On lui attribue auſſi:

Alcon, ſeu de cura canum venaticorum.

On a donné à Padoue en 1735. une excellente édition des Oeuvres de Fracaſtor en deux volumes in-4to.

On dreſſa divers éloges funébres pour honorer la mémoire de Fracaſtor. En voici un de la façon d'André Fumée:

Longè vir unus omnium doctiſſimus,
Verona per quem non Maroues Mantuæ
Nec noſtra priſcis invident jam ſæcula;
Virtute ſummam conſecutus gloriam,
Jam grandis ævô hîc conditur Fraſtorius.
Ad triſtem acerbæ mortis ejus nuntium
Vicina flevit ora, flerunt ultimæ
Gentes, periiſſe Muſicorum candidum
Florem, optimarum & lumen artium omnium.

On voit à Pavie, dans le Cloître des Bénédictins, la ſtatue de Fracaſtor en cuivre, avec celle d'André Navagiero, noble Vénitien, que leur fit faire Jean-Baptiſte Ramnuſio, ami de l'un & de l'autre; afin que ces deux grands Hommes qui avoient été unis par l'amitié la plus belle, & qui avoient cultivé enſemble les plus hautes Sciences & les Belles-Lettres, fuſſent vus en un même endroit. La Ville de Verone fit auſſi élever en 1559. une ſtatue à Fracaſtor, qui avoit été un de ſes plus beaux ornemens, & on y mit cette inſcription:

HIERONIMO FRACASTORIO
PAULI-PHILIPPI Filio
Ex publica authoritate.
Anno M. D. LIX.

C'étoit

C'étoit à la seule estime qu'il avoit laissé de son mérite, que Fracastor devoit le glorieux monument qu'on éleva à sa mémoire ; la Ville de Verone avoit fait autrefois la même chose à Catulle & à Pline.

Quand Fracastor vint au monde, ses lévres se tenoient, à la reserve d'une petite ouverture au milieu, par laquelle il prenoit l'aliment ; un Chirurgien les lui sépara. C'est à ce sujet que Jules-César Scaliger, qui étoit son ami particulier, a fait cette épigramme :

Os Fracastorio nascenti defuit, ergò
Sedulus attentâ finxit Apollo manu.
Inde Hauri, Medicusque ingens, ingensque Poëta;
Et magno facies omnia plena Deo.

Le même Scaliger ne savoit assez louer les vers de Fracastor ; & pour témoigner l'estime qu'il faisoit du talent merveilleux que cet homme extraordinaire avoit pour la Poësie, il a composé un Poëme intitulé : *Ara Fracastoreæ.*

FRAGOSO, (Jean) de Tolède, Médecin & Chirurgien de Philippe II. Roi d'Espagne, s'aquit beaucoup de réputation sur la fin du seiziéme siécle, en 1570. ou 1580. Il publia divers Ouvrages :

De Chirurgia Liber. De Evacuationibus Liber, & Antidotarium. Matriti, 1581. *in-folio.*

De succedaneis medicamentis Liber. Ejusdem animadversiones in quam plurima medicamenta composita, quorum est usus in Hispanicis officinis. Mantuæ, 1575. *in-8vo. Matriti*, 1583. *in-4to.*

Discursos de las cosas aromaticas, arboles, frutas, y medicinas simples de la India.

Israël Spachius a traduit ce dernier Ouvrage en Latin ; sa traduction a été imprimée à Strasbourg en 1601. *in-8vo.*

FRANCK de FRANCKENAU, (George) Médecin du Roi de Dannemarc, nâquit à Naumbourg en 1643. Ses ancêtres étoient nobles, quoique son pere ne fût qu'un bon Bourgeois. Il fit ses premiéres études à Naumbourg & à Merseburg, & à l'âge de 18 ans il alla à l'Université de Jéne, où Christophe-Philippe Richter, Comte Palatin, le créa Poëte couronné, en recompense de la grande habilité qu'il avoit à faire des vers Allemands, Latins, Grecs & Hébreux. Il employa si bien l'argent que les Chanoines de Naumbourg fournissoient pour ses études, qu'avant le terme prescrit de trois années, il obtint la permission de

donner lui-même des leçons de Botanique, d'Anatomie & de Chimie, & peu de tems après il prit le bonnet de Docteur à Strasbourg. En 1672. Charles-Louis Electeur Palatin, lui donna une Chaire de Professeur à Heidelberg, & le nomma ensuite son Médecin. Il passa delà au service de Jean-George III. Electeur de Saxe, qui lui donna une Chaire de Professeur en Médecine à Wittemberg. On offrit depuis à Franck la Chaire de premier Professeur & Doyen en Médecine à Leipsic, qu'il refusa, parce que plusieurs de ses amis, qui aimerent mieux le retenir à Wittemberg, le lui déconseillerent. Jean-George IV. & son successeur Fréderic-Auguste Roi de Pologne, lui accorderent beaucoup de graces. Malgré tout cela, il songea à changer de demeure, & résolut d'accepter les offres que Christian V. Roi de Dannemarc, lui fit faire. Toute la Famille Royale le reçut de la maniére du monde la plus gracieuse, & le Roi l'honora encore des titres de Conseiller Aulique & de Justice. Après la mort de Christian V. Fréderic, son successeur, lui continua les mêmes graces. Il mourut en 1704. âgé de 60 ans. Il étoit Membre de diverses Academies, comme de la Léopoldine, de la Société de Londres & de l'Academie des *Recuperati*. En 1692. l'Empereur Léopold l'annoblit avec toute sa famille; & en 1693. il le nomma Comte Palatin. Lorsque Franck fut venu à Vienne pour remercier S. M. I. de toutes ces graces, l'Empereur voulut le retenir auprès de lui. Il se maria deux fois, & n'eut d'enfans que ceux du premier lit. George-Fréderic, son fils aîné, est Professeur en Médecine à Coppenhague.

FRANKENIUS, (Jean) Médecin Suédois, qui a écrit de l'influence des astres sur les corps sublunaires, & quelques Ouvrages d'Anatomie. Il est mort en 1661.

FRASCATA, (Gabriel) Médecin, natif de Bresse, Ville d'Italie dans l'Etat de Venise, a vécu dans le seiziéme siécle. Il savoit les Langues & les Belles-Lettres, & il s'attacha à l'Astrologie & puis à la Poësie. Frascata demeuroit à Pavie : il fut de l'Academie des *Affidati*, & on publia de ses Poësies avec celles des autres Academiciens, sous le nom de *Rapito*. Il composa aussi un Traité des Bains de Retorbio qui sont près de Pavie, sous ce titre :

De Aquis Returbii Ticinensibus Commentarii, mineras, facultates & usum earum explicantes. Ticini, 1580. *in-4to.*

Philippe II. Roi d'Espagne, ayant ouï parler du mérite

de Frascata, voulut l'avoir pour son Médecin ordinaire : il se disposoit à partir pour Madrid, quand il tomba malade à Pavie, & il y mourut le 20 de Janvier de l'an 1582.

FREIND (Jean) étoit de Croton, Ville d'Angleterre dans le Comté de Norhanton, où il nâquit en 1675. Son pere, Ministre de la même Ville, l'envoya de bonne heure à Westminster, pour y prendre la premiére teinture des Lettres. Freind y fit de grands progrès; & pour soutenir en lui une ardeur qui ne respiroit que l'étude, il fut delà envoyé au célébre Collége de la Maison de Christ à Oxford, où il eut le fameux Aldrich pour Précepteur. A l'âge de 28 ans, n'étant encore que Bachelier en Médecine, il mit au jour son *Emmenologie* ou Traité de l'évacuation propre au sexe; Ouvrage aussi parfait que s'il étoit le fruit d'une expérience consommée. Les Mathématiques, qu'il avoit cultivées avec soin, lui fournirent les principaux fondemens de son Ouvrage : il se conduisit en tout suivant les loix invariables de la Statique & de l'Hidraulique : il démontra que ces loix étoient celles que la Nature suivoit dans ses opérations, & le prouva solidement par des raisons tirées de la structure du corps de la femme. En 1704. il fut nommé Professeur de Chimie en l'Université d'Oxford. L'année suivante il servit en qualité de Médecin d'armées, dans la guerre des Anglois contre l'Espagne; & après deux compagnes, il fit un voyage à Rome pour y contempler, à loisir, ces célébres antiquités, dont la lecture lui avoit déja donné connoissance. La renommée l'avoit précédé dans cette Capitale du monde Chrétien; Baglivi & Lancisi, tous deux fameux Médecins, l'y reçurent avec honneur. Etant de retour en sa Patrie, il y fit imprimer en 1709. ses Leçons de Chimie. En 1712. il fut aggrégé à la Société Royale de Londres : son mérite l'avoit introduit dans cette compagnie de Savans, & il en méritoit l'honneur par plus d'un endroit. La Médecine, la Philosophie, la Géométrie, les Méchaniques, la Chimie & l'Anatomie lui étoient parfaitement connues : on trouvoit dans un seul homme un esprit assez étendu pour les cultiver, & assez profond pour en développer les mistéres les plus secrets. Freind quitta Londres en cette même année 1712. L'interêt de la Patrie l'appelloit encore à l'emploi pénible de Médecin d'armées. Il obéit, & partit pour la Flandres avec le Duc d'Ormond, qui alloit y commander les troupes d'Angleterre : mais il ne tarda guères dans

ce voyage ; la paix le ramena à Londres l'année suivante.

En 1716. il publia le premier & le troisiéme livre d'Hippocrate *de morbis epidemicis*. En 1719. il mit au jour une lettre fort savante *de purgantibus in secunda variolarum confluentium febre exhibendis*. En 1725. il fit imprimer le premier tome de son Histoire de la Médecine, & le second l'année suivante. Après avoir donné tant d'utiles témoignages de son ardeur & de son savoir à servir le Public, il étoit juste que son mérite fût autant recompensé qu'il avoit été reconnu. En 1727. George, deuxiéme du nom, monta sur le Trône d'Angleterre, & nomma Freind à l'Emploi de premier Médecin de la Reine, avec un appointement considérable. Mais comme s'il avoit suffi à ce grand Médecin d'avoir atteint à ce haut dégré d'honneur, l'année suivante il sentit les approches de la mort, & ses forces épuisées par le travail, purent à peine fournir à quelques jours de vie. Le Roi & la Reine, à qui la vie de Freind étoit chere, firent d'abord assembler les Médecins les plus éclairés, pour consulter sur la maladie qui accabloit ce grand Homme, & leur firent connoître l'interêt qu'ils prenoient à son rétablissement. Mais le mal étoit sans reméde, & Freind mourut au mois de Juillet 1728. La nouvelle de sa mort ne fut pas plutôt répandue dans le Public, que tout le monde se plongea dans la douleur, tant cet illustre Savant avoit su s'attirer le cœur & l'esprit du peuple. Il fut également regretté des Grands ; & les soins que prit le Roi de sa veuve & de son fils, fit connoître jusqu'à quel point Freind avoit mérité l'estime de son Prince. Son corps fut enterré à Hitcham, petite Ville dans le Comté de Buckingham, où on lui éleva un magnifique tombeau avec une Inscription funébre.

Tous les Ouvrages de Freind ont été imprimés à Paris l'an 1735. en un volume *in-4to*.

Le trait suivant fait trop d'honneur à Mr. Mead, intime ami de Freind, pour ne point le rapporter tout entier d'après Mr. l'Abbé Ladvocat dans son Dictionnaire historique portatif ; le Docteur Wigan, Auteur de la vie de Freind, qui est à la tête de ses Ouvrages, n'en fait mention que fort légérement.

Freind ayant assisté au Parlement en 1722. comme Membre du Bourg de Launceston, il s'éleva avec force contre le Ministére. Cette conduite le fit accuser de haute

trahiſon, & renfermer au mois de Mars à la Tour de Londres. Environ ſix mois après, le Miniſtre tomba malade, & envoya chercher Mr. Mead, habile Médecin, intime ami de Freind. Mr. Mead, après s'être mis au fait de la maladie, dit au Miniſtre, qu'il lui répondoit de ſa guériſon; mais qu'il ne lui donneroit pas ſeulement un verre d'eau, que Mr. Freind, ſon ami, ne fût ſorti de la Tour. Le Miniſtre, quelques jours après voyant ſa maladie augmentée, fit ſupplier le Roi d'accorder la liberté à Mr. Freind. L'ordre expédié, le malade crut que Mr. Mead alloit ordonner ce qui convenoit à ſon état; mais le Médecin ne voulut rien ordonner que ſon ami ne fût élargi. Après cet élargiſſement, Mr. Mead traita le Miniſtre, & lui procura en peu de tems une guériſon parfaite. Le ſoir même il porta à Mr. Freind environ 5000 guinées, qu'il avoit reçues pour ſes honoraires en traitant les malades de Mr. Freind pendant ſa priſon, & l'obligea de recevoir cette ſomme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, étant le fruit de ſes peines.

FREITAGH, (Arnould) Docteur en Médecine & Profeſſeur dans l'Univerſité de Groningue, a traduit de l'Italien de Balthaſar Piſanelli, Médecin de Bologne, l'Ouvrage qu'il a donné ſous ce titre :

De eſculentorum poculentorumque facultatibus Liber unus. Genevæ, 1620. *in*-12.

Jean, ſon fils, auſſi Profeſſeur en Médecine dans la même Univerſité de Groningue, ſe fit beaucoup de réputation vers l'an 1630. Il ſoutint avec force l'ancienne Philoſophie, & malgré les découvertes de la moderne, il demeura opiniâtrément attaché à ſon ſiſtême. Il écrivit pluſieurs Ouvrages à ce ſujet :

Diſputatio Medica, calidi innati eſſentiam, juxta veteris Medicinæ & Philoſophiæ decreta explicans, oppoſita Neotericorum & Novatorum paradoxis. Groningæ, 1632. 8*vo.*

Diſputatio Medico-Philoſophica de formarum origine. Ibid. 1633. *in*-8*vo.*

Diſputatio Medica de morbis ſubſtantiæ, contra hujus temporis Novatores. Ibid. 1632. *in*-8*vo.*

Aurora Medicorum Galeno-Chimicorum, ſeu de recta purgandi methodo, è priſcæ ſapientiæ decretis poſtliminio in lucem redacta. Francofurti, 1630. *in*-4*to.*

Noctes Medicæ, ſeu de abuſu Medicinæ Tractatus. Francof. 1616. *in*-4*to.*

De opii natura & Medicamentis opiatis. Groningæ, 1632. *Lipsiæ*, 1635. *in-8vo.*

Oratio Panegyrica de personæ & officio Pharmacopæi, & pharmacopolio ritè rectèque instruendo. Groningæ, 1633. *in-4to.*

Detectio & solida Refutatio novæ sectæ Sennerto-Paracelsicæ. Amstelod. 1636. *in-8vo. ibidem*, 1637.

FRIGIMELICA (François) nâquit à Padoue en 1491, & y professa la Médecine. Il mourut dans le lieu de sa naissance, le premier Avril de l'an 1559. Frigimelica avoit été premier Médecin de Jules III. souverain Pontife: il quitta Rome à la mort de ce Pape en 1555, & revint à Padoue. Nous avons quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin, qu'Antoine, son frere, eut soin de recueillir; mais Vander Linden ne parle que d'un Traité *de Morbo Gallico*, qu'on trouve dans le deuxiéme Tome de la Collection de Venise sur le même sujet.

FRISIUS ou PHRISIUS, (Laurent) que quelques-uns disent être natif de Strasbourg, exerça premiérement la Médecine à Metz; il passa ensuite en Allemagne, & s'y attira assez de réputation dans le commencement du seiziéme siécle. Il fut un des plus zélés partisans de la doctrine d'Avicenne; & la voyant mépriſée par les Médecins Allemands, il écrivit un Ouvrage considérable pour la soutenir contre la critique qu'on en avoit faite. Cet Ouvrage est intitulé:

Defensio Avicennæ Medicorum principis ad Germaniæ Medicos. Argentorati, 1530. *in-4to.*

Nous avons encore de lui:

Epitome opusculi de curandis pustulis, ulceribus & doloribus morbi gallici, Mali Franzosi appellati. Basileæ, 1532. *4to.*

Sudoris Anglici, exitialis pestiferique morbi ratio, præservatio & curatio. Argentorati, 1529. *in-4to.*

Synonima Materiæ medicæ, sive simplicium Pharmacorum, Latinis, Græcis & Arabicis, Barbarisque vocabulis. Argentinæ, 1535. *in-folio.*

On trouve dans Vander Linden un Jean-Jacques Frisius, du Canton de Zurich, de qui nous avons:

De regimine iter agentium Disputatio. Basileæ, 1618. *in-4to. cum aliis.*

Il y a encore dans le même Auteur un Jacques Frisius, qui a écrit:

De Nephritide Disputatio. Basileæ, 1622. *in-4to. cum aliis.*

FUCHSIUS ou FUCH, (Leonard) Médecin Al-

lemand, nâquit en 1501. à Wembdingen dans les Etats du Duc de Baviére. Il s'avança dans les Lettres Gréques & Latines, & il devint très-célébre dans la Médecine, qu'il enſeigna avec beaucoup de réputation à Munich, à Ingoiſtadt & ailleurs. Come, Duc de Toſcane, lui offrit ſix cens écus d'appointemens, pour l'obliger à enſeigner la Médecine dans l'Univerſité de Piſe ; & l'Empereur Charles V. l'annoblit pour lui témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de ſon mérite & de ſon ſavoir. Il traita les malades avec tant de ſuccès, qu'il mérita le nom d'Æginete d'Allemagne. Il excella ſur-tout dans la connoiſſance des plantes, & ſon exemple a excité les Italiens & les François à s'attacher à l'étude de cette belle partie de la Médecine. Il mourut à Tubingen, Ville d'Allemagne au Cercle de Suabe, le 10 Mai 1566. âgé de 65 ans, & il a laiſſé pluſieurs Ouvrages qui rendent témoignage de ſon érudition. Ils ſont :

Operum didacticorum partes quinque. Francof. 1604. *in-fol.*

De medendi Methodo Libri quatuor. Hippocratis Coi de Medicamentis purgantibus Libellus. Pariſiis, 1539. *in-8vo.*

Medendi Methodus. Baſileæ, 1541. *in-folio.*

De ſanandis totius humani corporis, ejuſdem partium tùm externis quàm internis malis Libri quinque. Baſileæ, 1542. *in-8vo. Lugduni*, 1547. *in-16.*

Ad quinque priores libros de curandi ratione Appendix. Lugduni, 1548. *in-16.*

Tabulæ aliquot univerſæ Medicinæ ſummam & diviſionem compendio complectentes. Baſileæ, 1538. *in-4to.*

Inſtitutionum Medicinæ, ad Hippocratis, Galeni, aliorumque veterum ſcripta rectè intelligenda mirè utiles Libri quinque. Baſileæ, 1567, 1572, 1594, 1618. *in-8vo.*

Paradoxorum Medicorum Libri tres. Baſileæ, 1535. *in-fol. Pariſiis*, 1555. *in-8vo.*

Apologiæ tres adversùs Puteanum, Montuum & Thriverum. Baſileæ, 1540. *in-4to.*

De Hiſtoria ſtirpium Commentarii inſignes. Baſileæ, 1542. *in-folio.*

Errata recentiorum Medicorum, LX. numero, adjectis eorundem confutationibus. Hagenoæ, 1530. *in-4to.*

Libri tres difficilium aliquot quæſtionum. Baſileæ, 1540. *in-4to.*

Apologia quâ criminationibus ac calumniis Joannis Placotomi reſpondet. Francofurti, 1566. *in-8vo.*

Adversùs Christ. Egenolphi Typographi Francofurtensis calumnias responsio. Basileæ, 1535. *in-8vo.*

Cornarius furens. Basileæ, 1533. *in-8vo.*

Apologia adversùs Gualtherum Ryffium. Basileæ, 1536. *in-octavo.*

Hippocratis Epidemiorum Liber sextus latinitate donatus & luculentissimâ enarratione illustratus. Basileæ, 1537. *in-folio.*

Hippocratis Aphorismorum sectiones septem latinitate donatæ & luculentissimis commentariis illustratæ. Basileæ, 1544. *in-4to. Lugduni*, 1558. *in-8vo.*

Claudii Galeni Pergameni aliquot Opera latinitate donata & commentariis illustrata. Parisiis, 1549. *in-folio. Tomus primus.*

De Temperamentis Libri tres. De differentiis febrium Libri duo, latinitate donati & commentariis illustrati. Parisiis, 1554. *in-folio. Tomus secundus.*

De laborantium locorum notitia Libri sex, latinitate donati & commentariis illustrati. Parisiis, 1554. *in-folio. Tomus tertius.*

FUCHSIUS, (Remacle) natif de Limbourg, étoit Chanoine de saint Paul à Liége, & frere de Gilbert Philarete. Remacle mourut à Liége au commencement de l'an 1587. Nous avons de lui les Ouvrages suivans:

Illustrium Medicorum, qui superiori sæculo floruerunt ac scripserunt vitæ. Parisiis, 1542. *in-8vo.*

Nomenclaturæ plantarum omnium, quarum hodie apud Pharmacopolas usus est magis frequens. Paris. 1541. *in-8vo. Venetiis*, 1542. *in-8vo. Antuerpiæ*, 1544. *in-8vo.*

De simplicium medicamentorum delectu Tabellæ. Item Dialogus de Herbarum notitia. Antuerpiæ, 1544. *in-8vo.*

Historia omnium aquarum, quæ in communi hodie Practicantium sunt usu. Venetiis, 1542. *in-8vo.*

Pharmacorum omnium quæ in communi sunt practicantium usu Tabellæ decem. Venetiis, 1598. *in-folio cum Gordonii Lilio Medicinæ. Parisiis*, 1569. *in-16. Lugduni*, 1574. *octavo.*

Methodus curandi lucm veneream per ligni Guaiaci decoctum. Parisiis, 1541. *in-8vo.*

Vander Linden parle encore d'un Samuel Fuchsius, qui a écrit:

Metoposcopia & Ophthalmoscopia. Argentinæ, 1615. *in-octavo.*

FUIREN, (Henri) Docteur & Professeur Royal à Coppenhague dans le Dannemarc, vint au monde le 28 Mai 1614. Après avoir étudié les Langues Gréque & Latine, la Philosophie & les Mathématiques, il se donna tout entier à la Médecine. Dans cette vue, il visita les Academies de Sora, de Leyde, d'Utrecht, de Paris, de Montpellier, de Genes, de Pise, de Florence, de Bologne, de Padoue & de Basle. Il s'arrêta dans cette derniére Ville, où à la priére des Magistrats, il donna quelque tems des leçons publiques. On en fut si satisfait, qu'en 1645. on lui conféra les honneurs du Doctorat, & que l'on fit tout ce qu'on put pour le retenir; mais ses courses n'étoient pas finies. Sorti de Basle, il vit Soleure, Berne, Lausanne, Geneve, entra en France, fit quelque séjour à Lyon & à Orléans, & revint à Paris, d'où il retourna en Hollande, rentra dans les Pays du Nord; & enfin après 13 ans de courses, il se rendit à sa Patrie, & se fixa à Coppenhague. Il mourut vers le milieu de l'an 1659, n'ayant pas encore 45 ans, pendant le siége de Coppenhague. Thomas Bartholin, Docteur en Médecine, prononça son éloge funébre. On a de Henri Fuiren :

Prælectiones Basileenses. Basileæ, 1645. *in-8vo.*

FUMANELLUS, (Antoine) de Verone, Médecin, qu'une longue expérience rendit célébre par toute l'Italie. Il vivoit en 1529. Nous avons de lui :

Opera multa & varia, cùm ad tuendam sanitatem, tum ad profligandos morbos plurimum conducentia. Tiguri, 1557. *in-folio. Parisiis, in-folio.*

On a imprimé séparément :

Febrium dignoscendarum & curandarum absoluta methodus, cum aliis. Basileæ, 1542. *in-4to.*

De balneorum aquæ ferratæ Facultatibus & præsertim Calderianæ. Extat in opere Veneto de Balneis.

De Compositione Medicamentorum & pestis curatione Libri duo. Venetiis, 1548. *in-8vo.*

FUMEE, (Adam) premier Médecin de Charles VII. & de Louis XI. Rois de France. Il fut Maître des Requêtes en 1474. & Garde des Sceaux en 1494.

G.

ABRIELIS, (Gaſpar de) Philoſophe & Médecin, étoit de Padoue. Il vivoit vers l'an 1550. Nous avons les Ouvrages ſuivans de ſa façon : *In quæſtionem Hieronimi Boniperti Novarienſis, de materiâ immunitione in principio morbi, diſſolutiones.* Item *de totius evacuandæ materiæ ratione explicatio. Patavii*, 1556. *in-quarto.*

GADDESDEN, (Jean de) autrement appellé Jean l'Anglois, prit ſes dégrés à Oxford en 1320. Il étoit meilleur Philoſophe que Médecin, pour s'être trop adonné aux idées creuſes de l'Empiriſme. Il fut le premier Anglois qui occupa la place de Médecin de ſon Roi : avant lui cet emploi avoit toujours été rempli par des étrangers. Ayant été mandé à la Cour pour traiter le fils du Roi Edouard II., malade de la petite verole, il le fit envelopper dans une étoffe écarlatte, & ordonna que tout ce qui environnoit ſon lit, fût de la même couleur : il cherchoit à amuſer la Cour par ce pompeux appareil, & croyoit, par ce moyen, ſe donner l'air d'un Médecin de grande capacité. Il uſoit ſouvent de ſemblables ſtratagêmes lorſqu'il en avoit l'occaſion, & par-là ſe faiſoit admirer. La Médecine étoit alors dans un état ſi pitoyable, qu'il ne dût la réputation d'un homme ſavant qu'à ces façons de faire. Gaddeſden entrepris auſſi de traiter la Chirurgie. Il y introduiſit bien des choſes ſur ſa propre expérience, & oſa même attaquer la pratique de ſes contemporains. Il vante ſur-tout ſon adreſſe pour reduire les luxations, & parle d'un ſecret qu'il avoit pour les maladies des yeux. Il avoit eu deſſein d'écrire de la Chiromancie ; il avoit même établi un Bureau où il débitoit ſes idées ſur cette matiére ; mais nous n'en avons rien par écrit. Ce qui nous reſte de lui, eſt renfermé dans un Ouvrage intitulé :

Roſa Anglica dicta, quatuor Libris diſtincta : de Morbis particularibus, de Febribus, de Chirurgia, de Pharmacopæa, emendatior & in meliorem redacta ordinem, recens edita operâ ac ſtudio Philippi Schopffii Medici Phyſici Dur-

lacenſis. Auguſtæ Vindelicorum, 1595. *in-4to. Papiæ*, 1592. *in-folio. emendantè Nicolao Sylvaticulo. Venetiis*, 1516. *in-folio.*

GAINER ou GUANERI, (Antoine) Médecin natif de Pavie, étoit en eſtime vers l'an 1440. Il mourut dans ſa Ville natale, & l'on y voit ſon épitaphe dans l'Egliſe ſaint Michel. Gainer a compoſé divers Ouvrages qui lui ont aquis beaucoup de réputation; ils ſont renfermés dans un volume *in-4to.* qui porte ce titre:

Opus præclarum ad Praxim. Papiæ, 1518. *cum Joannis Falconis annotationibus.*

GALEANO ou GALEANUS, (Joſeph) de Palerme, Poëte, Philoſophe & Médecin, nâquit en 1605. On le regardoit dans ſon Pays comme un ſecond Galien. Il entendoit à fond l'Anatomie & la Botanique, & il exerça pendant près de cinquante ans, avec un applaudiſſement univerſel, la charge de Profeſſeur en Médecine. Il avoit grand ſoin des pauvres, & leur fourniſſoit des remédes. On attribue ſa mort à l'imprudence d'un Chirurgien, qui, après l'avoir ſaigné, lui banda ſi ſerré l'ouverture de la veine avec une bande mouillée, qu'il lui ſurvint une fiévre violente qui le mit au tombeau le 28 Juin 1675. On a de lui:

Epiſtola Medica, in qua de Epidemica febre theoricè & practicè agitur.

Smilacis aſperæ & ſalſæ parilia cauſa.

Politica Medica pro Leproſis.

Hippocrates Redivivus.

Oratio de Medicinæ præſtantia.

Outre cela, il a compoſé pluſieurs Ouvrages de Médecine qui ſont en manuſcrit, & quelques autres en Italien ſur différentes matiéres.

GALEATIUS DE SANCTA SOPHIA, Médécin, étoit de Padoue. Il s'appliqua particuliérement à commenter les Oeuvres de Rhazes; c'eſt ce qui lui attira beaucoup de réputation vers l'an 1400. Nous avons de lui:

Opus Medicinæ practicæ ſaluberrimum in nonum tractatum Libri Rhazis ad Regem Almanſorem. Hagenoæ, 1533. *in-folio, cum Johannitii Libello introductorio in artem parvam Galeni.*

De Febribus. De omnium modorum ſtuxu ventris. De omnium accidentium febrium curâ. Lugduni, 1517. *in-4to. cum aliis ejuſdem argumenti.*

GALEOTTUS MARTIUS, Médecin, étoit de

Narni, Ville dans l'Etat Eccléſiaſtique. Il vivoit vers l'an 1535. avec aſſez de réputation. Nous avons de lui :

De Homine Libri duo. Baſileæ, 1517. *in-4to. Oppenheimi*, 1610. *in-8vo. Francofurti*, 1619. *in-8vo.*

De Doctrina promiſcua. Lugduni, 1552. *in-16.*

GALIEN (Claude) étoit de Pergame, Ville de l'Aſie Mineure, fameuſe à divers égards, & particuliérement par ſon Temple d'Eſculape. Le prénom de Claude ne doit pas nous porter à croire que Galien ait été Chrétien ; il prit apparemment ce prénom, parce qu'il s'étoit mis ſous la protection de la famille *Claudia ;* car il étoit d'uſage que les clients ou les affranchis portaſſent le nom de leurs Patrons ou de leurs anciens maîtres. Galien étoit né vers l'an 131. de l'Ere Chrétien, environ la quinziéme année du regne d'Adrien.

Il nous apprend que ſon pere, qui s'appelloit Nicon, étoit fort honnête homme ; qu'il avoit beaucoup de bien ; qu'il étoit ſavant dans les Belles-Lettres ; qu'il entendoit la Philoſophie, l'Aſtronomie, la Géométrie, & même l'Architecture. Il ne nomme pas ſa mere ; il remarque ſeulement qu'elle étoit bonne ménagére, & d'une chaſteté à toute épreuve ; mais d'ailleurs de très-mauvaiſe humeur juſqu'à mordre ſes ſervantes, & à ne pas mieux vivre avec ſon mari, que Xantippe ne vivoit avec Socrate. Le Pere de Galien n'épargna rien pour ſon éducation. Il l'enſeigna premiérement lui-même ; & dès qu'il fût un peu avancé, il lui donna les meilleurs maîtres de ce tems-là, ſoit pour les Belles-Lettres, ſoit pour la Philoſophie. Galien étudia premiérement dans l'Ecole des Stoïciens ; delà il paſſa dans celle des Académiciens, & enſuite dans celle des Péripatéticiens & Epicuriens. Les trois premiéres de ces quatre ſectes de Philoſophes furent aſſez de ſon gout, & il prit de chacune ce qu'il y trouva de meilleur ; mais il n'en fut pas de même de la quatriéme ; il la rejetta entiérement.

Après avoir pris de tels principes, il embraſſa la Médecine qu'il n'avoit que dix-ſept ans, y étant pouſſé par un ſonge qu'avoit fait ſon pere. A l'âge de 19 ans, deux ans après la mort de ſon pere, il fut Auditeur d'un diſciple d'Athenée ; mais ce ne fut pas pour long-tems. Ce qui rebuta Galien, c'eſt que ce diſciple d'Athenée faiſoit gloire d'ignorer la Logique, bien loin de la croire néceſſaire à un Médecin. Il eut enſuite divers autres Maîtres ; ſavoir, Ælianus Meccius, Numeſianus, Pelops, Stratonicus, Satyrus,

Phesianus, Heraclianus, Eschiron. Quelques-uns de ces Médecins avoient été disciples d'un Quintus qui avoit passé pour le plus grand Médecin de son tems. Galien lui rend ce témoignage ; & ce qu'il y a de plus particulier, dans l'attachement qu'il marque d'ailleurs pour Quintus, c'est que ce dernier semble avoir été dans des principes fort opposés à ceux de Galien. " Quintus, dit Galien lui-même, „ disoit en raillant, que le froid, le chaud, le sec & l'hu„ mide sont des noms, ou des qualités dont la connois„ sance appartient plutôt aux Baigneurs qu'aux Médecins, „ & qu'il falloit laisser l'examen de l'urine aux Peintres „ ou aux Teinturiers. „ Galien se récrie là-dessus, que cela seroit à peine pardonnable à un des sectateurs de Thessalus, bien loin qu'on pût le souffrir à un Médecin du rang de Quintus. Mais si Galien le censuroit à cet égard, il ne laissoit pas d'ailleurs de le considérer beaucoup, particuliérement pour son exactitude dans l'Anatomie ; n'ayant point, à ce qu'il dit, perdu d'occasion de voir ceux qui avoient été auditeurs de Quintus, parce que celui-ci n'avoit point laissé d'Ecrits.

Galien voyagea beaucoup dans sa jeunesse, tant pour profiter de la conversation & des préceptes des plus habiles Médecins de son tems, que pour s'instruire de plusieurs particularités qui regardent les drogues qui se tirent de divers pays. Il demeura quelques années à Alexandrie, Capitale de l'Egypte, où florissoient encore toutes les Sciences. Il fut dans la Cilicie, dans la Palestine, en Créte, en Chypre & ailleurs. Il fit entre autres deux voyages en l'Isle de Lemnos, pour voir ce que c'étoit que la Terre Lemnienne, dont on parloit comme d'un médicament considérable : il alla encore dans la Cælo-Syrie pour examiner l'Opobalsamum ou le Baume. A l'âge de 28 ans, il revint d'Alexandrie à Pergame, & il avoit déja assez profité dans la Médecine pour avoir aquis une connoissance particuliére des blessures des nerfs, & une méthode de les traiter qu'on n'avoit point pratiquée avant lui. Il en fit, à ce qu'il dit, l'expérience sur les Gladiateurs que le Pontife de Pergame avoit remis à ses soins pour les faire panser, & il les traita avec tant de succès, qu'il n'en mourut pas un des plaies de cette nature. On voit par cet exemple, & par divers autres, que Galien entendoit aussi-bien la Chirurgie que la Médecine.

Au bout de quatre ans, il quitta sa Patrie, à cause d'une

ſédition que l'on y avoit émue, & il en partit pour Rome âgé de 32 ans, comme il le dit lui-même. Il voulut enſuite s'établir dans cette grande Ville; mais il trouva une grande oppoſition de la part des Médecins, parce qu'il prétendoit ſavoir ce qu'ils n'avoient jamais ſu, & ce qu'ils ne ſe vouloient point donner la peine d'apprendre. Une prétention de cette eſpéce a toujours fait & fera toujours un grand nombre d'ennemis, quelque bien fondée qu'elle puiſſe être. Néanmoins il ne laiſſa pas, pendant le tems qu'il demeura à Rome, de ſe faire connoître à diverſes perſonnes, conſidérables par leur ſavoir ou par leur rang. Il eut des habitudes avec un Eudeme, Philoſophe Péripatéticien, de grande réputation : il le guérit même d'une fiévre, qui de quarte étoit devenue triple-quarte, par un mauvais uſage que ce Philoſophe avoit fait de la Thériaque. Ce qu'il y eut encore de particulier à cet égard, c'eſt que Galien guérit ſon malade avec le même médicament, qui auparavant lui avoit fait du mal, & qu'il prédit quel ſeroit l'accès qui manqueroit le premier, & le tems de l'entier rétabliſſement d'Eudeme. On remarquera à l'occaſion de ce pronoſtic, que notre Auteur ſe vantoit de connoître dès la premiére viſite qu'il faiſoit, ou dès les premiers accès d'une fiévre, quelle ſorte de fiévre on devoit avoir, ou tierce, ou quarte ou quotidienne. Il fut dans l'eſtime de Sergius Paulus, Préteur; de Barbarus, oncle de l'Empereur Lucius; de Severus, qui étoit alors Conſul, & qui fut depuis Empereur; & de Boëthus, homme Conſulaire, en préſence deſquels il eut occaſion de faire des diſſections, & particuliérement de démontrer les organes de la reſpiration & de la voix. Sa réputation s'augmenta encore par l'heureux ſuccès qu'il eut dans la cure d'une maladie de la femme de Boëthus, qui lui fit pour cela un préſent de quatre cens piéces d'or. On a dit qu'Hippocrate & Eraſiſtrate avoient découvert, par une adreſſe particuliére de leur Art, que deux Princes, qui étoient regardés comme malades d'une fiévre lente, n'avoient point d'autre mal que celui que leur cauſoit l'amour. Galien, pour ne rien devoir de ce côté-là à ces grands Médecins, ſe vante d'avoir auſſi connu, pendant qu'il étoit à Rome, qu'une femme vers laquelle il fut appellé, & que l'on croyoit dangereuſement malade, n'avoit point d'autre maladie, ſi ce n'eſt qu'elle étoit éperdûment amoureuſe d'un baladin.

Toutes ces marques que notre Auteur donnoit de ſa pénétration & de ſon habilité dans la Médecine, & l'entrée qu'il avoit chez les Grands, ne firent que lui attirer plus d'ennemis parmi les Médecins, qui l'appelloient un Médecin raiſonneur & faiſeur de miracles. La jalouſie alla plus loin; car ayant détourné une fluxion dangereuſe par une ſeule ſaignée, & guérit des Epileptiques en leur attachant au col la racine de Peöne, il fut ſoupçonné de magie. Cette haine que lui portoient ceux de ſa profeſſion, l'obligea de quitter Rome, après y avoir ſéjourné environ quatre ou cinq ans, & de retourner dans ſa Patrie, étant pour lors âgé de 37 ans. Il dit ailleurs que ce fut la peſte qui l'obligea à ſe retirer, & apparemment que ces deux cauſes y purent également contribuer; mais il n'eut pas long-tems demeuré à Pergame, que les Empereurs Marc-Auréle & Lucius Verus, qui avoient ouï parler de lui, & qui étoient alors à Aquilée, lui manderent de s'y rendre. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que la peſte qui avoit commencé auparavant, y fit de plus grands ravages que jamais; ce qui obligea les Empereurs à reprendre au plus vite le chemin de Rome, accompagnés de peu de monde. Lucius mourut en ce voyage, & ſon corps fut porté à Rome. Galien s'y rendit enſuite avec bien de la peine, & peu de tems après, l'Empereur voulut le mener avec lui en Allemagne; mais il s'en excuſa, alléguant qu'Eſculape, pour qui il avoit une dévotion particuliére, depuis que ce Dieu l'avoit garanti d'un apoſtême mortel, l'avoit averti en ſonge de ne point partir de Rome : il y demeura donc pendant l'abſence de Marc-Auréle, & y écrivit diverſes livres, entr'autres celui de l'uſage des parties du corps; mais comme il ſe défioit des Médecins de cette Ville, il ſe tenoit le plus ſouvent à la campagne dans un lieu, où Commode, fils de l'Empereur, faiſoit ſon ſéjour, ſous la conduite d'un nommé Pitholaus, à qui l'Empereur avoit donné ordre d'appeller Galien, ſi ce jeune Prince venoit à être malade. En effet, Galien eut occaſion de le traiter d'une fiévre qui paroiſſoit d'abord aſſez forte, & il eut le bonheur de le guérir, ce qui obligea Fauſtine, mere de Commode, à dire que Galien faiſoit voir ce qu'il étoit par ſes œuvres; au lieu que les autres Médecins ne payoient que de paroles. Galien guérit auſſi Sextus, autre fils de l'Empereur, & prédit même quel ſeroit le ſuccès de ſa maladie, contre le ſentiment de tous ſes Collégues.

On ne sait pas au juste combien de tems Galien demeura à Rome pour la seconde fois, ni même s'il y passa le reste de sa vie, ou s'il retourna en Asie. Il paroit seulement, de ses Ecrits, qu'il s'y tint pendant l'absence de Marc-Auréle, qui fut d'environ quatre ans; & qu'ayant attendu le retour de cet Empereur, il y séjourna encore après cela: car Galien rapporte lui-même d'avoir traité ce Prince d'une maladie qu'il eut après son retour. Entre les Auteurs qui ont écrit la vie de Galien, les uns assurent qu'il revint de Rome à Pergame, à l'âge de 37 ans, ou au plus tard à l'âge de 40, & que depuis il ne quitta plus son pays natal. D'autres prétendent qu'il ne revit sa Patrie que dans l'extrême vieillesse. On n'accordera jamais l'opinion des premiers avec les faits dont nous avons fait mention plus haut: on recueille d'ailleurs d'un passage de la méthode de traiter les maladies, que Galien étoit à Rome lorsqu'il la composa: or, on sait qu'il a composé ce Livre étant déja avancé en âge. Le sentiment des seconds paroit plus conforme à la vérité, quoiqu'ils n'aient non plus de preuves de ce qu'ils avancent, que ceux qui disent qu'il mourut dans la Palestine.

Suidas dit que Galien vécut soixante-dix ans. S'il est vrai qu'il fut né vers la quinziéme année du regne d'Adrien, comme nous l'avons supposé, il seroit mort, au compte de Suidas, dans la neuviéme année de l'Empire de Sévére, qui est la premiére du troisiéme siécle de Jesus-Christ. Il auroit vécu un peu plus long-tems, ou un peu plus tard, s'il est venu jusqu'au regne de Caracalla, comme le veut Tzetzes: mais il ne seroit pas allé aussi avant que le prétendent ceux de qui Cælius Rhodiginus a pris ce qu'il dit, que Galien a vécu 140 ans. Ceci est visiblement outré, aussi-bien que ce qui est ajouté, que Galien vint à une extrême vieillesse, sans avoir eu aucune maladie: la raison que l'on en rend, c'est que ce Médecin avoit observé un régime si exact, qu'il n'avoit jamais, ni trop mangé, ni trop bu, ni gouté d'aucune chose crue; ce qui lui procura non-seulement une santé continuelle, mais lui rendit de plus l'haleine si douce, qu'il sembloit ne respirer que le baume & les aromates. Il est vrai que Galien dit lui-même en quelqu'endroit, qu'en se nourrissant de viandes qui se cuisent aisément & également, & en prenant un exercice égal, il avoit trouvé le moyen de vivre en santé pendant plusieurs années. Il dit encore ailleurs qu'après

qu'après avoir atteint l'âge de 28 ans, comme il poſſédoit alors l'art de conſerver la ſanté, & qu'il ſuivoit les régles de ce même art, il avoit été exempt de maladies, à la reſerve de quelque fiévre éphémére, c'eſt-à-dire, d'un jour, qui lui étoit venue pour avoir trop fatigué ou trop étudié : mais il avoue qu'il avoit eu auparavant pluſieurs maladies, & entr'autres un apoſtême ou une tumeur dont on a parlé ci-devant, de laquelle il diſoit avoir été guéri par le ſecours d'Eſculape. Galien parle encore d'une colique qu'il avoit eue, & dont il ſe délivra par un lavement, où il entroit de l'huile & de la décoction de Rue. Il dit auſſi qu'avant qu'il eut atteint l'âge de 28 ans, il avoit preſque toutes les années quelques maladies; mais qu'il en fut exempt dans la ſuite, en s'abſtenant des fruits d'Eté, & en ne mangeant de tous les fruits, que des figues & des raiſins.

Nous avons vu ci-devant que Galien avoit eu une très-bonne éducation, & qu'il avoit lui-même travaillé à s'inſtruire dans les Belles-Lettres, dans la Philoſophie & dans la Médecine. Comme il avoit avec cela du naturel, il réuſſit très-bien, & devint grand Médecin & grand Philoſophe. Il avoit d'ailleurs beaucoup de facilité à s'énoncer, & une éloquence ſans affectation : mais comme ſon ſtile eſt extrêmement diffus & étendu à la maniére de celui des Aſiatiques, cela fait qu'on a de la peine à le ſuivre, ou qu'il eſt obſcur en divers endroits. Il a écrit ſur la Médecine des choſes admirables, & il a été le grand reſtaurateur de la Médecine d'Hippocrate. Perſonne ne l'avoit jamais étudiée comme lui; c'étoit ſur les idées de ce grand maître qu'il avoit formé les ſiennes, principalement ſur ce qui concerne le pouvoir de la nature, les ſignes des maladies, les circonſtances d'une criſe, &c. Cependant dans quelques-unes de ces choſes, il faut avouer qu'il a porté ſes ſpéculations un peu trop loin, & qu'il en a multiplié d'autres ſans fondement; par exemple, ſes *temperamens* & ſes *pouls*, ſur leſquels il ne raiſonne pas avec aſſez de juſteſſe, faute d'avoir connu ce que la Philoſophie & l'Anatomie des Modernes ont découvert.

Galien, qui avoit plus de génie & de ſavoir que tous les autres Médecins de ſon tems, s'eſtima trop lui-même, & n'eſtima pas aſſez ceux de ſa Profeſſion. Il ſe comparoit à l'Empereur Trajan, & ſe croyoit auſſi utile au Public. Les Médecins qu'il maltraita, le maltraiterent à ſon tour.

Il avoit deux maximes qui influoient beaucoup sur sa pratique : l'une étoit, qu'une maladie devoit être guérie par son contraire; l'autre, qu'il falloit aider la nature par quelque chose qui lui fut analogue. L'une & l'autre maxime étoit tirée d'Hippocrate, celui de tous les anciens Médecins qu'il suivoit le plus, excepté dans la Pharmacie, où de nouvelles découvertes lui firent prendre une nouvelle route. Mais il lui arrive souvent de ne s'éloigner ainsi d'Hippocrate que pour s'égarer. La connoissance des parties du corps humain, qui s'étoit beaucoup perfectionnée depuis le Médecin Grec, avoit appris plusieurs choses rélatives aux maladies, & qu'il étoit impossible de découvrir par la simple conjecture. Cependant cela donnoit lieu à des raisonnemens & à des disputes, qui ne soulageoient point du tout les malades. On ne raisonna pas seulement sur la nature des maladies; on voulut aussi mettre dans un nouveau jour la Matiére médicale, & on rafina beaucoup sur les médecines simples & composées, & sur leurs effets.

Comme Galien savoit plus d'Anatomie & de Phisique, qu'aucun de ses prédécesseurs & de ses contemporains, il ne fut pas des derniers à s'appliquer à l'étude de ces choses, quoiqu'Hippocrate & les plus habiles Médecins de l'antiquité lui donnassent peu de secours sur ces matiéres. Mais les regardant comme importantes, il crut ne les pouvoir exposer trop clairement. Ainsi après y avoir donné toute son application, il épuisa toutes les forces de sa raison, particuliérement au sujet des vertus de la Pharmacie, qu'il expliqua suivant les quatre qualités cardinales & leurs différentes combinaisons. Mais quoiqu'il ait fait voir en cela beaucoup d'esprit & de sagacité, il faut néanmoins avouer qu'il a laissé cette partie de la Médecine dans un bien plus mauvais état qu'elle étoit avant lui. Cependant il déclare ailleurs, en parlant de son maître Pelops, qu'il blâme d'avoir entrepris de tout expliquer, que s'il n'étoit pas persuadé de connoître une chose par lui-même, il n'entreprendroit jamais d'en convaincre les autres; tant il est naturel de ne pas voir en soi les défauts qu'on apperçoit dans autrui.

A l'égard de la saignée, il la mettoit plus souvent en pratique qu'Hippocrate, & il est le premier qui ait fait mention de la quantité de sang qu'il faut tirer. Il est à propos de remarquer aussi qu'il saignoit en tout tems, la nuit aussi-bien que le jour, mais jamais les enfans au-des-

ſous de l'âge de quatre ans, & rarement les vieillards. Lorſqu'il étoit néceſſaire de ſaigner & de purger, il commençoit toujours par la ſaignée. Il n'uſa jamais de ſangſues, reméde inventé par Themiſon, ou au moins par les Méthodiſtes. En un mot, ſa pratique étoit conforme à celle d'Hippocrate; avec cette différence néanmoins, que l'un ſe fondoit principalement ſur l'expérience & l'obſervation, & l'autre ſur le raiſonnement. Hippocrate a occaſionné peu de conteſtations entre les Médecins; au lieu que Galien a jetté les ſemences d'une infinité de diſputes éternelles & interminables.

Il eſt certain que dans l'Anatomie, Galien a ſurpaſſé tous ceux qui l'avoient précédé. Il diſſéquoit les hommes auſſi-bien que les animaux; mais il n'avoit pas la même commodité de faire ſes diſſections ſur le corps humain que ſur les bêtes. Les ſinges étoient principalement les ſujets qu'il choiſiſſoit pour diſſéquer, & il conſeille cette diſſection à ſes pupilles, afin que lorſqu'ils auront l'occaſion de diſſéquer un corps humain, ils puiſſent connoître plus aiſément la maniére de perfectionner l'Anatomie. Les enfans que la barbarie de leurs parens avoit expoſés, ou les hommes que l'on trouvoit aſſaſſinés dans les campagnes, étoient en quelque ſorte tous les corps humains dont il pouvoit s'emparer pour les diſſéquer ſecrétement; car il n'y avoit alors aucune opération publique en ce genre. Les ſquelettes étoient extrêmement rares, & ceux dont on faiſoit uſage, ſe trouvoient, par hazard, ſur des montagnes, dans des cavernes, & autres lieux pareils, & ils n'étoient préparés par aucun Anatomiſte. C'eſt pour cela que Galien exhorte ſes diſciples à aller à Alexandrie, parce qu'on y enſeignoit l'Oſtéologie par l'inſpection des ſquelettes. On peut voir quel progrès il fit dans l'Anatomie, en liſant ſes Ouvrages ſur ce ſujet, & ſur-tout ſon livre admirable *De uſu partium*. Mais il y eſt queſtion plutôt de l'Anatomie des animaux, que de celle du corps humain. Veſale a démontré que Galien décrit les parties du ſinge & d'autres animaux, & non pas toujours celles de l'homme. Quoi qu'il en ſoit, Galien a fait voir qu'il étoit un très-grand génie, & l'homme du monde le plus laborieux : enfin, il eſt digne de la haute réputation dont il jouit.

Nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer que ce grand Médecin a fait un tort conſidérable à

la Médecine, par ſes raiſonnemens ſubtils touchant différentes parties de cet art, fondés ſur ſes élémens, ſur ſes qualités cardinales, & autres pareilles chimères, qu'on a bien de la peine à pardonner à un Ecrivain d'ailleurs ſi judicieux. Il eſt étonnant qu'un homme qui avoit fait une étude ſi particuliére des Ecrits d'Hippocrate, qui entendoit ſi bien ſa doctrine, & qui mettoit ſes obſervations au-deſſus de toutes celles qui avoient jamais été faites, ait été néanmoins celui qui a le plus contribué à établir une doctrine entiérement oppoſée à celle de ce fameux Médecin; doctrine qui n'eſt propre qu'à fournir de la matiére à la diſpute. Perſonne n'eut jamais une ſi haute eſtime pour Hippocrate que Galien; perſonne ne connut auſſi-bien que lui l'utilité de ſes obſervations : cependant perſonne n'a plus éloigné les eſprits de la doctrine de ce grand maître, pour les plonger dans l'incertitude des ſpéculations. Il auroit, ſans doute, bien mieux fait d'étudier, avec application, les meilleurs Auteurs de l'antiquité, de les éclaircir & de les concilier, autant qu'il eût été poſſible, que de ſe livrer ainſi à une vaine théorie, qui fait perdre de vue ce qu'on doit avoir, ſans ceſſe, devant les yeux. Mais, helas! par malheur pour nous, Galien penſa autrement, peut-être par le déſeſpoir de ne pouvoir jamais ſurpaſſer Hippocrate, en ſe conformant à ſa doctrine; & depuis lui, le plus grand nombre des Médecins ont jugé qu'il étoit plus commode & plus flatteur pour eux de ſuivre les principes de Galien, & qu'en écrivant comme lui, ils ſe feroient plus de réputation, qu'en ſuivant la méthode d'Hippocrate. Voilà le jugement que porte Mr. Clifton ſur les études & la doctrine de Galien. Mais le grand nombre de Livres que nous avons de lui, ſans parler de ceux qui ſe ſont perdus, fait bien voir qu'il ne lui coutoit guères d'écrire; quoi qu'il ſoit toujours vrai qu'il auroit pu mieux employer ce talent. Suidas dit que Galien avoit écrit non-ſeulement ſur la Médecine & ſur la Philoſophie, mais encore ſur la Géométrie, & même ſur la Grammaire. L'on comptoit plus de cinq cens Livres de ſa façon, concernant la Médecine ſeule, & environ la moitié autant concernant les autres ſciences. Il a fait lui-même deux Livres pour faire l'énumération de ſes Livres, & pour marquer, à l'égard de quelques-uns, le lieu & le tems où ils ont été compoſés, l'occaſion qu'il eut de les écrire, & l'ordre que l'on doit tenir en les liſant. Nous appre-

nons encore de lui qu'une partie de ſes Livres étoit déja perdue de ſon tems par un incendie qui conſuma le Temple de la Paix à Rome, où ces mêmes Livres étoient.

Galien a eu de ſon tems un grand parti à combattre, & ces derniers ſiécles lui ont ſuſcité de puiſſans adverſaires; cependant il a été anciennement dans une très-grande eſtime. Athenée, qui étoit ſon contemporain, marque la conſidération qu'il avoit pour lui, en l'introduiſant dans ſon feſtin des Philoſophes, comme l'un des conviés à ce feſtin, & il ne lui rend pas ſeulement témoignage ſur le grand nombre de ſes Ecrits; il ajoute que Galien ne le céde à perſonne pour l'élocution & la clarté. Euſébe, qui a vêcu environ cent ans après lui, dit que la vénération qu'on avoit pour ce Médecin, étoit allée ſi avant, que pluſieurs le regardoient comme un Dieu, & lui rendoient même un culte religieux. Trallien lui donne le titre de très-divin. Oribaſe, qui a ſuivi de près Euſébe, & qui étoit lui-même Médecin, témoigne l'eſtime qu'il avoit pour Galien par les extraits qu'il a faits de ſes Ouvrages, & par les louanges qu'il lui donne. Aétius & Paul Eginette ont pareillement copié Galien, particuliérement le dernier, & Etienne Athénien, a commenté un de ſes Livres. Avicenne, Averroés & les autres Médecins Arabes, qui ont tiré du même Galien ce qu'ils ont de meilleur, font encore en divers endroits, ſon éloge.

Nous allons finir la vie de ce Médecin, en diſant un mot de ſes Ouvrages. Mais ſans entrer dans un détail auſſi long qu'ennuyeux de tous les Traités particuliers, exiſtans ou perdus, écrits par Galien, le Lecteur ſera, je crois, ſatisfait de connoître ſeulement les différentes éditions qu'on a faites de ſes Oeuvres.

Nous avons deux éditions Gréques de Galien, l'une d'Alde & d'André Aſulanus, Vénitien, donnée en 1525. en cinq volumes *in-folio*. L'autre plus correcte, d'André Cratandrus, Jean Hervagius & Jean Bebelius, à Baſle en 1538. en cinq volumes *in-folio*. Quant aux éditions Latines, il y en a grand nombre. On en a donné une à Lyon en 1536. *in-folio*. Elle eſt de Simon Colinæus. La même a paru en 1554. beaucoup plus correcte & avec de grandes augmentations; c'eſt Jean Frellonius qui l'a donnée. Il y en a une autre édition de Jean Frobenius, à Baſle, en 1541. La même reparut en 1561. avec une Préface de Conrad Geſner, dans laquelle il eſt parlé avec beaucoup de jugement

de Galien, de ſes Ouvrages & de ſes différens Traducteurs. Il y en a une troiſiéme de Juntes, qui ont donné à Veniſe dix éditions de Galien; la premiére eſt *in-8vo.* en 1641. & les autres *in-folio* dans les années ſuivantes. La neuviéme ou dixiéme; car ces deux éditions ne différent point, ſont les plus complettes & les meilleures. Nous ne connoiſſons qu'une ſeule édition de Galien qui ſoit Gréque & Latine; elle a été donnée à Paris en 1639. ſous la direction de René Chartier, en treize volumes *in-folio.* Cet élégant Ouvrage contient non-ſeulement les Ecrits de Galien, mais encore ceux d'Hippocrate & de quelques autres anciens Médecins. La traduction en eſt correcte & fidéle; elle a été faite ſur la comparaiſon des textes dans les différentes éditions & dans les manuſcrits.

Il y eut un autre Galien, Médecin, qui pratiquoit à Conſtantinople, du tems de l'Empereur Zenon.

GALIEN. (état de la Médecine du tems de) Pour connoître l'état de la Médecine lorſque Galien parut, il faut ſe reſſouvenir que toutes les Sectes, qui avoient diviſé la Médecine, ſubſiſtoient encore. Les Méthodiques étoient ſur-tout en grand crédit, & l'emportoient ſur les Dogmatiques qui étoient fort diviſés, les uns étant pour Hippocrate, les autres pour Eraſiſtrate, les autres pour Aſclepiade, &c. Les Empiriques étoient ceux que l'on conſidéroit le moins; les Eclectiques ne faiſoient pas auſſi grand bruit; les Epiſynthétiques & Pneumatiques ſuivoient à peu près la fortune des Méthodiques, comme y étant attachés. Galien proteſte qu'il ne veut embraſſer aucune Secte, & traite d'eſclaves tous ceux de ſon tems qui s'appelloient Hippocratiques, Praxagoréens, & qui ne choiſiſſoient pas indiſtinctement ce qu'il y avoit de bon dans les Ecrits de tous les Médecins. Là-deſſus, qui ne le croiroit Eclectique? Cependant Galien étoit pour Hippocrate préférablement à tout autre, ou plutôt il ne ſuivoit que lui : c'étoit ſon Auteur favori; & quoiqu'il l'accuſe en pluſieurs endroits d'obſcurité, de manque d'ordre & de quelques autres défauts, il marque une eſtime particuliére pour ſa doctrine, & il confeſſe, qu'à l'excluſion de tout autre, il a poſé les vrais fondemens de la Médecine. Dans cette prévention, loin de rien emprunter des autres Sectes, ou de tenir entre elles un juſte milieu, il compoſa pluſieurs Livres pour combattre ce qu'on avoit innové dans la Médecine, & rétablir la pratique & la théorie d'Hippocrate.

Plusieurs Médecins avoient commenté cet ancien avant que Galien parût. Mais celui-ci prétendit que la plupart de ceux qui s'en étoient mêlés, s'en étoient mal aquittés. Il n'étoit pas éloigné de se croire le seul qui l'eut jamais bien entendu : cependant les Savans ont remarqué qu'il lui donne souvent de fausses interprétations.

Il entreprit donc d'expliquer Hippocrate, & il écrivit beaucoup sur cet Auteur. D'ailleurs, comme il remarquoit, ainsi qu'il a été dit, que cet Ancien étoit quelquefois obscur, qu'il manquoit d'ordre & de méthode, & qu'il n'avoit qu'effleuré certaines matiéres qu'on avoit approfondies depuis, il se proposa de suppléer de son propre fonds, aux principes d'Hippocrate. Galien travailla en même-tems à redresser les Novateurs, qui, selon lui, s'étoient dévoyés mal à propos de l'ancienne route.

Galien prétendit avoir trouvé une méthode juste & raisonnée de traiter la Médecine, chose entiérement omise par Hippocrate; & c'étoit par cet endroit qu'il croyoit s'être aquis le plus d'honneur. C'est cependant par ce même endroit qu'il a porté un coup fatal aux progrès de la Médecine; les facultés, les qualités présentoient une théorie trop commode, pour qu'il ne s'attirât pas un grand nombre de Sectateurs. On a donc vu les Médecins embrasser ce pernicieux sistême; & durant plusieurs siécles on n'a fait que peu de progrès dans la Médecine, ou plutôt on n'en a point fait du tout. Cependant l'Anatomie s'étoit assez perfectionnée du tems de Galien; on en avoit appris plusieurs choses rélatives aux maladies : mais on donna trop dans le raisonnement & la dispute, sans s'appercevoir qu'on n'avançoit pas davantage la cure des maladies, qui auroit dû en être le principal objet. On raffina aussi beaucoup sur la Matiére médicale.

Galien a pu disséquer des corps humains; mais il y a de l'apparence que ce n'a été que fort rarement qu'il l'a fait, &, peut-être, assez imparfaitement. Et comme on s'appliquoit plutôt à disséquer les bêtes que les cadavres humains, on s'exposa à plusieurs méprises dans l'Anatomie, que le scrupule empêcha de rectifier.

GALLUS. *Voyez* LE COQ.

GARELLI, (Pie-Nicolas de) célébre Médecin, étoit Chevalier de l'Ordre de Christ, Bibliothécaire & Archiatre, ou Médecin du corps de Sa Majesté Impériale & Catholique, Charles VI. de glorieuse mémoire. C'étoit un

homme d'une profonde érudition, qui n'ignoroit rien de toutes les parties de la Médecine, savoit les Langues & les Belles-Lettres; en un mot, un homme tel à qui on avoit sûrement confié le soin de la santé de cet auguste Monarque, dont la mort précipitée a allumé dans l'Allemagne, l'Italie & les Pays-Bas, le feu de la guerre & de la désolation.

GARDIN, (Louis Du) Docteur & Professeur en Médecine dans l'Université de Douai, nâquit à Valenciennes. Il se fit beaucoup de réputation dans cette Academie, où il enseigna pendant 28 ans. Il eut quelques démêlés litteraires avec Thomas Fienus, Docteur en Médecine de Louvain, touchant le tems de l'animation du fœtus. Il écrivit à ce sujet les Ouvrages suivans:

Quæstiones tres de animatione fœtûs, 1623. *in*-8*vo*.
Anima rationalis restituta in integrum.

Nous avons encore de lui:

Epitome methodica de Pestis natura, causis, signis, prognosticis, 1617. *in*-8*vo*. *Duaci*, 1631. *in*-12.

Manuductio per omnes Medicinæ partes, seu Institutiones Medicinæ. Duaci, 1626. *in*-8*vo*. *& auctiores*, 1634. *in*-4*to*.

Medicamenta purgantia, simplicia & composita, selecta, usitata & sufficientia. Accessit ejusdem remedium erroris in ponderibus Medicis. Duaci, 1631. *in*-12.

GARENGEOT, (René-Croissant De) Maître ès Arts & en Chirurgie, étoit de la Société Royale de Londres, & Démonstrateur en Matiére chirurgicale à l'Amphithéâtre de saint Côme à Paris. L'Ecole de saint Côme est une des plus célébres de l'Europe pour la Chirurgie; les savans & habiles Maîtres, qui y font leurs démonstrations, n'épargnent rien pour former l'esprit des auditeurs dans les préceptes de cet Art. On voit cette Inscription sur la porte de cette Ecole; elle est de la façon de Santeuil:

Ad cædes hominum prisca Amphitheatra patebant;
Ut discant longùm vivere, nostra patent.

Garengeot exerça premiérement la Chirurgie sous l'œil de son pere, Opérateur très-estimé, & Chirurgien Royal à Vitré, petite Ville de la haute Bretagne; & il le suivit dans quelques Villes & Hôpitaux de la même Province, & dans deux campagnes sur mer. Puis désirant de prendre part à l'estime que les célébres Chirurgiens de Paris

s'étoient aquiſe, & de profiter de leurs démonſtrations anatomiques & chirurgicales, il ſe rendit dans cette grande Ville, où pendant les neuf premiéres années il n'épargna ni ſoins, ni peines, pour s'inſtruire à fond de l'Anatomie utile & curieuſe. Quelques années après il paſſa Maître en Chirurgie, & publia différens Ouvrages, dont les principaux ſont :

Splanchnologie, ou Traité d'Anatomie, concernant les viſcéres.

Miotomie humaine & canine, ou la maniére de diſſequer les muſcles de l'homme & des chiens, ſuivie d'une miologie ou hiſtoire abrégée des muſcles.

Traité des Inſtrumens de Chirurgie.

Traité des Opérations de Chirurgie.

Garengeot vivoit encore en 1750.

GARET, (Henri) Médecin de l'Electeur de Mayence, étoit Docteur de Padoue. Il a fait un recueil de diverſes conſultations, intitulé :

De Arthritidis præſervatione & curatione, clarorum doctiſſimorumque noſtræ ætatis Medicorum conſilia. Francofurti, 1592. *in*-8*vo.*

Henri Garet étoit natif de Louvain : il eſt mort en 1602.

GARIOPONTUS, Médecin qui vivoit dans l'onziéme ſiécle, au témoignage de Pierre Damien, qui mourut l'an 1072. & qui parle de ce Médecin, comme d'un homme qu'il avoit connu. Il paroit d'ailleurs que Gariopontus étoit du nombre des Médecins qui compoſoient l'Ecole de Salerne. Mr. Moreau rapporte un paſſage dans ſes prolégoménes, *in Scholam Salernitanam*, dans lequel il eſt appellé *Warmipotus : Warmipotus quidam Medicus Salernitanus.* On a encore donné d'autres noms à ce Médecin ; quelques-uns l'appellent *Warimpotus*, & d'autres *Raimpotus*, *Guaripotus* ou *Garimpotus*, *Gariponus* & *Garnipulus.* Il a écrit ſept Livres qui contiennent ſa pratique. Il traite dans les cinq premiers de preſque toutes les maladies, à la reſerve des fiévres, qui font la matiére des deux derniers. Cet Ouvrage a été imprimé à Lyon en 1516. & 1526. ſous le titre de *Paſſionarius Galeni*, comme qui diroit, Livre des paſſions compoſé par Galien.

GARNIER, (Pierre) Docteur de la Faculté de Montpellier, & aggrégé au Collége des Médecins de Lyon, étoit natif de cette derniére Ville. Il compoſa un Diſpenſaire à l'uſage de l'Hôtel-Dieu de Lyon, & il ajouta un

Traité de la vérole, à la nouvelle édition qu'il en fit faire en 1699. Il mourut à Villefranche en Beaujolois vers l'an 1710. où il avoit été appellé pour remédier aux ravages d'une fiévre peſtilentielle, qui y faiſoit périr beaucoup de monde.

GARTH, (Samuel) excellent Poëte & Médecin Anglois, natif de la Province d'Yorck, d'une bonne famille, fut admis dans le Collége des Médecins à Londres en 1693. Il travailla avec zéle pour l'inſtitution du *Diſpenſarii*, qui eſt un appartement du Collége, dans lequel on donne aux pauvres les conſultations *gratis*, & les médecines à bas prix. Cette œuvre de charité ayant expoſé Mr. Garth à l'envie & au reſſentiment de pluſieurs Médecins & Apoticaires, il les tourna en ridicule avec beaucoup d'eſprit & de feu, dans un Poëme en ſix chants, intitulé le *Diſpenſarii*, qui eſt très-eſtimé, & qui lui aquit une grande réputation. Samuel Garth fut enſuite Membre de la fameuſe Société de Kit-cat-club, compoſée d'environ trente Gentilshommes, diſtingués par leur zéle pour la ſucceſſion de la Couronne dans la Maiſon d'Hanover. Le Roi d'Angleterre, à ſon avenement à la Couronne, le fit ſon Médecin ordinaire, & le choiſit pour être le premier Médecin de ſon Armée. Mr. Pope fait de Garth un grand éloge.

GASSENDI (Pierre) nâquit à Chanterſier, petit Village de Provence dans le Diocéſe de Digne, le 22 Janvier 1592. Il fut Chanoine & Prévôt de l'Egliſe de Digne, & enſuite Profeſſeur de Philoſophie & de Mathématique à Aix, puis à Paris. Il eſt mort le 24 Octobre 1655, âgé de 63 ans & neuf mois, dans la réputation d'un des plus ſavans hommes & plus pénétrans Philoſophes qui aient paru. Ses Ecrits ſont plus recommandables par l'étendue des connoiſſances, que par la ſolidité des principes, qu'il fait conſiſter dans les atomes & le vuide. Cependant, à raiſon de l'étroite union de la Philoſophie avec la Médecine, Gaſſendi mérite place dans ce Dictionnaire; il n'a pu travailler à perfectionner la premiére, ſans avoir en même-tems concouru à l'éclairciſſement des points les plus difficiles de la théorie médecinale.

GASTON, connu ſous le nom de *Flaminius Gaſto*, Médecin, étoit de la Sileſie, où il nâquit en 1571. Il étoit fils de Gabriel, & petit-fils de Wolfgang Gaſton, qui mourut âgé de 90 ans, & avoit vu cent quinze de ſes fils & neveux. Celui, dont je parle, étudia à Bologne en

Italie. Il écrivit quelques Ouvrages en Allemand, & il mourut le 5 Février de l'an 1618.

GATINARIA, (Marc) Médecin de Pavie, qui vivoit en 1440, &, selon d'autres, sous le Pontificat d'Alexandre VI. vers 1500. Nous avons de lui :

De curis ægritudinum particuliarium, sive expositio in nonum Almansoris, cum aliis. Lugduni, 1525, 1532, 1542. *in*-8*vo. Basileæ*, 1537. *in*-8*vo. Francofurti*, 1604. *in*-8*vo.*

GAZA, (Théodore) célébre Grec du XV. siécle, natif de Thessalonique, passa en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs. Le Cardinal Bessarion lui procura un bénéfice dans la Calabre, & Victorin de Feltre lui enseigna le Latin. Gaza apprit si bien cette Langue, qu'il en fit connoître les beautés aux Italiens même, & fut l'un de ceux à qui l'on doit principalement la renaissance du bon gout & des Belles-Lettres en Italie. Il traduisit de Grec en Latin l'Histoire des animaux d'Aristote ; celle des Plantes de Théophraste, les Aphorismes d'Hippocrate, & mis en Grec le songe de Scipion, & le Traité de la vieillesse de Ciceron. On dit qu'étant allé à Rome présenter à Sixte IV. quelques-uns de ses Ouvrages, ce Pape ne lui fit qu'un présent fort modique. Gaza le jetta de dépit dans le Tibre, disant en colére : *Que les Savans ne devoient pas se donner la peine d'aller à Rome, puisque le gout y étoit si dépravé, & que les ánes les plus gras y refusoient le meilleur grain.* Il mourut néanmoins dans cette Ville en 1475, âgé de 80 ans. On a de lui divers Ouvrages en Grec & en Latin, outre ceux dont on vient de parler.

GAZIUS, (Antoine) Médecin, natif de Padoue, qui exerça sa profession avec beaucoup de succès dans quelqu'endroit du territoire de Venise, vers l'an 1500. Il a écrit :

Florida corona, qua ad sanitatis hominum conservationem ac longævam vitam perducendam sunt perneccessaria continens. Lugduni, 1534. *in*-8*vo.*

Ærarium sanitatis. Ejusdem de vino & cerevisia Tractatio. Augustæ, 1546. *in*-8*vo. Patavii*, 1549. *in*-8*vo.*

Quo medicamentorum genere purgationes fieri debeant, sive de ratione evacuandi Libellus. Basileæ, 1541. *in-folio. Cum methodo medendi Albucasæ, aliisque.*

GEBER, appellé l'Arabe, quoique Grec de nation, suivant Leon l'Afriquain, abandonna le Christianisme pour

ſe faire Mahométan. Divers Auteurs diſent qu'il étoit natif de Séville en Eſpagne, & originaire d'Arabie; on le fait même d'une naiſſance diſtinguée, & petit-fils du faux Prophéte Mahomet par ſa mere. L'Abbé Tritheme dit que Geber étoit un Roi des Indes ; mais c'eſt une fable des ſouffleurs, qui apparemment n'eſt fondée que ſur la ſignification du mot Geber, qui veut dire un grand homme & un Roi. Il vivoit, ſelon Blancanus, dans le neuviéme ſiécle, quoique pluſieurs n'en ſoient pas d'accord; les uns le faiſant vivre dans le ſeptiéme, & les autres dans le huitiéme ſiécle. Mais on ne ſait, ni ce qu'il étoit, ni en quel tems il a vêcu.

On dit qu'il excelloit dans la Chimie; & il paroit être le premier qui ait réformé & perfectionné cette Science. Paracelſe, à qui il coutoit tant de louer quelqu'un, l'a appellé le Maître des Maîtres en cet Art. Geber fut auſſi bon Aſtronome, & réforma pluſieurs erreurs dans l'Almageſte de Ptolomée ; il expoſa le ſiſtême de ce dernier, que Petreïus fit imprimer en 1533; quelques-uns même lui ont attribué l'invention de l'Algébre. Cardan le met au nombre des douze ſubtils génies du monde : on peut juger de l'étendue de ſes connoiſſances par le catalogue de ſes Ouvrages recueillis dans la Bibliothéque de Geſner. Boerhaave en parle avec beaucoup d'eſtime dans ſes inſtitutions chimiques, & dit qu'il y a trouvé pluſieurs expériences que l'on donne aujourd'hui pour nouvelles.

Ceux qui prétendent que Geber a travaillé le premier à la recherche d'un reméde univerſel, ſe fondent ſur certaines expreſſions que l'on trouve dans ſes Ouvrages, leſquelles ſont plus que ſuffiſantes pour faire croire au Lecteur ignorant qu'il en a eu connoiſſance. Telle eſt celle-ci : *L'or ainſi préparé, guérit la lépre & toutes ſortes de maladies.* Mais il faut obſerver que dans ſon langage, les métaux les plus bas ſont les lépreux, & l'or ceux qui ſe portent bien. Lors donc qu'il dit : *Je voudrois guérir ſix lépreux*, il n'entend autre choſe, ſinon qu'il voudroit les convertir en or capable de ſoutenir l'épreuve de l'antimoine. Comme il n'a jamais été Médecin, il eſt plus que probable qu'il n'a jamais voulu parler d'un reméde univerſel.

Golius, Profeſſeur des Langues Orientales dans l'Univerſité de Leyde, eſt le premier qui ait fait préſent des Ouvrages de Geber en manuſcrit à la Bibliothéque publi-

que. Il les traduiſit en Latin, & les publia à Leyde, *in-fol.* & enſuite *in-4to.* ſous le titre de *Lapis Philoſophorum.* Ces Ouvrages contiennent pluſieurs choſes utiles & curieuſes ſur la nature, la purification, la fuſion & la malléabilité des métaux, avec pluſieurs hiſtoires excellentes des ſels & des eaux fortes. On fait paſſer pluſieurs de ces expériences pour des découvertes modernes. L'exactitude de ſes opérations eſt tout-à-fait ſurprenante, ſi l'on en excepte celles qui ont rapport à la Pierre Philoſophale. Voici quels ſont ſes Ouvrages, au ſentiment de Boerhaave :

De Alchemia, vel Chymia, aut de inveſtigatione perfectionis Metallorum.
De ſumma perfectione Metallorum.
De Claritate Alchymiæ.
De Lapide Philoſophico.
De Teſtamento.
De Epitaphio.
De invenienda Arte auri & argenti.

Le Docteur Shaw y ajoute : *Geberi ſuper artem Alchymiæ Libri VI.*

Cet Ouvrage exiſte en manuſcrit dans la Bibliothéque de Boile, à qui il a été donné par Mr. Elie Ashmole.

De Alchymiæ Libri tres. Argentorati, 1529. *in-folio.*
Geberi ſumma perfectionis magiſterii in ſua natura. Venetiis, 1542. *in-8vo. Noribergæ*, 1545. *in-4to. cum fig. Argent.* 1598. *in-8vo.*

Les Ouvrages de Geber ont auſſi été publiés en Anglois, par Richard Ruſſel. *Lugduni Batavorum*, 1668. *in-8vo.*

GEMINI (Thomas) étoit un Ouvrier étranger qui s'établit à Londres, il gravoit en taille-douce. Nous en parlons ici, parce qu'il mit le premier ſur du cuivre les figures de Veſale, qui avoient paru en bois deux ans auparavant dans l'Allemagne. Cet Ouvrier poſſédoit l'art de graver dans une grande perfection ; mais il s'eſt rendu très-blâmable en ſupprimant le nom de Veſale, & en aſſurant que les deſſeins étoient de ſa propre invention. Aidé de Mr. Udel & de quelques autres Savans (car pour lui il ne ſavoit ni Latin, ni Anglois, ni Anatomie) il orna ſes planches des deſcriptions de Veſale.

Il y a trois éditions de cet Ouvrage. La premiére ſe fit ſous le regne de Henri VIII., la ſeconde, ſous le regne d'Edouard VI., & la derniére du tems de la Reine Eliſabeth. Il a pour titre :

Compendiosa totius Anatomiæ delineatio per Thomam Geminum exarata. Londini, 1545. *in-folio.*

Il reparut en Anglois à Londres en 1553. & en 1559. *fol.*

GEMMA, (Renier) dit le Frison, parce qu'il étoit natif de Doccum, dans la Frise, a vécu dans le seiziéme siécle. Il commença ses études à Groningue, & il alla les achever dans l'Université de Louvain, où il se rendit savant en Médecine & dans les Mathématiques; il y enseigna publiquement la premiére de ces deux Sciences. Comme il travailloit, sans cesse, à découvrir aux hommes de nouveaux secrets pour la conservation de leur santé, cette contention d'esprit lui causa la gravelle, qui dans un corps foible & délicat, comme étoit le sien, demeura rebelle à tous remédes. Il mourut à Louvain le 25 Mai 1555. âgé de 47 ans. Nous avons plusieurs Ouvrages de la façon de Gemma; ils sont une preuve convaincante de l'étendue de son esprit; les principaux sont:

Methodus Arithmetica.

De locorum describendorum ratione, deque distantiis eorum inveniendis.

De usu Annuli astronomici.

Charta, quâ continetur totius orbis descriptio.

Libellus de principiis Astronomiæ & Cosmographiæ, &c.

Demonstrationes Geometricæ de usu radii astronomici, seu regulæ Hiparchi.

De Astrolabio catholico Liber.

Il y a de lui quelques conseils sur la goutte, qui ont été imprimés dans l'Ouvrage qu'Henri Garetius a publié à Francfort en 1592. Il a aussi augmenté & corrigé la Cosmographie d'Appian.

Divers grands hommes font mention de ce Médecin avec éloge: il suffira de rapporter ici le témoignage de Mr. le Président de Thou, qui parle ainsi de Gemma dans le seiziéme livre de son Histoire. " Gemma, dit-il, communément appellé le Frison, parce qu'il étoit de la Frise, mourut le 25 Mai de l'an 1555. à Louvain, où il professoit la Médecine; mais il excelloit sur-tout dans les Mathématiques qu'il enseignoit en particulier, & qu'il enrichit, pour ainsi dire, par des instrumens achevés avec un merveilleux artifice. Il fut souvent sollicité de venir à la Cour de l'Empereur Charles V.; mais il s'en excusa toujours modestement, faisant voir qu'il préféroit le repos à la faveur des Princes. Aussi finit-il ses jours dans

„ cette agréable tranquilité que l'on trouve parmi les Lettres. „ Il mourut de la pierre âgé seulement de 47 ans, & laissa „ un fils appellé Corneille Gemma, qui enseigna à Louvain „ les mêmes Sciences avec beaucoup de réputation, & „ qui renouvella par ses Ouvrages & par son esprit, la „ mémoire de son pere presque éteinte. Le corps de Gemma le Frison fut enterré dans l'Eglise des Dominicains „ à Louvain, où l'on voit son portrait & son tombeau.

GEMMA, (Corneille) fils de Renier Gemma, nâquit à Louvain l'an 1535. & il y enseigna depuis. Il étoit Poëte, Philosophe & Médecin. Gemma écrivit divers Traités :

De natura divinis characterismis, seu raris & admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum in partibus singulis universi Libri duo. Antuerp. 1575. *in*-8*vo.*

De arte Cyclognomica. Tomi tres.

De prodigiosa Cometæ specie & natura, &c.

Il écrivit ce dernier Ouvrage au sujet de cette Comète extraordinaire qui parut en 1572, & dont les Auteurs de ce tems-là ont tant parlé. Voici ce qu'en dit Mr. De Thou, que je suis obligé de rapporter, parce qu'il y fait mention de Corneille Gemma. " En même-tems, dit-il, il parut „ le 8 de Novembre sous la Cassiopée, une nouvelle étoile „ qui représentoit un losange avec la cuisse & l'estomac „ de la même Cassiopée, & qui demeura immobile un an „ entier. Bien que d'abord elle égala Jupiter en grandeur „ & en clarté, elle diminua peu à peu; de telle sorte qu'au „ commencement de l'an 1573. elle disparut entiérement. „ Au sentiment des grands Hommes, elle présageoit les „ malheurs qu'on vit ensuite : ce fut la pensée de Cornelius Gemma, Médecin, aussi savant dans l'Astronomie „ qu'il y en ait eu de notre siécle. C'est pourquoi le Duc „ d'Albe le fit alors venir à Nimégue. Il a parlé assez particuliérement de cette Comète, & il avoue que depuis la „ naissance de Jesus-Christ, à peine a-t'il vu aucun phénoméne qui ait été comparable à celui-là, soit que l'on „ considére sa hauteur, sa rareté ou sa durée, &c. „ Corneille Gemma mourut de peste le 12 Octobre de l'an 1576, & laissa un fils, nommé Philippe, aussi Docteur en Médecine. Beyerlinck fit cette épitaphe à Cornelle Gemma.

Quis lapis hic? Gemmæ : Gemmam lapis an tegit? inquis :
At condi in gemma debuerat potius.
Non ità : nam quævis minor illo gemma fuisset,
Et posito à Gemma, gemma fit iste lapis.

Vander Linden parle d'un Jean-Baptiſte Gemma, de Veniſe, de qui nous avons :

De vera ratione curandi Bubonis atque Carbunculi peſtilentis, deque eorum præcautione Commentarius. Dantiſci, 1599. *in-4to. Venetiis*, 1602. *in-4to.*

GEMUSÆUS, (Jerôme) Suiſſe de nation, étoit Philoſophe & Médecin. Il enſeigna à Turin & à Baſle avec beaucoup de réputation. Il mourut l'an 1543. après avoir donné au Public de ſavantes remarques ſur les Oeuvres de Paul d'Egine; elles ſont intitulées :

In Libros Pauli Æginetæ omnes Annotationes. Baſileæ, 1543. *in-folio.*

GENDRON, (Claude Deshais) célébre Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Médecin ordinaire de *Monſieur*, frere de Louis XIV. & du Duc d'Orléans, Régent du Royaume, tiroit ſon origine d'une honnête famille de la Beauce. Il fit paroître, dès ſa jeuneſſe, une inclination & des talens extraordinaires pour l'Hiſtoire naturelle & pour la Médecine, & rechercha la compagnie des gens de Lettres & des Savans. Il opéra, par des connoiſſances qui lui étoient propres, des guériſons ſans nombre ſur des ſujets qui ſembloient incurables, & s'aquit une très-grande réputation, ſur-tout dans la partie de la Médecine qui traite de la guériſon des cancers & des maladies des yeux. Ayant amaſſé un bien aſſez conſidérable, il ſe retira à Auteuil, près de Paris, dans la maiſon qui avoit appartenu autrefois au célébre Deſpreaux, ſon ami, & qui étoit devenue la ſienne depuis près de trente ans. C'eſt là que les Grands, les Miniſtres, les Ambaſſadeurs, les premiers Magiſtrats, les Savans, & un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, alloit ſouvent viſiter ou conſulter Mr. Gendron. Un jour Mr. De Voltaire allant lui préſenter un de ſes Ouvrages, ſe trouva tout à coup ſaiſi de reſpect pour un endroit ſi cher aux Muſes, & fit cet impromptu :

C'eſt ici le vrai Parnaſſe
Des vrais enfans d'Appollon;
Sous le nom de Boileau ces dieux virent Horace,
Eſculape y paroit ſous celui de Gendron.

Mr. Gendron vêcut dans cette retraite en Philoſophe vraiment Chrétien. Vrai juſqu'au ſcrupule, il avoit en horreur tout genre de déguiſement & de flatteries. Il y mourut

rut le 3 Septembre 1750, à 87 ans. Mr. Le Beau, célébre Professeur d'Eloquence, fit son épitaphe en Latin. Mr. Gendron légua par son testament, tous ses Manuscrits à un de ses neveux, comme lui Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier. Le principal de ses Manuscrits est intitulé :

Recherches sur l'origine, le développement & la réproduction de tous les Etres vivans.

On assure que cet Ouvrage est excellent, & qu'il sera incessamment donné au Public.

GENES. (Simon) *Voyez* SIMON DE GENES.

GENNEPIUS (André) nâquit à Balen dans la Campinie. Il enseigna avec beaucoup de réputation, la Langue Hébraïque dans le Collége de Trois-Langues en l'Université de Louvain; il passa même pour entendre les difficultés de la Grammaire de la Langue sainte, autant & mieux que les Rabbins les plus appliqués à ce genre d'étude. Gennepius ne borna pas là son érudition; il excella aussi dans la Médecine, & sur-tout dans la Botanique. Il mourut à Louvain le 10 de Février 1568, âgé de 84 ans, & fut enterré dans l'Eglise de saint Pierre. On ajoute cet éloge à son épitaphe:

Migravit octogesimo quarto senex
Ætatis anno functus integerrimè,
Sex atque triginta per annos publicè
Sacras Hebræorum professus litteras,
Linguam callens optimè sanctissimam;
Busleidiano gloriam Collegio,
Sibique favorem comparavit omnium:
Dum consulens benignè ægrotantibus,
Ope Medicâ multis salutem contulit.
Nunc liberatus omnibus molestiis,
Fruitur beato cœlitum consortio,
Nomine relicto posteris laudabili.

GENTILIS ou GENTILIS DE GENTILIBUS, dit de Folinge, parce qu'il étoit natif de cette Ville. C'étoit un savant Médecin, disciple de Thadée de Florence, qui vivoit dans le XIV. siécle. Il étoit fils d'un autre Médecin de Bologne; & il laissa plusieurs enfans, dont l'un s'établit à Perouse où sa famille subsiste encore. Gentilis composa des Commentaires sur Avicenne, qui sont beaucoup estimés par les Gens de Lettres:

Commentaria aurea super Opera Avicennæ.

Commentaria in artem Galeni.

Ce savant homme mourut à Folingo, le 12 de Juin 1348.

GEOFFROY (Etienne-François) nâquit à Paris le 13 Février 1672. de Mathieu-François Geoffroy, Marchand Apoticaire, ancien Echevin & Consul; & de Louise Devaux, fille d'un Chirurgien célébre en son tems. L'éducation de Geoffroy a été telle, que, quand il fut en Phisique, il se tenoit chez son pere des conférences réglées, où Mr. Cassini apportoit ses Planisphéres, le P. Sébastien ses machines, Mr. Joblot ses pierres d'aiman, où Mr. Du Verney faisoit ses dissections, & Mr. Homberg des opérations de Chimie, où se rendirent, du moins par curiosité, plusieurs autres Savans fameux, & de jeunes gens qui portoient de beaux noms; enfin, ces conférences parurent si entendues & si utiles, qu'elles furent le modéle & l'époque de l'établissement des expériences de Phisique dans les Colléges. On croiroit d'abord qu'il s'agissoit de l'éducation d'un fils de Ministre, destiné, pour le moins, aux grandes dignités de l'Eglise : cependant tout cela fut fait pour le jeune Geoffroy, que son pere ne destinoit qu'à lui succéder dans sa Profession. Mais il savoit combien de connoissances demande la Pharmacie embrassée dans toute son étendue : il l'aimoit, & par gout, & parce qu'elle lui réussissoit fort; & il croyoit ne pouvoir mieux faire que de fournir à son fils les moyens de poursuivre, avec plus d'avantage, la carriére où lui-même avoit vieilli.

Après cette premiére étude de Phisique générale, Mr. Geoffroy fit des cours particuliers de Botanique, de Chimie, & même d'Anatomie, quoique cette science ne fût pas de son objet principal. Il s'en écartoit encore davantage dans ses heures de délassement, où l'on est maître de choisir ses plaisirs : il tournoit, il travailloit des verres de lunettes, il exécutoit des machines en petit, il apprenoit l'Italien de l'Abbé Rosselli, si connu par le Roman de *l'Infortuné Napolitain.*

En 1692. son pere l'envoya à Montpellier pour y apprendre la Pharmacie chez un habile Apoticaire, qui de son côté, envoya son fils à Paris chez Mr. Geoffroy : échange bien entendu, puisque l'un & l'autre de ces jeunes gens, en laissant dans la maison paternelle ce qu'il étoit bien sûr d'y retrouver toujours, alloit chercher dans une maison étrangére ce qu'il n'eût pas trouvé chez lui. Geoffroy suivit les plus habiles Professeurs de la fameuse

Ecole de Montpellier, & il vit preſque naître alors dans cette Ville un grand nom qui s'eſt toujours accru depuis, & qui par lui-même & ſans nul ſecours étranger, s'eſt élevé à la première place. Avant que de revenir à Paris, il voyagea dans les Provinces Méridionales du Royaume, & alla voir les ports de l'Océan; car il embraſſoit auſſi ce qui n'étoit que de pure curioſité. Il en eût, peut-être, été bien puni à Saint-Malo, où il ſe trouva enfermé en 1693, dans le tems du bombardement des Anglois, ſi la terrible machine infernale qui menaçoit d'abîmer tout, n'eut manqué ſon effet. Mr. le Comte de Tallard, depuis Duc, Pair & Maréchal de France, ayant été nommé au commencement de 1698. à l'ambaſſade extraordinaire d'Angleterre, il choiſit Mr. Geoffroy, qui n'étoit point Médecin, pour avoir ſoin de ſa ſanté; & il ne crut point que cette confiance donnée au mérite dépourvu de titre, fût trop hardie. Geoffroy qui ſavoit voyager, ne manqua pas de profiter du ſéjour de Londres : il gagna l'amitié de la plupart des Illuſtres d'un Pays qui en produit tant, & principalement celle du Chevalier *Sloane;* & en moins de ſix mois il devint leur confrere par une place qu'ils lui donnerent dans la Société Royale.

Delà il paſſa en Hollande, où il vit d'autres Savans, fit d'autres obſervations, aquit de nouvelles connoiſſances. Il ſe préſenta encore à lui l'occaſion de faire un voyage agréable, celui d'Italie, où il alla en 1700. avec Mr. l'Abbé De Louvois en qualité de ſon Médecin ſelon le langage de Mr. Geoffroy, & en qualité d'ami ſelon le langage de cet Abbé; car ils avoient tous deux le mérite de ne pas parler de même.

Le grand objet de Mr. Geoffroy étoit toujours l'Hiſtoire naturelle & la Matiére médecinale; & il étoit d'autant plus obligé à porter ſes vues de ce côté-là, que ſon pere avoit deſſein de lui laiſſer ſa place & ſon établiſſement. Dès 1693. il avoit ſubi l'examen pour la Pharmacie, & fait ſon chef-d'œuvre : cependant ce n'étoit point là le fond de ſon intention; il vouloit être Médecin & n'oſoit le déclarer; il faiſoit des études équivoques, qui convenoient également au plan de ſon pere & au ſien : telle étoit la Matiére médecinale, qu'un habile Apoticaire ne ſauroit trop connoître, & que ſouvent un habile Médecin ne connoit pas aſſez. Enfin, quand le tems fut venu de ne pouvoir plus ſoutenir la diſſimulation, & de pren-

dre un parti décisif, il se déclara, & le pere se rendit. Il avoit destiné à la Médecine son second fils, qui fut depuis l'un des Chimistes de l'Academie des Sciences : celui-là prit la Pharmacie au lieu de son ainé. Geoffroy se mit donc sur les bancs de Médecine, & fut reçu Bachelier en 1702. Il avoit choisi cette question pour sa première Thése : *Si le Médecin est en même-tems un Méchanicien Chimiste?* On sent assez qu'il avoit interêt de conclurre pour l'affirmative, au hazard de ne pas comprendre tous les Médecins dans sa définition. Il composa encore lui-même ses deux autres Théses de Bachelier, & à plus forte raison celle dont il fut Président, après avoir été reçu Docteur en 1704. Il prenoit toujours des sujets utiles ou interessans. Celle où il demandoit : *Si l'homme a commencé par être ver?* piqua tellement la curiosité des Dames, & des Dames du plus haut rang, qu'il fallut la traduire en François pour les initier dans des misteres dont elles n'avoient pas la théorie. On assure que toutes les Théses sorties de sa main, n'ont pas seulement été regardées dans les Ecoles comme des Traités presque complets sur les sujets choisis; mais qu'elles se sont trouvées plus au gout des étrangers, qu'un grand nombre d'autres, où ils se plaignent que le soin dominant a été celui de l'élégance du stile & de la belle latinité.

Il ne se pressa point de se jetter dans la pratique dès qu'il en eut le droit : il s'enferma pendant dix ans dans son cabinet, & il voulut être sûr d'un grand fonds de connoissances avant que de s'en permettre l'usage. Les Médecins ont entre eux ce qu'ils appellent les bons principes; & puisqu'ils sont les bons, ils ne sont pas ceux de tout le monde. Les Confreres de Mr. Geoffroy ont toujours convenu qu'il les possédoit parfaitement. Son caractére doux, circonspect, modéré, &, peut-être, même un peu timide, le rendoit fort attentif à écouter la nature, à ne la pas troubler par des remédes sous prétexte de l'aider, & à ne l'aider qu'à propos & autant qu'elle le demandoit. Une chose singuliére qui lui fit tort dans les commencemens : il s'affectionnoit trop pour ses malades, & leur état lui donnoit un air triste & affligé qui les allarmoit : on en reconnut enfin le principe, & on lui sut gré d'une tendresse si rare & si chere à ceux qui souffrent. Persuadé qu'un Médecin appartient également à tous les malades, il ne faisoit nulle différence entre les bonnes

pratiques & les mauvaises, entre les brillantes & les obscures. Il ne recherchoit rien & ne rejettoit rien. Delà il est aisé de conclurre que ce qui dominoit dans le nombre de ses pratiques, c'étoient les obscures & les mauvaises; & d'autant plus que ses premiers engagemens lui étoient sacrés, & qu'il n'eût pas voulu les rompre ou s'en aquitter légérement, pour courir aux occasions les plus flatteuses qui seroient survenues. D'ailleurs, souverainement éloigné de tout faste, il n'étoit point de ceux qui savent aider à leur propre réputation, & qui ont l'art de suggérer tout bas à la Renommée, ce qu'ils veulent qu'elle repéte tout haut avec ses cent bouches. Cependant le vrai avoit percé à la longue, & Mr. Geoffroy étoit bien connu. Dans les grandes affaires de Médecine, ceux qui s'étoient saisis des premiers postes, l'appelloient presque toujours en consultation; il étoit celui dont tous les autres vouloient emprunter les lumiéres.

En 1709. Louis XIV. lui donna la place de Professeur en Médecine au Collége Royal, vacante par la mort de Mr. Tournefort. Il entreprit de dicter à ses auditeurs toute l'Histoire de la Matiére médecinale, sur laquelle il avoit depuis long-tems amassé de grandes provisions. Tout le regne mineral a été expédié, c'est-à-dire, tous les mineraux qui sont en usage dans la Médecine; & c'est ce qu'on a jusqu'à présent sur ce sujet de plus recherché, de plus certain & de plus complet. Il en étoit au regne végétal; & comme il suivoit l'ordre alphabétique, il en est resté à la *Meliſſe*, qui, quoiqu'assez avancée dans l'Alphabet, laisse après elle un grand vuide, & beaucoup de regret aux curieux de ces sortes de matiéres. Il n'avoit point touché au regne animal: mais du moins tout ce qu'il a dicté, s'est trouvé en très-bon ordre dans ses papiers; & on l'a donné au Public en trois volumes *in-8vo.* sous ce titre:

Tractatus de re medica. Pariſiis, 1741.

En 1712. Mr. Fagon se démit de sa charge de Professeur en Chimie au Jardin Royal, & Mr. Geoffroy eut sa place. En 1726. il fut choisi Doyen de la Faculté; & ses deux années de Décanat finies, il fut continué, & cela par les suffrages même qui auparavant lui avoient été contraires: car, comme tous les membres d'une République ne sont pas également républicains, quelques-uns avoient attaqué sa premiére élection par des irrégularités prétendues, & lui-même auroit été volontiers de leur parti;

mais l'élection fut confirmée par le jugement de la Cour. Il s'étoit élevé un procès entre les Médecins & les Chirurgiens, espéce de guerre civile qui divisoit les Citoyens d'un même Etat : Geoffroy se livra, sans mesure, aux travaux extraordinares du second Décanat, qui joints à ceux qu'exigeoient sa profession & ses différentes places, ruinerent absolument sa santé, qui étoit naturellement foible ; & au commencement de 1730. il tomba accablé de fatigues. Il eut cependant le courage de mettre la derniére main à un Ouvrage que ses prédécesseurs Doyens avoient jugé nécessaire, mais qu'ils n'avoient pas fini : c'est un Recueil des Médicamens composés les plus usités, que les Pharmaciens devoient tenir toujours prêts.

Geoffroy étoit entré dans l'Academie Royale des Sciences dès l'an 1699, & il est mort le 6 Janvier 1731.

GEORGES, fils de BOCT-JECHUA. *Voyez* BACHTISHUA.

GERVAIS, (Nicolas) né à Palerme en 1632, fut un fameux Droguiste & Apoticaire. Il avoit un jardin qui touchoit aux murailles de la Ville, où il cultivoit toutes sortes de plantes rares pour en reconnoître les vertus. Cela lui attira l'estime & la considération de ses Confreres & des Médecins. Il mourut à Palerme le 30 Mai 1681. On a de lui :

Antidotarium Panormitanum Pharmaco-Chimicum. Succedanea.

Norma Tyronum Pharmacopolarum Galeno-Spargyrica.

GESNER, (Conrad) Médecin qu'on a surnommé le Pline d'Allemagne, étoit de Zurich en Suisse, où il naquit en 1516. d'*Orso Pellion* & de *Barbe Friccia*. On dit que Pellion ayant été tué dans la guerre civile des Suisses, il laissa son fils dans une si grande pauvreté, que pour gagner sa vie, il s'en alla à Strasbourg, où il vendit sa liberté à Wolfgang Capiton. Mais comme il avoit une grande inclination pour les Lettres, pendant le tems qu'il étoit au service de son maître, il ne laissa pas de s'adonner à l'étude. Après avoir fait quelque séjour à Strasbourg, il passa à Paris, où il apprit parfaitement les Langues Latine & Gréque, & la Rhétorique ; il s'attacha ensuite à la Philosophie & à la Médecine ; puis il retourna en son Pays, où il enseigna les humanités & la Philosophie à un grand nombre d'écoliers ; ensuite il alla à Montpellier pour se perfectionner dans l'étude de la Médecine, delà il

vint à Basle, où il fut reçu Docteur en cette science ; & enfin il se retira à Zurich, où il exerça la charge de Professeur en Philosophie pendant 24 ans, avec beaucoup de gloire & de réputation.

Gesner mourut le 22 Décembre de l'an 1565. Théodore Zuinger, qui avoit été son disciple, composa l'Epitaphe qu'on mit sur son tombeau avec ces quatre vers :

Ingenio vivens naturam vicerat omnem :
Naturâ victus conditur hoc tumulo.
Plinius hîc situs est germanus, perge viator.
Gesneri toto nomen in orbe volat.

Voici comme Mr. De Thou parle de Gesner sous l'année 1565, qui fut celle de ce docte Médecin. " La mort „ de Conrad Gesner de Zurich, dit-il, acheva l'année. „ Elle doit être d'autant plus déplorée de tous les siécles, „ qu'à peine étoit-il âgé de 49 ans. Il étoit digne d'une „ plus longue vie ; & ceux qui voudront mesurer la sienne „ par le grand nombre de bons livres qu'il a composés, „ croiront, sans doute, qu'il a vêcu fort long-tems. Il „ commença en France, à Paris & à Bourges, à faire, „ pour ainsi dire, le coup d'essai de ses études. Delà, „ comme il étoit excellent en toutes sortes de sciences, „ & savant en Grec & en Latin, après avoir vu l'Italie, „ il s'en retourna en son Pays, où il professa la Médecine ; „ & gagé par le Public, il y enseigna la Philosophie, „ dont il expliqua particuliérement cette partie qui regarde „ l'Histoire Naturelle. Il mit aussi le premier au jour „ quantité de vieux Livres, principalement des Théologiens. Il eut, outre la doctrine, une passion merveilleuse de contribuer à la facilité des études, qui lui dura „ jusqu'à la mort. Enfin, se sentant frappé de la peste, „ comme les forces lui manquoient déja, il se leva de son „ lit, non pour donner ordre à ses affaires domestiques, „ mais à ses Ecrits ; afin que ce qu'il n'avoit pu faire imprimer pendant sa vie, pût l'être après sa mort pour l'utilité du Public. Comme il étoit occupé à ce travail plus „ que ses forces ne lui permettoient, la mort le surprit „ en travaillant, lui qui n'avoit jamais été oisif ; & on „ auroit dit qu'elle nous envioit les derniers Ouvrages de „ ce grand Homme. Ils ne périrent pourtant pas entiérement ; car après sa mort, on en tira plusieurs de sa Bibliothéque, & Gaspar Wolf en a publié un grand nom-

„ bre, qui renouvellent encore la douleur qu'on a de ſa
„ perte. Joſias Simler prononça ſon oraiſon funébre : Béze
„ lui fit un éloge en vers, dans lequel il dit entre autres
„ choſes, que la Nature le pleure comme le plus fidéle
„ dépoſitaire de ſes ſecrets, & qu'elle ſera muette à l'ave-
„ nir, ſi cette mort même ne parle pour elle :

Natura te omnis denique ut ſuorum
Fidum antiſtitem plorat ſacrorum, muta
Futura deinceps, ni loquaris mortuus, &c.

Nous avons les Ouvrages ſuivans de la façon de Geſner :

Hiſtoriæ animalium Liber primus, de Quadrupedibus viviparis. Tiguri, 1551. *in-folio.*

Hiſtoriæ animalium Liber ſecundus, qui eſt de Quadrupedibus oviparis. Francofurti, 1586. *in-folio.*

Hiſtoriæ animalium Liber tertius, qui eſt de avium natura. Tiguri, 1555. *in-folio.*

Hiſtoriæ animalium Liber quartus, qui eſt de Piſcium & Aquatilium animantium natura. Tiguri, 1558. *in-fol.*

Hiſtoriæ animalium Liber quintus, qui eſt de ſerpentum natura. Tiguri, 1587. *in-folio. Sunt autem hi libri omnes cum iconibus excuſi primùm, poſtea recuſi Francofurti*, 1604. *in-folio.* 5 *vol.*

P. Ovidii Naſonis Halieuticon, hoc eſt, de Piſcibus Libellus ſcholiis illuſtratus. Accedit aquatilium animantium enumeratio juxta Plinium. Tiguri, 1556. *in-8vo.*

Hiſtoria plantarum & vires ex Dioſcoride, Paulo Æginetâ, Theophraſto, Plinio & recentioribus Græcis. Baſileæ, 1541. *in-8vo. Venetiis*, 1541. *in-16.*

De raris & admirandis herbis, quæ ſive quod noctu luceant, ſive ob alias cauſas, lunariæ nominantur, commentariolus, & obiter de aliis etiam rebus quæ in tenebris lucent, &c. Tiguri, 1555. *in-4to.*

Catalogus plantarum, Latinè, Græcè, Germanicè & Gallicè deſcriptus. Additæ ſunt herbarum Nomenclaturæ variarum gentium Dioſcoridi adſcriptæ. Tiguri, 1542. *in-4to.*

De Stirpium aliquot vetuſtis nominibus. Baſil. 1557. *in-8vo.*

Tabulæ collectionum ſtirpium. Argentinæ, 1553. *in-8vo. Tiguri* 1587. *in-8vo.*

De rerum foſſilium, lapidum & gemmarum maximè, figuris & ſimilitudinibus Liber. Tiguri, 1565. *in-8vo.*

Obſervationum de Thermis, tum Helveticis, tum Germaniæ, aliis Libri duo. Extant in opere vencto de Balneis.

Liber de lacte & operibus lactariis, Philologus pariter ac Medicus. Tiguri, 1541. *in*-8*vo.*

Apparatus & delectus simplicium medicamentorum, cum aliis. Lugduni, 1543. *in*-8*vo. Venetiis*, 1543. *in*-16.

Enchiridion rei medicæ triplicis. Illius primum quæ signa ex pulsibus & urinis dijudicat. Deindè Therapeuticæ de omni morborum genere curando singillatim. Tertio Diætetica, vel de ratione victûs præsertim in febribus. Tiguri, 1555. *in*-8*vo.*

Evonimus, de Remediis secretis Liber physicus. Tiguri, 1556. *in*-8*vo.*

Evonimus, de Remediis secretis Liber secundus. Tiguri, 1569. *in*-8*vo.*

Compendium ex Actuarii Zachariæ Libris de differentiis urinarum, judiciis & prævidentiis, cum allis. Tiguri, 1541. *in*-8*vo.*

Enumeratio medicamentorum purgantium, vomitoriorum & alvum bonam facientium. Basileæ, 1546. *in*-8*vo.*

Sanitatis tuendæ præcepta, Litteratis præcipuè & qui minùs exercentur necessaria. Tiguri, 1562. *in*-8*vo. cum aliis.*

Succedaneorum medicaminum Tabula. Basil. 1540. *in*-8*vo.*

Mensuræ apud veteres Græcos & Latinos Scriptores usitatæ liquidorum & aridorum. Tiguri, 1584. *in*-4*to.*

Epistolarum medicinalium Libri tres. Tiguri, 1577. *in*-4*to. cum aliis.*

Nous devons à Gesner la pensée d'établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences & à leurs fruits; & on doit regarder comme une perte considérable celle du grand Herbier qu'il avoit entrepris, & dont il parle si souvent dans ses Lettres. On peut juger de la beauté de cet Ouvrage par l'excellence des figures qu'il avoit fait graver, & qui étoient caractérisées de leurs marques particuliéres. S'il avoit continué de même, nous n'aurions presque rien à faire aujourd'hui : mais la mort l'enleva dans le tems qu'il travailloit à jetter les fondemens d'une science qui n'est demeurée confuse qu'à cause que l'on n'a pas suivi ses vues. Camerarius, entre les mains de qui les Ecrits & les planches de Gesner tomberent, s'en servit pour illustrer un Abrégé de Matthiole, avec qui Gesner avoit eu de grands démêlés. Il en insera aussi une partie dans le Livre qu'il appella *le Jardin médecinale & philosophique*. Il auroit, peut-être, mieux fait de nous donner ces précieux débris sous le nom de leur Auteur.

Gesner étoit un homme remarquable, non-seulement par son savoir extraordinaire, mais encore par son humanité & probité. Il se signala par la guérison d'un grand nombre de maladies qui paroissoient incurables. Le nombre de ses Ouvrages est surprenant, ainsi qu'on en peut juger par le catalogue des principaux qu'on vient de donner; & c'est, avec sujet, qu'il s'est aquis la réputation d'avoir été un des plus savans hommes de son tems, en tout genre de litterature. Beze a dit que Gesner avoit, lui seul, toute la science qui étoit partagée entre Pline & Varron. Gesner a fait lui-même l'histoire de sa vie dans sa Bibliothéque, où il raconte une chose qui est digne de remarque. C'est qu'il avone franchement que ses Ouvrages ne sont pas travaillés avec autant de soin & d'exactitude qu'il seroit à souhaiter, parce que la misére de sa condition l'obligeoit à composer ses livres pour gagner sa vie; & qu'ainsi étant forcé par deux Déesses inexorables, savoir la pauvreté & la nécessité, il n'avoit pas tout le loisir dont il avoit besoin, pour les mettre dans un état aussi parfait qu'il eût pu faire, s'il n'eut écrit que pour l'honneur. Cependant, ajoute-t'il, afin que cette confession n'attire pas le mépris sur les livres que j'ai publiés, j'ose me vanter qu'ils surpassent, en quelque maniére, ceux qui ont été faits sur les sujets que j'ai traités.

GHERING, (Philippe de) natif de Saint-Trond, & premier Médecin d'Ernesse de Baviére, Electeur de Cologne & Evêque de Liége, a donné au Public:

Description des Fontaines de Spa & de Tongres.

Il mourut à Liége le 11 de Novembre 1604. Sa veuve, Ide Haghen, épousa Thomas de Rye, aussi Médecin du même Prince Ernesse de Baviére. De Rye étoit natif de Malines. Nous avons de celui-ci la traduction Latine de l'Ouvrage de Philippe de Ghering, sous ce titre:

Descriptio Fontium acidorum Spadæ, & ferrati Tungrensis, additis etiam observationibus in aquas Spadanas. Leodii, 1592. *in-8vo.*

GIANNINI, (Thomas) de Ferrare, célébre Médecin, qui a enseigné avec beaucoup de réputation, à Bologne, à Pise & à Padoue. Il vivoit en 1630. Nous avons de lui:

De substantia cœli & stellarum efficientia Disputationes Aristotelicæ. Venetiis, 1618. *in-4to.*

GIBSON, (Thomas) Médecin Anglois, & Membre

du Collége Royal de Londres, qui a écrit un Abrégé d'Anatomie, où l'on ne remarque, dit-on, aucun but. C'eſt une compilation d'obſervations de différens Auteurs.

GILBERT DE LIMBOURG. *Voyez* PHILARETE.

GILBERT, dit GILBERTUS LEGLEUS, Médecin, vivoit vers l'an 1210, ſuivant quelques Auteurs; mais Freind le fait vivre long-tems après le commencement du treiziéme ſiécle. On dit qu'il étoit Anglois: ſa doctrine le fit eſtimer, & par elle il ſe diſtingua dans un tems où la Médecine n'étoit preſque cultivée que par des Moines empiriques. Gilbert ſuivit l'heureux panchant de ſon génie; animé du déſir de diſſiper les affreuſes ténébres que l'ignorance avoit répandues ſur la Médecine, il prit l'eſſor, & fut le premier qui oſa fronder l'état ridicule où elle étoit alors plongée. Il appuya ſa façon de faire, non-ſeulement par la ſolidité du raiſonnement, mais encore par l'évidence de l'expérience : c'étoit un homme de grande lecture, qui, au moyen de l'étude & de pluſieurs années de voyage, s'étoit aquis cette ſcience qui lui fit faire tant des cures ſurprenantes.

Gilbert a compoſé divers Ouvrages; mais on lui reproche d'avoir pris beaucoup de choſes dans les Ecrits des Arabes, & ſur-tout dans Rhaſés, qu'il a tranſcrit de mot à mot dans de certains endroits. Voici les titres de ſes Ouvrages :

Compendium Medicinæ tàm morborum univerſalium quàm particularium. Lugduni, 1510. *in-4to. Genevæ*, 1608. *in-12. ſub hoc titulo : Laurea Anglicana, ſive Compendium totius Medicinæ.*

De Viribus aquarum.

De Re herbaria.

Theſaurus pauperum.

De tuendâ valetudine.

GIRAUD ou GIRALDI, dit CYNTHIO, (Jean-Baptiſte) étoit de Ferrare, où il nâquit en 1504. Il étudia ſous Calcagnini, & il fit de grands progrès dans les Lettres. Il s'attacha particuliérement à la Médecine, & il prit le bonnet de Docteur en cette Faculté. Depuis, Hercule d'Eſt, Duc de Ferrare, le choiſit pour être ſon Sécrétaire; & il occupa cet Emploi durant ſeize ans, juſqu'à la mort de ce Prince. Il le continua même encore deux ans ſous Alphonſe II., fils d'Hercule; mais quelques envieux le mirent ſi mal dans l'eſprit de ſon Maître, qu'il

fut comme contraint de sortir de sa Maison. Il vint à Mondovi en Piémont, & puis à Turin, où il s'arrêta quelque tems, jusqu'à ce qu'on l'engagea à aller enseigner la Rhétorique à Pavie. Son mérite le fit considérer dans cette Ville, & il fut reçu dans l'Academie des *Gli Affidati*, sous le nom de Cynthio, & il y publia divers Ouvrages en prose & en vers que nous avons de lui. Giraldi fut cruellement tourmenté de la goutte : cette maladie étoit le funeste héritage de sa famille, & elle mit le célébre Lilio Giraldi au tombeau. Il s'imagina que l'air de sa Patrie contribueroit à lui faire recouvrer la santé : il se fit transporter à Ferrare, & il y mourut deux ou trois mois après, en 1573. âgé de 69 ans.

GISSELIN, (Victor) Médecin des Pays-Bas, natif de Santfort, qui est un Village de Flandres près de Bruges, étoit d'une famille qui avoit tenu un rang honorable dans ce lieu-là : il y nâquit en 1543. Il étudia à Louvain avec Juste Lipse, & puis en France, où il fit de grands progrès dans les Lettres. Il se fit recevoir Docteur en Médecine à Dole, & Lipse y fit une belle oraison à sa louange. Gisselin ne s'appliqua guères à l'exercice de la Médecine ; il préféra l'étude de la Poësie & des Belles-Lettres. Il mourut en 1591. à Berg-Saint-Vinox, près de Dunkerque, où il avoit été attiré par une pension considérable. Il a laissé divers Ouvrages en prose & en vers : il publia aussi en 1564. les Oeuvres de Prudence, avec des notes de sa façon, & il en fit encore sur l'Histoire sacrée de Sulpice Sévére. Nous avons de lui :

Epistola de Hydrargyri usu, ad Martinum Everartum. Extat cum Joannis Fernelii de Lue Venerea Libro. Antuerpiæ, 1579. *in-8vo.*

GIUSSANO, (Jean-Pierre) personnage du seiziéme siécle, étoit de Milan. Il étudia en Médecine, & depuis il quitta cette Profession pour se consacrer à Dieu dans l'état Ecclésiastique. Saint Charles, qui avoit beaucoup d'estime pour la vertu de Giussano, lui offrit des bénéfices considérables qu'il refusa, & il eut le même détachement pour un Evêché qu'on lui voulut donner. Il vêcut quelque tems en Communauté avec de saints Ecclésiastiques, & puis il se retira à la campagne où il mourut. Un de ses neveux fit rétablir son tombeau en 1638. Giussano a écrit divers Ouvrages de piété, & entre autres la vie de saint Charles Borromée.

GLANDORP, (Matthias-Louis) célébre Médecin du XVII. siécle, natif de Cologne, avoit été disciple de Spigelius. Il pratiqua la Médecine & la Chirurgie à Breme, Ville d'Allemagne dans le Cercle de la basse Saxe, & fut Médecin de l'Archevêque & de la République de cette Ville. Ses Ouvrages sont ornés de figures, & contiennent plusieurs observations anatomiques. Nous avons de lui :

Speculum Chirurgorum, in quo quid in unoquoque vulnere faciendum, quidve omittendum, præmissâ partis affectæ anatomicâ explicatione, observationibusque ad unumquodque vulnus pertinentibus adjunctis, conspicitur ac pertractatur. Bremæ, 1619. *in*-8*vo.* 1628. *in*-4*to.*

Tractatus de Polypo narium affectu gravissimo. Bremæ, 1628. *in*-4*to.*

Methodus medendæ paronychiæ, cui accessit decas observationum. Bremæ, 1623. *in*-8*vo.*

Gazophylacium, Polypluſium fonticulorum & setonum reseratum. Bremæ, 1632, 1633. *in*-4*to.*

Il mourut vers 1640. On a donné un recueil de ses Ouvrages à Londres, 1729. *in*-4*to.*

GLASER, (Christophe) Apoticaire ordinaire de Louis XIV. & du Duc d'Orléans, a fait des leçons publiques de Chimie, & des préparations chimiques au Jardin du Roi à Paris. Ces leçons sont imprimées; le stile en est clair & simple. On trouve dans cet Ouvrage un petit système des procédés chimiques, avec une maniére aisée de composer les remédes que la Chimie fournit à la Médecine. Il s'en tient exactement à la description des opérations, que lui-même avoit fréquemment faites; il ne se jette dans aucune théorie ou hipothése étrangére. Ce Livre est court, mais très-propre pour les Commençans. Il parut, pour la premiére fois, à Paris *in*-8*vo.* en 1688. Il a été traduit en Anglois par Walter Harris, Docteur en Médecine, sous le titre de

Chimie complette, ou nouveau Traité de Chimie, contenant une méthode claire & facile d'obtenir les préparations de cet Art, les plus nécessaires dans la Médecine. Londres, 1677. in-8vo.

Cet Ouvrage a aussi été publié en haut Allemand, sous le titre de

Chemiſcher Wegweiſer, &c. Jen. 1710. *in*-12.

GLAUBER, (Jean-Rodolphe) célébre Chimiste à

Amſterdam, a paſſé pour le Paracelſe de ſon tems. Il a beaucoup voyagé, & aquis par ce moyen un grand nombre de ſecrets. Nous avons de lui vingt Traités : dans les uns il a joué le rôle de Médecin, dans les autres, celui d'Adepte ou de Métallurgiſte. Il a excellé particuliérement dans cette derniére partie. Il faut cependant convenir qu'il le céde en fidélité, ſimplicité & exactitude à Agricola & à Erckern, mêlant de tems en tems, ſes raiſonnemens & ſes ſpéculations avec les matiéres de fait. Cependant il y auroit de l'injuſtice à lui refuſer de l'intelligence, de la facilité, de l'adreſſe & de l'expérience dans la Chimie. Il eſt l'auteur du ſel, qui a conſervé juſqu'aujourd'hui ſon nom dans les boutiques de nos Apoticaires, je veux dire le ſel de Glauber. Il eſt auſſi l'inventeur de tous les eſprits acides, retirés par le moyen de l'huile de vitriol.

Glauber avoit un peu le défaut de vanter ſes arcanes & ſes préparations. On lui reproche même d'avoir fait de ſes ſecrets un vil trafic. Il paſſe pour avoir vendu les plus précieux à un prix exceſſif, à des Chimiſtes & à d'autres perſonnes, de les avoir revendu derechef, & enfin de les avoir rendu publics pour augmenter ſa réputation ; ce qui lui attira l'inimitié de ceux avec qui il eut à traiter. C'eſt ce même Glauber qui prouva, en préſence des Etats de Hollande, qu'il y avoit de l'or contenu dans le ſable. Le procédé par lequel il entreprit de l'en ſéparer, eut un heureux ſuccès ; mais il y eut tant de plomb, de charbon & de travail employé dans cette opération, que ce qu'elle rendit, ne valoit pas ce qu'on avoit conſumé : d'où il s'enſuivit au moins, qu'il n'y a ni terre, ni ſel, ni ſoufre, ni ſable, ni aucune autre matiére qui ne contienne de l'or.

Glauber nâquit environ le commencement du ſeiziéme ſiécle. Il s'appliqua principalement à la Chimie Pharmaceutique & Phiſico-Mécanique, & il fit une multitude d'expériences, qui, bien entendues & convenablement appliquées, avanceroient néceſſairement la connoiſſance de la compoſition & de l'analiſe des métaux, des ſoufres & des ſels. Il a paſſé toute ſa vie ſur des fourneaux, & on peut dire que perſonne de ſon ſiécle ne l'a emporté ſur lui dans la pratique de la Chimie. Il ne voyoit pas toujours l'uſage de ſes propres expériences ; il lui arrivoit ſouvent d'appliquer à ſes productions, des paſſages tirés des anciens Chimiſtes, & de s'attribuer vainement la découverte de la Panacée des Philoſophes, de la Pierre Philoſo-

phale, &c. Plusieurs se laissèrent séduire par ses promesses, & c'est ainsi que l'Art se trouva exposé aux reproches & à la censure de ceux qu'il trompa. Sa théorie est fort chargée de ténébres. Quant à sa pratique, il n'est pas vraisemblable qu'il soit coupable de toutes les fausletés dont on l'a accusé, sur-tout si l'on s'en tient exactement à ses expériences, sans s'embarrasser de ses promesses aussi vaines qu'éblouissantes. Nous avons de lui les Ouvrages suivans :

Furni novi philosophici, &c. Amstelodami, 1648. & 1650. *in-8vo.*

Annotationes uber den Appendicen, &c. ou Remarques sur l'Appendix de la cinquiéme partie des Fourneaux philosophiques, contenant plusieurs secrets utiles, en haut Allemand. Amsterdam, 1650. & 1661.

La description des nouveaux Fourneaux philosophiques, traduite par le Sieur du Teil. A Paris, 1659. *in-8vo.* en Anglois, par J. F. M. D. *Londini*, 1651. *in-4to.*

Operis mineralis oder vieler Kunstlicken, &c. Description de différentes opérations métalliques utiles, &c. en haut Allemand, en trois parties. *Francofurti*, 1651. *in-8vo.* & 1665. *in-4to.*

Cet Ouvrage a été traduit en Anglois, sous le titre de *Glauberi Ars aurea, &c.* ou l'Art d'extraire l'or des pierres, du sable, &c. Amsterdam, 1652. *in-8vo.*

Description complette des merveilles de la Nature, de l'Art & des Sciences, dans l'ancien menstrue universel, ou le Mercure des Philosophes, en haut Allemand. Hanaw, 1651. *in-8vo.* Cet Ouvrage est intitulé : *Miraculum mundi. Oder Ansfuhelicke Beschreibung.*

Ander. Theil, ou seconde partie de l'Ouvrage intitulé : *Miraculum mundi.* Amsterdam, 1660. *in-8vo.*

Gundeliche Warhafftige Beschreibung, &c. ou Exposition complette de la maniére d'obtenir le tartre de la lie de vin en grande quantité. Nuremberg, 1652. *in-8vo.* en Latin, 1655. *in-8vo.*

Pharmacopæa spargirica oder grandlicher Beschreibung, en sept parties. Nuremberg, 1654. *in-8vo.* Amsterdam, 1667. *in-8vo.* En Latin, Amsterdam, 1666. *in-8vo.* Les trois premiéres parties avec un Appendix, en haut Allemand. Amsterdam, 1667, 1668. *in-8vo.* La premiére partie traduite en Latin, 1669. *in-8vo.*

Dess Teutschlands, Wolfhahrt, &c. La prospérité de l'Al-

lemagne, en ſix parties, dont la premiére concerne la concentration du vin, du bois, &c. Amſterdam, 1656. *in*-8*vo.*

Troſt de Scefahrenden, ou Conſolation des perſonnes qui commercent ſur mer, en bas Allemand, 1651. *in*-8*vo.* En Latin, *Amſtelodami*, 1657. *in*-8*vo.*

Tractatus de Medicina univerſali, ſive auro potabili vero, en haut Allemand, 1657. *in*-8*vo.*

Opera Chymica Bucker und Schrifften. Francofurti, 1658. *in*-4*to.*

Tractatus de natura ſalium, en haut Allemand, 1658. *in*-4*to.* En Latin, *Amſtelodami*, 1659. *in*-8*vo.*

Explicatio-uber mein, Miraculum mundi. Amſtelodami, 1658. *in*-8*vo.*

Oeuvres minerales. Paris, 1659. *in*-8*vo.*

Reichen-Scatz und Sammel Caſtens, &c. Grand Tréſor, &c. 1, 2, 3, 4 & 5 centuries. Amſterdam, 1661. & 1668. *in*-8*vo.* La premiére & la ſeconde en Latin, 1660. & 1661. *in*-8*vo.*

Libellus Dialogorum. Amſtelodami, 1663. *in*-8*vo.*

Explicatio oder Anſlegung, &c. Explication des termes ſuivans de Salomon, *in herbis, verbis & lapidibus magna eſt virtus*, en haut Allemand. Amſterdam, 1663. En Latin 1664. *in*-8*vo.*

Libellus ignium oder feſer-Buchlein, Traité des feux, en haut Allemand, 1663. *in*-8*vo.*

Novum Lumen chimicum, en haut Allemand. Amſterdam, 1664. *in*-8*vo.* En Latin, 1664. *in*-8*vo.*

Von den Dreyen, anfangen der metallen, &c. Des trois Principes des métaux, le ſoufre, le mercure & le ſel. Amſterdam, 1666, 1667. *in*-8*vo.*

Kurtze-Erklarunh, uber die, Holliſche gottin, &c. Explication de ce que les Poëtes-Philoſophes, tels qu'Ovide, Virgile & autres, entendent par Proſerpine, femme de Pluton, Déeſſe des Enfers, & comment par le moyen de Proſerpine, les ames des métaux ſont délivrées de l'Enfer chimique. Amſterdam, 1667. *in*-8*vo.*

De tribus lapidibus ignium ſecrétorum, oder von den drey alleredelſten Geſteinen, &c. en haut Allemand, 1667. *in*-4*to.* 1668. *in*-8*vo.*

De Elia artiſta, en haut Allemand. *Amſtelodami*, 1668. *in*-8*vo.*

De

De Purgatorio Philoſophorum, en haut Allemand. *Amſtelodami*, 1668.

Glauberuf concentratus oder laboratorium Glauberianum, &c. en haut Allemand. *Amſtelodami*, 1668. *in-8vo. Oder kern der Glauberiſchen ſchrifften, &c.* L'Amende des Ecrits de Glauber, en haut Allemand. *Lipſ. & Breſl.* 1715. *in-4to.* traduit en Latin ſous le titre de *Glauberus concentratus.*

De igne Philoſophorum, en haut Allemand. *Amſtelodami*, 1669. *in-8vo.*

De lapide animali, en haut Allemand. *Amſtelodami*, 1669. *in-4to.*

Curieuſer Tract von gebrauch, &c. ou Traité curieux ſur l'uſage des vins, des grains & des bois, en haut Allemand. Amſterdam, 1686. *in-4to.*

Tous ſes Ouvrages traduits en Anglois par Chriſtophe Pack. *Londini*, 1689. *in-folio.*

Tractatus de ſignatura ſalium, metallorum & planetarum, en haut Allemand. Prague, 1703. *in-8vo.*

Tous les Ouvrages de Glauber ont été traduits en Latin en pluſieurs volumes *in-8vo.*

GLAUCIAS, Médecin d'Alexandre le Grand, que ce Prince fit inhumainement crucifier, lui ayant imputé la mort d'Hepheſtion, ſon favori, que Glaucias avoit traité dans la derniére maladie. Ce Médecin vivoit dans le 37. ſiécle du monde.

Outre Philippe, & celui dont nous parlons, Alexandre eut encore *Alexippus* & *Pauſanias* pour ſes Médecins. Le premier ayant guéri *Peuceſtas* d'une maladie conſidérable, Alexandre lui écrivit pour l'en remercier; & le dernier étant dans le deſſein de donner de l'Ellebore à *Craterus*, ce Prince lui écrivit auſſi pour lui témoigner la peine que lui faiſoit ſa maladie, & pour exhorter ce Médecin à prendre toutes les précautions néceſſaires, pour donner ce reméde à propos.

GLAUCUS ou GLAUCIAS, Médecin Empirique du trente-neuviéme ſiécle du monde, dont Galien rapporte qu'il avoit commenté le ſixiéme Livre des Epidemiques d'Hippocrate, & qu'il avoit fait divers Ouvrages pour défendre ſa Secte. C'étoit le même Glaucias qui appelloit l'*obſervation*, l'*hiſtoire* & l'*imitation*, le trépied de la Médecine; à la vérité ces trois choſes étoient le fondement de celle des Empiriques.

GLISCENTI, (Fabio) Philosophe & Médecin, étoit de Vestone, petit Village près de Bresse. Il a composé divers Ouvrages en Latin & en Italien, & il est mort à Venise vers l'an 1620.

GLISSON, (François) Médecin Anglois, professa cette Science à Cambridge, & fut Membre du Collége des Médecins. La principale de ses découvertes est celle du canal qui conduit la bile du foie dans la vésicule du fiel. Il a donné les Ouvrages suivans :

Anatomia Hepatis, cui præmittuntur quædam ad rem anatomicam universè spectantia. Londini, 1654. *in*-8*vo. Amstelodami*, 1659. *in*-12. *& ibidem*, 1665. *in*-12.

A la fin de ce Traité il y en a un autre sur la limphe.

Tractatus de Rachitide, seu morbo puerili. Londini, 1650. *in*-8*vo.* 1660. *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1671. *in*-8*vo. Hagæ Comitis*, 1682. *in*-12.

Tractatus de natura substantiæ energetica, seu de vita naturæ, cujusque tribus primis facultatibus. I. Perceptiva. II. Appetitiva. III. Motiva, &c. Londini, 1672. *in*-4*to.*

Tractatus de ventriculo & intestinis, cui præmittitur alius de partibus continentibus in genere, & in specie de iis abdominis. Londini, 1677. *in*-4*to. Amstelodami*, 1676. *in*-12.

L'*Anatomia Hepatis*, & le *Tractatus de ventriculo* se trouvent dans la Bibliothéque anatomique de Le Clerc & Manget. Glisson mourut à Londres en 1677.

GOELICKE, (Andreas Ottomarus) Médecin, qui a écrit un Ouvrage intitulé :

Historia Anatomiæ novæ æquè ac antiquæ. Halæ Magdeburg. 1713. *in*-8*vo.*

GOMEZ-PEREIRA, (George) Médecin Espagnol, natif de Medina-del-Campo, passe pour avoir enseigné le premier, que les bêtes sont de pures machines, dénuées de connoissance & de sentiment. Il avança cette opinion en 1554. dans son Livre, intitulé : *Antoniana Margarita*, & fut vivement attaqué par Michel de Palacio, Théologien de Salamanque, auquel il répondit. Quelques Auteurs ont prétendu que c'est de ce Médecin Espagnol que Descartes emprunta cette opinion ; mais il y a peu d'apparence. On a encore de Pereira d'autres Ouvrages.

GORDON, (Bernard) Médecin, François de nation, qui a fait beaucoup d'honneur à l'Université de Montpellier, où il enseigna la Médecine peu de tems après sa

fondation, par le Pape Nicolas IV. en 1289. Il a donné les Ouvrages suivans :

Opus, Lilium Medicinæ inscriptum, de morborum propè omnium curatione, septem particulis distributum, unà cum aliquot ejus libellis, videlicet :

De indicationibus curandorum morborum.

De victûs ratione & Pharmacorum usu in morbis acutis.

De Prognosticis.

De Urinis & cautelis earum.

De Pulsibus.

Accesserunt, studio Remacli Fusch Limburgensis, Pharmacorum, quæ hodie in frequenti sunt practicantium usu, aliquot schemata, omnibus Medicinam facere volentibus omnino necessaria. Lugduni, 1559. *in*-8*vo. Parisiis*, 1542. *in*-8*vo. & olim Venetiis*, 1498. *in-folio.*

De conservatione vitæ humanæ, à die nativitatis usque ad ultimam horam mortis. Lipsiæ, 1570. *in*-8*vo. Lugduni*, 1580. *in*-8*vo. Adjectis de Phlebotomia & floribus dictarum libris.*

Nous avons dans les Pharmacies, des Trochisques de la composition de cet Auteur. On remarque dans l'Histoire de la Médecine, que du tems de Gordon on faisoit étonnamment du rencheri ; tout étoit plein d'affectation dans la Médecine, & particuliérement en fait d'Ouvrages : on auroit craint de mettre un Livre au jour, si on n'y avoit joint le titre de *Lilium* ou de *Rosa*.

GOROPIUS. *Voyez* BECAN.

GORRIS, (Jean de) en Latin nommé *Gorræus*, Médecin qui a vêcu dans le seiziéme siécle. Il étoit de Paris, fils de Pierre de Gorris, de Bourges, aussi Médecin ; celui-ci donna au Public :

Formulæ remediorum quibus vulgò Medici utuntur. Lutetiæ, 1560. *in*-16. *Lugduni*, 1584. *in*-8*vo.*

Scevole de Sainte-Marthe parle très-avantageusement de Jean De Gorris. On peut dire, dit-il, qu'il posséda parfaitement les deux choses absolument nécessaires pour faire un excellent Médecin ; car il savoit très-bien le Grec, & il avoit une très-particuliére connoissance des secrets de la Nature. Il parloit aussi très-bien le Latin, & il composa de beaux Ouvrages en cette Langue. Mr. De Thou parle aussi de lui avec beaucoup d'estime ; personne à Paris ne le surpassoit en doctrine & en politesse ; il avoit d'ailleurs un jugement exquis, un grand desintéressement, & parmi le-

grand nombre des Médecins de cette Ville, il n'y en avoit point qui traitât les malades avec tant de bonheur.

De Gorris traduisit les Oeuvres du Poëte Nicandre de Grec en Latin, & il publia les définitions de Médecine. Voici les titres de ses Ouvrages :

Definitionum Medicarum Libri XXIV.

Nicandri Theriaca & Alexipharmaca, cum interpretatione & scholiis.

Hippocratis Libelli de genitura, de natura pueri jusjurandum, de arte, de prisca Medicina, de Medico, cum annotationibus & scholiis. Parisiis, 1622. *in-folio.*

Jean De Gorris avoit d'autres Ouvrages dont il auroit enrichi la postérité; mais un accident fâcheux qui lui arriva, l'en rendit incapable. On dit que des soldats armés, qui arrêterent une voiture dans laquelle il alloit voir Guillaume Viole, Evêque de Paris, lui firent tant de peur, qu'il en devint comme tout perclus de ses sens. Cette crainte n'étoit pas déraisonnable dans les fureurs de la guerre civile, qui a été funeste à tant d'hommes de Lettres. De Gorris vécut plusieurs années dans cet état déplorable, & il mourut en 1577, âgé de 62 ou 72 ans. Il laissa Louis De Gorris, Avocat.

GOUPIL, (Jacques) natif de la Province de Poitou, a été très-savant dans l'intelligence des Langues & des Belles-Lettres. Il étoit Médecin, & il enseigna à Paris avec beaucoup de réputation; aussi les savantes observations qu'il a faites sur Dioscoride, sur Trallien & sur quelques autres Auteurs Grecs, peuvent témoigner qu'il ne manquoit pas d'érudition : il avoit encore commencé d'expliquer les Livres d'Hippocrate; mais la mort l'empêcha de mettre la derniére main à son Ouvrage : il eut tant de chagrin de voir que les soldats avoient enlevé malicieusement tous les papiers de son cabinet, qu'il en périt de déplaisir en 1560.

GRAAF, (Reiner De) nâquit à Schoonhove, Ville forte des Provinces-Unies au Comté de Hollande, le 30 Juillet de l'an 1641. Il eut pour pere *Corneille De Graaf*, homme très-industrieux, & qui se rendit célébre par les machines hidrauliques qu'il inventa au grand avantage de sa Patrie; & pour mere, *Catherine* fille de *Reiner Van Breenen*, issue d'une famille illustre. De cet heureux mariage nâquirent trois fils, Martin, Adrien, & celui dont nous parlons, qui après s'être formé dans les premiers

rudimens de Litterature, donna toute ſon attention à l'étude de la Médecine ſous le célébre François Dubois De Le Boë, Profeſſeur en l'Univerſité de Leyden. De Graaf y fit tant de progrès, qu'en l'année 1663, c'eſt-à-dire, à l'âge de 22 ans, il mit au jour ſon Traité *De ſucco Pancreatico* avec un applaudiſſement général. Deux ans après il alla en France, où il prit les dégrés de Docteur en Médecine à Angers. De cette Ville il vint à Paris, & il y donna de ſi grands témoignages d'érudition dans les aſſemblées des Savans où il ſe trouva, qu'en étant parti pour retourner en ſa Patrie, il eut l'avantage d'y laiſſer, & l'admiration d'un ſavoir auſſi profond qu'il étoit extraordinaire à ſon âge, & le ſenſible déplaiſir de n'avoir pu retenir dans cette grande Ville un homme de ſon caractére. Etant de retour en Hollande, il fixa ſa demeure à Delft, où il exerça la Médecine avec ſuccès. En 1668. il donna au Public ſon Traité des organes de la génération chez les hommes, & quatre ans enſuite, celui concernant les femmes; tous deux Ouvrages des plus complets en ce genre. J. Swammerdam, Médecin d'Amſterdam & Anatomiſte très-éclairé, voulut lui diſputer la gloire d'avoir réuſſi dans ces deux Ouvrages; mais De Graaf plaida ſi bien ſa cauſe dans le Traité qu'il mit au jour à ce ſujet, que cette diſpute litteraire a plutôt ſervi à développer le mérite de ſes Oeuvres, qu'à le diminuer.

En 1672. De Graaf épouſa *Marie Vandyck*, digne compagne du meilleur des maris; mais la mort briſa bientôt les liens qui réuniſſoient cet heureux couple. De Graaf mourut le 7 Août de l'année ſuivante, au grand regret de la République des Lettres. Après la mort de François De Le Boë, on lui avoit préſenté la Chaire que ce grand Homme avoit occupée; mais il la refuſa; auſſi ne l'auroit-il pas rempli long-tems, puiſque le tems de ſa mort ſuivit de près l'offre qu'on lui en avoit fait.

Voici les titres des Ouvrages de Reiner De Graaf:

Diſputatio medica de natura & uſu ſucci Pancreatici. Lugduni Batavorum, 1664. *in*-12. *Tractatus Anatomico-Medicus de ſucci Pancreatici natura & uſu. Acceſſit Epiſtola de partibus genitalibus mulierum. Lugduni Batavorum*, 1671. *in*-8vo.

De virorum organis generationi inſervientibus. De Clyſteribus. De uſu ſiphonis in Anatomia. Lugduni Batavorum & Roterodami, 1668. & 1672.

Epiſtola de nonnullis circa partes genitales inventis novis. Lugduni Batavorum, 1668. *in*-12.

De mulierum organis generationi inſervientibus, Tractatus novus, demonſtrans, tam homines & animalia cætera omnia quæ vivipara dicuntur, haud minus quàm ovipara, ab ovo originem ducere. Lugd. Batav. 1672. *in*-8*vo.*

Defenſio partium genitalium. Lugd. Batav. 1673. *in*-8*vo.*

Opera omnia, 1673. *in*-8*vo. Lugduni Batavorum.*

On trouve encore dans les Ephémérides Germaniques, deux diſſertations de cet Auteur, l'une ſur l'oſſification de l'artére carotide; l'autre ſur une matrice monſtrueuſe. On trouve dans cet Auteur beaucoup de choſes nouvelles ſur les différens ſujets qu'il a traités. Il faut avouer cependant qu'on l'a ſoupçonné de les tenir de Van-Horne, dont il étoit le diſciple, & convenir en même-tems qu'en inventant la ſeringue, il a donné lieu à toutes les découvertes anatomiques qui ſe ſont faites dans la ſuite par le moyen de l'injection.

GRADI (Antoine De) étoit de Milan, & Médecin du Duc. Il vivoit encore en 1468. Nous avons de lui:

De Febribus Tractatus, ſigna, cauſas & curas febrium complectens. Lugduni, 1517. *in*-4*to. cum aliis ejuſdem argumenti. Item* 1527. *in*-4*to.*

GRADIBUS. (De) *Voyez* FERRARI.

GRAINDORGE, (N.) Normand de nation, étoit Médecin de l'Archevêque de Narbonne, & vivoit en 1658. Il a écrit un petit Traité ſur les principes du *Fœtus*.

GRAND, (Nicolas Le) de Paris, Médecin célébre, vivoit dans le ſeiziéme ſiécle, avec beaucoup d'eſtime & de réputation. Il étoit Médecin du Roi Henri II. Il mourut le 24 de Septembre 1583, âgé de 63 ans, & laiſſa divers Ouvrages & de grands biens.

GRASECCIUS, (George) Médecin natif de Straſbourg, de qui nous avons les Ouvrages ſuivans:

. . . . . *in quo fabrica humani corporis muſculum repræſentantis affabre demonſtratur, unà cum icone muſculi hominis diſſecti ſeorſim expreſſa. Argentorati*, 1605. *in*-8*vo.*

Scatebra Petrina, ſive acidularum D. Petri & Grieſbacenſium, cui accedit præcipuorum humani corporis morborum medica praxis ad thermarum uſum accommodata. Argentinæ, 1607. *in*-8*vo.*

Oratio de dicto vulgari, Medicè vivere eſt peſſimè vivere.

Extat orationum Argentinenſium, tomo 2. Argentorati, 1611. *in-8vo.*

GRATAROLE, (Guillaume) Médecin célèbre du ſeiziéme ſiécle. Il étoit natif de Bergame, Ville d'Italie dans l'Etat de Veniſe. Il enſeigna d'abord la Médecine à Padoue avec réputation; mais enſuite il quitta ſa Patrie pour cauſe de religion, & ſe retira à Baſle, où il mourut le 16 Avril de l'an 1568, âgé de 52 ans. Gratarole a compoſé divers Ouvrages, dont voici les titres:

De memoria reparanda, augenda, ſervandaque Liber, omnimoda remedia & præceptiones continens. Tiguri, 1554. *in-8vo. Baſileæ*, 1554. *in-8vo. Francofurti*, 1591. *in-12.*

De prædictione morum, naturarumque hominum facili & inſpectione partium corporis Liber. Tiguri, 1555. *in-8vo. Baſileæ*, 1554. *in-8vo.*

Prognoſtica naturalia de temporum mutatione perpetua, ordine litterarum. Baſileæ, 1552. *in-8vo.*

De litteratorum & eorum qui Magiſtratibus funguntur, conſervanda præſervandaque valetudine, illorum præcipuè qui in ætate conſiſtentiæ, vel non longe ab ea abſunt, Compendium, cum ex probatioribus auctoribus, tum ex ratione ac fideli experientia concinnatum. Baſileæ, 1555. *in-8vo. Francofurti*, 1591. *in-12.*

De Thermis Rhœticis & Vallis Tranſcheri agri Bergomatis.

De vini natura, artificio & uſu, deque omni re potabili. Baſileæ, 1565. *in-8vo.*

De Peſte Theſes. Baſileæ, 1565. *in-8vo.*

De Regimine iter agentium, vel equitum vel peditum, vel navi, vel curru ſeu rheda, &c. viatoribus & peregrinatoribus quibuſque utiliſſimi Libri duo. Baſileæ, 1561. *Argentorati*, 1563. *in-8vo. Coloniæ*, 1571. *in-8vo.*

Artis Alchymiæ ſecretiſſimæ & certiſſimæ Defenſio.

Lapidis Philoſophici nomenclatura.

Voici l'Epitaphe que Barbe Nicotia fit graver ſur le tombeau de Guillaume Gratarole, ſon époux:

GUILLELMO GRATAROLO
BERGOMENSI,
Artium ac Medicinæ Doctori, Medicique
Filio.
In Medicorum Baſilenſium Collegium cooptato,
Ob religionem exuli
Conjugi cariſſimo
BARBARA NICOTIA F. C.
Obiit ætatis ſuæ anno 52, Chriſti 1568, d. 16 Aprilis.

GRAVIUS, (Louis) Médecin Allemand, étoit d'Heidelberg, Capitale du bas Palatinat, où il fut Professeur, & puis Médecin de l'Electeur Fréderic IV. Il mourut le 28 Décembre de l'an 1615, après avoir donné au Public quelques Ouvrages assez estimés:

Theses de Peste. Heidelbergæ, 1583. *in-4to.*

De Camphoræ qualitatibus, Epistola.

De Acidulis Schwalbacensibus Epistola.

GREGOIRE, (Martin) natif de Tours, & Professeur en Médecine à Paris, vivoit en 1542. Il a traduit quelques Ouvrages de Galien, & publié d'autres Traités de sa composition.

GREVIN, (Jacques) Médecin, étoit de Clermont en Beauvoisis, & il s'aquit beaucoup de réputation dans le seiziéme siécle; il savoit les Langues, les Belles-Lettres & la Philosophie. Grevin regardoit l'usage intérieur de l'antimoine comme une pratique dangereuse; il traita ce mineral de poison dans un Ouvrage qu'il publia en 1566, & dans lequel il s'adressa aux Magistrats, pour qu'ils en proscrivissent le débit, ainsi qu'ils avoient fait de l'orpiment & du vif-argent. On eut égard à ses remontrances, l'antimoine fut banni de la Médecine par un Décret de la Faculté de Paris, confirmé par un Arrêt du Parlement; & en 1609. Paulmier, Médecin de Paris, convaincu d'en avoir fait usage, fut chassé du Corps des Médecins. *Voyez* PAULMIER.

François de la Croix du Maine dit, que Grevin fut Médecin de la Ducheſſe de Ferrare; mais il se trompe, & on apprend de Mr. De Thou que c'étoit de la Ducheſſe de Savoye. Voici comme il en parle sous l'année 1570. „ Quelque tems après, dit-il, Jacques Grevin, natif de „ Clermont en Beauvoisis, mourut à Turin le cinquiéme „ jour de Novembre, n'ayant pas encore 30 ans. Il avoit „ beaucoup d'esprit & d'érudition, & après s'être heureu„ sement appliqué dès son enfance à la Poësie, comme le „ témoignent sa *Gelodacrie* & ses autres Ouvrages en vers, „ qu'on peut comparer avec ceux des plus grands Poëtes, „ il s'attacha à la Médecine, & il y réussit avec le même „ bonheur. Il mit en vers François tous les Oeuvres de „ Nicandre, que Jean de Gorris avoit traduits en Latin; „ ce qu'il fit avec tant de politesse, que son Ouvrage ne „ céde ni au Grec ni au Latin. Il y ajouta un Traité des „ Poisons. Grevin en a composé d'autres qui ne sont pas

„ ſi achevés, parce que ſa mort précipitée l'empêcha d'y „ mettre la derniére main. Ses bonnes qualités & la dou- „ ceur de ſon eſprit, lui firent des amis de tous ceux qui „ le connurent. Marguerite de France, femme de Phili- „ bert-Emmanuel, Duc de Savoye, l'avoit mené avec elle „ en Piémont, & depuis elle le fit ſon Médecin & ſon „ Conſeiller. La perte de Grevin l'affligea beaucoup; elle „ lui fit faire de magnifiques funerailles, & retint toujours „ auprès d'elle la femme & la fille de ce ſavant Homme, „ qu'elle avoit nommée Marguerite-Emmanuele.

Grevin n'étoit âgé que de vingt-deux ans quand il donna au Public ſes Ouvrages de Poëſie; c'eſt ainſi que le rapporte Ronſard dans une Elégie qu'il lui adreſſe:

Et toi, Grevin, aprez toi mon Grevin encor,
Qui dores ton menton d'un petit crepe d'or,
A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as autrefois les Muſes amenées,
Et nous as ſurmontez, nous qui ſommes griſons.

Grevin a donné un volume intitulé: *Olimpe*, imprimé à Paris, chez Robert Etienne: il contient le récit de ſes amours avec Nicole Etienne, fille de Charles, Médecin, laquelle fut mariée à Jean Liebaut, auſſi Médecin. Nous avons encore de lui un Ouvrage Latin, ſous ce titre:

Partium corporis humani, tum ſimplicium, tum compoſitarum, brevis Elucidatio. Antuerpiæ, 1572. *in-folio. cum Epitome Veſalii.*

De Venenis Libri duo Gallicè ſcripti, & poſtmodum Opera Hieremiæ Martii Auguſtani in Latinum ſermonem converſi, quibus adjunctus eſt ejuſdem de Antimonio Tractatus, eodem interprete. Antuerpiæ, apud Plantinum, 1571. *in-4to.*

GREW, (Nehemie) ſavant Ecrivain Anglois, exerça la Médecine à Londres avec un ſuccès prodigieux, & y mourut ſubitement en 1711. Il a donné une Anatomie comparée de l'eſtomac & des inteſtins, qu'on trouve, à ce que croit l'Auteur du Dictionnaire de Médecine, à la fin de ſon Catalogue des Raretés. On a de lui beaucoup d'autres choſes, particuliérement ſur l'Anatomie des végétaux.

GRILLUS ou GRYLL, (Laurent) Médecin natif de Landshut, Ville d'Allemagne dans la baſſe Baviére. Il apprit les Langues & la Médecine; & après avoir voyagé

pendant un assez long tems, il enseigna dans l'Université d'Ingolstadt, où il mourut en 1561. Il a composé plusieurs Ouvrages :

De Sapore dulci & amaro Liber. Pragæ, in-8vo.

De componendis Medicamentis.

GRISANT ou GRISAUNT, (Guillaume) Anglois de nation, étoit Médecin & Mathématicien, & vivoit dans le quatorziéme siécle en 1350. Il est célébre par divers Traités :

De Quadratura circuli.

De Qualitatibus astrorum.

De Significationibus eorum.

De Magnitudine solis.

Speculum Astrologiæ.

De Causa ignorantiæ.

De Judicio patientis, &c.

GRUMLER, (André) Médecin, beaucoup plus connu par la réputation que sa femme s'étoit aquise, que par celle qu'il avoit méritée lui-même. Il avoit épousé Olimpia Fulvia Morata de Ferrare, dont Mr. De Thou parle de la maniére suivante. " C'étoit une femme illustre „ par la pureté de ses mœurs, & comparable par son es- „ prit & par sa doctrine aux plus excellentes de l'anti- „ quité : elle eut pour pere Fulvio Peregrini Morato de „ Mantoue, qui lui apprit les sciences ; en quoi elle fit un „ si grand progrès, ayant eu aussi pour précepteur Chi- „ liano Sinapio, qu'elle écrivoit fort bien en Latin & en „ Grec, & faisoit des vers en l'une & l'autre Langue. En- „ suite ayant puisé la doctrine des Protestans en la mai- „ son de Renée femme d'Hercule II. Duc de Ferrare, où „ elle eut la premiére place dans l'amitié d'Anne d'Est, „ qui épousa depuis François de Lorraine Duc de Guise, „ elle s'appliqua entiérement à l'étude de la Théologie. „ Enfin, ayant été contrainte de quitter son pays, avec „ Emile son frere, à cause de la religion, elle alla en „ Allemagne, & y épousa André Grumler, Médecin, avec „ lequel elle vécut dans une grande union, mais peu „ d'années. Elle mourut à Heidelberg, où elle s'étoit éta- „ blie, ayant à peine vécu vingt-neuf ans. Son frere & „ son mari la suivirent de bien près, & furent mis tous „ trois en un même tombeau dans l'Eglise de saint Pierre. „ Voici l'Epitaphe d'Olimpia Fulvia Morata :

OLYMPIÆ FULVIÆ MORATÆ,
Formâ quondam muliere,
Ingenio homine majori,
Animo,
Quo solo Christum caperet,
Spernerct mundum totum,
Basil. Joan. Herold. Civi Cœlesti P.

GUARINONE, (Christophe) de Verone, s'aquit une grande réputation sur la fin du 16. siécle. Il fut Médecin de François-Marie, Duc d'Urbin, & puis de l'Empereur Rodolphe II. Il mourut à Prague dans un âge fort avancé. Nous avons divers Ouvrages de sa façon:

De Natura humana.

De Sententiis Aristotel.

De Principio venarum.

Disputatio de methodo doctrinarum.

Consilia medicinalia, in quibus universa praxis medica exactè pertractatur. Venetiis, 1610. *in-folio.*

GUASTAVINUS (Jules) nâquit à Génes dans une famille Patricienne. Il fut Professeur primaire dans l'Ecole de Médecine à Pise vers l'an 1614. Nous avons de lui les Ouvrages suivans:

Locorum de Medicina selectorum Liber. Lugd. 1616. *in-4to.*

Locorum de Medicina selectorum Liber alter. Florentiæ, 1625. *in-4to.*

Commentarii in priores decem Aristotelis Problematum sectiones. Lugduni, 1608. *in-folio.*

GUGLIELMINI, (Dominique) savant Médecin & Mathématicien, nâquit à Boulogne en Italie le 27 Septembre 1655. Il étudia sous Geminiano Montanari & sous Malpighi, & fut Professeur de Mathématique & d'Hydrometrie à Boulogne, puis à Padoue, où il enseigna aussi la Médecine. Il eut en 1686. l'intendance générale des Eaux de l'Etat de Boulogne, & fut associé à l'Academie des Sciences de Paris en 1696. Guglielmini s'aquit une grande réputation en Italie, & mourut à Boulogne en 1710. à 54 ans. Ses principaux Ouvrages sont: Un Traité d'Hydrostatique en Latin; un grand Ouvrage intitulé: *Della Natura de Fiumi*, qui passe pour son chef-d'œuvre; une Dissertation *de sanguinis natura & constitutione, &c.*

GUILANDIN, (Melchior) Médecin, étoit de Konisberg dans la Prusse Ducale. Il étudia dans son Pays, où il s'appliqua principalement à l'Histoire naturelle &

à la connoiſſance des plantes & des mineraux. Melchior Adam dit qu'il paſſa enſuite en Italie, où il vêcut long-tems à Rome & en Sicile, en vendant des racines, qu'il alloit arracher ſur les montagnes voiſines. Mais malgré les incommodités d'une pauvreté ſi indigne d'un homme de Lettres, il ne laiſſa pas d'aquerir une érudition extraordinaire & l'eſtime des plus ſavans Hommes de ſon ſiécle. La curioſité l'obligea d'entreprendre pluſieurs voyages en Gréce & en Aſie; & ayant été long-tems eſclave en Afrique, il tira beaucoup d'avantage de ſon malheur; car pour n'être pas inutile dans un tems ſi fâcheux, il faiſoit une recherche exacte des plantes les plus rares; de ſorte que pendant ſa captivité, il fit plus de découvertes qu'il n'en eût ſu faire étant en liberté. Enfin, il ſe retira à Padoue, où on lui confia le ſoin du Jardin public des Simples; & après avoir exercé cet emploi avec beaucoup d'applaudiſſement, il mourut dans la même Ville de Padoue en 1589, dans un âge fort avancé.

Guilandin eut une grande querelle contre Matthiole, & ils ont écrit l'un contre l'autre. Quoique l'on attendît beaucoup d'Ouvrages d'un auſſi ſavant perſonnage, il en a laiſſé très-peu; & encore Joſeph Scaliger & Jerôme Mercurialis ont fait voir que cet homme, qui avoit aquis une ſi haute réputation, s'étoit ſouvent trompé dans le Commentaire qu'il a compoſé ſur le Traité du Papier, qui ſe trouve dans les Oeuvres de Pline. Voici les titres des Ouvrages de Guilandin :

Papyrus, hoc eſt, Commentarius in tria C. Plinii Majoris de Papyro capita. Acceſſit Hieronimi Mercurialis Repugnantia, quâ pro Galeno ſtrenuè pugnatur. Item *Guilandini Aſſertio ſententiæ in Galeno à ſe pronuntiatæ. Venetiis*, 1572. *in-4to.*

Apologiæ adversùs Petrum Andream Matthiolum, Liber primus, qui inſcribitus Theon. Item *De ſtirpibus Epiſtolæ quinque. Præterea Manuco dictæ, hoc eſt, Avicularia Dei Deſcriptio. Patavii*, 1558. *in-4to.*

Epiſtola ad Conr. Geſnerum.

Synonima Plantarum. Item *Conjecturæ.*

GUILLAUME IV. dit *De Beaufet*, natif d'Aurillac en Auvergne, a été Chanoine de Paris & Médecin du Roi Philippe le Bel. Depuis il ſuccéda à Simon de Bucy, & monta ſur le Siége Epiſcopal de Paris : il fut ſacré à Sens par l'Archevêque Etienne Beccart en 1305; & après

avoir gouverné ſon Egliſe juſqu'en l'année 1320, il mourut, & fut enterré à ſaint Victor.

GUILLEMEAU, (Jacques) célébre Chirurgien du XVI. ſiécle, natif d'Orléans, fut diſciple d'Ambroiſe Paré, & Chirurgien ordinaire des Rois Charles IX. & Henri IV. Il s'aquit une réputation immortelle par ſon habileté dans ſon art, & mourut à Paris le 13 Mars 1609. On a de lui une traduction en Latin de la Chirurgie d'Ambroiſe Paré, & d'autres Ouvrages eſtimés. Il a beaucoup écrit ſur les accouchemens, dont il s'étoit fait une application particuliére.

On lit le Sonnet qui ſuit ſur le tombeau de ce Chirurgien, dans l'Egliſe de ſaint Jean en Gréve :

Paſſant, tu vois ici ſous cette froide lame,
Sans pouls, ſans mouvement, le corps de Guillemeau.
Son nom & ſes vertus, de même que ſon ame,
Par l'immortalité l'exemptent du tombeau.

Son corps qui giſt ici reluiſoit par la flame
De ſon eſprit divin qui leur ſert de flambeau.
La Parque ne tient pas dans les fils de ſa trame,
Sa vie & ſes vertus dans le même fuſeau.

Après que Guillemeau par ſecrets admirables,
Eut guéri tant de maux qu'on croyoit incurables,
Enfin, il éprouva l'inclémence du ſort.

Non plus que ſes Ecrits d'éternelle mémoire,
Son corps ne ſeroit pas ſous cette tombe noire,
Si l'Art eut pu trouver du remède à la mort.

GUINTHER, (Jean) Médecin, étoit d'Andernach, petite Ville d'Allemagne dans le Cercle du bas Rhin & dans l'Archevêché de Cologne, où il nâquit en 1487. Il étudia à Deventer & à Marpurg, & fut enſuite Maître d'Ecole à Goſlar au Pays de Brunſwick, & puis Profeſſeur de la Langue Gréque à Louvain. Delà il vint en France, où il fut conſidéré par le Cardinal du Bellay, & par ſon moyen il devint Médecin du Roi François I. Depuis, les guerres civiles le firent ſortir de France : il alla à Wittemberg, enſuite à Metz & après cela à Straſbourg, où il mourut le 4 Octobre en 1574. âgé de 87 ans, & il fut enterré dans l'Egliſe de ſaint Gal. Guinther a compoſé pluſieurs Ouvrages, & traduit pluſieurs Livres des Anciens,

comme de Galien, d'Oribaſe, de Paul d'Egine, &c. Voici les titres de ſes Ouvrages :

Anatomicarum Inſtitutionum ſecundùm Galeni ſententiam, ad Candidatos Medicinæ Libri IV. Baſileæ, 1536. *in-8vo.* 1539. *in-4to. Patavii*, 1558. *in-8vo.*

De victus & medendi ratione, tum alio, tum peſtilentiæ maximè tempore obſervanda. Argentorati, 1542. *in-8vo. Baſileæ*, 1549. *in-8vo. Pariſiis*, 1577. *in-16.*

De peſtilentia Commentarius in quatuor Dialogos diſtinctus. Argentinæ, 1565. *in-8vo.*

Gynæciorum Commentariolus de Gravidarum, Parturientium, Puerperarum & infantium curâ. Argentorati, 1606. *in-8vo.*

De Medicina veteri & nova, tum cognoſcenda, tum facienda, Commentarii duo. Baſileæ, 1571. *in-fol. 2 vol.*

Guinther étoit ſi pauvre, que n'ayant pas le moyen de s'entretenir pendant le cours de ſes études, il fut obligé de mendier ſon pain ; mais ſa pauvreté n'empêcha pas qu'il ne s'appliquât aux Sciences avec fruit, & qu'il n'aquît dans la ſuite la réputation d'un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle. Il mérita d'être honoré des Lettres de Nobleſſe, que l'Empereur Ferdinand I. lui donna ſans les avoir demandées, pour relever en lui le défaut de naiſſance. C'eſt Guinther qui a nommé *Pancreas* le corps glanduleux qui eſt ſitué ſous l'eſtomac, & qui eſt d'une ſubſtance douce, molle & flexible. Il ſe vante d'avoir découvert le premier la complication de la veine & de l'artére ſpermatiques, lorſqu'elles ſont ſur le point d'entrer dans le teſticule. Perſonne, dit-il, ne s'eſt apperçu de ce méchaniſme avant moi, & je le communiquai à Véſale, lorſqu'il étudioit l'Anatomie à Paris. Guinther admettoit la membrane allantoïde.

GYMNASTIQUE. (Médecine) Galien fait Eſculape auteur de la Médecine Gymnaſtique, comme du reſte de la Médecine, en ce qu'il ordonnoit à pluſieurs d'aller à cheval, & de s'exercer étant armés, & qu'il leur indiquoit les ſortes de mouvemens qu'ils devoient faire, & la maniére dont ils ſe devoient armer. Medée faiſoit auſſi pratiquer quelque choſe de ſemblable. Mais ſuppoſé qu'ils euſſent déja reconnu l'utilité de l'exercice, il y a apparence qu'Herodicus de Selivrée alla beaucoup plus loin, & qu'il fut le premier qui en fit un art, qu'on appella l'*Art de la Gymnaſtique Médecinale* ou l'*Art de s'exercer pour la ſanté.*

On pratiquoit avant Herodicus plusieurs maniéres d'exercice dans les jeux publics, qu'on célébroit dans divers lieux de la Gréce avec beaucoup de solemnité. Ceux qui avoient institué ces jeux, ne s'étoient proposé que de divertir le peuple, & de rendre les corps des hommes plus dispos, plus forts & plus propres à la guerre, ou d'obtenir, par ce moyen, la faveur des divinités en l'honneur desquelles ces mêmes jeux se faisoient; & ceux qui s'y exerçoient, n'avoient principalement en vue que de remporter le prix qu'on donnoit au vainqueur. On apprenoit les exercices nécessaires pour cela, dans les Academies qu'on appelloit *Gymnasia* ou *Palestræ*, c'est-à-dire, lieux propres pour s'exercer. Herodicus qui étoit Maître d'une de ces Academies, ayant remarqué que les jeunes gens qu'il avoit sous sa conduite, & qui apprenoient ces exercices, étoient, pour l'ordinaire, d'une très-forte santé, il imputa d'abord cela au continuel exercice qu'ils faisoient. Il poussa ensuite plus loin cette premiére réflexion, qui étoit fort naturelle, & jugea que l'on pouvoit tirer beaucoup de plus grands avantages de l'exercice, si on se proposoit pour but principal, l'aquisition ou la conservation de la santé. Sur ces principes, il laissa la Gymnastique militaire & celle des Athlétes, pour ne s'attacher qu'à la Gymnastique Médecinale & pour donner là-dessus les régles & les préceptes qu'il jugea convenables. Nous ne savons pas quelles étoient ces régles, mais il y a apparence qu'elles regardoient d'un côté les différentes sortes d'exercices que l'on pouvoit pratiquer pour la santé; & de l'autre, les précautions qu'il y avoit à prendre selon la différence des personnes, des temperamens, des âges, des climats, des saisons, des maladies, &c. Outre cela, Herodicus régloit, sans doute, fort exactement la maniére de se nourrir ou de faire abstinence, par rapport aux divers exercices que l'on faisoit & aux différentes vues que l'on avoit.

Hippocrate, qui avoit été disciple d'Herodicus, ne lui rend pas un témoignage fort avantageux à ce sujet; lorsqu'il dit qu'*Herodicus fuyit les fébricitans par trop de promenades, par la lutte & par les fomentations; n'y ayant rien de plus contraire à ceux qui ont la fiévre, que la faim, la lutte, les promenades, les courses & les frictions.* Hippocrate fait encore un autre reproche à Herodicus touchant sa Gymnastique, dont nous parlerons à l'article *Herodicus*. Mais

cette censure d'Hippocrate ne l'a pas empêché de se prévaloir lui-même de la Gymnastique en diverses occasions, quoiqu'il ne la crût pas utile dans les cas qu'on vient de toucher; & bien des Médecins qui vinrent après lui, prirent tellement le goût de cette sorte de Médecine, qu'il n'y en eut point qui ne la jugeât une partie essentielle de son art. Nous n'avons plus les Ecrits que Diocles, Praxagore Philotime, Erasistrate, Herophile, Asclepiade, Theon, Diotime & plusieurs autres avoient fait sur cette matière; mais ce qui s'en trouve dans Galien, & dans les Auteurs que citent ceux qu'on vient de nommer, suffit pour faire voir en quelle estime étoit la Gymnastique parmi les anciens.

Les Médecins n'étoient pas les seuls qui la recommandoient. Tout le monde étoit si fort convaincu de l'utilité qu'on en retiroit, ou du déplaisir que cela faisoit, qu'il y avoit une infinité de gens qui passoient la plus grande partie de leur vie dans les lieux propres pour s'exercer : on en bâtit depuis dans toutes les Villes de la Gréce, d'où cette coutume se répandit bientôt ailleurs. A la vérité, ces bâtimens ou ces enclos, qu'on appelloit *Gymnasia*, n'étoient pas uniquement destinés pour la Gymnastique médecinale : mais les appartemens qui étoient spécialement reservés à ce dernier usage, étoient le lieu du Bain, celui où on se deshabilloit, où l'on se faisoit froter, oindre, &c. On appelloit ceux qui soignoient, *Alipta*. Ceux qui étoient appellés *Iatralipta*, avoient les premiers sous eux, ou, peut-être, étoient les mêmes.

Les Romains ne commencerent à bâtir des lieux d'exercice, que long-tems après les Grecs; mais dès qu'ils en eurent une fois gouté, ils les surpasserent de beaucoup, soit par le nombre, soit par la magnificence des bâtimens, comme on en peut juger par les ruines qui subsistent encore aujourd'hui. On en étoit si fort entêté à Rome, que, selon la remarque de Varron, *quoique chacun eût le sien, à peine étoit-on content*. Ceux qui voudront être instruits à fond de tout ce qui regarde la Gymnastique médecinale, peuvent consulter le savant Mercurial, qui a épuisé cette matière.

GYMNOSOPHISTES, de qui Strabon parle au Livre XV. Ils se mêloient de la Médecine, & en particulier se vantoient de pouvoir faire par leurs remédes, que l'on eût beaucoup d'enfans, & que l'on eût même des garçons ou des filles, selon qu'on le souhaitoit. L'origine des

Gymno-

Gymnosophistes est très-ancienne. C'étoient des Philosophes des Indes & de l'Ethiopie, qui ont aussi porté le nom de Brachmanes : ils étoient en si grande réputation de sagesse & de doctrine, que Pythagore, Démocrite, Anaxarque, Pyrrhon & autres Philosophes pénétrerent jusqu'aux Indes pour les entendre, & se ranger au nombre de leurs disciples. Les Gymnosophistes passoient trente-sept ans dans l'étude & dans la retraite ; ils adoroient une souveraine Intelligence répandue dans tout l'univers ; ils enseignoient la Métempsicose ; ils mépriſoient la mort, le plaisir & la douleur ; ils faisoient profession de la plus exacte justice & de la temperance la plus austére. Les maladies passoient chez eux pour honteuses, parce qu'ils les regardoient comme la suite de la débauche. Pline dit de ces Gymnosophistes, que depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, ils contemploient cet astre avec des yeux fixes & immobiles, & que dans les plus grandes chaleurs de l'année, ils se tenoient pendant tout un jour, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre au milieu des sables brûlans. Arrien a rapporté avec quelle liberté plusieurs Gymnosophistes parlerent à Alexandre, blâmant sa vaste ambition & cette vaine ardeur de subjuguer toute la terre, dont une si petite étendue lui devoit suffire, soit pendant sa vie, soit après sa mort. *Dandamis*, le plus renommé de ces Philosophes, refusa de rendre des devoirs à Alexandre, & ne permit à aucun de ses disciples d'aller voir ce Conquerant, disant qu'ils n'avoient rien à espérer, à désirer, ni à craindre ; que les courses d'Alexandre n'étoient que de longs égaremens & de frivoles inquiétudes, dont il troubloit son repos & celui des autres hommes. Alexandre parut estimer cette liberté & ce desintéressement, comme vraiment philosophiques ; & sa propre modération, à ce sujet, lui fit beaucoup d'honneur.

Le Gymnosophiste *Calanus*, ayant commencé à l'âge de 73 ans, de sentir quelque incommodité, demanda permission à Alexandre de se brûler ; & après avoir construit son bucher, il y fut consumé par les flammes en présence de l'armée.

Les Philosophes indiens de ces derniers tems, appellés *Bramines* ou *Brames*, sont les successeurs des anciens Brachmanes ou Gymnosophistes.

Fin du premier Tome.

Fautes à corriger.

Page	*ligne*	
16	31	Hipprocrate, *liſez* Hippocrate.
18	2,3,4	*effacez* „ „ „
19	38	jamais, *liſez* toujours.
21	29	malades, *liſez* maladies.
25	12	Elianus, *liſez* Ælianus.
46	8	ayaut, *liſez* ayant.
48	2	*pertimoſcendum*, liſez *pertimeſcendum.*
56	38	quelques Médecins, *liſez* pluſieurs Médecins.
70	2	Paris, *liſez* Padoue.
72	14	diſpercé, *liſez* diſperſé.
86	30	Varone, *liſez* Verone.
90	39	Ariſton, *mettez* ARISTON.
92	43	cetre, *liſez* cette.
94	30	eu, *liſez* en.
121	18	1217, *liſez* 1199.
ibid.	43	992, *liſez* 981.
122	21	1050, *liſez* 1038.
133	33	il fut en 1619, *liſez* il fut reçu en 1619.
145	20	*tranſmutatia*, liſez *tranſmutatio.*
157	27	*Neſtericos*, liſez *Neotericos.*
167	25	qu'on a pu, *liſez* qu'on n'a pu.
168	26	*Ruychium*, liſez *Ruyſchium.*
175	10	polybe, *liſez* polype.
187	32	tradiction, *liſez* traduction.
190	28	Médecines, *liſez* Médecins.
223	5	&, *liſez* eſt.
235	5	Seurs, *liſez* Sieurs.
241	5	Epimricus, *liſez* Empiricus.
249	14	n'auroit, *liſez* auroit.
268	41	de Grec & Latin, *liſez* de Grec en Latin.
288	34	*parata* liſez *paratu.*
314	40	ils ſe vengeoient, *liſez* il ſe vengeoit.
336	43	éprouvous, *liſez* éprouvons.
371	25	compagnes, *liſez* campagnes.
382	26	Severns, *liſez* Severus.
432	15	déplaiſir, *liſez* plaiſir.
ibid.	25	ſoignoient, *liſez* oignoient.

M1805

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences